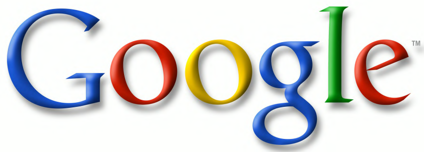


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

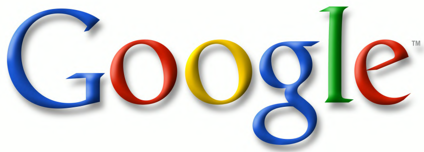
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

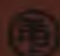
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1903. Heft 1



ARCHIVES HERALDIQUES SUISSES

SCHWEIZER ARCHIV FÜR HERALDIK




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

Prof. Dr R Zeller
→ Bern ←
Klaraweg 1
882

ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES



Schweizerisches Archiv
für Heraldik



ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1903

→ **Mit XIV Tafeln und 43 Textbildern** ←



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1903

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STACKS AUG 12 1974

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

pag.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang / Année XVII Heft 1.

Les sceaux communaux vaudois.

Par Ch. Ruchet, pasteur.

(Planches XII = I, XIII = II).

Suite et fin.

PRANGINS BENEX ET PROMENTOVX (Pl. XII = I, 55). Grènetis au pourtour. Capitales romaines.

Dans le champ, une tour carrée percée de deux fenêtres géminées et d'une porte et couverte d'un toit aigu, le clocher sans doute de l'ancienne église paroissiale de Prangins. Au-dessous, trois mains jointes symbolisant la réunion en une seule des trois anciennes communes de Prangins, Benex et Promenthoux. Ainsi du moins le veut l'opinion courante[1].

Ce sceau nous paraît dater de la fin du XVII[e] siècle.

Orbic. Diam. 0m010 × 0m012. Cuivre jaune. Archives communales de Prangins.

Orbe.

SIGILLVM VILLÆ ORBÆ (Pl. XIII = II, 56) entre une bordure à arête vive accompagnée à l'intérieur d'un double filet et un filet simple. Les mots de la légende sont séparés par des fleurons. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu dont les découpures s'enroulent sur elles-mêmes portant les armes de la ville[2] sans indication d'émaux. L'espace libre est orné de fleurons.

Date du XVI[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m033. Matrice plate en argent munie au revers d'un appendice semi-circulaire à charnière. Médaillier cantonal.

[1] Nous n'avons pas ici un sceau armorial proprement dit, mais un sceau symbolique, lequel a fourni des éléments aux héraldistes chargés de composer des armoiries pour cette commune. On peut voir, en effet, sur un des vitraux du temple récemment restauré de Prangins un écu qui peut se blasonner *d'azur à trois mains jointes au naturel*. Pourquoi a-t-on laissé de côté le clocher qui figure sur le sceau? A notre humble avis, c'est une erreur qu'il est d'ailleurs facile de réparer.

[2] *De gueules à deux bars adossés d'or.*

SCEAU DE LA VILLE D'ORBE (Pl. XIII = II, 57). Filet au pourtour. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville placé sur un cartouche orné timbré d'une couronne comtale. Emaux indiqués.

Date du XVIII[e] siècle.

Ovale. Diam.: 0m034 × 0m038. Argent. Archives communales d'Orbe.

SCEAU DE LA VILLE D'ORBE (Pl. XIII = II, 58). Du même type et de la même époque que le précédent.

Ovale. Diam.: 0m024 × 0m027. Argent. Médaillier cantonal.

S : ROMEMOTIER : 1584 (Pl. XIII = II, 59). Au pourtour, un cordon fortement relevé doublé d'un léger filet. La légende qui a subi une contraction assez bizarre se lit dans la moitié supérieure du sceau sur une banderole dont chacune des extrémités se divise en deux flammes qui s'entrelacent et se terminent par des houppes vers la pointe de l'écu. Elle est précédée et suivie d'une croisette. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux élégantes découpures portant les armes de la «ville» de Romainmôtier[1].

Orbic. Diam.: 0m030. Argent. Archives communales de Romainmôtier.

La matrice munie en guise de poignée d'un appendice semi-circulaire à charnière destiné a être rabattu après emploi sur le revers, a été aménagé en sceau à levier, opération malheureuse qui eut lieu, selon toute probabilité, à l'époque où l'usage s'établit d'interposer une feuille de papier entre la substance molle et le type métallique.

Baulmes (1902 Pl. X, 60). Pas de légende. Filet au pourtour. Dans le champ et entouré d'une guirlande de feuillage *une croix de St-André* ou *de Bourgogne*[2] avec, dans ses angles latéraux, les deux capitales romaines B et M. Le sautoir est agrémenté d'une nervure médiane et les contours sont marqués par des filets légèrement relevés.

Date du XVIII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m027. Empreinte plaquée au bas d'un acte datant de la fin du XVIII[e] siècle. Communiquée par M. le syndic Dériaz.

---

[1] *Parti au 1 d'argent à la clef de gueules posée en pal, le panneton en chef, au 2 de gueules à une épée d'argent en pal et haute.*

L'abbaye de Cluny à laquelle le couvent de Romainmôtier avait été annexé portait *de gueules à deux clefs affrontées et passées en sautoir d'argent, à l'épée de même pommelée d'or en pal et haute.* Cette abbaye était dédiée à St-Pierre et à St-Paul dont les clefs et l'épée sont respectivement les symboles.

On distingue dans le second parti un pointillé et une bordure lisse.

[2] Nous croyons savoir que cette commune s'est donné tout récemment des armes en prenant comme pièce principale de son écu la croix de St-André du sceau: *d'azur à la croix de St-André de gueules accostée des capitales romaines B et M d'or.*

Oron.

SIGILLVM·PAROCHIÆ·CHASTILLIENSIS (Pl. XIII = II, 61). Grènetis au pourtour. Capitales romaines.

Dans le champ, une église avec son clocher girouetté d'un coq qui sert en même temps de signe initial à la légende. Le tout repose sur une console. L'édifice est surmonté d'un croissant surmonté lui-même de deux étoiles à cinq rais. De Mandrot émet l'hypothèse que ce croissant pourrait être une réminiscence des armes des sires d'Oron [1]. Il est à remarquer que la présence de signes astronomiques dans les sceaux ne tire pas toujours à conséquence, le graveur les employant souvent à titre purement décoratif, pour remplir un espace vide ou indiquer la nature du fond.

Date probablement du XVII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m 027. La matrice en cuivre jaune est garantie par un couvercle en bois qui se visse à la poignée. Celle-ci est pourvue à l'autre extrémité d'une boîte destinée à recevoir les pains à cacheter. Médaillier cantonal.

Payerne.

S:COMMVNITATIS·OPPIDI·PATERNIACI (Pl. XIII = II, 62) entre deux filets. Double cordon au pourtour. Le commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi aux armes de la ville [2] placé sur un cartouche en forme de cuir timbré d'une coquille et dans les enroulements duquel passe une cordelière dont les houppes flottent symétriquement à droite et à gauche du timbre. L'émail du 2[e] parti est indiqué par un quadrillé en diagonale, chacun des carrés renfermant un point.

Date d'après de Mandrot du milieu du XVII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m 033. Acier poli. Archives communales de Payerne.

Pays d'Enhaut.

CHASTEAV D'OEX entre une bordure fleuronnée et un filet. La légende a pour signe initial et final une étoile à cinq rais. Capitales romaines.

---

[1] Les sires d'Oron portaient *de gueules à un croissant d'or.*

[2] *Parti d'argent et de gueules.*

Un sceau ogival de Jean-Louis de Savoie protonotaire apostolique et commendataire perpétuel de l'Abbaye de Payerne, appendu à un acte du 19 septembre 1458, nous présente au-dessous de l'image de la vierge tenant l'enfant Jésus, à droite, l'écu de Savoie, à gauche, un écu *parti,* celui sans doute du monastère de Payerne. Le 2e parti est pointillé. Cibrario l'auteur des *Sigilli de' principi di Savoia* en infère que l'écu est *parti d'argent et d'or.* Mais au XV[e] siècle, comme nous en avons déjà fait la remarque, les signes conventionnels destinés à représenter les couleurs du blason n'étaient pas encore en usage. Il est donc plus probable que c'est d'un *parti d'argent et de gueules* qu'il s'agit. La ville de Payerne a sans doute adopté les émaux de l'ordre de Cluny auquel appartenait son monastère. (Voir Romainmôtier dont le sceau nous offre la même particularité, soit un écu au 2e parti pointillé.)

Dans le champ, un écu en accolade portant les armes de cette commune[1] sans indication d'émaux.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m032. La matrice de ce sceau a malheureusement disparu. Nous en donnons la description d'après un dessin tiré de l'ouvrage de de Mandrot.

CONSEIL COMMUNAL DE CHATEAU-D'ŒX.

Dans le champ, une tour surmontée de la grue traditionelle. Pas d'émaux indiqués.

Bien que ne remontant pas très haut, ce sceau a toute une histoire. Dans sa séance du 20 janvier 1883, le Conseil communal de Château d'Oex discutait son nouveau règlement. L'article 15 du projet était ainsi conçu: «Le président a la garde du sceau du Conseil communal». Pour que cet honorable magistrat eût quelque chose à garder, la confection d'un sceau fut décidée séance tenante. Un membre de l'assemblée proposa que le dit sceau fût gravé au type de *la grue sur une tour,* ce qui provoqua de la part d'un des conseillers présents une protestation indignée. «Comment, s'écria-t-il, toutes nos pièces officielles seraient revêtues de cet échassier, symbole de la domination des comtes de Gruyère!» Le *mutz* lui aurait souri davantage, la domination de LL. EE. ayant été, selon lui, plus bienveillante et plus douce. Et dans son procès-verbal, le malin secrétaire du Conseil ajoute en manière de réflexion personnelle: «En dépit de ces arguments, le *mutz* fut cette fois battu par la grue». — Le sceau a été gravé par le graveur Durussel à Berne.

Timbre humide de forme ovale. — Diam.: 0m046 × 0m035. Matrice en argent.

ROSSINIÈRE (Pl. XIII = II, 63). Au pourtour un grènetis ou peut-être une chaîne aux anneaux orbiculaires. La légende se lit sur une banderole dans la partie supérieure du sceau; elle est précédée et suivie de trois quintefeuilles. Capitales romaines.

Dans le champ, *une grue essorante posée sur un mont à trois coupeaux*[2] soutenu de deux palmes. Pas d'émaux indiqués.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m036. — Moulage communiqué par M. André Kohler, professeur à Lausanne.

S : DE ROVGEMONT (Pl. XIII = II, 64). Cordon au pourtour. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines.

---

[1] *De gueules à un château d'argent ajouré et maçonné de sable, le pont-levis baissé, une tour à senestre surmontée d'une grue essorante aussi d'argent* (d'or selon quelques uns).

Les trois communes du Pays d'Enhaut relevaient, avant le partage de 1555, des comtes de Gruyère qui portaient *de gueules à une grue essorante d'argent.*

[2] La tradition n'est pas d'accord avec le sceau quant au nombre des coupeaux. D'après M. le syndic Dubuis la grue doit être posée sur *un rocher*, d'après M. le préfet Cottier, sur *une montagne.*

Dans le champ, un écu aux armes de ce village[1], légèrement cintré à sa partie supérieure et en accolade à sa partie inférieure, placé sur un cartouche orné de guirlandes de fleurs. L'émail du champ de l'écu est indiqué par des hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m036. Matrice plate en argent munie sur la tranche d'un anneau. A l'origine, elle était fixée à une poignée au moyen d'une douille; plus tard, elle a été transformée en breloque. Propriété particulière.

Rolle.

SCEAU DE LA VILLE DE ROLLE entre un cordon et un filet. Le commencement et la fin de la légende sont séparés par une quartefeuille accostée de deux fleurons. Capitales romaines.

Dans le champ et dans un encadrement formé de deux branches de chêne, un écu aux armes de la ville[2]. Cet écu se rapproche de la forme dite allemande.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Matrice introuvable aux archives communales. Nous décrivons ce sceau d'après l'ouvrage de de Mandrot.

Vevey.

SCEAU · DE · LA · VILLE · DE · VEVEY (Pl. XIII = II, 65). Au pourtour, un cordon doublé d'un filet. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville[3] placé sur un cartouche rococo. Emaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m025 × 0m030. Argent. Archives communales de Vevey.

SIGILLUM CIVITATIS VIVIACENCIS. Au pourtour, un cordon doublé d'un filet. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu de style rocaille aux armes de la ville reposant sur deux palmes reliées à leur partie inférieure par un nœud de ruban et autour desquelles s'enroule une guirlande de fleurs.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m038. La matrice de ce sceau a été détruite, nous a-t-on assuré. Nous en donnons la description d'après une empreinte en cire rouge communiquée par M. Doge, ancien député à la Tour-de-Peilz.

COMMUNE DE VEVEY (Pl. XIII = II, 66) entre un filet et un grènetis. Capitales romaines.

---

[1] *De gueules à une grue essorante d'argent posée sur deux monts de sinople.*
[2] *Coupé d'or et de sinople.*
[3] *Parti d'or et d'azur.*

Dans le champ, un écu découpé dont les angles supérieurs s'enroulent en volutes portant les armes de la ville[1]. Emaux indiqués.

Date du XIX[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m040. Acier poli. Archives communales de Vevey.

LA VILLE DE LA TOUR DE PEYLZ (Pl. XIII = II, 67). Au pourtour, un cordon doublé d'un très léger filet. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines. Les initiales sont en plus gros caractères que les lettres du corps du mot.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville[2] avec hachures, placé sur un cartouche orné soutenu par une palme et un rameau d'olivier passés en sautoir, et timbré d'une couronne à cinq fleurons formés de trois perles posées en trèfle.

Date du XVIII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Argent. Archives communales de la Tour-de-Peilz.

LA VILLE DE LA TOVR. Au pourtour, un grènetis interrompu en quatre endroits, à intervalles réguliers, par des quintefeuilles. Entre ce grènetis et un filet, la légende. Celle-ci a pour signe initial une quintefeuille. Une quintefeuille également sépare le 2[e] et le 3[e] mots. Les autres mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes[3] de la Tour se rapprochant par sa forme de l'écu dit allemand. Dans les échancrures de ses flancs, des fleurons. Pas d'émaux indiqués.

Date du XVII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m027. Moulage communiqué par M. François Doge, à la Tour.

LA PAROISSE DE CORSIER (Pl. XIII = II, 68). Bordure de feuillage entre deux filets. Les mots sont séparés par des quintefeuilles. Capitales romaines.

Dans le champ décoré de pampres, un écu entouré d'un filet orné aux armes de la paroisse de Corsier[4] sans indication d'émaux; la pointe s'enroule

[1] On a chargé ici les armes de Vevey de *deux V majuscules entrelacés de l'un à l'autre*. Cette adjonction, croyons-nous, n'a jamais été reconnue officiellement.

[2] *Parti d'argent et de gueules à deux tours* (ou demi-tours) *accolées d'inégale hauteur de l'un à l'autre.*

[3] Nous avons ici une variante — *parti d'argent et de gueules à un château de deux tours d'inégale hauteur reliées par un entremur de l'un en l'autre* — préférable à celle que nous offre le sceau précédent plus moderne. M. François Doge, ancien député à la Tour, n'admet ni l'une ni l'autre. Selon lui, c'est une illusion d'optique provenant de la différence des émaux qui a pu faire croire à l'existence de deux demi-tours accolées d'inégale hauteur. D'autre part, le meuble des armes de la Tour devrait être et a été probablement à l'origine *une tour* et non un château.

[4] *De — à un cœur de — surmonté d'une étoile à cinq rais de —*. Le IV[e] vitrail historique de la cathédrale de Lausanne donne un *champ d'argent*, une *étoile d'or* et un *cœur de gueules*.

M. de Montet, à Chardonne, serait d'avis, si l'on veut absolument donner des émaux à ces armes, de les blasonner comme suit: *D'azur à un cœur au naturel* (de gueules) *surmonté d'une étoile à cinq rais d'or.* Ce seraient les émaux les plus rationnels, la présence de l'étoile appelant tout naturellement l'azur du champ.

en avant, interrompt le filet intérieur, sert de signe initial à la légende et repose sur la bordure.

Date du commencement du XVII[e] siècle ou de la fin du XVI[e].

Orbic. Diam.: 0m023. Cuivre jaune. Médaillier cantonal.

LA · COMMVNE · DU · CHATTELARD · DE · MON · TREVX (Pl. XIII = II, 69). Bordure de feuillage doublée d'un filet. La légende commence au bas du sceau. Une rose à six feuilles lui sert de signe initial et final. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la commune [1] posé sur un cartouche surmonté d'un motif d'ornementation en enroulements. Pas d'émaux indiqués.

D'après de Mandrot (op. cit.) ce sceau daterait du XVI[e] siècle.

Ovale. Diam.: 0m029 × 0m032. Cuivre jaune. Archives communales du Châtelard.

LA COMMVNE DES PLANCHES DE M · T · X (Pl. XIII = II, 70). Grènetis au pourtour. La légende est disposée comme au précédent. Une minuscule quintefeuille lui sert de signe initial. Sauf vers la fin, les mots se succèdent d'une manière ininterrompue. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale placé sur un cartouche orné portant les armes de la commune [2]. Pas d'émaux indiqués.

Date du XVII[e] siècle.

Ovale. Diam.: 0m027 × 0m030. Cuivre jaune. Archives communales des Planches.

LA COMMUNE DE BLONNAY. Bordure fleuronnée accompagnée à l'intérieur d'un double filet. Les M sont liés et les N contournés. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la commune de Blonay [3] sans indication d'émaux. Il est posé sur un cartouche orné surmonté d'une couronne de forme fantaisiste; son pourtour est indiqué par un grènetis.

Selon de Mandrot, ce sceau date du XVI[e] siècle. Il ne doit pas remonter bien au delà du XVIII[e] siècle si le dessin que nous en donne cet auteur est exact. En effet, la capitale U arrondie que nous offre la légende n'a guère été

[1] *De — à deux pals ondés de — entre lesquels sont rangés verticalement et alternativement trois étoiles à cinq rais de — et deux croissant montants de —.*

On ne paraît pas fixé sur les émaux. Selon les uns, et parmi eux M. André Kohler l'héraldiste lausannois, les croissants et les étoiles sont de gueules et les pals d'azur en champ d'argent (Rev. hist. vaud. I. 1896). Selon d'autres, les pals et les signes astronomiques qui les accompagnent seraient d'argent et se détacheraient sur un fond d'azur.

Les deux pals représentent la Baie de Clarens et la Baie de Montreux, torrents qui limitent le territoire de la commune.

[2] Voici la description de ces armes aussi héraldiquement que possible: *De — au chevron ondé renversé de —, la pointe engagée derrière un triple mont de —, accompagné au centre d'un moûtier dont le clocher est surmonté d'une croix pattée, et aux flancs dextre et senestre de deux étoiles de —.*

D'après M. A. Kohler (Rev. hist. vaud. I. 1896) le champ est d'azur, le chevron d'argent, le mont de sinople, le moûtier au naturel et les étoiles sont d'or.

[3] *De — à deux cœurs ridés et entrelacés de —.* D'après une communication de M. le pasteur Cérésole, Blonay aurait adopté le bleu et le rouge comme couleurs communales.

introduite dans la typographie que vers le milieu du XVIIe siècle, et d'un usage courant, principalement dans les sceaux, qu'à partir du siècle suivant.

Ovale. Diam.: 0m029 × 0m034. Matrice introuvable.

LA · COMMVNE · DE · VAITAVX (Pl. XIII = II, 71). Bordure fleuronnée doublée d'un léger filet. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Le commencement et la fin sont indiqués par des roses à six feuilles et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Le contenu du champ est assez malaisé à décrire. Dans un grènetis entouré d'un rinceau de feuillage, le graveur a représenté la contrée de Veytaux vue du large. A droite et à gauche descendent, sous forme de pals ondés, la Veraye et le ruisseau de Grandchamp. Entre ces deux cours d'eau, une côte boisée et, à gauche, une paroi de rochers sur laquelle se détache une tour ronde, crénelée et ajourée d'une porte cintrée. Au bas du sceau, les eaux du Léman indiquées par des ondes.

La tour qui figure sur notre sceau pourrait être la «Tornette», ouvrage avancé qui dominait la route au nord de Chillon et sur l'emplacement de laquelle se trouve actuellement la gare de Veytaux. C'est l'avis de M. le syndic Masson. Mais d'après M. Næf, archéologue cantonal, la Tornette devait être rectangulaire. N'aurions-nous pas ici tout simplement une représentation symbolique du château de Chillon?

Date du XVIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m031 × 0m035. La matrice en cuivre jaune est garantie par un couvercle de bois qui se visse à la poignée du sceau. Archives communales de Veytaux.

LA · COMMVNE · DE · VAITAVX (Pl. XIII = II, 72). A peu près semblable au précédent. Le grènetis qui entoure le champ est ici supprimé. En outre, les arbres du fond paraissent être d'essence différente, et le paysage est animé par la présence d'un gracieux chamois qui gambade sur l'arête de Sonchaud [1].

Date de la même époque que le précédent.

Ovale. Diam.: 0m029 × 0m031. Cuivre jaune. Présente la même particularité que le précédent. Archives communales de Veytaux.

Yverdon.

YVERDON (Pl. XIII = II, 73). Bordure à arête vive doublée d'un filet. La légende se lit dans la partie supérieure du sceau sur une banderole aux extrémités découpées et flottantes. Capitales romaines.

Dans le champ et occupant la moitié inférieure du sceau, un écu aux armes de la ville [2] sans indication d'émaux, légèrement cintré au sommet, faible-

[1] C'est de ce sceau que s'est probablement inspiré l'auteur du tableau représentant les armes de Veytaux qu'on peut voir dans une salle de la maison de commune: *D'argent à la tour au naturel surmontée d'un chamois contourné et saillant, le tout accosté de deux pals ondés d'azur aboutissant à une plaine de même.* La plaine d'azur se trouve donc représenter le lac où se jettent les deux cours d'eau qui limitent à l'orient et à l'occident le territoire de Veytaux.

[2] Les armes d'Yverdon étaient à cette époque *d'argent à trois fasces ondées de sinople à l'Y latin (ou gothique) de sable en chef.*

ment échancré sur les flancs, ogival, posé sur un cartouche très simple, le tout surmonté d'une balance suspendue par un anneau qui divise en deux parties la légende (YVER-DON) et dont les plateaux descendent à droite et à gauche de l'écu.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0^{m}033. Argent. Archives communales d'Yverdon.

LA VILLE D'YVERDON. Double filet en bordure. Capitales romaines.

Le champ est formé d'un quatre-feuilles irrégulier; les arcs du haut et du bas interrompent la légende et la divisent en deux parties égales. Il renferme un écu d'un dessin assez compliqué portant les armes de la ville [1], placé dans un cartouche qui se distingue par la profusion de ses ornements. Email indiqué.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0^{m}025. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le Dr Meylan à Moudon et destinée à la collection de l'Etat.

YVONANT entre un grènetis et un filet. La légende a pour signe initial et final une quintefeuille. Les N sont contournés. Capitales romaines.

Dans le champ, une balance.

Date du XVIe siècle.

Orbic. Diam.: 0^{m}017. Poinçon en acier. Empreinte communiquée par M. le pasteur Vetter.

YVONANT. Filet au pourtour. La légende est disposée horizontalement dans la partie supérieure de l'écu. Capitales romaines.

Dans le champ, un arbre terrassé accosté de deux étoiles à cinq rais et accompagné en chef d'une balance tenue à gauche par une main. Ni hachures ni pointillé. Il se peut que nous ayons ici des armoiries communales. Le drapeau de la «société militaire d'Yvonand» (1821) porte d'un côté les armes cantonales, de l'autre un arbre au naturel, terrassé, libre sur le fond de soie blanche. Sur le «Schild» de l'ancienne maison de ville relégué dans les combles de la nouvelle — relégation très regrettable étant donné le travail de ferronnerie d'art qu'il représente — on voit à gauche une femme vêtue de blanc tenant d'une main une balance et de l'autre un glaive; à droite, un arbre. Cet arbre qui se retrouve un peu partout est sans doute le tilleul plusieurs fois séculaire qui orne la place du village.

Date du XVIIe siècle.

Poinçon en acier affectant la forme d'un écu arrondi, échancré sur les flancs. Hauteur: 0^{m}015; largeur: 0^{m}012. Archives communales d'Yvonand.

Notre intention première était de nous renfermer dans l'étude des sceaux empreintes obtenus au moyen des matrices existantes, ce qui nous eût permis de former une collection assez complète. Ayant élargi, comme on a pu le voir, le cadre de notre travail en y faisant rentrer un certain nombre d'empreintes

[1] Nous avons la variante: *de sinople à trois fasces ondées d'argent*. L'initiale est ici supprimée.

dont les types n'existent plus ou du moins n'ont pas été retrouvés, nous ne pouvons plus avoir la même prétention. En effet, plusieurs sceaux-empreintes aux armes des communes vaudoises doivent avoir échappé à nos investigations. A cette occasion, nous prions ceux de nos lecteurs qui pourraient en avoir en leur possession de bien vouloir nous les communiquer. Nous nous engageons à leur donner ici-même la description, voire le dessin des pièces inédites, et à leur faire part des observations qu'elles pourraient nous suggérer.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bouly de Lesdain.

La Société d'histoire et d'archéologie westphalienne a récemment achevé la publication d'un recueil de *Sceaux westphaliens du moyen-âge*[1]. L'ouvrage offre, pour l'étude de la sigillographie et du blason dans l'Allemagne du nord-ouest, un ensemble de matériaux d'une valeur exceptionnelle. Ses quatre volumes in-folio comportent en effet 264 planches et 480 pages de texte.

Les planches sont tirées en phototypie. Celles des deux premiers volumes sont exécutées d'après des moulages; celles des deux derniers reproduisent directement des originaux. L'ensemble donne 4065 pièces.

Le texte comprend, outre la description des sceaux, une introduction étendue en tête de chaque partie, introduction due à la plume des Drs Philippi, directeur des archives de Münster, Tumbült, attaché aux archives de Donaueschingen, et Ilgen, directeur des archives de Düsseldorf. Leur réunion forme un traité des plus complets sur l'héraldique et la sigillographie westphaliennes.

L'ouvrage est divisé en six parties:

I. Sceaux des XIe et XIIe siècles, et sceaux équestres (19 pl.)
II. Sceaux des dynastes (22 pl.)
III. Sceaux des évêques (24 pl.)
IV. Sceaux des villes, châtelleines et ministérialités (35 pl.)
V. Sceaux des ordres religieux, des chapitres, couvents et paroisses (41 pl.)
VI. Sceaux des nobles, bourgeois et paysans (123 pl.)

Notons ici qu'un certain nombre de sceaux appartenant à des ecclésiastiques se trouvent répartis dans cette dernière subdivision[2]. Une table générale manque d'ailleurs à l'ouvrage.

---

[1] *Die westphälischen Siegel des Mittelalters. Mit Unterstützung der Landstände der Provinz herausgegeben vom Verein für Geschichte und Altertumskunde Westfalens.* — Münster. In Commission der Regensberg'schen Buchhandlung. 1882—1900. 4 vol. in-folio.

[2] 144.12 — 148.12 — 156.20 — 159.11 — 159.18 — 161.6 — 162.15 — 166.16 — 167.21 — 169.14 — 171.9 — 175.4 — 179.13 — 180.10 — 188.25 — 197.15 — 198.12 — 199.4 — 202.12 — 217.4 — 217.13 — 225.12 — 227.3 — 227.8 — 227.11 — 228.17 — 230.15 — 232.7 — 234.15 — 235.7 — 238.12 — 239.14 — 239.20 — 239.23 — 241.22 — 242.21 — 246.3 — 250.12 — 251.19 — 251.21 — 252.11 — 262.10.

Au point de vue du type, les sceaux laïques peuvent se ranger tous dans l'une ou l'autre des catégories suivantes:

1° *Bildsiegel.* — Il est plutôt rare. Néanmoins, dans trois familles de dynastes, Arnsberg, Steinfurt et Tecklenburg, les plus anciens sceaux appartiennent à ce type.

Chez les comtes d'Arnsberg, l'aigle se montre ainsi, en 1181, sur le sceau d'Henri I[1]. Celui-ci donna naissance à deux branches, Ritberg et Arnsberg. Dans la première, Henri II, en 1203, use encore d'un sceau analogue[2]; mais, à la génération suivante, Conrad I, en 1240, adopte le *Wappensiegel*[3]. Les comtes d'Arnsberg restèrent plus longtemps fidèles au type primitif[4]; l'aigle ne s'enferme dans un écu que sur le sceau de Guillaume d'Arnsberg, en 1306[5]. Une autre branche, dont le point d'attache avec les deux précédentes n'est pas indiqué dans l'ouvrage, les Schwarze v. Arnsberg, ont fait usage pendant trois générations, jusque vers la fin du XIIIe siècle, d'un même *Bildsiegel* à l'aigle[6].

Les Steinfurt résidaient habituellement dans leur château de Schwangau sur l'Ems. Le plus ancien sceau connu de cette famille, celui de Ludolphe II, en 1245, porte un cygne (Schwan) dans le champ[7]. Ses descendants se divisèrent en deux branches. Dans la branche aînée, Ludolphe de Zboth, en 1266, use d'un sceau armorial au cygne[8]; mais la branche cadette, jusque dans la seconde moitié du XIVe siècle, laisse le cygne dans le champ même du sceau[9].

Dans les deux cas précédents, la figure du sceau, si elle n'est pas renfermée dans un écu, est au moins la même que celle qui charge le bouclier. Il en est autrement chez les comtes de Tecklenburg. Le sceau de Simon I (1158 à 1203)[10] et celui de son fils Othon II, en 1226[11], offrent, dans le champ même, un château entouré d'une muraille. La fille et heritière de ce dernier, Mathilde, épousa Othon II, comte de Bentheim, et transmit Tecklenburg à son fils aîné, Othon III, qui en prit le nom; le sceau amorial de celui-ci, en 1272, porte un écu parti d'un semis de besants (armes des Bentheim), et d'une feuille et demie de nénuphar[12]. Son fils Othon IV ne porte plus que trois feuilles[13]: les armoriaux modernes blasonneront: *de gueules, à trois feuilles de nénuphar d'argent.* Il est presque certain que ces emblêmes figuraient déjà sur le bouclier de Simon I et d'Othon II.

---

[1] Pl. XXVII, No 10.
[2] Pl. XXVIII, No 1.
[3] Pl. XXIX, No 2. — Arnsberg porte *d'azur, à l'aigle d'argent.*
[4] Pl. XXVIII, Nos 2, 3, 4 et 6.
[5] Pl. XXVIII, No 9.
[6] Pl. XXX, No 5.
[7] Pl. XXI, No 9.
[8] Pl. XXI, No 10. — Steinfurt porte *d'or, au cygne de gueules, becqué et membré de sable.*
[9] Pl. XXII, Nos 1, 2, 3 et 6; pl. XXIII, No 2; pl. XL, Nos 2 et 3.
[10] Pl. XX, No 1.
[11] Pl. XX, No 2.
[12] Pl. XX, No 3.
[13] Pl. XIII, No 4; pl. XVI, No 12; pl. XX, Nos 4, 5 et 6.

A la fin du XIII[e] siècle on voit encore quelques autres familles, de moindre importance, adopter comme insignes héraldiques, des meubles qui figuraient, à la génération précédente, dans le champ même du sceau de leur auteur. Tel est le cas des Blome[1], des Soest dit de Honrode[2], des Spiegel zum Dasenberg[3], etc.

2° *Wappensiegel.* – C'est de beaucoup le type le plus employé. Il porte soit l'écu seul, soit l'écu timbré du heaume. Nous reviendrons plus loin sur ce genre de sceau.

3° *Helmsiegel.* — Nous l'étudierons également tout à l'heure, quand nous nous occuperons du cimier.

4° *Bannersiegel.* — Ce type, représentant une bannière armoriée, est des plus rares. L'ouvrage n'en cite que trois exemples: un contre-sceau d'Hermann de Münster, en 1285[4], et deux sceaux d'Henri, dit Bulemast, en 1321 et 1328[5].

5° *Porträtsiegel.* — Ce type à son tour se subdivise en *Reitersiegel, Fusssiegel* et *Brustbildsiegel.*

Le *Reitersiegel* apparaît dès la fin du XII[e] siècle, mais tombe d'assez bonne heure en désuétude. Le nombre de ceux qui l'ont employé a toujours été fort restreint; à de rares exceptions près tous appartiennent à la haute noblesse.

Voici d'ailleurs la liste de ces sceaux[6]:

1174-1203. Arnold d'Altena[7]
1213. Adolphe I de la Mark
1220. Frédéric I d'Isenberg
1226. Adolphe I de la Mark
1226. Adolphe I de la Mark
1228. Othon de Dale
1233. Adolphe de Holstein
1240. Othon de Vechte
1242. Thierry I de Limbourg
1243. Baudouin de Bentheim[8]
1262. Burckard de Bruch
Berthold II de Büren[9]
1263. Werenzo de Lon
1265. Othon de Bentheim
1272. Henri de Dale
1277. Berthold de Büren
1283. Othon de Ravensberg
1284. Jean de Bilstein
1291. Craft de Grafschaft
Evrard I de la Mark
1298. Egbert de Bentheim
Bernard de Bermentfelde
1304. Othon de Tecklenburg
1311. Herman de Münster[10]
1319. Engilbert de la Mark
1322. Walrave de Büren[11]
1324. Othon de Ravensberg
1327. Thierry de Bilstein

[1] Pl. 177, Nos 13 et 14.
[2] Pl. 190, Nos 1, 2 et 3.
[3] Pl. 249, No 1.
[4] Pl. 142, No 3.
[5] Pl. 250, Nos 18 et 19.
[6] A part quelques exceptions, signalées d'ailleurs plus bas, tous sont reproduits sur les planches X à XV.
[7] Pl. XIX, No 7.
[8] Pl. XXI, No 3.
[9] Pl. XXXVI, No 11.
[10] Le sceau est reproduit sur la pl. XIV, No 3, et en outre sur la pl. 142, No 2.
[11] Pl. XXXVIII, No 7.

1341. Adolphe II de la Mark
1343. Conrad de Hörde
1344. Adolphe II de la Mark
1346. Bernard de Ravensberg
1348. Engilbert III de la Mark
1353. Godefroid d'Arnsberg

Tous ces sceaux, nous avons à peine besoin de le dire, sont ronds; seul, celui de Berthold de Büren, en 1277, est scutiforme[1]. Ceux d'Engilbert II, d'Adolphe II et d'Engilbert III de la Mark sont d'un exécution absolument remarquable.

Une mention spéciale doit être accordée au sceau équestre de Guillaume de Dale, en 1302, qui représente ce seigneur en équipage de chasse[2].

Un bel exemple de *Fussiegel* est fourné par le sceau de Dethard de Braken, en 1357[3]. Six autres appartiennent à des juges, qu'ils représentent d'ordinaire l'épée en main[4].

On ne peut guère citer d'interessant, comme *Brustbildsiegel,* que celui de Jean de Sudeck, en 1492[5]. Une quinzaine d'autres sceaux, dont près de la moitié appartiennent à des juges, offrent une tête, parfois accompagnée d'épaules[6].

Avant de passer à la question héraldique, il convient de signaler encore l'abondance des sceaux scutiformes. Au XIIIe siècle, ils sont en nombre sensiblement égal à celui des sceaux ronds; ils l'emportent pendant les 70 premières années du XIVe siècle, mais alors commence pour eux la décadence. On n'en compte guère plus d'une demi douzaine au XVe siècle; le dernier est celui de Frédéric Beyer, en 1450[7].

* * *

Les armoiries n'apparaissent guère, en Westphalie, avant les premières années du XIIIe siècle. Le sceau équestre d'Arnold d'Altena (1174 à 1204) montre le comte armé d'un écu qui porterait une rose et une bordure, au dire du Dr Philippi; mais il est permis de se demander si la rose n'est pas un simple *umbo*[8].

Le plus ancien sceau qui porte un ecu indiscutable est celui d'Herman IV de Ravensberg, en 1205[9]. Viennent ensuite ceux d'Henri III de Volmestein, en 1218[10]; de Frédéric, comte d'Altena[11] ainsi que des frères Detmar et Berthold

---

[1] Pl. XIV, No 6.
[2] Pl. XXXVIII, No 8.
[3] Pl. 148, No 9.
[4] Pl. 218, Nos 1 à 4; pl. 255, Nos 6 et 9.
[5] Pl. 218, No 5.
[6] Pl. 178, Nos 15 à 21 et 23; pl. 255, Nos 11 à 17.
[7] Pl. 251, No 9.
[8] Pl. XIX, No 7. — Altena porte *d'or, à la rose de gueules.*
[9] Pl. XXXV, No 2. — La reproduction est ici donnée d'après une empreinte de 1217.
[10] Pl. XXXI, No 1. — Cf. plus bas, p. 8.
[11] Pl. XV, No 1.

de Büren[1], en 1220; d'Othon II de Vechte, en 1221[2]; d'Adolphe I de la Mark, en 1226[3]; etc.

Tous ces sceaux appartiennent à des familles de dynastes; dans la noblesse inférieure, il faut descendre presque jusqu'au milieu du XIII[e] siècle pour rencontrer des sceaux armoriés. On trouve en 1239 celui de Frédéric de Hain[4]; en 1240, ceux de Jean d'Erwitte[5], de Gotschalk, avoué de Geseke[6] et de Gautier, avoué de Soest[7]; en 1241, celui de Godefroid de Ruden[8]; en 1244, celui de Jean de Padberg[9]; en 1251, celui de Godefroid de Bachem, chambellan de l'archevêque de Cologne[10]; etc.

L'héraldique du XIII[e] siècle est fort simple; l'écu ne porte généralement qu'un seul meuble ou plusieurs de même espèce. Voici d'ailleurs l'indication de toutes les armoiries antérieures à 1301 que contient le recueil.

Un parti (Bredenol[11], Limburg[12], Vogt v. Elsepe[13], Plettenberg)[14]. — Un chef (Meinhövel[15], Münster[16], Padberg)[17]. — Un écartelé (Ahaus)[18].

Une fasce (Buer[19], Gogreve)[20]. — Un fasce de quatre pièces (Hövel)[21]. — Deux fasces (Hain)[22]. — Un fascé de six pièces (Lingen[23], Schonebeck)[24]. — Une

[1] Pl. XL, No 1. — Büren porte un chevron vivré.
[2] Pl. XXXV, No 3. — Vechte porte *chevronné d'or et de gueules.*
[3] Pl. X, No 2. — Voir plus bas.
[4] Pl. 196, No 1. — Hain porte deux fasces.
[5] Pl. 184, No 2. — Erwitte porte un burelé au lion brochant.
[6] Pl. 184, No 8. — Geseke porte trois fasces au lion contourné brochant.
[7] Pl. 210, No 1. — Soest porte deux épées passées en sautoir, accompagnées en chef d'une aiglette.
[8] Pl. 157, No 1. — Ruden porte une croix.
[9] Pl. 220, No 1. — Padberg porte *d'or, au chef de vair.*
[10] Pl. 263, No 3. — Bachem porte *d'argent, à deux bandes de gueules.*
[11] Sceau de Erenfrid de Bredenol, en 1284 (Pl. 194, No 7). — Cf. *Ibid.*, No 8, 9 et 10. Bredenol porte *parti d'or et d'azur.*
[12] Sceau de Wilekin de Limburg, en 1275 (Pl. 195, No 1).
[13] Sceau d'Henri Vogt v. Elsepe, en 1300 (Pl. 194, No 11). — Cf. *Ibid.*, No 12. Vogt d'Elsepe porte *parti d'argent et d'azur.*
[14] Sceau d'Henri de Plettenberg, chevalier, en 1266 (Pl. 194, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 4, 5 et 6; pl. 264, No 17. Plettenberg porte *parti d'azur et d'or.*
[15] Sceau de Godefroid de Meinhövel, en 1299 (Pl. 142, No 6).
[16] Sceau d'Herman de Münster, en 1270 (Pl. 142, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 à 5; pl. XIV, No 3. Les armoriaux modernes blasonnent *coupé de gueules et d'or.*
[17] Sceau de Jean de Padberg, en 1244 (Pl. 220, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 à 7. Padberg porte *d'or, au chef de vair.*
[18] Sceau d'Adelaïde d'Ahaus, épouse d'Othon de Horstmar, en 1259 (Pl. XXIII, No 4). — Ahaus porte *écartelé d'or et de gueules.*
[19] Sceau de Girard de Buer, vers 1300 (Pl. 146, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2, et pl. 224, No 14.
[20] Sceau de Reinhard Gogreve, en 1277 (Pl. 224, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2 à 6.
[21] Sceau de Godefroid de Hövel, chevalier, en 1277 (Pl. 196, No 6). — Cf. *Ibid.*, Nos 7 à 10. — Hövel porte *d'argent, à deux fasces de gueules.*
[22] Sceau de Frédéric de Hain, en 1239 (Pl. 196, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3.
[23] Sceau de Lutbert de Lingen, en 1284 (Pl. 144, No 3). — Cf. *Ibid.*, No 4.
[24] Sceau de Thierry de Schonebeck, chevalier, en 1276 (Pl. 144, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

fasce componée, ou chargée de trois pals (Gemen)[1]. — Deux fasces vivrées (Beveren[2], Gesmold)[3]. — Deux fasces ondées (Budde)[4]. — Une tierce (Wisenhorst)[5].

Une bande (Bugge[6], Eppenhausen)[7]. — Un bandé de quatre pièces (Hesnen[8], Herbern)[9]. — Deux bandes (Bachem[10], Luthardessen)[11]. — Bandé de six pièces (Duthe)[12]. — Un coticé (Dortmund)[13]. — Une bande échiquetée (Scheidingen)[14]. — Deux bandes échiquetées (Horhusen)[15]. — Une bande de losanges (Cappelen[16], Langen)[17]. — Une bande coticée (Helden)[18].

Deux pals (Amelunxen[19], Grubo von Grubenhagen)[20]. — Trois pals (Bilstein)[21].

Un chevron (Ledebur[22], Meschede[23], Neheim)[24].

---

[1] Sceau de Godefroid de Gemen, en 1278 (Pl. 263, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2; pl. XXV, Nos 11, 12 et 15; pl. XXVI, No 1; pl. XL, Nos 3 et 7; pl. XLI, No 9. Gemen porte *d'or, à la face de gueules, chargée de trois pals d'argent.*

[2] Sceau de Gerlach de Beveren, en 1294 (Pl. 148, No 2). — Cf. *Ibid.*, No 3 et 4. Beveren porte *d'or, à deux fasces vivrées de gueules.*

[3] Sceau de Bernard de Gesmold, en 1281 (Pl. 148, No 1).

[4] Sceau de Lambert Budde, en 1292 (Pl. 229, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3. Budde porte *d'or, à deux fasces ondées de sable.*

[5] Sceau de Winric de Wisenhorst, chevalier, en 1283 (Pl. 145, No 6).

[6] Sceau de Bruno de Bugge, juge à Soest, en 1289 (Pl. 206, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[7] Sceau de Gossuin d'Eppenhausen, maréchal de Westphalie, en 1282 (Pl. 220, No 11). — Cf. *Ibid.*, No 12.

[8] Sceau de Richard de Hesnen, chevalier, châtelain de Mark en 1298. — L'écu est brisé d'un lambel de trois pendants (Pl. 203, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[9] Sceau d'Engelbert d'Herbern, chevalier, en 1292 (Pl. 203, No 3). — Herbern porte *bandé d'or et d'azur de quatre pièces.*

[10] Sceau de Godefroid de Bachem, chambellan, en 1251 (Pl. 263, No 3). — Bachem porte *d'argent à deux bandes de gueules.*

[11] Sceau d'Henri de Luthardessen, vers 1300 (Pl. 221, No 7). — Cf. *Ibid.*, Nos 8 et 9.

[12] Sceau d'Otfried de Duthe, vers 1300 (Pl 145, No 16). — Cf. *Ibid.*, No 17.

[13] Sceau de Conrad I, comte de Dortmund, en 1240 (Pl. XXXIX, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 4 et 5, et pl. XXXVIII, Nos 5 et 6.

[14] Sceau d'Antoine de Scheidingen, en 1294 (Pl. 204, No 14). — Cf. *Ibid.*, Nos 15 et 16, et pl. 205, No 21. Scheidingen porte *d'argent, à la bande échiquetée d'or et de sable.*

[15] Sceau de Frédéric de Horhusen, chevalier, en 1268 (Pl. 226, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4, et pl. 264, No 7. Horhusen porte *d'or, à deux bandes échiquetées d'argent et d'azur.*

[16] Sceau d'Herman de Cappelen, en 1297 (Pl. 150, No 8). — Cf. *Ibid.*, Nos 9 à 3, et pl. 159, No 21.

[17] Sceau d'Herman de Langen, en 1265 (Pl. 150, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4. Langen porte *d'azur, à la bande de losanges d'or.*

[18] Sceau de Thierry de Helden, en 1278 (Pl. 204, No 5). — Cf. *Ibid.*, No 6.

[19] Sceau d'Albert d'Amelunxen, chevalier, en 1273 (Pl. 221, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 à 5. Amelunxen porte *de gueules, à deux pals de vair.*

[20] Sceau d'Henri Grubo, en 1284 (Pl. 261, No 1).

[21] Sceau de Jean I de Bilstein, en 1278 (Pl. XLI, No 5). — Cf. plus bas.

[22] Sceau de Thethart Ledebur, en 1298 (Pl. 228, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 à 5. Ledebur porte *de gueules, au chevron d'argent.*

[23] Sceau de Godefroid de Meschede, en 1286 (Pl. 208, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4. Meschede porte *d'or, au chevron de gueules.*

[24] Sceau d'Herman de Neheim, en 1294 (Pl. 208, No 5). — Cf. *Ibid.*, Nos 6 à 9. Neheim porte *d'azur, au chevron d'or.*

Un chevronné (Ravensberg)[1]. — Un chevron vivré (Büren)[2].
Une bordure de vair (Dulberg)[3].
Trois flanchis (Sutholte)[4].
Un gironné (Ardei)[5]. — Un triangulé (Driburg)[6].
Un fretté (Merveldt[7], Rechede)[8].
Un semis de boules (Bentheim)[9].
Un lambel (Droste[10], Horne[11], Romberg)[12].
Un dextrochère paré (Hege)[13].

Un lion (Brakel[14], Büren)[15]. — Un léopard lionné (Oesede)[16]. — Un chien (Rüdenberg)[17]. — Un cheval (Volenspit)[18]. — Un rencontre de bœuf (Kannenborch)[19]. — Un massacre de cerf (Scoltbroke)[20]. — Une corne de bêlier (Dungerden)[21].

Une aigle (Arnsberg[22], Keselinc)[23]. — Un cygne (Steinfurt)[24]. — Trois oiseaux (Dale)[25]. — Un demi vol (Berge)[26]. — Trois demi vols (Holte[27], Lünen)[28].

---

[1] Sceau d'Herman IV, comte de Ravensberg, en 1217 (Pl. XXXV, No 27). — Cf. *Ibid.*, Nos 3 à 5, et 7 à 10; pl. XII, Nos 1 à 4 et 6; pl. XVI, No 9; pl. XXXVIII, No 1, et pl. XXXIX, Nos 10 et 11. Ravensberg porte *d'or, à trois chevrons de gueules*.

[2] Sceau commun de Detmar et Berthold de Büren, en 1220 (Pl. XL, No 1). — Cf. plus bas.

[3] Sceau de Gautier II de Dulberg, en 1253 (Pl. XXX, No 6).

[4] Sceau d'Eustache de Sutholte, en 1290 (Pl. 230, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4.

[5] Sceau de Jean II d'Ardei, en 1246 (Pl. XXX, No 8). — Cf. *Ibid.*, Nos 9 et 10, et pl. XXXIX, No 7.

[6] Sceau d'Amelung de Driburg, en 1274 (Pl. 221, No 11). — Cf. *Ibid.*, Nos 12, 13 et 14.

[7] Sceau de Jean de Merveldt, échanson, en 1271 (Pl. 149, No 4). — Cf. *Ibid.*, No 5. Les armoriaux modernes blasonnent *d'azur, à trois chevrons entrelacés d'or, dont deux mouvant de la pointe, et le troisième mouvant du chef.*

[8] Sceau de Godefroid, burgrave de Rechede, en 1260 (Pl. 149, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2 et 3.

[9] Sceau de Baudoin II, comte de Bentheim, en 1243 (Pl. XXI, No 3). — Cf. *Ibid.*, Nos 4, 6, 7 et 8; pl. XIII, No 3; pl. XV, No 3; pl. XVI, No 11, et pl. XL, No 4. Bentheim porte aujourd'hui *de gueules, à dix-neuf besants d'or, 4, 4, 4, 4 et 3.* On ne prêtait aucune attention, pendant tout le moyen-âge, au nombre des besants, qui a continuellement varié.

[10] Sceau d'Albert Droste, en 1277 (Pl. 152, No 3. — Cf. *Ibid.*, No 4).

[11] Sceau d'Eckard de Horne, chevalier, en 1291 (Pl. 152, No 5 et pl. 233, No 14.

[12] Sceau de Goswin de Romberg, en 1262 (Pl. 152, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[13] Sceau de Jourdan de Hege, chevalier, en 1274 (Pl. 253, No 14).

[14] Sceau de Werner de Brakel, en 1259 (Pl. 231, No 2).

[15] Sceau de Berthold II de Büren, en 1276 (Pl. XXXVI, No 2). — Cf. plus bas.

[16] Sceau de Bernard d'Oesede, en 1245 (Pl. XXXVII, No 8). — Cf. *Ibid.*, No 9.

[17] Sceau de Conrad II de Rüdenberg, en 1250 (Pl. XXVI, No 6). — Cf. plus bas.

[18] Sceau de Thierry, dit Volenspit, chevalier, en 1287 (Pl. 185, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4.

[19] Sceau d'Egbert de Cannenborch, chevalier, en 1280 (Pl. 235, No 1).

[20] Sceau de Constantin de Scoltbroke, en 1284 (Pl. 237, No 6).

[21] Sceau d'Henri de Dungerden, en 1285 (Pl. 328, No 1).

[22] Voir plus haut, p. 2.

[23] Sceau de Rodolphe Keseline, en 1292 (Pl. 174, No 1).

[24] Voir plus haut, p. 2.

[25] Sceau d'Othon, comte de Dale, en 1228 (Pl. XIII, No 5). — Voir plus bas.

[26] Sceau de Witkind IV, avoué de Berge, en 1227 (Pl. XXXIV, No 9). — Cf. *Ibid.*, Nos 10 à 13, et pl. XXXV, No 1.

[27] Sceau d'Adolphe de Holte, châtelain de Schaumburg, en 1227 (Pl. XXXVII, No 7). — Cf. pl. XXXII, No 8.

[28] Sceau de Gherwyn de Lünen, bourgeois de Soest, en 1299 (Pl. 189, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4. Lünen porte *d'or, à trois demi vols de sable.*

Deux poissons (Visbeke)[1]. — Une coquille (Neheim)[2].

Trois feuilles de nénuphar (Tecklenburg[3], Ungenade)[4]. — Une feuille de houx (Lembeck)[5]. — Trois feuilles de houx (Altena)[6]. — Trois feuilles (?) disposées en pairle (Volmestein)[7]. — Trois trèfles tigés (Mettingen)[8]. — Trois fleurs de lys (Rike)[9]. — Une rose (Altena[10], Störmede)[11]. — Trois roses rangées en chef (Istorpe)[12]. — Une branche de rosier (Osterhosen)[13]. — Une couronne (Brochusen[14], Soest dit Honrode)[15].

Une ancre de maçonnerie (Helfenberg[16], Roderikessen)[17].

Une roue (Hörde)[18]. — Une roue de moulin (Sassendorf[19], Vechtorpe)[20].

Un crampon (Diedenshausen)[21]. — Trois crampons (Galen[22], Sledesen)[23].

Trois crocs en pairle (Brobek[24], Hake)[25]. — Un hameçon (Mederich)[26].

---

[1] Sceau de Thierry de Visbeke, chevalier, en 1296 (Pl. 187, No 1).

[2] Sceau de Jean de Neheim, en 1280 (Pl. 215, No 15). — Même famille que les Neheim au chevron cités plus haut.

[3] Sceau d'Othon III, comte de Tecklenburg, en 1272 (Pl. XX, No 3). — Tecklenburg porte *d'argent, à trois feuilles de nénuphar de gueules.*

[4] Sceau d'Henri, dit Ungenade, chevalier, en 1292 (Pl 243, No 1).

[5] Sceau de Wetzel de Lembeck, en 1265 (Pl. 154, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4. Lembeck porte *de gueules, à la feuille de houx d'argent.*

[6] Sceau de Sobbe d'Altena, en 1298 (Pl. 191, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4.

[7] Sceau d'Henri III de Volmestein, en 1218 (Pl. XXXI, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3; pl. XXXVIII, No 12; pl. XXXIX, No 8, et pl. XLI, No 8). Les armoriaux modernes blasonnent *d'argent, à trois feuilles d'ortie de gueules, issantes en pairle d'une boule d'or.*

[8] Sceau de Gérard de Mettingen, châtelain de Tecklenburg, en 1299 (Pl. 177, No 12).

[9] Sceau d'Henri, dit Rike, bourgeois de Munster, en 1298 (Pl. 176, No 15).

[10] Sceau d'Arnold, comte d'Altena (1174—1204). (Pl. XIX, No 7). — Cf. plus bas.

[11] Sceau d'Albert II de Störmede, en 1284 (Pl. XXX, No 7). — Störmede porte *d'argent, à la rose de gueules, boutonnée d'or.*

[12] Sceau de Conrad d'Istorpe, en 1299 (Pl. 242, No 4).

[13] Sceau d'Henri d'Osterhosen, en 1276 (Pl. 240, No 1).

[14] Sceau de Gotschalk de Brochusen, chevalier, en 1297 (Pl. 190, No 4). — Les armoriaux modernes blasonnent *d'azur, à deux tiges accostées d'argent, affrontées et courbées en forme de cœur, ornées chacune à l'extérieur de quatre roses de gueules, dont une au sommet de la branche*

[15] Sceau de Thierry de Soest, dit de Honrode, en 1256 (Pl. 190, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3.

[16] Sceau d'Eckard de Helfenberg, en 1292 (Pl. 211, No 5).

[17] Sceau d'Arnold de Roderikessen, en 1266 (Pl. 247, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[18] Sceau d'Albert de Hörde, chevalier, en 1254 (Pl. 250, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[19] Sceau de Frédéric de Sassendorf, en 1300 (Pl. 214, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2. Sassendorf porte *d'argent, à la roue de moulin de sable.*

[20] Sceau de Roland de Vechtorpe, en 1291 (Pl. 161, No 10). — Cf. *Ibid.*, No 11.

[21] Sceau de Gobert de Diedenshausen, en 1284 (Pl. 247, No 3). — Cf. *Ibid.*, No 4.

[22] Sceau de Wenzel de Galen, chevalier, en 1289 (Pl. 159, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3 et 4. Galen porte *d'or, à trois crampons de gueules.*

[23] Sceau de Sweder de Sledesen, en 1277 (Pl. 159, No 1).

[24] Sceau de Gison de Brobeck, chevalier, en 1292 (Pl 245, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3, 4 et 5. Brobeck porte *d'or, à trois crocs de sable en pairle, mouvants d'une boule de gueules.*

[25] Sceau d'Henri, dit Hake, en 1265 (Pl. 245, No 1).

Sceau de Thierry de Mederich, en 1277 (Pl. 248, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

Une crémaillère (Husten dit Kettler)[1].

Une broye (Ense)[2]. — Trois étriers (Schwansbell)[3].

Trois fuseaux (Haren)[4]. — Trois miroirs (Spiegel zum Desenberg)[5].

Deux cornes à boire (Horne)[6].

Dix annelets (Ringenberg)[7].

Une licorne (Volclinthusen)[8].

Un lion ailé (Schroder)[9]. — Un poisson ailé (Deckenbrock)[10].

Une sorte de tête d'idole (?), soutenue de deux bras appuyés sur les coudes (Schardenberg)[11].

Les écus suivants, moins nombreux, offrent des meubles de deux espèces différentes :

Chef chargé d'un lion passant (Warendorpe)[12]; — de trois besants (Davensberg)[13]; — de trois losanges (Witten)[14]; — de trois oiseaux (Stromberg)[15]; — de trois roses (Herse)[16].

Trois bandes sous un chef (Velen)[17].

Trois roses sous un chef (Summern)[18].

Un parti, à la fleur de lys brochant (Vogt v. Elsepe)[19].

Une fasce surmontée de deux oiseaux (Velzeten)[20]. — Une fasce échiquetée

---

[1] Sceau de Roger de Husten, chevalier, en 1298 (Pl. 212, No 1). - Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4. Kettler porte *d'or, à la crémaillère de gueules.*

[2] Sceau d'Antoine de Ense, en 1298 (Pl. 158, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2. Ense porte *d'argent, à la paire de broyes de sable.*

[3] Sceau de Lutbert de Schwansbell, en 1256 (Pl. 217, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2. Schwansbell porte *d'argent, à trois étriers avec leurs courroies de sable, les fermaux d'or.*

[4] Sceau de Jean de Haren, juge à Osnabruck, Neustadt, en 1300 (Pl. 252, No 10). — Le sceau de ce personnage porte deux fuseaux en chef, et une cigogne ou un héron en pointe. — Cf. *Ibid.*, Nos 11, 12 et 13. Haren porte *d'argent, à trois fuseaux de gueules.*

[5] Sceau d'Herman Spiegel zum Desenberg, en 1282 (Pl. 249, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3, 4 et 5. En 1252, le sceau d'un autre Herman, dit Spiegel zum Desenberg, porte un seul miroir dans le champ (Pl. 249, No 1). — Les armes de cette famille sont *de gueules, à trois miroirs arrondis d'argent, encadrés d'or.*

[6] Sceau d'Hugo de Horne, en 1292 (Pl. 164, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3.

[7] Sceau de Sweder de Ringenberg, en 1257 (Pl. 160, No 16). — Ringenberg porte *de gueules, à dix annelets d'or.*

[8] Sceau d'Arnold de Volclinthusen, en 1285 (Pl. 185, No 8). — Cf. *Ibid.*, No 9.

[9] Sceau d'Henri Schroder, en 1269 (Pl. 168, No 1). Cf. *Ibid.*, No 2.

[10] Sceau d'Engelbert de Deckenbrock, en 1295 (Pl. 175, No 19). — Cf. *Ibid.*, No 20. Deckenbrock porte *de sable, au poisson volant d'argent en bande.*

[11] Sceau d'Albert de Schardenberg, en 1250 (Pl. 236, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[12] Sceau de Jean de Warendorpe, chevalier (XIIIe siècle), (Pl. 169, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3. Les armoriaux modernes blasonnent *coupé, le chef d'argent, au lion passant de gueules, la pointe d'argent.*

[13] Sceau d'Herman de Davensberg, en 1267 (Pl. 143, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3.

[14] Sceau d'Herman de Witten, en 1283 (Pl. 201, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[15] Sceau de Conrad II, sire de Rüdenberg et burgrave de Stromberg, en 1250 (Pl. XXVI, No 5). — Les armoriaux modernes blasonnent *coupé d'argent, à trois merles rangés de sable, et de gueules.*

[16] Sceau de Ludolphe de Herse, en 1286 (Pl. 242, No 1). — Cf. plus bas.

[17] Sceau de Conrad de Velen, en 1264 (Pl. 25, No 9). — Cf. plus bas.

[18] Sceau de Godefroid de Summern, chevalier, en 1295 (Pl. 200, No 1).

[19] Sceau d'Errard, avoué d'Elsepe, en 1288 (Pl. 193, No 1).

[20] Sceau de Jean de Velzeten, vers 1300 (Pl. 147, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3.

surmontée de deux oiseaux (Altena)[1]. — Une fasce accompagnée de trois roses (Quaterland)[2]. — Une tierce surmontée de trois oiseaux (Lon)[3]. — Un fasce à la bande brochant (Dicke)[4]. — Un burelé au lion brochant (Erwitte[5], Geseke[6], von der Horst[7], Horstmar[8], Lüdinghausen[9], Soest)[10]. — Un burelé au loup brochant (Lüdinghausen)[11].

Une bande chargée de trois boules (Vittinghof)[12]; — de trois croissants (Aplerbeck)[13].

Trois pals, à la fasce brochant (Brakel)[14].

Un lion, à la bordure componée (Homburg)[15].

Un sautoir, cantonné de quatre boules (Strothus)[16].

Un renard contourné passant, accompagné en pointe d'un flanchis[17].

Un brochet issant d'une mer (Visbeke)[18].

Six losanges (3, 2 et 1), surmontés d'un lambel de quatre pendants (Etteln)[19].

Deux épées passées en sautoir, accompagnées en chef d'une aiglette (Soest)[20].

Deux flèches passées en sautoir, accompagnées en chef d'une rose (Holthausen)[21].

---

[1] Sceau d'Adolphe d'Altena, chevalier, en 1280 (Pl. 198, No 1).

[2] Sceau d'Erenfried, dit Quaterlant, en 1298 (Pl. 200, No 4).

[3] Sceau d'Herman, comte de Lon, en 1247 (Pl. XXIV, No 10). — Cf. *Ibid.*, Nos 11 et 12, et pl. XV, No 3.

[4] Sceau de Conrad, dit Dicke, en 1291 (Pl. 144, No 5).

[5] Sceau de Jean d'Erwitte, chevalier, en 1240 (Pl. 184, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3 à 7. Les armoriaux modernes blasonnent *d'or, à trois fasces de gueules, au lion d'azur, couronné d'or, brochant.*

[6] Sceau de Gotschalk, avoué de Geseke, en 1240 (Pl. 184, No 8).

[7] Sceau d'Evrard v. d. Horst, chevalier, en 1280 (Pl. 184, No 11). — Cf. *Ibid.*, Nos 12 et 13, et pl. 264, No 25. V. d. Horst porte *burelé d'argent et d'azur, au lion de gueules, couronné d'or, brochant.*

[8] Sceau d'Othon de Horstmar, en 1240 (Pl. XXIII, No 3). — Horstmar porte *d'or, à sept trangles d'azur, au lion de gueules, couronné d'or, brochant.*

[9] Sceau d'Herman de Lüdinghausen, en 1271 (Pl. 183, No 7). — Cf. *Ibid.*, Nos 8 et 11. Les armoriaux modernes blasonnent *d'argent, à trois fasces de gueules, au lion d'azur, couronné d'or, brochant.*

[10] Sceau de Werner de Soest, chevalier, en 1249 (Pl. 183, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 à 5.

[11] Sceau de Bernard de Lüdinghausen, chevalier, en 1271 (Pl. 183, No 6). — Ce personnage appartenait à la même famille qu'Herman.

[12] Sceau d'Henri de Vittinghof, chevalier, en 1254 (Pl. 205, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2. Vittinghof porte *d'argent, à la bande de sable, chargée de trois boules d'or.*

[13] Sceau de Thierry d'Aplerbeck, chevalier, en 1277 (Pl. 263, No 5). — Cf. *Ibid.*, Nos 6 et 7.

[14] Sceau de Berthold de Brakel, en 1259 (Pl. 222, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4. Le Dr. Ilgen voit dans cette figure une herse.

[15] Sceau d'Henri de Homburg, en 1258 (Pl. 231, No 1). — Homburg porte *de gueules, au lion d'or, à la bordure componée d'azur et d'argent.*

[16] Sceau d'Evrard de Strothus, en 1292 (Pl. 230, No 10).

[17] Sceau d'Herbord Voss, en 1292 (Pl. 170, No 16).

[18] Sceau de Wichman de Visbeke, bourgeois d'Osnabruck, en 1299 (Pl. 233, No 6).

[19] Sceau de Luitpold d'Etteln, en 1290 (Pl. 223, No 4). — Cf. *Ibid.*, No 5.

[20] Sceau de Gautier, avoué de Soest, en 1240 (Pl. 244, No 2).

[21] Sceau d'Herman de Holthausen, en 1238 (Pl. XXXVII, No 10).

Une marmite, accompagnée en chef de trois roses rangées (Gudenburg dit Grope)[1].

Enfin les cinq familles suivantes offrent des exemples d'écus partis ou coupés diversement chargés:

Parti de deux pals et d'un plein (Drost v. Isenberg)[2]. — Parti d'un échiqueté et d'une ancre de maçonnerie (Schuvel)[3]. — Parti de deux barres et un demi heaume cimé d'une touffe de feuillage (v. d. Radewich)[4].

Coupé d'un lion issant et d'un échiqueté (Huleveld)[5]. — Coupé d'un lion issant et de trois roses (Strünkede)[6].

En résumé, la Westphalie offre au XIIIe siècle:

Écus simples (c'est-à-dire ne comportant qu'une seule pièce ou plusieurs pièces semblables)	103
Écus composés (comportant plusieurs pièces différentes)	31
Écus partis ou coupés	5
	139

A un autre point de vue, ces écus peuvent se classer comme suit:

Armoiries purement héraldiques	58
Armoiries purement naturelles	34
Armoiries purement chimériques	4
Armoiries purement artificielles	18
Armoiries héraldico-naturelles	20
Armoiries héraldico-artificielles	2
Armoiries naturo-artificielles	3
	139

* * *

Au XIVe siècle apparaissent un assez grand nombre de nouveaux meubles:

Coupé émanché (1301)[7]. — Losangé (1302)[8]. — Croix de macles (1308)[9]. —

---

[1] Sceau de Conrad de Gudenburg, dit Grope, en 1279 (Pl. 238, No 16).
[2] Sceau de Gérard Droste d'Isenberg, en 1274 (Pl. 263, No 4).
[3] Sceau de Werner, dit Schuvel, chevalier, en 1271 (Pl. 211, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2).
[4] Sceau de Jean v. d. Radewich, Bourgmestre d'Herford Altstadt (Pl. 262, No 1).
[5] Sceau de Jean de Huleveld, en 1297 (Pl. XXXVIII, No 2).
[6] Sceau de Gerlach de Strünkede, en 1263 (Pl. 169, No 10). — Cf. *Ibid.*, Nos 11 et 12. Strünkede porte coupé, *d'or, au lion naissant de gueules, et de sinople, à trois roses d'argent.*
[7] Sceau d'Albert de Rokinchusen, en 1301 (Pl. 148, No 15).
[8] Sceau de Berthold, dit Torck, chevalier, en 1302 (Pl. 201, No 6). — Cf. *Ibid.*, Nos 7, 8 et 9. Le sceau porte un écu losangé sous un chef. Les armoriaux modernes blasonnent *coupé de gueules, et d'argent à sept losanges d'azur, 4 et 3.*
[9] Sceau d'Henri de Lützelnauwe, chevalier, en 1308 (Pl. 216, No 1). — Cf. pl. 157, No 13.

Barre bretessée contre bretessée (1309)[1]. — Parti d'un, coupé de deux (1315)[2]. Triangulé (1333)[3]. — Palé contre palé (1341)[4]. - Sautoir ancré (1348)[5]. — Parti émanché (1353)[6]. — Taillé (1355)[7]. — Pointe (1357)[8]. – Tranché crénelé (1362)[9]. — Tiercé en girons arrondis (1375)[10]. — Croix ancrée (1386)[11]. — Bande émanchée (1386)[12].

Moine (1333)[13]. — Main (1336)[14].

Corne de cerf (1301)[15]. — Tête et col de bêlier (1305)[16]. — Ours (1307)[17]. — Bêlier issant (1312)[18]. — Veau (1331)[19]. — Massacre de chevreuil (1331)[20]. — Rencontre de cerf (1332)[21]. — Bêlier (1333)[22]. — Belette (1336)[23]. — Tête et col de cheval (1336)[24]. — Fouine (1339)[25]. — Cerf (1360). — Ecureuil (1367)[26]. — Singe (1370)[27]. — Lièvre naissant (1388)[28].

---

[1] Sceau de Renfrid de Schorlemer, en 1309 (Pl. 226, No 14). — Cf. *Ibid.*, Nos. 15 et 16. Schorlemer porte *de gueules, à la bande brétessée contre brétessée d'argent.*

[2] Sceau de Nicolas, dit Eiflare, chevalier, en 1315 (Pl. 155, No 17).

[3] Sceau d'Alexandre v. d. Nienborg, en 1333 (Pl. 149, No 18). — Cf. *Ibid.*, No 19.

[4] Sceau de Jean de Slepedorp, juge d'Osnabruck Neustadt, en 1341 (Pl. 222, No 7).

[5] Sceau de Jean de Wesler, en 1348 (Pl. 216, No 8).

[6] Sceau de Lubert d'Alstede, en 1353 (Pl. 148, No 16).

[7] Sceau de Frédéric de Langenstrot, en 1355 (Pl. 227, No 21).

[8] Sceau d'Herman de Vifhausen, en 1357 (Pl. 209, No 22).

[9] Sceau de Richard Droste, en 1362 (Pl. 216, No 20). — Cf. *Ibid.*, No 21. Droste porte *tranché crénelé de gueules et d'or.*

[10] Sceau d'Henri, dit Rump de Loen, bourgeois d'Unna, en 1375 (Pl. 214, No 21).

[11] Sceau de Jean Bentinck, en 1386 (Pl. 157, No 18). — Bentinck porte *d'azur, à la croix ancrée d'argent.*

[12] Sceau d'Henri de Oer, en 1386 (Pl. 148, No 11). — Cf. *Ibid.*, No 12. Oer porte *d'or, à la bande émanchée d'azur et d'argent.*

[13] Sceaux d'Eustache et d'Helmbert de Münchausen, en 1333 (Pl. 255, Nos 1 et 3). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 4 et 5.

[14] Sceau de Jean de Nedere, en 1336 (Pl. 239, No 1).

[15] Sceau de Thierry de Haldessen, en 1301 (Pl. 237, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[16] Sceau d'Ulrich d'Escheberg, chevalier, en 1305 (Pl. 236, No 5). — Le sceau porte un écu coupé: en chef, un lion issant; en pointe, trois têtes et cols de bêliers.

[17] Sceau de Jean Bar, chevalier, en 1307 (Pl. 171, No 14). — Cf. *Ibid.*, No 15.

[18] Sceau de Gerard de Wederden, chevalier, en 1312 (Pl. 172, No 1). — Wederden porte *de gueules, au bêlier naissant d'argent.*

[19] Sceau de Berthold, dit Gomerkalf, en 1331 (Pl. 232, No 3).

[20] Sceau de Jean d'Elen, en 1331 (Pl. 164, No 16).

[21] Sceau de Liboire de Alen, chevalier, en 1332 (Pl. 237, No 17).

[22] Sceau d'Alard de Wederden, en 1333 (Pl. 172, No 2).

[23] Sceau de Jean Slepere, en 1336 (Pl. 186, No 1). — Ce n'est ici qu'un *Bildsiegel.* Le même personnage, en 1348, fait usage d'un *Wappensiegel,* ou la belette broche sur un semis d'étoiles (Pl. 186, No 2).

[24] Sceau de Jean Diebernere, en 1336 (Pl. 236, No 14).

[25] Sceau de Thierry de Harmen le Jeune, en 1337 (Pl. 186, No 17). — Cf. *Ibid.*, No 18. Le sceau porte un écu à trois fouines. Harmen porte *de sable, à trois fouines d'argent.*

[26] Sceau de Jean de Wolmarckhusen, en 1367 (Pl. 186, No 19).

[27] Sceau de Volpert d'Eppe, en 1370 (Pl. 255, No 26). — Cf. *Ibid.*, No 27. Les armoriaux modernes blasonnent *d'or, au singe assis de sable, tenant de la main dextre une rose de gueules, tigée et feuillée de sinople.*

[28] Sceau d'Henri Lenupe, en 1388 (Pl. 186, No 13).

Corbeau (1304)[1]. — Serre d'Aigle (1335)[2]. — Tête et col de paon (1358)[3]. — Coq (1370)[4]. — Ecrevisse (1321)[5]. — Queue de poisson (1337)[6].

Gerbe (1314)[7]. — Branche de tilleul (1330)[8]. — Tilleul (1340)[9]. — Poire (1348)[10]. — Feuille de chêne (1371)[11]. - Feuille de rave (1371[12]). — Chêne (1368)[13]. — Branche de chêne (1371)[14]. — Chicot (1374).[15].

Chaîne (1312)[16]. — Coupe (1313)[17]. — Casque (1315)[18]. — Fermail (1317)[19]. — Roue à dents (1317)[20]. — Crosse (1322)[21]. — Marteau (1325)[22]. — Bague (1327)[23]. — Anille (1328)[24]. — Soc de charrue (1336)[25]. — Hache (1341)[26]. — Ancre (1342)[27].

---

[1] Sceau commun de Raven et Conrad de Pappenheim, frères, en 1304 (Pl. 234, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2 et 3. Pappenheim porte *d'argent, au corbeau de sable, couronné d'or.*

[2] Sceau de Wolfard, dit Edelkint, en 1335 (Pl. 189, No 20).

[3] Sceau d'Henri, dit Pauwe, en 1358 (Pl. 236, No 23).

[4] Sceau de Menric, dit Hane, en 1370 (Pl. 188, No 14). — Cf. *Ibid.*, No 15.

[5] Sceau de Reinhard Crevet, chevalier, en 1321 (Pl. 233, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2. Crevet porte *d'argent, à l'écrevisse en pal de gueules.*

[6] Sceau de Thomas, dit Rost, en 1337 (Pl. 192, No 3). Le sceau porte un écu à trois queues de poisson en pairle. — Cf. *Ibid.*, Nos 4 et 5.

[7] Sceau de Gerlach de Linne, chevalier, en 1314 (Pl. 243, No 2). Le sceau porte un écu à trois gerbes, au chef chargé de trois roses. — Cf. *Ibid*, No 3

[8] Sceau d'Antoine de Blumental, en 1330 (Pl. 190, No 15).

[9] Sceau de Godefroid de Hilbeck, en 1340 (Pl. 190, No 16).

[10] Sceau de Jean de Beren, chevalier, en 1348 (Pl. 243, No 10). Le sceau porte un écu à trois poires. — Cf. *Ibid.*, No 11.

[11] Sceau de Rembart de Holtvelde, en 1351 (Pl. 243, No 19).

[12] Sceau d'Engelbert, dit Korve, en 1351 (Pl. 191, No 15). Le sceau porte un écu à trois feuilles de rave. -- Cf. *Ibid.*, Nos 16 et 17.

[13] Sceau de Jean de Brochem, en 1368 (Pl. 240, No 5). Le sceau porte un écu chargé d'un chêne, à la cotice brochante.

[14] Sceau de Detmar de Stockhausen, en 1371 (Pl. 240, No 7). — Cf. *Ibid.*, No 8. Stockhausen porte *d'argent, au tronc écoté au naturel, poussant de chaque coté une feuille de chêne de sinople.*

[15] Sceau de *Machorius*, dit Stoke, en 1374 (Pl. 240, No 13). Le sceau porte un écu à deux chicots en pal.

[16] Sceau de Lutbert de Boynen, en 1312 (Pl 213, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3 et 4.

[17] Sceau de Jean, dit Stapel, en 1313 (Pl. 251, No 10). Le sceau porte un écu à trois coupes. — Cf. *Ibid.*, No 11 à 15.

[18] Sceau d'Herman Wendt, en 1315 (Pl. 252, No 18). — Cf. *Ibid.*, Nos 19, 20 et 21. Le Le sceau porte un écu à trois chapels de fer. Les armes sont *d'or, à trois chapels de fer partis d'azur et d'argent, les cordons de gueules passés en sautoir.*

[19] Sceau de Gherwin de Rinkerode, chevalier, châtelain de Mark, en 1317 (Pl. 162, No 1). Le sceau porte un écu coupé, au fermail brochant.

[20] Sceau d'Alrad, dit Klencke, chevalier, en 1317 (Pl. 250, No 3). — Cf. *Ibid.*, Nos 4 et 5. Klencke porte *d'argent, à la roue de moulin de sable.*

[21] Sceau de Godefroid Bischoping, bourgeois de Munster, en 1322 (Pl. 165, No 2). Le sceau porte un écu chargé de deux crosses en sautoir, à la fasce brochant.

[22] Sceau d'Herman de Hamern, en 1325 (Pl. 166, No 12). Le sceau porte un écu à la fasce chargée de trois marteaux. — Cf. *Ibid.*, Nos 12, 13 et 14.

[23] Sceau d'Alexandre Top, chevalier, en 1327 (Pl. 249, No 11). Le sceau porte un écu à trois bagues.

[24] Sceau de Gerard van der Molen, en 1328 (Pl. 247, No 18). — Cf. *Ibid.*, No 19.

[25] Sceau d'Albert de Vincke, chevalier, en 1336 (Pl. 249, No 14). — Cf. *Ibid.*, No 15.

[26] Sceau de Jean de Bardeleven, chevalier, en 1341 (Pl. 246, No 14). — Le sceau porte un écu à trois haches. Bardeleven s'arme *d'argent, à trois haches de sable.*

[27] Sceau de Gilbert de Stricket, en 1342 (Pl. 248, No 12). Le sceau porte un écu à l'ancre en bande.

Force (1347)[1]. — Faucille (1354)[2]. — Barque (1359)[3]. — Masse à picotons (1360)[4]. — Maillet (1365)[5]. — Cloche (1369)[6]. — Fer de lance (1372)[7]. — Clef (1399)[8].

Panthère (1341)[9]. — Griffon (1346)[10]. — Panthère naissante (1361)[11]. — Tête et col de panthère (1367)[12]. — Tête et col de licorne (1390)[13].

Cheval à tête humaine (1338)[14].

* * *

Il est presque toujours impossible de déterminer les mobiles qui ont pu guider une famille dans le choix de ses armoiries. On remarque seulement que certaines pièces ont joui d'une faveur assez spéciale dans des régions déterminées.

I. Dans l'Evêché de Münster.

Un lambel: Berge[15], Droste[16], Dudikenbecke[17], Horn[18], Lare[19], Rodenberg[20].

Un lambel en bande: Bocholt[21], Brole[22], Lodere[23], Malemann[24], Senden[25],

---

[1] Sceau de Jacques de Bele, en 1347 (Pl. 163, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[2] Sceau d'Eudes de Wesale, en 1354 (Pl. 163, No 17). Le sceau porte un écu chargé de deux faucilles affrontées.

[3] Sceau de Jean de Scholde, en 1359 (Pl. 253, No 25).

[4] Sceau d'Henri de Cappelen, en 1360 (Pl. 244, No 8). — Cf. *Ibid.*, Nos 9 à 13. Le sceau porte un écu à deux masses passées en sautoir.

[5] Sceau d'Arnold de Berninchusen, en 1365 (Pl. 217, No 17). — Cf. *Ibid.*, Nos 18 et 19. Le sceau porte un écu à trois maillets.

[6] Sceau de Jean Klocke, en 1369 (Pl. 217, No 6). — Cf. *Ibid.*, No 7.

[7] Sceau de Nicolas de Werpe, en 1372 (Pl. 246, No 6). — Cf. *Ibid.*, No 7. Le sceau porte un écu au fer de lance en bande. Les armes sont *d'azur, au fer de lance d'argent, posé en bande.*

[8] Sceau de Werner de Dron, en 1299 (Pl. 244, No 15). Le sceau porte un écu à deux clefs adossées et passées en sautoir. — Cf. *Ibid.*, No 16.

[9] Sceau de Jean de Berssen, en 1341 (Pl. 171, No 2).

[10] Sceau d'Eustache de Schnetlage, en 1346 (Pl. 171, No 6). — Schnetlage porte *d'or, au griffon de gueules.*

[11] Sceau de Jean Pawel, en 1361 (Pl. 171, No 5).

[12] Sceau de Werner Struve, clerc, chanoine de Tecklenburg, en 1367 (Pl. 171, No 9).

[13] Sceau d'Henri de Leden, en 1390 (Pl. 171, No 10). — Cf. *Ibid.*, No 11.

[14] Sceau d'Henri, dit Schetter, en 1338 (Pl. 186, No 15).

[15] Sceau de Thierry de Berge, chevalier, en 1325 (Pl. 152, No 7).

[16] Sceau d'Albert Droste, en 1277 (Pl. 152, No 3). — Cf. *Ibid.*, No 4.

[17] Sceau d'Albert de Dudikenbecke, en 1310 (Pl. 152, No 6).

[18] Sceau d'Eckard de Horne, chevalier, en 1291 (Pl. 152, No 5, et pl. 223, No 14).

[19] Sceau de Gérard de Lare, bourgeois de Camen, en 1387 (Pl. 152, No 10).

[20] Sceau de Goswin de Rodenberg, en 1262 (Pl. 152, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[21] Sceau de Bernard de Bocholt, en 1348 (Pl. 153, No 17).

[22] Sceau de Gérard de Brole, en 1337 (Pl. 153, No 4).

[23] Sceau de Jean de Lodere, en 1354 (Pl. 153, No 18).

[24] Sceau de Jean Malemann, en 1338 (Pl. 153, No 7). — Cf. *Ibid.*, Nos 8, 9 et 10.

[25] Sceau de Roger de Senden, en 1330 (Pl. 153, No 2).

v. d. Specke[1], Tuchtorpe[2]. — Les Morrien[3] et les Rogge[4] accompagnent le lambel d'une étoile au canton senestre.

Une paire de broyes: **Carnap[5], Ense[6], Kukelsem[7], Merx[8].**

Trois paires de broyes: **Aldendorp[9], Eickenscheid[10], Holtey[11], Saffenberg[12], Schedelich[13], Selekinc[14].**

Trois crampons: **Brandscheid[15], Galen[16], Sande[17], Sledesen[18], Wetinctorp[19].**

A suivre.

Zwei Wappenscheiben in der Kirche von Worb.

Von H. Kasser.

(Hiezu Tafel III und IV.)

Zu denjenigen Kirchen des Bernbiets, welche den Schmuck ihrer Glasgemälde auf die Gegenwart hindurch gerettet haben, zählt auch die Kirche von Worb bei Bern. In unverminderter Kraft leuchten die 18 Scheiben grossen Formats seit bald vier Jahrhunderten in das hübsche kleine Gotteshaus und verkünden die Tüchtigkeit des Kunstgewerbes im ersten Viertel des 16. Jahrhunderts.

In den drei mittlern Chorfenstern haben sich drei Würdenträger der Bistümer Basel, Lausanne und Konstanz verewigt, jeder mit zwei zusammen ge-

[1] Sceau d'Henri v. d. Specke, en 1342 (Pl. 153, No 14).

[2] Sceau de Bruno de Tuchtorpe, juge à Dulmen, en 1355 (Pl. 153, No 16).

[3] Sceau de Jean Morrien, en 1329 (Pl. 153, No 3). — Les Malemann ne sont très certainement qu'une branche des Morrien; on trouve en effet en 1310 un Jean Morrien, dit Malemann (col. 42). Morrien porte *d'argent, au lambel en bande de sable, accompagné au canton senestre d'une étoile d'or.*

[4] Sceau de Gérard Rogge, en 1342 (Pl. 153, No 6).

[5] Sceau de Roger de Carnap, en 1407 (Pl. 158, No 5). — Carnap porte *d'azur, à la paire de broyes d'argent.*

[6] Sceau d'Antoine de Ense, en 1298 (Pl. 158, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2. — Ense porte *d'argent, à la paire de broyes de sable.*

[7] Sceau de Jean de Kukelsem, en 1350 (Pl. 158, No 3).

[8] Sceau de Telmann de Merx, en 1439 (Pl. 158, No 4).

[9] Sceau d'Hermann de Aldendorp, en 1329 (Pl. 158, No 15). — Cf. *Ibid.*, No 16). Aldendorp porte *de gueules, à trois paires de broyes d'argent.*

[10] Sceau de Gotschalk d'Eickenscheid, en 1317 (Pl. 158, No 8). — Cf. *Ibid.*, No 9.

[11] Sceau de Goswin de Holtey, en 1370 (Pl. 158, No 17). — Holtey porte *d'or, à trois paires de broyes de gueules.*

[12] Sceau d'Adolphe de Saffenberg, chevalier, en 1329 (Pl. 158, No 6). — Cf. *Ibid.*, No 7.

[13] Sceau de Gérard de Schedelich, en 1338 (Pl. 158, No 10) — Cf. *Ibid.*, No 11 et 12. Schedelich porte *d'argent, à trois paires de broyes de gueules.*

[14] Sceau d'Henri de Selekinc, chevalier, en 1302 (Pl. 158, No 14).

[15] Sceau de Jean de Brandscheid, en 1398 (Pl. 159, No 6). — Brandscheid porte *de gueules, à trois crampons d'argent.*

[16] Sceau de Wessel de Galen, chevalier, en 1289 (Pl. 159, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3 et 4. Galen porte *d'or, à trois crampons de gueules.*

[17] Sceau de Bernard de Sande, diacre à Freckenhorst, en 1370 (Pl. 159, No 11).

[18] Sceau de Sveder de Sledesen, en 1277 (Pl. 159, No 1).

[19] Sceau de Jean Wetinctorp, en 1339 (Pl. 159, No 5).

hörenden Scheiben, letztere zeigen rechts das Wappen und die Amtsinsignien, links den knienden Stifter in eigener Person und erinnern an Niklaus von Diesbach, Weihbischof zu Basel 1521, Sebastian von Montfaucon, Bischof zu Lausanne 1521 und Ludwig von Freiberg, Weihbischof zu Konstanz 1521, deren Namen und Titel sich unter den Wappen befinden. Im Masswerk des Mittelfensters schliesst eine edel gezeichnete Madonna mit dem Jesuskinde auf der Mondsichel, die schöne Gruppe ab*.

Unterhalb der sechs Prälatenscheiben stehen vier denselben an Grösse entsprechende, einheitlich gestaltete Wappenscheiben des Geschlechts v. Diesbach. Sie sind wie jene geistlichen Scheiben Prachtstücke des anbrechenden Renaissancestils, sicher von der gleichen (leider unbekannten) Hand wie obige und tragen die Bezeichnung: Her Wilhalm Ritter 1521, Her Ludwig Riter 1521, Her Ludwig Riter 1521, Her Niclaus Ritter 1521. Aus diesem Lapidarstil fühlt man den Stolz des im 15. Jahrhundert zu hoher Blüte gelangten Geschlechts, welchem auch die Herrschaft Worb gehörte, nicht undeutlich heraus.

Aus diesen zwei Gruppen sind nun auf unsern Tafeln je ein typisches Stück wiedergegeben**.

Die Scheibe des Bischofs von Lausanne trägt die Inschrift: Sebas · de Motefalcone · Epus · lausann · et comes ac sacrij imperii Princeps 1521. Die zweite Hälfte der Inschrift steht unter der Figur des Stifters. Das Wappen ist geviertet. Das erste und vierte Quartier zeigen in Silber einen schwarzen Falken, das zweite und dritte ist nochmals geviertet von Hermelin und von Rot. Die Schildform ist bereits diejenige der Renaissance. Über dem Schilde die Mitra, dahinter gekreuzt das Pedum und ein grüner Palmzweig. Auf einem weissen Bande der Wahlspruch: Fortunae sapientia victrix. Das in rot, schwarz und weiss prangende Wappen hebt sich wirkungsvoll von dem blauen Damastgrunde ab. Die Mitra ist rot mit goldenem Besatz, ihre flatternden Bänder rot mit grünem Futter und goldenen Quasten. Die Architektur hat bereits die etwas schwulstigen Formen, wie sie sich auf den Kabinettscheiben der dreissiger und vierziger Jahre des 16. Jahrhunderts ausgebildet haben und nimmt einen starken Drittel des Raumes in Anspruch. Die Farben sind noch diskret gehalten. Am Bogen ist der Schlußstein rot, die Festons hellblaugrün und violett, das übrige weiss und gelb. An den üppigen Säulen ist der Schaft wieder hellblaugrün, der Fuss violett und der Sockel gelb, alles im Unterschied vom Wappen gebrochene Töne, welche dieses als das Hauptstück kräftig hervortreten lassen. Man mag aus diesen Andeutungen ersehen, was für ein reiches Farbenkonzert diese 73 cm hohe und 53 cm breite Scheibe aufführt.

Sebastian von Montfaucon war der letzte Fürstbischof von Lausanne. Einem adeligen Geschlechte der Landschaft Bresse entstammt, aus dem schon sein Oheim Aymon von 1491 bis 1517 den bischöflichen Stuhl von Lausanne

---

* Siehe Abbildung bei Thormann und von Mülinen, die Glasgemälde der bernischen Kirchen, T. VIII.

** Wir verdanken die photographische Aufnahme Hrn. Dr. med. G. Simon in Bern.

War nun Ritter Ludwig von Diesbach, dessen Name unter der Scheibe steht, Glied dieser sämtlichen Orden? — Dem widerspricht schon der Umstand, dass genau dieselben Ordenszeichen auf der daneben stehenden Scheibe Wilhelms von Diesbach wiederkehren. Auch im Familienarchiv findet sich keine Andeutung darüber*. Immerhin werden gewisse Beziehungen des Geschlechts zu diesen Orden vorauszusetzen sein. Stifter dieser Scheibe ist höchst wahrscheinlich Ludwig v. Diesbach, Bruder des 1517 verstorbenen Ritters und Schultheissen Wilhelm v. Diesbach, Herrn zu Worb. Von ihm besitzen wir eine Selbstbiographie, die leider nur ein Fragment geblieben ist**. Besonders eingehend schildert er seine z. T. am französischen Hofe verlebte Jugendzeit. Als 15jähriger Jüngling ritt er mit seinem Vetter Niclaus, dem spätern Schultheissen, dorthin, war bei der Gefangennahme des französischen Königs durch Karl von Burgund und sah die Erstürmung Lüttichs. Beim Ausbruch der Burgunderkriege wurde er nebst seinem Kameraden Dietrich v. Hallwyl heimberufen, kam aber nicht mehr durch das feindliche Lager hindurch, was den beiden Junkern recht leid war. „Also in dem kamen mär, der Stryt zu Murten wär beschechen und hättend die Eydgenossen gesigt: Gott weiss wie fro ich was. Also macht ich mich gäring uf und jagt wieder gan Lyon zu; denn ich wusst wohl, dass da zugegen die Strass würd ufthan. Und reit da und anderswo in semlicher Mass und in semlicher grosser Hitz und in Widermuth, dass do ich in Lyon kam, legt ich mich in ein Bett und beleib darin 9 Wuchen in grosser, schwerer Krankheit, in den Fugen, dass mich jederman todtschatzt. Also half mir Gott und die Jungfrau Maria, die mich nie verlassen hatt, dass ich wieder genas. Also wolt mein Bruder, ich sött heimkehren und ihm helfen hus han, den ich noch jung genug was und fast ungern thät; denn ich fand erst mich in die Sachen des Hofs schicken. Also kam ich mit grosser Arbeit und Sorg heim, denn ich noch nit wol genesen was". Bald hernach heiratete er Antonia v. Ringoldingen, Thürings des Schultheissen Tochter, die ihm die Herrschaft Landshut zubrachte. 1487 wurde er Landvogt zu Baden, wo ihm seine junge Frau im Kindbett starb, was er in beweglichen Worten schildert; er begleitete 1496 Kaiser Maximilian I. nach Italien, wo er von ihm den Ritterschlag erhielt, machte 1499 die Schlacht bei Dornach mit und wurde später 1512 erster eidgenössischer Landvogt zu Neuenburg. In zweiter Ehe heiratete er Agatha v. Bonstetten, die Witwe Jörg v. Steins***. Aus beiden Ehen entsprossen ihm 15 Kinder, ein Kindersegen, der später zu Misshelligkeiten in der Familie führte. Die Kinder erster Ehe prozedierten mit ihm um ihr Muttergut, das er ihnen schon ausgerichtet zu haben glaubte, und die Herrschaften Landshut und Spiez (welch letztere er aus der Mitgift seiner zweiten Gattin erworben hatte), musste er wieder fahren lassen.

* Gefl. Mitteilung des Hrn. Robert v. Diesbach in Bern.

** Die Handschrift im Besitze des Hrn. Oberst v. Diesbach in Villars-les-Joncs und kürzlich in französischer Übersetzung von ihm herausgegeben. In der Originalsprache abgedruckt im Schweiz. Geschichtsforscher, Band 8, S. 161—215.

*** Scheiben Ludwigs v. Diesbach und der Agatha v. Bonstetten in der Kirche zu Ligerz.

Er starb 1527 im Alter von 75 Jahren und ist der Stammvater sämtlicher noch lebenden Linien seines Geschlechts.

Noch grüsst das hochgetürmte Schloss von Worb von seiner Höhe herab, ein rechter Luginsland und eine Zierde der ganzen Landschaft. Andere Herrengeschlechter haben nachher dort ihren Sitz aufgeschlagen. Zu den Füssen der Burg schiebt eine gewerbsreiche Ortschaft immer mehr ihre Grenzen hinaus in die wohlangebauten Felder und der grelle Pfiff der Lokomotive kündet eine rascher lebende Generation. Nur im stillen Chor der Kirche halten die ritterlichen Wappen nach wie vor ihre Wache über denen, die unter dem Kirchenboden ruhen.

Die Schweizerische Siegelsammlung im Staatsarchiv zu Basel.

Von Ernst Weydmann.

Es scheint angebracht, in diesen Blättern einiges über die Schweizerische Siegelsammlung in Basel zu berichten, über ihre Entstehung, Anordnung und ihren Inhalt, in der Hoffnung, dass sie dadurch noch mehr zur Geltung komme wie bisher und den Historikern ihr eminenter Nutzen und die bedeutende Erleichterung bei genealogischen, sphragistischen und heraldischen Forschungen, die die Sammlung zu gewähren angetan ist, vor Augen geführt werde.

Die Angaben über Entwicklung und Ausführung des neuen und noch kaum irgendwo ausgeführten Gedankens sind in den darüber im Staatsarchiv Basel gesammelten Akten enthalten. Herr Staatsarchivar Dr. Wackernagel hat sie in einem Résumé für diese Abhandlung zusammengestellt.

In dem stilvollen Neubau des Staatsarchivs zu Basel ist in seinem Bibliothekzimmer ein grosser Doppelschrank aufgestellt, der die Schweizerische Siegelsammlung enthält: die Matrizensammlung ist an der Innenwand des allgemeinen Arbeitsraumes in Schubladen untergebracht.

Diese Sammlungen verdanken ihre Entstehung der Initiative einer Anzahl Schweizer Gelehrter und Geschichtsforscher. Sie schlossen sich an die schon vorhandene Sammlung des bekannten Historikers Dr. Remigius Meyer in Basel an, die schon in der Mitte des 19. Jahrhunderts entstanden ist und hauptsächlich mittelalterliche Siegel der Schweiz enthielt, eine Sammlung, die eine Replik derjenigen der Zürcher Antiquarischen Gesellschaft gewesen sein dürfte. Es bestehen von ihr zwei vollständige Doubletten, die nun seit dem Jahre 1899 vereinigt sind, als beim Bezug des Neubaus des Staatsarchives das Basler Historische Museum sein Exemplar, das, in Metall ausgeführt, ihm schon durch den Sammler selbst übergeben worden war, der Schweizerischen Siegelsammlung zuführte; das in roter Gussmasse ausgeführte war schon früher (1880) durch den Bruder des Sammlers, Herrn Benedikt Meyer-Kraus, dem Schöpfer der Basler Porträtsammlung und bedeutenden Heraldiker, an das Basler Staatsarchiv gelangt. In den Jahren 1881 und 1882 wurde die Sammlung mittelst Unterstützung

des Herrn Johannes Bernoulli, jetzigen Oberbibliothekars der Schweizerischen Landesbibliothek, neugeordnet, der sich grosse Verdienste darum erwarb. Nun wurden die grösseren Staats und Stadtarchive der Schweiz um Abgüsse ihrer Siegel und Abdrücke der Siegelstempel angegangen, die auch zum grossen Teil ihre Beiträge dazu leisteten und viele Abdrücke an die Siegelsammlung gelangen liessen. 1883 schenkte Herr Wilhelm von Wyss von Zürich seine Sammlung, 1885—88 Herr Ulrich Stutz von Zürich und von 1883—1901 wurde ein ausgiebiger Tauschverkehr mit Herrn Bundesrichter Morel ausgeführt. Herr Dr. E. A. Stückelberg stellte dem Staatsarchiv seine eigene, bedeutende Sammlung zur Verfügung, aus welcher manches zur Ergänzung notwendige Stück entnommen wurde.

Die mannigfachen Zuwendungen machten eine Neuordnung des vorhandenen Materials notwendig, wobei gleichzeitig ein besseres System nach Ideen des Herrn Staatsarchivars Dr. Wackernagel in Anwendung kam. Alle Siegel wurden auf Kartonstücke von gleicher Höhe aber je nach Notwendigkeit verschiedener Breite aufgeklebt, den oberen Teil des Kartons nahm ein aufgeklebter Papierstreifen ein, auf den die Bezeichnung des betreffenden Siegels geschrieben wurde, endlich wurden die Siegel nach ihrer alphabetischen Reihenfolge und sachlichen Zusammengehörigkeit lose in eigens konstruierte Laden gelegt. Diese Laden sind durch schmale, lose in den Rand eingelassene Eisenstäbchen horizontal in vier Reihen eingeteilt, welche der Höhe des Kartons entsprechen. Es gehen so im Mittel 40 Siegel in eine Lade. Die Laden sind in sechs Doppelschränken untergebracht, deren jeder 52 in zwei nebeneinander liegenden Abteilen — je 26 eng übereinander gelagert — enthält; die sechs Doppelschränke endlich sind, nach zwei Seiten schauend, in einem und demselben grossen Siegelkasten eingefügt; jeden der Ladenschränke schliesst ein mit Schlüssel verschliessbarer Rollladen ab, der beim Öffnen nach Art der Schaufensterverschlüsse nach oben hinaufgelassen wird. Die mühevolle Arbeit des Aufklebens, Bezeichnens und Einreihens der nun ca. 7000 Stück betragenden Sammlung führte Herr Dr. Paul Ganz aus Zürich im Sommer 1899 in höchst verdankenswerter Weise aus. Nur die Siegel der Abteilung „Geistlichkeit“, ein Viertel der Sammlung, blieben vorerst unbearbeitet.

Ungefähr um die gleiche Zeit ging von einem Basler Herrn, Bankier Burckhardt-Zahn, die Anregung aus, die Siegelsammlung zu einer schweizerischen sphragistischen Sammlung zu erheben. Im Mai 1900 richteten 19 schweizerische Historiker dem Basler Regierungsrat ein Gesuch um Aufnahme der Sammlung in die Reihe der staatlichen Institute als Glied des Staatsarchivs und einen Kredit von 500 Fr. für Errichtung der schweizerischen Zentralstelle, die ihren Sitz in Basel im Staatsarchiv haben und ex officio unter der Obhut des Staatsarchivars von Basel-Stadt stehen sollte. Die Aufnahme des Gedankens und die Bewilligung des gewünschten Kredits wurde unterm 30. Mai 1900 vom Regierungsrat zum Beschluss erhoben und derselbe im darauffolgenden Jahre ins Jahresbudget aufgenommen. Am 22. Juni 1901 fand unter dem Vorsitze des Herrn Staatsarchivars Dr. Rudolf Wackernagel im Staatsarchiv zu Basel die konstituierende Sitzung

des Komitees für die schweizerische Siegelsammlung statt, das sich aus den Herren Ed. Burckhardt Zahn, Dr. Paul Ganz, Dr. Walther Merz und Staatsarchivar Dr. H. Türler aus Bern zusammensetzte. Man einigte sich über Gang und Einteilung der Arbeiten, stellte die Art der Katalogisierung, sowie das Formular der Katalogzettel der Matrizensammlung fest und beriet die Massnahmen für Begründung der Sammlung, Mitteilungen an schweizerische Archive, Gewinnung von Mitarbeitern u. s. w.

Seit Oktober 1901 übernahm Herr Dr. Ernst Weydmann aus St. Gallen die weitere Einrichtung und Ordnung der Siegelsammlung. Durch Zuwendungen an Matrizen und Siegelsammlungen haben sich besonders die Herren Ed. Burckhardt Zahn, Dr. Walther Merz, Dr. Welti, die Staatsarchivare Dr. H. Türler und Dr. Theodor von Liebenau, ferner Stiftsarchivar Hess verdient gemacht.

Die Beiträge entstammen ausser dem Staatsarchiv Basel selbst dem Landesarchiv Liestal, den Stadtarchiven Aarau, Baden, Bremgarten, den Staatsarchiven in Luzern und Zürich, dem bischöflichen und Stadtarchiv Chur, dem Stiftsarchiv Engelberg u. v. a. In jüngster Zeit wurde die Sammlung Schinz, im Besitz der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft, deponiert, jedes derselben entstammende Siegel auf dem Karton mit einem Stempelaufdruck versehen und eingereiht. So beläuft sich die Sammlung zur Zeit auf ca. 10,000 Stück, wenn man jede der 312 Laden auf 35 Siegel im Mittel ansetzt.

Die Matrizensammlung weist an 3000 Exemplare auf. Sie ist besonders sorgfältig und zwar in doppelter Weise katalogisiert. Jede Matrize wird in einem besondern Couvert aufbewahrt. Ein Zettelkatalog enthält in alphabetischer Reihenfolge die Namen der Siegler; die Nummern desselben entsprechen der jedem Matrizencouvert aufgeschriebenen, jeder Matrize selbst mit weisser Farbe auf dem Rücken aufgemalten Nummer. Die Couverts sind der Zahlenfolge nach in Schubladen nebeneinander gestellt. Anderseits sind die Matrizen nummernweise nach Datum, Siegler und Herkunft in einem Verzeichnis in Buchform eingetragen, so dass ein Auffinden der gewünschten Siegel in raschester Weise bewerkstelligt wird.

Die Masse, aus der die Siegel hergestellt sind, ist sehr verschiedenartig, Metallguss, Gyps, Siegellack, Wachs und verschiedene Mischungen sind vertreten. Die Matrizen sind aus einer von Zahnärzten zu Füllungen verwendeten Masse von rosa Farbe hergestellt.

[illegible] wir uns, wenn auch nur kurz, noch mit dem Inhalt der Sammlung [illegible] ist [illegible] schweizerische Zusammensetzung derselben in [illegible] Ausserschweizerisches ist nur soweit es gelegentlich sich [illegible] Schweiz hatte, aufgenommen. Die Sammlung [illegible]

[illegible] Kaiser- und Königsiegel aus fränkischer Zeit [illegible] ein prägnantes Bild der Entwicklung [illegible] antiken Gemmen mit roh gearbeiteten [illegible] überladenen Staatssiegeln der letzten [illegible]

Den breitesten Raum nehmen die Siegel schweizerischer Familien adeligen und bürgerlichen Standes ein, die die 2. Abteilung ausmachen. Die Siegel der Fürsten und Dynasten, soweit sie in der Schweiz Besitzungen hatten, sind ihnen in grosser Zahl eingereiht, und der Adel sowie das städtische Patriziat sind in beinahe lückenloser Reihe vorhanden. Die Familien Habsburg-Österreich, Landenberg, Hallwyl, Münch u. a. weisen speziell eine bedeutende Vertretung auf.

Abteilung 3, die Siegel der Städte und Länder, enthält eine reiche Sammlung von Siegeln der Gesamtschweiz, der Bundesbehörden, sowie besonders eine Unmenge aus der Zeit der Helvetik mit ihrem an das Übermass grenzenden Behördenapparat. Unter den Kantonen ragen durch ihre Vielfältigkeit Basel, Bern und Zürich hervor, letzteres auch durch eine schöne Sammlung Zunftsiegel.

Interessant und zugleich belehrend ist auch die 4. und letzte Abteilung, die Siegel der Geistlichkeit. Wir finden da die Bischöfe von Basel mit ihren geistlichen Behörden in grosser Zahl von der frühesten bis zur Neuzeit, die übrigen Basler Kirchen und Klöster und erhalten mit einem Blick ein reiches Bild mittelalterlichen Kirchentums. Die Bischöfe von Konstanz sind aufgenommen als vorwiegend schweizerische Prälaten, die Äbte von St. Gallen mit ihrem ganzen Verwaltungsapparat in grosser Zahl und Vollständigkeit vertreten, die beiden berühmten Zürcher Stifter mit einer Fülle interessanter und eigenartiger Siegeldarstellungen. In chronologischer Ordnung folgen sich die Äbte und Bischöfe, Äbtissinnen und übrigen Würdenträger innerhalb jeder Stiftung, und die Namen der schweizerischen Klöster sind beinahe so vollständig wie in Mülinens Helvetia Sacra. Einige nichtschweizerische Kirchen aus Deutschland, Frankreich und England geben Beispiele dortiger Siegelmanier; die Päpste und Konzilien zeigen ihre Bullen.

So schliesst sich die grosse Reihe der Siegel, die ein ziemlich abgerundetes Bild schweizerischer Siegelkunst in alter und neuer Zeit bieten und das reiche staatliche und kirchliche Leben des grossen Bundes in oberdeutschen Landen, wie unsere Schweiz gelegentlich genannt wurde, wie auch den Wohlstand und Kunstsinn der Privaten bezeugt. Möge daher nun die Siegelsammlung recht fleissig benutzt und in beharrlicher Sammlertätigkeit vermehrt und vervollkommnet werden.

Wappenrelief am ehemaligen Zunfthause zu „Schmieden und Zimmerleuten" in Burgdorf.

Von R. Ochsenbein.

Das malerisch gelegene, schlossartige Gebäude mit dem schlanken Spitztürmchen, das unterhalb der Kirche, weithin sichtbar, über die Häuser der Oberstadt sich erhebt, ist wohl schon manchem Besucher der Stadt aufgefallen. Es ist eines der wenigen älteren Häuser Burgdorfs, welches die verschiedenen

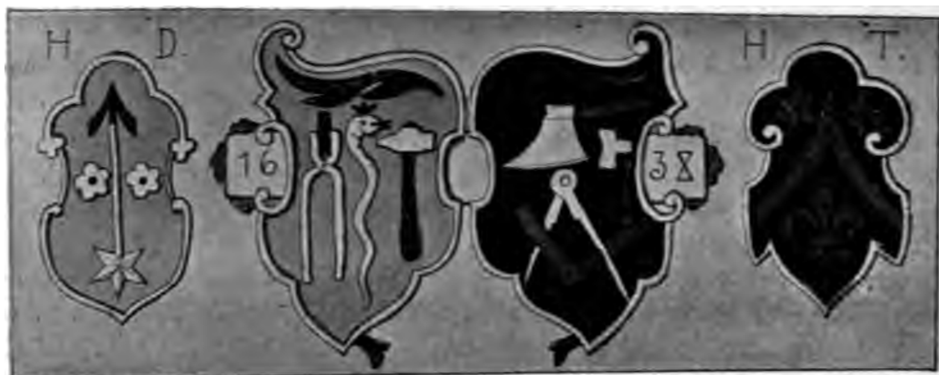


Fig. 1

schweren Brandkatastrophen, von denen die Stadt heimgesucht worden, überdauert hat und auch im letzten grossen Brande vom 21. Juli 1865, obschon mitten im Flammenmeere stehend, wunderbar erhalten blieb.

Auf der Südseite des interessanten Gebäudes befindet sich über dem Eingang ein bemerkenswertes, bemaltes Wappenrelief (Fig 1), das über die ursprüngliche Bestimmung des Hauses und sein Alter genauen Aufschluss gibt. In der Mitte des Wappensteins sind die Schilde der beiden in Burgdorf bis zu ihrer Auflösung im Jahre 1866 zu einer Zunft vereinigten Gewerkschaften der Schmiede und Zimmerleute nebst der Jahrzahl 1638. Das Wappen der Schmiede trägt in blau: Zange mit einem Stück glühenden Eisen, Hammer und die gekrönte Schlange, letztere darauf hinweisend, dass die Schmiede auch als Heilkünstler wirkten. Die Zimmerleute führen in rot die Insignien ihres Berufes. Die Darstellung der beiden Zunftwappen ist die gleiche, wie sie diejenige der Wappen gleichnamiger Zünfte anderer Städte aufweist, z. B. Zürich, Zunft zum goldenen Horn (Archiv f. Heraldik 1892, Tafel V p. 30).

Beidseitig sind die Wappen der damaligen Zunftvorsteher, darüber deren Initialen. Neben dem Wappen der Schmiede ist dasjenige der Familie Dür: in blau ein silberner Pfeil, der unten in einem fünfstrahligen Stern endigt, beseitet von je einer silbernen, rotbesamten Rose. Die Initialen H D weisen hin auf Heinrich Dür, 1591—1659, Büchsenschmied. Er war des Grossen Rates der Stadt 1612, Bürgermeister 1628—1631, Venner 1642—1659. Heinrich Dür war einer der Donatoren der nun verschollenen Scheibe Nr. 10 im alten Schützenhause zu Burgdorf (Archiv f. Heraldik 1899 p. 83).

Neben dem Wappen der Zimmerleute ist dasjenige der Trachsel, darüber die Initialen H T. Diese Familie, nicht zu verwechseln mit den noch bestehenden Trächsel oder Trechsel, war ein im Mannsstamm 1794 erloschenes Geschlecht, das der Stadt mehrere Magistratspersonen geliefert hat. Hans Trachsel, der hier sein Wappen anbringen liess, war des Kleinen Rates 1632, Vogt der burgdorfischen Herrschaft Grasswyl 1617—1622, Vogt zu Lotzwyl 1637—1642, † 1651.

Für den Heraldiker interessant und zugleich ein Beweis, welch reges Interesse auch die Bürger der Kleinstädte der Pflege des Wappenwesens

schenkten, sind die Wandlungen, welche die Wappen der beiden Familien im Laufe der Zeiten durchmachten.

Die älteste mir bekannte Form des Wappens der Trachsel findet sich auf einem Siegel von 1618, Johann T. In rot eine goldene Lilie, darüber ein Gerbermesser. Das gleiche Wappen, ohne Handwerkszeichen, ist im Wappenbuch des Hans Ulrich Fisch von Aarau von 1621 (Manuskript der Universitätsbibliothek Basel H. I, 5). Als Kleinot erscheint hier ein feuerspeiender Drache. Johann T. führt 1632 in seinem Siegel: in rot eine geschweifte Spitze, belegt mit einer Lilie, oben im Schildhaupt zwei Sterne. In einem Wappenbuch aus der Mitte des 17. Jahrhunderts (in Privatbesitz in Luzern), führt Joh. Trachsel, der nämliche, der sein Wappen am Zunfthause anbringen liess: in rot eine silberne geschweifte Spitze, belegt mit einer goldenen Lilie, im Schildhaupt zwei silberne Sterne, Kleinot: ein feuerspeiender schwarzer Drache mit goldenen Flügeln. (Gefl. Mitteilungen von Herrn Art.-Major G. K. v. Vivis). Albrecht Trachsel, ein Apotheker, der letzte seines Geschlechts, ändert das Wappen in seinem, nun in der Sammlung des Rittersaals aufbewahrten Siegel folgendermassen ab: in rot eine geschweifte goldene Spitze, belegt mit einer roten Lilie, zwei goldene Sterne im Schildhaupt; den Wappenschild bedeckt eine neunzackige Krone und als Schildhalter prangen zwei feuerspeiende Drachen!

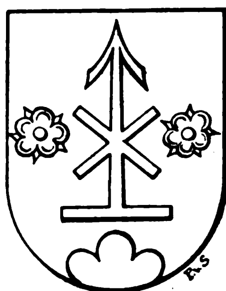


Fig. 2

Auch das Wappen der Dür hat verschiedene Wandlungen erfahren. Die älteste Form ist wohl diejenige am Zunfthause. Von Heinrich Dür existiert noch nebenstehend abgebildetes Wappen (Fig. 2), das nun folgende Abänderungen erfährt. Ende des 17. Jahrhunderts: in blau drei übereinander kreuzweise gelegte silberne Pfeile, beseitet von den silbernen Rosen; Kleinot: ein wachsendes rotes Tier mit einem goldenen Pfeile in der Brust. Anfangs des 18. Jahrhunderts erscheint das Wappen in der nun noch heute geführten Form: von gold und blau geteilt; oben ein springendes rotes Tier, unten die drei kreuzweise gelegten silbernen Pfeile, beseitet von den silbernen, goldbesamten Rosen, Kleinot wie oben, Helmdecken blau und gold. Ein prächtig ausgeführtes Aquarell mit diesem Wappen, von der Meisterhand Bühlers, besitzt Herr alt Nationalrat Franz August Dür in Burgdorf. (Reproduziert in „Die Schweiz“, Jahrgang I, 1897/98 p. 521).

Heraldisches aus Sitten.

Von E. A. S.



Fig. 3
Schild des Kardinals Schinner an Eingang der Theodulskirche.

Dass die Heraldik seit den Tagen des Mittelalters auch in den Tälern unserer Gebirgskantone geblüht hat, ist den Lesern unserer Zeitschrift bekannt. Dass sie im Kanton Wallis seither in ununterbrochener und ungemein mannigfaltiger Verwendung stand, sollen die nachfolgenden Notizen beweisen.

Aus dem 13. Jahrhundert stammt die heraldische Ausschmückung eines Kamins auf Valeria, dessen schon Ganz in dieser Zeitschrift gedacht hat. Aus dem folgenden Saeculum ist mehr erhalten: Im kantonalen Museum von Sitten, auf der Burg Valeria, wird der berühmte von Ströhl abgebildete Schild mit dem Adler des Geschlechtes Raron aufbewahrt; ferner ein Kästchen aus Holz, dessen Wände und Deckel ganz mit Wappenschilden verziert sind. Freilich handelt es sich hier nur um dekorative, nicht bestimmte, gewissen Walliser Familien eigene Schilde; alle zeigen lineare Teilungen, keinerlei Tier- oder andere Bilder. Auch Glasgemälde des 14. Jahrhunderts sind noch vorhanden, sie zeigen den Schild des Eduard von Achaia, Bischof von Sitten (1375—1386) und des Domkapitels und hängen in der Kirche Valeria. Einen unbekannten, stark verblichenen Dreieckschild sahen wir in dem vermutlich von einem Italiener ausgemalten Bogenfeld des Hauptportals der Kathedrale.

Auch aus dem 15. Jahrhundert ist manches auf uns gekommen[1]: heraldische Wandgemälde im Chor der Kirche Valeria, eine von Ganz publizierte Scheibe eines Asperling, der Wandbilderzyklus der guten Helden mit ihren phantastischen Wappenschilden auf der Burg Valeria, mehrere farbige Holzschilde mit dem Wappen des Domkapitels, eine eiserne Sakristeitüre der Kathedrale mit leerem Schilde.

Unter den Monumenten des 16. Jahrhunderts seien hervorgehoben: die vier Schilde des Supersax im Saal des gleichnamigen Palastes (1505), die Schilde des Kardinals Schinner am Triumphbogen und am Portal der Theodulskirche (1499—1522), der geätzte Schild am Hals des Brustpanzers des Supersax im

[1] Auch an andern Orten des Kantons Wallis, wie z. B. die Schlußsteine in den Überbleibseln der alten Abteikirche von Saint-Maurice.

kantonalen Museum, ebenda ein gesticktes Tuch von 1574 mit zwei Wappenschilden, ein geschnitztes Holzrelief vom selben Jahr mit dem Schild des Bischofs Hiltprand I. von Riedmatten (1565–1604).

Das bedeutendste heraldische Denkmal des 17. Jahrhunderts ist die Wand- und Deckenmalerei der sog. Maison du Diable; sie scheint auf den Empfang eines hochgestellten französischen Abgesandten hin 1606 ausgeführt worden zu sein. In der Mitte der Decke sieht man zunächst das Wappen des Bischofs Adrian II. von Riedmatten (1604—1613), dann das des Königs Heinrich IV. von Frankreich, das der zweiten Gemahlin desselben, bei dem indes die medicäischen Pillen nicht richtig wiedergegeben sind, dann den Schild des Landes Wallis. In den Zwickeln zur Rechten sieht man die Wappen der Gesandten de Sillery (1587—1595), Le Febure (1604—1607) und Eustach de Reffuge (1607—1616), zur Linken die des Hotoman (1597—1600) und de Vic (1600—1605). In den Bogenfeldern rechts sind die Schilde von Siders, Raron und Brig, links der von Visp erkennkar[1]. Ein eingemauertes Alabasterrelief in der rechten Seiten-

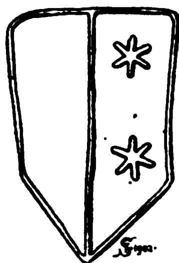


Fig. 4

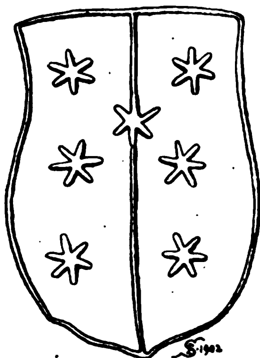


Fig. 5

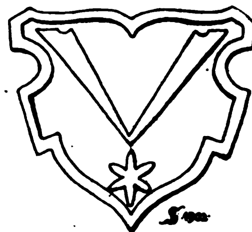


Fig. 6

Brenneisen in Valeria.

mauer zeigt ein prächtiges Supersaxwappen von trefflicher Arbeit, wahrscheinlich noch ins 16. Jahrhundert zurückreichend, der Keilstein des Bogens auf der Hofseite enthält den Schild mit der Krone von Supersax. Aus dem 17. Jahrhundert sind ferner noch erhalten: ein Bett mit Intarsien und den Schilden der Schinner und Gunteren (1650), ein Steinofen im Haus des Domkapitels mit dessen Schild (1658), ein Schrank mit Initialen CGN und MV und zwei Schilden (1671), eine Grabschrift mit einem auf das Wappenbild Supersax bezüglichen Wortspiel in der Kathedrale, ein Parament von 1689 mit dem Wappen des Bischofs Adrian V. von Riedmatten (1672—1701), mehrere Glasgemälde u. a. m.

Aus dem 18. Jahrhundert notierten wir eine Truhe mit dem Wappenschild derer de Torrenté im Palast Supersax, zwei Brenneisen im Museum

[1] Diese Malereien sind im Auftrag der schweiz. Gesellschaft für Erhaltung der Kunstdenkmäler aufgenommen, aber nicht veröffentlicht worden. Die Reproduktionen würden sich vortrefflich zur Ausschmückung des sog. Ambassadorensaals im Solothurer Museum eignen.

(Fig. 4 u. 5), mit denen Verbrecher gezeichnet wurden, eine Tür mit einem durchbrochenen und einem geschnitzten Wappen auf Valeria, ein Tüchlein mit roter Stickerei im Museum (1764), einige Schnitzereien von und an Altären, ein Grabstein mit dem Schild des J. Fr. Jos. Udret († 1742), im Friedhof der Kathedrale (Fig. 6).

Unten den Wappensagen, die heute noch im Volksmunde sind, mag nur die auf den Schinnerschild bezügliche hier Platz finden: die drei schrägen Balken sind Schienen, die ein Schinner infolge Beinbruchs zu tragen genötigt war.

Berechtigt der ehemalige Titel „Junker" des luzernischen Patriziates die betreffenden Familien heutzutage zur Führung des Prädikates „von"?

Von R. von Diesbach.

Um diese in Heft 4 des Jahrganges 1902 des „Schweizer. Archives für Heraldik" gestellte Anfrage so genau und erschöpfend als es wünschenswert ist, zu beantworten, muss nach Ansicht des Unterzeichneten unterschieden werden, ob jene Führung im Auslande oder in der Schweiz beabsichtigt wird, da die Beantwortung der Frage hienach verschieden ausfallen muss. Dabei sei auch gleich vorausgeschickt, dass wir uns für den Begriff des „Auslandes" auf das Deutsche Reich und die österreichisch-ungarische Monarchie beschränken, da diese beiden Länder hierin wohl am ersten, wenn vielleicht nicht ausschliesslich in Frage kommen dürften.

I. Ausland.

Im Deutschen Reich herrscht gegenwärtig in den massgebenden Kreisen die s. Z. auch vom deutschen Juristentag ausgesprochene Ansicht, das „von" sei ausschliesslich als Adelszeichen anzusehen und nicht als Namensbestandteil[1]. Wollte also ein dem Luzerner Patriziate angehörendes Mitglied, dessen Vorfahren zwar zu Luzern den Junkertitel führten, das sich aber selbst bisher ohne „von" schrieb, nunmehr in irgend einem der Einzelstaaten des deutschen Reiches das „von" führen, so müsste der Betreffende natürlich zunächst bei den zustehenden Behörden den Beweis seines Adels auf irgend eine Weise erbringen. Ob es nun hiezu genügen würde, nachzuweisen, dass die unmittelbaren Vorfahren des Probanten wegen der — natürlich auch wieder glaubhaft zu machenden — Zugehörigkeit zum ehemaligen kleinen Rate der Stadt und Republik Luzern den Junkertitel zu Recht führten, oder ob nicht wenigstens noch der — wenn vielleicht auch nur vorübergehende — Besitz von mit Patrimonialgerichtsbarkeit ausgestatteten Herrschaften dazu kommen müsste, wagen wir hier nicht zu entscheiden, möchten aber jedenfalls das letztere für

sicherer halten. Ist aber erst einmal der Beweis der Adelsqualität auf irgend eine Weise gehörig geleistet, so dürfte dann allerdings dem Betreffenden der Gebrauch des „von" von keiner zuständigen deutschen Amtsstelle mehr verwehrt werden. Dabei würde sich wohl in den meisten Staaten die Sache so gestalten, dass dem Petenten zugleich mit der Benachrichtigung von der Hinlänglichkeit des von ihm eingereichten Adelsbeweises auch eine förmliche und ausdrückliche Erlaubnis zur Führung des bisher nicht geführten „von" erteilt würde. Selbstverständlich muss dieselbe erst abgewartet werden.

Ziemlich ähnlich wie im Deutschen Reich dürften die einschlägigen Verhältnisse auch in Österreich-Ungarn liegen.

II. Schweiz.

Hier betonen wir nochmals des bestimmtesten, dass wir ausschliesslich nur den Fall im Auge haben, dass ein Angehöriger eines Geschlechtes, welches sich früher zwar des Junkertitels, nicht aber des „von" (auch nicht mit den „von" einer Grundherrschaft!) bediente, nun heutzutage anstatt des frühern Junkertitels das „von" als etwas neues an seinem Namen zu führen wünschte.

In diesem Fall würde es sich also für unsere schweizerischen Verhältnisse, denen der Begriff eines Adelstandes doch wohl in allen Kantonen fremd ist, nur um eine Modifikation, einen Zusatz, resp. eine Veränderung des bisher geführten Namens handeln. Eine solche kann nun natürlich der Einzelne nicht von sich aus vornehmen, wenn sie auch für andere verbindlich sein soll, sondern er muss dazu die Zustimmung der Regierung einholen. Sein Gesuch um diese Zustimmung würde er auch im Inland mit der Zugehörigkeit seiner Vorfahren zum luzernischen Patriziat motivieren, welche bevorzugte Standesstellung ihn dazu berechtige, anstatt des nunmehr absolet gewordenen Junkertitels das heutzutage als Zeichen der adeligen Eigenschaft eines Namens meistens üblich gewordene „von" zu führen. Bis hieher wäre der Gang der Angelegenheit im Ausland wie im Inland ein ziemlich gleicher oder wenigstens sehr ähnlicher, aber bei der Entscheidung wird sich nun der Unterschied zwischen hier und dort zeigen.

Während es in den monarchischen Staaten, denen der Begriff eines besondern Adelstandes unter den Staatsangehörigen als einer öffentlichen, rechtlichen und sozialen Institution eigen ist, auch ein ausschliessliches und — wie wir persönlich aus tiefster Überzeugung dafür halten — auch ethisch und moralisch begründetes Recht der diesem Stande angehörenden Personen auf die denselben auch äusserlich zum Ausdruck bringenden Würden, Titulaturen, Prädikate u. s. w. gibt, so dass eine dortige Regierung, sofern sie nicht geradezu grobes und schreiendes Unrecht tun will, einer Persönlichkeit, die sich aus irgend einem Grunde über ihre Zugehörigkeit zum Adel genügend legitimiert hat, das Recht zum Gebrauch der genannten adeligen Titulaturen, Prädikate u. s. w. niemals verwehren kann, ja jedenfalls bei grundloser Renitenz durch die Gerichte, sofern diese irgend nach den Grundsätzen von Recht und Billig-

keit verfahren wollten, geradezu gezwungen werden könnte, eine erwiesenermassen adelige Persönlichkeit durch Erteilung der ihr zukommenden adeligen Titel und Prädikate auch als adelig anzuerkennen — ist dieses in unsern demokratischen Staatswesen, die einen besondern, höhern Adelstand unter den Staatsbürgern weder in öffentlicher noch in rechtlicher, ja kaum noch in rein privatgesellschaftlicher Beziehung kennen, nicht der Fall. Die Luzerner Regierung kann also in vorliegender Angelegenheit dem Petenten entsprechen, aber sie muss nicht, wenn sie nicht will. Sie kann ganz ebensogut, sich auf die demokratischen Gleichheitsgrundsätze berufend, auf denen die ganze Staatsform aufgebaut ist, den Petenten prinzipiell abweisen, ohne dass er hiegegen etwas machen könnte. Sie kann auch, wenn sie sich einerseits dem Petenten nicht ganz ungefällig zeigen und doch dabei mit den demokratischen Grundsätzen nicht in Widerspruch geraten will, den Mittelweg einschlagen, dem Petenten das erbetene „von“ zu gestatten, allein in der Erlaubnis den ausdrücklichen Vorbehalt beifügen, dass sie auch trotzdem denselben nicht als Adeligen anerkenne, da sie einen besondern adeligen Stand unter den Staatsbürgern überhaupt nicht kenne. Von diesen drei möglichen Entscheidungen würden daher die zweite und dritte den Petenten der Notwendigkeit seines Adelsnachweises im monarchischen Auslande nicht überheben, ja wohl nicht einmal die erste, da es dort selbst schon genügend bekannt zu sein scheint, dass offizielle Adelsanerkennungen schweizerischer Kantonsregierungen für ihre Staatsangehörigen entweder gar nicht erhältlich sind oder doch jedenfalls den Kernpunkt der Angelegenheit, eben die ein Individuum vor andern Staatsbürgern auszeichnende klar ausgesprochene Zugehörigkeit zu einem höhern sozialen Stande, vollständig ausser Acht lassen. So ist dem Unterzeichneten ein Fall bekannt, dass ein Angehöriger eines nicht etwa nur patrizischen, sondern auch adeligen und eben deshalb früher junkerlichen Bernergeschlechtes, der das „von“ in seinen sämtlichen Ausweispapieren stehen hatte, ja dessen Name dem königlichen preussischen Heroldsamte zu Berlin als ein zum Adel qualifizierter aus der Geschichte Berns ohnehin bekannt war, trotz dieser beiden Tatsachen bei Gelegenheit seiner Naturalisation als preussischer Staatsangehöriger von der genannten Adelsbehörde zu einem Ausweise über seine Berechtigung auf das „von“ angehalten wurde, die er dann auch auf historischem Wege dartat.

Soweit unsere Meinung, was die Möglichkeit der offiziellen Geltendmachung eines solchen Anspruches in der Schweiz und im Auslande betrifft.

Zur Sache selbst ist unsere, allerdings rein private Ansicht, sehr bestimmt und entschieden folgende:

1. In Adelssachen zuständige Behörden des monarchischen Auslandes werden das für die Frage der Zugehörigkeit einer Persönlichkeit zum Adelstande stets massgebend sein müssende Prinzip: „Nobilitas nunquam praesumitur“ d. h. der adelige Stand wird nie ohne weiteres vorausgesetzt, auch dann vollständig wahren, wenn sie einen Angehörigen des luzernischen Patriziates, dessen Vorfahren eben wegen ihrer Zugehörigkeit zu demselben den Junkertitel führten,

während er selber das „von" vielleicht auch nicht führt, auch nur auf den blossen Nachweis seiner Zugehörigkeit zum Patriziat hin — auch ohne Adelsdiplome, Ritterwürden oder Besitz von Patrimonialgerichtsherrschaften — als adelig anerkennen und halten, weil die patrizischen Luzernerfamilien noch bis ins 18. Jahrhundert als Glieder derjenigen juristischen Person, welche den Souverän des Landes bildete, nicht bloss in ihrer eigenen Stadtgemeinde, sondern auch über die andern Gemeinden, welche den Kanton Luzern bildeten, die vollen Souveränetätsrechte ausübten, was sie doch jedenfalls über ihre Mitbürger nicht weniger emporhob, als die damaligen Feudalrechte den Adel der monarchischen Staaten über dessen Mitbürger, da doch dem letztern, ja nicht einmal dem reichsunmittelbaren, solche Souveränetätsrechte niemals zustanden.

2) Wir halten die Nachkommen der luzernischen Junkergeschlechter zur Führung des heutzutage an die Stelle des (nach unserer Ansicht „leider") ungebräuchlich gewordenen Junkertitels getretenen „von" für vollauf berechtigt, eben aus den sub 1) entwickelten Gründen; wir sind persönlich auch vollständig dazu bereit, ihnen auf ihr persönliches Verlangen dasselbe jederzeit in Wort und Schrift gerne und mit der Überzeugung, dass es ihnen auch rechtlich zustehen würde, zu geben.

3) Aber wir zweifeln — zu unserm Bedauern — dass die Möglichkeit der offiziellen Geltendmachung dieses wenn auch historisch noch so begründeten Anspruchs unter unsern gegenwärtigen Verhältnissen sehr nahe liege.

Sceau d'Othon de Granson, évêque de Toul (1306—1307).

Par Edmond des Robert.

Dans le «*Journal de la Société d'archéologie lorraine*», année 1900, p. 113 et suivantes, j'ai fait connaître un sceau d'Othon de Granson, évêque de Toul (1306 à 1307). Ce sceau était complétement inédit, car Ch. Robert, dans son ouvrage estimé *la Sigillographie de Toul,* après avoir indiqué les armes de ce prélat: *pallé d'argent et d'azur, à la bande de gueules brochant sur le tout et chargée de trois coquilles d'or posées dans le sens de la bande,* ajoute n'avoir jamais rencontré de sceau de cet évêque.

Othon porta d'abord l'épée, fut ambassadeur d'Angleterre à la Cour de France, puis entra dans les ordres, devint écolâtre de Toul, archidiacre de Besançon et chanoine de Verdun; deux de ses oncles avaient été évêques de cette dernière ville. Le chapitre de Toul le porta, par voie d'élection, à la dignité épiscopale; mais, après de nombreux démêlés avec les bourgeois de cette cité dont il ne se rendit maître qu'à l'aide de membres de sa famille et de Thibaut, duc de Lorraine, il sollicita et obtint de Clément V, en 1307 le siège épiscopal de Bâle, où, succédant à Pierre d'Aichspalt, il joua un rôle que nous n'avons qu'à rappeler ici.



Fig. 7

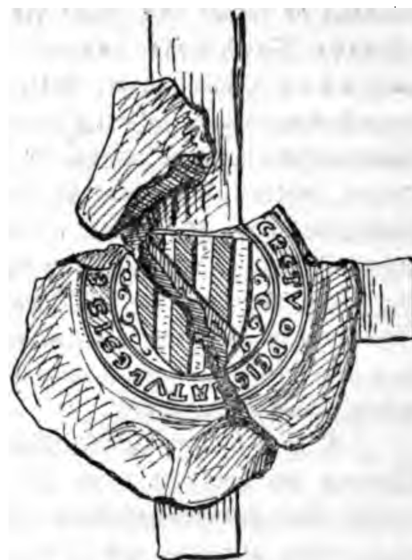


Fig. 8

Ce sceau, de forme ogivale, qui mesure environ 70 millimètres de hauteur, sur 48 millimètres de largeur, est en cire verte, apposé sur double queue de parchemin; l'un des bouts replié à angle droit sort à l'extrémité gauche du petit axe. Il est appendu à une charte latine du mois de mars 1306, conservée aux Archives de Meurthe et Moselle (B. 511 nº 131).

✠ .... S : DЄI : ...... ПSIS : ЄP ......[1]. L'évêque est figuré assis, sous un dais gothique, dont on aperçoit encore un vestige dans la partie supérieure du fragment qui reste. Il tient sa crosse de la main gauche.

R' ✠ ..... CRЄTV O DЄI GIA TVLЄSIS Є.....[2]. Le contre-sceau, qui est rond, mesure environ 30 millimètres de diamètre. On y voit un écu pallé avec une bande brochant sur le tout, mais on n'y distingue pas les trois coquilles à cause de la cassure qui se trouve dans le sens de la bande.

Bernische Wappenscheiben aus Königsfelden.

Von R. A. Nüscheler.

(Hiezu Tafel V).

Die hier zur Abbildung gelangenden, von Berner Patriziern gestifteten drei Wappenscheiben des 16. Jahrhunderts waren, bis zur Restauration der Glas-

[1] L'inscription reconstituée est: + SIGILLVM : ODONIS : DEI : GRATIA : TVLLENSIS : EPISCOPI :

[2] L'inscription reconstituée est: + SECRETV̄ Ō DEI GR̄IA TVLĒSIS EPISCOPI. *(Secretum Odonis dei gratia tullensis episcopi).*

gemälde von Königsfelden (1898) im Mittelfenster des Chors als Lückenbüsser untergebracht.

Die Rekonstruktion der ursprünglichen gotischen Glasmalerei veranlasste die Entfernung der Wappenscheiben, worauf sie durch Verfügung der aargauischen Regierung dem kantonalen Museum in Aarau zugewiesen wurden.

Besonderes heraldisches Interesse bieten uns die schönen Formen und Verhältnisse von Schild, Helm und Kleinod.

Wappenscheibe von Mülinen.

0,815 m × 0,525 m (Fig. A).

Das Wappen mit besonders prunkvoller Helmdecke in Gold* und Schwarz steht in einem einfassenden Oval, einem violetten Randgesimse, das oben und unten, wie zu beiden Seiten durch Kartuschen und zwischen diesen mit Köpfen und Kränzen unterbrochen ist. Der Schild zeigt auf Gold ein schwarzes Mühlerad mit acht Schaufeln, das als Helmzierde in Gold über dem gekrönten Stechhelme seine Wiederholung findet. Der blaue**, etwas unruhig damaszierte Grund steht hinter zwei Säulen mit einfachem Bogen. Oben in den beiden Ecken sind allegorisch dargestellt, links: die Gerechtigkeit; rechts: die Liebe. Zu Füssen des Wappens sitzen rechts und links zwei nackte Putten. Unten umschliesst die gelbe Kartusche die Inschrift:

V. Beath. Ludwig von Mülinen, diser Zytt Schultheiss der Statt Bern 1595.

Der Befund vor der Restauration der Scheibe zeigte ein wahres Chaos von fremden Fragmenten und Notbleien. Der Helm und ein Drittel der Decke, Einlagen des Ovalgesimses, ein Teil der Kartusche und der Knabe rechts, fehlten.

Wappenscheibe von Graffenried.

0,835 m × 0,505 m (Fig. B).

Ein Meisterwerk der Glasmalerei in Radierung und Modulation.

Das Wappen von vorn, in Schwarz und Gold, darüber der blauviolette, geschnürte Hintergrund, eingerahmt von einem roten Ovalrahmen, ist eine koloristisch wie technisch ebenso grossartige, wie seltene Schöpfung für das Ende des 16. Jahrhunderts. Die pompös geschwungene barocke Helmdecke umgibt den fein damaszierten Schild in Gold*** (mit dem brennenden Kienast auf grünem Dreiberg, rechts und links ein weisser Stern), darüber den edel geformten offenen Helm mit sieben Spangen. Als Helmzierde wiederholt sich, aus einem Wulste wachsend, der brennende Kienast auf grünem Dreiberg.

Der rote Ovalrahmen ist oben mit einem grün und violetten Doppelrollwerk, dann zu beiden Seiten mit einer grünen Kartusche (einen Engelskopf

---

* Bezeichnung Gold für «Silbergelb».

** Schmelzfarbe.

*** Silbergelb.

einfassend) und in der Diagonale mit weissen Fruchtkränzen besetzt. Unten meldet die gelbe Schriftkartusche:

H. Aberham von Graffen-Riedt, Alt Schultheiss der Statt Bern. 1595.

Von den ursprünglichen vier Grisaillezwickeln waren noch erhalten, oben rechts eine Vision des Glaubens und unten links die Personifikation der Hoffnung, einen Schild haltend mit dem Wappenbilde: Taube mit Ölzweig, Lebenskrone und Siegespalme.

Wappenscheibe Megger.

0,835 m × 0,525 m (Fig. C).

Sie ist das Gegenstück zur Mülinenscheibe in gekehrter Zeichnung und genau gleicher Anordnung. Das Wappenbild zeigt in Blau ein Gerbermesser, welches sich im blauen Fluge der Helmzierde wiederholt. Der rotviolette Grund — abweichend von den beiden Nebenscheiben — ist grossmusterig nach Art der gotischen Scheiben damasziert. Die allegorischen Darstellungen zeigen in den Grisaillezwickeln oben: die Gesetzgebung und die Macht; unten: die Unschuld.

Als Basis umschliesst die gelbe Kartusche die Inschrift:

H. Ulrich Megger, alt Tütscher Seckelmeister und des Raths der Statt Bern.
— 1595 —

* * *

Spärliche Scherbenfragmente, die sich als Flickstücke in diesen Scheiben und in der gotischen Befensterung von Königsfelden befanden, beweisen, dass noch drei weitere Wappenscheiben aus dem gleichen Cyclus existiert haben; doch da Schildfragmente fehlen, sind sie unbestimmbar.

Leider fehlt diesen Werken die Signatur des Glasmalers, die gleiche Datierung aber, wie die einheitliche Komposition bürgen dafür, dass sie zu einer Folge gehören und von der gleichen Hand geschaffen sind. Da es bernische Stiftungen sind, so haben wir den Glasmaler vermutlich auch in Bern zu suchen und finden wir in der Tat im historischen Museum in Bern zwei wegleitende, ebenfalls nicht signierte Glasgemälde, die zu obigen Scheiben eine Parallele bilden. Es sind Gegenstücke mit der durchgehenden Inschrift: Batt. Ludwig von Müllinen, Der Zytt Vogt zu Arberg 1576 (also der gleiche Stifter wie bei Königsfelden) und waren nach Dr. Thormann und Dr. v. Mülinen (Glasgemälde der bernischen Kirchen) für die St. Mauritius-Kirche in Aarberg gestiftet. Nun besitzt das historische Museum in Bern eine ebenfalls für die Kirche in Aarberg erstellte Bernscheibe mit demselben Datum 1576, die nachweislich vom bekannten Berner Glasmaler Thüring Walter gemalt ist. Somit dürfen wir die Königsfelderscheiben, da sie auch in der Zeichnung mit dieser letzteren Bernscheibe übereinstimmen (vergleiche man nur das Rollwerk und die Schilde), als Werke „Thüring Walters" betrachten.

In der St. Niklausenkirche zu Diessbach bei Thun befinden sich noch in zwei Fenstern vier ganz ähnliche, unsignierte Wappenscheiben*, 1560 datiert, wo die Schilde ebenfalls in einem Oval hineingesetzt sind; es wird uns vielleicht noch möglich sein, auch diese gelegentlich zur Abbildung zu bringen und bis dahin näheres über Thüring Walter, diesen damals bedeutendsten Glasmaler in Bern zu berichten.

Die Stifter der Königsfelderscheiben figurieren noch auf Glasgemälden verschiedener bernischer Kirchen, so in Bargen:

Hans Ulrich Megger, alt Seckelmeister zu Bern 1594.

im Chor von Hilterfingen:

Herr Beat Ludwig von Mülinen, Schultheiss von Bern 1587.

und im Chor von Wichtrach, derselbe Beat L. v. Mülinen, Schultheiss von Bern 1587.

Von Interesse ist noch anzuführen, dass anno 1578 Hans Rudolf Hagenberg, Hofmeister zu Königsfelden, für die Kirche in Aarwangen eine Scheibe schenkte. In Rücksicht zu diesen bernischen Hofmeistern, die in Königsfelden das ansehnliche Klostergut verwalteten, mögen auch die besprochenen Wappenscheiben von Bern aus gestiftet worden sein.

Kleinere Nachrichten.

Die Ex-libris-Sammlung der Schweizer. heraldischen Gesellschaft zählt nunmehr 240 verschiedene Exemplare. Aufgenommen werden nur noch Blätter heraldischen Charakters; Sendungen von nicht heraldischen Bibliothekzeichen werden in Zukunft nicht mehr durch Abgabe unserer Gesellschafts-ex-libris erwidert. Die Sammlung wird von 1903 ab verwaltet von unserm Bibliothekar H. Pietro v. Salis (Oberdorf 26, Zürich I).

Die Befehlshaber der Schweizergarde in Rom. In den Mélanges d'Histoire et d'Archéologie der Société Helvétique de St-Maurice Band II 1901 gibt H. v. Schaller eine Geschichte der Schweizergarde in Rom und ihrer Hauptleute. Diese letztern 24 an der Zahl, vom Jahr 1505 bis auf den heutigen Tag sind aus folgenden schweizerischen Geschlechtern hervorgegangen: v. Silenen (3), Röust (2), v. Meggen (1), v. Segesser (2), v. Fleckenstein (2), Pfyffer v. Altishofen (9), Meyer von Baldegg (1), Meyer von Schauensee (2), v. Sonnenberg (1), v. Courten (1). Wie man sieht stellt Luzern das Hauptkontingent, während Wallis und Zürich nur je 2 Vertreter aufweist.

* Nach gefl. Mitteilung von Herrn Museums-Direktor Kasser in Bern.

Familienforschung. Im „Basler Jahrbuch 1903“ bringt Dr. L. Freivogel wieder eine Anzahl Stammtafeln zur Basler Familiengeschichte. Sie betreffen die Geschlechter:

Christ	Thurneysen	Weissbeck
Hebdenstreit (La Roche)	Gass	Brodtbeck
Iselin	Mitz	Buxtorf
Kienzel	Schorndorf	

Stifterwappen. Msgr Stammler gibt in seiner nun auch in französischer Sprache erschienenen Beschreibung des Domschatzes von Lausanne (Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande. Seconde Série Tom V) p. 83—85 ein Verzeichnis von Donatorenwappen, die sich an Gegenständen, die in Besitz der Kathedrale übergegangen waren, befanden. Einige, noch im Berner historischen Museum erhaltene Spezimina dieser Schätze, welche Stifterwappen aufweisen, finden sich in dieser wichtigen Publikation abgebildet.

Die Ryhiner in Basel. Unser Mitglied Dr. Aug. Burckhardt setzt seine in dieser Zeitschrift bereits erwähnten familiengeschichtlichen Forschungen mit Erfolg fort. In der Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde II p. 34—66 behandelt er den Staatsschreiber Heinrich Ryhiner, † 1553, dessen Vorfahren im Aargau sassen und dessen Sohn Emanuel, das zweitjüngste der Kinder, Stammvater des noch heute in Basel blühenden Geschlechts der Ryhiner wurde.

Bücherchronik.

Revue du Collège héraldique. Graf Pasini-Frassoni in Rom zeigt in einem Zirkular das baldige Erscheinen einer Zeitschrift an, welche den päpstlichen Adel und die Ordensverleihungen der Kurie behandeln wird. Wir werden, sobald Proben vorliegen, auf diese begrüssenswerte Erscheinung zurückkommen.

Dr. Ulrich Schmid. Otto von Lonsdorf, Bischof von Passau. Würzburg 1903 mit 14 Tafeln und Zierleisten. Das vielseitige Lebensbild eines friedliebenden Kirchenfürsten des 13. Jahrhunderts gibt der Verfasser in fünf abgeschlossenen Abschnitten und einem Anhange mit Stammtafel, Urkundennachbildungen und Quellenangaben. Das Geschlecht stammt aus passauischem Ministerialadel und ist von der Mitte des 12. Jahrhunderts bis zu Ende des 14. Jahrhunderts nachweisbar. Der Vater Ottos, Heinrich (1188—1233) erscheint 1205 als Truchsess, ein Onkel Rüdiger 1210 als Passauer Kanonikus. Otto wurde 1240 Sekretär des Bischofs Rüdiger von Bergheim, eines Verwandten, im selben Jahre Kanonikus zu Passau und 1254 zum Bischof erwählt. Die äussere und innere Politik des Bischofs bei Seite lassend, sei auf die wissenschaftliche Tätigkeit des Mannes hingewiesen, der sich um die Erhaltung der ältesten Urkunden, durch die systematische Anlegung einer Privatbibliothek,

durch das Ausleihen der Handschriften an Klöster und Geistliche ein grosses Verdienst erwarb. Das erhaltene Verzeichnis der Bücher gibt ein interessantes Bild über den weiten Kreis mittelalterlicher Bildung und eine Übersicht der dem Bischof zufallenden Einkünfte von 52 Pfründen mit 2798 Pfund den Einblick in die reichen Einnahmen der Kirchenfürsten. *P. G.*

P. Odilo Ringholz, Geschichte des fürstlichen Benediktinerstiftes U. l. F. von Einsiedeln, Benziger & Co. A.-G. 1902.

Keine Stadt oder Landschaft der Schweiz hat bis jetzt das Glück gehabt, in einer so monumentalen Monographie geschildert zu werden, wie das altehrwürdige Stift Einsiedeln. Wenn wir auch an dieser Stelle diese Veröffentlichung rühmen, so geschieht dies um die Freunde von Heraldik, Sphragistik und Diplomatik darauf hinzuweisen. Dieselben werden in dem prächtig ausgestatteten Werk eine Fülle von merkwürdigen, grossenteils unedierten Abbildungen finden, die in mustergiltiger Weise nach den vom Verfasser ausgesuchten Originalen sind hergestellt worden. Erwähnt seien hier die Siegel der Äbte und des Stifts von Einsiedeln, der Pröpste von Fahr, von Äbten von Pfävers, Äbtissinnen von Säckingen, Steinmetzzeichen heraldischen Charakters, Miniaturen, Glasgemälde. Unsere Leser wird besonders interessieren das prächtige Siegel des Pfalzgrafen und Dekans A. v. Bonstetten, dessen Wappenbriefe in dieser Zeitschrift schon mehrfach sind berührt worden.

Calendrier héraldique Vaudois, IIe année 1903*. Auch dies Jahr haben sich unsere Waadtländer Kollegen zur Herausgabe eines heraldischen Kalenders zusammen getan. Derselbe zeigt auf dem Titelblatt das Marmorgrab des Otho v. Granson im Chor der Kathedrale von Lausanne, auf den folgenden Blättern finden wir die eidgenössische und waadtländische Flagge (erstere leider nicht mit der historischen Kreuzesform), ferner Wappen der Grafen von Savoyen, der Dynasten von Mont, die Schilde der vier „guten" Städte: Moudon, Yverdon, Morges und Nyon, die Wappen des Bistums Lausanne, der Grafen von Greierz und von Romont, der Städte und Flecken Rolle, Aigle, Orbe und Echallens. Wir freuen uns über diese Publikation; sie bezeichnet einen Fortschritt gegenüber dem Vorjahr, indem sie einige sehr stilvolle und einfach-vornehme Kompositionen enthält, wie z. B. ein Blick auf die Zeichnungen von Th. Cornaz und F. Th. Dubois lehrt.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

11. Generalversammlung, 19./20. Oktober in Stans.

Die Beteiligung war infolge der schlechten Witterungsaussichten wenig zahlreich. Nur 18 Mitglieder fanden sich ein, um die von Dr. Durrer und einigen Freunden

---

* Payot & Cie, Editeurs, Lausanne.

veranstaltete heraldische Ausstellung, die Schätze des Museums, die Sehenswürdigkeiten im Rathause und in der Kirche zu besichtigen. Im Museum empfing Herr Landammann Wyrsch die Gesellschaft, um die Führung durch die neugeordnete Sammlung zu übernehmen. Die heraldische Ausstellung im Stanserhof enthielt ausser einer Menge von Lokalaltertümern, Fahnenbildern, Siegelstempeln einen venezianischen Wappenbrief von 1583 für Ulrich von Matt, eine Ernennungsurkunde zum eques auratus (vom goldenen Sporn) für Leontin Kaiser 1704, einen päpstlichen Fahnenbrief für den Stand Nidwalden und die prächtige Siegelsammlung in Federzeichnung von Dr. Durrer.

In der Vorstandssitzung wurde beschlossen, den Beitrag für das genealogische Handbuch wegen der Regulierung der Finanzlage auf Fr. 500 inklusive Tafeln zu beantragen.

Die Generalversammlung begann um 7 Uhr im grossen Saale des Stanserhofs. Der Präsident begrüsste die Anwesenden und bemerkt einleitend, dass der festgesetzte Versammlungsort in letzter Stunde habe fallen gelassen werden müssen und sich die Mitglieder in Stans anerboten hätten, die Vorbereitungen zu übernehmen. Er verliest darauf den Jahresbericht, gedenkt der durch den Tod der Gesellschaft entrissenen Mitglieder, M. Alfred Meli-Lupi in Genf, eines eifrigen Freundes der Heraldik, der beiden korrespondierenden Mitglieder, der Herren Kanzleirat Maximilian Gritzner in Berlin und des Cavaliere Domenico Contigliozzi in Rom. Gritzner gilt als einer der ersten Publizisten auf heraldisch-genealogischem Gebiete, dessen bedeutendere Arbeiten über die Ritterorden u. s. w. allgemein bekannt sein dürften und Contigliozzi war Herausgeber des Calendario d'oro.

Im Laufe des Jahres sind 26 neue Mitglieder eingetreten.

Die Eingabe der Gesellschaft an den h. Bundesrat wegen der am Bundespalast angebrachten heraldischen Fehler ist durch das Departement des Innern in einem Schreiben vom 10. Dezember 1901 durch die Wiedergabe eines Gutachtens des leitenden Architekten, Prof. Auer, beantwortet worden, in welchem derselbe die goldenen Schildränder als technische Notwendigkeit bezeichnet, die Fehler an den Holzschnitzereien als beseitigt und die Anbringung eines falschen Wappens als Irrtum unsererseits ablehnt.

Ebenfalls auf die Verhandlungen der letztjährigen Generalversammlung Bezug nehmend, wird die Schenkung eines neuen Ex-libris für die Gesellschaftsbibliothek von unserm Mitgliede Kunstmaler Aloys Balmer in München angezeigt, unter der Bedingung, dasselbe an Stelle des vorherigen zu verwenden. Es wird dankend angenommen.

Die Tätigkeit der Gesellschaft beschränkte sich auf die Publikation des heraldischen Archivs und des genealogischen Handbuchs, deren Förderung den Herren Dr. Stückelberg in Zürich und Dr. Walther Merz in Aarau zu danken ist. Die erste Abteilung des geneal. Handbuchs „Fürsten und Grafen" hat nun ihren Abschluss erreicht; die zweite beginnt mit den Freiherrn von Bechburg und Falkenstein.

Zum Schlusse macht der Präsident auf die Notwendigkeit eines Gesamt-Sachregisters des heraldischen Archivs aufmerksam; er greift auch die längst angeregte Publikation schweizerischer Wappenbücher wieder auf und betont ihre Wichtigkeit ganz besonders für diejenigen Kantone, in denen noch keine Vorarbeiten vorhanden sind. Er wendet sich an die jüngeren Herren der Gesellschaft mit dem Ersuchen um kräftige Mitarbeit an dem Wappenbuche der geistlichen Stifte und Klöster, an dem seit Jahren von den Herren Prof. v. Mülinen und Pfarrer Gerster gearbeitet wird.

Der Quästor, Herr Bezirksrichter Hess, gibt einen Überblick über die Rechnung des Jahres 1901, die wiederum, voraussichtlich aber zum letztenmal, mit einem Defizit abschliesst. Die Mehrausgaben für den genealog. Atlas und der Ankauf eines Manuskriptwappenbuches sind die Veranlassung gewesen. Dr. Stückelberg beantragt, den Verkauf des Wappenbuches an eine Bibliothek zu beschleunigen. Wird angenommen. Die Rechnung wird bestens verdankt und als Revisoren für 1902 die Herren Dr. August Burckhardt, Basel und Theodor Wirz, Sarnen gewählt.

Rechnungsauszug.

Einnahmen.

I.	Übertrag	Fr. —. —	
II.	Mitgliederbeiträge	„ 2110. —	
III.	Abonnenten	„ 960. —	
IV.	Verkauf von alten Jahrgängen	„ 165. 95	
V.	Zinsen	„ 25. 75	
VI.	Verschiedenes	„ 106. —	
			Fr. 3367. 70

Ausgaben.

I.	Zeitschrift	Fr. 2210. 15	
II.	Genealogischer Atlas (Siegeltafeln Fr. 276. 70)	„ 776. 70	
III.	Bibliothek	„ —. —	
IV.	Verwaltung	„ 135. 93	
V.	Verschiedenes	„ 470. 77	
			Fr. 3593. 55

Das dritte Traktandum: „Ernennung von Ehrenmitgliedern“ wird verschoben. — Für die genealogische Kommission referiert Dr. Durrer und fordert Fr. 500 Kredit für 1902 ohne die Herstellungskosten der Siegeltafeln. Nach längerer Diskussion wird beschlossen, einen Kredit von Fr. 500 inklusive Siegeltafeln zu bewilligen und behufs einheitlicher Rechnungsführung die Ausgabenbegleichung an den Quästor zu überweisen.

Dr. Stückelberg berichtet über den Stand der Bibliothek, die 108 gebundene Bücher, 400 Broschüren, 4 Mappen und 234 Ex-libris enthält. Er schlägt als Bibliothekar Herrn P. von Salis vor, der bis anhin freiwillig die mühsame Arbeit übernommen hatte und den Tauschverkehr mit den auswärtigen Gesellschaften leiten würde. Einstimmig gewählt. Eine Anregung des Herrn

Dubois, Lausanne, den französischen Teil der Bibliothek nach dorten abzugeben, wird in Anbetracht des an sich schon unbedeutenden Bestandes abgelehnt. Dagegen soll der Katalog kopiert werden.

Als Versammlungsort für 1903 wird Solothurn bestimmt, als Zeitpunkt ein Samstag und Sonntag in der ersten Jahreshälfte (Juni oder Juli).

Ein Vorschlag von Professor Max Huber wegen der neuesten heraldischen Abzeichen auf den Kappen der Bundesbahnangestellten und der Waggons wird dem Sekretär überwiesen. Schluss der Sitzung 8¼ Uhr.

Den Vorträgen von Dr. Durrer über die Entwicklung des Unterwaldnerwappens, von Dr. Ernst Weydmann über die Schweizerische Siegelsammlung in Basel und Dr. Ernst Stückelberg über italienische Schildformen wohnte ein zahlreiches Publikum bei.

Am darauffolgenden Bankette, zu dem die h. Regierung von Nidwalden den Ehrenwein spendete, sprachen der Präsident Herr Jean Grellet und Herr Landammann Wyrsch.

Am folgenden Morgen führte ein Extrazug die Teilnehmer nach Engelberg. Bei wundervollem Wetter, das die Berge in frischgefallenem Schnee erglänzen liess, wurde das Kloster unter Führung von H. Pater Ignaz Hess besucht. Die schönsten Stücke des Kirchenschatzes, Reliquiare, Paramente, Siegelstempel, eine reichhaltige Medaillensammlung und vor allem das berühmte Kreuz von Engelberg hatten in dem grossen Festsaale Aufstellung gefunden, wo der Herr Abt die Besucher begrüsste. In der Bibliothek lagen die Bücherschätze des Klosters, die seltene Folge von Miniaturen auf, deren wissenschaftliche Behandlung neuerdings von Dr. R. Durrer erfolgt ist. Nach dem Mittagessen in der Bierhalle, an dem die h. Regierung von Obwalden, vertreten durch Herrn Landammann Wirz, die gleiche Gastfreundlichkeit übte wie die Nidwaldner Herren, fuhr der Extrazug zeitig nach Stans zurück, um den auswärtigen Teilnehmern die Heimkehr am selben Abend zu ermöglichen. Die Versammlung bot wiederum in geselliger, wie in wissenschaftlicher Hinsicht reichen Genuss und es ist nur zu bedauern, dass die Behandlungen der Herren Dr. Durrer und Pater Ignaz Hess nicht einer grösseren Zahl von Mitgliedern zu Gute gekommen sind.

Basel, den [illegible]

Der Schreiber: Dr. Paul Ganz.

Nouveaux Membres:

Mr. [illegible]

[illegible] Bourg. Lausanne.

Hr. Dr. [illegible]

Wilhelm [illegible]strasse 23, Zürich I.

Eduard [illegible] Zürich I.

[illegible]

„ Dr. Hermann [illegible]

Jacob [illegible]

„ G. A. Amman [illegible]

„ W. Graf von Hallwyl [illegible]

[illegible]



(Archives Hérald. 1902. No 4. Planche XII).

No 39 Aran et Chatagny. 40, 41, 42 Lutry. 43 Riex. 45 Villette. 46, 47 Morges. 48, 49 Moudon. 50 Lucens. 51, 52 Nyon. 53 Coppet. 54 Bassins. 55 Prangins.



(Archives Hérald. 1902. No 4. Planche XIII).

Archives Hérald. 1903. No 1. Planche II.

No 56, 57, 58 Orbe. 59 Romainmôtier. 61 Chatillens. 62 Payerne. 63 Rossinière. 64 Rougemont. 65, 66 Vevey. 67 La Tour. 68 Corsier. 69 Châtelard. 70 Les Planches. 71, 72 Veytaux. 73 Yverdon.



Wappenscheibe Montfaucon in der Kirche von Worb.



Wappenscheibe v. Diesbach in der Kirche von Worb.

A



B



C



Wappenscheiben von Königsfelden, wahrscheinlich gemalt von Thüring Walter

nach Zeichnung von R. A. Nüscheler.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang / Année } XVII Heft 2.

Les Armes de Fribourg
en Uechtland.

La ville souveraine de Fribourg possédait autrefois deux armoiries: l'une coupé sable et argent, l'autre d'azur à la tour carrée et crénelée, senestrée d'un mur crénelé s'abaissant par deux degrés, un anneau de même mouvant du mur vers la pointe, le tout d'argent. Avec le temps cette dernière composition a pris la forme suivante: d'azur aux trois tours d'argent crénelées, maçonnées de sable, celle de dextre plus élevée, les autres allant en décroissant vers le côté senestre, un anneau de même mouvant de la tour du milieu vers la pointe. Cet anneau est, selon quelques historiens, une image de la Sarine enveloppant le pied de la *Burg* qui s'élève par terrasses à côté du château des Zæhringen, fondateurs de la cité[1].

Maintenant l'écu noir et blanc est celui du canton, les trois tours sont l'emblème de la ville; mais il n'en était pas de même avant 1798, lorsque la ville et le pays n'étaient pas encore séparés et formaient une unité au point de vue politique. Dès un temps reculé, les armes fribourgeoises ont été le noir et le blanc; les tours gravées, à partir de 1225, sur les sceaux et frappées, plus tard, sur la monnaie, ne sont qu'un symbole, un emblème (Siegelbild) et non une armoirie. Des exemples de ce genre sont assez fréquents; on trouve souvent dans les sceaux des villes des figures entièrement différentes de celles de leurs blasons. Il ne faut pas confondre le symbole avec les armes; ces dernières comprennent un écu contenant les pièces ou les meubles héraldiques; or, dans les exemples anciens, les tours de Fribourg ne sont pas renfermées dans un écu; cela ne se rencontre qu'au XVIIe siècle[2].

---

[1] Voir au sujet des armes de Fribourg l'excellente notice publiée par le Dr Stantz «Wappen der schweiz. Eidgenossenschaft und ihrer 22 Kantone». Archives de la société d'histoire du canton de Berne, t. VI.

[2] M. le professeur Hauptmann a traité ce sujet dans une notice intitulée: «Das Wappen von Freiburg. Freib. Geschichtsblätter, herausgegeben vom deutschen Geschichtsforschenden Verein des Kantons Freiburg. IV. Jahrgang 1897.» Son étude est basée sur une connaissance approfondie de la science héraldique. Si nous admettons ses conclusions principales, nous ne partageons pas sa manière de voir sur les points suivants: il existe des représentations datées de l'écu fribourgeois antérieures à l'année 1577; la composition de l'écu écartelé doit être attribuée à Martin Martini; l'auteur ne parle pas des couleur noire et bleue.

Les villes ne possédaient pas encore d'armoiries au XIIe siècle et au commencement du XIIIe, mais elles avaient déjà des sceaux et des bannières; nous avons vu comment Fribourg scellait ses actes; quant à la bannière, nous n'avons pas de document de cette époque qui nous en donne une description; on peut cependant admettre, avec beaucoup de probabilité, qu'elle a été noire et blanche dès le principe.

La plus ancienne représentation datée de la bannière fribourgeoise est contenue dans un riche manuscrit orné de miniatures, appartenant à nos archives cantonales. Ce recueil écrit en 1410 renferme le Miroir de Souabe, ainsi qu'une traduction allemande de la Handfeste de Fribourg. Dans une vignette placée en tête de notre ancienne constitution, on voit le duc d'Autriche, reconnaissable à son écu de gueules à la fasce d'argent, et l'avoyer de Fribourg; ce magistrat est à genoux aux pieds de son souverain; il lève la main droite pour lui jurer hommage et fidélité, de la gauche il tient la bannière carrée aux couleurs noire et blanche[1].

Déjà six années auparavant, en 1404, on avait acheté une aune de toile noire et une aune de toile blanche et on avait chargé un brodeur de faire un étendard et une bannière. Nous trouvons encore les dépenses suivantes dans les comptes des trésoriers:

1411 à Johan Chambrei por faire le pegnon (pennon) de monseigneur lavoie, 11 sols.

1418 por 2 pieces de cendaul (taffetas) doble blan et noir por les banderez, 9 livres, 18 sols.

1419 por 5 aulnes de teyla blanchi et 5 aulnes de teyla nery et auxi por filz por faire les banderetes por mectre sur les chers de l'attiliement (artillerie) de la ville, 77 sols.

1460 à Peter Mäler qui a pincte blanc et noir laste (la hampe) dou pennon et faire 13 grand escuz de Fribourg sus le cher de la ville, 15 sols 10 deniers.

1475 delivre par la main de Nicolas Helbling pour soye noir et blanche achetee a Geneve pour en faire penons darmes et banderes de trompete, a cause de cez cors de guerres, 18 livres.

A la suite des guerres de Bourgogne, Fribourg avait été délivrée, en 1477, de ses liens de vassalité envers la Savoie. Devenue, par le fait, ville libre, elle fit disparaître les traces de son ancienne dépendance: Hensli Follare fut employé pendant «deux jornees por effacier les croix blanches eis portes de la ville». Heureuse et fière de sa nouvelle position, elle y substitua ses propres armes surmontées de celles de l'empire[2]. Ces dernières figurèrent aussi sur les instruments des trompettes et sur les boîtes des messagers de la cité.

Non content d'étaler sur la pierre et le métal les marques de sa récente dignité, le conseil voulait encore les voir briller dans la salle de ses séances

---

[1] Voir «Fribourg artistique», 1891, pl. VI.
[2] Archives cant. Projektbuch, 54, H. f° 7 verso.

et dans les sanctuaires religieux, sous les tons chatoyants des vitraux. Il fit, au commencement de l'année 1478, la depense suivante: «A Durs Weder, verreir de Berne, pour 9 pieces quil a fet en leglise, en la justice, en la secreterie das wauppen (sic) de lempereur, pour compte fet avec luy, present mons. lavoyer et mons. Rod. de Wippens, chevalier, 25 florins = 50 livres.» Une de ces verrières a été conservée; retrouvée dans une armoire de la Chancellerie, elle orne maintenant le Musée cantonal. C'est un des plus beaux échantillons de la peinture sur verre de notre pays. Un arc formé de branchages encadre deux écus de Fribourg surmontés de celui de l'empire; le fond est rouge damassé; les écoinçons supérieurs sont décorés de fleurs et de feuillage; sur la base de couleur bleue, on lit l'inscription: «Durs Weder, Bernensis, 1478.»

Une troisième représentation des armes de Fribourg remontant au XVe siècle figure sur la couverture du compte du trésorier Henri Strouwsack; c'est celui du premier semestre de l'année 1493; le chancelier Humbert Gouffe y dessina plusieurs blasons, entre autres le sien et celui de la ville, avec la mention: «Statt Friburg» et la date 1493; l'écu est noir et blanc.

Lorsque Fribourg renouvela ses traités d'alliance avec les villes suisses, en 1477, nous trouvons dans les comptes la dépense suivante: «A Aly Golliarda por une ona et dimie de saye blanche et noire de la quelle elle fet des cordettes por les seals deis comborgeoisies de Zurich, Berne, Lutzern et Soleure, 30 sols.»

Vers la même époque, en 1479, on acheta «cinq aulnes de saye noire et blanche reforna, por faire deis banderes et deis penons de la ville, compta laulne 33 gros, somma 14 livres, 3 sols, 4 deniers.»

Pendant les guerres d'Italie, lorsque les Coufédérés combattaient pour la cause du pape Jules II, les Fribourgeois se rangèrent sous un pennon noir à la croix blanche; cette croix devait prendre depuis la hampe jusqu'à la queue; elle avait donc la forme appelée pleine dans le langage héraldique[1].

La même ordonnance était encore en vigueur en 1522; le conseil décida que le pennon de la compagnie du capitaine Jacques Gruyère se rendant au service de France devait porter la croix d'argent sur champ de sable[2].

Il existe au Musée cantonal deux pennons des arbalétriers fribourgeois du XVe siècle (nos 359 et 360): de sable et argent, une arbalète d'or posée en fasce brochant sur le tout.

Le blason de Fribourg ne subit aucune modification pendant le courant du XVIe siècle, les nombreux vitraux de cette époque en font foi; on y voit souvent comme tenants, des bannerets ou hommes d'armes portant la bannière donnée, en 1512, par le pape Jules II; elle est reconnaissable à son francquartier représentant le Christ portant sa croix[3].

---

[1] Und ist geordnet des wännlis halb, ein wyss crütz in dem swartzen väld zu füren, von der stangen bis am swantz. Séance du 12 août 1510. Manual no 28 fo 11 v.

[2] Manual no 39. Séance du 24 janvier 1522.

[3] Voir mon article sur cette bannière dans le «Fribourg artistique», 1897, pl. 16.

A cette époque, la livrée était noire et blanche. Le chroniqueur Jean Gruyère note, dans ses registres, le départ de quatre cents Fribourgeois se rendant en Bresse, en 1443, pour combattre les écorcheurs; ils étaient bien armés et vêtus d'une livrée noire et blanche[1]. Il fut payé en 1477 cent seize sols à Wilhelm Tachs «por huit aulnes de fustene noir et quatre aulnes et trois quart de fustene blanc qui fut donne es arbalestriers et canoniers.» La même année on paya 7 livres et 10 sols «por deux aulnes de drap pers (bleu) et noirs et trois aulnes de drap blan lequel drap fut schengue (donné) à Horbstatt por faire une robe de la livree de la ville.» Le drap bleu fut probablement employé pour la doublure.



Fig. 9

Le commencement du XVII[e] siècle nous apporte une innovation due à Martin Martini qui grava sur cuivre, en 1606, le plan de Fribourg et plaça dans un médaillon un écu où les anciennes armes de la ville sont écartelées avec les trois tours. Martini est le véritable auteur de ce plan, comme il le dit d'ailleurs clairement dans sa dédicace placée au bas du tableau; Etienne Philot n'en fut que l'éditeur. Le premier, dessinateur de grand mérite, excellent héraldiste, a donné des preuves de son savoir dans ses nombreux ex-libris, ses armoiries de villes ou de magistrats dont ses productions sont ornées. Son plan de Lucerne, de 1597, est remarquable dans ce genre; il y plaça, dans un cartouche, les armes de la ville surmontées de celles de l'empire et entourées des blasons des bailliages. Dans le plan de Fribourg de l'année 1606, il adopta une ordonnance identique. Un cartouche contient un médaillon de forme ronde dans

[1] Régistre Gruyère. Archives cantonales, n° 71, f° 135 verso.

lequel sont représentées les armes de Fribourg, sable et argent, surmontées de celles de l'empire sommées de la couronne impériale; deux lions tiennent dans leurs griffes les attributs de la souveraineté: la bannière noire et blanche, le glaive et le globe. Les écussons de vingt-huit bailliages forment une bordure aussi riche que variée (fig. 10). Les émaux ou couleurs sont indiqués par des lettres, le sable, par des traits verticaux très serrés. Pour faire pendant à ce



Fig. 10

motif, l'artiste imagina une composition fantaisiste très originale; il plaça dans un charmant cartouche, supporté par des anges, un écu écartelé: au 1er et au 4e coupé de sable et d'argent, qui est Fribourg, au 2e et 3e d'azur à trois tours d'argent surmontées d'une aigle éployée de sable qui est le sceau de la ville; en abîme un écusson de gueueles au lion d'or qui est Zæhringen, recteurs de Bourgogne [1]; timbrés de trois heaumes ayant pour cimier: un bonnet sommé d'une boule qui est celui des Fürstenberg, successeurs des Zæhringen, l'aigle impériale, et enfin les trois tours. Ici les émaux ne sont indiqués ni par lettres, ni par

[1] Les véritables armes des Zæhringen sont l'aigle à la bordure nébulée.

d'autres signes. Cette gravure était destinée à rappeler le souvenir du fondateur de la ville; son nom figure dans la légende du médaillon: *Berchtoldus IIII Zeringiæ dux, necnon Burgundiæ cisjuranæ (sic) rector; Friburgi in Aventicis conditor. Anno domini nostri MCLXXIX* (fig. 11).

Malgré notre préférence pour les écus simples, nous devons reconnaître que la composition des armes de Fribourg est ingénieuse et vraiment artistique; elle est préférable à beaucoup d'élucubrations de cette époque, et elle possède à son actif une signification historique qui manque souvent à des productions analogues. Les armoiries écartelées étant très à la mode alors, l'invention de Martini trouva une certaine faveur, sans détrôner complètement l'écu sable et argent qui fut toujours en honneur.

Avec le XVIIe et le XVIIIe siècle, nous entrons dans l'ère du noir et du bleu au sujet desquels les historiens ont émis des idées plus ou moins erronées, parce qu'ils ont confondu les couleurs avec l'écu. En effet, par une singulière anomalie, Fribourg a porté pendant longtemps sur ses drapeaux, sur la cocarde de ses soldats, sur la livrée de ses huissiers les couleurs noire et bleue, tandis que l'écu restait sable et argent, souvent seul, parfois écartelé avec les tours. La peinture, la gravure, la sculpture, les monnaies et les sceaux ont si souvent reproduit cet écusson, au XVIIIe siècle, qu'il est superflu d'en citer des exemples. Nous trouvons toutefois de très rares exceptions où le bleu vient remplacer le blanc dans l'armoirie; ainsi les almanachs de 1748 et 1749, annuaires semi-officiels contenant la liste des fonctionnaires, portent au frontispice un écu sable et azur.

Mais si l'écu resta, en général, noir et blanc, les couleurs furent changées; nous avons trouvé la première mention de cette transformation dans les protocoles de l'année 1607. Des troupes ayant été mises sur pied à l'occasion de troubles survenus dans les Grisons, il fut décidé de maintenir le noir et blanc pour le pennon, mais d'habiller les trabants et le fourrier de livrées aux couleurs noire et bleue [1].

La république helvétique s'empressa d'abolir les armoiries et les couleurs cantonales et de leur substituer une cocarde verte, jaune et rouge [2]. Un ordre du ministre de la guerre fit réunir tous les drapeaux de l'ancien gouvernement au chef-lieu de la république, où ils furent probablement détruits [3].

Lorsque l'ordre fut rétabli en Suisse, le landammann autorisa les cantons à reprendre, à partir du 10 mars 1803, les couleurs qu'ils portaient autrefois et les nouveaux cantons à porter celles qu'ils jugeaient à propos d'adopter. A la suite de cette permission, le comité d'organisation de Fribourg se hâta d'adopter les anciennes couleurs, et il fit connaître cette décision à la troupe et au peuple rassemblés devant l'hôtel de ville [4]. C'était donc l'écusson noir et blanc et la

---

[1] Manual n° 158. Séance du 20 août 1607.

[2] Décret du 14 avril 1798. Bulletin des lois de la république helvétique I, 4.

[3] Lettre du préfet national de Fribourg, 2 août 1799. Livres auxiliaires de l'administration, n° 96, p. 263.

[4] Protocole de la commission d'organisation, n° 114, f° 2.

livrée noire et bleue. Nous en avons un exemple dans le portrait d'un huissier de cette époque qui porte un hoqueton, une cocarde et une pertuisane avec une houppe, le tout aux couleurs noire et bleue; par contre, il a sur la poitrine un écu sable et argent[1]. Le landammann d'Affry portait à son chapeau, à défaut de la cocarde fédérale qui n'existait pas encore, celle de son canton aux couleurs noire et bleue[2].

Le régime aristocratique de la Restauration laissa les choses dans le même état[3]; c'est au gouvernement populaire de 1830 que revient le mérite d'avoir rendu au canton de Fribourg ses couleurs héraldiques, conformes à celles de son blason.



Fig. 11

Le Conseil d'Etat, frappé de l'anomalie existante, fit faire des recherches à ce sujet; l'archiviste cantonal se donna fort peu de peine; il se borna à dire, dans un rapport très succinct, qu'il lui avait été impossible de trouver à quelle époque le gouvernement avait abandonné les *couleurs* noire et blanche pour adopter le noir et le bleu; cependant le sable et l'argent paraissent, disait il, avoir toujours été l'armoirie du canton. En suite du préavis émis par l'avoyer Joseph de Diesbach, le conseil prit la décision suivante, dans sa séance du 29 août 1831: «Le Conseil d'Etat, voulant rendre les couleurs cantonales conformes à l'écusson, décide que le noir et le blanc formeront désormais ces couleurs.

[1] Portrait de l'huissier Zosso, nommé en 1807, collection de M. Hubert Labastrou.
[2] Portrait peint par Landerset; il est ma propriété.
[3] Voir quelques drapeaux de cette époque au Musé cantonal, nos 371, 372, 392.

En conséquence, il invite le conseil de guerre à faire confectionner les nouveaux drapeaux, ainsi que les cocardes, aux couleurs prémentionnées. Les hommes de la livrée devront aussi adopter ces couleurs, lorsqu'ils recevront les 50 francs qui leur sont alloués tous les deux ans pour cet objet[1] ». Le conseil donna connaissance de cette transformation au Vorort fédéral, en lui annonçant l'abandon des cocardes et des drapeaux noirs et bleus[2]. La presse fribourgeoise publia dans ces termes la mesure adoptée par les autorités: «Le gouvernement a repris pour ses armoiries, les drapeaux, les cocardes et sa livrée, les anciennes couleurs du canton, sable et argent, ou noir et blanc. Les monnaies et les sceaux qui avaient toujours été conservés sur ce pied contrastaient avec les manteaux noirs et bleu foncé[3] ».

La question ainsi réglée devint définitive et, depuis lors, soit l'écu fribourgeois, soit les couleurs des manteaux des huissiers n'ont plus varié. Mais, déjà quelques années auparavant, un autre problème héraldique avait été résolu tacitement dans un sens très équitable. La constitution de 1803, issue de l'acte de médiation, avait consacré la séparation administrativre de la commune de Fribourg d'avec le reste du canton; un partage fut opéré à cette occasion; il eut pour objet, non-seulement les propriétés, les forêts, les capitaux de l'ancienne république, mais il s'étendit encore à son blason; l'écu écartelé fut divisé; le canton conserva le sable et l'argent, et la nouvelle municipalité adopta les trois tours; c'est ainsi que fut dissoute la combinaison inventée par Martin Martini.

Max de Diesbach.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bouly de Lesdain.

(Suite).

II. Dans l'Electorat de Cologne.

Un parti: Berchler[4], Bettinghausen[5], Bredenol[6], Bruwerdinchusen[7], Leysen[8], Limburg[9], Plettenberg[10], Tunen[11], Vogt v. Elsepe[12], Uelfersen[13].

---

[1] Protocole de 1831, f° 492.

[2] Correspondance extérieure du Conseil d'Etat, 1831-32, f° 344.

[3] Journal du canton de Fribourg, 31 janvier 1832, p. 33.

[4] Sceau de Frédéric de Berchler, en 1339 (Pl. 194, N° 14).

[5] Sceau d'Hermann de Bettinghausen, chevalier, en 1333 (Pl. 194, N° 15).

[6] Sceau d'Erenfried de Bredenol, en 1284 (Pl. 194, N° 7). — Cf. *Ibid.*, Nos 8, 9 et 10. Bredenol porte *parti d'or et d'azur.*

[7] Sceau d'Arnold de Bruwerdinchusen, en 1371 (Pl. 195, N° 2).

[8] Sceau de Jean de Leysen, en 1392 (Pl. 194, N° 17).

[9] Sceau de Guillaume de Limburg, en 1275 (Pl. 195, N° 1).

[10] Sceau d'Henri de Plettenberg, chevalier, en 1266 (Pl. 194, N° 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2-4, 5 et 6, et pl. 264, N° 5. Plettenberg porte *parti d'or et d'azur.*

[11] Sceau de Florin de Tunen, en 1348 (Pl. 194, N° 16).

[12] Sceau d'Henri, Vogt v. Elsepe, en 1300 (Pl. 194, N° 11). — Cf. *Ibid.*, N° 12. Vogt d'Elsepe porte *parti d'or et d'azur.*

[13] Sceau de Jean de Uelfersen, en 1326 (Pl. 194, N° 13).

Une fleur de lys: Anröchte[1], Lon[2], Ole[3], Ruden[4], Schafhausen[5], Vogt v. Ostendorf[6].

Une ancre de maçonnerie: Breidenbach[7], Hanxleden[8], Hatzfeld[9], Helfenberg[10], Langenohl[11], Middelstena[12], Rodinchusen[13], Vornholte[14]. — On peut y ajouter Roderikessen, dans l'évêché de Paderborn[15].

Une crémaillère: Brandlecht[16], Bredenol[17], Dahlhausen[18], Drutmerinchusen[19], Halver[20], Husten dit Kettler[21], Schlingworm[22], Swedinchusen[23], Werminchusen[24].

Une chaîne en pal: Altena[25], Anröchte[26], Bögghe[27], Boynen[28], Bruchausen[29], Budberg[30], Neuhof[31], Narthove[32].

---

[1] Sceau de Godefroid d'Anröchte, en 1365 (Pl. 213, No 16). — Cf. *Ibid.*, No 17.

[2] Sceau de Goblin de Lon, châtelain de Ruthen, en 1342 (Pl. 193, No 2).

[3] Sceau de Lutbert de Ole, en 1372 (Pl. 193, No 2).

[4] Sceau de Steneken de Ruden, en 1401 (Pl. 193, No 9).

[5] Sceau de Guillaume de Schafhausen, en 1375 (Pl. 193, No 4). — Cf. *Ibid.*, Nos 5 et 6. Schafhausen porte *d'or, à la fleur de lys de sable.*

[6] Sceau de Reinald Vogt v. Ostendorfs, en 1388 (Pl. 193, No 7).

[7] Sceau de Gerlach de Breidenbach, en 1403 (Pl. 211, No 22). — Breidenbach porte *d'or, à l'ancre de maçonnerie de gueules.*

[8] Sceau de Godefroid de Hanxleden, en 1393 (Pl. 211, No 20). — Cf. *Ibid.*, Nos 19 et 21. Hanxleden porte *d'azur, à l'ancre de maçonnerie d'or.*

[9] Sceau de Craft de Hatzfeld, en 1347 (Pl. 211, No 6). — Cf. *Ibid.*, Nos 7 et 8. Hatzfeld porte *d'or, à l'ancre de maçonnerie de sable.*

[10] Sceau d'Eckard de Helfenberg, en 1292 (Pl. 211, No 5).

[11] Sceau d'Evrard de Langenohl, en 1362 (Pl. 211, No 15).

[12] Sceau de Volpert de Middelstena, en 1362 (Pl. 211, No 14).

[13] Sceau d'Henri de Rodinchusen, en 1344 (Pl. 211, No 9).

[14] Sceau de Roland de Vornholte, en 1346 (Pl. 211, No 3). Cf. *Ibid.*, No 4.

[15] Sceau d'Arnold de Roderikessen, en 1266 (Pl. 247, No 1). — Cf. *Ibid.*, No 2.

[16] Sceau d'Adolphe de Brandlecht, en 1388 (Pl. 212, No 6).

[17] Sceau d'Adolphe de Bredenol, en 1351 (Pl. 212, No 7).

[18] Sceau d'Hermann de Dahlhausen, en 1320 (Pl. 212, No 5).

[19] Sceau de Bruno de Drutmerinchusen, en 1410 (Pl. 212, No 15). — Cf. *Ibid.*, No 16.

[20] Sceau d'Evrard de Halver, en 1351 (Pl. 212, No 9).

[21] Sceau de Roger de Husten, chevalier, en 1298 (Pl. 212, No 1). — Cf. *Ibid.*, Nos 2, 3 et 4. Kettler porte *d'or, à la crémaillère de gueules.*

[22] Sceau d'Ambroise Schlingworm, en 1379 (Pl. 212, No 11). — Cf. *Ibid.*, Nos 12 et 13.

[23] Sceau d'Arnold de Swedinchusen, en 1360 (Pl. 212, No 10).

[24] Sceau d'Evrard de Werminchusen, en 1399 (Pl. 203, No 8).

[25] Sceau de Detmar d'Altena, en 1333 (Pl. 213, No 1).

[26] Sceau de Godefroid d'Anröchte, en 1365 (Pl. 213, No 16). — Cf. *Ibid.*, No 17.

[27] Sceau de Gérard de Bogghe, en 1337 (Pl 213, No 5). — Cf. *Ibid.*, No 6.

[28] Sceau de Lutbert de Boynen, en 1312 (Pl. 213, No 2). — Cf. *Ibid.*, Nos 3 et 4.

[29] Sceau d'Hermann de Brochusen, en 1360 (Pl. 213, No 14). — Cf. *Ibid.*, No 15.

[30] Sceau de Goblin de Budberg, en 1355 (Pl. 213, No 11). — Cf. *Ibid*, No 12. Budberg porte *de gueules, à la chaîne d'argent.*

[31] Sceau d'Engilbert de Neuhof, en 1337 (Pl. 213, No 7). — Cf. *Ibid.*, No 8.

[32] Sceau de Ludolphe de Narthove, en 1339 (Pl. 213, No 9). — Cf. *Ibid.*, No 10.

III. *Dans les évêchés de Minden, Osnabrück et Paderborn.*

Un palé, coupé, contre-palé: v. d. Busche[1], Knehem[2], Rodinchusen[3], Slepedorp[4].

Un rencontre de taureau: v. der Aldenborg[5], Aller[6], Everstein[7], Godelheim[8], Hokerden[9], Itter[10], Kannenborch[11], Uppenbroke[12], Wettberge[13], Wiedenbrück[14], Winthusen[15].

Trois rencontres de taureau: Beveren[16], Elmerinchusen[17], Haversvorde[18], Hüpede[19].

Un crampon: Bekene[20], Büdeken[21], Diedenshausen[22], Ebbestorp[23], Lippspringe[24], Nyem[25].

Trois crampons: v. d. Aldenborch[26], Meppen[27].

* * *

Le principe de l'hérédité semble avoir en quelque peine à s'implanter dans l'héraldique westphalienne; sur vingt-quatre familles que le Dr Tumbült range dans la catégorie des dynastes, il en est huit chez lesquelles on relève des changements d'armoiries.

---

[1] Sceau de Sweder v. d. Busche, chevalier, en 1330 (Pl. 222, No 13). — Cf. *Ibid.*, Nos 14, 15 et 16. V. d. Busche porte *palé contre palé de gueules et d'argent.*

[2] Sceau de Baudouin de Knehem, en 1349 (Pl. 222, No 9). — Cf. *Ibid.*, No 10. Knehem porte *palé contre palé d'argent et de sable.*

[3] Sceau de Rembert de Rodinchusen, en 1374 (Pl. 222, No 11).

[4] Sceau de Jean de Slepedorp, juge à Neustadt-Osnabrück, en 1341 (Pl. 222, No 7).

[5] Sceau d'Albert v. d. Oldenborch, en 1384 (Pl. 235, No 13).

[6] Sceau de Jean de Aller, en 1457 (Pl. 235, No 8). — Aller porte *de sinople, au rencontre de taureau d'argent, accorné d'or.*

[7] Sceau d'Herman d'Everstein, en 1384 (Pl. 235, No 12).

[8] Sceau d'Henri de Godelheim, prévôt de l'église de Corvey, en 1408 (Pl. 235, No 7).

[9] Sceau de Bernard de Hokerden, en 1349 (Pl. 235, No 4).

[10] Sceau de Conrad d'Itter, en 1315 (Pl. 235, No 2).

[11] Sceau d'Egbert de Kannenborch, vers 1280 (Pl. 235, No 1).

[12] Sceau d'Henri d'Uppenbroke, en 1355 (Pl. 253, No 3).

[13] Sceau de Frédéric de Wettberge, chanoine à Minden, en 1488 (Pl. 235, No 10). — Wettberge porte *de gueules, au rencontre de taureau d'argent.*

[14] Sceau de Jean de Wiedenbrück, bénéficier de l'église de Paderborn, en 1464 (Pl. 235, No 9).

[15] Sceau de Jean de Winthusen, chevalier, en 1348 (Pl. 235, No 5).

[16] Sceau d'Herman de Beveren, en 1508 (Pl. 235, No 19).

[17] Sceau de Berthold d'Elmerinchusen, en 1321 (Pl. 235, No 15). — Cf. *Ibid.*, Nos 16, 17 et 18.

[18] Sceau d'Arnold de Haversvorde, en 1318 (Pl. 235, No 14). — Haversvorde porte *d'or, à trois rencontres de taureau de sable, couronnés d'or.*

[19] Sceau d'Albert de Hüpede, en 1382 (Pl. 235, No 20).

[20] Sceau de Goblin de Bekene, en 1333 (Pl. 247, No 7).

[21] Sceau de Berthold de Büdeken, chevalier, en 1337 (Pl. 247, No 5).

[22] Sceau de Gobert de Diedenshausen, en 1284 (Pl. 247, No 3). — Cf. *Ibid.*, No 4.

[23] Sceau de Ludolphe d'Ebbestorp, en 1346 (Pl. 246, No 22). — Cf. pl. 247, No 13.

[24] Sceau de Berthold de Lippspringe, en 1402 (Pl. 247, No 9). — Cf. *Ibid.*, No 10.

[25] Sceau de Gerword de Nyem, en 1336 (Pl. 247, No 8).

[26] Sceau de Ludolphe v. der Aldenborch, châtelain de Bredenborn, en 1443 (Pl. 247, No 15).

[27] Sceau d'Henri de Meppen, juge à Neustadt-Osnabrück, en 1357 (Pl. 247, No 17).

Ces changements trouvent quelquefois leur explication dans une alliance avec une héritière; on vient d'en voir un exemple chez les Bentheim. Le même fait se produit chez les sires d'Horstmar. Leurs armes primitives consistaient en un lion sur champ burelé; on les relève dès 1240 sur le sceau armorial d'Othon[1]. Celui-ci épousa Adelaïde, héritière d'Ahaus. L'aîné de ses fils, Bernard I, succédant aux biens de sa mère, en prit le nom et les armes[2], qu'il transmit à sa postérité[3].

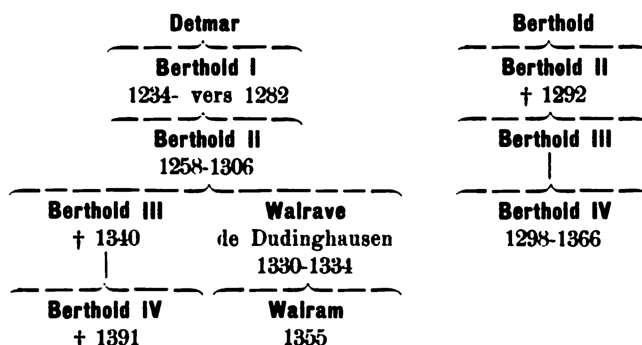
Dans les autres familles, que nous allons passer en revue, Bilstein, Büren, Dale, Limburg et la Mark, Lon, Rüdenberg et Velen, la cause des modifications semble impossible à déterminer.

Bilstein. — Le sceau armorial de Thierry II, en 1256, porte un écu à trois pals[4]. On trouve les mêmes armes sur les deux premiers sceaux, armoriaux, de son fils aîné Jean I, en 1278 et 1279[5]; le troisième sceau, équestre, en 1284, montre un écu chargé de trois roses[6]. Le cadet, Thierry III, s'arme de trois pals[7].

Thierry IV, sur un premier sceau, armorial, en 1296, porte également trois pals[8]; il les abandonne pour trois roses sur un sceau équestre en 1327[9]. La même année, sa femme, Catherine d'Arnsberg, paraît sur son sceau debout, accompagnée à droite d'un écu à l'aigle, à gauche d'un écu à trois roses[10].

Jean II enfin revient aux trois pals sur trois sceaux armoriaux de 1335, 1353 et 1361[11].

Büren. — Le sceau armorial, commun, des deux frères Detmar et Berthold, en 1220, porte un chevron vivré[12]; c'est également la pièce qui figure sur l'écu



[1] Pl. XXIII, No 3. — Horstmar porte *d'or, à sept trangles d'azur, au lion de gueules, couronné d'or, brochant sur le tout.*

[2] Pl. XXIII, No 5. — Ahaus porte *écartelé d'or et de gueules.*

[3] Pl. XXIII, Nos 6 à 9; pl. XXIV, Nos 1, 2, 4 et 5.

[4] Pl. XLI, No 4.

[5] Pl. XLI, No 5 et XXIII, No 14.

[6] Pl. XIV, No 1.

[7] Pl. XXXIV, No 1.

[8] T. I, p 34.

[9] Pl. XIV, No 2.

[10] Pl. XXXIV, No 2.

[11] Pl. XLI, No 6, et p. 34.

[12] Pl. XL, No 1.

de leurs enfants [1]. Mais, à la génération suivante, le meuble change: on trouve un lion sur les sceaux de Berthold II (branche aînée), en 1276 [2] et de Berthold III (branche cadette), en 1311 [3].

La branche cadette reste dès lors fidèle au lion [4]. La branche aînée demeure hésitante. Berthold III revient au chevron [5], que son fils Berthold IV abandonne pour le lion [6]. Le sceau équestre de Walrave I (1322), assez fruste, ne laisse pas distinguer la figure qui charge l'écu [7]. Walram, en 1355, porte un lion [8]

Dale. — Le sceau équestre d'Othon I, comte de Dale, en 1228, le montre armé d'un écu portant trois oiseaux contournés [9]. Son fils Henri II, en 1272, sur un sceau du même type, porte six membres d'oiseau [10].

Ces mêmes armes se retrouvent en 1320 sur le sceau de son arrière-petite-fille Cunégonde, épouse d'Othon V de Tecklenburg [11].

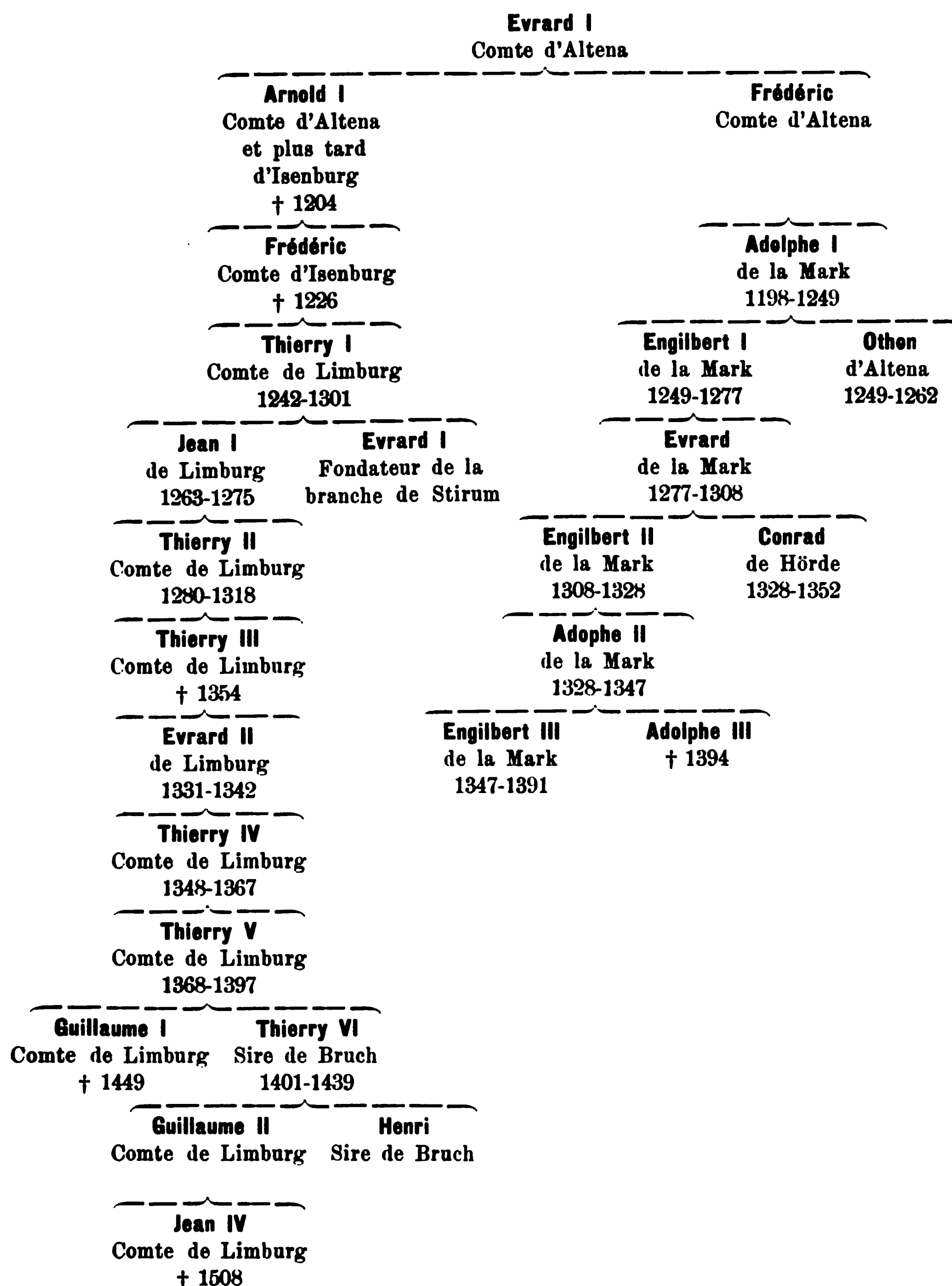
Limburg et La Mark. — Ces deux maisons, issues d'une souche commune, ont, jusqu'au milieu du XIVe siècle, modifié à plusieurs reprises leurs armoiries. M. Seyler a déjà signalé, d'ailleurs, l'intérêt qu'offre, à ce point de vue, leur histoire héraldique.

Nous avons mentionné plus haut le sceau équestre d'Arnold I, comte d'Altena en indiquant qu'il portait probablement une rose, mais peut-être aussi un simple *umbo*. La rose est très distincte sur le sceau équestre de Frédéric, comte d'Isenburg, en 1220 [12]; elle figure également sur les sceaux de son successeur, Thierry I [13]. On blasonnera plus tard *d'or, à la rose de gueules.*

L'aîné des fils de Thierry, nommé Jean, fondateur de la ligne de Haut-Limburg, scelle, en 1274, d'un sceau armorial à la rose, mais la même année un lion rampant figure dans le champ du sceau secret [14]. A partir de Thierry II, son fils, le lion rampant à queue fourchée, qui apparaît en 1312 [15], devient l'emblême définitif de la maison de Limburg [16]. Il faut noter que la rose (surmontée d'une touffe de plumes) apparaît encore en 1338 comme cimier sur un *Helmsiegel* de Thierry III [17].

---

[1] Pl. XIV, No 6; pl. XXXVI, Nos 1, 10 et 11.
[2] Pl. XXXVI, No 2.
[3] Pl. XXXVII, No 1.
[4] Pl. XXXVII, Nos 2 à 6; pl. XXXIX, No 14.
[5] Pl. XXXVI, Nos 3 et 4; pl. XL, No 10.
[6] Pl. XXXVI, Nos 6 et 7.
[7] Pl. XXXVIII, No 7.
[8] Pl. XXXVI, No 9.
[9] Pl. XIII, No 5.
[10] Pl. XIII, No 6.
[11] Pl. XL, No 8.
[12] Pl. XV, No 1.
[13] Pl. XIII, No 2; pl. XVI, No 14; pl. XXXI, No 4.
[14] Pl. XXXI, Nos 6 et 7.
[15] Pl. XXXI, No 9.
[16] Pl. XXI, Nos 9, 10, 12 et 13; pl. XXXII, Nos 1 à 4. — Limburg porte *d'argent, au lion de gueules, armé et couronné d'or, lampassé d'azur.*
[17] Pl. XXXI, No 11.



Le second fils, Evrard I, fondateur de la ligne de Stirum, porte encore la rose, en 1286, sur son premier sceau[1]; un lion rampant se dresse dans le champ même du contre-sceau[2]. En 1303, un deuxième sceau porte l'écu au lion rampant, la queue fourchée, qui demeurera également héréditaire dans cette branche[3].

[1] Pl. XXXI, No 8.
[2] T. I, p. 28.
[3] *Ibid.*

Au point de vue sigillographique, la maison de la Mark n'apparaît qu'av Adolphe I. Son premier sceau équestre, en 1213, le montre armé d'un boucli vu par sa face interne[1]; sur les deux autres, en 1226, l'écu porte un lion issa d'une fasce échiquetée[2].

Engilbert I, son fils aîné, usa également de trois sceaux, mais du ty armorial. Le plus ancien, en 1251, offre les mêmes armes que ceux de s père[3]. Le deuxième, en 1254, porte un écu à la fasce échiquetée seule; da le champ du contre-sceau figure une rose à quatre feuilles[4]. Le troisième scea en 1267, montre les mêmes armes que le premier; le contre-sceau est semblabl

Othon, frère cadet d'Engilbert, scelle en 1251, d'un sceau armorial a mêmes armes; le contre-sceau porte un écu au lion[6].

D'Evrard I, fils d'Engilbert, on connaît deux sceaux. Le premier (128 armorial, est aux anciennes armes; au contre-sceau toutefois l'écu n'est char que d'une fasce[7]. Le deuxième (1291), équestre, n'offre également que la fasc mais au contre-sceau, la fasce est surmontée d'un lion issant[8]. Irmengarde Berg, sa femme, use la même année d'un sceau équestre au type de chasse, av contre-sceau à la fasce[9].

Evrard laissa deux fils, Engilbert II et Conrad de Hörde.

Ce dernier, sur ses deux sceaux (1336, armorial; 1343, équestre) porte l anciennes armes, lion et fasce[10].

L'aîné, Engilbert, s'arme de même sur ses deux premiers sceaux, arm riaux (1297 et 1305)[11]. Les troisièmes et quatrièmes (1319, équestre; 133 armorial) n'offrent plus que la fasce; le contre-sceau du troisième, cependant, joint encore le lion issant[12]. Sa femme, Mathilde d'Arenberg, porte les ancienn armes sur son premier sceau (1317)[13] et les nouvelles sur le second (1318)

Adolphe II fit successivement usage de huit sceaux:

A. Armorial: fasce échiquetée, surmontée d'une étoile au canton dextre[15].

B. « fasce échiquetée, surmontée d'un lion issant; bordure simple

C. « fasce échiquetée, à la bordure engrêlée[17].

---

[1] Pl. X, No 1.

[2] Pl. X, Nos 2 et 3. — La Mark ancien porte *d'or, à la fasce échiquetée d'argent de gueules, surmontée d'un lion issant de gueules.*

[3] T. I, p. 29.

[4] Pl. XXXII, No 9.

[5] T. I, p. 30.

[6] Pl. XXII, No 10.

[7] Pl. XXXIII, Nos 1 et 2.

[8] Pl. X, No 4, et pl. XVI, No 1.

[9] Pl. XVI, No 2.

[10] Pl. X, No 6; pl. XVI, No 3 et pl. XXXIII, No 6.

[11] T. I, p. 30, et pl. XXXIII, No 3.

[12] Pl. XI, No 1; pl. XVI, No 4 et pl. XXXIII, No 4.

[13] Pl. XXXIII, No 5.

[14] Pl. XXXVIII, No 9.

[15] Pl. XXXIII, No 8.

[16] Pl. XXXIII, No 9.

[17] Pl. XXXIX, No 6.

D. Equestre: fasce échiquetée, — Au contre-sceau, fasce échiquetée surmontée d'un lion issant [1].

E. « « « [2].

F. Armorial: « « [3].

G. « « « [4].

H. « « « [5].

Sa femme, Marguerite de Clève, en 1347, porte un écu parti d'un demi rais et d'une fasce échiquetée [6].

A partir de cette époque, du reste, l'écu à la fasce échiquetée forme les armes définitives de la maison de la Mark. Un contre-sceau d'Engilbert III, en 1348, montre néanmoins encore le lion issant [7].

Engilbert III étant mort sans postérité, Adolphe III, son frère cadet joignit La Mark au comté de Clève, qu'il possédait depuis 1368.

Lon. — Les comtes de Lon, dont le plus ancien sceau remonte à 1247 [8], portent une tierce surmontée de trois oiseaux rangés [9]. A la même souche se rattachent:

les Remen, qui portent une fasce surmontée de trois oiseaux [10];

les Barnsfeld [11] et les Werenzo [12], trois oiseaux rangés en chef;

les Bitter, un chef chargé de trois oiseaux [13].

Rüdenberg. — Conrad II, sire de Rüdenberg et burgrave de Stromberg, use, en 1250, de deux sceaux armoriaux. L'un, sur lequel il prend le titre de burgrave porte un écu au chef chargé de trois oiseaux [14]; l'autre, sceau secret de Rüdenberg, offre un écu au chien rampant [15].

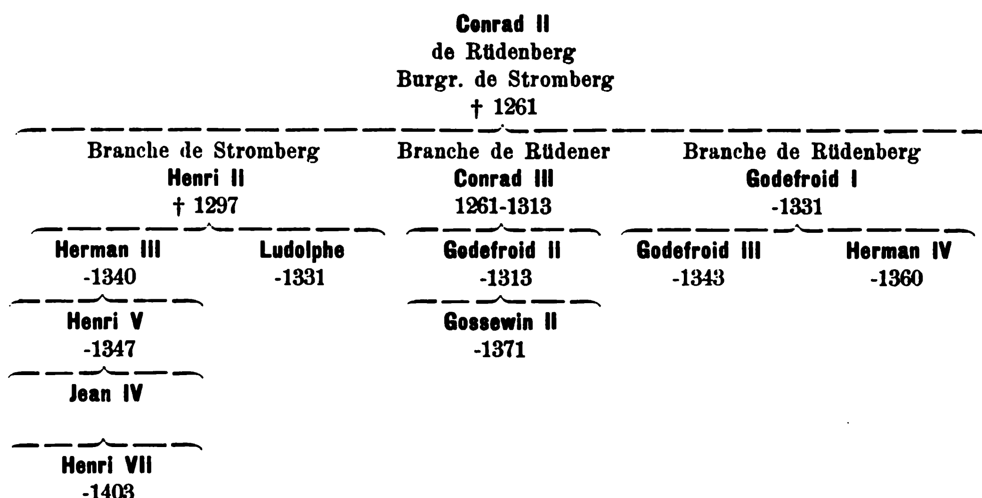
De Conrad II vinrent trois branches, Stromberg, Rüdener et Rüdenberg.

Dans la première, Henri II porte le chef aux trois oiseaux sur deux sceaux armoriaux de 1284 et 1293 [16]. Un petit sceau secret de cette dernière année montre un chien rampant dans le champ [17].

Herman III scelle d'un sceau semblable à ceux de son père; deux sceaux secrets, également employés comme contre-sceaux, offrent le chien rampant [18].

---

[1] Pl. XI, No 2, et pl. XVI, No 5.
[2] Pl. XI, No 4.
[3] T. I, p. 31.
[4] *Ibid.*
[5] *Ibid.*
[6] *Ibid.*
[7] Pl. XVI, No 5.
[8] Pl. XXIV, No 10.
[9] Pl. XXIV, Nos 11 et 12.
[10] Pl. XXV, Nos 2 et 3.
[11] Pl. XV, No 6, et pl. XXV, Nos 7 et 8.
[12] Pl. XV, No 5, et pl. XXV, No 4.
[13] Pl. XXV, No 5.
[14] Pl. XXVI, No 5.
[15] Pl. XXVI, No 6.
[16] Pl. XXVI, Nos 7 et 8.
[17] Pl. XXVI, No 9.
[18] T. I, p. 19.



Son frère Ludolphe, sur un sceau armorial de 1309, porte les armes de Stromberg, mais charge de trois roses le champ de l'écu [1]. Sur un sceau secret de 1309 figure encore le chien rampant dans le champ [2].

Henri V, son fils, remplace les roses par un massacre de cerf sur un sceau armorial de 1330 [3].

Le premier sceau de Jean IV, son petit-fils, offre, en 1360, les mêmes armes [4]. Le massacre a disparu, en 1394, sur un second sceau [5].

Henri VII enfin, dernier mâle de sa branche, use également de deux sceaux portant les armes ordinaires de Stromberg, en 1394 [6] et 1403 [7].

La seconde branche, celle des Rüdener, s'arme d'un chien rampant, dont les plus anciens exemples sont fournis par les sceaux de Conrad III [8] et de son petit-fils Gossewin II [9].

Le fondateur de la branche de Rüdenberg, Godefroid I, porte, sur un premier sceau (1289), un chien brochant sur une fasce [10]; un deuxième sceau, en 1293, porte une fasce chargée de trois oiseaux, brochant sur un chien [11].

L'écu au chien, sans adjonction d'autre pièce, est adopté par ses deux fils Godefroid III (1336) [12] et Herman IV (1336) [13]; il se transmet dès lors sans changement à leurs descendants.

---

[1] Pl. XXVI, No 10.
[2] P. 19.
[3] Pl. XXVI, No 11.
[4] Pl. XXXIX, No 13.
[5] Pl. XXXVIII, No 10.
[6] T. I, p. 20.
[7] Pl. XXVI, No 12.
[8] Pl. XXVII, Nos 1, 2 et 3.
[9] T. I, p. 20, et pl. XXVII, No 5.
[10] Pl. XXVII, No 6.
[11] Pl. XXVII, No 7.
[12] Pl. XXVII, No 8.
[13] Pl. XXVII, No 9.

Velen. — Le sceau armorial de Conrad, en 1264, porte trois bandes échiquetées sous un chef[1]. Le même écu figure sur les sceaux de Simon I en 1315[2] et d'Herman III en 1327[3].

Plus tard, en 1372, ce même Herman adopte un écu chargé de trois oiseaux rangés en chef[4], écu qui demeurera héréditaire dans sa famille.

En dehors des familles de dynastes, on relève encore des changements analogues chez les Callendorp[5], Hake[6], Haren[7], Hörde[8], v. d. Horst[9], Lembeck[10], Lüdinghausen[11], Marschall[12], Mellrich[13], Münchausen[14], Neheim[15], Padberg[16], Prins[17], Romberg[18], Top[19] et Velmede[20].

* * *

Il ne faut pas confondre avec les *changements* d'armoiries les simples *variantes*, assez nombreuses en Westphalie, comme d'ailleurs dans toute l'Allemagne. Ces variantes peuvent se ranger, à quelques exceptions près, en sept catégories:

1° Variantes dans le nombre des subdivisions.

Le sceau de Witkind I de Grafschaft, en 1284, offre un écu à trois pals[21]; on n'en compte plus que deux sur celui de ses successeurs[22].

Amelung de Driburg, en 1274, porte un triangulé de deux tires; il y en a trois sur les sceaux de Rabe, en 1318, d'Herman en 1334, etc[23].

Les Soest s'arment d'un burelé de douze pièces au lion couronné brochant[24]; le burelé a quatorze pièces sur les sceaux de Werner en 1249 et d'Henri en 1341[25].

---

[1] Pl. XXV, No 9.
[2] Pl. XXV, No 10.
[3] Pl. 142, No 8.
[4] Pl. 147, No 6. — Velen porte *d'or, à trois merlettes de gueules, rangées en chef.*
[5] Pl. 229, No 16; pl. 238, No 2 et pl. 263, No 11.
[6] Pl. 157, Nos 10, 11 et 12; pl. 159, No 14.
[7] Pl. 252, Nos 10 à 13.
[8] Pl. 232, Nos 9 à 12; pl. 241, Nos 1 à 4, et pl. 250, Nos 1 et 2.
[9] Pl. 225, Nos 17 à 20, et pl. 261, Nos 16, 17 et 18.
[10] Pl. 154, Nos 1 à 4.
[11] Pl. 183, Nos 6 à 11.
[12] Pl. 231, Nos 5 et 6, et pl. 237, Nos 9 et 10.
[13] Pl. 204, Nos 7 et 8, et pl. 207, No 23.
[14] Pl. 236, No 7, et pl. 255, Nos 1 à 5.
[15] Pl. 200, Nos 6, 7 et 8; pl. 208, Nos 5 à 9, et pl. 215, No 15.
[16] Pl. 220, Nos 1 à 8.
[17] Pl. 211, Nos 16, 17 et 18.
[18] Pl. 152, Nos 1 et 2, et pl. 192, Nos 18, 19 et 20.
[19] Pl. 233, No 18; pl. 249, No 11, et pl. 264, No 10.
[20] Pl. 191, Nos 22 et 23, et pl. 198, Nos 9 et 10.
[21] Pl. XXXIV, No 4.
[22] Pl. XXXIV, Nos 3, 5, 6 et 7. — Grafschaft porte *d'or, à deux pals de gueules.*
[23] Pl. 221, Nos 11 à 14. — Les armoriaux modernes blasonnent *d'or, à sept trangles d'azur.*
[24] Pl. 183, Nos 2, 3 et 4.
[25] *Ibid.*, Nos 1 et 5.

2° Variantes dans le nombre des figures.

Nous avons déjà dit que les Tecklemburg s'armaient *de gueules, à trois feuilles de nénuphar d'argent;* une seule feuille charge l'écu sur un sceau secret d'Othon IV, en 1299[1].

Othon de Smerten, en 1336, porte un lambel surmonté de deux roses; en 1338, ses frères André, Willo et Brando, ainsi que son fils Jacques, s'arment de deux lambels surmontés de même[2].

Cette même année, Gerlach d'Ernese porte un écureuil naissant (contourné) tandis qu'on en voit trois, en 1380, sur le sceau de Werneke d'Ernese[3]. Le sceau d'Antoine de Vesperde, en 1367, montre un écu chargé d'une seule tête humaine bouclée; celui d'un autre Antoine, en 1404, offre un écu à trois têtes[4]. Trois coupes figurent en 1313, sur l'écu de Jean, dit Stapel; à partir de 1324, ses descendants n'en ont jamais porté qu'une[5].

3° Variantes dans la disposition des pièces.

Il faut d'abord signaler ici l'emploi de la barre au lieu de la bande. C'est une disposition qu'on remarque en 1309, sur le sceau de Reinfried de Schorlemer[6]; en 1357, sur celui de Jean de Langen[7]; en 1367, sur celui de Bernard de Steinbeck[8]; en 1362, sur celui de Bernard de Dungeln[9], etc. Le sceau de Conrad Malemann, en 1342, offre un lambel en barre et non en bande[10].

Au lieu de regarder la droite de l'écu, ce qui est la règle, les animaux sont parfois contournés. Il en est ainsi notamment sur le sceau de Ludolphe de Stromberg, en 1309[11]. Ce genre de variantes, toutefois, ne semble pas très fréquent.

En 1412, le sceau de Mathilde de Rees, épouse de Roger v. d. Horst, porte deux écus accolés; le lion du premier écu (v. d. Horst) est, *par courtoisie*, tourné du côté du second[12].

Tandis que les Velzeten s'arment ordinairement d'une fasce surmontée de deux oiseaux[13], les deux oiseaux sont *affrontés* sur le sceau d'Henri de Velzeten, en 1444[14].

Trois petites pièces peuvent aussi être disposées de manières différentes.

---

[1] Pl. XX, No 6.

[2] Pl. 223, Nos 15 et 16, et p. 57.

[3] Pl. 170, Nos 10 et 11.

[4] Pl. 255, Nos 18 et 19.

[5] Pl. 251, Nos 10, 11, 13 et 16. — Stapel porte *d'argent, à la coupe de gueules.*

[6] Pl. 226, No 14. — Schorlemer porte *de gueules, à la bande bretessée contre bretessée d'argent.*

[7] Pl. 150, No 2. — Langen porte *d'azur, à la bande de losanges d'or.*

[8] Pl. 156, No 11.

[9] Pl. 151, No 17. — Dungeln porte *d'argent, à la bande de sable, chargée de trois losanges aboutés d'or.*

[10] Pl. 153, No 9.

[11] Pl. XXVI, No 10.

[12] Pl. 264, No 25.

[13] Pl. 147, Nos 1 et 2.

[14] *Ibid.*, No 3.

L'écu de Bruno d'Esten, en 1329, porte un chef chargé de trois forces; celui d'Arnold, en 1338, est coupé, à trois forces, 2 et 1 [1].

Richard de Walstedde, en 1336, porte trois boules en pal; Jean les place 2 et 1, en 1377 [2]. Jean Vreseler, en 1372, reunit trois cors en pairle, les embouchures en cœur, et Matthieu, en 1398 les sépare pour les disposes 2 et 1 [3].

Jean de Valbert, en 1450, s'arme de deux croisettes pattées en pal; en 1464, un homonyme, à moins que ce ne soit le même personnage, les range en fasce [4].

On serait encore tenté de classer dans cette catégorie la variante assez singulière que présentent les sceaux des Etteln: celui de Léopold, en 1290, porte six losanges, 3, 2 et 1, sous un chef au lambel de 4 pendants; celui de Willard, en 1318, porte un fretté sous un chef chargé de 4 pals [5].

4° Variantes dans la position des animaux.

En 1331, Ludolphe Marschall porte un lion rampant; en 1381, Bernard s'arme d'un lion passant [6]. Le cerf est saillant sur les sceaux Siegfried, dit Hert, en 1360, et de Bernard, en 1443; il est passant sur celui de Berthold, en 1390 [7]. On trouve enfin, changement plus grave, un bêlier naissant sur le sceau de Gérard de Weddern, en 1312, et un bêlier entier, sur celui d'Alard, en 1333 [8].

5° Modifications dans le champ.

Les variantes de cette catégorie ne sont pas non plus bien nombreuses. Les plus anciens sceaux des Erwitte offrent un lion couronné, tantôt sur champ plein [9], tantôt sur champ fascé [10]. Les Frydag s'arment *d'azur, à trois annelets d'argent* [11]; le sceau d'Herman, en 1365, porte un écu coupé, le chef chargé de trois annelets, 2 et 1, et celui d'un autre Herman, en 1396, un écu également coupé, la pointe chargée de trois annelets, 2 et 1 [12]. Tandis que les v. d. Horst placent généralement leur lion sur un champ burelé [13], l'écu de Baudouin, en 1353, est simplement coupé au lion brochant [14].

6° Changement de pièces.

Les Witten s'arment, les uns d'un chef chargé de trois losanges [15]; les autres, d'un chef chargé de deux lions rampants et adossés [16].

[1] Pl. 163, Nos 5 et 6.
[2] Pl. 162, Nos 18 et 19.
[3] Pl. 164, Nos 10 et 11.
[4] Pl. 193, No 27; pl. 216, No 14.
[5] Pl. 223, Nos 4 et 5.
[6] Pl. 231, Nos 5 et 6.
[7] Pl. 185, Nos 16, 17 et 18.
[8] Pl. 172, Nos 1 et 2.
[9] Sceaux de Wessel et de Rodolphe, en 1298 et 1357 (Pl. 184, Nos 5 et 6).
[10] Sceaux de Jean, chevalier, en 1240; de Rodolphe, chevalier, en 1280; et d'Helmich en 1354 (Pl. 184, Nos 2, 3 et 7).
[11] Pl. 160, Nos 1, 2 et 4.
[12] Pl. 160, Nos 3 et 5.
[13] Pl. 184, Nos 11 et 13.
[14] *Ibid.*, No 12.
[15] Pl. 201, Nos 1 et 2.
[16] *Ibid.*, Nos 4 et 5. — Les armoriaux modernes blasonnent *coupé de gueules, à deux lions rampants et adossés d'or, et d'argent.* — L'écu d'Herman, en 1403, est bien *coupé*, mais on ne saurait voir autre chose qu'un *chef* sur celui d'Evrard, en 1283.

Les Kerssenbrock portent *d'or, à la bande d'azur, chargée de trois roses d'argent, boutonnées du champ*[1]; sur l'écu de Riquin, en 1498, les trois roses chargent une fasce surmontée d'un *B*[2]. Ludolphe de Heerse, en [illegible], porte un chef chargé de trois roses[3]; sur les sceaux de deux autres personnages du même nom, en 1337 et 1379, les trois roses sont rangées sur une fasce[4].

L'écu d'Ortwin de Graes, en 1351, est écartelé; celui de Guillaume en 1417 et d'Henri en 1586 est écartelé en sautoir[5].

Jean et Herman de Bockraden en 1347 et 1448, portent un écu parti: au 1er, trois pattes d'animal l'une sur l'autre, au 2e, un lion rampant. Sur le sceau d'Eustache, en 1379, l'écu est coupé: en chef, un lion passant; en pointe, trois pattes d'animal rangées en fasce[6].

7° Addition de pièces.

Henri de Klinge, en 1361, porte trois annelets chargés chacun de quatre roses, rangés en fasce[7]; sur les sceaux de Rodolphe en 1364, de Conrad en [illegible] et d'Henri en 1446, les annelets chargent une bande[8].

Conrad d'Istorpe, en 1299, porte trois roses rangées en fasce; Frédéric, en 141[illegible], une fasce chargée de trois roses[9]. Dans le même ordre d'idées, Ludeken d'Ackenschock, en 1455, s'arme de trois boules en pal; Jean, en 1494, d'un pal chargé de trois boules[10]. On trouve encore trois feuilles de nénuphar en bande sur l'écu de Berthold de Billam en 1333, et une bande chargée de trois feuilles sur celui de Ludolphe, la même année[11].

Les Ascheberg s'armaient primitivement d'un chef chargé de deux besants[12]; une branche de tilleul couvre en outre le champ de l'écu sur le sceau de Berthold d'Ascheberg, en 1313[13]. Les Davensberg portent également un chef chargé de deux besants[14]: un buste de roi, issant de la pointe, se remarque sur le sceau d'Herman, chevalier, vers 1300[15].

Les armes primitives des Quernheim consistaient en une fasce[16]. Helmbert, en 1356, accompagne celle-ci de sept oiseaux, 4 en chef, rangés, 3 en pointe

---

[1] Pl. [illegible], Nos 1, 2 et 3.
[2] *Ibid.*, No 4.
[3] Pl. 242, No 1.
[4] *Ibid.*, Nos 2 et 3.
[5] Pl. 15[illegible], Nos 1, 2 et 3. — Graes porte *écartelé de sable et d'argent.*
[6] Pl. 15[illegible], Nos 2, 3 et 4.
[7] Pl. 242, No [illegible].
[8] *Ibid.*, Nos 10, 11 et 12.
[9] *Ibid.*, Nos 4 et 5.
[10] Pl. [illegible], Nos 20 et 21.
[11] Pl. 177, Nos 2 et 3.
[12] Pl. 143, Nos 7 et 8. — Les armoriaux modernes blasonnent *coupé, de gueules, à deux plats à cannelures en volutes d'or, et d'or plein.*
[13] *Ibid.*, No 6.
[14] *Ibid.*, Nos 1 et 3.
[15] *Ibid.*, No 2.
[16] Pl. 224, Nos 7, 8 et 9. — Quernheim porte *d'argent, à la fasce de gueules.*

2 et 1; son frère Godefroid, la même année, se contente de trois oiseaux, 2 et 1[1].

Frédéric de Hain, en 1239, porte deux fasces; un autre Frédéric, en 1313, deux fasces accompagnées de six fleurs de lys 3, 2 et 1; Godefroid en 1346, deux fasces accompagnées de douze roses, 5, 4 et 3[2].

Henri Ledebur, en 1347, accompagne de trois têtes humaines le chevron de sa famille[3].

Toutes ces modifications n'ont, en principe, d'autre raison d'être que la fantaisie du titulaire; dans un petit nombre de cas, cependant, elles pourraient constituer des brisures[4].

* * *

Au milieu du XIIIe siècle apparaissent, soit dans le champ même de l'écu, soit sur les meubles qui le chargent, les premières traces de diapré. En dehors d'un assez petit nombre d'exceptions, ce diapré se manifeste sous trois formes:

1° Hachures croisées en diagonale, avec pois au milieu de chaque losange;

2° Hachures croisées en diagonale, avec croisette au milieu;

3° Arabesques.

Le tableau suivant indique les proportions dans lesquelles se rencontrent ces divers types.

	Hachures avec pois[5]	Hachures avec croisette[6]	Arabesques[7]	Divers
1226 à 1250	1	—	—	1
1251 à 1275	6	5	—	2
1276 à 1300	9	3	2	4
1301 à 1325	6	7	1	2
1326 à 1350	4	4	3	1
1351 à 1375	—	2	1	—
1376 à 1400	—	—	1	—
1401 à 1425	—	—	1	—
	26	21	9	10

Les types classés sous la rubrique « Divers » offrent les combinaisons suivantes:

---

[1] Pl. 225, Nos 4 et 5.

[2] Pl. 196, Nos 1, 2 et 3.

[3] Pl. 228, No 4.

[4] Cf. les observations du Dr Ilgen. T. IV, Introd., col. 36.

[5] XVI. 4, 6 et 9 — XXIII. 5 — XXVI. 8 — XXX. 9 — 142. 10 — 143. 2 — 147. 1 — 149. 4 — 194. 2, 7, 8 et 11 — 196. 11 — 204. 14 — 205. 1 — 220. 1 et 2 — 221. 11 — 224. 15 — 227. 15 — 231. 17 — 235. 1 — 249. 11 — 263. 3.

[6] XXIII. 8 — XXIV. 1 — XXV. 2 — XXXII. 9 — XXXV. 7 — XXXVIII. 1 — XXXIX. 7 143. 1 — 169. 2 — 194. 1 — 196. 2 — 201. 2 — 201. 4 — 224. 1 — 225. 3 — 228. 6 — 247. 3 — 251. 11 — 252. 25 — 261. 15 — 261. 16.

[7] 144. 1 — 144. 11 — 203. 10 — 228. 3 — 231. 19 — 234. 4 — 236. 22 — 242. 2 — 242. 4.

1° Traits horizontaux réunis par des hachures verticales très rapprochées: sceaux de Conrad II et d'Henri II de Stromberg, en 1250 et 1284[1].

2° Semis de pois: sceaux d'Herman de Münster en 1270 et d'Henri Ledebur en 1347[2].

3° Hachures croisées en diagonale, avec quatre pois au milieu: sceau de Berthold I de Büren, en 1276[3].

4° Hachures croisées en diagonale, avec trèfle tigé au milieu: sceau de Goswin d'Eppenhausen, en 1282[4].

5° Hachures croisées en diagonale, avec fleur de lys au milieu: sceau de Godefroid de Meinhövel, en 1299[5].

6° Hachures croisées en diagonale, avec losange chargé d'un point au milieu: sceau d'Albert de Rokinchusen, en 1301[6].

7° Hachures croisées en diagonale, avec rond chargé d'un point au milieu: sceau de Berthold, dit Torck, en 1313[7].

Si le diapré disparaît avec les premières années du XVe siècle, c'est que le module très restreint des sceaux ne permet plus d'y faire figurer aucun ornement accessoire.

* * *

Le cimier occupe, dans l'héraldique allemande, une place presque aussi importante que l'écu lui-même; il apparaît cependant beaucoup plus tard. Dans notre région, il se rencontre pour la première fois en 1240, sur le sceau équestre d'Othon de Vechte: le heaume de ce personnage est cimé d'une branche de tilleul[8].

Vingt-cinq ans plus tard, on voit le heaume cimé charger, seul, le *contre-sceau*. Il en est ainsi, en 1265, pour Othon de Ravensberg[9]; en 1284, pour Jean I de Bilstein[10]; en 1299, pour Berthold III de Büren[11]; en 1308, pour Louis d'Arnsberg[12], etc.

Le cimier continue à augmenter d'importance, et on le trouve, en 1266, sur le *sceau* de Bodon de Homburg[13]; en 1292, sur celui d'Othon de

---

[1] Pl. XXVI, Nos 6 et 7.
[2] Pl. 142, No 1, et pl. 228, No 4.
[3] Pl. XXXI, No 1.
[4] Pl. 220, No 11.
[5] Pl. 142, No 6.
[6] Pl. 148, No 15.
[7] Pl. 201, No 13.
[8] Pl. XII, No 1.
[9] Pl. XVI, No 7.
[10] Pl. XVI, No 13.
[11] Pl. XL, No 11.
[12] Pl. XVIII, No 7.
[13] Pl. 257, No 1.

Lon[1]; en 1297, sur celui de Rechwin d'Ostenvelde[2]; en 1299, sur celui de Ludolf d'Osdagessen[3]; en 1302, sur celui de Jean de Bentheim[4]; etc.

Le heaume posé sur l'écu n'apparaît que tout à la fin du XIIIe siècle. Les plus anciens exemples de cette réunion sont fournis par les sceaux d'Herman de Davensberg, en 1298[5]; de Frédéric de Schagen, en 1305[6]; de Bernard de Bevern[7] et de Beuves de Strünkede[8], en 1308; de Nicolas Eifeler[9] et de Baudouin de Warendorf[10], en 1315; etc.

Les tableaux suivants indiquent les proportions dans lesquelles se rencontrent, au XIVe et XVe siècle, l'écu seul, le heaume cimé seul et l'écu timbré du heaume. On en a éliminé les ecclésiastiques, et on n'y a pas fait de distinction entre les contre-sceaux et les sceaux proprement dits.

Dynastes.

	Ecu[11]	Cimier[12]	Armes complètes[13]
1301 à 1325	33	6	3
1326 à 1350	22	9	3
1351 à 1375	13	2	2
1376 à 1400	5	1	3
1401 à 1425	1	—	3
1426 à 1450	—	—	7
1451 à 1475	1	—	1
	75	18	22

[1] Pl. 179, No 7.
[2] Pl. 181, No 6.
[3] Pl. 257, No 2.
[4] Pl. XXI, No 5.
[5] Pl. 143, No 3.
[6] Pl. 261, No 15.
[7] Pl. 144, No 6.
[8] Pl. 169, No 11.
[9] Pl. 155, No 17.
[10] Pl. 169, No 3.
[11] De 1301 à 1325: XVI. 4 — XVI. 12 — XX. 7 — XXIII. 6 — XXIII. 8 — XXIV. 6 — — XXIV. 12 — XXV. 5 — XXV. 10 — XXV. 11 — XXV. 12 — XXVI. 10 — XXVII. 7 — XXVIII. 9 — XXIX. 9 — XXX. 4 — XXXI. 2 — XXXI. 9 — XXXIII. 3 — XXXIII. 8 — XXXIII. 9 — XXXIV. 5 — XXXIV. 11 — XXXIV. 13 — XXXV. 1 — XXXVI. 3 — XXXVII. 1 — XXXVII. 9 — XXXIX. 2 — XXXIX. 4 — XXXIX. 7 — XL. 4 — XLI. 2.
De 1326 à 1350: XVI. 3 — XVI. 5 — XVI. 6 — XXI. 2 — XXIV. 1 — XXV. 3 — XXVI. 1 — XXVI. 4 — XXVI. 11 — XXVII. 8 — XXVII. 9 — XXXI. 3 — XXXIII. 6 — XXXIV. 7 — XXXV. 9 — XXXVI. 4 — XXXVI. 6 — XXXVII. 2 — XXXVII. 3 — XXXVII. 6 — XXXIX. 6 — XLI 6.
De 1351 à 1375: XXI. 7 — XXIV. 7 — XXV. 4 — XXV. 8 — XXVI. 3 — XXVII. 7 — XXXI. 10 — XXXI. 13 — XXXVI. 7 — XXXVI. 9 — XXXVII. 4 — XXXVIII. 12 — XXXIX. 13.
De 1376 à 1400: XXIV. 2 — XXIV. 3 — XXIV. 9 — XXXVIII. 4 — XXXVIII. 10.
De 1401 à 1425: XXVI. 12.
De 1451 à 1475: XXXIII. 12.
[12] et [13] voir p. 72.

Evêché de Münster et terres limitrophes.

	Ecu [1]	Cimier [2]	Armes complètes [3]
1301 à 1325	44	9	4
1326 à 1350	145	33	7
1351 à 1375	122	23	7
1376 à 1400	99	12	11
1401 à 1425	65	1	11
1426 à 1450	40	4	25
1451 à 1475	23	1	17
1476 à 1500	26	1	16
	564	84	98

[12] De 1301 à 1325: XXI. 5 — XXIII. 7 — XXV. 1 — XXVIII. 7 — XXXIII. 4 — XXXIX. 3.

De 1326 à 1350: XVI. 8 — XVI. 13 — XXII. 8 — XXII. 10 — XXIII. 9 — XXV. 13 — XXV. 14 — XXXI. 11 — XXXVI. 8.

De 1351 à 1375: XVI. 17 — XXIII. 1.

De 1376 à 1400: XXIV. 8.

[13] De 1301 à 1325: XVI. 9 — XX. 8 — XXXVIII. 1.

De 1326 à 1350: XVI. 16 — XXXIV. 6 — XXXVIII. 6.

De 1351 à 1375: XXXIII. 10 — XXXIII. 11.

De 1376 à 1400: XXI. 8 — XXXVIII. 3 — XXXIX. 14.

De 1401 à 1425: XXXII. 1 — XXXII. 2 — XLI. 9.

De 1426 à 1450: XXV. 15 — XXXII. 3 — XXXII. 4 — XXXII. 5 — XXXIV. 8 — XXXIX. 5 — XL. 5.

De 1451 à 1475: XXXIII. 13.

[1] De 1301 à 1325: 143.6 — 145.1 — 146.3 — 146.15 — 148.5 — 148.6 — 148.15 — 151.11 — 152.2 — 152.6 — 152.7 — 153.1 — 153.12 — 154.9 — 154.11 — 156.10 — 157.2 — 158.8 — 158.14 — 159.14 — 160.1 — 160.2 — 162.1 — 163.19 — 164.2 — 165.2 — 165.22 — 166.1 — 166.12 — 168.3 — 168.4 — 168.6 — 168.7 — 169.4 — 169.13 — 170.1 — 170.12 — 170.17 — 171.14 — 172.1 — 174.9 — 176.1 — 176.8 — 176.16.

De 1326 à 1350: 142.8 — 142.9 — 142.10 — 143.4 — 143.12 — 144.4 — 144.13 — 145.7 — 145.8 — 145.18 — 146.2 — 146.8 — 146.12 — 146.13 — 146.20 — 147.4 — 147.5 — 149.13 — 149.15 — 149.16 — 149.18 — 149.19 — 150.9 — 151.3 — 151.4 — 151.8 — 151.12 — 151.19 — 151.20 — 151.22 — 152.4 — 152.8 — 153.2 — 153.4 — 153.5 — 153.6 — 153.7 — 153.8 — 153.9 — 153.13 — 153.14 — 153.17 — 154.2 — 154.5 — 154.6 — 154.7 — 154.8 — 154.12 — 155.11 — 155.23 — 155.24 — 156.2 — 156.8 — 156.9 — 156.25 — 157.3 — 157.4 — 157.11 — 158.2 — 158.3 — 158.6 — 158.7 — 158.10 — 158.15 — 159.5 — 159.7 — 159.16 — 160.12 — 160.13 — 160.20 — 161.2 — 161.3 — 161.12 — 161.15 — 162.4 — 162.5 — 162.6 — 162.7 — 162.17 — 162.18 — 163.1 — 163.5 — 163.6 — 164.5 — 164.16 — 165.4 — 165.9 — 166.2 — 166.3 — 166.4 — 166.5 — 166.9 — 166.13 — 167.12 — 168.2 — 168.8 — 168.11 — 168.12 — 169.2 — 169.6 — 170.10 — 170.13 — 170.18 — 170.20 — 170.21 — 171.2 — 171.6 — 171.7 — 171.17 — 172.2 — 172.3 — 172.6 — 172.15 — 173.2 — 173.3 — 173.5 — 173.6 — 173.8 — 173.13 — 173.17 — 174.7 — 174.10 — 174.11 — 175.1 — 175.5 — 175.6 — 175.11 — 175.12 — 175.17 — 175.22 — 176.5 — 176.22 — 177.1 — 177.2 — 177.3 — 177.4 — 177.7 — 177.14 — 177.15 — 177.22 — 177.23 — 178.1 — 178.3 — 178.9 — 178.20.

De 1351 à 1375: 142.11 — 143.7 — 143.9 — 143.10 — 144.7 — 144.9 — 145.9 — 145.13 — 145.17 — 146.4 — 146.5 — 146.21 — 147.2 — 147.6 — 147.7 — 148.10 — 148.16 — 148.17 — 149.6 — 149.10 — 149.11 — 150.2 — 150.5 — 150.14 — 150.15 — 151.2 — 151.5 — 151.6 — 151.16 — 152.13 — 153.15 — 153.16 — 153.18 — 154.4 — 154.10 — 155.1 — 155.7 — 155.8 — 155.12 — 155.13 — 155.14 — 155.16 — 155.25 — 156.6 — 156.7 — 156.18 — 156.19 — 158.9 (suite et Nos 2 et 3 voir p. 73).

158.17 — 159.3 — 159.12 — 159.13 — 159.15 — 159.20 — 160.3 — 160.6 — 160.14 — 161.7 — 161.8 — 161.11 — 161.13 — 161.14 — 161.18 — 161.19 — 162.10 — 163.2 — 163.12 — 163.17 — 164.6 — 164.8 — 164.10 — 164.17 — 164.19 — 164.21 — 165.10 — 165.11 — 165.18 — 165.23 — 166.6 — 166.10 — 167.1 — 167.2 — 167.3 — 167.8 — 167.11 — 167.22 — 167.25 — 168.5 — 168.10 — 169.5 — 170.6 — 170.15 — 170.19 — 170.22 — 171.5 — 172.5 — 172.8 — 172.17 — 173.4 — 173.7 — 173.10 — 173.11 — 173.15 — 174.3 — 174.4 — 174.8 — 174.12 — 174.13 — 174.17 — 175.2 — 175.7 — 175.8 — 175.13 — 175.18 — 175.21 — 176.19 — 176.23 — 177.5 — 177.16 — 178.8 — 178.14 — 178.15.

De 1376 à 1400: 144.11 — 145.3 — 145.12 — 145.19 — 145.20 — 146.6 — 146.10 — 146.11 — 146.14 — 147.9 — 147.11 — 147.13 — 147.15 — 147.16 — 148.7 — 148.11 — 148.14 — 149.8 — 149.17 — 150.6 — 151.17 — 152.9 — 152.10 — 152.12 — 152.15 — 153.10 — 153.11 — 155.19 — 156.3 — 156.12 — 156.15 — 156.21 — 156.23 — 156.24 — 157.6 — 157.7 — 157.14 — 157.18 — 157.19 — 157.20 — 158.13 — 158.16 — 159.9 — 160.5 — 160.15 — 160.22 — 162.3 — 162.8 — 162.11 — 162.13 — 162.19 — 163.3 — 163.8 — 163.13 — 163.14 — 163.15 — 163.16 — 163.21 — 163.22 — 164.11 — 164.14 — 164.22 — 165.1 — 165.20 — 166.19 — 166.20 — 166.21 — 167.6 — 167.7 — 167.20 — 167.23 — 168.9 — 168.13 — 169.8 — 169.9 — 170.2 — 170.11 — 170.14 — 171.4 — 171.8 — 171.10 — 172.4 — 172.11 — 172.18 — 172.20 — 172.22 — 173.9 — 175.10 — 175.14 — 175.23 — 176.4 — 176.10 — 176.11 — 177.6 — 177.24 — 178.10 — 178.11 — 178.25.

De 1401 à 1425: 143.13 — 145.14 — 145.21 — 146.19 — 147.12 — 148.4 — 148.8 — 148.13 — 151.1 — 151.15 — 152.11 — 154.6 — 154.9 — 154.10 — 154.18 — 155.2 — 155.4 — 156.22 — 157.13 — 158.5 — 158.11 — 159.8 — 159.10 — 160.7 — 160.18 — 161.16 — 163.18 — 163.23 — 164.7 — 164.20 — 165.6 — 165.12 — 165.17 — 166.11 — 167.13 — 167.15 — 167.16 — 167.18 — 167.27 — 168.14 — 168.15 — 168.19 — 170.3 — 170.4 — 170.7 — 171.3 — 171.13 — 173.12 — 173.16 — 173.18 — 173.21 — 174.15 — 174.18 — 176.7 — 176.13 — 176.17 — 176.21 — 177.9 — 177.10 — 177.18 — 177.20 — 178.4 — 178.6 — 178.19 — 178.23.

De 1426 à 1450: 143.11 — 144.10 — 145.4 — 145.11 — 147.3 — 147.10 — 149.14 — 151.13 — 154.15 — 156.13 — 156.17 — 157.17 — 158.4 — 158.19 — 160.9 — 160.10 — 160.17 — 161.9 — 163.7 — 163.10 — 164.4 — 164.13 — 164.15 — 165.3 — 165.13 — 165.21 — 166.17 — 167.10 — 167.19 — 170.8 — 171.16 — 172.10 — 172.12 — 174.14 — 174.16 — 174.23 — 174.24 — 177.11 — 177.21 — 178.5.

De 1451 à 1475: 146.23 — 152.16 — 154.15 — 157.5 — 157.15 — 160.20 — 160.23 — 161.5 — 161.17 — 162.20 — 164.9 — 166.8 — 166.15 — 167.26 — 171.12 — 172.16 — 173.14 — 174.19 — 174.25 — 176.6 — 176.14 — 177.19 — 178.16.

De 1476 à 1500: 145.10 — 147.17 — 149.12 — 154.16 — 154.20 — 154.21 — 156.5 — 157.16 — 160.8 — 160.19 — 161.4 — 162,14 — 162.21 — 163.11 — 164.18 — 165.16 — 167.24 — 172.7 — 172.13 — 172.14 — 173.20 — 174.6 — 174.21 — 174.22 — 177.25 — 178.18.

[2] De 1301 à 1325: 179.6 — 180.20 — 181.4 — 181.5 — 181.17 — 182.1 — 182.3 — 182.6 — 182.16.

De 1326 à 1350: 179.1 — 179.3 — 179.4 — 179.10 — 179.11 — 179.16 — 179.17 — 180.5 — 180.7 — 180.8 — 180.9 — 180.13 — 180.14 — 180.19 — 180.21 — 180.22 — 180.23 — 181.2 — 181.7 — 181.8 — 181.11 — 181.12 — 181.16 — 182.5 — 182.7 — 182.8 — 182.9 — 182.11 — 182.13 — 182.15 — 182.17 — 182.18 — 182.19.

De 1351 à 1375: 179.2 — 179.5 — 179.9 — 179.12 — 179.19 — 180.3 — 180.4 — 180.11 — 180.12 — 180.15 — 180.17 — 180.18 — 180.24 — 181.3 — 181.13 — 181.14 — 181.15 — 181.18 — 181.20 — 181.22 — 182.10 — 182.12 — 182.20.

De 1376 à 1400: 179.14 — 179.15 — 179.18 — 179.20 — 180.1 — 180.2 — 180.16 — 181.1 — 181.21 — 181.23 — 182.4 — 182.14.

De 1401 à 1425: 182.21.

De 1426 à 1450: 180.6 — 181.9 — 181.19 — 182.2.

De 1451 à 1475: 182.23.

De 1476 à 1500: 182.22.

[3] De 1301 à 1325: 144.6 — 155.17 — 169.3 — 169.11.

De 1326 à 1350: 142.4 — 142.7 — 150.10 — 150.11 — 154.3 — 164.3 — 169.12.

De 1351 à 1375: 150.3 — 151.9 — 151.10 — 156.11 — 157.12 — 168.17 — 176.9.

De 1376 à 1400: 142.5 — 144.8 — 146.9 — 149.3 — 151.18 — 154.13 — 159.6 — 160.4 — 167.4 — 167.5 — 175.15. (Suite voir p. 74).

Electorat de Cologne et comté de la Mark.

	Ecu [1]	Cimier [2]	Armes complètes [3]
1301 à 1325	43	6	1
1326 à 1350	173	6	7
1351 à 1375	122	2	8
1376 à 1400	67	1	13
1401 à 1425	65	—	27
1426 à 1450	54	1	29
1451 à 1475	41	—	25
1476 à 1500	33	—	27
	598	16	137

De 1401 à 1425: 143.5 — 146.16 — 154.14 — 156.16 — 159.21 — 166.14 — 171.15 — 172.19 — 172.21 — 175.9 — 177.8.

De 1426 à 1450: 143.8 — 143.14 — 144.12 — 145.2 — 145.5 — 146.7 — 146.17 — 147.14 — 149.9 — 150.7 — 150.12 — 155.5 — 156.1 — 156.4 — 157.8 — 157.9 — 165.7 — 165.15 — 165.19 — 166.18 — 167.9 — 176.12 — 176 18 — 176.20 — 178.2.

De 1451 à 1475: 147.8 — 150.4 — 150.13 — 151.14 — 154.26 — 162.9 — 164.12 — 165.5 — 165.8 — 167.14 — 167.17 — 168.16 — 170.5 — 171.11 — 174.20 — 178.7 — 178.22.

De 1476 à 1500: 148.3 — 149.5 — 149.7 — 154.22 — 158.12 — 159.4 — 160.11 — 163.4 — 163.20 — 166.7 — 170.9 — 172.23 — 173.19 — 174.20 — 176.2 — 177.17.

[1] De 1301 à 1325: 183.8 — 185.10 — 187.7 — 188.1 — 189.2 — 190.5 — 194.8 — 196.2 — 196.4 — 196.9 — 196.11 — 197.17 — 198.2 — 199.22 — 199.23 — 201.2 — 201.6 — 201.7 — 201.8 — 201.11 — 203.14 — 204.6 — 204.20 — 205.2 — 205.6 — 206.3 — 206.4 — 206.16 — 207.2 — 208.2 — 209.1 — 210.2 — 210.11 — 210.14 — 212.5 — 213.2 — 214.3 — 214.15 — 215.16 — 216.1 — 218.1 — 218.8 — 218.19.

De 1326 à 1350: 183.4 — 183.5 — 184.14 — 185.3 — 185.5 — 185.6 — 185.9 — 185.11. — 186.2 — 186.3 — 186.15 — 186.17 — 187.2 — 187.3 — 187.4 — 187.8 — 187.18 — 187.19 — 188.2 — 188.3 — 188.12 — 188.13 — 188.22 — 189.5 — 189.8 — 189.10 — 189.11 — 189.12 — 189.13 — 189.14 — 189.20 — 190.8 — 190.11 — 190.13 — 190.15 — 190.16 — 191.2 — 191.5 — 191.10 — 192.1 — 192.3 — 192.6 — 192.15 — 192.16 — 193.2 — 193.19 — 194.13 — 194.14 — 194.15 — 194.16 — 195.6 — 195.10 — 195.11 — 195.12 — 196.3 — 196.13 — 196.15 — 197.3 — 197.9 -- 197.12 — 197.16 — 197.21 — 198.3 — 198.4 — 198.9 — 198.15 — 198.19 — 199.1 — 199.6 — 199.7 -- 199.8 — 199.24 — 199.25 — 200.2 — 200.7 — 200.9 — 200.11 — 200.12 — 200.18 — 200.22 — 200.23 — 201.12 — 201.13 — 201.14 — 201.17 — 201.18 — 201.19 — 202.1 — 202.2 — 202.6 — 202.7 — 202.8 — 202.14 — 202.15 — 202.16 — 202.19 — 202.22 — 203.5 — 203.6 — 203.9 — 203.12 — 203.13 — 203.15 — 203.16 — 204.8 — 204.15 — 205.3 — 205.7 — 205.8 — 205.9 — 205.15 — 206.2 — 206.5 — 206.7 — 206.17 — 206.20 — 206.22 — 207.1 — 207.3 — 207.13 — 207.14 — 207.16 — 207.17 — 207.19 — 208.6 — 208.7 — 208.13 — 208.15 — 208.16 — 208.17 — 209.16 — 209 19 — 209.21 — 210.3 — 210.10 — 210.15 — 211.3 — 211.9 — 211.25 — 212.2 — 212.6 — 212.8 — 212.17 — 213.1 — 213.3 — 213.5 — 213.7 — 213.25 — 214.2 — 214 5 — 214.6 — 214.8 -- 214.11 — 214.12 — 215.2 — 215.14 — 215.17 — 215.18 — 215 21 — 215.22 — 215.23 — 216.2 — 216.8 — 216.16 — 217.3 — 217.5 — 217.9 — 218.2 — 218.16 — 218.20 — 219.18 — 220.9 — 220.10 — 220.12.

De 1351 à 1375: 184.6 — 184.7 — 184.9 — 184.10 — 184.12 — 184.15 — 185.12 — 185.13 — 185.14 — 185.16 — 186.19 — 187.9 — 187.20 — 188.14 — 189.6 — 189.21 — 190.9 — 190.14 — 190.17 — 191.6 — 191.15 — 191.19 — 191.22 — 192.2 — 192.7 — 192.9 — 192.10 — 192.11 — 192.13 — 192.18 -- 192.19 — 192.21 — 193.3 — 193.4 — 193.26 — 195.2 — 195.3 — 195.4 - 195.13 — 195.15 — 196.16 — 196.17 — 197.13 — 197.18 — 197.22 — 197.23 — 198.13 — 198.22 — 198.23 — 199.9 — 199.21 — 200 5 — 200.10 — 200.14 — 200.19 — 200.21 — 201.10 — 202.5 — 202.24 — 203.2 — 203.7 — 203.10 — 203.11 — 203.17 — 204.1 — 204.9 (suite et Nos 2 et 3 voir p. 75).

— 205.11 — 205.13 — 205.17 — 206.19 — 206.23 — 206.24 — 207.6 — 207.10 — 207.22 — 207.23 208.10 — 208.19 — 208.20 — 208.21 — 209.2 — 209.22 — 210.12 — 210.17 — 210.18 — 211.2 — 211.4 — 211.10 — 211.11 — 211.14 — 211.15 — 211.16 — 211.17 — 212.3 — 212.7 — 212.9 — 212.10 — 213.11 — 213.13 — 213.16 — 213.17 — 213.20 — 213.23 — 214.13 — 214.19 — 214.21 — 215.3 — 215.4 — 215.5 — 215.24 — 216.5 — 216.6 — 216.17 — 216.20 — 217.2 — 217.6 — 217.12 — 217.17 — 218.13 — 218.14 — 218.22 — 220.3.

De 1376 à 1400: 184.16 — 185.17 — 186.13 — 186.16 — 186.20 — 186.21 — 187.10 — 188.5 — 188.6 — 188.7 — 188.16 — 189.15 — 190.10 — 190.18 — 191.11 — 191.12 — 192.4 — 193.7 — 194.6 — 194.17 — 195.8 — 196.18 — 196.19 — 197.19 — 197.20 — 198.18 — 198.20 — 199.2 — 199.10 — 199.12 — 199.19 — 199.26 — 200.16 — 202.3 — 202.4 — 202.21 — 202.23 — 204.10 — 204.11 — 204.17 — 205.4 — 206.9 — 206.11 — 206.12 — 206.25 — 207.20 — 208.8 — 208.12 — 208.14 — 208.22 — 208.23 — 210.4 — 210.5 — 210.16 — 210.20 — 211.6 — 212.11 — 212.12 — 212.14 — 212.18 — 213.9 — 213.22 — 214.4 — 214.10 — 217.10 — 217.14 — 218.21.

De 1401 à 1425: 187.11 — 187.12 — 187.15 — 187.23 — 188.8 — 188.9 — 189.16 — 190.19 — 191.7 — 191.12 — 191.20 — 193.9 — 193.10 — 193.13 — 193.14 — 193.17 — 195.7 — 195.14 — 195.16 — 197.4 — 197.5 — 197.6 — 197.7 — 198.11 — 198.14 — 198.25 — 199.11 — 199.14 — 199.15 — 199.18 — 199.27 — 200.10 — 201.3 — 202.10 — 204.16 — 205.12 — 205.16 — 205.18 — 205.19 — 206.13 — 207.11 — 209.20 — 209.23 — 210.13 — 210.19 — 211.12 — 212.13 — 212.15 — 212.16 — 212.21 — 213.10 — 213.18 — 213.24 — 213.27 — 214.16 — 214.18 — 216.11 — 216.18 — 216.22 — 216.28 — 217.7 — 217.15 — 218.3 — 218.24 — 220.13.

De 1426 à 1450: 185.15 — 186.6 — 186.7 — 187.17 — 187.18 — 187.22 — 187.24 — 188.11 — 188.17 — 188.23 — 189.19 — 189.23 — 190.12 — 191.16 — 191.17 — 193.11 — 193.12 — 193.15 — 193.16 — 193.21 — 193.27 — 195.5 — 195.17 — 195.19 — 195.21 — 197.8 — 198.5 — 198.7 — 198.17 — 199.13 — 199.16 — 200.17 — 200.25 — 202.20 — 203.18 — 204.19 — 205.14 — 206.14 — 206.15 — 207.12 — 207.21 — 209.4 — 209.6 — 210.9 — 210.21 — 215.7 — 215.8 — 215.12 — 215.20 — 215.25 — 216.9 — 216.10 — 217.16 — 217.20.

De 1451 à 1475: 186.8 — 186.10 — 186.11 — 186.23 — 187.6 — 187.14 — 187.25 — 188.18 — 188.19 — 189.18 — 189.24 — 190.20 — 191.13 — 191.14 — 192.22 — 193.5 — 193.23 — 195.18 — 199.17 — 202.13 — 204.2 — 204.3 — 205.20 — 206.18 — 207.15 — 209.10 — 210.6 — 210.7 — 211.23 — 211.24 — 213.6 — 213.19 — 214.17 — 216.12 — 216.14 — 217.22 — 218.9 — 218.11 — 218.15 — 218.23 — 218.25.

De 1476 à 1500: 185.19 — 185.21 — 185.23 — 188.20 — 189.25 — 191.21 — 192.23 — 193.18 — 193.22 — 193.24 — 198.8 — 202.9 — 202.18 — 203.4 — 204.4 — 209.7 — 209.8 — 209.9 — 209.11 — 209.12 — 210.8 — 212.19 — 212.20 — 212.23 — 213.12 — 214.20 — 215.9 — 215.10 — 217.11 — 217.21 — 217.23 — 218.5 — 218.12.

[2] De 1301 à 1325: 194.3 — 219.1 — 219.4 — 219.8 — 219.11 — 219.13.

De 1326 à 1350: 211.7 — 213.26 — 219.9 — 219.10 — 219.12 — 219.14.

De 1351 à 1375: 183.10 — 219.6.

De 1376 à 1400: 219.15.

De 1426 à 1450: 219.16.

[3] De 1301 à 1325: 204.7.

De 1326 à 1350: 194.4 — 194.9 — 196.12 — 199.5 — 204.21 — 207.4 — 220.4.

De 1351 à 1375: 183.9 — 183.11 — 191.3 — 194.5 — 198.10 — 207.5 — 220.5 — 220.6.

De 1376 à 1400: 189.22 — 191.23 — 200.13 — 202.17 — 203.8 — 205.10 — 209.13 — 209.18 — 211.20 — 213.15 — 214.9 — 219.17 — 220.7.

De 1401 à 1425: 183.12 — 185.7 — 188.21 — 188.24 — 190.6 — 190.7 — 191.4 — 191.8 — 192.12 — 192.20 — 195.22 — 197.1 — 197.10 — 199.20 — 200.3 — 201.5 — 201.9 — 201.16 — 204.12 — 206.6 — 207.7 — 207.18 — 208.3 — 209.3 — 209.17 — 211.22 — 218.10.

De 1426 à 1450: 185.18 — 185.22 — 186.4 — 186.5 — 186.12 — 187.5 — 189.3 — 191.9 — 192.5 — 193.20 — 196.5 — 197.11 — 197.24 — 198.21 — 199.3 — 202.11 — 204.18 — 205.21 — 206.10 — 208.4 — 208.9 — 208.18 — 209.5 — 211.18 — 213.8 — 216.3 — 216.21 — 217.18 — 217.19.

De 1451 à 1475: 184.13 — 185.4 — 186.14 — 186.22 — 188.15 — 188.26 — 188.27 — 189.4 — 193.6 — 195.9 — 195.20 — 195.23 — 197.2 — 197.14 — 197.25 — 200.15 — 203.20 — 205.5 — 206.8 — 208.11 — 210.22 — 211.8 — 211.21 — 213.4 — 216.4.

De 1476 à 1500: 185.20 — 186.9 — 186.18 — 191.18 — 192.8 — 194.10 — 194.12 — 196.10 — 196.14 — 198.6 — 198.16 — 198.26 — 200.8 — 204.13 — 207.8 — 207.9 — 211.13 — 212.4 — 213.21 — 214.14 — 215.6 — 215.19 — 216.13 — 217.8 — 217.13 — 218.17.

Evêchés de Minden, Osnabrück et Paderborn.

	Ecu[1]	Cimier[2]	Armes complètes[3]
1301 à 1325	54	12	5
1326 à 1350	131	24	9
1351 à 1375	108	25	10
1376 à 1400	71	14	18
1401 à 1425	59	10	37
1426 à 1450	46	6	24
1451 à 1475	30	2	10
1476 à 1500	33	—	17
	532	93	130

[1] De 1301 à 1325: 221.12 — 221.15 — 223.5 — 223.17 — 223.19 — 224.2 — 224.11 — 226.2 — 226.14 — 227.15 — 229.6 — 230.5 — 230.7 — 230.12 — 231.3 — 231.4 — 231.7 — 231.13 — 231.17 — 232.1 — 233.1 — 233.7 — 233.19 — 234.1 — 234.4 — 234.17 — 234.20 — 235.2 — 235.14 — 235.15 — 236.5 — 236.18 — 237.1 — 237.2 — 238.17 — 240.2 — 241.1 — 241.5 — 243.2 — 244.4 — 245.6 — 245.7 — 246.1 — 247.2 — 248.2 — 248.3 — 249.8 — 249.13 — 251.10 — 251.11 — 252.10 — 252.18 — 252.22 — 254.1.

De 1326 à 1350: 221.4 — 221.10 — 221.13 — 222.7 — 222.8 — 222.9 — 223.8 — 223.15 — 223.16 — 224.7 — 224.15 — 224.16 — 225.1 — 225.2 — 225.3 — 225.17 — 225.18 — 225.19 — 225.21 — 226.7 — 226.8 — 226.15 — 226.17 — 226.18 — 226.19 — 227.13 — 227.14 — 227.16 — 228.2 — 228.3 — 228.4 — 229.5 — 229.9 — 229.10 — 229.11 — 230.3 — 230.4 — 230.11 — 230.13 — 231.5 — 231.8 — 231.10 — 231.11 — 232.3 — 232.4 — 232.16 — 232.25 — 233.2 — 233.8 — 233.9 — 233.12 — 233.14 — 233.15 — 233.18 — 234.12 — 234.16 — 234.18 — 235.4 — 235.5 — 235.16 — 236.6 — 236.7 — 236.8 — 236.11 — 236.14 — 236.17 — 236.22 — 237.3 — 237.9 — 237.17 — 238.2 — 238.3 — 238.10 — 238.18 — 238.19 — 239.1 — 240.4 — 241.7 — 241.13 — 241.14 — 242.2 — 242.15 — 242.16 — 243.10 — 243.13 — 244.3 — 244.10 — 245.4 — 245.9 — 245.10 — 246.14 — 246.22 — 247.5 — 247.7 — 247.8 — 247.18 — 248.4 — 248.5 — 248.7 — 248.12 — 249.11 — 249.12 — 249.14 — 249.16 — 250.2 — 250.4 — 250.6 — 250.7 — 250.11 — 250.15 — 251.1 — 251.4 — 251.20 — 252.1 — 252.3 — 252.12 — 253.5 — 253.6 — 253.7 — 253.20 — 253.21 — 254.12 — 254.18 — 254.22 — 254.23 — 255.1 — 255.2 — 255.3 — 255.4 — 255.11 — 255.28.

De 1351 à 1375: 221.8 — 222.11 — 224.17 — 225.4 — 225.5 — 225.8 — 225.14 — 225.15 — 225.22 — 225.23 — 226.5 — 226.11 — 227.17 — 227.21 — 227.22 — 228.6 — 228.9 — 230.17 — 231.9 — 231.18 — 232.5 — 232.6 — 232.9 — 232.19 — 232.21 — 232.22 — 233.10 — 233.11 — 233.16 — 234.6 — 234.8 — 234.19 — 235.3 — 236.3 — 236.9 — 236.23 — 237.4 237.5 — 237.8 — 237.11 — 237.14 — 238.4 — 238.11 — 239.2 — 239.4 — 239.8 — 239.9 — 239.19 — 240.5 — 240.7 — 240.13 — 240.17 — 241.6 — 241.12 — 241.16 — 242.9 — 242.10 — 242.14 — 242.17 — 242.18 — 243.4 — 243.6 — 243.19 — 244.7 — 244.8 — 244.18 — 245.13 — 245.15 — 245.17 — 246.2 — 246.6 — 246.8 — 246.9 — 246.12 — 246.15 — 247.4 — 247.6 — 247.17 — 247.19 — 249.3 — 249.7 — 249.15 — 249.19 — 250.8 — 251.2 — 251.22 — 252.6 — 252.9 — 252.14 — 252.15 — 252.17 — 252.25 — 253.2 — 253.3 — 253.4 — 253.9 — 253.11 — 253.12 — 253.17 — 253.18 — 253.19 — 253.25 — 254.5 — 254.15 — 254.17 — 254.18 — 254.24 — 254.26.

De 1376 à 1400: 223.18 — 224.18 — 225.6 — 226.12 — 226.20 — 227.10 — 227.20 — 228.19 — 229.17 — 229.18 — 230.8 — 230.18 — 230.19 — 231.6 — 231.12 — 231.15 — 232.14 — 232.15 — 232.23 — 232.24 — 234.9 — 234.10 — 235.11 — 235.12 — 235.13 — 235.20 — 236.10 — 237.7 — 238.5 — 238.6 — 238.8 — 238.21 — 239.3 — 239.5 — 240.9 — 241.19 — 241.21 — 242.3 — 242.6 — 242.11 — 242.13 — 243.7 — 243.12 — 243.16 — 243.17 — 244.15 (suite et Nos 2 et 3 voir p. 77).

— 244.19 — 245.14 — 246.16 — 246.27 — 247.12 — 248.9 — 248.13 — 248.17 — 248.18 — 248.20 — 249.6 — 249.9 — 251.6 — 251.7 — 251.23 — 252.5 — 252.24 — 253.1 — 253.13 — 253.15 — 254.3 — 254.6 — 254.7 — 254.16 — 254.17.

De 1401 à 1425: 221.9 — 222.17 — 222.18 — 223.20 — 224.19 — 225.7 — 225.11 — 227.19 — 227.23 — 228.11 — 228.12 — 228.13 — 229.16 — 229.19 — 229.20 — 231.19 — 233.3 234.5 — 234.11 — 234.21 — 235.7 — 237.10 — 237.18 — 237.20 — 238.13 — 238.14 — 239.6 — 239.15 — 239.16 — 239.17 — 240.10 — 240.18 — 240.19 — 241.17 — 241.20 — 243.18 — 244.13 — 244.14 — 244.21 — 245.19 — 246.18 — 246.23 — 246.24 — 247.9 — 247.10 — 247.14 — 248.14 — 248.23 — 249.20 — 249.21 — 250.14 — 250.17 — 252.16 — 253.23 — 253.24 — 254.13 — 254.19 — 255.9 — 255.19.

De 1426 à 1450: 221.16 — 222.6 — 225.9 — 226.13 — 227.5 — 228.15 — 228.16 — 228.20 — 228.21 — 229.7 — 229.8 — 230.6 — 232.7 — 233.4 — 235.6 — 236.12 — 236.15 — 236.24 — 237.16 — 237.19 — 237.21 — 240.20 — 242.20 — 243.9 — 244.9 — 244.16 — 244.20 — 245.11 — 246.17 — 247.13 — 247.15 — 248.10 — 248.19 — 251.8 — 251.9 — 252.7 — 253.16 — 254.8 — 254.9 — 254.10 — 254.14 — 254.15 — 254.21 — 255.6 — 255.8 — 255.13.

De 1451 à 1475: 225.16 — 227.6 — 227.7 — 228.14 — 228.17 — 229.14 — 232.18 — 235.8 — 235.9 — 235.10 — 236.19 — 236.25 — 239.7 — 239.21 — 240.14 — 240.16 — 240.21 — 243.8 — 244.22 — 245.18 — 246.19 — 246.20 — 247.11 — 247.16 — 248.22 — 249.10 — 250.16 — 252.8 — 254.4 — 254.20.

De 1476 à 1500: 222.12 — 226.6 — 227.4 — 227.8 — 228.10 — 228.18 — 228.22 — 228.23 — 230.16 — 232.12 — 233.5 — 233.21 — 236.16 — 236.21 — 238.20 — 239.11 — 239.18 — 239.22 — 240.11 — 240.15 — 243.14 — 243.15 — 243.20 — 243.21 — 244.17 — 245.12 — 245.16 — 246.21 — 248.11 — 250.13 — 252.4 — 254.11 — 255.7.

[2] De 1301 à 1325: 256.2 — 256.10 — 257.10 — 257.15 — 257.20 — 258.1 — 258.13 — 258.16 — 258.17 — 259.1 — 259.2 — 259.5.

De 1326 à 1350: 256.1 — 256.7 — 256.11 — 256.12 — 256.25 — 257.3 — 257.11 — 257.13 — 257.16 — 257.21 — 258.2 — 258.6 — 258.7 — 258.14 — 258.18 — 259.3 — 259.4 — 259.6 — 259.7 — 259.15 — 259.16 — 259.17 — 259.19 — 259.20.

De 1351 à 1375: 256.3 — 256.4 — 256.5 — 256.6 — 256.14 — 256.15 — 256.17 — 256.18 — 256.24 — 257.5 — 257.8 — 257.14 — 257.17 — 257.18 — 257.19 — 258.3 — 258.8 — 258.15 — 258.19 — 258.20 — 259.12 — 259.13 — 259.22 — 259.23 — 259.24.

De 1376 à 1400: 256.8 — 256.13 — 256.16 — 256.19 — 256.20 — 256.23 — 257.6 — 258.4 — 258.9 — 258.10 — 259.8 — 259.9 — 259.11 — 259.21.

De 1401 à 1425: 256.9 — 256.21 — 256.22 — 257.4 — 258.5 — 258.11 — 258.12 — 258.23 — 259.10 — 259.18.

De 1426 à 1450: 257.7 — 257.9 — 257.12 — 258.21 — 258.22 — 259.14.

De 1451 à 1475: 258.25 — 259.25.

[3] De 1301 à 1325: 222.2 — 223.6 — 224.4 — 228.8 — 250.3.

De 1326 à 1350: 222.13 — 223.7 — 223.21 — 224.8 — 226.10 — 229.3 — 229.13 — 230.2 — 241.2.

De 1351 à 1375: 222.3 — 222.10 — 223.9 — 223.10 — 224.14 — 241.9 — 241.11 — 251.12 — 252.2 — 254.2.

De 1376 à 1400: 222.4 — 223.11 — 224.13 — 225.13 — 226.9 — 229.15 — 234.2 — 236.20 — 237.12 — 238.7 — 241.15 — 243.11 — 246.7 — 249.4 — 251.13 — 253.10 — 253.22 — 255.27.

De 1401 à 1425: 221.5 — 221.6 — 221.14 — 222.5 — 222.15 — 223.2 — 223.12 — 224.12 — 226.3 — 227.2 — 227.9 — 229.12 — 231.20 — 232.10 — 232.17 — 234.3 — 234.13 — 236.13 — 239.10 — 239.13 — 241.3 — 241.10 — 242.5 — 243.5 — 244.5 — 246.10 — 246.11 — 248.21 — 249.5 — 251.14 — 251.17 — 251.25 — 251.26 — 252.13 — 252.23 — 253.8 — 255.5.

De 1426 à 1450: 222.16 — 224.10 — 225.10 — 226.4 — 231.16 — 231.21 — 232.8 — 235.17 — 236.4 — 237.13 — 240.12 — 242.7 — 242.12 — 246.4 — 246.13 — 248.8 — 249.17 — 249.18 — 250.5 — 251.15 — 251.16 — 251.24 — 251.27 — 252.19.

De 1451 à 1475: 223.13 — 233.17 — 235.18 — 240.8 — 244.6 — 245.5 — 246.5 — 251.18 — 252.20 — 252.21.

De 1476 à 1500: 225.20 — 226.16 — 228.5 — 229.21 — 230.9 — 230.14 — 232.11 — 232.13 — 234.14 — 238.9 — 239.12 — 241.4 — 241.18 — 242.8 — 243.3 — 244.12 — 248.6.

Il ressort de ces tableaux que le *Helmsiegel* se rencontre surtout dans les régions situées au nord de la Lippe; il est plutôt rare dans l'électorat de Cologne et le comté de La Mark.

* * *

Lorsque le heaume surmonte l'écu, il est, à l'origine, toujours posé de face; les plus anciens exemples de heaume de profil sont fournis par les sceaux suivants :

1317. Othon V de Tecklenburg[1]
1323. Othon IV de Ravensberg[2]
1324. Othon IV de Ravensberg[3]
1340. Godefroid d'Arnsberg[4]
1356. Frédéric de Selbach[5]
1357. François de Dehme[6]
1363. Engilbert Sobbe[7]
1364. Frédéric de Padberg[8]
1366. Godefroid Tilbeck[9]
1371. Werner Noppentris[10].

A partir de cette date, le heaume de profil se rencontre plus souvent; il finit par l'emporter complètement vers le milieu du XVe siècle. Le tableau suivant donne de relevé des années 1376 à 1450.

	Heaume de face[11]	Heaume de profil[12]
1376 à 1400	33	14
1401 à 1425	37	42
1426 à 1450	12	76
	82	132

[1] Pl. XX, No 8.
[2] Pl. XXXVIII, No 1
[3] Pl. XVI, No 9.
[4] Pl. XVI, No 16.
[5] Pl. 207, No 5.
[6] Pl. 252, No 2.
[7] Pl. 191, No 3.
[8] Pl. 220, No 6.
[9] Pl. 168, No 17.
[10] Pl. 241, No 11.
[11] De 1376 à 1400: XXXVIII. 3 — XXXIX. 14 — 142.5 — 144.8 — 146.9 — 149.3 — 151.18 — 154.13 — 159.6 — 160.4 — 167.4 — 167.5 — 191.23 — 200.13 — 202.17 — 203.8 — 205.10 — 211.20 — 213.15 — 220.7 — 222.4 — 223.11 — 224.13 — 236.20 — 237.12 — 241.15 — 243.11 — 246.7 — 251.13 — 251.21 — 252.13 — 253.10 — 255.5.
De 1401 à 1425: XXXII. 2 — XLI. 9 — 143.5 — 154.14 — 156.16 — 159.21 — 166.14 — 175.9 — 177.8 — 190.6 — 192.12 — 197.1 — 201.5 — 201.9 — 206.6 — 208.3 — 209.3 — 209.17 — 221.6 — 221.14 — 222.5 — 223.2 — 224.12 — 226.3 — 227.2 — 227.8 — 229.12 — 234.3 — 234.13 — 239.10 — 241.10 — 246.10 — 246.11 — 249.5 — 251.14 — 252.13 — 255.5.
De 1426 à 1450: 143.14 — 150.12 — 165.7 — 167.9 — 176.18 — 198.21 — 222.16 — 224.10 — 225.10 — 236.4 — 237.13 — 242.7.
[12] De 1376 à 1400: XXI. 8 — 189.22 — 208.13 — 209.18 — 214.9 — 219.17 — 225.13 — 226.9 — 229.15 — 234.2 — 238.7 — 249.4 — 253.22 — 256.27. (Suite voir p. 79).

Le heaume de profil ou de trois quarts est toujours tourné vers la droite. Nous n'avons relevé comme faisant exception à cette règle que les deux sceaux de Seghewin von dem Busche, en 1449[1], et d'Alexandre Volenspit, en 1471[2].

Pour retrouver un heaume de face, il faut descendre jusqu'au milieu du XVIe siècle: le sceau de Jean Schüngel, en 1544, en offre un exemple[3].

* * *

Le heaume du XIIIe siècle est le *Kübelhelm,* à côté droits, à timbre plat, ou très légèrement arrondi.

Il a pour successeur, dans l'ordre chronologique, le *Topfhelm* ou heaume en pot; celui-ci pourrait être considéré comme formé de deux troncs de cône opposés par la base. Il apparaît dans les dernières années du XIIIe siècle. On serait bien tenté de regarder comme un *Topfhelm,* le heaume d'Evrard I de la Mark, en 1291[4]. Le type est très net sur les sceaux de Berthold III de Büren en 1299[5], de Louis d'Arnsberg en 1308[6], de Bernard Travelmann en 1313[7], de Thierry de Leithe[8] et d'Herman de Lon en 1315[9], etc.

Le *Topfhelm* est encore peu commun pendant tout le premier quart du XIVe siècle; il se rencontre presque à égalité avec le *Kübelhelm* de 1325 à 1350; à partir de cette époque, il tend de plus en plus à prédominer et demeure presque sans rival pendant les dernières années du siècle[10]. Les deux derniers exemples de *Topfhelm* sont fournis par les sceaux de Nicolas Kloppekiste en 1376[11] et de Jean Kastel en 1391[12].

De 1401 à 1425: XXXII. 1 — 146.16 — 171.15 — 172.19 — 172.21 — 183.12 — 185.7 — 188.21 — 188.24 — 190.7 — 191.4 — 191.8 — 192.20 — 195.22 — 197.10 — 199.20 — 200.3 — 201.16 — 204.12 — 207.7 — 207.18 — 211.22 — 218.10 — 221.5 — 222.15 — 223.12 — 227.9 — 231.20 — 232.10 — 232. 17 — 236.13 — 239.13 — 241.3 — 242.5 — 243.5 — 244.5 — 248.21 — 251.17 — 251.25 — 251.26 — 252.23 — 253.8.

De 1426 à 1450: XXV. 15 — XXXII. 3 — XXXII. 4 — XXXII. 5 — XXXIV. 8 — XXXIX. 5 — XL. 5 — 143.8 — 144.12 — 145.2 — 145.5 — 146.7 — 146.17 — 147.14 — 148.12 — 149.9 — 150.7 — 155.5 — 156.1 — 156.4 — 157.8 — 157.9 — 165.15 — 165.19 — 166.18 — 176.12 — 176.20 — 178.2 — 185.18 — 185.22 — 186.4 — 186.5 — 186.12 — 187.5 — 189.3 — 191.9 — 192.5 — 193.20 — 196.5 — 197.11 — 197.24 — 198.12 — 199.3 — 202.11 — 204.18 — 205.21 — 206.10 — 208.4 — 208.9 — 208.18 — 209.5 — 211.18 — 213.8 — 216.3 — 216.21 — 217.18 — 217.19 — 225.12 — 226.4 — 231.16 — 231.21 — 232.8 — 235.17 — 240.12 — 242.12 — 246.4 — 246.13 — 248.8 — 249.17 — 249.18 — 250.5 — 251.15 — 251.16 — 251.24 — 251.27 — 252.19.

[1] Pl. 249, No 17.
[2] Pl. 185, No 4.
[3] Pl. 200, No 14.
[4] Pl. X, No 4.
[5] Pl. XL, No 11.
[6] Pl. XXVIII, No 7.
[7] Pl. 180, No 10.
[8] Pl. 219, No 11.
[9] Pl. XXV, No 1.
[10] Il n'est pas possible de donner ici des chiffres; entre les deux types francs, on rencontre en effet un certain nombre de types intermédiaires, qu'il est assez malaisé de rattacher à l'un plutôt qu'à l'autre.
[11] Pl. 179, No 18.
[12] Pl. 181, No 23.

Mais vers ce moment surgit un troisième type, le *Stechhelm* ou heaume pointu : c'est le bacinet à mesail aigu, assez connu pour que nous puissions nous dispenser de le décrire. Il apparaît en 13[illegible] sur le sceau d'Henri Spiegel[1]; on le trouve ensuite en 14[illegible], sur celui de Gerlach de Breidenbach[2]; en 1406, sur celui d'Henri Westfal, chanoine de Paderborn[3]; en 14[illegible], sur celui de Jean de [illegible][4]; en 1408, sur celui de Jean [illegible], juge à Unna[5]; en 1410, sur celui de Lambert Snaperkin, etc.[6] A partir de 14[illegible], on n'en rencontre plus d'autre.

Enfin le dernier venu parmi les heaumes héraldiques, le *Spangenhelm*, heaume ouvert ou heaume à grilles, compte, au XV[e] siècle, un très petit nombre d'exemples[7]. Ils sont fournis par les sceaux de Philippe de Bicken en 1445[8], de Jean de Hatzfeld en 14[illegible][9], de Jean de Sellach en 14[illegible][10] et de Gérard de [illegible] en 14[illegible][11].

* * *

Les cimiers du XIII[e] siècle ou du [illegible] sont assez rares dans [illegible] de l'Allemagne ; voici la liste de ceux que renferme l'ouvrage :

12[illegible]. [illegible] de Vechte : une branche de tilleul[1].

12[illegible]. Bernard Warendorp : une crête de plumes en éventail[2].

12[illegible]. Othon de Ravensberg : une branche de tilleul[3].

12[illegible]. [illegible] de Homburg : une touffe de plumes[4].

12[illegible]. Jean de [illegible] : une crête de plumes en éventail[5].

12[illegible]. Baudouin [illegible] de [illegible] : une sorte de [illegible] garni de plumes [illegible] heaume[6].

12[illegible]. [illegible] de la Mark : [illegible] aux armes[7].

12[illegible]. [illegible] de [illegible] : [illegible] garnies de petites pointes[8].

[illegible]

1292. Othon de Lon: trois touffes de plumes [1].

1297. Richwin d'Ostenvelde: un vol [2].

1298. Egbert de Bentheim: quatre plumes de paon entre six bannières aux armes, le tout disposé en éventail [3].

1298. Bernard de Bermentfelde: une crète de plumes en éventail [4].

1298. Herman de Davensberg: deux écrans très étroits, en forme de quart d'ovale [5].

1299. Berthold III de Büren: un écran à quatre pointes, surmontées chacune d'un bouquet de plumes de paon [6].

1299. Ludolphe d'Osdagessen: une touffe de plumes [7].

Au XIVe siècle, on possède près de trois cents exemples de cimiers; ils peuvent se ramener à huit catégories.

1. ***Plumes.*** — C'est sous forme de vol que les plumes se rencontrent le plus souvent: soixante-cinq heaumes sont cimés de cette manière [8]. Le vol est quelquefois aux armes.

Les écrans en quart d'ovale, garnis de plumes, ressemblent assez au vol pour que nous les classions ici; on rencontre les cinq formes suivantes:

deux écrans en quart d'ovale, recouverts de plumes [9];

deux écrans de même forme, le bord supérieur garni d'un tour de plumes [10];

deux écrans, garnis extérieurement chacun de cinq bouquets de plumes [11];

deux écrans, garnis chacun de trois bouquets de plumes [12];

deux écrans, surmontés chacun d'un bouquet de plumes [13].

Une couronne de plumes peut se disposer autour du heaume, dans un plan vertical, de manière à imiter quelque peu un nimbe [14].

On trouve aussi:

des plumes de faisan disposées de trois côtés du heaume [15];

[1] Pl. 179, No 7.
[2] Pl. 181, No 6.
[3] Pl. XIII, No 3.
[4] Pl. XV, No 6.
[5] Pl. 143, No 3.
[6] Pl. XL, No 11.
[7] Pl. 267, No 2.
[8] XXV. 8 et 13 — XXXVIII. 3 — 142. 7 — 144. 6, 8 et 9 — 149. 3 — 150. 12 — 151. 10 et 18 — 160. 4 — 181. 7, 8, 10 à 15, 17 et 18 — 183. 10 et 11 — 203. 8 — 204. 7 — 207. 5 — 220. 5, 6 et 7 — 224. 3 à 5, 8, 13 et 14 — 225. 13 — 226. 9 et 10 — 229. 15 — 236. 20 — 241. 9 — 249. 4 — 252. 2 — 253. 22 — 256. 1 à 3, 6 à 8, 10 à 20 — 257. 14 — 260. 11 à 15.
[9] Sceaux de Conrad de Retberg, en 1333 et de Bruno de Wischelo, en 1360 (Pl. 179, No 2).
[10] Pl. 180, Nos 20 à 22, et pl. 182, No 16.
[11] Sceau de Godefroid de Schonebeck, en 1360 (Pl. 180, No 17).
[12] Sceau de Jean Smakepeper, juge à Osnabrück, en 1366 (Pl. 180, No 24).
[13] Sceau de Ludolphe de Wisch, en 1331 (Pl. 180, No 19).
[14] 182. 10 — 229. 3 — 258. 13 — 261. 16.
[15] Sceau de Sweder von dem Busche, chevalier, en 1330 (Pl. 222, No 13).

une demi-couronne de plumes autour du heaume [1];
dix bouquets de plumes disposés en demi-cercle autour du heaume [2];
quatre bouquets de plumes et quatre rameaux autour du heaume [3];
deux touffes de plumes étagées de chaque côté du heaume [4];
un cercle garni de plumes autour du heaume [5];
un cercle garni de quatre bouquets de plumes autour du heaume [6];
un demi-cercle garni de plumes autour de la partie supérieure du heaume [7];
un disque garni de plumes autour du heaume [8].

Très rarement la couronne de plumes se place horizontalement au-dessus du heaume, dans la position d'une couronne ordinaire [9]. Sur un sceau de 1302, cette couronne est ornée, devant et derrière, d'une queue de paon horizontale [10].

Une touffe de plumes surmonte quelquefois le heaume [11]; elle peut être remplacée par trois touffes [12].

Les plumes se disposent aussi sur les côtés du heaume; ce type offre les variantes suivantes:
une plume de héron de chaque côté du heaume [13];
une plume d'autruche de chaque côté du heaume [14];
deux plumes de chaque côté du heaume [15];
un bouquet de plumes de chaque côté du heaume [16];
une sorte de vis surmontée d'un bouquet de plumes doublement étagé de chaque côté du heaume [17].

---

[1] Sceaux de Godefroid, dit Snap, en 1328, et de Ludolphe de Hagen, en 1394 (Pl. 199, No 5 et pl. 219, No 15).
[2] Sceaux de Bruno de Wischelo, en 1326, et de Hugues de Horne, en 1337 (Pl. 179, No 1, et pl. 164, No 3).
[3] Sceau de Jean Frydag, bourgeois de Bielefeld, en 1348 (Pl. 258, No 6).
[4] Sceaux de Bernard Hoberge, juge à Warendorf, en 1349, et de Werner, dit Voget, en 1331 (Pl. 182, Nos 7 et 13).
[5] XXII. 7 — 182. 1, 6, 7, 12 et 19 — 230. 2 — 258. 14 et 15 — 261. 15.
[6] Sceaux de Conrad de Stadelhove, bourgeois de Paderborn, en 1348, et de Frédéric d'Ymichusen, juge à Maspern, en 1365 (Pl. 258, Nos 2 et 3).
[7] Sceaux de Gautier de Core, juge à Borken, en 1315, de Godefroid Cobbinc, en 1345, etc. (Pl. 182, Nos 3, 4 et 8).
[8] Sceau d'Henri de Wetinctorp, en 1350 (Pl. 182, No 9).
[9] Sceaux de Jean, dit Pape, juge à Soest, en 1355 et de Lambert de Stuterslo, en 1356 (Pl. 180, No 15, et pl. 219, No 9).
[10] Sceau de Jean de Plettenberg, chevalier, en 1302 (Pl. 194, No 3).
[11] 180. 2, 3 et 16 — 204. 21 — 213. 15 — 223. 6, 7, 9, 10 et 11 — 257. 3. 5 et 8.
[12] Sceau de Jean de Trepel, en 1380 (Pl. 238, No 7).
[13] XXXIII. 10 — 181. 5 — 253. 10.
[14] Sceau de Volmar de Geseke, en 1397 (Pl. 241, No 15).
[15] Sceau de Georges Duse, en 1353 (Pl. 181, No 3).
[16] Sceau d'Hartwig de Milinctorp, en 1362 (Pl. 256, No 5).
[17] Sceau d'Ysher de Mormlon, en 1323 (Pl. 258, No 17).

La crête de plumes disposée en éventail ne fournit que deux exemples[1]; on peut toutefois en rapprocher une sorte de *chenille* sur un sceau de 1340[2].

On trouve enfin, sur un sceau de 1312, deux bouquets de plumes, l'un en avant, l'autre en arrière[3], et sur deux sceaux de 1356 et 1359 deux sortes de balais de plumes, posés en sautoir au-dessus du heaume[4].

II. Cornes. — Après les plumes, les cornes tiennent le second rang; ce sont le plus souvent des cornes de buffle.

Elles peuvent être toutes simples, ce qui est le cas le plus ordinaire[5], mais on les trouve aussi garnies extérieurement

de petites pointes[6];

de plumes de coq[7]; — sur un sceau de 1334, elles sont en outre terminées chacune par une boule[8];

de plumes de paon[9];

de roses[10];

de petits bouquets de feuillage[11];

de petits bâtons tréflés[12];

de boules[13].

Au XIVe siècle, les cornes sont courtes, et recourbées l'une vers l'autre. Un changement toutefois commence à se manifester dans les dernières années de cette période: sur le sceau de Guillaume de Knehem, en 1362, les cornes, plantées sur les côtés du heaume, se redressent légèrement après s'être infléchies[14];

---

[1] Le sceau d'Othon V de Tecklenburg, en 1317, porte un éventail de plumes de paon, chargé de trois feuilles de nénuphar (Pl. XX, No 8), et celui de Thierry de Leithe, chevalier, en 1315, offre un éventail de plumes, terminées chacune par un annelet, à la bande chargée de trois besants brochant (Pl. 219, No 11). — Cette famille porte *d'argent, à la bande de gueules, chargée de trois besants d'or* (Pl. 205, Nos 8, 9 et 10).

[2] Sceau d'Albert de Nedere, chevalier, en 1340 (Pl. 257, No 13).

[3] Sceau d'Herman d'Aspelcampe, chevalier, en 1312 (Pl. 257, No 20).

[4] Sceaux de Conrad, dit Schele, en 1356, et de Fleurquin de Lodere, en 1359 (Pl. 257, Nos 18 et 19).

[5] 142. 5 — 156. 11 — 175. 15 — 194. 9 — 222. 10 — 219. 35 et 6 — 259. 20 et 21.

[6] XXIII. 9 — 196. 12 — 222. 2, 3 et 4.

[7] Sceaux d'Herman de Cappelen, en 1334, d'Herman de Münster, chevalier, en 1343, etc. (Pl. 142, No 4, et pl. 150, Nos 10 et 11).

[8] Sceau de Rodolphe de Lunne, en 1334 (Pl. 259, No 7).

[9] Sceaux d'Herman et d'Henri de Plettenberg, chevalier, en 1329 et 1352 (Pl. 194, Nos 4 et 5).

[10] Sceau de Volmar de Brenken, prévôt de l'église de Paderborn, en 1390 (Pl. 251, No 21). — Cette famille porte six roses (3, 2 et 1) sous un chef chargé de trois pals.

[11] Sceaux de Frédéric de Brenken, en 1378 et 1387 (Pl. 259, Nos 8 et 9).

[12] Sceau de Jean II de Grafschaft, en 1332 (Pl. XXXIV, No 6).

[13] Sceau de Thierry Stael de Holstein, en 1388 (Pl. 202, No 17). — Cette famille porte *d'argent, à huit boules de gueules rangées en orle.* — Cf. *Ibid.*, No 18.

[14] Pl. 222, No 10.

il en est de même en 1379 sur le sceau d'Henri de Münster[1]. Elles s'allongent et s'écartent davantage sur les sceaux d'Albert de Brakel en 1381[2], de Frédéric de Brenken en 1387[3], de Thierry de Stael en 1388[4], de Volmar de Brenken en 1390[5], etc.

Pendant tout le cours du XVe siècle, à de fort rares exceptions près[6], on ne trouvera plus que des cornes longues, se déjetant vers le dehors après une légère inflexion.

Sur le sceau de Conrad d'Elmerinchusen, en 1463, les pointes des cornes sont coupées[7]. En 1510 enfin, sur le sceau de Frédéric de Twiste, on rencontre pour la première fois ces cornes à extrémité évasée, qui sont une des caractéristiques de l'héraldique allemande, et que l'on a maintes fois prises pour des trompes d'éléphant[8].

En dehors des cornes de buffle, quelques cimiers sont formés par

deux cornes de bêlier[9];

quatre cornes de bêlier[10];

deux cornes de biche[11];

un massacre de cerf[12]. — Les Dalwig et les Marschall ornent d'une rose la pointe de chaque cor[13].

III. Parties d'homme ou d'animal, autres que plumes et cornes. — Cette catégorie est assez pauvre; elle ne comprend en effet que:

un buste humain, coiffé d'un bonnet aux armes[14];

deux bras soutenant une rose[15]; — soutenant une couronne[16]; — soutenant des boules[17];

---

[1] Pl. 142, No 5.

[2] Pl. 222, No 4.

[3] Pl. 259, No 9.

[4] Pl. 202, No 17.

[5] Pl. 251, No 21.

[6] Nous citerons le sceau d'Henri Valke, en 1421 (Pl. 175, No 9).

[7] Pl. 235, No 18.

[8] Pl. 251, No 3.

[9] Sceaux de Gérard, dit Borste, en 1356, et d'Adrien de Dorth, en 1400 (Pl. 181, No 22, et pl. 209, No 13).

[10] Sceaux de Gérard et d'Herman Dincgrave, en 1344 et 1383 (Pl. 229, No 13 et pl. 259, No 11).

[11] Sceaux de Bruno et d'Evrard de Suderlage, dit Swartenberg, en 1361 et 1387 (Pl. 181, Nos 20 et 21).

[12] Sceau de Nicolas, dit Cloppekiste, en 1376 (Pl. 179, No 18). — Cette famille porte un massacre de cerf (Pl. 164, No 17).

[13] Sceau d'Herman et d'Henri Marschall, vers 1320, et de Jean de Dalwig, en 1389 (Pl. 237, No 12, et pl. 259, Nos 1 et 2). — Les Dalwig s'arment *d'argent, au massacre de cerf de sable, chaque cor orné à son extrémité d'une rose de gueules* (Pl. 237, Nos 11 à 13). — Les Marschall portent les mêmes meubles (Pl. 237, Nos 9 et 10).

[14] Sceau de Bernard de Bentheim, en 1385 (Pl. XX, No 8).

[15] Sceau de Thierry d'Andoppen, en 1357 (Pl. 151, No 9).

[16] Sceau de Conrad de Helmern, en 1371 (Pl. 258, No 20).

[17] Sceaux de Jean et d'Everwin Stevening, en 1390 et 1392 (Pl. 167, No 5, et pl. 179, No 15).

deux bras garnis extérieurement de plumes[1];
deux jambes[2];
deux têtes et cols de dragons affrontés[3];
deux oreilles d'âne[4];
une trompe d'éléphant recourbée en avant, garnie par derrière de trois losanges ornés chacun d'un bouquet de plumes[5].

IV. Animal entier. — Quatre cimiers seulement peuvent se ranger sous cette rubrique:
un renard couché[6];
un loup courant devant une massue[7];
un corbeau couronné devant un bouquet de plumes[8];
deux poissons[9].

V. Végétaux. — Cette catégorie est encore assez peu fournie; elle ne renferme que les types suivants:
une rose[10]; — une rose surmontée d'une touffe de plumes[11];
une fleur de lys[12]; — de chaque côté du heaume, une demi-fleur de lys garnie de petites pointes[13];
une plante fleurie[14];
une gerbe[15];
deux rameaux de tilleul[16];
une poire surmontée d'une massue (?)[17];

---

[1] Sceau d'Evrard de Menenchusen, en 1311 (Pl. 219, No 4).
[2] Sceau de Jean, dit Schoke, juge à Osnabrück, en 1385 (Pl. 179, No 14).
[3] XXII. 10 — XXIII. 1 — XXXIX. 14 — 259. 13.
[4] Sceau d'Henri Hoberge, en 1396 (Pl. 182, No 14).
[5] Sceau d'Evrard de Selbach, dit Daube, en 1349 (Pl. 207, No 4). — Cette famille porte *d'or, à la bande de trois losanges de sable. (Ibid.*, Nos 3 à 9).
[6] Sceau de Baudouin de Varendorpe, en 1315 (Pl. 169, No 3). — Le renard est *passant* sur le sceau d'Evrard en 1343 (Pl. 180, No 7).
[7] Sceau de Gossuin Blicke, en 1307 (Pl. 257, No 10).
[8] Sceaux de Herbold et de Rave de Pappenheim, en 1335 et 1396 (Pl. 234, No 2, et pl. 257, No 11). — Cette famille porte *d'argent, au corbeau de sable, couronné d'or* (Pl. 234, Nos 1 à 3).
[9] Sceau de Machorius Deckeninck, recteur de l'église de Horn, en 1390 (Pl. 179, No 13).
[10] Sceau de Werner Noppentris, en 1371 (Pl. 241, No 11). — L'écu porte également une rose.
[11] Sceau de Thierry III de Limbourg, en 1338 (Pl. XXXI, No 11).
[12] Sceaux d'Herman Wunderlike, en 1348, et d'Herman, dit Dume, en 1375 (Pl. 176, No 9, et pl. 180, No 9). — Les Dume s'arment d'une fleur de lys. (Cf. pl. 176, No 8).
[13] Sceau de Rembert Nese, juge à Warendorf, en 1305 (Pl. 181, No 4).
[14] Sceau de Wicbold, dit Dordenhagen, en 1329 (Pl. 179, No 4).
[15] Sceau d'Henri Terrax, bourgeois d'Altendorn, en 1394 (Pl. 219, No 17).
[16] Sceau de Guillaume Bromenhagen, en 1352 (Pl. 179, No 5).
[17] Sceau de Jean de Bieren, en 1390 (Pl. 243, No 11). — Cette famille porte trois poires (Cf. *Ibid.*, No 10).

une sorte de couronne garnie d'épines, disposée dans un plan vertical autour du heaume, ornée en haut et en bas d'une feuille de houx[1];

de chaque côté du heaume, une feuille dentelée d'où sort une tige fleurie; entre les deux tiges, un losange[2]:

VI. Ecran. — On a déjà mentionné tout à l'heure quelques écrans affectant plus ou moins la forme d'un vol. On rencontre encore dans cette classe:

un écran semi-circulaire surmonté de cinq bouquets de plumes[3]; — de sept bouquets de plumes[4]:

un écran circulaire garni de rameaux de houx[5]:

un écran semi-circulaire dentelé[6]:

un écran circulaire aux armes autour du heaume[7]:

deux écrans semi-circulaires garnis de pointes[8]:

deux écrans semi-circulaires, garnis chacun de cinq bouquets de plumes[9]:

deux écrans circulaires aux armes, entourés de plumes de paon[10]:

deux écrans rectangulaires[11]:

deux écrans en forme de croissants[12]:

trois petits écrans triangulaires[13]:

devant et derrière le heaume, un disque entouré de plumes[14].

(*A suivre.*)

Sceaux académiques vaudois.

Par André Kohler.

Après avoir conquis le Pays de Vaud, les Bernois y introduisirent la Réforme, qu'ils venaient d'embrasser peu de temps auparavant. Pour fournir à la nouvelle Eglise des ministres en nombre suffisant, Leurs Excellences créèrent à Lausanne, dès la fin de l'an 1536 une sorte de séminaire sous le nom *Schola*

---

[1] Sceaux d'Evrard et de Sintram de Hagen, en 1319 et 1347 (Pl. 219, Nos 13 et 14).

[2] Sceau de Sweder d'Odenhusen, en 1345 (Pl. 259, No 19).

[3] Sceaux de Conrad II de Dortmund, en 1313, et d'Engilbert II de la Mark, en 1322 (Pl. XXXIII, No 4, et pl. XXXIX, No 3). — L'écran du premier est aux armes.

[4] Sceau de Walrave de Büren, en 1328 (Pl. XXXVI, No 8).

[5] Sceau de Bruno de Vernhove, en 1341 (Pl. 179, No 3).

[6] Sceau de Jean de Padberg, chevalier, en 1345 (Pl. 220, No 4).

[7] Sceau de Nicolas, dit Eiflare, chevalier, en 1315 (Pl. 155, No 17).

[8] Sceau de Lubbert de Bunstorpe, en 1325 (Pl. 228, No 8).

[9] Sceau d'Albert de Rusle, en 1333 (Pl. 259, No 17).

[10] Sceau d'Alrad Klencke, chevalier, en 1317 (Pl. 250, No 3). — Cette famille s'arme *d'argent, à la roue de moulin de sable.* (Cf. *Ibid.*, Nos 4 et 5).

[11] Sceau d'Herman de Berstraten, au XIVe siècle (Pl. 219, No 19).

[12] Sceau de Godefroid de Hanxleden, en 1336 (Pl. 211, No 20).

[13] Sceaux de Goswin de Burse, en 1338 et de Roger de Twickel, en 1361 (Pl. 180, Nos 4 et 5).

[14] Sceau de Bernard Top, châtelain de Rheda, en 1324 (Pl. 257, No 15).

lausannensis. En 1548 à la théologie s'ajouta l'enseignements de la philosophie; puis des cours de droit, de mathématiques et de physique complétèrent le programme de l'*Academia lausannensis*.

Dès ses débuts l'Académie de Lausanne jouit de privilèges qui témoignent de la sollicitude de L. L. E. E. pour la nouvelle institution. Par ordonnance de 1550 renouvelée en 1592 «l'Académie en corps et tous les membres en particulier, comme aussi généralement les ecclésiastiques de Lausanne, leurs personnes, leurs femmes, leurs enfants, leurs domestiques, leurs appartements ne dépendent point de le juridiction de la ville, mais uniquement de celle de Leurs Excellences, qui se la sont réservée expressément, et par conséquent du seigneur baillif, qui les représente [1]».

Les compétences de l'Académie étaient assez étendues: elle examinait et consacrait les nouveaux ministres, nommait les suffragants, présentait des candidats pour les postes de pasteurs, dirigeait le Collège académique, surveillait la presse et la librairie.

Sous la domination bernoise, l'Académie faisait usage des deux sceaux circulaires, mesurant l'un de 0 m,020, l'autre 0 m,033 de diamètre. Tous deux portent la légende: ACADEMIA LAVSANNENSIS; l'effigie également est identique: un ours passant en bande et présentant de ses pattes antérieures un livre ouvert, la Bible sans doute. Le grand sceau ne diffère du petit que par l'adjonction de quelques ornements et par une facture plus soignée: la gravure est excellente, le relief puissant, l'ours d'une superbe allure héraldique.


fig. 12


fig. 13

La révolution de 1798, qui émancipa le Pays de Vaud de la tutelle de Berne, enleva à l'Académie ses privilèges; ordre fut donné de «faire disparaître décemment les anciens sceaux [2]»; par quoi furent-ils remplacés nous l'ignorons. L'Académie resta le corps ecclésiastique suprême et continua à diriger le Collège académique jusqu'en 1837; elle était soumise à l'autorité supérieure du Conseil

[1] C'est à l'*Histoire de l'Instruction publique dans le canton de Vaud*, par Ch. Archinard, Lausanne 1870, que nous empruntons cette citation, ainsi que les détails que nous donnons ici sur l'Académie de Lausanne.

[2] Nous devons ce renseignements à l'obligeance de Mr H. Vuilleumier, prof. de théol. à l'Université de Lausanne.

de l'Instruction publique et du Conseil d'Etat. Son influence fut encore diminuée par la loi de 1846, sans doute en représailles de l'hostilité manifeste témoignée par la plupart des professeurs et des étudiants au gouvernement issu de la révolution de 1845. La loi de 1869 rétablit plusieurs chaires supprimées sous le régime précédent, en créa de nouvelles et imprima un élan vigoureux à l'enseignement supérieur dans le Canton de Vaud.



fig. 14

Durant presque tout le XIXe siècle l'Académie emploie un sceau ovale de 0 m,034 de grand diamètre sur 0 m,030 de petit diamètre. La légende ACADEMIE DE LAUSANNE entoure un écusson vaudois du type adopté en 1803 pour tous les sceaux, timbres et clichés officiels.



fig. 15

«La Loi du 10 mai 1890 sur l'instruction supérieure a eu pour Lausanne une importance énorme; elle était comme la conséquence directe et obligée de la convention conclue entre l'Etat et la commune de Lausanne relativement au legs de Rumine; elle adjoignit à l'ancienne Académie une faculté de médecine complète, réunit la Faculté technique à la Faculté des sciences, consacrant ainsi d'une façon plus intime l'incorporation de l'Ecole spéciale à l'Académie; elle augmenta le nombre des chaires des Facultés de théologie, de droit, des

lettres surtout; en un mot l'*Université de Lausanne* fut créée sous l'impulsion décisive de Monsieur le Conseiller d'Etat Ruffy[1] ».

A la jeune université il fallait un sceau, il fut gravé par Homberg à Berne. De forme circulaire, il mesure $0^{m},060$ de diamètre. Le motif central est un écusson chargé d'une chouette éployée empiétant un livre ouvert; entouré de rayons il est soutenu des écus affrontés du Canton de Vaud et de la ville de Lausanne. Deux lions, sur une sorte de console, servent de supports au tout. Au pourtour, entre deux filets se lit la légende: SCEAU DE L'UNIVERSITE DE LAUSANNE.

Les sceaux que nous reproduisons aujourd'hui grâce au zèle infatigable de Monsieur Fréd. Th. Dubois résument donc les phases principales de l'histoire de notre *Alma mater lausannensis*.

Das Wappen des Abtes Ulrich VIII., Rösch von St. Gallen.

Von E. A. S.

(Hiezu Tafel VI).

In Jahrgang 1896 p. 1—6 hat F. Gull das höchst interessante Wappenbuch des Malers Haggenberg oder Hackenberg der Stiftsbibliothek St. Gallen einer eingehenden Besprechung unterzogen. Den Stil der Wappen weltlicher Personen veranschaulicht eine damals beigegebene Tafel.

Seither hat auch der Schreiber dieser Zeilen den Codex durchgesehen und eine Anzahl von Wappen geistlicher Personen durchgezeichnet; dieselben sind ohne viel Aufwand ausgeführt, wie die an anderer Stelle verkleinert wiedergegebene Abbildung zeigt[2].

Ungleich prächtiger ist das grosse Wappenbild, das der Besitzer des Wappenbuches als Bibliothekzeichen vorn in den Codex malen liess. Unsere Farbentafel (VI) gibt eine getreue Reproduktion dieser heraldischen Komposition. Die Abbildung und die Gullschen Bemerkungen dazu ersparen uns weitere Ausführungen. Die Schilde der Abtei mit dem Bären und der Grafschaft Toggenburg mit der Dogge (Rüde) bedürfen keiner Erklärung; das Familienwappen des Abtes dagegen zeigt ein Schildbild, das nicht sehr häufig vorkommt. Es besteht aus zwei gekreuzten Kerzenlöschern, also Kirchengeräten, die zum ständigen Inventar jeder mittelalterlichen Sakristei gehört haben und die sich da und dort noch im Original erhalten haben.

Das genaue Datum unserer Malerei ist bisher nicht festgestellt; wir müssen uns also damit begnügen, die Regierungsjahre des Abtes Ulrich, d. h. die Jahre 1463 und 1491, als Rahmen für die Entstehungszeit dieser heraldischen Schöpfung zu betrachten.

---

[1] Ce passage relatif à la création de l'Université de Lausanne est tiré de l'Hist. du Collège Cantonal de Lausanne par E. Payot et A. Kohler, Lausanne 1886.

[2] Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 235, Fig. 209.

Nécrologie.

Le 15 octobre 1902 est décédée en son château de la Sarraz, à l'âge de soixante-quinze ans, Mademoiselle Marie de Gingins-La-Sarraz. Elle était la dernière représentante en ligne directe de cette antique et illustre maison des barons de Gingins-La-Sarraz qui durant des siècles a exercé une action marquée sur les destinées du Pays de Vaud. Cette famille remonte à Etienne de Gingins qui fut dans la première moitié du XIIe siècle un des généreux bienfaiteurs de l'abbaye cistercienne de Bonmont. Sous la maison de Savoie elle a fourni plusieurs hommes d'Etat et d'Eglise. Nous citerons: *Jaques* de Gingins, conseiller chambellan et maître d'hôtel du duc de Savoie et son ambassadeur auprès du pape Paul II.



Fig. 16[1]

Pierre baron du Châtelard, l'héroique défenseur de la Tour de Peilz lors du siège de 1476. *Amédée* capitaine général des provinces de Chablais et de Gex. *Antoine* président du Sénat et Conseil de Savoie, conseiller du roi de France Charles VIII et maître des requêtes de son hôtel. *Jaques* conseiller et chambellan du duc Charles III de Savoie. *Amédée* protonotaire apostolique chanoine de Genève prieur de St-Sulpice et de Nyon, abbé commendataire de Bonmont élu canoniquement évêque de Genève en 1513.

Après la conquête du Pays de Vaud par les Bernois en 1536, la famille de Gingins qui faisait déjà partie du Patriciat de Berne a donné plusieurs hauts magistrats distingués à cette République. Elle occupe une place toute spéciale dans nos annales militaires; car elle a fourni un très grand nombre d'officiers de valeur aux régiments suisses au service de France, des Pays-Bas, de Sardaigne etc., et plusieurs colonels à l'armée fédérale. Le canton de Vaud lui doit son plus brillant historien: Frédéric de Gingins-La-Sarraz, † en 1863.

La famille de Gingins porte: d'argent semé de billettes de sable au lion de même brochant sur le tout. Depuis l'alliance de Jacques de Gingins et d'Aymonette de Joinville, dernière du nom, en 1374 elle a toujours écartelé Gingins et Joinville qui était: d'azur à trois broyes d'or liées d'argent posées en faces, au chef d'argent chargé d'un lion issant de gueules. En héritant de la baronie de La-Sarraz la famille de Gingins a aussi hérité des armes des sires de ce nom: qui étaient: palé d'argent et d'azur au chef de gueules chargé de

[1] Nous devons le dessin ci-dessus à la plume de notre décore collègue Mr Ch. A. Bugnion. Il la plaquette contenant l'oraison funèbre de Melle de Gingins-La-Sarraz prononcée, le 18 octobre 1902 par Mr le pasteur Délafontaine dans la Salle des Chevaliers du Château de La-Sarraz.

trois molettes d'or. La devise des Gingins est: «Cum Deo omnia» et la légende «Fortitudo». Les vieux auteurs lui donnent comme attribut: hautesse de cœur.

La branche collatérale des Gingins-d'Eclépens existe encore; elle a pour chef Mr Albert de Gingins-d'Eclépens, au château de Gingins près Nyon berceau de cette maison. *D.*

Kleinere Nachrichten.

Otto Hupps Wormser Universal-Ex-libris. Der durch seine seit 1886 erscheinenden prächtigen Münchner Kalender in weitesten Kreisen bekannte und beliebte Heraldiker O. Hupp lässt im Verlag der H. Kräuterschen Buchhandlung (Julius Stern) in Worms a./Rh. 20 verschiedene, sog. Universal-Ex-libris erscheinen. Je nach Inhalt und Charakter einer Bibliothek kann man sich ein Ex-libris mit allegorischem oder heraldischem Gegenstand auswählen.

Zürich. Beim Abbruch alter Befestigungsteile beim Waisenhaus wurde im Januar 1903 der Grabstein des Ulrich v. Regensberg gefunden. Er zeigt in vortrefflicher gravierter Arbeit das lebensgrosse Bildnis des Ritters. Er hat das Schwert zur Rechten, ist mit pelzgefüttertem Mantel angetan und hat den dreieckigen Wappenschild der Regensberger auf der Brust. Das Werk gehört zu den besten Erzeugnissen des 13. Jahrhunderts, die in der Schweiz entstanden sind.

Heraldik und Bildersturm. Der neuen Ausgabe von Kesslers Sabbata (1902 p. 313) entnehmen wir einen Passus, welcher zeigt, dass schon die Reformation, wie später die Revolution, sich feindlich gegen die Wappen verhält. Es heisst da vom Münster zu St. Gallen: „under den gemalten historien (von Heiligen) verzeichnet manigerlai künigrichen, fürsten, herren, stätten, länder, vogtyen und geschlechter schilt und helm, welches alles in volgender wuchen mit Kalch verwisset und verstrichen ist worden". Es würde wohl nicht schwer halten, eine Liste von heraldischen Denkmälern aufzustellen, die bei Anlass der Glaubensspaltung übermalt, übertüncht, abgeschrotet oder zerschlagen worden sind; „was Kostlicher, was subtiler Kunst und arbeit gieng zuo schitern" sagt Kessler (a. a. O. III p. 311).

Wappenusurpationen. Bekanntlich hat vor einigen Jahren die Annahme des habsburgischen Grafenwappens durch einen Luzerner Metzger zu unliebsamen Erörterungen geführt. Die neueste von vielen ähnlichen Usurpationen ist die des Inhabers eines Informationsbureaus an der Bahnhofstrasse in Zürich. Derselbe hat auf seinen Firmaschild das Wappen des alten Basler Geschlechts der Fröwler malen lassen. Wir bitten unsere Leser um Mitteilungen aus diesem Gebiete, damit wir durch Veröffentlichung derartigen Mißständen entgegentreten können.

Wappenlieder. Zum Papstjubiläum Leos XIII. 1903 hat Pfarrer A. Fräfel, der unermüdliche Erforscher des Gasterlandes, eine Reihe von Liedern erscheinen

lassen, die auf das ganze Wappen, wie auf die verschiedenen Schildbilder Geschlechtes Pezzi Bezug nehmen; auch die in Luzern erscheinende Sch Kirchenzeitung veröffentlichte auf denselben Anlass analoge Gedichte. freuen uns, dass mit diesem Wappenlied eine alte, leider wenig mehr gep Sitte wieder ins Leben gerufen wird.

Das Wappen der Familie Bernhardt. In Beantwortung einer An teilen wir hier das Wappen der Bernhardt von Walenstad (jetzt Bernold) Das Original unseres Bildes ist ein altes Waffeleisen mit runder Platte, in cher ein Engel die beiden Schilde hält. Die Umschrift nennt Jakob Bern

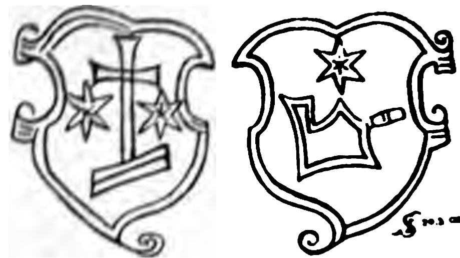


Fig. 17

und Katharina Steiner, dessen Gattin. Auf der Platte für die Rückseite Waffel ist die Kreuzigung dargestellt mit der Umschrift: Nit drum das bild gott selber sei, sonder das man seins liden gedenck darbei. Das Stüc in Privatbesitz im Gasterland.

Sceaux communaux fribourgeois. L'exemple donné par le canto Vaud a été suivi par les Fribourgeois. Dans sa séance de décembre 19 Société d'Histoire de Fribourg a décidé de réunir les sceaux des commune canton. Mr l'abbé Colliard, vicaire à Châtel-St-Denis a bien voulu se charg ce travail long et délicat.

Wappengruppen. Die Verbreitung bestimmter Wappenbilder b bald auf politischer Zusammengehörigkeit, gemeinsamer Abstammung, Minist verhältnis, Burgmannschaft, Ganerbschaft oder persönlicher Freundschaft. S W. Rein[1] hat 1860 und 1861, Hauptmann[2], v. Mülinen[3] 1900 und der fasser 1901 auf diese Merkwürdigkeit hingewiesen[4]. Im neuesten Heft der schrift des Vereins für thüringische Geschichte und Altertumskunde 1903 p. berichtet L. Armbrust über die Wappengruppe mit dem Widderhorn. Das zelne Widderhorn führen die Geschlechter v. Salza, v. Straussfurt, v. Gün leben, ein Paar Widderhörner die Stranz v. Döllstädt, v. Ballhausen, v. stadt, v. Lichtenberg, v. Zimmern, angeblich auch die v. Kreuzburg un

[1] Korr. Bl. des Gesamtvereins deutscher Gesch. Ver. VIII Nr. 46; IX Nr. 4.
[2] Jahrbuch Adler, Wien 1900.
[3] Bd. XIV dieses Archivs p. 64—65.
[4] Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 34—36.

Mülverstedt. Zwei Tafeln in Autotypie geben uns Abbildungen von Siegeln mit letzterem Schildbild. Zu beachten sind die persönlichen Beizeichen unter den Widderhörnern: Nagel, Maueranker, Menschenkopf, Rose.

Sceaux communaux vaudois. Pour répondre à la demande de quelques amis de l'histoire Mr le pasteur Ch. Ruchet a fait faire un tirage à part du savant travail qu'il a publié dans les deux derniers numéros des Archives héraldiques suisses. Mis en vente sous forme d'une élégante plaquette ce travail a reçu un excellent accueil de la presse et du public vaudois et a produit un véritable réveil de l'intérêt que l'on porte aux armoiries communales. Un certain nombre de sceaux ont été signalés depuis et Mr Ruchet pourra nous donner prochainement un supplément. L'Etat lui-même a favorisé la vulgarisation de ce travail, en offrant un exemplaire à toutes les autorités communales qui ont facilités les recherches de Mr Ruchet.

Bücherchronik.

Th. v. Liebenau. Die Freiherren von Rothenburg und Wolhusen. Einen höchst wertvollen Beitrag zur Geschichte des Adels in der Urschweiz liefert uns in vorliegender, 50 Seiten zählenden Schrift der verdiente Staatsarchivar von Luzern. Heraldiker werden mit besonderem Interesse verfolgen, was v. Liebenau über die bildlichen Quellen der Wappen von Rothenburg und Wolhusen berichtet. Mit Recht sieht er in dem Zyklus von Erstfelden, der in einer St. Galler und einer Luzerner Kopie auf uns gekommen ist, eine Wappenrolle, nicht eine Wandmalerei, ein Pergament, das 1415 in Baden erbeutet wurde. Auch die Bestimmung des Kästchens von Attinghausen als Urkundenlade, die nur als Beutestück nach Attinghausen gelangte, kommt der Wahrheit näher als die bisherigen Erklärungen. Nach v. Liebenau stammt die Zürcher Wappenrolle aus Schloss Kyburg; sie wäre als Quelle der Wappenmaler zu betrachten, welche die Schilde der jeweiligen Gäste an die Wand zu malen hatten. Zwei Tafeln mit klaren und deutlichen Siegelabbildungen schmücken die äusserst lesenswerte Publikation.

Offizieller Führer durch das Schweizerische Landesmuseum. Von Dr. H. Lehmann. Vierte vermehrte Auflage.

Wir gedachten unsere Leser auf die in dieser Schrift aufgezählten heraldischen Altertümer hinzuweisen; viel erwarteten wir von einer offiziellen, eidgenössischen Publikation allerdings nicht, aber dass ein solches Elaborat eine vierte Auflage auf Bundeskosten erlebe, überstieg doch unser Vorstellungsvermögen. In diesem Führer sind Schuhe einer Äbtissin unter den heraldischen Altertümern aufgeführt (p. 18), während Ahnenproben und Wappentafeln kunterbunt unter allerlei andere Dinge gemischt erscheinen. Die kunsthistorische Bildungsstufe des Verfassers, eines Sekundarlehrers und Vicedirektors des Landesmuseums gibt sich kund in Wendungen wie (Seite 14) „Wandfreske", (gibt es etwa Tafel- oder Glasfresken?), „romanischer Übergangsstil" (Seite 18), zahl-

reichen falschen Datierungen und Bezeichnungen, die philologische Bildun Museumsmannes spiegelt sich in Worten wie Antipendium, Nikolaus von Nôtre-Dame, La Téne, Bevais, das historische Wissen im Bericht übe „10,000" Jungfrauen, eine „1847" verstorbene Äbtissin von Zürich u. dgl. Und solche Leute wagen es, Jakob Burckhardt und Moritz Heyne Lehrer zu schimpfen! (Vide „Bund" Januar 1903 über den Vicedirekto schweizerischen Landesmuseums).

Recueil généalogique suisse, Première Série, Genève, tome I. H gegeben von A. Choisy, L. Dufour-Varnes und einigen Mitarbeitern. A. Julien 1902 und

Schweizerisches Geschlechterbuch, Almanach généalogique su I. Jahrgang (pro 1904). Herausgegben durch die akademische Buchhan C.-F. Lendorff in Basel. Daselbst zur Subskription aufliegend.

Die beiden Unternehmungen, welche hier gleichzeitig angekündig besprochen werden sollen, beschlagen dasselbe Gebiet; ohne jedoch ein im geringsten Konkurrenz zu machen, werden sie sich gegenseitig zur G tuung jedes Benützenden ergänzen.

In der Anlage werden sie sich namentlich dadurch unterscheiden, das schweiz. Geschlechterbuch als Taschenbuch sich hauptsächlich mit der W gabe des heutigen Personenstandes historischer Familien, seinem genealogi Zusammenhang und mit der systematischen Anordnung der Familien nach und Bedeutung befasst, während der Recueil die gesamte Genealogie jede zelnen Familie bringen wird. Dadurch wird allerdings für letzteres Wer schnelles Fortschreiten unmöglich sein, da die Wiedergabe der gesamten G logie eines Geschlechts mit allen, auch den ausgestorbenen Seitenlinien o verhältnismässigen Raum in einem einzelnen Bande beanspruchen wird.

Beide Publikationen sind vom Standpunkt des Historikers wie des I dikers sehr zu begrüssen.

Das Geschlechterbuch, wofür eine fachmännische Redaktion einzelnen oder mehreren Mitarbeitern für jeden Kanton besteht, stellt sich seinem von sachkundiger Hand entworfenen Programm die Aufgabe, in s I. Teil gleich von Anfang an in einer besondern Abteilung A sämtliche blühenden Kleinratsgeschlechter der souveränen Orte und Zugewandten der Eidgenossenschaft (bis 1789), inkl. den alten Adel, aufzuzählen, unter A der für die Aufnahme in diese Abteilung massgebenden Daten. Von d Familien werden sodann jedes Jahr etwa 100 bis 150 ausführlich beha werden; d. h. es wird von jeder Familie eine historische Vorbemerkung geg welche in gedrängter Form über die Herkunft, die geschichtliche und die s rechtliche Stellung der Familie, ihre bemerkenswerten Mitglieder, Aufsc erteilt. Hieran schliesst sich dann die Wiedergabe des soweit erreichbar, ständigen heutigen Personen-Etats in seinem genealogischen Zusammenhang einer Abteilung B werden sonstige historische Geschlechter der Schweiz in loger Weise aufgeführt; hieher fallen somit namentlich die sonstigen bedeut Geschlechter der regierenden Städte, die Ratsfamilien der Landstädte un

historischen Familien der neueren Zeit. Die einzelnen Geschlechter werden je nach ihrer Zugehörigkeit in deutscher, französischer oder italienischer Sprache ausgearbeitet.

Ein II. Teil wird sich sodann mit der Publikation von Stammbäumen sowohl ausgestorbener wie noch blühender Familien befassen und sonstigen genealogischen Arbeiten Aufnahme gewähren.

Speziell der Heraldik wird das Taschenbuch gewisse Dienste leisten, als es die Wappen der behandelten Familien stets beschreibend wiedergeben wird.

Der *Recueil généalogique*, von welchem uns der I. Band vorliegt, gibt die Genealogie folgender Genfer Familien wieder: Argand, Bandol, Bitry, Bizot, Blondel, Chais, Chaix, Chevrier, Comparet, de la Faye, de la Fontaine, de la Maisonneuve, de l'Escalle, de Lolme, Dentand, Du Meurier, Du Quesne, Duvillard, Essautier, Ferrière, Galline, Gilliers, Goulart, Heutsch, Hervilly, de Langes de Lubières, de Loriol, Marcombes, Martin, Moreau, Morel, Moricand, Muret, Pallard, Peschier, Pinault, Pournes, Raby, Robin, Roque, Terrisse et Vial.

Über die Art der Auswahl der Familien ist in der Einleitung nichts erwähnt und ergibt sich auch nichts aus dem Text, indem sich unter den behandelten Familien sowohl sehr alte, als relativ recht neue Geschlechter befinden. Die Behandlung und Ausarbeitung ist eine überaus sorgfältige; sie enthält sich, soviel wir beurteilen können, aller in genealogischen Werken so oft wiederkehrenden unnötigen Ausschmückungen und eitlen Abstammungsvermutungen unbelegter Natur.

Das einzige, was wir etwa auszusetzen hätten, ist die mangelnde Übersichtlichkeit. Diesen Mangel teilt das Werk aber mit allen genealogischen Publikationen, die nicht in der eigentlichen Stammbaumform erscheinen, für die uns immer noch Grote das klassische Schema bietet, welches durch die Zutaten von Ottokar Lorenz nur verschlimmbessert worden ist.

Während der Recueil sich vorwiegend für Bibliotheken, Archive und Berufsgenealogen eignen wird, wird das schweiz. Geschlechterbuch als voraussichtlich jährlich erscheinendes Taschenbuch in der Art der Gothaer Kalender, das vor diesem aber den Vorzug besitzt, bedeutend mehr Historisches zu bieten, bald ein überall beliebtes und unentbehrliches Nachschlagewerk für Laien und Historiker werden.

Wir empfehlen beide Unternehmungen unserem Leserkreis aufs Angelegentlichste. Da der ungestörte Fortgang solcher Werke von der Aufnahme abhängt, die sie finden, können wir nur wünschen, dass die für das Geschlechterbuch (Adresse der Subskriptionsstelle: Akademische Buchhandlung C.-F. Lendorff in Basel) eröffnete Subskription eine zahlreiche Beteiligung finde. Zusendungen von Stammbaumkopien und Anfragen über die Anordnung etc. sind an die Redaktion des Schweiz. Geschlechterbuchs in Basel zu richten.

O. F. Kautsch. Wappenbüchlein. Leipzig, Th. Griebens Verlag (L. Fernau) 1903, 2. Auflage.

An Hand von 48 in Autotypie wiedergegebenen Talern des 16. bis 19. Jahrhunderts erklärt der Verfasser eine Auswahl deutscher Münzbilder heral-

dischen Charakters und insbesondere die Entstehung zusammengesetzter Schilde. Zur Blasonierung der Wappen treten genealogische Hilfstafeln, welche die Vereinigung der Felder in einen Schild verdeutlichen.

Das Büchlein wendet sich an Heraldiker, Numismatiker und Laien und wird manchem durch die gebotenen Paradigmata bei der Bestimmung von Wappen oder Münzen Dienste leisten.

Genealogisches Handbuch bürgerlicher Familien. Auch auf dieses Jahr ist im bekannten Gewande, herausgegeben von B. Koerner und illustriert durch Ad. M. Hildebrandt das „Handbuch" erschienen. Anlage, Ausstattung und Inhalt dieses zehnten Bandes ist ebenso empfehlenswert wie bei den frühern Jahrgängen und die beigefügten Register, welche über alle in den bisher erschienenen Bänden behandelten Geschlechter Auskunft geben, erleichtern die Benützung dieser Bücherfolge.

Für Schweizer sind von besonderem Interesse die Abschnitte Holbein, Balthasar und Bilfinger; ein vortrefflich reproduziertes Porträt des Georg Bernhard Bilfinger, geb. 1693, schmückt als Titelbild den Band.

L'Histoire du Canton de Vaud que vient de publier Mr le Prof. Dr P. Maillefer est bien sans contredit une des plus belles et des plus durables contributions à la célébration du Centenaire vaudois de 1903. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de méthode et une grande impartialité. Le style en est sobre et précis. L'auteur expose, en grandes et belles lignes la domination de Savoie, il présente d'une manière claire et nouvelle les périodes de la Réforme et de la domination de Berne. Plus de 250 illustrations éclairent et complètent le texte, parmi celles-ci l'héraldiste remarquera avec plaisir de nombreuses armoiries dessinées avec goût par un de nos collègues Mr A. Kohler. Ce sont les armes des principales maison féodales du Pays de Vaud, (une planche jointe à ce numéro en donne quelques spécimens) et celles des villes et bourgs.

Anfrage.

Wer kennt die folgenden Wappen und kann sie beschreiben oder skizzieren?

1. Basorgia
2. Bütz (Engadin)
3. von Camur (Verkürzung für Castelmur? Castelmur bekannt)
4. Conrado (Neapel)
5. von Ehrenstein
6. von Emmeringen
7. Forrer (Wildhaus)
8. Heusser (Zürich)
9. Kästli (Engadin, Süs)
10. Metzler ab Andelberg
11. de Papa Sforza (Neapel)
12. de Pewaris (Veltlin)
13. de Ramung
14. Roland von Ambl
15. Ruedi
16. Fanner (Mayenfeld-Engadin)
17. Fandl
18. Furtach (Sils-Engadin)
19. v. Weissenberg
20. Zollinger

Die Farben des Wappens Engelberg v. Moos.

Gefl. Antworten an Herrn Flugi v. Aspermont, Haag, Celebesstraat 32.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.


Sires de Grandson.


Maison de Savoie.


Sires de La Sarra.


Sires de Cossonay.


Sires d'Estavayer.


Sires de Montfaucon.


Sires de Blonay.


Sires de Gingins.

Quelques armoiries

tirées de

l'*Histoire du Canton de Vaud*

par

P. MAILLEFER

dischen Charakters und insbesondere die Entstehung zusammengesetzter Sc Zur Blasonierung der Wappen treten genealogische Hilfstafeln, welch Vereinigung der Felder in einen Schild verdeutlichen.

Das Büchlein wendet sich an Heraldiker, Numismatiker und Laie wird manchem durch die gebotenen Paradigmata bei der Bestimmung Wappen oder Münzen Dienste leisten.

Genealogisches Handbuch bürgerlicher Familien. Auch auf Jahr ist im bekannten Gewande, herausgegeben von B. Koerner und illus durch Ad. M. Hildebrandt das „Handbuch" erschienen. Anlage, Ausstattun Inhalt dieses zehnten Bandes ist ebenso empfehlenswert wie bei den fr Jahrgängen und die beigefügten Register, welche über alle in den bish schienenen Bänden behandelten Geschlechter Auskunft geben, erleichter Benützung dieser Bücherfolge.

Für Schweizer sind von besonderem Interesse die Abschnitte Ho Balthasar und Bilfinger; ein vortrefflich reproduziertes Porträt des Georg hard Bilfinger, geb. 1693, schmückt als Titelbild den Band.

L'Histoire du Canton de Vaud que vient de publier Mr le Prof. Maillefer est bien sans contredit une des plus belles et des plus durable tributions à la célébration du Centenaire vaudois de 1903. Cet ouvrag écrit avec beaucoup de méthode et une grande impartialité. Le style e sobre et précis. L'auteur expose, en grandes et belles lignes la dominati Savoie, il présente d'une manière claire et nouvelle les périodes de la Ré et de la domination de Berne. Plus de 250 illustrations éclairent et compl le texte, parmi celles-ci l'héraldiste remarquera avec plaisir de nombr armoiries dessinées avec goût par un de nos collègues Mr A. Kohler. Ce les armes des principales maison féodales du Pays de Vaud, (une planche j à ce numéro en donne quelques spécimens) et celles des villes et bourgs.

Anfrage.

Wer kennt die folgenden Wappen und kann sie beschreiben oder skizzie

1. Basorga
2. Butz (Engadin)
3. von Camur (Verkürzung für Castelmur? Castelmur bekannt)
4. Conrado (Neapel)
5. von Ehrenstein
6. von Emmeringen
7. Ferter (Wildhaus)
8. Heusser (Zürich)
9. Kasth (Engadin, Sus)
10. Metzler ab Andelberg
11. de Papa Sforza (Neapel
12. de Pewaris (Veltlin)
13. de Ramung
14. Roland von Ambl
15. Ruedi
16. Fanner (Mayenfeld-Engadi
17. Fandl
18. Furtach (Sils-Engadin)
19. v. Weissenberg
20. Zollinger

Die Farben des Wappens Engelberg v. Moos.

Gefl. Antworten an Herrn Flugi v. Aspermont, Haag, Celebesstraat

Druck von Schulthess & Co., Zürich.


Sires de Grandson.


Maison de Savoie.


Sires de La Sarra.


Sires de Cossonay.


Sires d'Estavayer.


Sires de Montfaucon.


Sires de Blonay.


Sires de Gingins.

Quelques armoiries

tirées de

l'*Histoire du Canton de Vaud*

par

P. MAILLEFER



Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1903 Jahrgang / Année } XVII Heft 3.

Zur Geschichte des badischen Wappens.

(Aus dem historischen Museum in Bern).

Das bernische historische Museum enthält in seinem Souterrain eine Anzahl gusseiserner Kaminplatten, die im allgemeinen vom Publikum wenig beachtet, immerhin im stande sind, die Aufmerksamkeit von Freunden der Heraldik auf sich zu ziehen.

Eine derselben trägt den nebenan abgebildeten, bisher unbestimmten, quadrierten Schild; die Untersuchung ergibt, dass es sich dabei um das Wappen eines Markgrafen von Baden handeln muss.



Fig. 18

Das Stammwappenbild der Markgrafen von Baden ist bekanntlich die rechte (rote) Schrägbinde (in gold); es erscheint zum erstenmal auf dem Reitersiegel Hermanns V. (1190—1243)[1] und bleibt unverändert bis auf Markgraf Jakob I.; auch die Nebenlinien, die Markgrafen von Hochberg-Hochberg und Hochberg-Sausenberg führten dasselbe Bild unverändert bis in die Mitte des 15. Jahrhunderts.

Entsprechend den damaligen mannigfachen Beziehungen der Markgrafen von Baden und Hochberg zu unserem Lande hat sich denn auch ihr Wappen gerade in seiner oben genannten einfachen Form bei uns mehrmals in mittelalterlichen Kunstdenkmälern erhalten. So in den Scheiben am Hauptportal des Basler Münsters, kleinen Dreieckschilden des 14. Jahrhunderts mit dem damaszierten Schrägbalken in gemustertem Feld, offenbar von

[1] Für die Abbildungen dieses und der im folgenden erwähnten, hier nicht reproduzierten Siegel verweisen wir auf die unten zitierten Werke von Zell, v. Weech und v. Neuenstein. Die hier gegebenen Siegel sind nach von Weech mit dessen gütiger Erlaubnis reproduziert.

Stiftern früherer Münsterfenster herrührend [1]. Ferner findet sich in der Barfü kirche zu Basel ein Grabstein der Katharina von Thierstein († 1385), Gem des Markgrafen Rudolf II. von Hochberg. Der Stein, ursprünglich in genai Kirche, dann in der Krypta des Münsters und 1894 in die nun zum historis Museum umgewandelte Barfüsserkirche zurückversetzt, zeigt die Figur Gräfin im Witwenschleier unter einem gotischen Bogen; über letzterem Schilde von Baden und Thierstein [1]. Ein zweites, bedeutenderes Grabmal selben Gräfin ist uns im Münster zu Basel erhalten; hier sind die Schilde Baden, Tierstein, Röteln [2] und Aarberg [2] angebracht. Herr Dr. E. A. Stü berg, dem wir auch die hier wiedergegebene Skizze dieses bis jetzt nicht öffentlichten Steines verdanken, macht uns über denselben folgende Mitteil



Fig. 19

„Unser Denkmal zeigt die Gräfin im Ma der von zwei Agraffen oder Schliessen zusam gehalten wird, mit gefalteten Händen und einer Ki um das Gesicht. Letzteren Trachtenbestandteil fi wir vollständig gleich in der Konstanzer Biblia perum (n. XXVIII), ähnlich am heiligen Grab von (Schweiz. Archiv für Volkskunde I S. 111) und v Denkmälern vom Ende des 14. und Anfang 15. Jahrhunderts. Das Haupt ruht auf einem über gelegten viereckigen Kissen; darüber läuft ein gotis Kielbogen mit Krabben und einer Kreuzblume, r und links war ehemals je eine Fiale angebr Am vordern Rand sieht man die Schilde von châtel, von Baden-Hochberg und Röteln; let Herrschaft war 1315 durch Vermächtnis an Rudo von Baden gefallen. Zu Füssen der Figur sieht den Schild von Baden, der ehemals wie beim Grabstein gepaart war mit dem von Thierstein; als den Stein an den jetzigen Standort rückte, brach diese wie die eine obere Ecke aus. Das Den ruht in der Nordostecke der Galluskapelle, d. h nördlichen Querschiffarmes im Basler Münster, leicht an derselben Stelle, die das ältere Monumen genommen hatte. Entstanden scheint es im Lauf 16. Jahrhunderts, aber nicht in zeitgenössischem, sondern in posthum-gotis Stil; das ganze besteht aus rotem Sandstein und war früher vielfarbig be Heute sind die Farben bis auf wenige Spuren aus den Wappenschilden schwunden, das Denkmal selbst in einer finstern, schwer zugänglichen I wo es kaum betrachtet und nur mit Schwierigkeiten gezeichnet werden k

[1] Wir verdanken diese Mitteilung Herrn Dr. E. A. Stückelberg.

[2] Die Mutter Rudolfs war: Tochter Ottos von Röteln (Oberbad. Geschlechterbuch). Mutter Katharinas: Agnes von Aarberg (Genealog. Handbuch).

Eine weitere dritte Grabplatte dieser Fürstin, ebenfalls früher (und vielleicht noch jetzt) im Münster zu Basel und geschmückt mit denselben vier Schilden ist heute bloss noch in einer Zeichnung aus dem Ende des 18. Jahrhunderts erhalten[1]. Schliesslich erwähnen wir noch das im Museum von Luzern aufbewahrte, in der Schlacht bei Sempach eroberte Panner von Hochberg[2]. Auf allen diesen Denkmälern erscheint die einfache Schrägbinde.

Erst im Jahre 1444 veränderte sich für die Hauptlinie das einfache Schildbild dadurch, dass Markgraf Jakob I. die Schrägbinde mit dem Schild der hintern Grafschaft Sponheim (4 Reihen abwechselnd rot und weiss viermal geschacht) ekarteliert: Markgraf Jakob war vom Grafen Johann von Sponheim, mit welchem im Jahre 1457 dies Geschlecht erlosch, zugleich mit seinem Schwager, dem Grafen Friedrich von Veldenz, noch zu seinen Lebzeiten in die Gemeinschaft seiner Lande aufgenommen worden (Zell). Desselben Wappenbildes bedienten sich dann auch Jakobs Sohn Carl I. und sein Enkel Christoph I. († 1527).



Fig. 20

In den Nebenlinien war es Rudolf IV. von Hochberg-Sausenberg, der zuerst eine Änderung des einfachen Schildbildes vornahm, indem er von 1457 an mit der Schrägbinde das Wappen der von Graf Johann von Freiburg ererbten Grafschaft Neuenburg ekarteliert. Sein Siegel zeigt dieses quadrierte Wappen in

---

[1] Büchel: Monument. summi templi bas. Manuskript Basel, Öff. Kunstsammlg. Stückelberg: Die mittelalterl. Grabmäler des Basler Münsters im Jahresbericht d. Vereins für hist. Museum und Erhaltung baslerischer Altertümer pro 1895.

Der in Ganz, Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz im 12. und 13. Jahrh. p. 129 erwähnte Grabstein der Klara von Klingen, Markgräfin von Baden, ist nach einer Mitteilung von Herrn Dr. E. A. Stückelberg seit langem verschwunden.

[2] v. Liebenau: Schlacht bei Sempach p. 405. Abbild. ebendas. Taf. VI.

derselben Form, wie es an seinem Grabmal in der Collégiale in Neuenburg[1] und über dem Eingangstor zum Schlosshof daselbst angebracht ist; wie es sich weiterhin findet auf den im Schloss Neuenburg aufgefundenen Ofenkacheln (jetzt im Museum von Neuenburg)[2], sowie auf dem Schlußstein aus dem ehemaligen Chor der Kapelle zu Cortaillod[3].

Rudolfs Sohn, Philipp, † 1503, der letzte Markgraf von Hochberg-Sausenberg führt auf seinem Reitersiegel von 1485 dasselbe doppelte Wappenbild der Schrägbinde und des neuenburgischen gesparrten Pfahles.

Dies sind die einzigen Veränderungen, welche das badische Stammwappenbild bis zum Beginn des 16. Jahrhunderts erfahren hat.

Unter Bernhard und Ernst, den Söhnen des bereits erwähnten Markgrafen Christoph, der nach dem Tode Philipps von Hochberg-Sausenberg im Jahre 1503 in den Alleinbesitz der badischen Lande kam, findet dann 1533 die Teilung statt, welche zur Entstehung der bernhardinischen i. e. baden-badischen Linie und der ernestinischen i. e. baden-durlachschen Linie führte, nachdem im selben Jahre der dritte Sohn Christophs, Philipp, ohne Nachkommen gestorben war. Während der letztere noch die einfache Schrägbinde auf seinem Siegel führt, nehmen nun Bernhard und Ernst zum erstenmal die Wappen einzelner Herrschaften in ihre Schilde auf; uns interessiert hier speziell der Schild der ernestinischen, baden-durlachschen Linie.



Fig. 21

An einer Urkunde von 1515 hängt noch ein Siegel Markgraf Ernsts mit der einfachen Schrägbinde; 1522 erscheint sein Siegelwappen aber dann bereits geviertet[4]. 1 enthält das badische Hauswappen, die übrigen Quartiere

[1] Cf. Arch. hérald. Suisses 1888 p. 174.

[2] Wir geben die Photographien desselben mit gütiger Erlaubnis des Museums in Neuenburg. — Den Hinweis auf diese Parallele verdanken wir wieder Herrn Dr. E. A. Stückelberg — Cf. Musée neuchâtelois 1888 p. 79.

[3] Cf. Arch. hérald. Suisses 1888 p. 150.

[4] siehe d. Reproduktion.

die Wappen der von den Markgrafen Hochberg-Sausenberg übergegangenen Herrschaften[1]: 2 den Löwen von Hochberg im Breisgau (rot, gekrönt, in weiss). 3 Röteln (geteilt: wachsender roter Löwe in gelb, unten Veh). 4 den gesparrten Pfahl von Badenweiler (dreimal schwarz gesparrter goldener Pfahl in rot)[2].

Karl II., der Sohn des Markgrafen Ernst († 1553), führte in seinem Schilde noch ein Quartier mehr[1], mit dem Wappen der Herrschaft Üsenberg (weisser, abwärts gekehrter Flug in blau), das badische Hauswappen erscheint dann als Mittelschild, in 1 Hochberg, 2 Üsenberg und 3 und 4 sind gegenüber dem Schilde Ernsts miteinander vertauscht, so dass Badenweiler in 3, Röteln in 4 zu stehen kommt.



Fig. 22

In dieser Form, überhöht von drei Helmen mit Zimieren (Mitte: Baden, rechts: Hachberg, links: Üsenberg), flankiert von denjenigen von Badenweiler rechts und Röteln links, verbleibt nun das Wappen der ernestinischen i. e. baden-durlachschen Linie bis ca. 1620, zu welcher Zeit noch unter Markgraf Georg Friedrich, dem letzten Sohne Karls II., eine Vermehrung der Quartiere auf 10 stattfand. Karl selbst starb 1577 und hinterliess drei Söhne, die bis 1584 unter Vormundschaft standen: Ernst Friedrich 1584—1604; Jakob

[1] siehe d. Reproduktion.

[2] Das für Badenweiler angenommene Wappen ist dasjenige der Grafen von Strassberg, aus Neuenburger Stamm, deren Erbin, Elisabeth († 1352) Badenweiler, durch ihre Heirat mit dem Markgrafen Otto, an das Haus Baden brachte (Red.).

1584—1590; **Georg Friedrich** 1584—1621; alle bedienten sich, wie ihre Münzen und Siegel beweisen, desselben Wappen-Typus'.

Ein Blick auf das Wappen unserer Kaminplatte genügt, um es nach dem Gesagten sofort als dasjenige eines Markgrafen von Baden-Durlach aus dem 16. Jahrhundert erkennen zu lassen. Weniger rasch löst sich die Frage, welchem derselben es zuzuschreiben ist, da es sich durch Umstellung der Quartiere 3 und 4 auch mit demjenigen Karls II. und seiner Nachfolger, dem es am meisten entspricht, nicht völlig deckt. Auf Siegeln und Münzen scheint es in dieser Form, wenigstens nach den mir zur Verfügung stehenden diesbezüglichen Werken, überhaupt nicht vorzukommen. Die Reihenfolge der Quartiere auf dem Wappen



Fig. 23

der Platte entspricht der Reihenfolge, in welcher die betreffenden Herrschaften seinerzeit in den Besitz der Markgrafen von Hochberg-Sausenberg und Röteln gelangt sind, während auf dem Wappen Karls II., auch schon auf dem Siegel mit der Jahrzahl 1553, dem Jahre seines Regierungsantrittes, diese historisch richtige Reihenfolge verlassen und eine Umstellung der Quartiere 3 und 4, wohl bloss zur Erzielung einer gefälligeren Form (Gegenstellung der Löwen) bewerkstelligt worden ist. Dieser Umstand macht es recht wahrscheinlich, dass sich das Wappen unserer Platte in Bezug auf seine geschichtliche Entstehung zwischen die Wappen Markgraf Ernsts und Karls II., wie sie auf den ent-



Fig. 24

sprechenden Siegeln vorhanden sind, einschiebt (also zwischen 1522 und 1553). Jedenfalls entspricht es völlig einer Beschreibung bei Spener, die des Markgrafen Ernst Wappen folgendermassen beschreibt: „.... Ernestus itidem toti imposuit Badensem parmulam, clypeo constante ex quadris Brisgoica, Usenbergia, Roetelana, Badenvilana ....“.

Zell will allerdings diese Angabe Speners nicht gelten lassen; erst Karl II. habe ein solches Wappen geführt und er verweist auf die Abbildung bei Sibmacher I, Taf. 8. Diese Abbildung aber stellt das Wappen der Markgrafen von Baden in der Form dar, die wir für Karl II. und seine Nachfolger kennen gelernt haben, also mit bereits vertauschten Quartieren 3 und 4. Sie entspricht dadurch nicht mehr der Beschreibung bei Spener und kann darum auch nicht gegen die Richtigkeit seiner Bemerkung vorgebracht werden. Übrigens kennt Spener die Abbildung und beschreibt sie auch unter Berücksichtigung ihres

Unterschiedes von seiner oben gegebenen Beschreibung. Es ist darum gar nicht so unmöglich, dass Spener doch Recht behält, und wenn es bis dahin an Beweisen gefehlt hat, so bringt unsere Wappenplatte wenigstens einen dafür, dass die von Spener beschriebene Wappenform doch tatsächlich einmal existiert hat, worüber auch in neuern Arbeiten über die geschichtliche Entwicklung des badischen Wappens, so viel wir wenigstens gesehen haben, nichts zu finden ist. Ob nun Markgraf Ernst am Ende seiner Regierung sich noch dieses Wappens bediente, ob vielleicht Karl II. vor seinem Regierungsantritt, ist nicht zu entscheiden. Leider ist auch nichts darüber zu erfahren, wann und woher die Platte in die Sammlung des historischen Museums gekommen ist[1].

Durch eine gütige Mitteilung des Herrn Direktor Kasser[2] wurden wir im weitern auf ein Blatt der im hiesigen Museum deponierten Wyssschen Scheibenriss-Sammlung aufmerksam gemacht, dessen Vorführung im Bild sich hier ohne viel Worte sehr gut anschliessen lässt: Das Wappen ist wieder dasjenige eines Markgrafen von Baden; die Jahrzahl 1571 weist auf Karl II.; das Schildbild und die Anordnung der Helme entsprechen denn auch ganz derjenigen seiner Siegel.

Die Zeichnung wird dem bernischen Glasmaler Samuel Sybold zugeschrieben, der wie es scheint, bis jetzt bloss in Zeichnungen und zwar von 1567—1574 nachgewiesen ist, der aber auch in bernischen Staatsrechnungen von 1578—1597 mehrfach als vom Staate beauftragter Glasmaler erscheint. Unschwer erkennt man schon an dieser einen Probe des Künstlers die Fehler seiner Zeichnung, wie sie Händke hervorgehoben hat: „schlanke Figuren und maskenhafte Gesichter"; die Kraft der heraldischen Formen bleibt jedenfalls hinter derjenigen der Platte zurück[3]. *K. G. S.*

Bauern- und Handwerkerwappen.

Von E. A. S.

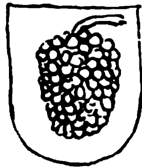
Kennzeichen der Heraldik der bäuerlichen und handwerklichen Stände ist in erster Linie die Wahl des Schildbildes; dasselbe stellt Bodenprodukte oder Geräte des Ackerbaus, Weinbaus, der Viehzucht und aller Handwerke dar.

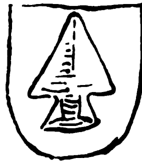
Zweites Kennzeichen der bäuerlichen Wappen ist der Wegfall der Helme; der Helm erschien demnach dem spätmittelalterlichen Menschen mehr als der

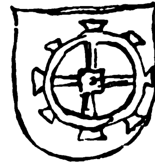
[1] Quellen: Spener, Operis heraldic. pars generalis et specialis. 1680. 1690.
v. Berstett, Münz-Geschichte des zähringen-badischen Fürstenhauses.
W. Brambach, Das badische Wappen auf Münzen und Medaillen. 1889.
F. Zell, Geschichte und Beschreibung des badischen Wappens. 1858.
v. Neuenstein, Das Wappen des grossherzogl. Hauses Baden in seiner geschichtlichen Entwicklung.
v. Weech: Siegel und Urkunden des badischen Landesarchivs.

[2] Wir verdanken hier Herrn Direktor Kasser seine stets bereitwilligste Überlassung des Materials, sowie seine freundliche Beihilfe aufs beste.

[3] Cf. Händke: Schweiz. Malerei im 16. Jahrh. — Festschrift für Eröffnung des bern. Kunstmuseums.

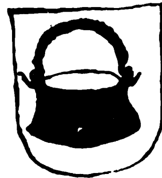

Fig. 25
Traube
Jahrzeitbuch Uster

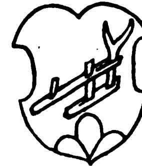

Fig. 26
Spaten[1]
Jahrzeitbuch Uster


Fig. 27
Mühlerad
Jahrzeitbuch Uster

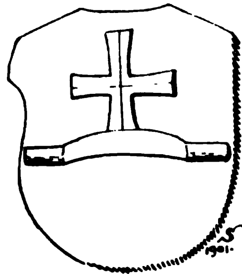
Schild ein Abzeichen des Ritters. In der Tat tragen Krieger aller Art im Krieg wohl Schilde, nicht aber Helme, wie sie in den Formenschatz der Heraldik aufgenommen worden sind, sondern nur Eisenhauben. Charakteristisch für das

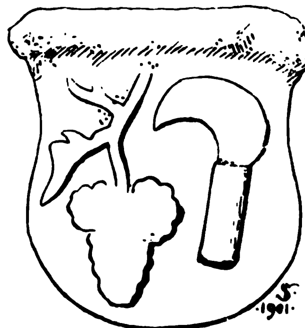

Fig. 28
Mühlerad
Jahrzeitbuch Uster


Fig. 29
Kessel
Jahrzeitbuch Uster


Fig. 30
Pflug
Weihrauchschiffchen Zug

Bauern- und Handwerkerwappen der alten Schweiz ist somit das Fehlen von Helm, Helmdecke und Zimier; wie sich der hohe Adel vom niedern zu trennen


Fig. 31
Hackmesser
Zug


Fig. 32
Traube und Rebmesser
Oberwil (Zug)

sucht, indem er zahlreiche Prachtstücke seinem Wappen beifügt, so stellt sich der kleine Mann abseits, indem er in schlichter Weise sich auf den Schild beschränkt.

---

[1] Spaten sind sehr häufig, vgl. die Kupferstiche »Wappen aller regimentsfähigen Geschlechter der Stadt Bern« und »Wappentafel der lobl. Bürgerschaft der Stadt Zürich 1851«, ein Steinrelief zu Kaiseraugst 1587 u. s. w.



Fig. 33
Hufeisen, Zange und Hammer
Erlenbach (Zürich)

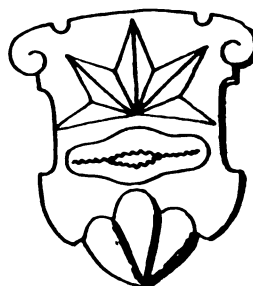


Fig. 34
Gebäck
Bülach 1673

Die hier in Abbildungen vorliegenden Proben zeigen uns eine Anzahl typischer Wappen kleiner Leute; sie könnten um Hunderte vermehrt werden und zwar aus dem Denkmälerschatz von Stadt und Land, Berg und Tal. Die Gegenstände, die als Schildbilder verwendet worden sind, zeigen, dass kein Erzeugnis dem alten Schweizer zu prosaisch erschien, um sein Eigentum zu kennzeichnen; vom Brot, Wecken, Bretzel [1], reicht die Stufenleiter bis zur Wurst, die sich in einem Schild von 1692 zu Flühen bei Mariastein ausgehauen findet.

Wappenriss mit dem Monogramm M ✝ S.

Von Paul Ganz.

(Hiezu Tafel VII).

Auf Tafel VII ist eine Federzeichnung des 15. Jahrhunderts aus der Basler Kunstsammlung wiedergegeben, welche durch eine kräftige, mit schwarzer Tinte durchgeführte Darstellung, zu den besten heraldischen Blättern gehört. Sie ist auf starkes Papier gezeichnet 29 cm × 42 cm) und trägt in brauner Tinte das Monogramm. Wenn auch Martin Schongauer kaum der Urheber sein dürfte, so gehört das Blatt doch in Stil und Ausführung seiner Schule an und zeigt die Formengebung, deren sich unsere Künstler seit der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts fast ausschliesslich bedient haben. Die nächste Nummer des Archivs soll eine ausführliche Behandlung der Heraldik Schongauers und seiner Schule bringen, wobei auf die vorliegende Tafel zurückverwiesen wird.

Das Wappen mit dem springenden Hunde von Murbach gehört wahrscheinlich einem der zahlreichen Ministerialgeschlechter des mächtigen Klosters an; eine genauere Identifizierung ist bis jetzt nicht gelungen.

---

[1] Steinreliefs von 1447 und 1770 im historischen Museum zu Basel, Ofen im Rathaus zu Bülach u. s. w.

Notes héraldiques tirées des comptes de reconstruction du château de Montagny (1449—1453).

Par F. Ducrest.

Le 17 décembre 1447, les Fribourgeois, sujets de l'Autriche, déclaraient la guerre au duc Louis de Savoie, qui les molestait pour rien et à tout propos depuis près de trois ans. Immédiatement, 1600 hommes se mettaient en campagne, sous la conduite de deux capitaines autrichiens venus de l'Alsace, Louis Mayer et Pierre de Mœrsberg. Le 21 décembre, ils s'emparaient du château de Villarsel-le-Gibloux, propriété des seigneurs de Challant, famille savoisienne, le pillaient, le mettait en cendres, en délivrant 36 de leurs concitoyens prisonniers. Le 24, veille de Noël, ils livraient un assaut furieux au château de Montagny, sans cependant arriver à faire capituler la garnison, incendiaient l'église et une partie du bourg et faisaient un riche butin. En même temps, le feu dévorait les villages de Ponthaux, Chandon, Villarimboud, Torny-Pittet, Noréaz, Séedorf; les Savoyards étaient battus à Agy et à la Chapelle-Rouge près de Fribourg; les Bernois, alliés de la Savoie, étaient défaits à la Schürra, près de Fribourg; plusieurs villages des environs de Morat étaient livrés aux flammes; 50 villages de la contrée de Grasbourg et Schwarzenbourg étaient pillés par les Fribourgeois. Mais à leur tour, après tant d'exploits, les vainqueurs furent attaqués à l'improviste par les Bernois près du Gotteron et ils y perdirent 300 hommes, parmi lesquels leurs meilleurs chefs. Quelques mois plus tard, Fribourg signait à Morat une paix humiliante; entre autres, elle devait payer à la Savoie 40,000 florins, plus 4000 autres pour la reconstruction du château de Villarsel, de l'église et du château de Montagny.

L'église de Montagny avait été incendiée; les murs cependant restaient debout, mais ils étaient dans un tel état de ruine qu'il fallut les démolir et les construire à neuf. Le château dut aussi subir de nombreuses réparations. A l'arrivée des Fribourgeois, la garnison avait enlevé la toiture du donjon et du bâtiment principal, afin de les empêcher d'y mettre le feu; elle semble avoir, dans le même but aussi détruit les échiffes ou guérites et les deux ponts, l'un à l'entrée du château, l'autre à l'entrée du donjon. Les Fribourgeois ne purent s'emparer du château.

Dix-huit mois après cette attaque, en juin 1449, le duc de Savoie, sur la demande du châtelain de Montagny, noble François Brillat, envoya son maître d'œuvres Aymonet Corniaulx visiter les ruines et ordonner les reconstructions nécessaires. Bientôt après, les ouvriers commencèrent les travaux, d'abord au chœur de l'église, puis à l'église elle-même, enfin au château, au four, au moulin de l'Arbogne, etc. Ces travaux durèrent jusqu'en 1453.

La Société d'histoire du canton de Fribourg a fait copier ces comptes de reconstruction, qui se trouvent aux archives de Turin, par M. Alfred Millioud, archiviste à Lausanne. Nous en faisons quelques extraits qui intéressent un peu l'héraldique. Ils nous montrent comment le duc de Savoie tenait à faire mettre

ses armes sur tous les pommeaux et étendards qui brillaient au sommet des édifices qui lui appartenaient ou de ceux des seigneuries qui lui étaient sujettes.

Pro campanili ecclesie. Item (erat necesse) una pecia nemoris quercus pro faciendo unum pomellum (24 p. long.) et de uno pede de omnibus cadris, et quod coperiatur dictus pomellus de tolis albis .... et supra pomellum ponatur una crua ut decet, que pecia quercus fuit adducta a nemore domini Montagniaci per Johannem Gindroz de Montagniaco (1450). — 148 tolae albae empte sunt a Petro Buczel mercatori Friburgi (à 9 den. l'une: reçu du 10 avril 1451, Jac. Anthonie, not. 9 fl. 3 d. gr. pp.) — Item empti sunt 2400 orbetorum pro clavellando dictas tolas (reçu même date et not.) 12 den. gr. pp.

Item reddit quamdam aliam notam instrumenti per quam Johannes de Sassel alias Briaul carpentator suo medio juramento attestatus fuit implicasse videlicet in uno magno pomello campanilis dicte ecclesie, in 4 parvis pomellis 4 lucanarum dicti campanilis et in uno magno canali quercus existente supra tectum dicte ecclesie juxta dictum campanile 112 tolas albas ac duo millia parvorum clavorum (19 mai 1451, même notaire). -- Item quod erat necessarium in dicto campanili ordinavit magister operum, primo 4 tirans de 28 p. long., 1 p. alt., et 1 espant spissitudinis. — Item 4 trabes de quibus fient 8 columne pro lucanis campanilis pro audiendo cimballos (28 p. long., $^1/_2$ p. alt., 1 espant spissitudinis (que lucane erant numero quatuor).

Item libravit Johanni Boneta (vel Boveta) serraliatori de Lausanna pro factura seu constructione unius crucis ferri que fuit posita supra campanile predicte ecclesie Montagniaci munite unius galli. — Item pro precio unius banderie ferri posite supra turrim castri domini Montagniaci armate armis domini nostri ducis inclusa pictura (reçu du 25 févr. 1450, Joh. de Passibus, not.) 14 flor. pp. — Item libravit Johanni de Montagniaco pro 20 magnis clavis ab eodem emptis pro clavellando predictam crucem (reçu du 10 avril 1451, Jac. Anthonie) 2 den. ob. gr. — Item libravit Otteto Savari de Corcellis, pro charreagio unius crucis pro campanili, banderete turris castri, unius bosseti pleni tolis et 2 ballonum grossorum clavorum a Lausanna usque Montagniacum (reçu du 6 juin 1451, Joh. Lombard.) 2 fl. 6 d. gr. pp.

Item ordinavit imbochiare les eschiffes (bretèches) existentes juxta magnam turrim et eas faceret domifficari (domisticari) et tota ramatura fieret de nemore quercus exceptis chivronibus, que eschiffe erant destructe propter guerram Friburgensium et fieret quelibet ad quatuor cadros et poneretur in qualibet unus pomellus qui coperiretur de tolis, in summitate cuiuslibet ponerentur arma domini.

Item libravit Tybaudo de Ponte serraliatori de Lausanna pro factura et constructione duarum banderiarum incluso ferro, tolis nigris, albis, clavis, picturis, lanceis de super ad ponendum super duabus bertraches (betrèches?) dicti castri pro tanto emptarum. (Reçu de Laus. 16 juil. 1451, Anth. Pichet, not.), 5 flor. 6 den. gr. pp.

Item libravit Ottheto Savary de Corcellis pro adducendo cum suo curru duas banderias in quibus sunt arma domini nostri ducis a Lausanna usque apud Montagniacum pro 8 d. bon. (reçu du 20 juillet 1451, Jac. Anthonie) 8 den.

gr. pp. — Item libravit Johanni Buczet de Friburgo pro 40 tolis albis ab eodem emptis per dictum castellanum et pro 1 mille de orbet pro clavellando dictas tolas (à 9 d. la tole et 5 gr. le mille d'orbet. Reçu du 15 août 1451, même not.) 2 fl. 11 d. gr. pp.

Item libravit Petro Briaul et Johanni Mugneron pro tachia etc. de faciendo totam rameriam duorum chaffalorum existentium juxta magnam turrim Montagniaci de nemore quercus et ipsam rameriam scindere et excarrare ac eciam coperire de tegula platta et facere in qualibet unum pomellum copertum tolis albis et ponere in quolibet pomello vexilla domini et lanonare circumcirca dictos chaffalos et chivronare bene et lattare de bono rosto? Et hoc precio 53 fl. pp. (acte du 10 mai 1449, Jac. Anthonie, reçu du 6 juin 1451) 53 fl. pp.

Item ordinavit facere fieri unum pulcrum vexillum in quo sint arma domini supra pomellum lucerne magne turris. — Item libravit Johanni Bonetaz (vel Bovetaz) de Lausanna serraliatori manu Aymoneti Corniaulx (magistri operum dni ducis in patria Vaudi) pro factura et pretio ferri unius vexilli in quo sunt arma domini nostri ducis (reçu du 6 déc. 1450, Jac. Anthonie) 7 fl. pp.

Pro magna domo castri. Ordinavit magister operum quod fierent 10 lucerne circumcirca domum ad illuminandum supra trabaturam et in qualibet unum pomellum et coperiri tolis albis. — Item quod in summitate cuiuslibet pomelli duorum pomellorum ponerentur vexilla armorum domini. Item quod emeret tolas et orbetos necessarios pro coperiendo duos magnos et 10 pomellos lucernarum (acte du 12 avril 1452, Jac. Anthonie).

Item libravit Johanni Bollaz pro suis salario et expensis unius diei qua vacavit cum ejus equis et curru charreando et adducendo tres pecias nemoris quercus pro faciendo 3 pomellos (reçu du 20 mai 1452) 6 d. gr. — Item libravit Petro Buczet de Friburgo pro 256 tolis albis ab eodem emptis pro coperiendo pomellos magni tecti et pomellos lucanarum et pro ponendo in una canali in castro (reçu 10 nov. 1452, Jac. Anth.) 15 fl. 8 d. pp. — Item libravit eidem Petro Buczet pro 5 millibus orbetorum ab eodem emptis pro clavellando tolas prementionatas. 2 fl. 7 d. gr. pp.

Item libravit magistro Maggienbert de Friburgo et Jaco Fabri? pro 2 banderiis ferri in quibus sunt arma domini et perchiis cum clavibus necessariis per ipsos factis inclusis omnibus in ipsis necessariis (reçu du 20 nov. 1452) 15 fl. pp. — Item libravit Glaudio Cossonay de Noreaz pro adducendo a Friburgo Montagniacum dictas duas banderias (reçu comme dessus) 6 d. gr. pp.

Ahnentafeln berühmter Schweizer.

IV.

Junker Hans Rudolf Grebel von Maur, 1740—1774.

Waren es bis anhin mehr die Persönlichkeiten der von uns veröffentlichten Ahnentafeln, welche ein gewisses Interesse verdienten, so bietet uns

vorliegende Tafel in ihrem Gesamtbilde ein nicht uninteressantes zürcherisches Kulturbild des 17. Jahrhunderts und zeigt uns zugleich, wie sehr sich schon damals verwandtschaftliche Beziehungen und politische Tendenzen nahe standen. Dem Kenner der zürcherischen Geschichte werden beim ersten Blick die Namen einzelner Persönlichkeiten auffallen, die in der Politik des 17. Jahrhunderts eine ganz bedeutende Rolle spielten, haben wir doch in den Ahnen unseres Probanten die Häupter einer ganzen Partei vereinigt, die es sich trotz ihrer hohen politischen Stellung im eigenen Vaterlande nicht nehmen liess, auch noch einem fremden Herrn zu dienen und dem Glanze des französischen Goldes nicht zu widerstehen vermochte. In der Tat wird in der ausführlichen Korrespondenz des damaligen französischen Residenten Mouslier so ziemlich die ganze Gesellschaft ihrer getreuen Gesinnung gegenüber der Krone Frankreichs hervorgehoben; an ihrer Spitze der damalige zürcherische Bürgermeister und erste Vertreter des eidgenössischen Vorortes: Joh. Heinrich Waser.

Machen wir uns vorerst mit der Persönlichkeit unseres Probanten etwas näher bekannt. Als Sprosse jener Branche der Familie Grebel, welche der adeligen Stube einverleibt war und den zürcherischen Junkertitel führte, war die staatsmännische Laufbahn für den jungen Mann von vornherein vorgezeichnet. Aus seiner Jugendzeit interessiert uns, dass 1754 Wieland als Hofmeister in das Haus Grebel-Meyer von Knonau zog, um dem Sohne Rudolf, sowie zwei andern zürcherischen Patrizierssöhnen, Ott und Lochmann, Privatunterricht zu erteilen. Heute noch sind in der Familie Ott die Diktate des jungen Dichters vorhanden, während der Persönlichkeit selbst in der Familientradition keine allzu grosse Verehrung gezollt wurde. Zu Ehren von Grebels Mutter, Verena geb. Meyer von Knonau, einer feingebildeten Dame, dichtete Wieland die „Empfindung des Christen“; ebenso lebt die Frau Amtmann in Wielands „Moralischen Erzählungen“ als Selima weiter. Übrigens scheint die fromme Hausfrau den jungen Genius ziemlich in Schranken gehalten zu haben, wenigstens galt Wielands schwärmerische Verehrung bald nicht mehr dieser, wohl aber deren Cousine, Frau von Grebel geb. von Lochmann, einer jungen, schönen Witwe, die indes ihr Interesse für den jungen Dichter bald mit der Liebe zu einem Zürcher Patrizier tauschte und als behäbige Frau Statthalterin ihren zweiten Ehebund schloss. Aber auch abgesehen von dem deutschen Dichter war die Familie Grebel durch einen nahen Anverwandten, Ludwig Meyer von Knonau, ein nicht unbedeutender Fabeldichter seiner Zeit, stets auf vertrautem Fusse mit der Literatur und Poesie des 18. Jahrhunderts. Junker Rudolf heiratete, nachdem auch er gemäss der Familientradition das Amt eines fürstlich-bischöflichen Konstanzer Amtmanns erlangt hatte, eine reiche Patrizierstochter, Anna Barbara Usteri vom Neuenhof, starb jedoch wenige Jahre später im Alter von nur 34 Jahren. Sein einziger Sohn, Junker Hans Georg Grebel-Lavater (1770 bis 1840), Oberrichter und Pfleger der adeligen Gesellschaft, starb 1840 und hinterliess nur drei Töchter, von welchen zwei unverheiratet blieben, die dritte den Oberstlt. Friedrich Schulthess- von Grebel von Zürich (1804—1869) heiratete.

Kehren wir zurück zu den väterlichen Vorfahren unseres Probanten, so bietet sich uns ein abgeschlossenes Bild jenes streng abgeschlossenen Zirkels der Constaffel, der „Adeligen Stube“, der einzigen staatlich anerkannten zürcherischen Adelskorporation mit politischen Vorrechten. Die Familie Grebel gehörte in der Branche unseres Probanten seit deren Bestehen stets dieser Korporation an und gelangte zu hohen politischen und militärischen Ehren.

Es ist bezeichnend, dass bis zur Revolution die Junker-Familien der adeligen Stube niemals einem bürgerlichen Berufe oblagen und einzig Staats- und Militärdienst als standesgemäss erachteten. Es mag uns dies um so merkwürdiger erscheinen, als sich seit Anfang des 17. Jahrhunderts neben jenem feudalen Kreise eine neue, mindestens so massgebende Aristokratie bildete, die in ihrer sozialen Stellung als Grosskaufleute in Zürich bereits die erste Rolle spielte. War die Popularität der Junker infolge ihrer feudalen Traditionen bei der Bevölkerung bereits stark im Schwinden (seit 1560—1803 gelangte kein Junker mehr auf den Bürgermeisterstuhl), so erfreute sich jenes unmittelbar aus der Bürgerschaft hervorgegangene Patriziat schon infolge seiner liberaleren Anschauungen um so grösserer Beliebtheit und gelangte auf diese Weise zu ganz gewaltigem politischem Einfluss. Dieses reiche Patriziat finden wir in seinen Spitzen auch in unserer Ahnentafel vertreten, und wir sehen zugleich, dass, wo diplomatische Rücksichten mitspielten, selbst eine so vornehme Familie wie unsere Junker Grebel sich unter Umständen mit bürgerlichen Partien begnügen konnten. War die Mutter Junker Rudolfs aus einem der ältesten Junker-Geschlechte entsprossen, so treffen wir in der Grossmutter, Emerentiana geb. Waser von Lufingen, die Tochter einer zwar nicht viel jüngeren Familie, die sich indes erst durch den Grossvater aus dem Bürgerstande in die Reihen der ersten Patriziatsfamilien emporgeschwungen hatte. Dieser Grossvater, Joh. Heinrich Waser (1600—1669), entstammte einer zwar schon im 15. Jahrhundert politisch hervorgetretenen Familie, war jedoch als Sohn eines Gelehrten in einfachen Verhältnissen aufgewachsen und hat es grösstenteils durch seinen Fleiss, seine Tüchtigkeit und Intelligenz vom einfachen Ratssubstituten bis zum Bürgermeister gebracht, selbst ohne zuvor Mitglied des kleinen Rates gewesen zu sein. Einen weitern Beweis des hohen Ansehens, das dieser Mann genoss, ersehen wir aus seiner Wahl zum Obmann der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen, welche schon ein Jahr nach seinem Eintritt in die Gesellschaft erfolgte. Aber schon zu Wasers Lebzeiten, vielmehr jedoch nach seinem Tode, wurde er eines sehr intimen Verkehrs mit Frankreich bezichtigt und heute ist es erwiesen, dass der Mann, der seiner Vaterstadt und seinem Vaterlande einerseits so viel Gutes und Grosses geleistet hat, sich anderseits den Lockungen eines Monarchen nur zu sehr willfährig gezeigt hat, so dass uns das sympathische Bild Wasers, der uns durch Meyers Jenatsch so angenehm bekannt geworden ist, leider nicht mehr durch seine Tugendgrösse und Charakterfestigkeit fesseln kann.

Auch Wasers Sohn, der reiche Seckelmeister Heinrich Waser, gleich seinem Vater Gerichtsherr zu Lufingen, scheint seinen Reichtum zumeist französischem Golde verdankt zu haben, um so mehr, als seine Frau, Magdalena

Junker **Hans Rudolf Grebel** von Maur
n. 28. XI. 1740 m. 1. VII. 1774
fürstlich-bischöflicher Konstanzer Amtmann in Zürich
c. 18. VIII. 1767 m.
Anna Barbara Usteri von Neuenhof
n. 11. VII. 1747 m. 10. III. 1824.

Hans Georg Grebel von Maur
n. 12. X. 1707 m. V. 1783
fürstlich-bischöflicher Konstanzer Amtmann in Zürich
c. 8. XI. 1739 m.
Verena Meyer von Knonau
n. 1713 m. 22. VI. 1764

Hans Rudolf Grebel von Maur
n. 1655 m. 1713
XVIII. z. Rüden
Landvogt zu Grüningen
c. 1684 m.
Emerentiana Waser
von Lufingen
n 1663 m. 1743

Hans Ludwig Meyer von Knonau
m. 1729
Landvogt zu Regensberg
Gerichtsherr zu Weiningen

Elisabetha von Escher v. Luchs
m. 1755

Hans Rudolf Grebel von Maur 1631—1670 XVIII z. Rüden Landvogt zu Regensberg c. 1650 m.	**Hans Georg Grebel** von Maur 1601—1640 Constaffelherr c. 1629 m.	**Conrad Grebel** von Maur 1564—1630 Schultheiss Landvogt zu Regensberg c. m. **Anna von Schmid**
	Anna von Meiss von Kempten m. 1684	**Hans Rudolf v. Meiss** Herr auf Kempten † 1633 **Anna Maria v. Ulm**
Cleophea von Zoller	**Heinrich von Zoller** XVIII. z. Rüden m. 1664 Amtmann zu Winterthur c. 1631 m.	**Hs. Heinrich v. Zoller** 1564—1625 **Anna Elisabetha v. Escher v. Luchs** m. 1630
	Elisabetha Rubli	**Georg Rubli** Zeugherr **Cleophea v. Schwerzenbach**
Heinrich Waser von Lufingen n. 1633 m. 1696 Gerichtsherr von Lufingen Seckelmeister c. 1657 m.	**Hans Heinrich Waser** von Lufingen n. 1600 m. 1669 Bürgermeister der Stadt Zürich c. 1624 m.	**Joh. Caspar Waser** Chorherr m. 1625 **Dorothea Simmler** m. 1645
	Anna Füssli m. 1641	**Peter Füssli** 1577—1629 Glockengiesser und Ratsherr **Anna Kitt**
Magdalena von Lochmann n. 1641	**Heinrich v. Lochmann** n. 1613 m 1667 Oberst, Ratsherr c. m.	**Peter Lochmann** 1579—1656 Ratsherr **Magdalena Wirth**
	Emerentiana Gossweiler	**Jakob Gossweiler** Handelsherr **Barbara Werdmüller**
Hans Meyer von Knonau XVIII. z. Rüden Landvogt in Eglisau m. 1695 c. 1660 m.	**Johs. Meyer v. Knonau** 1606—1658 Amtmann am Oetenbach c. m.	**Gerold Meyer v. Knonau** Reichsvogt **Dorothea v. Hinwyl**
	Barbara von Zoller	**Wilpert von Zoller** n. 1571 m 1611 **Catharina v. Escher v. Luchs**
Barbara von Schneeberger n. 1637 m. 1709	**Ludwig von Schneeberger** n. 1594 m. 1658 Seckelmeister c. 1632 m.	**Ludwig von Schneeberger** 1566 m. 1598 **Dorothea Gessner**
	Dorothea v. Grebel n. 1600 m. 1683	**Gerold von Grebel** Stadtschreiber 1555—1638 **Barbara v. Edlibach**
Hans Conrad von Escher v. Luchs 1655—1724 Constaffelherr c. m.	**Hans Georg v. Escher v. Luchs** n. 1620 m. 1686 Amtmann zu Winterthur c. m.	**Hans Georg v. Escher** n. 1573 m. 1621 **Cleophea v. Salis** m. 1665
	Elisabetha Hess 1627—1693	**Wilhelm Hess** Zunftmeister **Verena Christinger**
Anna Elisabetha von Reinhard m. 1683	**Bernhard v. Reinhard** n. 1641 m. 1700 Amtmann im Wettingerhaus	**Bernhard v. Reinhard** Wettinger Amtmann n. 1604 m. 1676 **Elisabetha v. Meiss** 1570—1629
	Anna Margaretha v. Escher v. Luchs m. 1694	**Hans v. Escher v. Luchs** n. 1616 m. 1696 **Margaretha v. Ulm** m. 1667

geb. von Lochmann, die Tochter eines Mannes war, der neben Waser als Hauptstütze der französischen Partei in Zürich galt. — Ob wohl der tugendhafte Bürgermeister durch seinen Gegen-Schwäher Lochmann auf französische Fährten geraten ist? — Dieser Heinrich Lochmann geb. 1613 als Sohn des Ratsherrn Peter Lochmann entstammte gleich Waser einer politisch auch bis anhin nicht unbedeutenden Bürgerfamilie, die indes erst in seiner Person zu Ehren und Reichtum gelangte und durch Heinrichs Brüder und deren Nachkommenschaft in die Reihen der ersten Schweizer Militärfamilien vorrückte. Diese militärische Ader der Familie Lochmann, welche deren Glieder in französischen und holländischen Kriegsdiensten zu den höchsten Chargen führen sollte, vererbte sich selbst durch die Töchter noch auf verschiedene andere Zürcher Familien, so z. B. den General Hirzel von Wülflingen, der uns durch Gottfried Kellers Zürcher Novellen freilich bekannter geworden ist, als durch seine militärischen Taten. Auch Salomon Landolt, der bekannte Reorganisator des zürcherischen Milizwesens, der originelle Landvogt von Greifensee, verdankte wohl sein militärisches Genie der Familie Lochmann, welcher seine Urgrossmutter entstammte.

Kehren wir zurück zu Oberst Heinrich Lochmann, so finden wir denselben zuerst als Mediziner in Amsterdam, später als Chirurg (Arzt) im Regiment von Schmid in französischen Diensten. Offenbar scheint dem jungen Mann der Degen besser konveniert zu haben als das Seziermesser; trat er doch bereits mit 29 Jahren ganz in die Armee und brachte es nach sechsjähriger Dienstzeit vom Lieutenant bis zum Obersten. Dieser fabelhafte militärische Erfolg wurde in erster Linie durch die militärische Unternehmungslust Ludwigs XIV. begünstigt, die Lochmann bei der Belagerung von Lerida in Katalonien und 1648 bei der Belagerung von Tortosa Gelegenheit zu glänzenden Proben seiner Tapferkeit gab. Im Jahre 1654 erhielt Lochmann für sich und seine Nachkommen einen von Ludwig XIV. eigenhändig unterzeichneten Adelsbrief und als besondere Auszeichnung als Vermehrung seines alten Wappens die Bourbonen-Lilie.

Dass ein Mann, der es wie Lochmann im Auslande zu solchen Ehren brachte, auch in seiner Vaterstadt nicht unberücksichtigt blieb, ist selbstverständlich. Nach seiner endgültigen Rückkehr nach Zürich finden wir den französischen Haudegen bald als würdigen Ratsherrn, an Seiten einer vornehmen Gattin, Emerentiana, geborene Gossweiler. Lochmann erwarb sich eine Liegenschaft in Stadelhofen (später Meyer-Ottsche Liegenschaft) und erbaute daselbst das Haus zum Stadelhof mit dem aus dem Landesmuseum bekannten Lochmann-Saal und starb 1667 im Alter von nur 54 Jahren. Dass der ehemalige französische Offizier seine königliche Gesinnung auch zu Hause noch beibehielt, ist uns leicht begreiflich; zeigt uns aber wieder von neuem, welch gefährlichen Einfluss die fremden Kriegsdienste auf das Wohl des eigenen Landes ausüben konnten. Die Abhängigkeit von einem fremden Herrn war leider zumeist stärker, als die Liebe zum eigenen Vaterlande.

Haben wir in der Familie Waser das Bild einer Familie, die sich durch staatsmännische Tüchtigkeit emporgeschwungen hat, in den Lochmann die Typen eines in fremden Kriegsdiensten gross gewordenen Geschlechtes, so finden wir

in Dorothea Simmler, der Mutter Wasers, die Tochter eines tüchtigen Gelehrten, des Chronisten Josias Simmler, † 1576, und zugleich Ur-Enkelin des grossen Reformators Ulrich Zwingli. Gleich Josias Simmler war auch Wasers Vater ein würdiger Vertreter der Wissenschaften. Aber auch die andern wenigen Bürgerfamilien unserer Tafel verdienen unser volles Interesse. So die Familie von Bürgermeister Wasers Gattin, die Familie Füssli, die Generationen hindurch die Glockengiesserei betrieb und später auch auf dem Felde der Kunst berühmt wurde. Den zürcherischen Grosshandel jener Zeit finden wir durch die Familien Gossweiler und Werdmüller vertreten; letzterer war es vergönnt, auch auf dem Kriegsfelde zu hohen Ehren zu gelangen.

Abgesehen oben genannter Bürgerfamilien, zu denen auch noch die Hess, Christinger, Gessner, Kitt und Wirth zu zählen sind, gehörten die übrigen Familien unserer Tafel sämtliche der adeligen Stube an und führten den Junkertitel. Eine Ausnahme machten immerhin die Schwerzenbach und Rubli, die zwar den Junkertitel — offenbar infolge ihres Reichtums und Ansehens — meistens führten, ohne indes der adeligen Stube angehört zu haben. Auch die Familien Reinhard und Schneeberger, erstere reich gewordene Wirtsleute, letztere reiche Apotheker, gelangten erst in späterer Zeit, nach Aufgabe ihres bürgerlichen Berufes und unter nicht geringen Schwierigkeiten aus dem äussern Verbande der Constaffel in die privilegierte Kaste der Junker. Gleich den Reinhard waren auch die Rubli eine Wirtsfamilie und eine ganze Reihe später teilweise sehr vornehm gewordener anderer Zürcher Familien, deren Wiege ein Gasthof des alten Zürichs bildete, zeigt uns, welch einträgliches Geschäft das Hotelwesen in Zürich gewesen sein muss.

Von den 32 Familien unserer Tafel ist heute ein guter Drittel ausgestorben, andere stehen ebenfalls auf dem Aussterbe-Etat oder sind ihrer Vaterstadt fremd geworden. Wieder andere sind von ihrer einstigen Höhe und Grösse in den einfachsten Bürgerstand gesunken und sind heute nur noch etwa dem Genealogen als Träger eines alten Namens kenntlich. — Sic transit gloria mundi — das alte Wort bewährt sich auch hier wieder von neuem; die Geschlechter verschwinden, wie die Blätter im Wind; neue Familien tauchen auf und freuen sich ihres Ansehens und ihres Reichtums, um nach einigen Generationen demselben Lose zu verfallen, wie so viele genannter Familien. **Mutata eadem resurgo!**

Wappenschmuck im alten Bubenberghause zu Bern.

Von W. F. von Mülinen.

Hiezu Tafel VIII/IX.

Aus verschiedenen Teilen der Schweiz kennen wir alte Wandmalereien, welche in den Wappen die Erinnerung an werte Verwandte, Freunde oder Gäste einer spätern Zeit überliefern sollten.

Die beiliegende Tafel ist ein weiteres Beispiel, das aber manches Rätsel enthält. Es ist eine, wie die Unterschrift meldet, „Exacte Copey und Abschilderung jeniger auf der Mauer gemahlten Wapen, so sich auf dem obern Etage Ihro Excellenz Herrn Generals und Schultheissen von Erlach auf der Hofstatt stehenden s. h. Bestallung, welche vermuthlich und nach allen Spuren ein ehemaliges Ritterhaus muss gewesen seyn, würklich noch zu finden und zu sehen sind".

Das Haus ist der heutige Erlacherhof, den eben dieser General und Schultheiss (Hieronymus) von Erlach umgebaut hat. Vermutlich wurde die Kopie, davon ein mit 1740 datiertes Exemplar bei Herrn Berthold von Erlach von Gerzensee, ein anderes in meinen Händen sich befindet, vor dem Abbruch der alten Gebäulichkeiten aufgenommen.

Die Bezeichnung „exacte Copie" ist eine relative. Wir wollen annehmen, dass sie möglichst getreu war, aber ausgeführt wurde sie von einem Manne, der manches besser hätte wissen können. Freilich muss der Zustand der Malereien ein schlechter gewesen sein, sonst wäre nicht eine Verwechslung der Damaszierung mit der Grundfarbe möglich gewesen und wäre nicht die blaue Farbe immer grün und die grüne Farbe einmal schwarz wiedergegeben worden. Es ist auch zu bezweifeln, dass die Schilde so geradlinig gezeichnet waren, wogegen anzunehmen ist, dass die unten zugespitzte Form dem Originale entsprach.

Als die Kopie angefertigt wurde, suchte man die Wappen auch zu erklären, wobei Stumpf, Stettler und ein Teutsch Wapenbuch zu Rate gezogen wurden. Das Verzeichnis scheint aber nicht immer richtig zu sein und sagt etwa von einem Wappen: ist nirgend an tag gekommen. Bei dem schadhaften Zustande war es auch nicht möglich, alle zu bestimmen und auch hier soll nur der Versuch gemacht werden, möglichst viele zu erklären, indem sie in der natürlichen Reihenfolge aufgeführt werden.

1. ?
2. Grafen v. Kyburg
   Löwen u. Balken weiss statt gelb
3. Thorberg
4. Grafen v. Neuenburg
5. Erlach
6. Grafen v. Buchegg
7. Blankenburg? Simpelen?
8. Savoyen, Bastarde
9. Wädischwyl
10. Sengen?
11. Stühlingen?
12. Grafen v. Greyerz?
13. Sumiswald
    gelber statt roter Seitenbalken
14. Wartenberg,
    wenn der Löwenkopf ohne Maske, wie auf der zweiten Kopie
15. Grafen v. Savoyen
16. Münzer?
17. Grafen v. Thierstein
18. Landshut?
19. Montmajor
20.
21. Herzoge v. Österreich
    im alten Verzeichnis: Herren v. Grindelwald!
22. Rohrbach
    laut dem alten Verzeichnis.
23. Gimel? Winow?
24. Grasburg
25. Grünenberg
    schwarze statt grüne Berge
26. Wartenstein? Kalnach?
27. v. Hertenberg?
28. Friesenberg
29.
30. Maggenberg
31. Grafen v. Werdenberg
32. Beckenhofen? Baden? Aro? Mansberg?
33. Schüpfen
34.
35. Spins
36. Affoltern?
37. Münsingen
    gelbes statt rotes Feld
38.
39. Burgistein

40. Offenburg?
41. Rümligen
42. Velga?
43. Ringgenberg
44. Saal? Heimenstein?
45. Hewen?
46. Ramstein?
47. Kramburg
48. Teutsch Orden?
49. Signau
50. Wippingen
51. Bremgarten
52. Önz
53. Brandis
54.
55. Montenach
56. Lunkhofen
57. Amsoldingen
58. Kalnach?
59. Weissenburg
60. Blumenstein?
61. Liebenberg?
oder Raron, wenn der Adler gelb sein sollt.
62. Lampart?
63. Kien
64.
65. Büderich
gelbes statt rotes Feld.

Da die Bestimmung so lückenhaft ist, fällt es schwer, zu sagen, welchem Gebiete die Inhaber der Wappen angehörten. Ungefähr lässt sich feststellen, dass die heutigen Kantone Bern und Freiburg die meisten Vertreter stellten und dass auch die grossen Geschlechter der weitern Nachbarschaft nicht fehlten.

Wie lässt sich nun die ganze Malerei erklären? Es handelt sich nicht um genealogischen Zusammenhang mit dem Geschlechte des Hauseigentümers; vor allem fehlte ja der Schild der Bubenberg. Es sind unzweifelhaft Erinnerungen an werte Besuche[1] im bubenbergischen Stadthause oder Ausschmückungen, die erwarteten Gästen galten. Und wenn wir einen Blick über die gesamte Tafel werfen und uns vergegenwärtigen, welche Familien vertreten sind und welche nicht, so sind wir geneigt, die Malerei in das 14. Jahrhundert, vielleicht dessen Ende, zu datieren.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bouly de Lesdain.

(Suite).

VII. Chapeaux. — Ce type est encore très peu répandu; il ne fournit que quatre exemples:

un chapeau pointu[2];
le même, surmonté d'une plante[3];
le même, surmonté d'un bouquet de plumes[4];
un chapeau de cardinal[5].

[1] Ähnliche Ausschmückung mit Wappen von Gästen weist M. Bruchet für Schloss Annecy nach (Anm. d. Red.).

[2] Sceau de Bernard Travelmann, clerc, en 1313 (Pl. 180, No 10).

[3] Sceau de Godefroid de Tilbeck, en 1366 (Pl. 168, No 17).

[4] Sceaux d'Evrard de Walegarden, vers 1340, et de Bertrand, son fils, juge à Ahlen, en 1349 (Pl. 180, Nos 13 et 14).

[5] Sceau d'Albert d'Asholt, juge à Wiedenbrück, en 1375 (Pl. 259, No 22).

VIII. Objets inanimés divers. — Il faut encore ici se borner à une simple énumération, car la variété même des objets tes nombreux rangés sous cette rubrique se refuse à toute classification. On y trouve en effet:

un lambel de cinq pendants[1];

deux losanges[2]; — deux losanges dont les angles se terminent en fleurs de lys[3];

deux épées dressées[4]; — deux épées dressées, sortant chacune d'un bouquet de plumes[5];

deux fers de lance[6]; — deux fers de lance accostés chacun d'un annelet[7];

une massue dressée[8]; — une massue à deux têtes, couchée[9]; — deux massues passées en sautoir[10]; — deux massues verticales et une troisième couchée[11];

deux couteaux, garnis chacun d'une touffe de plumes[12];

deux bannières[13]; — trois bannières entre deux plumes d'autruche[14]; — six bannières[15]; — huit bannières[16];

un fer à cheval[17];

un fermail en losange, les trois angles garnis de bouquets de plumes[18];

une coupe[19];

deux coussins triangulaires garnis extérieurement de plumes[20];

deux crampons[21];

---

[1] Sceau de Jean Kastel, en 1391 (Pl. 181, No 23).

[2] Sceau d'Henri de Drebber, en 1353 (Pl. 182, No 20).

[3] Sceau de Rodolphe de Langen, en 1365 (Pl. 179, No 12) — Cette famille porte *d'azur, à la bande de cinq losanges d'or*. (Cf. pl. 150, Nos 1 à 4).

[4] Sceaux de Goswin et de Thierry de Velmede, en 1374 et 1391 (Pl. 191, No 23, et pl. 198, No 10).

[5] Sceau de Jean Machg, en 1326 (Pl. 258, No 18).

[6] Sceau de Rembert de Werpe, en 1387 (Pl. 246, No 7).

[7] Sceau de Werner de Reden, en 1392 (Pl. 181, No 1).

[8] Sceau de Jean de Garfeln, juge à Lippstadt, en 1366 (Pl. 260, No 12).

[9] Sceau d'Hildebold de Friesenhausen, en 1338 (Pl. 257, No 16).

[10] Sceau d'Albert de Friesenhausen, en 1359 (Pl. 257, No 17).

[11] Sceaux de Louis de Foro, bourgeois de Soest, en 1323, et de Conrad de Vornholt, châtelain de Rheda, en 1327 (Pl. 181, No 16, et pl. 219, No 8).

[12] Sceaux de Jean et de Reinold d'Uptorpe, en 1341 et 1345 (Pl. 233, No 21, et pl. 260, No 10).

[13] Sceau de Thomas Mosthard, en 1344 (Pl. 213, No 26).

[14] Sceau de Thomas de Hörde, en 1332 (Pl. 241, No 2). — Les bannières sont aux armes: *d'argent, à la rose de gueules, boutonnée d'or*.

[15] Sceau de Gottschalk de Rotwordessen, en 1370 (Pl. 259, No 23).

[16] Sceau de Jean de Bentheim, en 1317 (Pl. XXI, No 5). — Les bannières sont aux armes.

[17] Sceau d'Engilbert Sobbe, en 1363 (Pl. 191, No 3).

[18] Sceau d'Ertwin d'Ellerbeck, en 1321 (Pl. 258, No 16).

[19] Sceaux d'Henri et de Bernard, dit Stapel, en 1370 et 1391 (Pl. 251, Nos 12 et 13).

[20] Sceau d'Herman de Worden, juge à Neustadt-Osnabrück, en 1353 (Pl. 180, No 18.

[21] Sceaux de Ludolphe Hake, en 1375, et de Jean de Brandscheid, en 1398 (Pl. 157, No 12, et pl. 159, No 6). — Les Brandscheid portent *de gueules, à trois crampons d'argent*.

deux faucilles [1]; — deux faucilles garnies extérieurement de plumes [2];
une roue à cames [3]; — de chaque côté du heaume, une demi-roue à cames [4];
de chaque côté du heaume, une roue d'où sort une plume de héron [5];
une meule de chaque côté du heaume, et un bouquet de plumes au sommet [6];
une barque, sommée à la proue et à la poupe d'un bouquet de plumes [7];
deux bâtons garnis extérieurement de pointes [8]; — trois bâtons fleurdelysés [9];
cinq rosettes autour du heaume [10].

En dehors de ceux que l'on a déjà rencontrés au XIVe, le XVe siècle voit apparaître encore un certain nombre de nouveaux types. Il convient de signaler d'abord, à cette époque, la fréquence relative des cimiers composés, formés d'un vol, de deux plumes ou de deux cornes, accompagnant un autre objet. C'est ainsi qu'on trouve:

dans un vol: une tête et col de poulain (1417) [11]; — un fermail (1474) [12]; — un cercle fleurdelysé (1474) [13]; — une tête de braque (1478) [14]; — un buste humain (1487) [15]; — un lion issant (1493) [16].

---

[1] Sceau de Rodolphe Swicker, en 1384 (Pl. 179, No 20). — Cette famille porte deux faucilles (Pl. 163, No 20).

[2] Sceaux d'Herman et de Werner Schenking, en 1341, et de Werner Todrang, en 1376 (Pl. 179, Nos 16 et 17, et pl. 258, No 10).

[3] Sceau de Pierre de Berchem, en 1387 (Pl. 214, No 9). — Cette famille porte *d'argent, à la roue de gueules.* (Cf. *Ibid.*, Nos 8 et 10).

[4] Sceau de Conrad et de Gottschalk de Rottorpe, en 1338 (Pl. 259, Nos 15 et 16). — Cette famille porte *d'argent, à trois demi-roues de moulin de gueules, défaillantes à senestre.* (Pl. 250, No 17).

[5] Sceau de Burcard de Steinheim, en 1365 (Pl. 258, No 19).

[6] Sceau de Mathieu van der Molen, juge à Paderborn, en 1378 (Pl. 258, No 4).

[7] Sceau d'Henri, dit Rogge, en 1333 (Pl. 219, No 12).

[8] Sceau d'Henri Wolf de Lüdinghausen, en 1382 (Pl. 183, No 9).

[9] Sceau de Reinfried de Schorlemer, en 1344 (Pl. 257, No 21).

[10] Sceau de Gerlach de Boderike, en 1320 (Pl. 258, No 1).

[11] Sceau d'Hildebrand de Hengstenberg, bourgeois de Dortmund (Pl. 185, No 7). — Cette famille porte *d'argent, au poulain galopant de sable, sur une terrasse de sinople.* (La terrasse ne figure pas encore sur ce sceau).

[12] Sceau de Gérard de Bodelschwing (Pl. 200, No 15). — Cette famille porte *d'or, à la fasce de gueules, surmontée d'un fermail d'azur.* (Cf. *Ibid.*, No 14).

[13] Sceau de Jean Nagel (Pl. 162, No 9). — Les armoriaux modernes blasonnent *d'argent, au fermail rond de gueules, fleuronné de cinq pièces.* Les sceaux des XIVe et XVe siècles (1338-1474) offrent seulement un rond fleuronné de cinq pièces, sans ardillon (Pl. 162, Nos 6 à 9).

[14] Sceau de Philippe de Hörde (Pl. 232, No 11). — Cette famille porte *d'or, au braque de sable, colleté du champ.* (Cf. *Ibid.*, Nos 9, 10, 12 et 13), pl. 264, No 13).

[15] Sceau de Reineke de Schlon (Pl. 230, No 14).

[16] Sceau d'Herman Sinneman, bourgeois de Lippstadt (Pl. 170, No 9). — L'écu est coupé, le chef chargé d'un lion issant.

entre deux plumes: un écureuil issant (1432)[1]; — un renard issant (1440)[2]; — un croc (1447)[3]; — une crémaillère (1498)[4].

entre deux cornes: trois feuilles (1416)[5]; — une tête de braque (1419)[6]; — une plume d'autruche (1421)[7]; — trois gerbes (1483)[8].

Les plumes seules, comme nouveauté, n'offrent que la queue de paon (1405)[9]. Néanmoins, un sceau de 1446 montre encore un chevron brochant sur trois touffes de plumes[10].

Dans la catégorie des parties d'homme ou d'animal, on relève:

une tête de more (1470)[11].

une tête et col de bouc (1411)[12]; — de veau (1438)[13]; — de canard (1443)[14]; — de licorne (1469)[15]; — de poulain (1471)[16]; — de cheval (1477)[17]; — de cerf (1488)[18];

un moine issant (1406)[19];

un bouc issant (1408)[20]; — un taureau issant (1410)[21]; — un lion issant (1483)[22];

---

[1] Sceau de Guillaume Freseken (Pl. 186, No 4). — Cette famille porte un écureuil. Cf. *Ibid.*, Nos 3 et 5.

[2] Sceau de Wessel de Landsberg (Pl. 146, No 7).

[3] Sceau de Jean de Wintzingerode (Pl. 246, No 4). — Le croc est placé au milieu de six plumes de paon. Les armes de cette famille sont *d'argent, au croc de gueules, posé en bande*. (Cf. *Ibid.*, Nos 3 et 5).

[4] Sceau de Gérard Kettler, chevalier (Pl. 212, No 4). — Cette famille porte *d'or, à la crémaillère de gueules.*

[5] Sceau de Thierry de Romberg (Pl. 192, No 20). — Cette famille porte *d'argent, à trois feuilles de tilleul, de gueules en pairle*. (Cf. *Ibid.*, Nos 18 et 19).

[6] Sceau de Jean, dit Artus, juge à Soest (Pl. 206, No 6). — La tête est placée entre deux cornes de cerf. L'écu porte une bande chargée de trois rencontres de braque.

[7] Sceau de Jean Semmelbecker (Pl. 227, No 9).

[8] Sceau d'Othon de Linne (Pl. 243, No 3). — Cette famille porte trois gerbes, au chef chargé de trois roses. (Cf. *Ibid.*, No 2).

[9] Sceau d'Henri François, chanoine (Pl. 298, No 12).

[10] Sceau de Craft de Meschede (Pl. 208, No 4).— Cette famille porte *d'or, au chevron de gueules.*

[11] Sceau de Reinhold Swarte, bourgeois de Dortmund (Pl. 178, No 22). — L'écu porte une bande chargée de trois têtes de More.

[12] Sceau de Gerwin Buck, bourgeois de Münster (Pl. 172, No 21). — Cette famille porte une fasce, au bouc saillant brochant. — Cf. *Ibid.*, No 20.

[13] Sceau de Gottschalk Calf, bourgeois de Dortmund (Pl. 186, No 4). — L'écu porte un veau passant.

[14] Sceau de Werner Runst (Pl. 257, No 3).

[15] Sceau de Gérard de Leden, bourgeois d'Osnabrück (Pl. 171, No 11). — Cette famille porte une tête et col de licorne. (Cf. *Ibid.*, No 10).

[16] Sceau d'Alexandre, dit Volenspit (Pl. 185, No 4). — Cette famille porte un poulain. (Cf. *Ibid.*, Nos 1, 2 et 3).

[17] Sceau de Jean Cubach, bourgeois de Soest (Pl. 214, No 14). — Le cheval est chargé sur le cou d'une roue de moulin. L'écu porte un chef chargé de deux roues semblables.

[18] Sceau de Nicolas de Kukelsem (Pl. 185, No 20). — L'écu porte un cerf couché.

[19] Sceau d'Heineke de Münchhausen (Pl. 255, No 5). — Cette famille porte un moine cistercien en champ d'or ou d'argent, suivant les branches.

[20] Sceau de Ricmar de Bucken (Pl. 172, No 19). — L'écu porte un bouc.

[21] Sceau d'Henri Calf (Pl. 200, No 3).

[22] Sceau de Bernard Palle (Pl. 198, No 26). — L'écu porte une fasce échiquetée surmontée d'un lion issant.

deux bras tenant chacun une épée (1431)[1]; — tenant ensemble une couronne (1440)[2];

une patte d'ours (1457)[3].

Les animaux entiers offrent trois nouveaux types : un griffon assis (1403)[4]; — un lion assis entre deux masses (1430)[5]; — un braque assis (1494)[6]. On pourrait y ajouter une coquille (1499)[7].

Une branche de rosier (1410) représente seule la catégorie des végétaux[8].

On ne trouve aussi, dans la classe des écrans, qu'une seule nouveauté : deux écrans semi-circulaires aux armes[9].

Les chapeaux ne sont guère mieux partagés : un chapeau de cardinal surmonté de plumes (1449)[10], et un chapel de fer sommé d'un bouquet de plumes (1450)[11].

Enfin, comme objets inanimés, on trouve deux crémaillères (1446)[12]; — deux tenailles (1454)[13]; — une croix componée (1466)[14]; — une paire de broyes dans un cercle (1482)[15]; — trois crampons (1496)[16]; — et trois lances de tournoi (1499)[17].

* * *

Le changement de cimier, aux XIV[e] et XV[e] siècles, est au moins aussi fréquent que le changement d'armoiries; voici, par ordre alphabétique, les observations que l'on peut faire sur les familles de dynastes.

[1] Sceau de Jean de Rode, juge à Altstadt-Bielefeld (Pl. 258, No 21).

[2] Sceau d'Arnold Densekynck, bourgeois de Lippstadt (Pl. 236, No 4). — Le même meuble charge l'écu.

[3] Sceau de Jean de Lippe, juge à Münster (Pl. 174, No 20). — L'écu porte également une patte d'ours.

[4] Sceau de Gerlach de Breidenbach (Pl. 211, No 22).

[5] Sceau de Burchard de Klotingen (Pl. 198, No 21). — Cette famille porte une fasce chargée de deux ou trois pals, et surmontée d'un lion issant. (Cf. *Ibid.*, No 20).

[6] Sceau d'Etienne de Mecheln (Pl. 172, No 23). — Cette famille porte trois braques passants. (Cf. *Ibid.*, No 22).

[7] Sceau de Jean de Ole (Pl. 215, No 19). — Cette famille porte une coquille. (Cf. *Ibid.*, No 18).

[8] Sceau de Conrad de Balge, prêtre, prévôt d'Overenkirchen (Pl. 227, No 8). — L'écu porte une barre chargée de trois roses.

[9] Sceau d'Othon de Twislo, châtelain de Vechte (Pl. 145, No 2). — Cette famille porte une fasce (Cf. *Ibid.*, No 1).

[10] Sceau de Jean de Bruharsen (Pl. 231, No 21).

[11] Sceau d'Hermann Wendt, doyen de l'église de Minden (Pl. 252, No 19).

[12] Sceau d'Hartung de Frenke (Pl. 248, No 8). — Cette famille porte trois crémaillères.

[13] Sceau d'Othon de Moncke (Pl. 151, No 14).

[14] Sceau de Thierry Haver (Pl. 216, No 3). — Cette famille porte *de gueules, à la croix d'or.*

[15] Sceau de César de Schedelich (Pl. 158, No 12). — Cette famille porte *d'argent, à trois paires de broyes de gueules.*

[16] Sceau de Gerard de Galen (Pl. 159, No 4). — Cette famille porte *d'or, à trois crampons de gueules.*

[17] Sceau d'Othon de Dincklage (Pl. 230, No 9).

Arnsberg. — Louis, en 1308, cime d'un écu aux armes sommé de touffes de plumes de paon[1]; Godefroid, en 1353, d'un vol, chaque aile chargé d'un écu aux armes[2].

Bentheim. — On a décrit plus haut le cimier d'Egbert, en 1298[3]; Jean porte, en 1317, huit petites bannières aux armes[4]; Bernard, en 1385, un buste humain coiffé d'un bonnet aux armes[5].

Dortmund. — En 1312, Conrad II surmonte son heaume d'un écran semi-circulaire aux armes, sommé de sept touffes de plumes[6]; Conrad III, en 1333, d'une tête d'homme barbu[7].

Limburg. — Le plus ancien cimier, que nous avons déjà signalé, se rencontre sur un sceau secret de Thierry III, en 1338: il est formé d'une rose surmontée d'une touffe[8].

On doit alors descendre, pour rencontrer un nouveau cimier, jusqu'à son descendant au quatrième degré, Guillaume I: celui-ci, sur quatre sceaux différents remontant aux années 1401, 1412, 1418 et 1427, cime de deux arbustes[9]. Son frère Thierry VI, sire de Bruch, porte en 1418 un vol et en 1437 deux arbustes[10].

De ses deux fils, l'aîné, Guillaume II, surmonte également son heaume de deux arbustes[11]. Henri, le cadet, y ajoute un lion issant[12].

Enfin Jean V, en 1505, cime de trois touffes de plumes de paon[13].

La Mark. — Evrard I, en 1291, porte un écran semi-circulaire aux armes, le bord supérieur largement engrêlé[14]. Sur les sceaux d'Engilbert II, en 1319 et 1322[15], et de Conrad de Hörde en 1343[16], les engrêlures ont disparu, mais l'écran est surmonté de cinq plumes de paon. Adolphe II, en 1341, fait encore usage du même cimier[17]; mais, en 1344, il le remplace par deux plumes de héron; le heaume est, de plus, timbré d'une couronne dont le cercle est échi-

---

[1] Pl. XXVIII, No 7.
[2] Pl. XIV, No 4, et Pl. XVI, Nos 16 et 17.
[3] Pl. XIII, No 3.
[4] Pl. XXI, No 5.
[5] Pl. XXI, No 8.
[6] Pl. XXXIX, No 3.
[7] Pl. XXXVIII, No 6.
[8] Pl. XXXI, No 11.
[9] Pl. XXXII, Nos 1, 2 et 3, et T. III, p. 29.
[10] P. 29 et pl. XXXII, No 4.
[11] P. 29.
[12] *Ibid.*
[13] Pl. XXXII, No 7.
[14] Pl. X, No 4.
[15] Pl. XI, No 1, et pl. XXXIII, No 4.
[16] Pl. X, No 6.
[17] Pl. XI, No 2.

queté[1]. Sur trois sceaux de 1348, 1355 et 1362, Engilbert III porte également les deux plumes et la couronne[2].

Ravensberg. — Le cimier ordinaire, déjà signalé, se compose d'une branche de tilleul[3]. Sur un sceau armorial de 1323, Othon de Vechte charge son heaume de cinq branches de tilleul entre deux touffes de plumes de paon[4]. L'année suivante, un sceau équestre montre le cimier habituel de sa famille[5]; mais, au contre-sceau, on voit trois branches de tilleul entre deux touffes de plumes de paon[6].

Steinfurt. — Baudouin I de Steinfurt, en 1284, cime d'une sorte de cercle garni de plumes autour du heaume[7]; il en est de même de Ludolphe VII, son petit-fils, sur deux sceaux de 1343 et 1346[8]. Les deux fils de ce dernier, Ludolphe VIII, en 1343, et Baudouin IV, en 1361, portent deux têtes et cols de dragon affrontés[9].

Tecklenburg. — Le heaume d'Othon, en 1304, est surmonté d'un paon, la queue repliée[10]. Celui de son fils Othon V, en 1317, porte une queue de paon en éventail, chargée de trois feuilles de nénuphar[11].

Ces changements ne sont pas plus rares dans les familles de moindre noblesse; on en relève sur les sceaux des Brenken[12], v. d. Busche[13], Cappeln[14], Core[15], Droste[16], Friesenhansen[17], Gogreve[18], Hachtmeister[19], Hagen[20], Hanxleden[21], Hatzfeld[22], Hoberge[23], Horde[24], Horhusen[25], Klencke[26], Kukelsem[27],

---

[1] Pl. XI, No 4.
[2] Pl. XI, No 3, et pl. XXXIII, Nos 10 et 11.
[3] Pl. XII, Nos 1, 2 et 4, et pl. XVI, Nos 7 et 8.
[4] Pl. XXXVIII, No 1.
[5] Pl. XII, No 3.
[6] Pl. XVI, No 9.
[7] Pl. XXII, No 5.
[8] Pl. XXII, Nos 7 et 8.
[9] Pl. XII, No 10, et pl. XXIII, No 1.
[10] Pl. XIII, No 4.
[11] Pl. XX, No 8.
[12] Pl. 251, No 21; pl. 259, Nos 8 et 9.
[13] Pl. 222, Nos 13, 15 et 16.
[14] Pl. 150, Nos 10 à 13; pl. 159, No 21.
[15] Pl. 182, Nos 3 et 4.
[16] Pl. 154, Nos 13 et 14.
[17] Pl. 257, Nos 16 et 17.
[18] Pl. 224, Nos 3 à 6.
[19] Pl. 258, Nos 23 et 24.
[20] Pl. 219, Nos 13 à 15.
[21] Pl. 211, Nos 20 et 21.
[22] Pl. 211, Nos 7 et 8.
[23] Pl. 182, Nos 13 et 14.
[24] Pl. 232, Nos 10 et 11.
[25] Pl. 226, Nos 3 et 4.
[26] Pl. 250, Nos 3 et 5.
[27] Pl. 182, Nos 1 et 2.

Langen [1], Leithe [2], Lüdinghausen [3], Meschede [4], Münster [5], Nedere [6], Padberg [7], Plettenberg [8], Schenking [9], Schnellenberg [10], Schöneheck [11], Schorlemer [12], Selbach [13], Stevening [14], Strünkede [15], Swicker [16], Westfal [17] et Wischelo [18].

* * *

La capeline ou volet se rencontre pour la première fois en 1283 sur le sceau équestre d'Othon de Vechte [19]; il faut alors descendre jusqu'en 1323 pour en trouver un deuxième exemple, fourni par le sceau d'Othon IV de Ravensberg [20]. Elle est peinte ou brodée aux armes sur les sceaux de Jean de Bentheim en 1317 [21], et de Godefroid d'Arnsberg en 1340 [22].

A l'origine, les bords de la capeline sont droits; plus tard ils se festonnent en écailles plus ou moins profondément découpées. Les lambrequins proprement dits se montrent seulement en 1400, sur le sceau d'Adrien de Dorth [23].

Le tableau suivant indique les proportions dans lesquelles se rencontrent, au XIVe et XVe siècle, le heaume nu, le heaume à volet, et le heaume à lambrequins.

	Heaume nu [24]	Heaume à volet [25]	Heaume à lambrequins [26]
1301 à 1325	11	2	—
1326 à 1350	17	9	—
1351 à 1375	11	16	—
1376 à 1400	12	31	1
1401 à 1425	17	48	7
1426 à 1450	13	13	53
1451 à 1475	5	2	45
1476 à 1500	1	—	54
	87	121	160

[1] Pl. 150, Nos 3 et 4, et pl. 179, No 12.
[2] Pl. 205, No 10; pl. 219, No 11.
[3] Pl 183, Nos 9 à 12; pl. 219, No 1.
[4] Pl. 208, Nos 3 et 4.
[5] Pl. 142, Nos 2, 4 et 5.
[6] Pl. 256, No 17; pl. 257, No 13.
[7] Pl. 220, Nos 4 à 7.
[8] Pl. 194, Nos 3 à 5.
[9] Pl. 178, No 7; pl. 179, Nos 16 et 17.
[10] Pl. 204, Nos 12 et 13.
[11] Pl. 144, Nos 1 et 2; pl. 180, No 17.
[12] Pl. 226, No 16; pl. 257, No 21.
[13] Pl. 207, Nos 4, 5, 7, 8 et 9.
[14] Pl. 167, Nos 4 et 5; pl. 179, No 15.
[15] Pl. 169, Nos 11 et 12.
[16] Pl. 163, No 20; pl. 179, No 20.
[17] Pl. 223, Nos 6, 7, 9 à 13.
[18] Pl. 179, Nos 1 et 2.
[19] Pl. XII, No 2.
[20] Pl. XXXVIII, No 1.
[21] Pl. XXXVIII, No 1.
[22] Pl. XXI, No 5.
[23] Pl. 209, No 13.
(Suite, Nos 24, 25 et 26 voir p. 124.

Le plus ancien exemple de heaume couronné se relève sur le sceau d
Gontran de Hatzfeld, en 1340[1]; le second est fourni par celui d'Engilbert I

---

[24] De 1301 à 1325: XX 8 — XXXIII 4 — 155.17 — 169.11 — 204.7 — 222.2 — 22
— 224.4 — 228.8 — 250.3 — 261.15.

De 1326 à 1350: XXXIV.6 — 142.7 — 150.10 — 164.3 — 169.12 — 194.4 — 194
— 199.5 — 204.21 — 223.7 — 223.21 — 226.10 — 229.3 — 229.13 — 230.2 — 241.2 — 261.1

De 1350 à 1375: 144.6 — 150.3 — 151.9 — 156.11 — 157.12 — 183.11 — 198.
— 220.5 — 222.3 — 224.14 — 241.9.

De 1376 à 1400: XXXVIII.3 — 144.8 — 167.5 — 191.23 — 211.20 — 214.9 — 225.
— 229.15 — 234.2 — 237.12 — 249.4 — 261.19.

De 1401 à 1425: 143.5 — 146.16 — 154.14 — 159.21 — 177.8 — 185.7 — 188.21 —
188.24 — 191.4 — 191.8 — 192.12 — 201.16 — 224.12 — 227.8 — 234.13 — 236.13 — 241.1

De 1426 à 1450: XXXII 5 — XXXIV.8 — 143.8 — 146.7 — 157.8 — 167.9 — 176.
— 186.4 — 225.10 — 237.13 — 240.12 — 251.27 — 262.13.

De 1451 à 1475: 147.8 — 203.20 — 208.11 — 222.16 — 261.18.

De 1476 à 1500: 149.7.

[25] De 1301 à 1325: XXXVIII.1 — 169.3.

De 1326 à 1350: 142.4 — 146.9 — 150.11 — 154.3 — 196.12 — 207.4 — 220.4 — 222.
— 224.8.

De 1351 à 1375: XXXIII.10 — XXXIII.11 — 151.10 — 168.17 — 176.9 — 191.3 —
194.5 — 207.5 — 220.6 — 222.10 — 223.9 — 223.10 — 241.11 — 251.12 — 252.2 — 254.2.

De 1376 à 1400: XXI.8 — XXXIX.14 — 142.5 — 149.3 — 151.18 — 154.13 — 159
— 160.4 — 167.4 — 175.15 — 189.22 — 200.13 — 202.17 — 203.8 — 205.10 — 209.18 — 213.1
— 220.7 — 222.4 — 223.11 — 224.13 — 226.9 — 236.20 — 243.11 — 246.7 — 251.13 — 251.
— 253.10 — 253.22 — 255.27 — 262.14.

De 1401 à 1425: XXXII.1 — XXXII.2 — XXXVIII.11 — XLI.9 — 171.15 — 172.21 —
190.6 — 192.20 — 197.1 — 199.20 — 201.5 — 201.9 — 204.12 — 206.6 — 207.7 — 207.18 —
208.3 — 209.3 — 210.17 — 211.22 — 218.10 — 221.5 — 221.14 — 222.15 — 223.12 — 226.3 —
227.2 — 227.9 — 229.12 — 231.20 — 232.10 — 234.3 — 239.10 — 239.13 — 241.3 — 242
— 244.5 — 246.10 — 246.11 — 249.5 — 251.14 — 251.25 — 251.26 — 252.13 — 253.8 — 253.
— 255.5 — 262.16.

De 1426 à 1450: XXV.15 — 146.17 — 149.9 — 150.7 — 178.2 — 198.21 — 206.10 —
208.9 — 217.19 — 224.10 — 225.12 — 242.12 — 251.24

De 1451 à 1475: 170.8 — 213.4.

[26] De 1376 à 1400: 209.13.

De 1401 à 1425: 172.19 — 183.12 — 190.7 — 222.5 — 232.17 — 243.5 — 251.17.

De 1426 à 1450: XXXII 3 — XXXIX 5 — XL.5 — 145.2 — 145.5 — 147.14 — 150.1
— 155.5 — 156.4 — 157.9 — 165.7 — 165.15 — 165.19 — 168.18 — 176.12 — 176.18 — 185.1
— 186.5 — 186.12 — 187.5 — 189.3 — 192.5 — 193.20 — 195.22 — 196.5 — 197.11 — 197.
— 198.12 — 199.3 — 200.15 — 202.11 — 204.18 — 205.21 — 206.4 — 208.18 — 211.18 — 216.
— 216.21 — 217.18 — 226.4 — 233.16 — 233.21 — 235.17 — 236.4 — 246.4 — 246.13 — 248.
— 249.17 — 249.18 — 250.5 — 251.15 — 251.16 — 252.19

De 1451 à 1475: XXXII 4 — XXXIII.13 — 150.4 — 151.14 — 156.26 — 162.9 — 164.1
— 165.5 — 167.14 — 167.17 — 168.16 — 171.11 — 174.20 — 178.22 — 184.13 — 185.4 —
186.14 — 186.22 — 188.15 — 188.26 — 188.27 — 189.4 — 195.6 — 195.9 — 195.22 — 197.2 —
197.14 — 197.25 — 206.5 — 206.8 — 210.22 — 211.8 — 216.4 — 223.13 — 232.8 — 233.17 —
— 235.18 — 240.8 — 244.6 — 245.5 — 246.5 — 251.18 — 252.20 — 252.21.

De 1476 à 1500: 148.3 — 149.5 — 155.22 — 158.12 — 159.4 — 160.11 — 163.4 —
163.20 — 166.7 — 170.9 — 172.23 — 173.19 — 175.20 — 176.2 — 177.17 — 185.20 — 186.9 —
— 186.18 — 191.18 — 192.8 — 194.10 — 194.12 — 196.10 — 196.14 — 198.6 — 198.16 —
198.26 — 204.13 — 207.8 — 207.9 — 212.4 — 213.21 — 214.14 — 215.6 — 215.19 — 217.8 —
218.17 — 225.20 — 226.16 — 227.3 — 229.5 — 230.9 — 230.14 — 232.11 — 232.13 — 234.1
— 238.9 — 239.12 — 241.4 — 241.18 — 242.8 — 243.3 — 244.12 — 248.6 — 262.19.

[1] 210, N. 7

de la Mark, en 1355[1]. On n'en rencontre plus que quatre autres jusqu'à la fin du XIVe siècle[2]. Il est un peu moins rare au XVe, sans que le nombre en dépasse cependant treize[3].

On ne devrait pas croire qu'il ait été l'apanage de la haute noblesse; parmi les dynastes, seuls les comtes de la Mark en ont fait usage. Nous avons déjà signalé la particularité que présente leur couronne, dont le cercle est échiqueté[4].

* * *

Outre l'écu et le heaume, les armoiries ont orné la cotte d'armes, les ailettes, la housse et la bannière.

La cotte d'armes se remarque pour la première fois sur les sceaux d'Adolphe I de la Mark, en 1226[5], et d'Othon de Dale, en 1228[6]; elle ne semble pas alors porter d'armoiries. Celles-ci n'apparaissent qu'à la fin du siècle, et le plus ancien exemple en est fourni par le sceau d'Evrard I de la Mark, en 1291[7]. L'usage de la cotte armoriée semble d'ailleurs avoir été peu répandu : les seuls sceaux sur lesquels on la relève avec certitude sont ceux d'Engilbert II, d'Adolphe II et d'Engilbert III de la Mark[8].

Les premières ailettes se voient sur le sceau de Craft de Grafschaft, en 1291[9]; l'empreinte, assez fruste, ne permet pas de dire si elles sont ou non armoriées. Sur presque tous les sceaux du XIVe siècle, la position de l'écu masquant l'épaule empêche de voir si le cavalier porte l'ailette. Cette pièce ne s'aperçoit bien que sur les sceaux d'Engilbert II et d'Adolphe II de la Mark, en 1319 et 1341[10], ainsi que de Godefroid d'Arnsberg, en 1353[11]: les armoiries s'y distinguent très nettement.

Sur le sceau d'Othon de Vechte, en 1240, le cheval est, pour la première fois, couvert d'une housse[12]; il faut alors descendre jusqu'en 1283 pour en trouver un deuxième exemple, fourni par le sceau d'Othon de Ravensberg[13]. A partir de cette époque, la housse devient d'un usage absolument général: on ne peut citer que deux sceaux sur lesquels on ne la rencontre pas: ceux d'Egbert de Bentheim[14] et de Bernard de Bermentfelde[15] en 1298.

---

[1] Pl. XXXIII, No 10.
[2] XXXIII. 11 — 146.9 — 159.6 — 220.7.
[3] XXXII. 5 — XXXIII. 13 — 143.8 — 146.9 — 159.21 — 165.5 — 184.13 — 186.5 — 197.25 — 198.6 — 199.3 — 199.20 — 200.15.
[4] Pl. XXXIII, Nos 10, 11 et 13.
[5] Pl. X, No 3.
[6] Pl. XIII, No 5.
[7] Pl. X, No 4.
[8] Pl. XI, Nos 1 à 4.
[9] Pl. XV, No 2.
[10] Pl. XI, Nos 1 et 2.
[11] Pl. XIV, No 4.
[12] Pl. XII, No 1.
[13] *Ibid.*, No 2.
[14] Pl. XIII, No 3.
[15] Pl. XV, No 6

La housse est toujours armoriée. Sur le sceau de Thierry de Bilstein, en 1327, elle est seulement chargée de quatre écussons aux armes [1]. Partout ailleurs, elle est entièrement armoriée. La housse étant fendue en son milieu, les armoiries sont reproduites quatre fois: encolure à droite, encolure à gauche, croupe à droite et croupe à gauche. Le sceau d'Herman de Münster, en 1311, offre une exception. Les armes de cette famille étaient anciennement *d'or au chef de gueules* [2]. Sur l'écu, le chef de gueules est représenté par un quadrillé en losange, tandis que le champ demeure uni; la housse est de même unie; seul, le cou du cheval est enveloppé d'un quadrillé semblable au chef. On en doit certainement conclure que la housse était jaune et l'encolure seule rouge [3].

Les sceaux des la Mark, au XIVe siècle, montrent le cimier reproduit sur la tête du cheval [4].

En règle générale, le cavalier est armé de l'épée; il porte une bannière oblongue, armoriée, sur les sceaux d'Othon de Dale en 1228 [5], d'Othon III de Ravensberg en 1283 [6] et d'Othon IV en 1324 [7].

* * *

Les supports sont, dans toute l'Allemagne, d'un usage très restreint. La Westphalie ne fait pas exception à la règle. Ceux que nous avons relevés sont au nombre de dix-neuf: deux seulement remontent au XIVe siècle. En voici la liste:

Un ange: Roger de Wickede, en 1444 [8]; Albert Kerkhorde, en 1477; Herman d'Olpe, en 1483 [10]; Cordule de Gemen, en 1509 [11].
Une dame: Detmar Popinchus, en 1439 [12].
Un personnage assis: Tilmann Baumgast, en 1448 [13].
Une aigle: Jean d'Essen, en 1426 [14].
Un cygne: Thierry Brakel, en 1486 [15], et Henri Treking, en 1487 [16].
Deux anges: Thierry de Romberg, en 1416 [17].
Deux personnages: Ludolphe de Hake, en 1375 [18].

[1] Pl. XIV, No 2.
[2] On blasonne aujourd'hui *coupé de gueules et d'or.*
[3] Pl. XIV, No 3, et pl. 142, No 2.
[4] Pl. XI, Nos 1 à 4.
[5] Pl. XIII, No 5.
[6] Pl. XII, No 2.
[7] *Ibid.,* No 3.
[8] Pl. 204, No 19.
[9] Pl. 209, No 7
[10] Pl. 193, No 24.
[11] Pl. XL, No 7.
[12] Pl. 209, No 5.
[13] Pl. 189, No 23.
[14] Pl. 209, No 6.
[15] Pl. 217, No 13.
[16] Pl. 222, No 12.
[17] Pl. 192, No 20.
[18] Pl. 157, No 12.

Deux hommes barbus: Hildebrandt de Hengstenberg, en 1417 [1].

Deux sauvages: Tideman d'Unna, en 1466 [2].

Un homme et une femme: Marguerite de Luxembourg, en 1442 [3].

Deux lions: Jean Stecke, en 1411 [4] et Gombert d'Alpen, en 1442 [5].

Deux aigles: Guillaume de Luxembourg en 1401 [6] et Albert Beye, en 1443 [7].

Deux griffons: Henri Terrax, en 1394 [8].

* * *

La France et l'Angleterre sont, par excellence, les pays de brisures. On trouve encore un certain nombre de ces modifications sur les bords mêmes du Rhin, mais elles deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on s'avance vers l'est.

Parmi les variantes que nous avons étudiées tout à l'heure, quelques-unes peut-être ne sont autre chose que des brisures. Nous mentionnerons seulement ici celles qui consistent dans l'adjonction d'une pièce.

Cette pièce peut être:

un lambel [9]; — une bordure; — une étoile [10]; — une rose [11]; — une autre petite pièce.

Le tableau suivant indique les proportions dans lesquelles ces différents meubles se rencontrent:

	Lambel	Bordure	Etoile	Rose	Autre pièce
1226 à 1250	1	—	—	—	—
1251 à 1275	1	—	—	—	—
1276 à 1300	—	—	—	—	—
1301 à 1325	2	2	2	1	—
1326 à 1350	2	1	1	1	3
1351 à 1375	1	—	1	—	1
1376 à 1400	—	—	4	—	—
1401 à 1425	—	—	1	—	—
1426 à 1450	1	—	1	—	—
1451 à 1475	—	—	—	—	—
1476 à 1500	—	—	2	—	—
	8	3	12	2	4

[1] Pl. 185, No 7.

[2] Pl. 195, No 20.

[3] Pl. XXXII, No 6.

[4] Pl. 199, No 20.

[5] Pl. XXXII, No 5.

[6] Pl. XXXII, No 1.

[7] Pl. 206, No 20.

[8] Pl. 219, No 17.

[9] XXV. 12 — 183.2 — 192.6 — 203.2 — 205.2 — 214.6 — 215.7 — 250.1.

[10] XXXIII. 8 — 146.4 — 150.7 — 167.23 — 196.9 — 197.4 — 200.23 — 208.14 — 214.10 — 215.9 — 215.10 — 233.11.

[11] 153.8 — 198.2.

Outre les huit écus cités, un certain nombre d'autres portent un lambel [1]; nous ne les avons pas fait figurer dans ce tableau, parce que rien ne nous permettait de reconnaître si le lambel constituait ici une brisure, ou formait au contraire partie intégrante des armoiries.

Le lambel peut avoir trois, quatre ou cinq pendants; ce dernier chiffre n'est jamais dépassé. Le tableau suivant résume encore les données fournies sur ce point par le recueil:

	Trois pendants [2]	Quatre pendants [3]	Cinq pendants [4]
1226 à 1250	—	—	1
1251 à 1275	—	1	—
1276 à 1300	—	2	1
1301 à 1325	1	—	3
1326 à 1350	1	2	7
1351 à 1375	—	1	7
1376 à 1400	—	—	1
1401 à 1425	—	—	1
1426 à 1450	—	—	1
1451 à 1475	—	—	2
1476 à 1500	—	—	1
	2	6	25

Les trois exemples de bordure comprennent une bordure échiquetée sur le sceau de Guillaume d'Arnsberg, en 1306 [5], une bordure simple sur le sceau d'Adolphe II de la Mark, en 1323 [6] et une bordure engrêlée sur le sceau du même personnage, en 1328 [7].

Les quatre petites pièces reprises sans désignation spéciale au tableau de la page précédente consistent en un trèfle tigé, en 1344 [8], un croissant et un étrier, en 1350 [9], et un oiseau, en 1361 [10].

La cotice traverse également un certain nombre d'écus [11], où elle est considérée comme une marque de bâtardise [12]. Il convient de faire observer que cette brisure ne se transmet pas aux enfants du bâtard. Sur une charte de

---

[1] 152.8 — 155.12 — 160.13 et 14 — 166.5 à 8 — 167.21 — 203.5, 6 et 7 — 205.6 — 209.15 — 223.4, 6 à 13 — 229.4 et 5 — 263.13.
Cette liste ne comprend pas les écus uniquement chargés d'un lambel.

[2] 192.6 — 205.6.

[3] 155.12 — 166.5 — 223.4 — 229.5 — 250.1 — 263.13.

[4] XXV.12 — 152.8 — 160.13 et 14 — 166.6 à 8 — 167.21 — 183.2 — 203.2, 5, 6 et 7 — 205.2 — 214.6 — 215.7 — 223.6 à 13 — 229.4.

[5] Pl. XXVIII, No 9.

[6] Pl. XXXIII, No 9.

[7] Pl. XXXIX, No 6.

[8] Sceau de Guillaume de Vernede (Pl. 223, No 9).

[9] Sceaux d'Engilbert et de Jean de Lon (Pl. 260, Nos 2 et 3).

[10] Sceau de Lubbert de Wendt (Pl. 253, No 19).

[11] 149.12 — 152.15 — 188.6 — 239.11.

[12] T. III, *Einleitung*, col. 31.

1476, Jean van Aldenbockum, bâtard, brise d'une cotice, et ses deux fils Jean et Bernard, d'une étoile [1].

Un type de brisure fort curieux est encore fourni par le sceau de Christian de Bentheim, fils de Baudouin, en 1373 [2]. Sans en avoir la preuve certaine, on suppose que ce personnage avait pour père naturel Baudouin de B., chanoine d'Osnabrück [3]. Il porte un écu à la fasce chargée de cinq boules; nous avons déjà dit que les Bentheim s'armaient *de gueules, à quatorze boules d'or.*

(A suivre).

Die Heraldik im Basler Gewerbemuseum.

Von E. A. S.

(Hiezu Tafel X u. XI).

Basel zählt, wie schon in einem der ersten Jahrgänge dieser Zeitschrift dargelegt worden ist, ausserordentlich viele Denkmäler der Heraldik. Dass dieselben aber stilistisch hervorragend und für das Kunstgewerbe vorbildlich sind, ist erst in den letzten Jahren anerkannt worden. Freilich sind viele dieser Stücke ihrer ursprünglichen Polychromie beraubt worden — dies gilt z. B. von dem Reinach-Eptingenschen Grabstein der St. Martinskirche (Tafel X), der vor zwanzig Jahren noch den tadellos erhaltenen Farbenschmuck der Erstellungszeit trug — viele sind öfter übermalt worden, wodurch die plastischen Einzelheiten der Schärfe beraubt wurden.

Die Direktion des Gewerbemuseums von Basel hat sich deshalb ein grosses Verdienst dadurch erworben, dass sie eine Reihe der schönsten gotischen Wappen der Basler Kirchen abformen und in Gips nachgiessen liess. Eine ganze Wand eines Museumssaales ist mit Nachbildungen dieser Art bedeckt; wir erkennen darunter die prächtigen Dreieckschilde der Dominikaner-, Peters-, Martin- und Klarakirche, welche einzelne Trommeln der Rundpfeiler (Tafel XI Fig. 1—3) schmücken. Einzelne Wohltäter der genannten Kirchen haben aber nicht nur ihre Schilde, sondern ihr vollständiges Wappen an solcher Stelle in Stein hauen lassen; die Helme derselben lassen uns den Übergang vom Kübel- zum sog. Stechhelm an mustergiltigen Beispielen verfolgen. Sie sind auch interessant durch die Helmdecken, indem dieselben sich nicht nach beiden Seiten ausbreiten, sondern zopfartig nach hinten flattern, manchmal am Ende durch einen Knoten zusammengefasst und mit einer Quaste geziert werden (Taf. XI Fig. 2 u. 3). Die Ränder der Helmdecke sind mit Zoddeln versehen, d. h. in derselben Art ausgeschnitten, wie die Kleider jener Epoche.

Ausser in der Gipssammlung enthält das Basler Gewerbemuseum noch zahlreiche andere heraldische Stücke; hervorgehoben seien hier nur die schönen

[1] Pl. 215, Nos 9 et 10, et p. 1. — Aldenbockum porte *de sable, à l'annelet d'argent.*
[2] Pl. 225, Nos 15.
[3] T. III, *Einleitung*, col. 31.

gotischen Ofenkacheln des 15. Jahrhunderts mit dem Basler Schild zwischen zwei Basilisken als Schildhaltern, sowie die Schnitzereien.

Kleinere Nachrichten.

Heraldisches aus Kaiserstuhl. Wappen des Abtes Kaspar I. von St. Blasien 1563 am sog. Amthause in Kaiserstuhl. In diesem Hause waltete von



Fig. 35

der Mitte des 16. Jahrhunderts bis ins 19. Jahrhundert hinein der Amtsschaffner von St. Blasien, welcher in dieser Gegend, bis zur Aufhebung des Klosters (1807), bedeutende Gefälle zu beziehen hatte; Abt Kaspar I. war ein Restaurator des Klosters und regierte 30 Jahre. Er starb 1571.



VON·GOTES·GNAD·CASPAR·ABT
DES·GOTSHVS·ZV·SANT·BLASI
VFFM·SCHWARZWALDE·—

Fig. 36



Fig. 37

Wappen der Familie Buol. Ursprünglich stammte diese Familie aus Graubünden. Das Wappen ist in Stein und an der Strassenseite des Gasthauses zur „Krone“ in Kaiserstuhl angebracht.

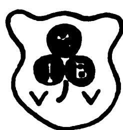


Fig. 38

Wappen des Johann Manuel Buol, ist an einem Kellereingange beim Escherhause in Kaiserstuhl; die Initialen des Namens sind in die drei Teile des Kleeblatts eingezeichnet. *Ernst Rüegg, Zürich.*

Die Siegel der Franziskaner zu Bern. In der Festschrift zur Eröffnung des neuen Hochschulgebäudes zu Bern schildert unser Mitglied, Staatsarchivar Dr. H. Türler, die Schicksale des Franziskanerklosters von Bern, dessen Mauern nach der Glaubensspaltung als Logierhaus für die übergetretenen Geistlichen, dann als Suppenanstalt für die Armen, später als Sitz der theologischen Lehranstalt gedient hatten. Am Schluss der höchst interessanten Darlegung sind drei Siegel des Konventes mit der Figur des thronenden und segnenden Salvators und zwei Siegel des Guardians mit einem heraldischen Adler nach stilgetreuen und klaren Federzeichnungen R. Durrers abgebildet.

Wappenlieder. Im neuesten Heft der Kath. Schweizer Blätter (1903 III.) beschreibt P. Petrus Canisius Jost eine Landkarte von Ludwig Muos. Diese erschien als Kupferstich 1698 mit dem Titel: Helvetia, Rhaetia, Valesia. In der Karte sind Verse über einen jeden Kanton, welche auf dessen heraldische Standesfarben zielen und selbige mit Blumen vergleichen, eingeschrieben.

FERT. A propos de cette devise de la maison de Savoie, M. Albert Næf archéologue et chef du Service des Monuments Historiques du Canton de Vaud, a écrit, en date du 12 juin 1903, les lignes suivantes à la «Revue»: Beaucoup

de vos lecteurs auront sans doute été frappés de la devise F. E. R. T. qui se trouve, alliée aux armes de Savoie, sur les anciennes peintures de nos temples (à Corsier par exemple), de nos châteaux, sur les monnaies italiennes actuelles, etc.

Il existe toutes sortes d'interprétations de ces lettres. La plus connue: *Fortitudo Ejus Rhodum Tenuit,* relative au siège de Rhodes en 1310, ne résiste pas à la critique historique; on a été jusqu'à l'expliquer, assez méchamment, de la façon suivante: *Femina. Erit. Ruina. Tua...!!*

Un article paru récemment dans le *Corriere della Sera* de Milan, numéro de dimanche 3 mai, donne l'historique complet de la question et fournit en même temps une solution, qui me semble définitive. On la doit au célèbre numismate Promis; ce dernier trouva une monnaie d'Amédée VII, sur laquelle on lit, *en toutes lettres,* le texte suivant: *«Fœdere Et Religione Tenemur»* [1].

Bücherchronik.

Siegel der badischen Städte in chronologischer Reihenfolge. Herausgegeben von der badischen historischen Kommission. Zweites Heft. Heidelberg 1903.

Mit Freuden wird der Heraldiker wie der Sphragistiker das Erscheinen des zweiten Heftes dieser wertvollen Veröffentlichung begrüssen. Sie enthält die Siegel der Städte Achern, Baden, Bühl, Gernsbach, Kuppenheim, Rastatt, Renchen, Heinbach, Gengenbach, Haslach, Hausach, Kehl, Lahr, Lichtenau, Neufreistett, Oberkirch, Offenburg, Oppenau, Schiltach, Wolfach und Zell am Harmersbach. Der Text ist knapp, klar und übersichtlich, die Abbildungen scharf und getreu. Wenn bei den folgenden Heften mehr Siegel auf eine Tafel zusammengedrängt werden, was ohne irgend welche ästhetische Einbusse geschehen kann, indem geradesogut 10 wie 4 Siegel verschiedenen Stiles auf einem Blatt können vereinigt werden, so wird diese sorgfältige Publikation an leichter und bequemer Benutzbarkeit noch gewinnen.

Kunstgewerbliche Altertümer aus dem schweizerischen Landesmuseum in Zürich. Hofer & Co., Zürich.

Vor uns liegt die zweite Lieferung dieser schon früher von uns angezeigten Veröffentlichung; wir erwähnen sie, weil auch diese Nummer auf zwei Tafeln heraldische Werke wiedergibt. Auch diesmal sind die Tafeln musterhaft ausgeführt, die eine davon als Vitrographie, d. h. als Farbendruck auf durchsichtiger, fast glasheller Gelatine; der Text ist zweisprachig, d. h. für dasjenige Publikum berechnet, das nur einer Landessprache mächtig ist. Ist die technische Ausführung des Gebotenen durchaus anerkennenswert, so kann man nicht dasselbe sagen von der Auswahl. Dieselbe ist einseitig, indem sie immer wieder Glasmalerei (zweimal dasselbe, bereits vor Jahren an anderer Stelle edierte Stück von 1549) und Keramik bringt, und anderes, das, wie anzunehmen ist, in einem Landesmuseum auch sollte vertreten sein, vernachlässigt.

---

[1] voir Stuckelberg: Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 114.

Die Pflege der Kunst im Kanton Aargau, von J. Stammler. Anlässlich der Centenarfeier des Aargaus hat die kantonale historische Gesellschaft eine Publikation veranstaltet, deren Bedeutung besonders in zwei Eigenschaften liegt, in der klaren Übersichtlichkeit des Materials und in der sorgfältigen und reichhaltigen Illustration. Der Verfasser bezeichnet die Arbeit selbst als eine Zusammenfassung meist bekannter Werke auf den Gebieten der Architektur, Bildnerei und Malerei, als eine Kunststatistik des Kantons Aargau, aber durch die chronologische Zusammenfassung des Materials gibt er eine Entwicklungsgeschichte der Künste auf einem Fleck unseres Landes, welche durch ihre Voll-



Fig. 39

ständigkeit ein allgemeines Interesse erweckt. Die verschiedenen Landesteile des heutigen Kantons besassen einzelne provinziale Kunststätten, wie die Klöster von Muri, Wettingen und Königsfelden, sie sind reich an historischen Erinnerungen, die in den Denkmälern ein Echo hinterlassen haben.

An der Spitze der erhaltenen Baudenkmäler steht die ehemals flachgedeckte, dreischiffige, Klosterkirche von Muri, deren Chor nach der Hirschauer Ordens-

regel geradlinig abgeschlossen war. Ihre äussere Form musste einem Barockbau weichen, aber die alte romanische Anlage ist noch vorhanden, was aus dem beigegebenen Plane leicht ersichtlich ist. Es folgen Wettingen, eine Cisterziensergründung, Königsfelden und die Stiftskirchen von Zurzach und Zofingen, an denen der Wechsel der Stilarten zur Genüge dargetan ist. Sehr nützlich ist das chronologische Verzeichnis sämtlicher Kirchenbauten bis ins Jahr 1900. Der Profanbau hat im Turme Rore zu Aarau und dem Schlosse Brunegg gute Beispiele gefunden.



Fig. 40

Weit interessanter ist der Abschnitt über die Bildnerei, dessen 9 Unterabteilungen die erhaltenen Monumente nach der Materie gruppieren. Aus dem reichen Material hebe ich hervor: Grabstein aus der Stiftskirche zu Rheinfelden mit heraldischem Beiwerk (Fig. 39), Tischgräber der zu Sempach gefallenen Ritter in Königsfelden; zwei polychromierte Holzreliefs mit fein empfundenen Figuren im Kloster Muri, eine Ritterfigur aus Rheinfelden (Fig. 40); die Holzschnitzereien im Rathause von Aarau, in denen sich die ersten Einflüsse der

Renaissanceornamentik, noch völlig unverstanden, geltend machen, prachtvolle Flachschnitzereien an Zimmerdecken und Möbeln, die Backsteine von St. Urban, die besonders in Zofingen baulich verwendet wurden und von Eisenarbeiten das Chorgitter von Muri. Die Goldschmiedekunst gruppiert kirchliche und profane Arbeiten, Kelche, Monstranzen, einen gotischen Reliquienarm aus Zurzach, einen gotischen Weibelschild der Stadt Bremgarten (Fig. 41), einen Ehren-



Fig. 41

becher der Stadt Baden von 1688 mit dem Wappen Dorer und Schnorf, und verschiedene Siegelstempel, darunter denjenigen des Verenenstifts in Zurzach (Fig. 42). Neben einer Menge interessanter Akten ist jeweilen eine Aufzählung aller Künstler und Besteller beigegeben, die überaus nützlich ist für jede Spezialforschung.

Im dritten Abschnitte fällt der Wand- und Tafelmalerei wenig Raum zu, um so stattlicher sind die Beispiele der Glasmalerei. Königsfelden, Zofingen und Staufberg aus gotischer Zeit, Wettingen und Muri mit ihren fast intakten Folgen von gestifteten Glasgemälden aus der Blütezeit des 16. Jahrhunderts. Hier sind die schönsten Beispiele der Heroldskunst zu finden, von der einfachen gotischen Form mit Tartsche und kleinem Spangenhelm bis zu den reich entwickelten Wappen der Renaissance mit Fahnen tragenden Schildhaltern und lustigen Oberbildchen. Hier ebenfalls wieder ein Verzeichnis der urkundlich bezeugten Stiftungen und eine Aufzählung der Glasmaler. Den Schluss des Buches bilden die Buchmalerei und die Stickerei, an der wiederum das Wappen eine häufige Erscheinung ist.

Die Illustration des Buches ist vorzüglich und in Anbetracht des Preises ganz überraschend reichhaltig. Die Abbildungen in Autotypie sind zum grössten



Fig. 42

Teil nach Aufnahmen des Herrn Dr. W. Merz-Diebold angefertigt, sie erhöhen den Wert des Buches als Nachschlagewerk ganz besonders und bilden eine erwünschte Bereicherung unseres kunstgewerblichen Abbildungsmaterials. Das Buch ist bei H. R. Sauerländer in Aarau erschienen und kann auch in heraldischen Kreisen aufs beste empfohlen werden. *P. G.*

Anfragen.

In dem „Erneuerten und Vermehrten Wappenbuche", erschienen 1705 in Nürnberg in Helmers Buchhandlung und zwar im III. Buche findet sich unter dem Schweizer Adel eine Familie „von Geltern" (von Geldern). — Existiert dieses Geschlecht noch irgendwo in der Schweiz? Gefl. Aufschluss und Angabe allfällig einschlägiger Literatur erbittet sich

Finanzrat W. von Geldern, Lindenaustrasse 3, Dresden.

1° Qui peut me dire s'il a bien existé un Michel de Signau (XIIIe siècle) qui fut chanoine de Bâle puis évêque de Constance, si oui, appartenait-il à la famille des „Freiherrn von Signau?"

2° Parmi les derniers des „Freiherrn von Signau" Robert von Signau 1347 a-t-il eu des descendants?

3° Matthias von Signau 1390 qui fut grand bailli en Alsace a-t-il laissé en Pays Rhénans des descendants?

Répondre: Mr A. de Seigneux, Chalet Elisabeth, Béthusy, Lausanne.

Nouveaux membres:

M. Aloys de Seigneux, Lausanne, Béthusy.
» Edwin Simond-bey, expert agronome, Alexandrie (Egypte).
» Victor H. Bourgeois, Château de Giez (Vaud).
Hr. Graf G. v. Reynold, Schloss Grissach bei Murten.
» B. von Steiger, Mont, Burgernziel, Bern.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Wappenzeichnung XV^tes Jahrh.

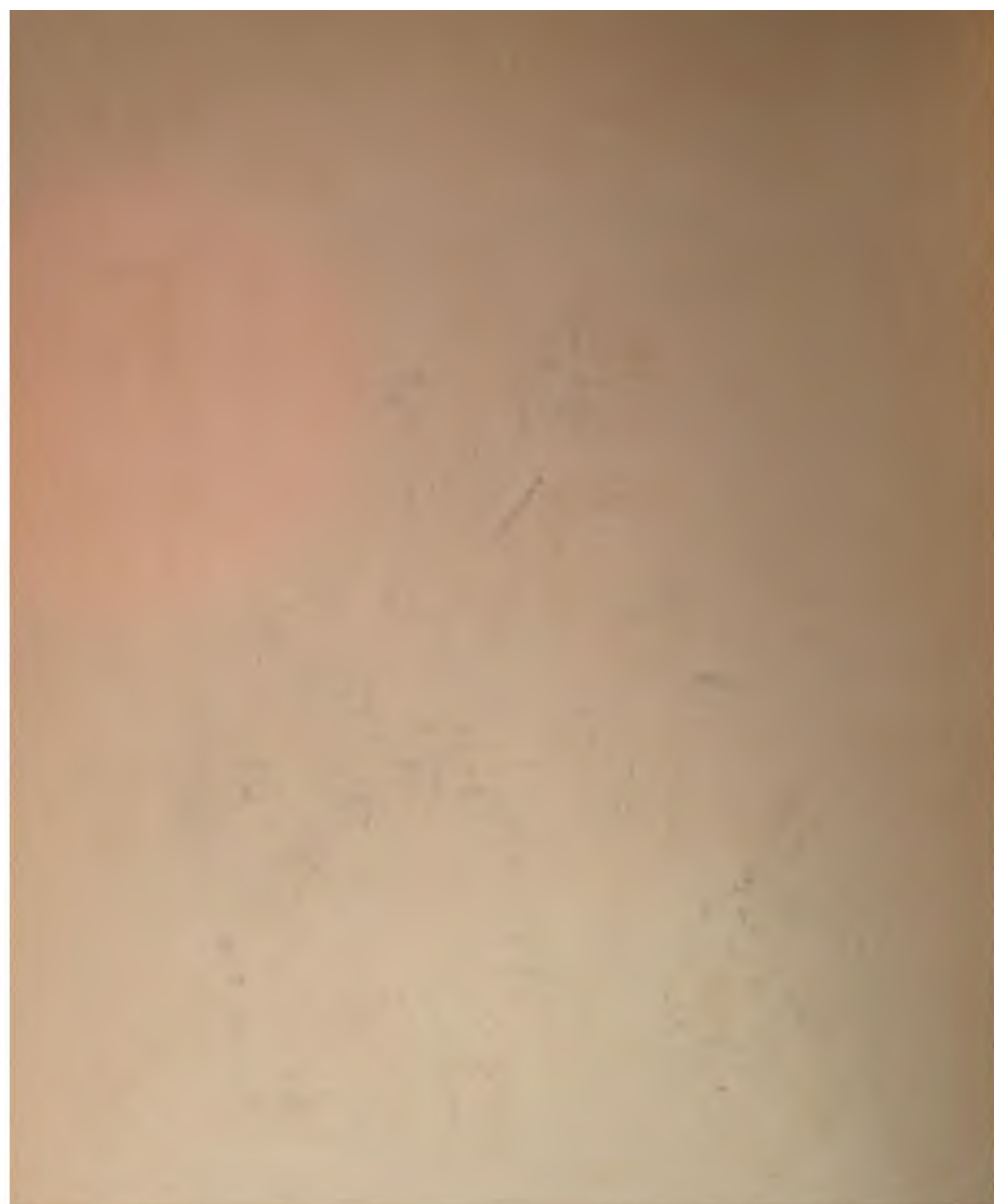








Fig. 1
St. Martinskirche Basel



Fig. 2
St. Martinskirche Basel



Fig. 3
St. Peterskirche Basel

auf welchen sich als Zimier zwei Hirschstangen befinden, deren je fünf Enden mit roten Rosen besteckt sind, die Helmdecken sind rot und golden.

Der Schild von Bubenberg — geteilt, von Blau mit silbernem Stern und von Weiss — ist von einem wilden Mann als Schildhalter gehalten; auf dem offenen Helm befindet sich ein männlicher Rumpf in den Wappenfarben und mit einem Barret bedeckt und daneben steckt eine Fahne mit der Wiederholung des Schildbildes — die Helmdecken sind blau und weiss.

Über dem Schild von Erlach — im Rot ein mit schwarzem Sparren belegter weisser Pfahl — steht ein gleicher Helm. Die Zimier bildet ein männlicher Rumpf mit Wiederholung des Wappens auf der Brust und bedeckt mit einem reich mit rot und weissen Federn besteckten rot-weissen Wulst — die Helmdecken rot und weiss.

Unter jedem der drei Wappen nennt ein Spruchband den Namen des Geschlechtes.

Über diesen drei grossen Wappen nun, der Rundung des Bogens folgend, welcher die Mauernische oben abschliesst, ist ein Kranz von 40 kleinen Wappen angebracht, welcher unsere Aufmerksamkeit sofort auf sich zieht.

Der bauliche Zustand der Wand lässt leider viel zu wünschen übrig; durch Feuchtigkeit wahrscheinlich, ist der Bewurf beschädigt und droht an mehreren Stellen abzufallen; die Farben sind teilweise verblasst und zwar oft so, dass die Zeichnung schwer zu erkennen ist und die ursprüngliche Farbe beinahe erraten werden muss. Eine Renovation ist dringend geboten und soll dann auch bald au Hand genommen werden.

Trotz des schlechten Zustandes der Malerei ist es uns gelungen, fast alle dargestellten Wappen festzustellen, und die wenigen, welche absolut nicht mehr erkennbar sind, lassen sich aus dem Zusammenhange ergänzen.

Auf den ersten Blick bemerkt man, dass die linke Seite des Halbkreises den Bubenberg gewidmet ist, die rechte den von Erlach; und zwar sind es meistens Allianzwappen, in der Weise, dass ein Schild die Wappen der beiden Eheleute umfasst; dazwischen befinden sich wieder Schilde, die nur das Wappen Bubenberg oder Erlach führen, wobei oft im Ort das Zeichen der Johanniter oder Deutschritter angebracht ist.

Die Allianzschilde sind gespalten und zeigen in der einen Hälfte das Wappen des Mannes, in der andern dasjenige der Frau. War der Mann zweimal verheiratet, so ist die dem weiblichen Gatten gewidmete Schildhäfte wieder geteilt und befinden sich die Wappen der beiden Frauen übereinander. Hiebei ist zu bemerken, dass das Wappen der Bubenberg stets links, das der Erlach stets rechts im Schilde steht, so dass bei der halbkreisrunden Anordnung der Schilde das Wappen des Mannes stets oben ist.

Die Ausführung der Malereien beweist, dass der Ersteller kein Künstler war. Die Wappentiere sind eckig und unbeholfen dargestellt, dem Schildbilde ist oft der Konstruktion zuliebe etwas Zwang angetan, während andererseits die Schildflächen oft nicht gehörig ausgefüllt sind. In der Einteilung des vorhandenen Raumes ist der Maler sehr oberflächlich vorgegangen. Zwar, dass

die Grenze zwischen den Wappen der beiden Geschlechter nicht im Scheitelpunkt des Halbkreises liegt, hat seinen berechtigten Grund darin, dass mehr Wappen von Erlach darzustellen waren, als solche von Bubenberg.

Während sich nämlich die Mitte des Bogens zwischen den Wappen Nr. 20 und 21 (von rechts gezählt) befindet, zeigt erst Nr. 23 das letzte Erlach-Wappen, so dass drei Erlachschilde links von der Mitte des Bogens zu erblicken sind. —

Schwerer fällt für den Maler der Vorwurf ins Gewicht, dass je mehr er sich von der Mitte entfernt, die Hälfte des Schildes mit dem allerdings oft wiederholten Erlachwappen je länger je schmäler wird, so dass der Pfahl mit dem Sparren oft bedeutend zusammenschrumpft; die ganz letzten Schilde zeigen dann das Wappen wieder breiter. Der Maler hat offenbar die Fläche nicht zum voraus eingeteilt und da er glaubte, zu wenig Platz zu haben, auf dem bekannten Schildbilde gespart, um das Frauenwappen, welches ja nur einmal erschien, nicht verkürzen zu müssen. Als er gegen das Ende sah, dass der Platz ausreiche, tat er sich wieder weniger Zwang an.

Nur aus mangelhafter Einteilung lässt es sich ferner erklären, dass auf der andern Seite, zu äusserst neben dem Schild des letzten Bubenberg sich plötzlich ein Erlachschild vorfindet. Es blieb hier offenbar nach Vollendung der Arbeit noch eine Lücke, welche man nicht anders auszufüllen wusste, als mit Anbringung noch eines Schildes des damals regierenden Geschlechtes.

Bevor wir die Frage nach den dargestellten Persönlichkeiten aufwerfen, möchten wir noch einige Worte über die Zeit der Herstellung und den Besteller der Malerei verlieren.

Die gemalten Scheiben in der Kirche zu Spiez, welche fast ausschliesslich der Verewigung des Geschlechtes von Erlach dienen, beweisen, dass um 1676 viel auf die Ausschmückung dieses Gotteshauses verwendet wurde. Wir wissen ferner, dass im 17. Jahrhundert (das Jahr steht meines Wissens nicht fest) das Städtchen Spiez abgebrannt ist, und es ist nicht unmöglich, dass bei diesem Brande auch die Kirche Schaden gelitten habe. Wir dürfen daher annehmen, dass bei der neuen Ausschmückung der Kirche auch die Malerei, wie sie sich uns heute zeigt, erstellt wurde. Hiefür spricht, wie bereits erwähnt, die Art und Behandlung der Malerei, die Form der Figuren, der Schilde und Helmdecken. Hiemit würden auch die fünf Schultheissenwappen an der gegenüberliegenden Wand übereinstimmen. In diesem Falle wäre als Auftraggeber anzunehmen Schultheiss Sigmund von Erlach 1614—1699, welcher 1676 Freiherr zu Spiez war. Dass aber dieser der ursprüngliche Besteller gewesen sei, darf dennoch nicht angenommen werden; und zwar aus folgenden Gründen: Die dargestellten Wappen weisen alle (wie später darzulegen sein wird), ausser auf die bekannten Mitglieder der Familie von Bubenberg, auf solche Mitglieder der Familie von Erlach, welche vor oder spätestens bei Erwerbung der Herrschaft Spiez durch Ludwig von Erlach 1516 lebten.

Die spätesten dargestellten Mitglieder der Familie von Erlach sind die in die gleiche Generation gehörenden Vettern des Erwerbers von Spiez; dieser selber aber ist nicht aufgenommen.

Zur Zeit der Bubenberge kann nun aber die Wappentafel, wie sie vorliegt, nicht entstanden sein, da die Aufnahme des Geschlechtes von Erlach jeder Begründung entbehren würde. Wäre sie aber später entstanden, so würde es bedeutend auffallen, dass gerade derjenige welcher die Verbindung zwischen Spiez und den von Erlach herstellte, übergangen wäre. Wir gelangen daher zu dem Schlusse, dass es Ludwig von Erlach, der Erwerber der Herrschaft Spiez gewesen sein muss, der die Wappenreihe hat erstellen lassen. Er wollte dadurch offenbar die frühern Besitzer der Herrschaft und andererseits seine eigene Familie verewigen. Dass er selber dabei nicht dargestellt wurde, lässt sich daraus erklären, dass er für sein eigenes Gedächtnis anderweitig genügend besorgt war; wir erinnern an die prächtigen Scheiben in der Kirche zu Einigen, welche sein und seiner Gattin Wappen zeigen (cf. Archives herald. Suisses 1897, pag. 39). Demnach würde die Wappentafel ursprünglich von Ludwig von Erlach, wahrscheinlich bald nach dessen Erwerbung der Herrschaft Spiez 1516, herrühren, später aber von Schultheiss Sigmund von Erlach um 1676 renoviert worden sein.

Für die Person des Malers besitzen wir auch nicht die leiseste Andeutung.

Sind die Wappen aber überhaupt ursprünglich hier in der Kirche gemalt gewesen? Eine derartige Ausschmückung des Chores zur katholischen Zeit ist nicht wohl denkbar. Wo könnte sie sonst angebracht worden sein? Vielleicht im Schlosse? Erinnere man sich, dass um jene Zeit, oder nur kurze Zeit vor dem Umbau der Kirche, der grosse Saal im Schlosse eine Holztäferung und schönes Stukkaturwerk erhielt, die heute noch bewundert werden. Wäre es möglich, dass an der gleichen Wand die Bubenberg und nach ihnen Ludwig von Erlach die Schildereien malen liessen? Wer weiss, ob nicht noch Spuren davon vorhanden sind? Kennt man denn ein zweites Beispiel einer Verlegung solcher künstlerisch ausgeführten Genealogien aus der Wohnung eines Laien in eine Kirche? Gerade die Erlach haben in spätern Jahren die Glasgemälde des Erlacherhofs in die Kirche von Hindelbank versetzt, jene herrlichen Werke, deren Inhalt uns so oft an die Spiezer Malereien mahnt. Es will uns gar nicht ausgeschlossen scheinen, dass diese heraldische Malerei, wenn auch in anderer Gruppierung, wirklich im Saal des Schlosses prangten.

Nun zu den dargestellten Wappen selbst:

Wir beginnen mit der spätern Generation, welche uns bekannt ist, um allmählich in dunklere Gebiete aufzusteigen, in denen nicht alles aufgeklärt werden konnte. Zu dem Behufe nehmen wir den Anfang am untern Ende rechts des Bogens.

Schild 1 ist ziemlich defekt, es lässt sich aber sicher feststellen von Erlach-Hertenstein — in Rot ein goldener Löwe zwischen zwei silbernen Hirschstangen — und stellt dar: Anton von Erlach, Schultheiss zu Burgdorf 1521—25, Vetter des oben genannten Ludwig von Erlach, des Erwerbers von Spiez, vermählt mit Luise von Hertenstein.

Schild 2 zeigt neben von Erlach einen Löwen in unbestimmter Farbe und weist auf Diebold von Erlach, Herr zu Bümplitz, † 1561, Vetter des

Vorigen und des Ludwig von Erlach, vermählt mit Johanna Barbara Asperling von Raron, deren Wappen in Gold einen blauen, rotgekrönten Löwen aufweist.

Schild 3: von Erlach-von Mülinen — in Gold ein schwarzes Mühlrad — weist auf den Schultheissen Johann von Erlach (1474—1539), Bruder des Vorigen, vermählt mit Magdalena von Mülinen.

Schild 4: von Erlach-Seengen — in Silber ein schwarzer Adler — weist auf Burkard von Erlach, Herr zu Wyl, Landvogt zu Lenzburg, Erlach, und Nidau, † 1522, Bruder des Vorigen, vermählt mit Ursula von Seengen.

Diese vier gehören der nämlichen Generation an.

Schild 5: von Erlach und ziemlich undeutlich, in der andern Hälfte, einen geteilten Schild mit den Umrissen von Lilien — weist auf Hans von Erlach, Herr zu Reichenbach, Landvogt von Erlach des Rates, † 1519, Vater des Anton (Nr. 1), vermählt mit Appollonia Mundprat von Spiegelberg, welche einen geteilten Schild führt, oben in Schwarz zwei weisse Lilien und unten in Weiss eine schwarze Lilie.

Schild 6: von Erlach und die andere Hälfte geteilt; oben Scharnachtal — in Weiss auf rotem Dreiberg ein schwarzer Turm — unten Praroman — in Schwarz ein silbernes Fischgerippe — weist auf den Schultheissen Rudolf von Erlach (1449—1507), vermählt in erster Ehe mit Barbara von Praroman, in zweiter Ehe mit Barbara von Scharnachtal, — Vater von Nr. 2, 3 und 4.

Schild 7: von Erlach und die andere Hälfte geteilt, oben Büttikon — in Rot drei Rechtsschrägbalken von Feh (Eisenhütchen) — unten Ballmoos — geteilt, oben in Gold ein schwarzer wachsender Adler, unten dreimal von Schwarz und Gold geteilt — weist auf Hans Rudolf von Erlach, Landvogt von Nidau, des Rates, † 1479, vermählt in erster Ehe mit Küngold von Ballmoos, in zweiter Ehe mit Cordula von Büttikon, Bruder des vorigen und Vater des Ludwig von Erlach, Erwerbers von Spiez.

Nr. 5, 6, 7 gehören der gleichen Generation an, doch sind uns aus dieser Generation noch andere Mitglieder bekannt, die allerdings keine Nachkommenschaft hatten.

Schild 8: von Erlach-Haller von Courtelary — in Rot ein weisser, mit drei roten Lindenblättern belegter Schrägbalken, — weist auf Petermann von Erlach, Landvogt zu Schwarzenburg, Schultheiss zu Burgdorf, des Rates, † 1472, vermählt mit Adelheid Haller von Courtelary, Vater von Nr. 6 und 7, Grossvater von Ludwig.

Soweit ist nun alles klar und in Ordnung; von hier an aber zeigen sich verschiedene Undeutlichkeiten in der Anordnung. Es scheint beinahe so, als ob dem Ersteller unserer Wappenreihe die einzelnen Personen durcheinander gekommen seien. Ob dies erst bei der Restauration um 1676 oder schon bei Erstelluug um 1520 der Fall war, lässt sich nicht feststellen. Auffällig ist, dass sämtliche uns zu Gebote stehenden Genealogien der Familie von Erlach (die-

jenige von Stürler, die von Mülinen, zwei Stammbäume im Besitze der Familie von Erlach in Schwand, Wappenbuch im Besitze des Hrn. Berchtold von Erlach in Gerzensee, vom gleichen Zeitpunkte an beginnen Divergenzen zu zeigen. Unsere anfängliche Hoffnung, durch die Spiezer Wappentafel völlige Klarheit in die Genealogie zu bringen, erwies sich als trügerisch. Es ist dies ein Beweis dafür, wie oft relativ bald die sichern Anhaltspunkte zu fehlen beginnen.

Bisher waren die Wappen genau nach den Generationen geordnet: aber schon hinter dem Grossvater des Erstellers fangen Ungenauigkeiten an, welche später sich zu Willkürlichkeiten steigern.

Schild 9: von Erlach und geteilt, oben Ligerz — in Gold ein blauer Herzschild, darüber ein roter Rechtsschrägbalken — unten Spiegelberg — in Gold auf sechs roten Bergen ein silberner Spiegel — weist auf: Schultheiss Ulrich von Erlach, † 1458, vermählt in erster Ehe mit Verena von Buch, in zweiter Ehe mit Anna von Spiegelberg, und in dritter Ehe mit Jonatha von Ligerz. Wahrscheinlich wegen mangelnden Platzes ist die erste Ehe im Schilde nicht dargestellt worden. Dieser Ulrich gehört vermutlich einer ältern Generation an und ist vermutlich der Vetter des Vaters von Nr. 8.

Schild 10: von Erlach-vom Stein — in Rot ein reich gezierter silberner Damengürtel — weist auf: Ulrich von Erlach, Herr zu Reichenbach und Bümplitz, des Rats, Schultheiss von Thun, † 1472, der in erster Ehe mit .... vom Stein, in zweiter Ehe mit Elisabeth Meggenthaler verheiratet war. Warum hier die zweite Ehe ignoriert ist, wissen wir nicht. Dieser ist der Vater von Nr. 5 und der Bruder von Nr. 8, sollte daher eigentlich an die Stelle von Nr. 9 stehen, da er in die gleiche Generation wie Nr. 8 gehört.

Schild 11: von Erlach und geteilt, oben Heidegg — gespalten von Gold und von Schwarz — unten Buchsee — in Rot ein mit 9 grünen Buchenblättern belegter silberner Schrägbalken — weist auf Rudolf von Erlach, Herr zu Jegistorf, Schultheiss zu Burgdorf 1416–1421, der in erster Ehe verheiratet war mit Anna Rinck (Rincko, Ringold), in zweiter Ehe mit Elisabeth von Heidegg, in dritter Ehe mit Anna von Buchsee, Bruder von Nr. 9.

Schild 12: von Erlach-vom Stein — weist auf Anton von Erlach, Herr zu Riggisberg, Ritter, des Rats 1436, vermählt mit Barbara vom Stein, Vetter des vorigen.

Schild 13: von Erlach und Krauchthal — in Silber ein roter Schrägbalken, begleitet von zwei roten Rosen — weist wahrscheinlich auf Rudolf von Erlach, Herr zu Reichenbach, † 1404, vermählt mit Lucia von Krauchthal, welcher einer Generation früher angehört und ein Vetter des Vaters von Nr. 9 und Nr. 11 ist, ebenso von Nr. 12 und Sohn des Helden von Laupen. Wir finden zwar noch eine andere Allianz mit Krauchthal, da der Onkel des genannten Rudolfs, Burkhard von Erlach, in erster Ehe mit Adelheid von Krauchthal vermählt war. Dieser gehörte aber einer noch höhern Generation an und war ausserdem mit Eva von Utzigen vermählt, deren Schild wir später finden (cf. Nr. 20).

Schild 14: von Erlach und im Ort das Deutschordenskreuz — weist wahrscheinlich auf Hemman von Erlach, Deutschritter, Komtur zu Sumiswald, dann zu Könitz 1426, Bruder von Nr. 9 und 11. — Ein anderer Deutschritter Heinrich von Erlach, † vor 1384, gehört der gleichen Generation an, und ist der Neffe von Nr. 13, Sohn von Nr. 23 hienach.

Schild 15: von Erlach und Ringgenberg — in Rot auf goldenem Dreiberg eine goldene Schnalle. — Dieser Schild hat einen gänzlich falschen Platz erhalten. Eine Allianz mit den Ringgenberg ist urkundlich nicht erwiesen, doch wird an verschiedenen Orten eine Anna von Ringgenberg als Gattin des Ulrich von Erlach angegeben, der vermutlich der Vater des Ulrich, Feldhauptmann am Donnerbühl, war. Die Gattin des Letzteren war Mechthild von Rheinfelden (Fontes III, 741), deren Wappen hier nicht vorkommt. Wie dem auch sei, Schild Nr. 15 sollte zu Anfang des Geschlechtes von Erlach stehen, nicht mitten drin.

Schild 16: von Erlach und Seedorf — von Silber und Rot geteilt, oben ein wachsender schwarzer Bär — weist auf Burkard von Erlach, Mitherr von Reichenbach und Bümplitz, Schultheiss zu Aarberg 1415, Landvogt von Nidau 1423—1425, vermählt mit Margaretha von Seedorf, Vetter von Nr. 9, 11, 12, 14.

Schild 17: nur von Erlach, was auf einen Unverheirateten schliessen lässt, wahrscheinlich auf Werner von Erlach, † 1413, Domherr zu Solothurn, Bruder von Nr. 9, 11, 14.

Schild 18: von Erlach und Grasburg — in Silber ein steigender schwarzer Leu auf grünem Dreiberg — weist auf Johann von Erlach, Herr zu Reichenbach und Bümplitz, Vogt zu Oltigen 1398, des Rats, Schultheiss zu Thun 1402; vermählt mit Margaretha von Grasburg, Vater von Nr. 8 und 10, Bruder von Nr. 16.

Nr. 9, 11, 12, 14, 16, 17, 18 gehören der gleichen Generation an.

Schild 19: von Erlach und Oltigen — in Rot ein silberner Greif mit goldener Krone. Dieses Wappen hat stark gelitten, doch lassen sich noch die Beine und der untere Teil des Leibes des Greifen erkennen. Es weist auf Ulrich von Erlach 1382, vermählt mit Anna von Oltigen. Vater von Nr. 16 und 18.

Schild 20 ist sehr beschädigt, namentlich der Teil mit dem Frauen-Wappen. Derselbe zeigt in der Mitte eine rundliche Scheibe mit Ausbuchtungen und kann sehr wohl als ein vierblätteriges Kleeblatt gedeutet werden. Ein solches wird (Grün auf Silber) von den Utzigen geführt. Der Schild weist somit auf Burkhard von Erlach, Ritter, † 1357; in erster Ehe verheiratet mit Adelheid von Krauchthal (cf. Nr. 13), in zweiter Ehe mit Clara Kerro von Kerenried und in dritter Ehe mit Eva von Utzigen, Vater des Vorigen. Die Stellung des Schildes ist somit auch hier eine verfrühte. Warum die zwei andern Ehen nicht dargestellt worden sind, kann nicht gesagt werden, ob aus Unkenntnis oder wegen Kinderlosigkeit.

Schild 21: von Erlach und Senn von Münsingen — in Rot ein weisser Pfahl mit weissem Schildhaupt. — Dieser Schild bietet einige Schwierigkeiten.

Eine Allianz mit den Senn ist nirgends beglaubigt. In den Familienpapieren wird eine solche auf mehrere Arten konstruiert, ohne dass irgendwelche Sicherheit darin herrschte. Sicher dagegen ist, dass Burkhard von Erlach, † 1395, eine Margaretha Rych heiratete, deren Mutter eine Senn war, und durch welche bedeutende Güter an die Familie gelangten. Im Wappenbuche (im Besitze des Herrn Berchtold von Erlach in Gerzensee) wird wiederholt auf dieses Verhältnis hingewiesen und scheinen die Sennschen Güter bei den spätern Geschlechtern einen gewissen Nimbus erhalten zu haben, welcher es nicht unmöglich erscheinen lässt, dass allmählich in der Familientradition an Stelle von Margaretha Rych deren Mutter erschien; diess würde auch in Spiez zutreffen, da das Wappen Rych — in Blau ein goldenes Rad — nirgends erscheint.

Dieser Burkhard von Erlach passt aber sehr gut hieher, da er der Vater von Nr. 9, 11, 14, 17 und Bruder von Nr. 19 ist.

Schild 22: von Erlach und Burgistein — schrägrechts geteilt von Schwarz und von Weiss, worin ein wachsender roter Hirsch. — Hiemit hat es offenbar die gleiche Bewandtnis wie bei Nr. 21. Eine Allianz mit Burgistein ist nirgends dokumentiert, wird aber in den Familienpapieren auch zu konstruieren gesucht, ohne zu einem festen Resultat zu gelangen. Walter von Erlach, Herr zu Riggisberg, † 1401, heiratete Elisabeth von Wichtrach, deren Mutter die letzte Burgistein war und ihrer Tochter die Güter dieses Geschlechtes hinterliess. Auch hier wurde wahrscheinlich im Familienbewusstsein die Mutter der Tochter substituiert. In der Wappentafel zu Spiez findet sich Wichtrach nicht vor (in Silber eine rote Pfeilspize). Walter von Erlach ist der Bruder des vorigen und Vater von Nr. 12.

Schild 23: von Erlach-Strättligen weist auf Ulrich von Erlach, wahrscheinlich Herr zu Bremgarten, verheiratet mit Anna von Strättligen, Bruder von Nr. 13 und Vater des bei Nr. 14 genannten Deutschritters Heinrich.

Nr. 13, 19, 21, 22, 23 gehören der gleichen Generation an.

Ob es ein Zufall ist, dass an der Stelle, welche den Ursprung des Geschlechtes von Erlach bezeichnet, gerade dies für Spiez bedeutsame Geschlecht der Strättligen gestellt wird, und gleich darauf die sehr begüterten und mächtigen Burgistein und Senn folgen, oder ob etwas Ruhmsucht dabei im Spiele stand, wage ich nicht zu entscheiden. Sehr auffällig ist, dass der berühmteste Held aus dem Geschlechte, Rudolf, der Sieger von Laupen, in der Wappenreihe nicht erscheint. Seine Frau war eine Elisabeth Rych, deren Wappen nicht vorkommt. Seine Söhne sind Nr. 23 und 13.

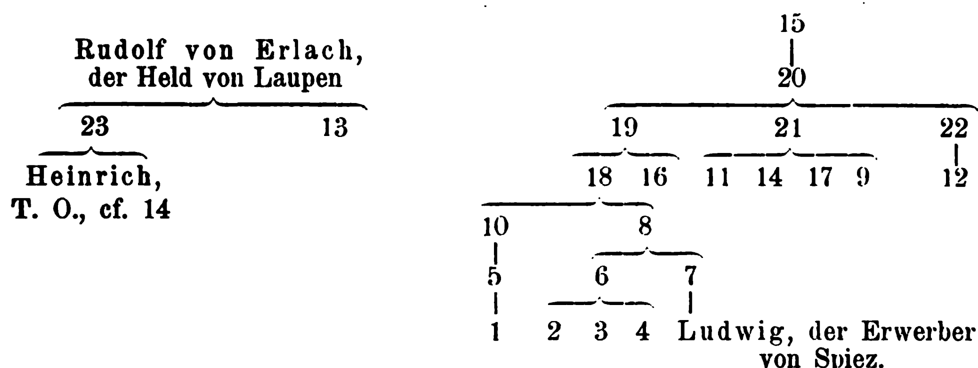
Nach obigen Ausführungen wäre die Reihenfolge der Wappen richtig die folgende:

1 2 3 4 5 6 7 8 10 12 9 11 14 17 16 18

19 21 22 23 13 20 15

(Die mit einer Klammer Verbundenen sind Brüder.)

und der Stammbaum würde sich folgendermassen gestalten:



Wir gelangen nun zu der Reihe der Schilde mit dem bubenbergischen Wappen. Hier ist die Genealogie und die Anordung sehr klar und richtig.

Schild 24: Bubenberg und Buchegg — in Rot drei goldene Rosen, pfahlweis gestellt — weist auf Schultheiss Ulrich von Bubenberg 1284 bis 1293, Ritter, verheiratet mit Elisabeth von Buchegg. (Die Verwandtschaft der Bubenberg und Buchegg wird auch bezeugt durch die in den Fontes VI, 790 abgedruckte Urkunde.)

Schild 25: Bubenberg und geteilt, oben Maggenberg — weisse Lilie oder Kreuzblume in Rot (die Farben der Maggenberg werden stets anders angegeben), unten Grünenberg — in Silber sechs grüne Berge — weist auf Schultheiss Johann von Bubenberg, zum erstenmal Schultheiss 1319, zum letztenmal 1338—1350, Ritter, vermählt in erster Ehe mit Anna von Grünenberg, in zweiter Ehe mit Nicola von Maggenberg. Sohn des Vorigen.

Schild 26: Bubenberg und Sumiswald — gespalten von Weiss mit rotem Querbalken und von Rot — weist auf Schultheiss Johann von Bubenberg, genannt der jüngere (1364—1367), Ritter; vermählt mit Margaretha von Sumiswald. Sohn des vorigen.

Schild 27: Bubenberg und Weissenburg — in Rot eine silberne Burg. — Der Einzige auf den dieser Schild weisen kann, ist Schultheiss Otto von Bubenberg 1383—1393, Ritter, Sohn von Nr. 25 und Bruder des Vorigen. Derselbe war urkundlich vermählt, da er eheliche Dependenz hatte; der Name der Frau ist aber nicht bekannt. Da das Wappen zu keinem andern sonst passen würde, so dürfen wir annehmen, dass seine Frau eine Weissenburg war.

Schild 28: Bubenberg und Strättligen — weist auf Schultheiss Ulrich von Bubenberg 1367—1381, vermählt in erster Ehe mit Katharina von Strättligen, in zweiter Ehe mit Margaretha von Scharnachtal. Sohn von Nr. 25. Bruder des Vorigen. Warum die zweite Ehe nicht angegeben ist, wissen wir nicht.

Schild 29: Bubenberg, im Ort das Kreuz des deutschen Ordens — weist auf Vincenz von Bubenberg, Ritter dieses Ordens, Komtur zu Könitz und Beuggen, Landeskomtur von Elsass und Burgund. Sohn von Nr. 25.

Nr. 26, 27, 28 und 29 sind Brüder und von den Söhnen des Johann, des älteren, Nr. 25, fehlt hier nur Richard † 1387, welcher mit einer Hünenberg verheiratet war. Warum?

Stürler führt noch einen ferneren Sohn an, Ulmann, Johanniter, doch ist es sehr wahrscheinlich, dass dieser identisch ist mit Ulrich, Sohn des jüngern Johann, Nr. 33, hienach.

Schild 30: Bubenberg und geteilt oben Spins — in Silber eine schwarze nach links geneigte Speerfahne an roter Stange — unten ist nichts mehr zu erkennen als weisser Grund. — Der Schild weist auf Johann von Bubenberg, des Rats zu Bern, Schultheiss zu Thun, † 1400. Sohn von Nr. 28, verheiratet in zweiter Ehe mit Margaretha von Spins; in erster Ehe mit Margaretha von Schüpfen. Wir dürfen daher die untere Hälfte des Schildes getrost mit dem Wappen von Schüpfen ausfüllen — in Silber drei (2, 1) rote liegende Flügel.

Schild 31: Bubenberg mit dem Orte des deutschen Ordens — weist auf Markward von Bubenberg, Komtur zu Sumiswald 1381. Sohn Johanns, des jüngern. Nr. 26.

Schild 32: Bubenberg und geteilt oben Ringgenberg (cf. Nr. 15), unten Ligerz (cf. Nr. 9) — weist auf Heinrich von Bubenberg, des Rats zu Bern, Schultheiss zu Thun 1402. Sohn von Nr. 26, verheiratet mit Beatrix von Ringgenberg. Diesem Schilde nach wäre er ausserdem verheiratet gewesen mit einer Freiin von Ligerz, urkundlich ist hierüber nichts bekannt.

Schild 33: Bubenberg, im Ort das weisse Kreuz in Rot des Johanniterordens — weist auf Ulrich von Bubenberg, Johanniter. Sohn von Nr. 26.

Schild 34: Bubenberg allein weist jedenfalls auf Hartmann von Bubenberg, Propst von Solothurn 1398 und Zofingen 1406. Sohn von Nr. 26.

Nr. 31, 32, 33 und 34 sind Brüder; ausser diesen vier hatte Johann, der jüngere, Nr. 26, noch drei andere Söhne: Konrad † 1395, Johann † 1375 und Mathys † 1368. Dieselben waren nicht verheiratet und auch nicht geistlich. Dies mag der Grund sein davon, dass sie hier nicht angeführt sind.

Schild 35: Bubenberg allein, weist auf Johann von Bubenberg, Chorherr zu Solothurn 1411. Sohn von Nr. 32. Stürler führt noch einen andern Johann, Chorherr zu Solothurn an, als Sohn des Schultheissen Otto, Nr. 27, der aber wahrscheinlich identisch ist mit diesem hier. Daraus, dass in der Reihe der Wappen Bubenberg, welche sonst absolut richtig ist, der Schild hier seine Stelle fand, dürfen wir schliessen, dass der Chorherr Johann wirklich der Sohn des Heinrich Nr. 32 und nicht des Otto Nr. 27 war.

Schild 36: Bubenberg und Rosenegg — in Gold ein blauer Querbalken, darüber drei, darunter zwei rote Rosen — weist auf Schultheiss Heinrich von Bubenberg, Ritter 1447—1462, vermählt mit Anna von Rosenegg. Sohn von Nr. 32, Bruder des Vorigen und Vater des grossen Adrian.

Schild 37: Bubenberg und geteilt, oben Neuenburg-Aarberg — in Rot ein goldener Pfahl mit drei schwarzen Sparren belegt — unten La Sarraz — fünfmal gepfählt von Weiss und von Blau mit rotem Schildshaupt, das mit drei

goldenen Sternen belegt ist — weist auf den grossen Adrian von Bubenberg, den Helden von Murten, Ritter, Schultheiss 1468—1479; der in erster Ehe mit Jakobäa von Neuenburg-Aarberg, in zweiter Ehe mit Johanna von La Sarraz vermählt war. Er ist der Sohn des Vorigen.

Schild 38: Bubenberg und die andere Hälfte in Gold ein roter Schrägbalken. Dieser Schild muss Adrian von Bubenberg, des Rats, † 1516, den Sohn des Vorigen bezeichnen, da sonst kein Mitglied der Familie mehr vorhanden ist. Er war vermählt mit Claudine von St. Trivier, deren Wappen somit das dargestellte sein muss. Dasselbe ist gleich demjenigen von Baden und es ist daher anzunehmen, dass die badischen Wappen, welche bei uns hie und da vorkommen, ohne dass der Grund ihres Vorhandenseins klar ist, öfters das Wappen St. Trivier darstellt, besonders da, wo es im Zusammenhange mit den Bubenbergen erscheint. Dies ist ohne Zweifel der Fall bei den gemalten Scheiben im Chor des Münsters zu Bern, wo neben zwei Bubenbergschilden noch das Wappen La Sarraz und das soeben beschriebene in symmetrischer und zusammengehörender Ausführung angebracht sind. Es haben dort Vater und Sohn mit ihren Frauen sich verewigen lassen, während Baden in keinem Zusammenhange stehen würde.

Schild 39: Bubenberg mit dem schrägen schwarzen Faden des Bastards, weist auf den letzten Spross des edeln Geschlechtes, Adrian von Bubenberg, den unehelichen Sohn des Vorigen, † 1564.

Schild 40 zeigt von Erlach allein und ist wahrscheinlich, wie oben pag. 139 erwähnt, nur zur Ausfüllung der Lücke hier angebracht worden.

Wir haben hier durch die Reihe der Bubenbergischen Wappen, die gesamte männliche Nachkommenschaft des Ulrich von Bubenberg und der Elisabeth von Buchegg, sofern sie verheiratet oder geistlich war; die ledigen, weltlichen Mitglieder der Familie sind übergangen, aus welchem Grunde ist unbekannt. Der Einzige, welcher fehlt, ist Richard von Bubenberg, † 1387, der Sohn Johanns (Nr. 25), der mit einer Hünenberg verheiratet war. Der Grund dieser Auslassung ist unbekannt, doch könnte möglicherweise hier eine Verwechslung stattgefunden haben mit seinem gleichnamigen Neffen (1425), dem Sohne Ottos (Nr. 27), welcher ein Schandfleck seines Hauses war, und den man in einer ruhmreichen Ahnenreihe lieber ignorieren wollte.

Bemerkenswert erscheint, dass die Bubenberge fast durchweg mit Freien verheiratet waren, obschon sie selber nur Edle sind. Sollte dies vielleicht darauf hinweisen, dass sie früher selber zum Freiherrenstande gehörten und alle ihre Beziehungen und Verwandtschaften trotz des geringeren Ranges doch noch dort hatten?

* * *

Dem Kirchgemeinderate von Spiez kann es nur verdankt werden, wenn er die Malereien auffrischen lässt. Sie werden wieder, was sie sind, ein farbenreicher Schmuck der Kirche. Wir danken ihnen manche genussreiche Stunde und wenn wir der heraldischen Kunst des 17. Jahrhunderts auch nicht die Be-

wunderung entgegenbringen konnten, die der früheren Zeit gebührt, so hat doch diese Wappentafel für die Genealogie zweier bedeutender Familien Schlüsse zu ziehen erlaubt, die bald eine Annahme widerlegten, bald eine Vermutung bestätigten.

Les Sceaux Westphaliens du Moyen-Age.

Par L. Bouly de Lesdain.

(Suite et fin).

En dehors de la haute noblesse, l'usage du sceau semble avoir été peu répandu chez les dames allemandes. Le recueil en contient cinquante-cinq, dont vingt-huit appartiennent à des familles de dynastes. Les plus anciens sont ceux d'Agnès de Rüdenberg, épouse de Godefroid II d'Arnsberg, en 1210[1]; de Sophie d'Oldenburg, épouse d'Othon II de Vechte, en 1240[2]; d'Adelaïde de Ratzeburg, épouse de Louis de Ravensberg, en 1244[3]; d'Adelaïde d'Ahaus, épouse d'Othon IV de Horstmar, en 1259[4]; etc.

Le premier de ces sceaux est très curieux; il montre un chien au-dessus duquel vole un aigle: ce sont les figures, naturalisées, des armes de Rüdenberg et d'Arnsberg. Ceux de Sophie de Vechte et d'Adelaïde de Horstmar montrent une dame debout entre les écus de son père et de son mari. Celui d'Adelaïde de Ravensberg, offre l'image de la dame seule.

Au point de vue du type, les sceaux de femmes peuvent se ramener à quatre catégories.

1° *Sceaux équestres.* — Ils représentent la dame en costume de chasse, le faucon sur le poing. On en compte seulement trois. Ils appartiennent à Irmengarde de Berg, femme d'Evrard de la Mark, en 1291[5], à Hedwige de Lippe, femme d'Othon III de Ravensberg, la même année[6], et à Beatrix de Rietberg, femme d'Othon IV de Tecklenburg, en 1312[7]. Le premier est muni d'un contre-sceau aux armes modernes de la Mark[8].

2° *Sceaux en pied.* — Ils se rencontrent seulement aux XIIIe et XIVe siècles; ils offrent trois variantes:

dame debout, seule (1244 à 1299)[9],

---

[1] Pl. XXVIII, No 5.
[2] Pl. XXXV, No 4.
[3] Pl. XXXV, No 6.
[4] Pl. XXIII, No 4.
[5] Pl. X, No 5.
[6] Pl. XII, No 5.
[7] Pl. XV, No 4.
[8] Pl. XVI, No 2.
[9] Pl. XXV. 6 — XXXI. 5 — XXXV. 6 — XLI. 3 et 7 — 264. 2 et 3.

dame debout tenant un écu (1284 à 1366)[1],
dame debout entre deux écus (1240 à 1390)[2].

Lorsque la dame tient un seul écu, celui-ci est aux armes de son mari. Une particularité se remarque pourtant sur les sceaux d'Adelaïde de Sassendorf; le sceau de 1357 porte un écu à la roue de moulin des Sassendorf; mais, sur celui de 1366, l'écu est coupé: en chef, un croissant, en pointe, une demi-roue, mouvante de la partition[3]. En 1299, Ermentrude de Kalenberg, épouse de Werner de Wetterburg, supporte un écu à trois miroirs, dont l'origine est inconnue[4].

Si la dame est accompagnée de deux écus, l'un est naturellement aux armes du mari, l'autre aux armes du père.

Deux sceaux féminins se rattachent encore au groupe des sceaux en pied, sans pouvoir rentrer, rigoureusement parlant, dans l'un ou l'autre des trois subdivisions. En 1308, Richarde, fille d'Othon IV de Tecklenburg, est représentée debout, tenant de la main droite une feuille de nénuphar, et de la gauche un oiseau assez indistinct[5]; le Dr Tumbült y reconnait un faucon[6]: nous serions plus tenté d'y voir un paon, oiseau qui forme le cimier de son père. En 1317, Mathilde de Lippe, femme de Jean IV de Bentheim, est assise, et tient sur le genou un écu à la rose[7].

3° *Sceaux armoriaux.* — Ils apparaissent seulement en 1318; ils peuvent porter:

un écu simple (1353 à 1402),
un écu parti (1318 à 1452),
un écu écartelé (1370),
deux écus accolés (1351 à 1509).

Sur sept sceaux de la première catégorie, cinq sont aux armes du père[8]. Les deux autres sont incertains: l'un, celui d'Ildegonde, veuve de Thierry Koning, bourgeois de Lemgo, en 1377 (coupé-émanché; en pointe, un W) parce qu'on ne sait rien de cette famille[9]; — l'autre celui de Marguerite de Berg-Ravensberg, femme de Guillaume IV de Juliers, en 1353 (un lion à queue fourchée), parce que Berg et Juliers s'arment également d'un lion[10].

Dans les écus *partis*, les armes du mari occupent toujours la droite; la

[1] XXII. 5 — XXX. 1 — 264. 3, 5, 8 et 9.
[2] XII. 6 — XXIII. 4 — XXXI. 12 — XXXIII. 5 et 7 — XXXIV. 2 — XXXV. 4 — XXXVI. 5 — XL. 8 — 264. 4, 15, 18 et 21.
[3] Pl. 264, Nos 8 et 9.
[4] *Ibid.*, No 3.
[5] Pl. XXI, No 1.
[6] T. I, 2e partie, *Beschreibung der Tafeln.*
[7] Pl. XXI, No 6.
[8] Pl. 264, Nos 11, 14, 17, 20 et 24.
[9] Pl. 264, No 16.
[10] Pl. XXXIX, No 11.

seule exception à cette règle est fournie par un sceau de Mathilde d'Arenberg, femme d'Engilbert II de la Mark, en 1318[1].

Les exemples d'écus accolés sont au nombre de cinq. Le plus ancien est fourni par le sceau d'Elisabeth de Plettenberg, veuve d'Etienne de Horhusen, en 1351[2]; le plus récent par celui de Cordule de Gemen, femme de Jean IV de Schauenburg, en 1509[3].

Le sceau de jeune fille d'Elisabeth de Oer, en 1442, offre à droite l'écu de son père, à gauche celui de sa mère (Droste)[4]. Sur les quatre autres, qui appartiennent à des femmes mariées, les armes du mari sont deux fois à droite[5], et deux fois à gauche[6].

L'unique exemple d'écu écartelé est fourni par le sceau de Sophie de Hörde, femme d'Henri Stapel, en 1370[7]; les armes de la femme sont placées aux 1re et 4e.

4° *Bildsiegel.* — Le recueil n'en contient que deux. Nous avons décrit tout à l'heure celui d'Agnès de Rüdenberg (1210). Celui de Sophie, épouse de Gautier, avoué de Soest, en 1246, porte un fleuron surmonté d'une aigle[8].

* * *

Les sceaux épiscopaux sont représentés par la série presque complète des évêques de Münster, Osnabrück, Minden et Paderborn. Elle s'ouvre, vers 1042, par le sceau de Robert, évêque de Münster[9]; viennent ensuite ceux de Benno II, évêque d'Osnabrück, en 1070[10]; d'Immad, évêque de Paderborn, en 1075[11]; d'Erpho, évêque de Münster, en 1090[12]; de Gui II, évêque d'Osnabrück[13] et d'Ulrich, évêque de Minden, en 1096[14]: de ce dernier toutefois il ne subsiste qu'un fragment informe.

A l'origine, le sceau est rond, et offre l'image en buste du titulaire[15].

---

[1] Pl. XXXVIII, No 9. — Il est à remarquer que sur un sceau à portrait, de 1317, la dame est accompagnée à droite de l'écu de la Mark, à gauche de celui d'Arenberg (Pl. XXXIII, No 5).

[2] Pl. 264, No 7.

[3] Pl. XL, No 7.

[4] Pl. 264, No 26.

[5] Pl. XL, No 7, et pl. 264, No 25.

[6] Pl. 264, Nos 7 et 22.

[7] *Ibid.*, No 13.

[8] *Ibid.*, No 1.

[9] Pl. I, No 1. — Le sceau de Meinwerk, évêque de Paderborn (vers 1018), reproduit à la pl. VI, No 1, est plus probablement un sceau du chapitre. Cf. les observations du Dr Ilgen au T. II, 2e partie, p. 23.

[10] Pl. XVIII, No 1.

[11] Pl. VI, No 3.

[12] Pl. I, No 2.

[13] Pl. XVIII, No 3.

[14] Pl. XIX, No 5.

[15] Toute cette question de la sigillographie épiscopale est traitée par le Dr Georges Tumbült dans ses *Remarques* publiées au T. II, 1re partie, pp. 10 et suiv.

Pendant une deuxième période, qui s'étend de 1120 à 1360 environ, l'évêque y est représenté tout entier, et assis[1]. Il tient d'abord la crosse de la main droite et un livre de la main gauche; plus tard, le livre disparait: la crosse passe dans la main gauche, tandis que le prélat bénit de la dextre demeurée libre[2]. Un édicule gothique l'environne depuis le milieu du XIVe siècle[3]. De ronde qu'elle était encore au début de cette période, la forme du sceau devient ogivale à la fin du XIIe siècle[4].

Mais à côté du grand sceau on voit apparaître, dès la fin du XIIIe siècle, des sceaux secrets, parfois aussi employés comme contre-sceaux, et d'une disposition beaucoup plus simple. Ils peuvent se ramener à deux types: les uns offrent l'image en buste de l'évêque, accompagnée, dans le bas, d'un seul écu à ses armes personnelles, ou de deux écus accolés à ses armes et à celles du siège[5]; les autres sont purement armoriaux[6].

Les évêques d'Osnabrück n'employèrent jamais ces deux types comme grands sceaux; on les voit, en 1352, adopter un sceau d'une disposition assez compliquée. Un édicule à deux étages porte, dans le haut, l'image de St-Pierre accosté de deux anges; l'évêque figure seul dans le compartiment du bas[7].

A Münster et à Minden, le grand sceau ne porte plus que le buste, en 1364[8] et 1373[9]; il devient purement armorial à Minden, en 1385[10], à Paderborn, en 1390[11], à Münster, en 1424[12].

Les abbés, les abbesses, les prévôts imitent d'assez près le type épiscopal. Pour ces trois catégories de dignitaires, les plus anciens sceaux ne remontent qu'au milieu du XIIe siècle; ils appartiennent à:

Baudouin, Wenzo, Engilbert, abbés de Liesborn, en 1148, 1183 et 1195[13]; Widukind, abbé de Corvey[14] et N..., abbé de Marienfeld[15], en 1195; Jordan, abbé de Varlar, en 1197[16].

[1] Ce type apparaît à Paderborn en 1114 (Pl. VII, No 1), à Minden en 1124 (Pl. IV, No 5), à Münster en 1134 (Pl. I, No 4), à Osnabrück en 1142 (Pl. XVIII, No 6).

[2] Il en est ainsi pour la première fois à Münster et à Minden en 1264 (Pl. 43, No 5, et pl. 53, No 1), à Osnabrück en 1297-1308 (Pl. 51, No 17) et à Paderborn en 1324 (Pl. 50, No 1).

[3] A Minden, en 1353 (Pl. 58, No 1), à Paderborn, en 1355 (Pl. 55, No 4), à Osnabrück, en 1369 (Pl. 56, No 1).

[4] A Münster, en 1175 (Pl. II, No 5), à Minden, en 1200 (Pl. IV, No 6), à Osnabrück et Paderborn, en 1215 (Pl. XVIII, No 8, et pl. 49, No 1).

[5] A Münster, en 1314 (Pl. 46, No 4), à Minden, en 1335 (Pl. 55, No 7), à Osnabrück, en 1339 (Pl. 60, No 7), et à Paderborn, en 1350 (Pl. 61, No 1).

[6] A Münster, en 1261 (Pl. 45, No 9), et à Minden, en 1304 (Pl. 62, No 4). — Nous dirons un mot plus loin des *Bildsiegel* de Paderborn et d'Osnabrück.

[7] Pl. 57, No 6.

[8] Pl. 46, No 5.

[9] Pl. 55, No 6.

[10] Pl. 64, No 1.

[11] Pl. 65, No 1.

[12] Pl. 47, No 4. — On l'avait déjà vu apparaître en 1359 (Pl. 46, No 8), mais il ne s'était pas maintenu.

[13] Pl. V, Nos 6, 7 et 8.

[14] Pl. VIII, No 8.

[15] Pl. XIX, No 4.

[16] Pl. III, No 4.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Dès 1206 apparait un autre type, ovale, portant l'image en pied du prévôt[1]; celui-ci tient assez fréquemment une palme de la main droite. Ce genre de sceaux, domine jusque vers la fin du XIIIe siècle. Il est également porté par un certain nombre de doyens[2], et par de rares trésoriers[3], chanoines[4] ou simples prêtres[5]. Ces dignitaires inférieurs toutefois font plus généralement usage de petits ronds ou ogivaux, d'une assez grande variété de type, portant des armoiries, des figures de saints, des scènes de l'Ancien ou du Nouveau Testament, des animaux symboliques, des plantes stylisées, etc.[6] Il en est de même des prévôts, depuis la seconde moitié du XIIIe siècle.

Le plus ancien exemple d'armoiries figurant sur un sceau ecclésiastique est fourni par celui du prévôt de Lippstadt, en 1239: le sceau, scutiforme, porte une rose à cinq feuilles[7]. Peut-être ce personnage, dont on ignore le nom, appartenait-il à la maison de Lippe[8].

Nous trouvons ensuite un certain nombre de sceaux qui ne portent pas d'armoiries proprement dites, mais seulement des meubles empruntés aux armoiries de leurs possesseurs.

En 1253, Sueder, prévôt de Busdorf fait usage d'un sceau ogival, dont la partie supérieure porte les bustes de St Pierre et de St André, et la partie inférieure, une rose à cinq feuilles[9]. — On conjecture que Sueder appartenait à la famille de Strunkede, qui portait *coupé, le chef d'or, au lion issant de gueules; la pointe de sinople, à trois roses d'argent.*

En 1256, le sceau d'Othon II de Lippe, évêque de Münster, montre une rose à cinq feuilles sous les pieds du prélat[10].

En 1276, Folquin de Schwalenberg, évêque élu de Minden, apparaît sur son sceau accosté de deux étoiles[11]. — Les Schwalenberg portent *de gueules à l'étoile d'or.*

En 1280, Agnès, abbesse de Geseke, se montre également accostée de deux roses[12].

En 1282, Jean de Rüdenberg, chanoine de Minden, use d'un sceau chargé d'un chien passant dans le champ[13].

[1] Pl. 130, No 2.
[2] Leurs sceaux s'échelonnent de 1214 environ à 1329. — (Pl. 131, Nos 1, 2, 5 et 6; pl. 132, Nos 1, 2 et 3; pl. 133, No 3).
[3] Pl. 136, No 2.
[4] Pl. 136, No 6.
[5] Pl. 139, No 1.
[6] Pl. 131, et 133 à 139.
[7] Pl. 134, No 5.
[8] T. III, p. 31. — Il convient de remarquer que la ville de Lippstadt porte aussi une rose dans ses armes (Pl. 68, Nos 4, 5 et 6, et pl. 74, No 7).
[9] Pl. 133, No 1.
[10] Pl. 43, No 4.
[11] Pl. 52, No 7.
[12] Pl. 128, No 4. — Elle pourrait bien être une Störmede.
[13] Pl. XXVII, No 4.

En 1299, Engilbert de Tecklenburg, chanoine de Münster et d'Osnabrück porte sur son sceau l'image de St Pierre et de St Paul, accompagnée en chef d'une feuille de nénuphar, et en pointe de deux autres [1].

En 1320 encore, Egbert de Bentheim, chanoine de Münster, porte également l'image de St Paul sur un champ semé de boules [2].

Mais, dès 1261, on voit apparaître sur les sceaux ecclésiastiques des armoiries complètes; Gérard de la Mark, évêque de Münster, porte au contre-sceau l'écu aux anciennes armes de sa famille [3].

En 1277, Othon de Wölpe, prévôt du dôme de Münster, scelle d'un sceau portant son effigie, accostée de deux écus indistincts [4].

En 1293, Ludolphe d'Arnheim, chanoine d'Osnabrück, scelle d'un écu à l'aigle [5].

En 1295 se rencontre une série de sceaux de chanoines de Paderborn [6], Melchior de Büren [7], Arnold de Hochsteden [8], Berthold de Lüdinghausen (?), Werner de Volmestein, etc. dont un écu forme la pièce principale.

En 1304, Nicolas de Haren, clerc, scelle d'un écu à trois bobines, au chef chargé de trois roses [9].

En 1309, Bernard de Lippe, prévôt de Paderborn, est représenté en pied, tenant de la main gauche un écu à la rose [10]. La même année, Conrad I, évêque de Münster, porte sur son sceau l'image de St Pierre entre les écus de Münster et de Berg [11].

En 1315, Jean Snap, chanoine de Soest, porte un écu à la fasce chargée de pals [12].

En 1319, Jean d'Arnsberg, prévôt de Meschede, se montre accompagné à gauche d'un écu à l'aigle [13]; Elisabeth de Bentheim, abbesse de Freckenhorst, tient de la main gauche l'écu de sa famille [14]; Godefroid d'Arnsberg, évêque d'Osnabrück, se montre accompagné à droite de l'écu d'Osnabrück, à gauche des armes de sa famille; le champ même du sceau est, de plus, semi d'aiglettes [15].

En 1324, Guillaume d'Arnsberg, prévôt de Meschede, place un écu à l'aigle sous une image de Ste Walburge à mi-jambe [16].

[1] Pl. 133, No 2.
[2] Pl. 136, No 10.
[3] Pl. 45, No 9. — Cf. un autre contre-sceau armorié du même en 1267 (Pl. 45, No 10
[4] Pl. 132, No 10.
[5] Pl. 234, No 15.
[6] Pl. 138, Nos 2, 3, 5, 6 et 7.
[7] Melchior appartenait sans doute à la branche aînée; son écu, coupé, porte en chef une fasce vivrée, en pointe un buste de chanoine.
[8] L'écu est coupé: en chef, deux bustes affrontés tenant une couronne, en pointe, trois pals
[9] Pl. 232, No 11.
[10] Pl. 132, No 7.
[11] Pl. 45, No 1.
[12] Pl. 139, No 4.
[13] Pl. 134, No 11.
[14] Pl. 127, No 5.
[15] Pl. 55, No 1
[16] Pl. 135, No 8

En 1325, Egbert d'Herford, chanoine de Soest, scelle d'un écu à la fasce[1].

En 1326, sous les pieds de Luitgarde de Bickener (?) abbesse d'Hertford, figure un écu à la bande échiquetée[2].

A partir de cette époque, les sceaux portant des armoiries deviennent assez nombreux pour qu'il soit inutile de les mentionner.

Dans la première moitié du XIVe siècle, quelques dignitaires portent les armes et de leur père et de leur mère.

En 1318, Bernard de Lippe, prévôt des églises de Paderborn et de Minden est accompagné à droite de l'écu de Lippe, à gauche, de celui de Waldeck. Il en est de même, en 1334, sur un sceau d'un type analogue[3].

En 1322, Werner de Volmestein, prévôt de Paderborn, place l'image en pied de la Vierge sur la partie supérieure de son sceau, tandis que dans le bas figure son effigie en buste, flanquée des écus de Volmestein et de Brakele[4].

En 1329, Gottschalk de Wendt, doyen de Paderborn, est représenté assis, accompagné sous les pieds de deux écus, l'un aux armes de Wendt, l'autre à deux fasces[5].

En 1346, Cunégonde de Störmede, abbesse de Geseke, se tient debout entre deux écus aux armes de Störmede et de Hörde[6].

Au XVe siècle, cette disposition est tout-à-fait exceptionnelle; on la rencontre pour la dernière fois en 1473, sur le sceau d'Ida de Hövel, abbesse d'Uberwasser[7], et en 1484, sur celui de Marie de Tecklenburg, abbesse de Freckenhorst[8].

Une mention spéciale est due au sceau de Baudouin de Bentheim, chanoine d'Osnabrück, en 1320: sous une image à mi-corps de St Pierre, figure un écu parti d'Oldenbourg et de Bentheim[9].

On doit signaler encore le sceau de Louis II de Hesse, évêque de Münster, en 1314: il porte l'image en buste du prélat, accompagnée dans le bas des seules armes de sa mère, Mathilde de Clève[10].

Les armoiries des évêchés ne sont guère antérieures aux premières années du XIVe siècle. On sait qu'Osnabrück porte *d'argent, à la roue de sable;* Minden, *de gueules, à deux clefs d'argent, passées en sautoir;* Münster, *d'or, à la fasce de gueules;* Paderborn, *de gueules, à la croix d'or.*

La roue se rencontre pour la première fois en 1265, dans le champ même

[1] Pl. 197, N° 15.

[2] Pl. 126, N° 5.

[3] Pl. 132, N°s 8 et 9. — Waldeck porte *d'or, à l'étoile de sable.*

[4] Pl. 133, N° 4. — Brakele porte *trois pals, à la fasce brochant.*

[5] Pl. 132, N° 3. — Wendt porte *d'or, à trois chapels de fer partis d'azur et d'argent, les cordons de gueules passés en sautoir.*

L'écu aux deux fasces est peut-être celui des Ruce.

[6] Pl. 128, N° 5.

[7] Pl. 127, N° 12. — Les deux écus sont Hövel et Morrien.

[8] *Ibid.*, N° 7. — Les deux écus sont Plesser et Tecklenburg.

[9] Pl. 135, N° 11. — Oldenbourg porte *d'or, à deux fasces de gueules.*

[10] Pl. 46, N° 4.

d'un sceau secret de Witkind de Waldeck[1]; mais elle ne s'enferme dans un écu qu'en 1324, sur le sceau de Godefroid d'Arnsberg[2]. Les deux clefs de Minden apparaissent en 1304, sur un sceau secret armorial de Ludolphe de Rosdorf[3]. La fasce de Münster figure en 1309 sur le grand sceau de Conrad de Berg[4]. La croix de Paderborn, nous le verrons dans un instant, date de 1324.

Dès la seconde moitié du XIV[e] siècle, on voit les évêques commencer à combiner leurs armes personnelles avec celles de leur siège. En 1324, un sceau secret de Bernard V de Lippe, évêque de Paderborn, offre dans un quadrilobe une croix chargée en cœur de la rose de Lippe[5]. Il faut alors descendre jusqu'en 1364 pour rencontrer quelque chose d'analogue. Le sceau de Jean de Virneburg, évêque de Münster, montre, au-dessous d'une effigie en buste, les armes de l'évêché, surchargées de celles des Virneburg[6]. Viennent ensuite:

En 1382, le sceau d'Henri I Wolf von Lüdinghausen, évêque de Münster: l'écu à la fasce est chargé d'une crosse en pal surchargée elle-même des armes familiales[7].

En 1396, celui de Jean I de Hoya, évêque de Paderborn[8].

En 1401, celui de Guillaume II de Buschen, évêque de Minden[9], etc.

Mais, dès 1373 apparait un autre type, qui ne remplacera pas complètement l'autre avant la fin du XV[e] siècle. Le sceau armorial de Melchior de Brunswick-Lunebourg, évêque d'Osnabrück, en offre le plus ancien exemple: il porte un écu écartelé d'Osnabrück et de Brunswick[10]. On trouve alors:

1393. Robert de Juliers, évêque de Paderborn: l'écu est ici écartelé de Paderborn, de Juliers, de Berg et de Ravensberg[11].

1458. Jean III de Simmern, évêque de Münster[12].

1463. Henri III de Schwarzburg, évêque de Münster[13].

1483. Conrad IV de Ritberg, évêque d'Osnabrück[14].

1488. Henri III de Schaumburg, évêque de Minden[15].

Un évêque administrateur d'un autre diocese, écartèle parfois des armes des deux diocèses, plaçant les siennes propres sur le tout. Les sceaux armoriaux d'Henri III de Schwarzburg, évêque de Münster et administrateur de Brême,

[1] Pl. 62, No 12.
[2] Pl. 55, No 1.
[3] Pl. 62, No 4.
[4] Pl. 45, No 1.
[5] Pl. 64, No 19.
[6] Pl. 46, No 5. — Virneburg porte *d'or, a sept losanges de gueules, 4 et 3, accolés en deux fasces.*
[7] Pl. 46, No 9.
[8] Pl. 64, No 11. — Hoya porte *de gueules, à deux pattes d'ours de sable.*
[9] Pl. 63, No 5. — Buschen porte une fleur de lys.
[10] Pl. 65, No 5.
[11] Pl. 63, No 12.
[12] Pl. 48, No 3. — L'écu est écartelé au 1er et 4e de Münster, au 2e du Palatinat, au 3e de Bavière.
[13] Pl. 47, No 12. — Schwarzburg porte *d'azur, au lion couronné d'or.*
[14] Pl. 63, No 15.
[15] Pl. 63, No 16. — Schaumburg porte le fameux *Nesselblatt.*

en 1495, ainsi que de Conrad II de Ritberg, évêque de Münster et administrateur d'Osnabrück, en 1497-1504, offrent des exemples de cette combinaison [1].

On rencontre fort rarement les armes d'un abbé réunies à celles de son abbaye En 1499, Bonnisbeth de Limburg, abbesse d'Herford, use d'un sceau ogival portant l'image de la Vierge, accompagnée dans le bas d'un écu écartelé de Limburg et d'Herford [2].

Antérieurement au XVIe siècle, on voit peu d'évêques accompagner leur écu des insignes de leur dignité; trois exemples seulement en sont fournis par le recueil:

En 1359, Adolphe de la Mark, évêque de Münster, place une crosse en pal sur son écu [3];

En 1382, Henri Wolf von Lüdinghausen, évêque de Münster, porte un écu assez particulier, que nous avons signalé à la page précédente.

En 1362, Gérard II de Schaumburg, évêque de Minden, pose son écu sur une crosse en pal [4].

Les armoiries ecclésiastiques sont rarement timbrées. En 1313, Bernard Travelmann, clerc, scelle d'un *Helmsiegel* [5]. Il faut alors descendre jusqu'en 1390 pour en trouver un deuxième exemple, fourni par le sceau de Machorius Deckeninch, recteur de l'église de Horn [6]. Cette même année le sceau de Volmar de Brenken, prévôt de l'église de Paderborn, présente le plus ancien exemple d'armes complètes, écu et cimier [7]. Le recueil n'en contient plus que six autres, à tous appartenant des dignitaires d'ordre inférieur [8].

Parmi les hauts dignitaires, Conrad III de Diepholtz, évêque d'Osnabrück est le seul qui ait fait usage d'armes timbrées, sur trois sceaux de 1456, 1463 et 1474 [9].

* * *

Les sceaux des abbayes et des chapitres ne présentent entre eux aucune différence. Ils portent presque toujours l'image du Saint patron.

On en possède deux seulement remontant au XIe siècle: ceux du chapitre de Paderborn, en 1018 [10], et du chapitre de Münster, en 1022 [11]. Au XIIe siècle, ils sont moins rares: on connaît ceux du chapitre de Paderborn vers 1123 [12],

---

[1] Pl. 47, N° 13, et pl. 48, N° 12, 13 et 14. — L'évêché de Brême porte deux clefs passées en sautoir.

[2] Pl. 126, N° 9.

[3] Pl. 46, N° 8. — L'écu est aux armes modernes.

[4] Pl. 64, N° 19.

[5] Pl. 180, N° 10. — Le heaume est cimé d'un bonnet pointu.

[6] Pl. 179, N° 13. — Le heaume est cimé de deux poissons.

[7] Pl. 251, N° 21.

[8] 144.12 — 148.12 — 198.12 — 225.12 — 227.3 — 228.10.

[9] Pl. 62, N°s 16, 17 et 18. — Diepholtz porte *coupé d'or, au lion de gueules, couronné du champ; et d'azur, à l'aigle d'argent.* Le cimier consiste ici en deux cornes de buffle.

[10] Pl. VI, N° 1. — Le sceau, rond, porte la tête de la Vierge. — Cf. la note 9 de la p. 60.

[11] Pl. III, N° 5. — Le sceau, ogival, porte l'image en buste de St Paul. La reproduction est faite d'après une empreinte de 1249.

[12] Pl. VII, N° 6. — Ce sceau, rond, porte l'image en buste de St Liboire.

du chapitre de St Patrocle, à Soest, vers 1140[1], de l'abbaye de Cappenberg, vers 1150[2], du chapitre de Meschede, en 1177[3], du chapitre de Marsberg, en 1191[4], du chapitre de Minden, vers 1200[5]. Viennent ensuite, appendus à des actes du XIIIe siècle, mais remontant certainement au XIIe, ceux des abbayes de Gertrudenberg[6], d'Oesede[7] et de Schildesche[8] ainsi que des chapitres d'Enger[9] et de St Maurice à Münster[10].

La Vierge distance de très loin tous les autres bienheureux; sur 150 chapitres ou abbayes dont on possède des sceaux antérieurs à 1508, il en est 60 environ qui portent son image[11]. Elle orne notamment les sceaux des abbayes de Benninghausen[12], de Bersenbruck[13], de Bredelar[14], de Brenkhausen[15], de Drolshagen[16], de Flechtdorf[17], de Falkenhagen[18], de Fröndenberg[19], de Glintfeld[20], d'Hardehausen[21], d'Himmelpforten[22], d'Holthausen[23], etc.; des chapitres de Cappel[24], d'Elsey[25], de Gevelsberg[26], de Herdecke[27], de Herford[28], etc. Les différents types, s'échelonnant de la fin du XIIe siècle à la fin du XVe, fournissent des renseignements d'une sérieuse importance pour l'histoire iconographique de la Mère de Dieu[29]. Nous nous bornerons à signaler un point, qui semble particulier à l'Allemagne: à l'origine, la Vierge tient presque toujours en main un sceptre fleurdelysé; depuis le commencement du XIVe siècle, le sceptre est souvent remplacé par une branche de roses[30].

---

1 Pl. IX, No 5. — Le sceau, légèrement ovale, porte l'image en pied de St Patrocle.
2 Pl. V, No 1. — Le sceau, rond, porte l'image de la Vierge et de St Jean à mi-jambe.
3 Pl. IX, No 2. — Le sceau, rond, porte l'image en pied de Ste Walburge.
4 Pl. VIII, No 7. — Le sceau, rond, porte la tête de St Pierre (?).
5 Pl. IV, No 7. — Le sceau, rond, porte l'image de St Pierre à mi-corps.
6 Pl. III, No 4. — Le sceau, rond, porte l'image assise de la Vierge.
7 Pl. 109, No 6. — Le sceau, ogival, porte l'image assise de St Jean l'Evangéliste.
8 Pl. 109, No 3. — Le sceau, rond, porte l'image assise de St Jean l'Evangéliste.
9 Pl. 110, No 1. — Le sceau, rond, porte l'image assise de St Denys.
10 Pl. IX, No 6. — Le sceau, ovale, porte l'image en pied de St Maurice.
11 T. III, Introduction, p. 12.
12 Pl. 114, Nos 6 et 7.
13 Pl. 117, No 9.
14 Pl. 114, No 11.
15 Pl. 117, No 8.
16 Pl. 117, No 4.
17 Pl. 115, Nos 7 et 8.
18 Pl. 118, No 5.
19 Pl. 114, No 12.
20 Pl. 116, Nos 9 et 10.
21 Pl. 117, Nos 7.
22 Pl. 117, No 5.
23 Pl. 118, No 8.
24 Pl. 112, Nos 6, 7 et 8.
25 Pl. 117, No 10.
26 Pl. 117, No 11.
27 Pl. 115, No 6, et pl. 119, No 6.
28 Pl. 113, Nos 1 et 2.
29 T. III, Introduction, p. 12.
30 Il en est ainsi notamment sur les sceaux des abbayes de Cappenberg, en 1329 (Pl. 104, No 3); de Marienfeld, en 1336 (Pl. 117, No 3); d'Uberwasser, en 1342 (Pl. 116, No 8); de Varlar, en 1345 (Pl. 117, No 2); etc.

St Pierre est le patron des chapitres d'Iserlohn [1], de Marsberg [2], de Minden [3], du vieux dôme de Münster [4], et d'Osnabrück [5], des abbayes de Dalheim [6] et de Gehrden [7]. St Jean Baptiste veille sur les chapitres de Langenhorst [8], d'Oedingen [9], d'Oesede [10], d'Osnabrück (St Jean) [11] et de Schildesche [12]. St Martin protège les chapitres placés sous son invocation à Minden [13], à Münster [14] et à Nottuln [15]. Ste Walburge est honorée par les chapitres de Meschede [16] et de Ste Walburge à Soest [17]. On trouve enfin St Alexandre à l'abbaye de Grafschaft [18], Ste Anne à l'abbaye d'Annendorf [19], St Boniface au chapitre de Freckenhorst [20], Ste Catherine à l'abbaye de Dortmund [21], Ste Claire à l'abbaye de Clarenberg [22], St Cyriaque à l'abbaye de Geseke [23], Ste Felicité au chapitre de Vreden [24], etc.

Quelques chapitres ou abbayes possèdent deux patrons, dont la double image charge leurs sceaux. On trouve ainsi aux abbayes d'Abdinghof, St Pierre et St Paul [25]; de Busdorf, St Pierre et St André [26]; de Cappenberg, la Vierge et St Jean l'Evangéliste [27]; de Clarholz, la Vierge et St Laurent [28], etc.; aux chapitres d'Herford, St Jean et St Denis [29]; de Metelen, St Corneille et St Cyprien [30]; de Minden, St Pierre et St Gorgon [31], etc.

---

[1] Pl. 122, No 4.
[2] Pl. 105, Nos 1 et 2, et pl. VIII, No 7.
[3] Pl. IV, No 7, et pl. 101, No 1. — Les sceaux postérieurs portent l'image de St Pierre et de St Gorgon (Pl. 101, Nos 2, 3 et 4, et Pl. 122, No 2).
[4] Pl. 106, Nos 6 et 7.
[5] Pl. 101, No 5. — Le sceau postérieur porte l'image des St Crépin et Crépinien (Pl. 101, No 6).
[6] Pl. 105, Nos 6 et 7.
[7] Pl. 105, No 4. — Le sceau postérieur porte l'image de la Vierge et de St Pierre (Pl. 105, No 5).
[8] Pl. 109, No 7.
[9] Pl. 109, Nos 1 et 2.
[10] Pl. 109, No 6, et pl. 140, No 7.
[11] Pl. 122, No 3.
[12] Pl. 109, Nos 3, 4 et 5.
[13] Pl. 102, Nos 5 et 6.
[14] Pl. 110, Nos 5 et 6.
[15] Pl. 110, No 7.
[16] Pl. 111, Nos 6 et 7, et pl. IX, No 2.
[17] Pl. 111, Nos 1 à 3.
[18] Pl. 108, Nos 5 et 6.
[19] Pl. 119, No 1.
[20] Pl. 110, No 4.
[21] Pl. 111, Nos 8 et 9.
[22] Pl. 104, No 6.
[23] Pl. 107, Nos 3 et 4.
[24] Pl. 112, Nos 4 et 5.
[25] Pl. 106, No 1 à 3.
[26] Pl. 106, Nos 4 et 5.
[27] Pl. 104, Nos 1 à 3, et pl. V, No 1.
[28] Pl. 112, No 3.
[29] Pl. 110, No 3.
[30] Pl. 107, Nos 8 et 9.
[31] Pl. 101, Nos 2 à 4. — Le plus ancien sceau (vers 1200) ne porte que le buste de St Pierre (Pl. IV, No 7).

Les plus anciens sceaux sont ronds, et ne portent qu'une image en buste ou parfois même une simple tête. Le saint en pied qu'on avait rencontré une première fois sur le sceau du chapitre de Ste Walburge à Meschede, en 1177[1] apparaît à la fin du XIIe siècle sur les sceaux des abbayes de Gertrudenberg[2], d'Oesede[3] et de Schildesche[4], ainsi que sur ceux des chapitres d'Enger[5] et de St Maurice à Münster[6]; il domine complètement au XIIIe siècle. La forme ogivale, se rencontre également dès la fin du XIIe siècle[7], mais durant tout le cours des XIIIe, XIVe et XVe siècles, la proportion des sceaux ronds l'emporte de beaucoup dans les abbayes et les chapitres d'hommes; l'écart est moindre chez les femmes. On peut signaler comme exceptionnels le sceau hexagone de l'abbaye de Varlar, en 1248[8], et le sceau scutiforme du chapitre de Ste Walburge, à Soest, en 1287[9].

Au XIVe siècle, quelques maisons de Dominicains, d'Augustins ou de Capucins représentent sur leur sceau des scènes de l'ancien ou du nouveau Testament[10].

Les armoiries sont assez rares sur les sceaux d'abbayes ou de chapitres; voici la liste de toutes celles que contient le recueil:

1305. Abbaye de Lippstadt: une rose à cinq feuilles sous une Vierge assise entre deux moines agenouillés[11].

1312. Abbaye d'Osnabrück: une roue sous un St Augustin assis entre deux moines agenouillés[12].

1332. Chapitre de Corvey: l'abbé Robert de Tomburg debout sous un dais gothique, accompagné à droite d'un écu coupé, à gauche de l'écu de Tomburg[13].

1343. Abbaye de Clarenberg: dans la partie supérieure du sceau, le couronnement de Ste Claire; dans la partie inférieure, Conrad de la Mark et son épouse Elisabeth de Clèves, agenouillés et affrontés, supportant d'une main un modèle de l'abbaye, et de l'autre un écu parti de la Mark et de Clèves[14].

1365. Chapitre d'Herford: l'abbesse Elisabeth de Berge debout dans une

[1] Pl. IX, No 2.
[2] Pl. 111, No 4.
[3] Pl. 100, No 6.
[4] Pl. 100, No 3.
[5] Pl. 100, No 1.
[6] Pl. IX, No 6.
[7] Pl. [illegible], No 6 et IX 6. — Sceaux déjà cités du chapitre de St Maurice à Münster et de l'abbaye d'Oesede.
[8] Pl. 117, No 1.
[9] Pl. 111, No 2.
[10] Pl. 123, No 11; pl. 130, Nos 1, 2, 3, 5, 6, 8 et 9; pl. 140, Nos 4 et 5.
[11] Pl. 123, No 4.
[12] Pl. 123, No 10.
[13] Pl. 124, No 5. — Les Tomburg portent deux fasces échiquetées.
[14] Pl. 124, No 6.

niche gothique; à sa droite, l'écu de Berge; à sa gauche, celui de Homburg (?); sous ses pieds, un écu à la fasce [1].

1366. Chapitre de Minden: sous l'image de St Pierre et de St Gorgon, dans une double niche gothique, un écu penché, chargé de deux clefs passées en sautoir [2].

XVe siècle. Abbaye d'Osterberg: sous l'image de Ste Hélène, l'écu à trois feuilles de nénuphar des Tecklenburg [3].

1488. Abbaye de Weddern, sous une Vierge à mi-jambe, dans une niche gothique, un écu à la bande de cinq losanges [4].

1568. Maison des Augustines d'Osnabrück: une roue, sous un St Augustin assis dans une niche gothique [5].

Ce ne sont toutefois là que des armes de seigneur ou de fondateur; deux exemples seulement d'armoiries propres sont fournis par les sceaux suivants:

XVe siècle. Abbaye d'Ervig: sous un saint debout dans une niche gothique, un écu à la croix pattée et alaisée [6].

1469. Abbaye de Maria Rosa à Ahlen: sous une Vierge debout, accompagnée à droite et à gauche de nonnes agenouillées, une rose à deux rangées de pétales [7].

* * *

Le plus ancien sceau de ville que contienne le recueil est celui de Soest, vers 1166 [8]; il est le seul du XIIe siècle. On trouve alors, en 1219, celui de Wiedenbruck [9]; en 1230, celui de Korbach [10]; en 1231, ceux de Lippstadt [11], Herford [12], Marsberg [13], Münster [14] et Paderborn [15]; en 1232, celui de Minden [16]; en 1237, celui de Geseke [17]; etc.

La forme est presque toujours circulaire; huit sceaux ogivaux s'échelon-

---

[1] Pl. 126, No 7. — Le chapitre d'Herford porte *d'argent, à la fasce de gueules.*
[2] Pl. 101, No 4.
[3] Pl. 122, No 10.
[4] Pl. 122, No 6. — Cet écu est celui des Keppel.
[5] Pl. 140, No 9.
[6] Pl. 141, No 6.
[7] Pl. 119, No 3.
[8] Pl. IX, No 7.
[9] Pl. 74, No 5.
[10] Pl. 78, No 3.
[11] Pl. 68, No 4.
[12] Pl. 69, No 3.
[13] Pl. 74, No 2.
[14] Pl. 77, No 1.
[15] Pl. 78, No 5.
[16] Pl. 96, No 7.
[17] Pl. 82, No 8.

nent de 1232[1] à 1335[2]; ceux de Rheda en 1403[3] et de la terre de Westerwalde en 1476[4] sont scutiformes.

Quand au type, le plus répandu de beaucoup est le *Bildsiegel:* l'image peut être simple ou composée.

Les sceaux à image simple peuvent eux-mêmes se subdiviser en cinq groupes suivant qu'ils portent:

1° Une représentation symbolique de la ville, des murs, une porte ou une tour. — Il en est ainsi à Borken[5], Borgentreich[6], Burgsteinfurt[7], Dortmund[8], Fürstenau[9], Liebenau[10], Menden[11], Münster[12], Nienhaus[13], Paderborn[14], Schmallenberg[15], Unna[16], Warendorf[17], etc. A Unna, les murs sont surmontés de deux bannières aux armes de la Mark.

2° L'image du Saint patron: — St Antoine à Aldendorf[18], St Clément à Drolshagen[19], St Georges à Hattingen[20], St Jean à Sundern[21], St Lambert à Koesfeld[22], St Martin à Holpe[23] et à Scudenhorst[24], St Pierre à Attendorf[25], Medebach[26], Minden[27], Soest[28] et Werl[29], la Vierge à Neuenrade[30], St Victor à Dulmen[31].

3° L'image du seigneur. — Le portrait de l'archevêque de Cologne charge

---

[1] Sceau de la ville de Minden: pl. 96, No 7.

[2] Sceau de la châtellenie de Werl: pl. 71, No 7. — Les autres se rencontrent aux pl. 66, No 5; pl. 72, Nos 2, 5 et 6; pl. 90, No 1, pl. 95, No 5.

[3] Pl. 80, No 7.

[4] Pl. 90, No 3.

[5] Pl. 70, No 2, et pl. 87, No 4.

[6] Pl. 72, No 3.

[7] Pl. 80, No 4.

[8] Pl. 75, Nos 1, 2 et 3.

[9] Pl. 92, No 14.

[10] Pl. 91, No 10.

[11] Pl. 73, No 3; pl. 82, Nos 9 et 10, et pl. 88, No 12.

[12] Pl. 77, No 1.

[13] Pl. 86, No 1.

[14] Pl. 78, Nos 5 et 6.

[15] Pl. 72, No 2.

[16] Pl. 73, Nos 1 et 2, et pl. 82, No 11.

[17] Pl. 83, Nos 2 et 3, et pl. 97, Nos 7 et 8.

[18] Pl. 97, No 9.

[19] *Ibid.*, No 11.

[20] Pl. 90, Nos 4 et 5.

[21] Pl. 88, No 6, et pl. 89, No 9.

[22] Pl. 94, No 10.

[23] Pl. 80, No 6 et pl. 92, No 2.

[24] Pl. 80, No 5.

[25] Pl. 71, Nos 2, 3 et 4, et pl. 96, No 5.

[26] Pl. 76, No 2, et pl. 100, No 4.

[27] Pl. 96, No 7.

[28] Pl. IX, No 7, et pl. 76, No 1.

[29] Pl. 71, Nos 5 et 6; pl. 88, No 9, et pl. 98, No 10.

[30] Pl. 93, No 12.

[31] Pl 74, Nos 1 et 2.

les sceaux de Hallenberg [1]; celui de l'évêque de Paderborn, les sceaux de Neheim [2] et de Salzkotten [3].

4° L'insigne du seigneur, placé dans le champ même du sceau, et non dans un écu. — Arnsberg [4] et Grevenstein [5] portent ainsi l'aigle des comtes d'Arnsberg; Bösingfeld [6], l'étoile des Sternberg; Lünen [7], le lion des la Mark; Osnabrück-Altstadt [8] et Neustadt [9], la roue de ses évêques, etc.

5° Des insignes parlants, spéciaux à la ville. — Un hêtre (Buche) à Bocholt [10]; un livre (Buch) à Bochum [11]; un cerf (Hirsch) à Hirschberg [12].

Sur un très grand nombre de sceaux, les murs ou les tours se combinent avec une autre figure. On les trouve réunis :

1° A l'image du Saint patron sur les sceaux de Beckum (buste de St Etienne) [13], de Lichtenau (Vierge) [14], de Vechta (tête de St Paul) [15], de Willebadesen (St Vit) [16], de Winterberg (buste de St Pierre) [17].

Ils se combinent avec les clefs, insigne de St Pierre, sur les sceaux de Brilon [18], Herford-Altstadt [19] et Neustadt [20], Recklinghausen [21].

2° A l'image du seigneur. — L'archevêque de Cologne figure ainsi sur les sceaux de Dorsten [22] et de Rüthen [23]; l'évêque de Paderborn sur ceux de Borgholz [24], Peckelsheim [25] et Warburg [26].

4° A l'insigne du seigneur. — La rose de Lippe charge les sceaux de

---

[1] Pl. 99, No 1.
[2] Pl. 77, Nos 5 et 6, et pl. 98, No 7.
[3] Pl. 78, Nos 1 et 2, et pl. 91, No 11.
[4] Pl. 67, No 6; pl. 82, No 1, et pl. 92, No 16.
[5] Pl. 84, No 11.
[6] Pl. 100, No 2. — Sternberg porte *d'azur, à l'étoile d'or.*
[7] Pl. 93, No 16, et pl. 97, No 6.
[8] Pl. 72, No 4; pl. 75, No 6, et pl. 85, No 6.
[9] Pl. 82, No 4, et pl. 85, Nos 1, 4 et 5. — Sur le deuxième de ces sceaux, la roue est enfermée dans un écu.
[10] Pl. 77, No 3, et pl. 87, Nos 2 et 3.
[11] Pl. 92, Nos 4 et 5.
[12] Pl. 91, No 8, et pl. 93, No 17.
[13] Pl. 97, No 2.
[14] Pl. 86, Nos 7 et 8.
[15] Pl. 72, No 1, et pl. 86, Nos 2 et 3.
[16] Pl. 81, No 2, et pl. 91, No 4.
[17] Pl. 97, No 13, et pl. 99, No 4.
[18] Pl. 66, Nos 1 et 2.
[19] Pl. 69, Nos 3 et 4, et pl. 91, Nos 2 et 3.
[20] Pl. 69, Nos 5 et 6, et pl. 91, No 1.
[21] Pl. 88, No 5, et pl. 96, No 6.
[22] Pl. 70, No 4, et pl. 88, No 7.
[23] Pl. 71, No 1.
[24] Pl. 79, No 8.
[25] Pl. 79, No 9 et pl. 91, No 6.
[26] Altstadt: pl. 76, Nos 4 et 5. — Neustadt: pl. 76, No 3, et pl. 98, No 1.

Blomberg [1], Detmold [2] et Lippstadt [3]; le lion issant des anciennes armes de la Mark, ceux de Hamm [4]; la croix de Paderborn, celui de Driburg [5]; la roue d'Osnabrück, celui de Wiedenbrück [6].

5° Aux armes du seigneur. — L'écu d'Arnsberg se rencontre ainsi à Ritberg [7], celui de Bentheim à Schüttorf [8], celui de Brakel à Brakel [9], celui de Büren à Büren [10] et à Wünnenberg [11], celui de Lippe à Lemgo [12], celui de la Mark à Plettenberg [13], celui de Wittgenstein à Laasphe [14].

Les exemples de combinaisons triples sont beaucoup plus rares. A Dringenberg apparaît sous une porte l'image en buste de l'évêque de Paderborn, chargé sur la poitrine de l'écu de Lippe [15]. A Lübbeke, la porte, sous laquelle se montre l'évêque Folquin de Schwalenberg, est surmonté de l'écu des Schwalenberg [16]. Les sceaux d'Ahlen montrent une anguille (Aal) sous la porte et St-Barthelemy au-dessus [17]. A Siegen, l'écu de Nassau se trouve placé dans l'ouverture de la porte, tandis que l'archevêque de Cologne surmonte les créneaux [18]. Le sceau de Lüdenscheid est coupé par la fasce échiquetée de la Mark: au-dessous s'étend une muraille, au dessus se dresse l'image de St-Médard [19]. Un cor, insigne parlant (Horn) et la rose de Lippe accompagnent une porte sur le sceau de Horn [20].

Dans un très petit nombre de cas, les combinaisons ne renferment pas de murs ou de portes. A Eversberg, on trouve un sanglier (Eber) et l'écu des comtes d'Arnsberg [21]. A Korbach, l'image en buste de St-Kilian sort d'une demi-étoile, empruntée aux armes des Waldeck, et qui remplit toute la moitié enférieure du sceau [22]. A Nordhorn, un cor s'étale sur un semis de boules, armes des Bentheim [23]. A Kamen, la fasce échiquetée de la Mark surmonte une roue de moulin (Kammrad) [24].

---

[1] Pl. 74, No 6; pl. 90, No 10, et pl. 98, No 4 — La rose pourrait également être considérée ici comme insigne parlant.

[2] Pl. 98, No 5.

[3] Pl. 68, Nos 4, 5 et 6.

[4] Pl. 70, Nos 5 et 6.

[5] Pl. 81, No 1.

[6] Pl. 74, No 5, et pl. 85, No 2.

[7] Pl. 67, No 5.

[8] Pl. 80, No 2, et pl. 94, Nos 7 et 8.

[9] Pl. 67, No 4; pl. 79, Nos 4, 5 et 6, et pl. 97, No 1.

[10] Pl. 67, No 3; pl. 83, No 8, et pl. 91, No 15.

[11] Pl. 83, No 6.

[12] Pl. 68, No 1.

[13] Pl. 92, No 10.

[14] Pl. 88, No 8.

[15] Pl. 75, No 5.

[16] Pl. 74, Nos 3 et 4.

[17] Pl. 77, No 2, et pl. 87, Nos 10 et 11.

[18] Pl. 72, Nos 5 et 6, et pl. 86, Nos 2 et 5.

[19] Pl. 96, No 4.

[20] Pl. 68, Nos 2 et 3, et pl. 98, No 3.

[21] Pl. 93, No 11.

[22] Pl. 78, Nos 3 et 4, et pl. 98, No 8.

[23] Pl. 83, No 7.

[24] Pl. 73, Nos 5 et 6; pl. 93, Nos 1 à 4, et pl 97, No 3.

Lorsque deux seigneurs différents exercent leur condominium sur une même ville, cette situation se réflète assez fréquemment sur le sceau. Ceux de Marsberg[1] et de Waldeck montrent, côte à côte, l'archevêque de Cologne et l'abbé de Corvey; ceux de Geseke[2] et de Salzkotten[3], l'archevêque de Cologne et l'évêque de Paderborn; celui de Volcmarsen, l'archevêque de Cologne et le comte de Waldeck[4], celui de Beverungen, l'archevêque de Cologne et St-Vit, patron de l'abbaye de Corvey[5]; ceux d'Hümmling[6] et de Vreden[7], St-Pierre et St-Paul, patrons des diocèses de Cologne et de Münster; celui de Lügde, la croix ancrée de Pyrmont et la clef de St-Pierre[8]; ceux de Petershagen, les clefs de Minden et le *Nesselblatt* de Schaumburg[9].

Le *Wappensiegel* est peu répandu: tout le recueil n'en offre qu'une vingtaine d'exemples. Le plus ancien est fourni par la ville de Seelbach, qui porte ainsi, en 1288, un écu à la bande de trois losanges[10]. En 1341 sur le sceau de Borgentreich figure l'écu à la croix de Paderborn[11]; en 1386 sur celui de Rheine, un écu à la fasce chargée de trois étoiles[12]; en 1403 sur celui de Rheda, l'écu au lion des dynastes de ce nom[13], etc. La plupart ne remontent donc qu'aux XVe et XVIe siècles.

Parmi ces écus, un certain nombre ne sont autres que ceux des seigneurs. Ahaus[14] et Hörde[15] montrent respectivement l'écartelé d'Ahaus et les boules de Bentheim; Balve[16] et Meschede[17] portent parti: au 1er une demi croix (Cologne); au 2e une demi aigle (Arnsberg). A Stadlon, au dessus des trois fasces des sires de Lon figurent, non trois oiseaux, mais trois têtes de St-Paul, patron du diocèse de Münster[18].

Les armes du seigneur subissent parfois quelque modification. Altena porte la fasce échiquetée de la Mark surmontée d'une St-Catherine[19]; Breckerfeld, la même pièce surmontée d'une fleur de lys[20]; Werne, la fasce de Münster surmontée d'un St-Christofle[21], Verden, une demi roue[22], etc.

---

[1] Pl. 66, No 3, et pl. 91, No 5.
[2] Pl. 66, No 4.
[3] Pl. 100, No 3.
[4] Pl. 66, No 6.
[5] Pl. 82, No 2.
[6] Pl. 99, No 8.
[7] Pl. 77, No 4; pl. 84, No 12, et pl. 87, Nos 7 et 8.
[8] Pl. 81, Nos 5 à 9, et pl. 95, No 1. — Pyrmont porte *d'or, à la croix ancrée de gueules.*
[9] Pl. 89, Nos 10 et 11.
[10] Pl. 92, No 6.
[11] Pl. 79, No 10. — Cf. pl. 86, No 13.
[12] Pl. 79, No 11. — Cf. *Ibid.*, No 12.
[13] Pl. 80, No 7. — Rheda porte *d'argent, au lion de sable, armé et lampassé de gueules.*
[14] Pl. 86, No 12, et pl. 97, No 7.
[15] Pl. 93, No 7.
[16] Pl. 92, No 15.
[17] Pl. 93, No 15.
[18] Pl. 75, No 4.
[19] Pl. 97, No 12.
[20] Pl. 93, No 5.
[21] Pl. 86, No 11.
[22] Pl. 92, No 1.

Bevergern porte une tête de castor (Biber)[1]; Freudenberg, un château[2]; Ferndorf, un cor[3]; Hilchenbach, un loup[4]; etc.

L'unique exemple de *Helmsiegel* est fourni par le sceau de Berleburg, en 1334; il porte un heaume de face surmonté d'un cercle garni de plumes (?), cimier de Wittgenstein[5].

Parmi toutes les villes dont nous venons de parler, un certain nombre ont fait successivement usage de plusieurs sceaux. Dortmund en a compté neuf; Geseke, Kamen, Lügde, sept; Attendorn, six; Brakel, Lübbeke, Münster, Osnabruck-Altstadt, six; etc. En général tous reproduisent le même type, mais cette règle n'est pas absolue; les changements de souveraineté, notamment, ont parfois amené des changements de sceaux.

A Geseke, le plus ancien sceau, remontant à 1237, ne montre que des murs, accompagnés des clefs de St-Pierre[6]; en 1265, un deuxième sceau offre les portraits de l'évêque de Paderborn et de l'archevêque de Cologne[7]; l'archevêque figure seul sur un troisième sceau, en 1283[8]; en 1350 enfin, il est supplanté par l'image de St-Pierre[9].

Sur le premier sceau de Salzkotten, en 1264, sont représentés l'évêque de Paderborn et l'archevêque de Cologne[10]; à partir de 1298, on ne voit plus que l'évêque[11].

Halter scelle, à l'origine (1445) avec l'image de St-Paul, patron de diocèse[12]; on y substitue, en 1486, le buste du pape St-Sixte, placé au dessus de l'écu du seigneur[13]. A Attendorn, St-Jean-Baptiste[14] succède également en 1393 au prince des Apôtres[15] dont l'effigie ornait le sceau de 1255.

Les sceaux secrets, employés assez souvent comme contre-sceaux, apparaissent des 1270[16]. Ils présentent à Borgentreich, un écu à la croix[17]; à Brilon, un buste de St-Pierre[18]; à Detmold, une rose[19]; à Dortmund, une

---

[1] Pl. 86, No 10, et pl. 97, No 14.
[2] Pl. 92, No 11.
[3] Pl. 92, No 7.
[4] Pl. 93, No 10.
[5] Pl. 92, No 8.
[6] Pl. 82, No 8.
[7] Pl. 66, No 4.
[8] Pl. 66, No 5.
[9] Pl. 70, No 3.
[10] Pl. 100, No 3.
[11] Pl. 78, Nos 1 et 2; et pl. 91, No 11.
[12] Pl. 70, No 1; et Pl. 87, No 13.
[13] Pl. 86, No 6.
[14] Pl. 88, No 4, et pl. 98, No 9.
[15] Pl. 71, No 2.
[16] Sceau secret de Dortmund. — Pl. 84, No 1.
[17] Pl. 79, No 10, et pl. 86, No 13.
[18] Pl. 76, No 6, et pl. 97, No 10.
[19] Pl. 98, No 6.

aigle[1]; à Koesfeld, une tête de vache[2]; à Lemgo[3] et à Lippstadt[4], une rose; à Minden, deux clefs adossées[5]; à Münster, la tête de St-Paul[6]; à Soest, l'image de St-Patrocle[7], etc.

* * *

S'il ne fallait donner une limite à cette étude déjà bien longue, les *Sceaux Westphaliens du Moyen-Age* offriraient encore matière à de nombreuses observations. Nous en avons dit assez cependant pour montrer l'intérêt capital de l'ouvrage. On ne peut, en fermant le livre, que formuler un souhait: c'est de voir toutes les provinces de l'Empire allemand entreprendre la publication d'un semblable recueil.

Heraldisches aus dem k. k. Statthalterei-Archiv in Innsbruck.

Von Friedr. Hegi.

Die historische Bedeutung der nachfolgenden Ehrungen liegt darin, dass sie typische Beispiele bilden für die Bestrebungen der habsburgischen Fürsten, die Eidgenossen dem Reich zu erhalten und dem habsburgischen Interesse dienstbar zu machen. Bedauerlich ist dabei nur, dass wir zur Zeit nicht im stande sind, die Namen der (in Nr. 1 und 2) mit Wappen Beschenkten zu eruieren. Vielleicht kann hier ein geehrter Leser helfen!

1. König Maximilian ersucht den Erzbischof Berthold von Mainz, Erzkanzler des Reichs, zwei verdienten Eidgenossen je einen Wappenbrief auszustellen. Kaufbeuren, 19. Juni 1496.

Maximilian von gots gnaden romischer kunig etc.

Erwirdiger, lieber neue vnd curfurst. Vnnser getrewer Heinrich Lüti[8] wirdet deiner liebe zwey wappen anzeigen, zweyen Eidtgenossen zugehorig; vnd dieweil vnns diselben zwo personen ieczund in der Eidtgenossschafft zů vnnserm furnemen wol erschiessen, begern wir an dein lieb mit sonderm ernst, du wellest in diselben zwen wappenbrief furderlichen fertigen vnd dauon kein gellt nemmen lassen. Daran tůt vns dein lieb gůt gefallen.

[1] Pl. 84, Nos 1 à 6.
[2] Pl. 87, Nos 14 et 15; pl. 97, No 4.
[3] Pl. 74, No 8, et pl. 98, No 11.
[4] Pl. 74, No 7.
[5] Pl. 85, No 15, et pl. 89, Nos 12 et 13.
[6] Pl. 84, Nos 7 à 10.
[7] Pl. 89, No 4.
[8] „der furwar enndlich vnd wol dient vnd genämd ist allen personen", schreibt W. v. Diesbach an Maximilian, 15. Aug. 1496. (Max. XIV. 94). Lüti, der wie andere königliche Diener, Konstans und Götz Keller v. Schleitheim, Mang Töning, Jörg Sporer aus Schaffhausen stammt, agitierte vor dem Schwabenkrieg besonders lebhaft für Kaiser und Reich. Zwei Briefe von ihm s. Max. (1494) 106, und (1495) 72.

Geben zû Kauffbeuren an suntag nach Sannt Veitstag anno etc. LXXXXVj, vnnsers reichs im elfften iare.

Ad mandatum domini regis proprium. — Dem erwirdigen Berchtoldten, erczbischouen zû Meincz, des heiligen romischen reichs in Germanien erczcannzler, vnnserm lieben neuen vnd curfursten.

Maximiliana XIV (1496—98) 68. Orig. Pap. mit Siegelspuren rückwärts.

2. Maximilian übersendet einem Chorherrn am Fraumünster in Zürich für seine Dienste einen Wappenbrief. Freiburg, 2. Juli 1498.

Maximilian:

Ersamer, lieber, andechtiger. Wir sein durch gleüpwirdig personen grüntlich bericht worden, wie du aus gutem grunt vnd naturlicher liebe, so (du), des wir nit zweiuel tragen, von deinen eltern, die vnns vnd vnnserm loblichen haws Osterreich on mittel vnnderworffen gewesen sind, auf dich gewachsen ist, sonnderlich liebe, gunst vnd willen zu vnns vnd demselben vnnserm haws Osterreich tragest, dadurch wir dir vnnser kuniclich gnad mitzuteilen vnd annder dergleich personen dardurch zû solher lieb vnd willen gegen vnns vnd demselben vnserm loblichen haws Osterreich auch zu bewegen vnd zu raiczen genaigt sind. Vnd haben darumb aus denselben vrsachen vnd sonndern gnaden dir diss wappen vnd cleinet, so wir dir hierinn verslossen zusennden, wie dann das gemalet vnd mit farben eigentlich aussgestrichen ist, verlihen vnd gegeben, vnd dir das dein leben lang zu füeren vnd zu geprauchen gegönnt vnd erlaubt, mit ernst begerennde, du wellest das also von vnns zû sondern gnaden annemen vnd in solhem deinem guten willen, liebe vnd gunst gegen vnns vnd dem obgemelten vnnserm loblichen haws Osterreich verharren. Daran beweist du vnns sonnder geuallen. Geben Freiburg mentag post Petri et Pauli.

An chorherren zum Frawen Münster zu Zürch. —

Maximiliana XIV (1496—98) 158. Concept. —

3. Erzherzog Sigmund von Österreich schenkt dem Hans Schilling von Luzern (Vater des Chronisten Diebold Schilling) eine Wappenscheibe, 1479.

Hannsen Lanczen von Liebenfels hab ich [Jörg Häl, Erzherzog Sigmunds Kammermeister] an dem heiligen Ostertag im LXXX. vnd veruallen im LXXViiij. iar geben: Item für ain wappen venster Hannsen Schilling von Lucern auf beuelch meins gnedigen herrn bezalt X gulden.

Raitbuch 1479—1481, fol. 180, Provision.

Schilling, Unterschreiber zu Luzern, wurde gleichwie der Stadtschreiber Melchior Russ u. a. am 18. Februar 1480 (Cop.-Buch 1476—80, f. 229, Bekennen) zum erzherzoglichen Provisioner mit 30 Gulden Dienstgeld jährlich aufgenommen. Dies macht unsere Annahme, dass ihm wirklich die Wappenscheibe geschenkt worden sei, höchst wahrscheinlich, während sonst obiger Wortlaut auch noch andere Deutungen zuliesse.

4. Erzherzog Sigmund schenkt eine Wappenscheibe in das Rathaus von Unterwalden, 1486.

Sigmund schreibt an die erzherzoglichen Räte zu Zürich, Innsbruck, 4. Oktober 1486:

...Dann von des glass wegen in der von Vnderwalden rathaus haben wir[1] zů geuallen, das eins mit ettlichen vnnsern wappen vnd klaynadten dahin gegeben vnd von vnsern wegen bezalt werde.

Sigmundiana XIVa. Miscellanea 1486 - 89. Concept.

Es scheint aber, dass die Bezahlung lange auf sich habe warten lassen. Denn erst am 2. Juni 1488 werden Lucas Zeiner in Zürich, einem der Mörder Schneevogels, 10 Gulden für 2 Glasfenster, das eine nach Unterwalden, das andere nach Zürich bezahlt[2]. Warum nun gerade Unterwalden diese Ehrung? Wir vermuten, dass Erzherzog Sigmund damit die durch den Möttelihandel hervorgerufene Spannung mildern wollte.

Ein Zürcher Heraldiker der Jetztzeit.

Von E. A. S.

(Hiezu Tafel XII).

Es wäre ungerecht, wenn unsere Zeitschrift nicht eines Künstlers auf dem Gebiete der Heraldik gedächte, dessen Werke bisher nur in engern Kreisen bekannt und bewundert worden sind, durch ihre Qualität aber ein weiteres Bekanntwerden längst verdient haben.

Bankdirektor R. Wäber hatte von Jugend an grosses Interesse für die Wappenkunst; so versuchte er sich zunächst im Kopieren und dann im Komponieren heraldischer Gebilde. Eine bestimmte Richtung erhielten seine ersten Werke, späterhin sein Stil durch Arbeiten Bühlers in Bern. Im Jahre 1885 gab dann Prof. J. R. Rahn Wäber den vortrefflichen Rat, in den Wappenscheiben der Landkirchen des Kantons Bern seine Vorbilder zu suchen. Das Studium dieser Glasgemälde wurde von da an für einige Jahre Wäbers Ferienbeschäftigung.

Seit 1886 sind eine Anzahl von Kompositionen aus der Feder und dem Pinsel unseres Künstlers hervorgegangen, die zum Besten gehören, was in der Schweiz auf diesem Gebiete geleistet worden ist. Wäbers sämtlichen Arbeiten liegt heraldische Kenntnis der Form und sicheres Stilgefühl zu Grunde; mit grosser Sorgfalt und gutem Geschmacke, der besonders für die Reize der Spätgotik erschlossen ist, hat Wäber in seinen Frei- und Mussestunden diese Blätter geschaffen. Es sind grossenteils Entwürfe für Glasgemälde, die fast sämtlich in der Anstalt von Carl von Bouché in München ausgeführt worden sind, daneben drei Ex-libris und kleinere, heraldisch-sphragistische Skizzen.

[1] hs.: mir.

[2] Mayr-Adlwang in Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des a. h. Kaiserhauses, XXI Nr. 19166.

Unter den Scheibenrissen heben wir hervor diejenigen mit dem Allianzwappen Wäber-Lindt (1889), das Wappen Schumacher (Bern 1890), der Schmiedenzunft (Zürich 1891), v. Muralt (Zürich 1891), das Allianzwappen Huber-Meyer (Zürich 1892), die Wappen Meyer, Jenny (Taf. XII), Studer, Geilinger, v. Muralt (1892), Wäber (Bern 1893), Kienast-Cramer, Wunderly- v. Muralt, Rob. Stehli, (Meilen und Zürich 1895). Erwähnung verdienen ferner die heraldischen Risse: Krönlein, Huber-Meyer (1899, Taf. XII), Cloetta, Escher-Abegg (1898), nach der Beschreibung einer alten Scheibe in G. Kellers Grünem Heinrich, ferner die Wappen Meyer und Ganzoni (1900).

Wir hoffen auch die kommenden Jahre werden uns noch manches feine Erzeugnis Wäberscher Heroldskunst bringen.

Sceau du premier maire de La Chaux-de-Fonds.

Par Jean Grellet.

La Chaux-de-Fonds dont l'origine remonte à la fin du 15me siècle n'eut pas de juridiction particulière jusqu'au milieu du 17me siècle. Elle dépendait au criminel, comme toutes les communes des montagnes neuchâteloises, de la juridiction de Valangin et au civil ses habitants, tous communiers de Locle, de la Sagne ou des Brenets, devaient faire juger leurs procès à la mairie dont ils étaient ressortissants, soit généralement celle du Locle, ce qui, vu l'éloignement et le climat rigoureux, n'était pas sans présenter de nombreux inconvénients, surtout en hiver. La population de La Chaux-de-Fonds ayant augmenté assez rapidement, le gouvernement de la Principauté décida d'établir pour cette commune une juridiction civile particulière et de l'ériger en Mairie ce qui fut fait par lettres patentes datées de Rouen du 2 Décembre 1656 sous la signature et le sceau d'Henri II de Longueville, prince de Neuchâtel. Dès le 8 Décembre, par lettres d'Henri II, également datées de Rouen, la charge de maire de La Chaux-de-Fonds était conférée à Abraham Robert, alors secrétaire du Conseil d'Etat et greffier du Locle. La mise en possession et l'assermentation eurent lieu quelques semaines plus tard. Voici comment les manuels du Conseil d'Etat rapportent cette installation:

Du Lundi 12 Janvier 1657.

Présidant Monseigneur le Gouverneur; assistant Messieurs David Merveilleux, Guillaume Tribolet, Pierre Chambrier, Henri Hory et Simon Merveilleux:

Le sieur Abraham Robert cy-devant secrétaire du Conseil d'Etat de S. A. en ces souverainetés estant présent et invoqué selon le désir de S. A. de remplir la charge de mayre en la justice de la Chaux-de-Fonds. Pour cest effet aurait été mis en possession de la dicte charge, à forme du serment par luy presté, et selon le contenu des patentes qu'elle en a envoyé avec l'establissement cy-devant, dont la teneur s'en suit.

Henry par la Grace de Dieu, Prince souverain de Neuchastel et Valengin en Suisse, Duc de Longueville et d'Estouville, Pair de France, Comte de Dunois, Saint-Pol, Chaumont, Gournay, Tancarville, Baron de Montreuil, Belay, Vounans et Mérnans, Briquebert, Bresal, Hambie, Seigneur de Coulommier en Brie, a tous ceux qui les présentes lettres verront salut. Comme nous avons nouvellement créé et érigé une mairie et juridiction en basse et moyenne Justice au lieu de la Chaux-de-Fonds pour le soulagement de nos subjets du dit lieu, ensemble de ceux de la vieille chaux, Sombaille, Buttes, Valanvron, dernier Moulin, Joux Perret, Les Crosettes et Bas Monsieur, Fontaine Jaillet, Boynoud et Cernil Bourquin en partie que nous avons unis et joints en un seul corps et paroisse afin que tous différents qui naistront entre eux soyent pour causes réelles ou personnelles y puissent estre regler et terminés en première instance et estant besoin d'éstablir un chef en la dite mairie, qui soit au-dessus des autres justiciers, qui soit de probité, suffisance, et capacité reconnue, et qui suivant nostre désir et intention rende et fasse rendre et administrer à nos dits sujets bonne et briève Justice, sçavoir faisons que pour le bon et louable rapport qui fait nous a été de notre cher et bien amé Abraham Robert cy-devant secrétaire de nostre Conseil de ses bonnes vie et mœurs, sens, suffisance, preud'hommie et expériance. A si celuy pour ces causes et autres à ce nous mouvans, Nous avons donné et octroyer, donnons et octroyons par ces présentes l'Estat et Office de mayre en la dicte Mayrie et juridiction de la Chaux-de-Fonds, pour celuy tenir et jouir et posséder aux mêmes honneurs et authorités, droits, prééminences, prérogatives, fruits, proffits, et émoluments dont jouissent les autres mayries de nos dits comtés, ayant et exerçant basse et moyenne juridiction et ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement a nostre amé et féal gouverneur et nostre Lieutenant-général en nos dits comtés le sieur de Mollondin, qui du dit Abraham Robert pris et reçu le serment en tel cas requis et accoustumé il le remette et institue de par nous en la possession et jouissance du dit office de mayre de la Chaux-de-Fonds et d'jceluy ensemble des honneurs, authorités, droits, prééminences, fruicts, profits et émoluments susdits si le fasse, laisse, souffre jouir pleinement et paisiblement et à luy entendre et obeir par ceux qu'il appartiendra ès, choses touchant et concernant le dit office car telle est nostre intention. En temoin de quoi nous avons signé ces dictes présentes, à Jcelles faict mettre le scel de nos armes et contresigner par nostre conseiller et secrétaire ordinaire de nos commandemens. A Rouen le huitième jour de Décembre 1656. Signé: Henry; par son altesse: Boulanger, et dûment munies du sceau et armes de S. A.

Sur le dos desquelles est escrit:

Aujourd'hui douzième Janvier 1657 les présentes ayant ésté exhibées et lues en conseil, le sieur Abraham Robert nommé au blanc a esté estably en la dicte charge de Mayre en la Justice de la Chaux-de-Fonds, suivant le bon plaisir et volonté de S. A., contenues ès lettres et patentes cy-devant à l'interrinement d'Icelles. Par le moyen du serment qu'il en a receu à luy faict et presté par Monseigneur le Gouverneur au chasteau de Neuchastel.

Dans la principauté de Neuchâtel tout fonctionnaire d'un certain rang, magistrat, chef de juridiction, notaire devait avoir un sceau à ses armes. Au moment de sa nomination à une de ces charges le titulaire, s'il n'avait pas d'armoiries s'en composait selon son goût et même, si sa famille en possédait déjà, il n'était pas rare de lui en voir adopter de nouvelles, soit qu'il ignorât celles portées par des ancêtres ou des collatéraux, soit qu'il voulut précisément établir une distinction entre eux et lui, surtout si sa charge était plus élevée que celles revêtues par d'autres membres de la même famille; tel parait avoir été le cas du premier maire de la Chaux-de-Fonds, Abraham Robert.

Dans les archives de l'ancienne commune de la Chaux-de-Fonds se trouve sous le dossier 36 rubrique II une pièce portant le nº 10. Il s'agit d'une demande d'autorisation de faire citer deux témoins demeurant sur la montagne de Renan adressée par le maire de la Chaux-de-Fonds au baillif de la seigneurie d'Erguel, J. H. Tellung de Courtelary. Elle se termine par ces mots: «m'offrant de réciproque aux occasions. En foy de quoi j'ay signé la présante de ma main et à icelle apposé mon cachet. A la dite Chaux-de-Fonds le mardy troizième d'octobre mil six cent septante et un».

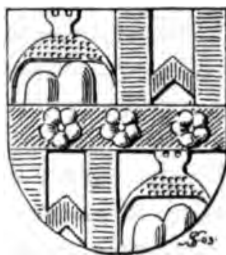


fig. 43

Le cachet[1] accompagnant la signature abondamment parafée d'Abraham Robert n'est malheureusement pas très bien conservé. Les bords en sont défectueux de sorte qu'il n'est pas possible de voir s'il était muni d'une légende. Il ne porte qu'un écusson, sans aucun ornement, dans lequel, d'après le texte du document cité plus haut, nous devons voir les armes adoptées par Robert. Elles sont écartelées portant au 1er et 4me une figure des plus étranges que nous ne saurions définer; au 2me et 3me un pal chargé d'un chevron et brochant sur le tout, une fasce chargée de trois roses. Dans la composition de ces armes Robert semble avoir emprunté le 2me et le 3me quartier à la principauté de Neuchâtel ou au comté de Valangin, en supprimant deux des chevrons. La fasce tire sans doute son origine des armes des seigneurs d'Estavayer ou de Stavay ce qui s'expliquerait par le fait que le gouverneur de Neuchâtel auquel Robert devait sa nomination à la charge de maire et dont il avait eu à se louer fréquemment pendant ses fonctions comme secrétaire du conseil d'Etat, était

[1] Nous en devons la communication à M. Arnold Robert, membre du Conseil des Etats, à la Chaux-de-Fonds.

Jacques de Stavay-Mollondin[1] qui administra la principauté de 1646 à 1664. Quant aux 1er et 4me quartiers nous ne savons pas s'il faut y voir une coupole, une cloche, des montagnes ou tout autre objet.

D'après l'armorial du justicier Huguenin de 1660 il existait alors déjà des armoiries Robert offrant quelques variantes, mais dont la pièce principale était soit un soc de charrue, soit un fer de halebarde. Est-ce peut-être ce qu'un graveur malhabile a voulu représenter? Il faut avouer que si c'est le cas il n'y a réussi que bien imparfaitement. Ou devons-nous peut-être voir dans cette singulière figure une ruche d'abeilles? On sait que cet emblême a été adopté en 1851 par la municipalité de La Chaux-de-Fonds. Or d'après le chapitre consacré aux armes de La Chaux-de-Fonds dans l'ouvrage cité en note, on semble avoir été en 1824 sous l'impression que la commune avait possédé autrefois des armes dont le souvenir s'était perdu. On peut se demander si ce ne sont pas précisément celles qu'Abraham Robert a introduites dans le 1er et le 4me quartier de son écusson qui, s'il s'agissait en effet de la réunion héraldique des armes de la communes à celles du comté et du Gouverneur pourrait s'expliquer par le désir de créer un sceau d'office pour le mairie ou un sceau personnel destiné aux actes officiels émanant du maire Robert, plutôt que des armes de famille et l'on comprendrait pourquoi elles n'ont pas été conservées par ses descendants. La question reste cependant ouverte. Il serait dans tous les cas curieux qu'en 1671 le maire Robert ait été mu par la même idée que celle qui, deux cents ans plus tard, a présidé au choix définitif des emblêmes de La Chaux-de-Fonds. Jusqu'a présent il n'a pas été retrouvé d'autres exemplaires de ce curieux cachet.

Maler Ernst Stückelberg †.

(Hiezu Tafel XIII).

Am 14. September 1903 ist ein Schweizer Künstler dahingegangen, der es verdient, auch in dieser Zeitschrift ehrend erwähnt zu werden.

Ernst Stückelberg von Basel gehört zu den Männern, welche seit frühester Jugend ein offenes Auge für alle Äusserungen alter Kunst gehabt haben. So hat er, ein Schüler Wilhelm Wackernagels, Anspruch darauf, mit jenem Gelehrten zusammen genannt zu werden, welche die Pfade für die Erforschung des Mittelalters geebnet haben. Unzählige Skizzen, Durchzeichnungen, Abklatsche, wie auch grosse historische Gemälde legen Zeugnis dafür ab, dass der Künstler mit Sorgfalt, Treue und Fleiss alle Arten Denkmäler der Vorzeit studiert hat; im besondern hat er auch Wappen, Fahnen, Siegel und andere heraldische Ge-

[1] Voir: «La Chaux-de-Fonds, son passé et son présent», ouvrage publié à l'occasion du centenaire de l'incendie de 1794, les articles intitulés «Jacques de Stavay-Mollondin» (page 81 à 90) et «La Mairie de La Chaux-de-Fonds 1656-1848» (page 57 à 82) par Arnold Robert.

genstände auf seinen Reisen in Italien und der Schweiz notiert, skizziert oder gezeichnet. In Kirchen, Sakristeien, Museen, Bibliotheken aller Länder hat er sich umgesehen und im besondern war er ein mit trefflichem Gedächtnis und sicherm Blick für den Stil ausgerüsteter Kenner unseres altschweizerischen Denkmälerschatzes. Wo es galt, solche Monumente zu retten und zu erhalten, war Stückelberg bei der Hand; den vaterstädtischen und vaterländischen Vereinen mit solchen Zielen gehörte er bis zu seinem Hinschied als treues Mitglied an und unsern vaterländischen Publikationen über Kunst und Altertum war er ein regelmässiger Subskribent und Leser, der Basler mittelalterlichen Sammlung ein freigebiger Mehrer.

Auch durch persönliches, pietätvolles Sammeln hat Stückelberg gar manches Altertum gerettet; in seinen Mappen fand sich manches alte heraldische Blatt. Unsere Tafel (XIII) gibt uns einen Scheibenriss, gezeichnet von dem grössten Schaffhauser Maler, Tobias Stimmer, aus seiner Sammlung alter Vorbilder wieder. Nicht nur der derbe kräftige Stil der alten Heraldik, sondern die ungebrochenen Farben derselben zogen den Künstler an. Hand in Hand damit ging ein lebhaftes Interesse für Genealogie, das ihn leitete, wenn er in Mussestunden die Porträts seiner Vorfahren zusammenstellte und deren Stamm erforschte. Sein Atrium verwahrte auch die Wachs- und Gipsmasken der Voreltern.

Wenn der Redaktor dieser Zeitschrift hier des Vaters gedenkt, so geschieht es, um den zu nennen, dem er seit Jugendzeiten Anleitung im Schauen und Anregung zum Zeichnen, Forschen und Sammeln verdankt. *E. A. S.*

Dr. Ernst Weydmann †.

Am 29. Juli erlag der junge Historiker in Chexbres einem unheilbaren Leiden, das ihm die letzten Jahre seines jungen Lebens zu einer schweren Prüfungszeit gemacht hatte. Mitten aus einer grösseren Arbeit heraus musste er sich in die Stille des Landaufenthaltes zurückziehen und dort das Geschick vollenden lassen, was ihm bestimmt war.

Ernst Weydmann wurde am 6. Dezember 1873 in St. Gallen geboren und zeigte schon früh die in seiner Familie keineswegs seltene Vorliebe für die Geschichte und Sprachvergleichung. Er besuchte die Lerberschule in Bern, das Gymnasium in Konstanz und brachte einen Teil des Jahres auf dem Gute seiner Eltern, auf Greiffenstein ob Staad zu, wo ihm eine bedeutende, historische Bibliothek das Privatstudium erleichterte. Nach einem Aufenthalte in Neuchâtel bezog er die Universität Heidelberg und studierte Philologie und Geschichte. Das fröhliche Studentenleben, das er trotz seines insichgekehrten Wesens im Kreise des Wingolf mit freudigem Anteil genoss, hat er später gemieden. Nach einigen Semestern in Zürich und Freiburg i./B. arbeitete er als Volontär auf Generallandesarchiv in Karlsruhe und promovierte am 1. Dezember 1898 mit

einer historischen Arbeit über die Grafen von Sponheim. Auf längeren Reisen im Auslande bildete er sich in den fremden Sprachen aus, erforschte die Archive und machte dabei manch interessanten Fund. So entdeckte er in Kopenhagen Korrespondenzen zwischen den Markgrafen von Baden und dem dänischen Königshause, die in der Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins publiziert sind und einen Briefwechsel eines Berner Pastors wegen der evangelischen Glaubenssache, den er als letzte Arbeit im Berner Taschenbuche veröffentlicht hat.

Im Oktober 1901 übernahm Weydmann die Katalogisierung der schweizerischen Siegelsammlung im Basler Staatsarchiv, bearbeitete nebenbei für das genealogische Handbuch die Grafen von Tierstein, deren grössten Vertreter Oswald er zur Grundlage einer grossen historischen Arbeit machen wollte und lieferte eine Reihe von Beiträgen in das heraldische Archiv. Für seine weitere Arbeit über die St. Galler Familie von Watt war die Quellenforschung bereits abgeschlossen, als die wachsende Krankheit, die ihm schon jahrelang die Arbeit erschwert hatte, seiner Herr wurde.

Wer dem stillen, feingebildeten Menschen näher trat und seine ablehnende Art durch Freundschaft überwand, der wird sein rasches Ende schmerzlich betrauern, wer ihm aber als Freund nahe gestanden und seine vornehme Natur ganz erfassen konnte, der fühlt den Verlust als einen schweren Schicksalsschlag. Und die Wissenschaft hat einen stillen Mitarbeiter verloren. *Paul Ganz.*

Wilhelm Tobler-Meyer †.

Am 21. Oktober dieses Jahres starb bei Mammern, wo er für seine angegriffene Gesundheit Erholung gesucht hatte, der Zürcher Heraldiker und Historiker Wilhelm Tobler.

Schon durch das väterliche Haus war Tobler einer vielseitigen geistigen Anregung teilhaft geworden. Der Vater, Salomon, gestorben 1875 zu Zürich im Hause dieses seines Sohnes, war ein sehr begabter Dichter; zwei Brüder sind als Philologen zu allgemeinster Anerkennung gelangt. Tobler selbst, geboren am 1. August 1838, hatte sich dem kaufmännischen Berufe gewidmet; allein von Jugend auf richtete sich seine Aufmerksamkeit in ausgeprägter Weise auf historische Studien. Seine Freude an Wappenkunde und Genealogie erwies sich zuerst in den Jahren 1860 und 1865 in den begleitenden Texten zu den beiden Eglischen Wappenbüchern der Stadt Zürich und des ausgestorbenen zürcherischen Adels. Allein zu diesen eingegrenzteren Bereichen seiner Studien traten später wesentliche Erweiterungen, nach der Seite allgemeinerer historischer, rechtsgeschichtlicher, kulturgeschichtlicher Fragen, hinzu. Ebenso erwies sich in dem Verzeichnisse der grossen Wunderlyschen Sammlung eine gründliche Kenntnis des Münzwesens. Mit gutem Rechte fand 1894 die Schrift „Deutsche Familiennamen und ihre Entstehung und Bedeutung mit besonderer Rücksicht auf Zürich

und die Ostschweiz" auch in den Kreisen der Fachmänner eine günstige Aufnahme; denn der Verfasser war auf diesem sonst vom Dilettantismus oft überwucherten Gebiete sorgfältig überall auf die sachkundig gesammelten ältesten urkundlichen Zeugnisse zurückgegangen, so dass er mit Erfolg irrtümlichen Erklärungen entgegentreten konnte. Im Zürcher Taschenbuch, in diesem Schweizerischen Archiv für Heraldik, im Anzeiger für schweizerische Geschichte, an anderen Stellen sind zahlreiche Arbeiten Toblers niedergelegt, die fein eindringliches, liebevolles Verständnis der behandelten Gegenstände beweisen. So mag auf seinen 1886 im „Anzeiger" niedergelegten Artikel: „Über einige in der Schweiz sich wiederholende Gruppen von Ortsnamen" hingewiesen werden. Aber ganz besonders kehrte der Forscher mit Vorliebe immer wieder zu genealogischen Arbeiten zurück; dahin zählen z. B. seine Arbeit über die Herren von Goldenberg und Mörsburg, die in diesem „Archiv" mitgeteilte Studie über die Stühlinger ab Regensberg, von Waldhausen und in Eglisau. Eines der letzten grossen Zeugnisse sorgfältigen Fleisses widmete Tobler 1900 der zürcherischen Gesellschaft der Schildner zum Schneggen, indem er ihr zum 500jährigen Jubiläum ihres Bestandes die auf den Vorarbeiten des 1893 verstorbenen Obmanns Georg von Wyss aufgebaute Geschichte der einzelnen Schilde vom Jahre 1559 an als „Festschrift" gab.

Eben in dieser Gesellschaft der Schildner zum Schneggen, dann in der Antiquarischen Gesellschaft, in der Bogenschützengesellschaft, in der Konstaffel, in der Museumsgesellschaft hat Tobler Jahre hindurch als Mitglied, mehrfach auch in der Stellung eines Präsidenten, vortrefflich gewirkt. In Tobler haben zahlreiche Kreise Zürichs einen durch feine gesellschaftliche Begabung allgemein geschätzten Freund, aber besonders auch infolge seiner Belesenheit und vielfachen, stets präsenten Kenntnisse schwer zu ersetzenden Sachverständigen verloren. *G. Meyer von Knonau.*

* * *

In Wilhelm Tobler-Meyer hat die Stadt Zürich, speziell das alte Zürich, einen treuen Bürger, unsere Gesellschaft ein eifriges Mitglied, unser Redaktionskomitee einen stets hilfsbereiten Mitarbeiter verloren.

Wilhelm Tober, 1838 im Pfarrhaus Embrach geboren, war der Sprosse einer alten Zürcherfamilie, deren Glieder sich seit Generationen dem geistlichen Stande widmeten, aber auch auf andern wissenschaftlichen Gebieten sich auszeichneten. So hat der Name auch in der schweizerischen Literaturgeschichte einen guten Klang: „Die Enkel Winkelrieds", die im Jahre 1837 erschienene Dichtung, war das Werk des Embracher Pfarrers Tobler, des Vaters unseres Verstorbenen. Es ist begreiflich, dass der reichbegabte Sohn ebenfalls den ausgesprochenen Wunsch hatte, sich einen wissenschaftlichen Beruf zu wählen; allein äussere Umstände nötigten ihn, sich dem Kaufmannsstande zu widmen, was durch verwandtschaftliche Beziehungen zu dem Chef eines grossen zürcherischen Seidenhauses begünstigt wurde. So finden wir Tobler nach einem Aufenthalt in Lyon, während vieler Jahre als Mitarbeiter im Seidenhaus Baumann älter & Co., bis er sich später im Anschluss an eine andere Firma selbständig

etablierte. Vor einer Reihe von Jahren übernahm er das nicht unwichtige Amt eines Beraters in Wohltätigkeitsangelegenheiten eines Anverwandten, das ihm, nachdem er sich von seinem Berufe losgesagt, zugleich auch mehr Musse zu seinem Lieblingsstudium der Genealogie und Heraldik zuliess. Auf diesem Boden war es auch, wo sich um den bereits ältern Herrn — sei es im Schosse der Antiquarischen Gesellschaft, zu deren ältesten Mitgliedern er gehörte, oder an der Tafelrunde der Gesellschaft zur Konstaffel, deren langjähriger Präsident er war, oder im Kreise der Schildner zum Schneggen, welchem Tobler noch seine letzte grössere Arbeit widmete, — eine Anzahl jüngerer Liebhaber der edeln Heroldskunst gesellten, um seinem reichen Wissen der Vergangenheit zu horchen. Tobler hat sich bereits in sehr jungen Jahren schriftstellerisch betätigt und sich durch die Herausgabe des Textes zum Zürcher Wappenbuch von Egli um die zürcherische Familiengeschichte sehr verdient gemacht. Wenn auch das Werk, speziell was die ältere Geschichte mancher Familie anbelangt, nicht immer streng wissenschaftlich genommen werden darf, — die Arbeiten des romantisch angelegten jugendlichen Autors vermochten einer nüchternen Kritik nicht immer Stand zu halten — war es immerhin Toblers Verdienst, das erste Mal die so reichlich verborgenen genealogischen Schätze auf der Zürcher Stadtbibliothek zu heben und dadurch das Interesse seiner Mitbürger an der Geschichte ihrer Familie geweckt zu haben. Dass es übrigens keineswegs nur die sog. historischen Familien waren, deren Erforschung sich Tobler widmete, bewies eine spätere Arbeit von allgemeinem historischem und auch sprachlichem Werte, eine etymologische Abhandlung über deutsche Familiennamen, besonders aus Zürich und der Ostschweiz, ein Werk, das auch dem Genealogen schon manche Nuss zu knacken half. Einen sehr wertvollen Beitrag zur zürcherischen Verfassungsgeschichte haben wir in Toblers Mitteilungen über den Erwerb des Bürgerrechtes und über die Regimentsfähigkeit im alten Zürich, eine durchaus auf urkundlichen Quellen beruhende Arbeit, worin zum erstenmal die ehemalige staatsrechtliche Stellung des zürcherischen Patriziates gegenüber der übrigen Bürgerschaft, sowie die Abhängigkeitsverhältnisse der unter städtischer Herrschaft stehenden Landbevölkerung rechtlich klargelegt worden sind.

Auch die Gesellschaft zur Konstaffel hat ihrem Präsidenten einen kurzen Abriss ihrer Geschichte, wie auch ihres ehemaligen Silberschatzes zu verdanken; weitaus wertvoller aber ist Toblers letztes grösseres Werk, das er auf Basis eines Manuskriptes aus dem Nachlass des verstorbenen Georg von Wyss, wie auch im Verein mit dem verstorbenen Heinrich Zeller-Werdmüller herausgab: die 1900 erschienene Festschrift der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen zu ihrem 500jährigen Jubiläum. Diese Arbeit, ein genaues Verzeichnis sämtlicher Mitglieder der Gesellschaft, chronologisch geordnet und lückenlos fortgeführt vom Jahre 1557 bis zur Gegenwart, begleitet von einer Menge biographischer und genealogischer Notizen, bewies von neuem den unermüdlichen Fleiss und das grosse genealogische Wissen ihres Autors.

Es ist bereits früher auf die romantische Ader Toblers hingewiesen worden. Dieser ideale Zug seines Wesens ist es auch, der uns überall begleitet,

wo wir uns des Verstorbenen erinnern, sei es als ausgezeichneten Sängers, sei es als vortrefflichen Redners, sei es in froher Geselligkeit. In diesem seinem, zu dem rastlosen Treiben der Gegenwart in so merkwürdigem Kontraste stehenden Charakterzuge, haben wir wohl auch einen Hauptgrund zu erblicken für die ungemeine Beliebtheit und Hochschätzung, deren sich Tobler überall zu erfreuen hatte. *H. S.*

Nécrologie.

Au printemps passé la mort nous enlevait un membre correspondant, M. **Léonce de Brotonne**, à Paris, membre du Conseil héraldique de France, un généalogiste et héraldiste érudit dont la courtoisie à communiquer le fruit de ses recherches n'était jamais prise en défaut.



Louis Bron-Dupin. Presque subitement et dans la force de l'âge mourait à Genève le 29 Juillet ce membre zélé de notre société dont l'activité s'est déployée dans de nombreux domaines. Excellent musicien et homme dévoué il s'est beaucoup occupé du mouvement artistique de sa ville natale, mais ses gouts le portaient plus spécialement vers tout ce qui a trait à l'armement militaire, armures, uniformes, drapeaux etc., domaine spécial dans lequel il s'était acquis des connaissances très étendues. Devenu une autorité en la matière, il fut chargé non seulement de réorganiser et cataloguer les riches collections des arsenaux de Genève et de Soleure, mais plus particulièrement de diriger toutes les installations et le classement de la salle d'armes et des costumes militaires du musée national de Zurich. Souvent aussi il a été appelé à dessiner les costumes pour des cortèges historiques et des pièces festivales en dernier lieu pour les fêtes du centenaire vaudois. Travailleur infatiguable il avait recueilli des volumes de notes et ses portefeuilles régorgeaient d'estampes et de dessins enluminés par lui et se rapportant à ses études de prédilection. Il rêvait d'utiliser tous ces matériaux pour écrire une histoire du costume militaire, mais pris par ses multiples occupations, car de toute part on faisait appel à ses connaissances et à sa bonne volonté, il n'est pas arrivé à mettre son projet à exécution. Bien qu'il ait écrit ça et là quelques articles de revue, la seule brochure qu'il ait publiée est le tirage à part d'un article paru dans les «Archives héraldiques», *le drapeau des Cent-Suisses de la garde du roi de France*. Lorsque dans nos réunions annuelles nous étions à court de communications, il suffisait de faire un signe à M. Bron pour qu'il arrivât, un énorme portefeuille sous le bras, et nous fit à l'aide de ses dessins une causerie pleine de savoir et d'humour. Grâce

à son caractère aimable et jovial il a aussi contribué à la gaieté de plus d'une de nos agapes héraldiques. Nous donnons ci-haut son portrait.

Félix Bovet. Le 4 septembre la société perdait ce membre fondateur, décédé à l'age de 79 ans dans sa campagne de Grandchamp, près Boudry. Bien que la théologie, la philologie et la littérature aient plus particulièrement fait l'objet de l'activité de Félix Bovet, il était avant tout un homme d'une vaste culture et d'un esprit délicat, jugeant toutes les branches des connaissances humaines dignes de son attention. Si son *Voyage en Terre-sainte,* ses études sur les Psaumes, sa *Vie de Zinzendorf* et de nombreux articles de critique littéraire et philologique lui ont assuré sa place dans le monde savant, ces travaux plus graves ne l'empêchaient pas de s'occuper aussi, à ses heures, d'art héraldique vers lequel il s'était de tous temps senti attiré. Le langage archaique du blason, les formes pleines de fantaisie de ses figures charmaient cet esprit si souriant et lorsqu'un rapprochement héraldique contribuait à résoudre un point d'histoire ou de généalogie, il en éprouvait une véritable jouissance. Il avait même été un des champions de nos héraldistes suisses par la publication qu'il entreprit en 1857 de l'*Armorial neuchâtelois,* reproduction des armes des souverains et gouverneurs qui se trouvent dans la salle des Etats au château de Neuchâtel. Le texte de ce beau livre, aujourd'hui très recherché, est modestement signé des initiales F. B.

Nul peut-être n'a suivi avec plus de sollicitude que Félix Bovet les progrès de notre organe, les *Archives héraldiques;* il les lisait encore avec intérêt pendant sa dernière maladie qui l'a tenu alité pendant près de six ans. Des amis de la première heure aussi fidèles ont droit à notre reconnaissant souvenir.

J. G.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Unser Mitglied Herr Jean Kauffmann in Luzern sendet uns die Abdrücke zweier von ihm gravierten Prägestöcke für heraldische Briefköpfe. Sie zeigen, dass der Künstler mit gleicher Virtuosität die gotische, wie die Renaissanceformenwelt in seinem Fach beherrscht. Herr Kauffmann ersucht unsere Leser, Freunde und Mitglieder, bei Vergebung künstlerischer Gravierarbeiten seiner Firma zu gedenken.

Unser schon mehrfach an dieser Stelle erwähntes Mitglied in Schaffhausen, Herr Holzbildhauer Streuli-Bendel, hat bei Anlass des Abbruchs der beinahe 600jährigen Basler Rheinbrücke Eichenholz von diesem ehrwürdigen Bauwerk erworben und aus demselben zahlreiche kleinere und grössere Wappenschilde, meist mit dem Baselstabe geziert, geschnitzt. Sie sind im Stil des 14., 15. und 16. Jahrhunderts nach sigillographischen und andern authentischen Vorlagen ausgeführt. Die Nachfrage war so stark, dass Herr Streuli derselben zeitweise nicht mehr genügen konnte.

Kleinere Nachrichten.

Jurassische Wappen. Die vollständigste Sammlung jurassischer Wappen besitzt Hw. H. Pfarrer A. D'Aucourt in Miécourt. Mit unermüdlichem Fleiss hat er, Quellen der verschiedensten Art ausnützend, eine Serie von Wappenbüchern mit farbigen Einträgen angelegt, die schon bei mancher Gelegenheit Auskunft gegeben haben. Die Bände umfassen die Wappen der Bischöfe von Basel, der bischöflich Baselschen Lehen, der Äbte von Lützel, der Wohltäter von Lützel, der Klöster, Städte, Dörfer, Schlösser des Jura; daran schliesst sich ein Wappenbuch von Bellelay und eine Kopie der Wappen von Erstfelden nach der Cysatschen Handschrift in Luzern. Möchte der emsige Erforscher des Jura auch die Wappen der bürgerlichen und bäuerlichen Familien der Gegend aufzeichnen; seine Arbeit würde eine bestehende Lücke ausfüllen.

Zur Sigillographie der Grafen von Greierz und von Tierstein. Gütiger Mitteilung unseres Mitgliedes Herrn Direktor Kasser verdanken wir die Notiz, dass das historische Museum von Bern seit 1898 im Besitz eines prächtig patinierten Greierzer Siegelstempels ist, der als Sigillum minus verwendet worden zu sein scheint und Verwandschaft zeigt mit Nr. 16 des auf Siegeltafel VIII des genealogischen Handbuchs abgebildeten Typus'.

Vier Siegel von Grafen von Tierstein nach besonders schönen, von Herrn Archivschreiber Säuberlin gefertigten Abgüssen, finden sich abgebildet in „Hohkönigsburg", Vortrag von E. A. Stückelberg, 1903 (nicht im Buchhandel).

Flaggen der Schweizer Kantone in dekorativer Ausgestaltung. Entworfen von Prof. Ant. Seder. Auf einer Farbentafel der Stuttgarter „Dekorativen Vorbilder" stellt Seder eine Anzahl Entwürfe zusammen, bei denen nicht ersichtlich ist, in welcher Art sie zur Ausführung gelangen sollen, denn man wird über die Axe nicht klar. Diese ist bei einem Panner oder einer Fahne die vertikale Stange, bei einer Flagge steht sie senkrecht zum horizontal hängenden Stab. Die heraldischen Figuren stehen nun in der ersten Axe, schwere Troddeln aber verraten mit dem Titel der Entwürfe, dass Flaggen gemeint sind. Weitere Stilwidrigkeiten bestehen darin, dass Schilde, ja sogar Schildhalter in die Felder gesetzt werden, dass Inschriften, Ornamente, Schweizerkreuze und Farben, welche dem betreffenden Kantone fremd sind, in Seders Entwürfen hinzutreten. Was soll Purpur und Gold in Flaggen von Zürich, Wallis und Zug, was Grün bei Schaffhausen, Schwarz bei Solothurn und Tessin, was soll der rot-weiss gestückte Rand bei Bern, das blaue Beil bei St. Gallen, die willkürlich zugefügten und willkürlich gefärbten Wimpel, von unrichtigen Formen, wie denen des gespreizten Doppelschlüssels von Unterwalden (Fig. 31) ganz zu schweigen. Es wird in unserm Land auf dem Gebiete der Heraldik schon gerade genug gesündigt, und deshalb lehnen wir diese Entwürfe als Vorbilder des entschiedensten ab.

Bücherchronik.

L. Schönach, Tirolische Turniere im 13. und 14. Jahrhundert. Sonderabdruck aus dem Programme der k. k. Ober-Realschule in Innsbruck, veröffentlicht am Schlusse des Schuljahres 1902/1903. Innsbruck, Wagner, Selbstverlag.

Tirol ist an chronikalischen Aufzeichnungen des Mittelalters arm. Dafür bieten die zahllosen Urkunden und die äusserst interessanten Rechnungsbücher der damaligen landesfürstlichen Kanzlei um so wertvollere Quellenmaterialien, die eine detailierte Rekonstruktion der Tirolergeschichte gestatten.

Der Verfasser genannter Arbeit, Professor an der k. k. Ober-Realschule in Innsbruck, beschäftigt sich seit etwa 20 Jahren in rastloser Tätigkeit mit der Ausbeutung der von 1288—1360 lückenlos erhaltenen 27 Rechnungsbücher der tirolischen Kanzlei, gruppiert die einzelnen Posten nach den verschiedensten Gesichtspunkten und hat im Sinne, sie mit der Zeit in Regestenform zu veröffentlichen. Denken wir an die reichhaltigen Publikationen kunsthistorischer Rechnungsposten der Jahre 1364—1626 durch Schönherr und Mayr-Adlwang in den Jahrbüchern der kunsthistorischen Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses, so dürfen wir auch dieses Vorgehen freudig begrüssen. Herr Professor Schönach ist jetzt schon jederzeit bereit, aus dem reichen Schatze seiner Forschungen Interessenten Mitteilungen zu machen. Zu dem Gebiete der heutigen Schweiz allerdings ergeben sich aus den Rechnungen nicht sehr viele Beziehungen; in Verbindung stehen fast allein die Grafen von Montfort und Werdenberg.

Mit Schönachs Schrift über die Tiroler Turniere befinden wir uns endlich einmal auf sicherem Boden bestimmter Angaben über ritterliche Waffenspiele, die im 13. und 14. Jahrhundert nicht nur in Tirol, sondern auch in Schwaben abgehalten wurden. Zwar weist der Verfasser in der Einleitung selbst darauf hin, dass sich ein genaues Datum und auch die Lokalität oft nicht bestimmen lassen. Bedenken wir aber, auf was für schwindelhaften Turnierbüchern, wie dasjenige von Rüxner, unsere Kenntnis von Turnierorten beruhte, so bilden Schönachs 44 knappe Nummern doch einen gewaltigen Fortschritt.

Wir können hier auf die einzelnen Turniere nicht näher eintreten, wollen aber, um die Arbeit zu charakterisieren, die Notiz über ein Turnier zu Zürich, das in die Jahre 1318—20 fallen muss, in extenso mitteilen (Nr. 15 bei Schönach):

„1320. 11. Juni, Tirol:

Jakob Schench, Richter in Glurns, raitet 1) de remanentiis der letzten Abrechnung vom 30. Juni 1318 Zenoberg, 2) über seine Gerichte für 2 Jahre: 21. Sept. 1318—21. Sept. 1320.

Item dedit dominis Chunrado de Schennano, Engelmaro de Vilanders et Georio de Schrovenstain euntibus in Zürch ad tornamentum cum quinque dextrariis et quatuor spadonibus pro expensis per noctem libras XVIII“.

Es ist uns nicht möglich, in Zürich weitere Belege für dieses Turnier aufzufinden.

Friedrich Hegi.

Bayrische Wappen. Reichsarchivdirektor Dr. Baumann hat eine Studie, betitelt: „Zur Geschichte des Lechrains und der Stadt München" in der Archivalischen Zeitschrift, Neue Folge X, erscheinen lassen.

Danach können die Wappen der bayerischen Städte und Märkte in folgende Kategorien eingeteilt werden:

1) in redende, z. B. gerade das Münchener Kindl: ein schwarzer Mönch in gelbem Felde; 2) nach der Lage gebildete; 3) das Bild des Schutzheiligen enthaltende; 4) das Wappen der Grund- und Landesherren zeigende; 5) Gebäude und Gebäudeteile aufweisende (so enthält eines der ältesten Münchener Siegel ein Tor, wahrscheinlich das schreckliche Sendlingertor!); 6) willkürlich geschaffen scheinende, noch nicht enträtselte; 7) durch Farbenwechsel oder durch Beizeichen unterschiedene.

Näheres meldet die Beil. z. Allg. Zeitg. 1903, p. 316—318.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Die 12. Jahresversammlung der Gesellschaft hat am 3. und 4. Oktober in Solothurn stattgefunden. Nach der vorberatenden Sitzung des Vorstandes und gemeinsamem Mittagessen im Hôtel „Wirten" wurden am Nachmittag der Kirchenschatz, das Zeughaus und das neue Museum besichtigt. Besonderes Interesse bot die von unserem Mitgliede, Herrn Albert von Glutz arrangierte Ausstellung von Wappenbüchern, Diplomen und Siegeln aus Privatbesitz.

Der Generalversammlung im Gemeinderatssaal des Stadthauses wohnten 28 Mitglieder bei. Der Herr Präsident verlas den Jahresbericht, gedachte der verstorbenen Mitglieder der Gesellschaft, der Herren Léon de Brotonne, Paris; Louis Bron, Genf, Dr. Ernst Weydmann, Basel und Felix Bovet, Neuchâtel, die sich alle um die Förderung unserer Interessen verdient gemacht haben. Die Versammlung erhebt sich.

Der Quästor, Herr Bezirksrichter Hess, referiert über die Finanzlage. Bestand der Mitglieder 290.

Rechnungsauszug aus der Rechnung vom Jahre 1902

Einnahmen.

I.	Mitgliederbeiträge	Fr. 2174. 45	
II.	Abonnenten	„ [illegible]	
III.	Verkauf	„ 126. 85	
IV.	Verschiedenes	„ [illegible]	Fr. 3379. 90

Ausgaben.

I.	Zeitschrift „Archiv"	Fr. 2293. 45	
II.	Beitrag zum Genealogischen Atlas .	„ 500. —	
III.	Bibliothek	„ 50. 75	
IV.	Verwaltung und Verschiedenes . .	„ 596. 60	Fr. 3440. 80

Das Defizit ist durch den Nichtverkauf des Peyerschen Familienbuches und die Mehrausgabe für Siegeltafeln entstanden. Die Rechnung, von Herrn S. de Perregaux geprüft und gut befunden, wird genehmigt und verdankt.

Für die genealogische Kommission referiert Herr Dr. Diener. Die Arbeit schreitet vor, aber das Budget ist zu klein. Ein Brief von Herrn Dr. Merz mit einem Protest gegen den zu Stans gefassten, rückwirkenden Beschluss, dem Handbuche nur 500 Fr. inklusive Siegeltafeln zu bewilligen, gelangt zur Verlesung. Nach langer Diskussion über die Gültigkeit des Beschlusses und über den zur Deckung der Mehrausgabe zu wählenden Modus wird beschlossen, für 1903 und 1904 je Fr. 500 als Beitrag ans Handbuch zu bewilligen. Das Defizit soll in die allgemeine Gesellschaftsrechnung aufgenommen werden. Die Herren Dr. Diener und Dr. Roller schlagen vor, einen neuen Halbband mit eigener Paginierung zu beginnen, da das Material für die Grafenhäuser nicht zusammengebracht werden könne und es sich für den Buchhandel empfehle. Es erfolgen die Neuwahlen des Vorstandes und der beiden Kommissionen in bestätigendem Sinne. An Stelle der demissionierenden Herren Mayr von Baldegg Luzern und F. von Jecklin Chur werden in den Vorstand gewählt die Herren Jean Albert Choisy, Genf und Dr. August Burckhardt, Basel, in die Redaktionskommission an Stelle der Herren W. Tobler-Meyer und Dr. P. Ganz die Herren Dr. Robert Durrer, Stans und F. Th. A. Dubois, Lausanne. Die Kommission für das genealogische Handbuch wird durch Herrn Dr. Otto Roller, Karlsruhe vermehrt; sie soll sich ferner nach Bedürfnis kooptieren.

Zu Rechnungsrevisoren werden ernannt: Die Herren Wirz, Sarnen und Mayr von Baldegg, Luzern.

Als Versammlungsort für das nächste Jahr wird Sitten bezeichnet und beschlossen, die Verschiebung der Generalversammlung auf den Sommer dem Vorstande zu überlassen.

Wegen vorgerückter Zeit musste auf Anhörung der angekündigten Vorträge verzichtet werden.

Am Bankett in der Krone nahmen 28 Mitglieder und einige Gäste teil, offiziell war nur der Kirchenrat vertreten.

Am 4. Oktober wurde die Besichtigung von Burgdorf unternommen, wo der noch zahlreichen Gesellschaft von den gastfreundlichen Herren die recht bedeutenden Sammlungen im Schlosse, das Frankhausersche Haus und eine heraldische Ausstellung gezeigt wurde; in der letzteren fielen besonders die zahlreichen Holzstöcke zum bedrucken der Getreidesäcke auf, eine ganz einzigartige Sammlung. An dem belebten, fröhlichen Mittagessen, zu dem der Bürgergemeinderat einen Ehrentrunk gespendet hatte, sprachen die Herren Frank-

hauser, Grellet, Dürr und de Pury. Das Programm schloss mit dem Besuche der durch ihre schönen Glasgemälde berühmten Kirche von Laupperswil.

Basel, im November 1903.

Der Schreiber: Dr. **Paul Ganz.**

Als neue Mitglieder sind der Gesellschaft beigetreten:

Hr. Professor Ferdinand von Arx, Solothurn.
„ Dr. med. Max von Arx, Kantonsspital, Olten.
Mr Eugène Couvreu, Château de l'Aile, Vevey.
„ Henry Déonna, rue de Malagnou 53, Genève.
„ Louis Forestier, Directeur, Moudon.
„ Ernest Fay, Schützengraben 56, Basel.
Hr. Otto Hahn, Fürsprecher, Rainmattstrasse 11, Bern.
Mr Victor de Mestral-Combremont, 131 rue de Vaugirard, Paris.
„ le baron Georges de Montenach, Fribourg.
Hr. Paul Römer-Zeller, Bahnhofstrasse 71, Zürich.
„ Dr. jur. Hans Meyer-Rahn, Tödistrasse, Zürich.
Mr Charles Benziger à Munich.
„ Frédéric Amiguet à Lausanne.

An den Präsidenten der Heraldischen Gesellschaft!
Herrn Jean Grellet
in Basel.

Hochgeehrter Herr!

Mir kommt eine im Schweizer Archiv für Heraldik 1903 Heft 2 S. 93 enthaltene Besprechung von Dr. Lehmanns offiziellem Führer durch das Schweiz. Landesmuseum zu Gesicht, die nach allerhand Ausstellungen mit folgenden, auf den Verfasser gemünzten Worten schliesst: „Und solche Leute wagen es, Jakob Burckhardt und Moritz Heyne ihre Lehrer zu schimpfen!“

Dieser Äusserung gegenüber muss ich öffentlich betonen, welch grosse Freude es mir macht, den Vizedirektor des Schweizerischen Landesmuseums, Herrn Dr. Lehmann, der bis zum Jahre 1883 in Basel unter mir studierte und 1885 zu Göttingen durch eine germanistisch-archäologische Abhandlung und ein abgelegtes mündliches Examen die philosophische Doktorwürde mit hohem Lob erwarb, meinen Schüler nennen zu können, und dass diese Freude auch durch einige sinnentstellende Druckfehler seines Führers nicht gemindert wird.

Göttingen, 15. August 1903. *M. Heyne.*

Wir überlassen es dem Leser, zu urteilen, ob in der vierten Auflage eines Buches grobe Verstösse noch als Druckfehler Entschuldigung finden können. *E. A. St.*

Zu verkaufen.

Ca. 150 gut erhaltene heraldische Zinkcliches in Strich- und Netzmanier. Näheres bei Juchli und Beck, Druckerei, Zürich.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.







Scheibenrisse von R. Wäber



Wandgemälde in der Kirche zu Spiez

Tafel XIV.



Wandgemälde in der Kirche zu Spiez

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang / Année XVIII Heft 1.

Ein heraldisches Kunstwerk des 17. Jahrhunderts.

(Mit Tafel III).

Die Gesellschaft der Schildner zum Schneggen in Zürich besitzt in ihrem Gesellschaftshause ein heraldisches Kunstwerk, das sowohl vom heraldischen, als genealogischen und historischen Standpunkte aus verdient, weitern Kreisen bekannt gegeben zu werden.

Bevor wir indes näher auf die Wappentafel eingehen, mögen einige historische Notizen über die Gesellschaft, deren Schosse das Kunstwerk seine Entstehung zu verdanken hat, am Platze sein. Wir folgen hiebei hauptsächlich der anlässlich der 500jährigen Jubiläumsfeier der Gesellschaft erschienenen Festschrift, die, auf Basis eines Manuskriptes des verstorbenen Historikers und Obmanns der Gesellschaft, Georg von Wyss, verfasst, im Jahre 1900 von zwei andern, sich ebenfalls auf historischem Gebiete auszeichnenden Schildnern, den seither ebenfalls verstorbenen Dr. Heinrich Zeller-Werdmüller und Wilhelm Tobler-Meyer herausgegeben wurde.

Während ein Haus zum Schneggen mit damit verbundener Trinkstube bereits Mitte des 14. Jahrhunderts urkundlich erwähnt wird, werden wir wenige Jahrzehnte später durch die zürcherischen Rats- und Richtbücher mit den „Gesellen“ zum Schneggen bekannt gemacht und zwar offenbar als einer bereits hervorragenden Verbindung. Später begegnet uns die Gesellschaft hie und da wieder, sei es als eine Abteilung Berittener (1384), sei es als eine Gesellschaft der bedeutendsten politisch und militärisch tätigen Männer Zürichs, wie zur Zeit des alten Zürichkrieges, sei es endlich als Erbauerin ihres eigenen Gesellschaftshauses ca. 1400. Hier war es, wo die Mitglieder der Gesellschaft als Zeichen des Mitbesitzes an dem Hause, ihre Wappenschilder anbrachten und deshalb die Schildner zum Schneggen genannt wurden.

Zur Zeit Waldmanns stand die Gesellschaft der Schildner zum Schneggen schon seit langem an erster Stelle der zürcherischen Gesellschaften, an Rang und Ehrenrechten gleichgestellt mit der „Adeligen Stube“ zum Rüden. Diese Höhe ihrer sozialen Stellung ist um so frappanter, als die Gesellschaft im Gegensatz zu den Zünften, im Staatswesen ohne besondere politische Rechte war. Dessen ungeachtet genossen die Schildner zum Schneggen persönlich die Privilegien der

zürcherischen Junker[1], wie auch die Schildnersfrauen im Gegensatz zu der bürger lichen Frauenwelt an keine obrigkeitlichen Kleidervorschriften gebunden waren. Der Schneggen war somit bereits im 15 Jahrhundert der Sammelpunkt der vornehmsten Gesellschaft Zürichs und diente in der Regel auch zu offiziellen Festmahlzeiten, die zu Ehren fremder Gesandter gegeben wurden.

Das Recht, den Wappenschild in die Schildnertafel einzureihen und damit den Mitbesitz am Gemeinvermögen darzutun, war erblich, konnte aber unter gewissen Bedingungen auch testamentarisch oder durch Kauf übertragen werden. Nur dreien, um ihre Vaterstadt ganz besonders verdienten Zürchern ist die grosse Ehre zu teil geworden, dass ihnen die Gesellschaft schenkungsweise erbliche Mitgliedschaft verliehen hat.

Das erste Mal im Jahre 1804 waren es zwei Offiziere, die Obersten Joh. Jakob Meyer[2] zum St. Urban, 1763–1819, und Jakob Christoph Ziegler[3] zum Pelikan, 1768—1859, denen die Gesellschaft diese Ehre zu teil werden liess. Ersterer hat sich 1802 als Stadtkommandant und Leiter der Verteidigung der Stadt Zürich gegenüber den helvetischen Truppen um seine Vaterstadt verdient gemacht. Letzterer erwarb sich die grosse Hochachtung seiner Mitbürger gleich seinem Freunde Meyer als eifriger Offizier im Jahre 1802 und erreichte später in holländischen Diensten den Grad eines Generalmajors. — Im Jahre 1820 endlich war es der durch seine reizenden Dichtungen und künstlerischen Leistungen bekannt gewordene Ratsherr Johann Martin Usteri[4] (1763—1827), welchem die Gesellschaft einen Schild schenkte und damit zugleich ihr grosses Interesse an Literatur und Kunst bekundete.

Die Zahl der Mitglieder der Gesellschaft bestand von Anfang an aus 65 Schildnern; die ältesten urkundlichen Mitgliederlisten beginnen mit den Jahren 1537—1544, der älteste vollständige „Schildrodel" datiert vom Jahre 1559.

Von den in jenen ersten urkundlich beglaubigten Verzeichnissen vertretenen Familien sind heute nur noch die Familien Escher[5] vom Luchs, Escher[5] vom Glas, Keller[5] vom Steinbock, Lavater, von Meiss[5], Meyer[5] von Knonau, Schulthess[6], Werdmüller[5], von Wyss[7] und Ziegler in direkter Nachfolge in der Gesellschaft vertreten.

---

[1] Zeller-Werdmüller, Zürcher. Stadtbücher II p. 256.

[2] Aus der in Stadelhofen wohnenden Branche der Hirschen-Meyer, Vater des als Kriegshistoriker bekannten Stadtrat Wilhelm Meyer-Ott, † 1877; Grossvater von Conrad Ferdinand Meyer.

[3] Vater des Oberstdivisionärs Paul Eduard Ziegler, † 1882.

[4] Mitteilungen aus der Geschichte der Familie Usteri. Zürich 1901. Msk.

[5] Vgl. die Anmerkungen über diese Familien p. 5, 6 u. 7, sowie deren erstes Auftreten in der Gesellschaft: Festschrift 1900.

[6] Diese seit Anfang des 15. Jahrhunderts in Zürich verbürgerte Familie hiess ehemals Cunrat, später Cunrat genannt Schulthess und führte seit Anfang des 17. Jahrhunderts lediglich den Namen Schulthess. Vgl. deren erstes Auftreten in der Gesellschaft im Jahre 1544, Beilage 6 zu v. Muralt, Gesellschaftsvortrag 1863.

[7] Diese bereits im 14. Jahrhundert aus Steuerrodeln bekannte Familie, deren Wappen der Angel, heute noch auf den ursprünglichen Beruf hinweist, gelangte bereits im 16. Jahrhundert zu grossem politischen Einfluss und führt seit Ende des 17. Jahrhunderts den Junkertitel (von Wyss, die beiden Bürgermeister David von Wyss, Vater und Sohn).

Vom Jahre 1559 an ist die Geschichte jedes einzelnen Schildes bis auf den heutigen Tag, begleitet von einer Menge biographischer und genealogischer Notizen lückenlos und chronologisch geordnet, in genannter Festschrift enthalten.

Die Wappentafel zeigt uns das Wappentier der Gesellschaft, die Schnecke, deren gewaltiges Haus aus den Wappen der Schildner aufgebaut ist und zwar derart, dass der kleinste Schild No. 1, der grösste No. 65 entspricht. Die Schnecke überschreitet die Brücke eines Baches, unverdrossen sich des Wahlspruches tröstend:

Lente equidem, tamen attente, gradior; mora nulla est,
Si modo sat bene quo vis cito sat veniens.

Langsam zwar, aber aufmerksam schreite ich, keinen Verzug gibt es,
Komme ich nur wohlbehalten da, wohin es gilt, früh genug an.

Schützend stehen ihr zur Seite die Genien Fidelitas und Concordia,

„Concordia res parvae crescunt, discordia maximae dilabuntur"
Eintracht macht geringe Macht gross; Zwietracht zerstört die grösste,

ruft ihr diese, „Lente sed attente" jene zu und über dem Ganzen ist eine allegorische Verherrlichung des Wesens und Erfolges der Schildner.

Der heraldische Stil des Gemäldes lässt dessen Entstehung in die erste Hälfte des 17. Jahrhunderts datieren, und es ist abermals das Verdienst des verstorbenen Obmanns Georg von Wyss gewesen, an Hand der Zusammenstellung der Wappenschilde das Entstehungsjahr der Tafel mit Bestimmtheit in die Jahre 1629—1638 festgestellt zu haben. Das Gemälde wird wohl demnach eine Gedächtnistafel des Tages sein, an welchem die Gesellschaft im Jahre 1637 die 200jährige Jubelfeier ihres Bestandes festlich beging, entsprechend der damaligen allgemeinen Anschauung, das Jahr 1437 als Stiftungsjahr der Gesellschaft zu betrachten.

Die Wappen der Tafel sind mit No. 1 angefangen die Wappen folgender Zürcher Familien:

1) Meiss, 2) Meyer von Knonau, 3) Escher vom Luchs, 4) Thomann, 5) Wellenberg, 6) Wirz, 7) Ziegler, 8) Rahn, 9) Braem, 10) Escher vom Luchs, 11) Meiss, 12) Holzhalb, 13) Stapfer, 14) Rahn, 15) Wirz, 16) Keller vom Steinbock, 17) Schneeberger, 18) Schmid, 19) Brunner, 20) Wellenberg, 21) Holzhalb, 22) Edlibach, 23) Edlibach, 24) Holzhalb, 25) Ziegler, 26) Wolf, 27) Reinhard, 28) Steiner von Uitikon[1], 29) Meyer von Knonau, 30) Escher vom Glas, 31) Escher vom Luchs, 32) Holzhalb, 33) Hab, 34) Braem, 35) Rubli, 36) Schwerzenbach, 37) Keller vom Steinbock, 38) Ziegler, 39) Werdmüller, 40) Hirzel, 41) Keller vom Steinbock, 42) Grebel v. Maur, 43) Maag, 44) Ott, 45) Escher vom Luchs, 46) Zoller, 47) Meiss, 48) Schärer, 49) Holzhalb, 50) Holzhalb, 51) Stapfer, 52) Lochmann, 53) Werdmüller, 54) Lavater, 55) Escher vom Luchs,

---

[1] Wie bei den Familien von Wyss und von Schwerzenbach hat sich auch bei dieser Familie der Junkertitel bis auf den heutigen Tag erhalten, obwohl alle drei Familien zunftgenössig waren.

56) Meiss, 57) Lochmann, 58) Dietschi, 59) Schmid, 60) Holzhalb, 61) Grebel v. Maur, 62) Grebel v. Maur, 63) Wolf, 64) Escher vom Luchs, 65) Stucki.

Viele genannter Familien sind heute teils ausgestorben, teils in fremden Landen, teils in bescheidenster Lebensstellung; dem Heraldiker und Historiker aber bieten sie ein ausgeprägtes Bild des politischen Lebens der Stadt Zürich zur Zeit des 30jährigen Krieges und zeigen uns abermals, wie stark die Schildner zum Schneggen auch in jener Zeitperiode mit der zürcherischen und eidgenössischen Geschichte verwachsen waren. Es ist bezeichnend, dass es gerade die auf unserer Tafel numerisch am meisten vertretene Familie Holzhalb war, welche das ganze 17. Jahrhundert hindurch den grössten Einfluss auf die zürcherische Politik ausübte. Die Familie, ursprünglich dem Metzgerstande entstammend und durch diesen schon im 15. Jahrhundert zu grossem Wohlstande[1] gelangt, kaufte 1507 die Gerichtsherrschaft Bonstetten und nahm als Besitzer derselben ein neues Wappen an, deren oberes Feld den Wilden Mann (das Haus zum Wilden Mann im Rennweg ist das Stammhaus der Familie), das untere Feld das Wappen Bonstettens zeigt. Zur Reformationszeit und das ganze 16. Jahrhundert hindurch finden wir die Familie stets zahlreich im Rate vertreten, um im 17. Jahrhundert zu den höchsten Staatsstellen zu gelangen. Drei Glieder der Familie bestiegen innerhalb jenes Jahrhunderts den Bürgermeisterstuhl und endlos ist die Reihe von Landvögten, Ratsherren und Zwölfern aus dem tatkräftigen Stamme. Gewandtheit und Tapferkeit, Klugheit und Energie, sowie eine seltene Leichtigkeit und Sicherheit im Verkehr in den höchsten Kreisen, Eigenschaften, die der ganzen Familie eigen waren, erklären auch das vielfache Auftreten von Gliedern dieses Stammes als Gesandte an fremde Höfe.

Auch den schönen Künsten, ganz besonders der Musik, war die Familie zugetan. Es war das spezielle Verdienst des im Jahre 1637 verstorbenen Bürgermeisters Heinrich Holzhalb (Erbauer des Hauses zum Wilden Mann an der Untern Zäunen, jenes prachtvollen Renaissancebaues, den uns Professor Rahn im Zürcher Taschenbuch 1883 so verlockend zu schildern verstand), der agressiven Politik Breitingers gegenüber erfolgreichen Widerstand geleistet zu haben. Es ist bekannt, dass die Wogen des 30jährigen Krieges auch die Eidgenossenschaft nicht unberührt liessen und dass speziell die Städte Bern und Zürich dem siegreichen Schwedenkönig als Verbündete sehr erwünscht gewesen wären. Zumal in Zürich ist dann auch der schwedische Bündnisantrag auf sehr fruchtbaren Boden gefallen und hat den Grund zu einer eigentlichen Kriegspartei gelegt[2]. An deren Spitze finden wir keinen geringeren als das Haupt der zürcherischen Kirche, Antistes Joh. Jakob Breitinger[3] (1575—1645). Dieser hochbegabte Mann war auch der tatsächliche Lenker des damaligen zürcherischen Staatswesens. Er war es, der die damalige Befestigung der Stadt Zürich durchsetzte; auf Breitingers Dringen wurde ein fremder Offizier, Oberst Georg von

[1] Keller-Escher, Neujahrsblatt des Waisenhauses 1904.
[2] Schweizer, Geschichte der schweizer. Neutralität.
[3] Mörikofer, Antistes J. J. Breitinger.

Peblis, † 1650, als Organisator des zürcherischen Militärwesens, zugezogen. Bürgermeister und Räte durften sich ohne Zustimmung dieses streitbaren geistlichen Herrn nichts erlauben.

Im Anschluss an die siegreiche schwedische Armee, mit Hülfe des Schwertes den Katholizismus im eigenen Vaterlande auszurotten, das war das Programm dieses Kirchenfürsten. Wir werden sehen, dass es ihm auch im Kreise der Schildner zum Schneggen nicht an Freunden, aber auch nicht an Feinden fehlte. Letztere waren hauptsächlich die Holzhalb und ihr Anhang. Heute ist diese einst so mächtige Familie in Zürich gänzlich ausgestorben und vergessen und nur in weiter Ferne sollen sich noch Nachkommen dieses stolzen Stammes in bescheidener Lebensstellung finden.

Auch das alte Stammhaus der Familie, das Haus zum Wilden Mann, musste längst dem Zahn der Zeit weichen und machte Zürich um ein wahres Kleinod ärmer.

Sic transit gloria mundi!

Haben wir in den Holzhalb die Hauptvertreter jener immer mächtiger werdenden Zunftaristokratie, so zeigt uns die am zweitstärksten vertretene Familie der Escher vom Luchs [1], dass der zürcherische Junkerstand auch damals noch, trotz der stets mehrenden politischen Einschränkungen, die sich die Konstaffel gefallen lassen musste, immer noch bedeutenden Einfluss ausübte. War es speziell der altzürcherische Stadtadel, der sich in dieser Familie verkörperte, so waren die Familien Meiss [2], Meyer von Knonau [3], Schmid als Besitzer einer Reihe von Gerichtsherrschaften und teilweise ausgedehnten Ländereien, auch mit einem grossen Teile des ausserkantonalen schweizerischen Adels in engster Verbindung.

Die Familie von Edlibach versah Generationen hindurch die Stelle eines Amtmanns des Stiftes St. Blasien. Gleich den Familien Holzhalb und Braem war es auch das Bestreben der Junker Grebel [4] von Maur, Zürich mit fremden Staaten in Verbindung zu bringen. Endlich seien an diesem Platze auch noch zwei andere Familien, die Reinhard und Schneeberger, erwähnt, die zwar noch nicht offiziell der adeligen Stube angehörten, deren gesellschaftliche Stellung, sowie die verwandtschaftlichen Beziehungen zum grössten Teile obiger Junkerfamilien, bereits ein Jahr später ihre Aufnahme in den erlauchten Kreis [5] bewirkte. Fügen wir obigem Kreise noch die Familien Blarer von Wartensee,

---

[1] Der Stammvater dieser Junkerfamilie, Ritter Goetz Escher, erhielt 1433 von Kaiser Sigismund ein neues Wappen mit Luchs im Schild; während die Nachkommen seines Vatersbruders das alte Stammwappen beibehielten und Escher vom Glas bezeichnet werden

[2] Diese Familie ist die einzige noch blühende Zürcher Familie, die bereits vor der Brunschen Staatsumwälzung im zürcherischen Rate gesessen. Sie ist ununterbrochene Besitzerin des Schildes No. 1 auf dem Schneggen.

[3] Gleich der Familie von Meiss ist auch diese Familie ununterbrochene Besitzerin ein und desselben Schildes (No. 2) auf dem Schneggen. Näheres über diese, bereits im 13. Jahrhundert urkundlich erscheinende Familie siehe: Meyer von Knonau, Aus einer zürcherischen Familienchronik, 1884.

[4] Vgl. Heraldisches Archiv 1897 und 1903 Heft 3.

[5] Auch die auf unserer Tafel figurierenden Familien Dietschi, Hab, Rubli und Schärer gehörten zwar der Constaffel, aber sehr wahrscheinlich nur deren äusserm Verbande an. Dessen

Schönau, Breiten-Landenberg[1], Ulm, Zoller, Wellenberg, Stapfer und Stucki bei, so sehen wir, wie nahe die Adelige Stube der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen je und je gestanden ist. Diese Familien, wiewohl auch diese nur als Korporation, genossen gegenüber der übrigen Bürgerschaft ein gewisses Vorrecht in der Vertretung im Rate und führten ohne Ausnahme den Junkertitel; die Souveränität aber gegenüber der Landschaft, d. h. die vollständigste Landeshoheit sowohl in der Stadt selbst, als in der ihr angehörenden Landschaft, die Siegelfähigkeit, das Anrecht auf alle Stellen und Ämter in der Regierung und Staatsverwaltung, alle Offiziersstellen vom Hauptmann an aufwärts, alle geistlichen Ämter und Pfründen, Grosshandel und Industrie etc. waren ein Privileg fast aller vor 1799 verbürgerten Familien. **Rechtlich** bestand unter diesen absolut kein Unterschied; **tatsächlich** jedoch gab es auch hier, abgesehen genannter Junkerfamilien, noch ein Patriziat im eigentlichen Sinne, d. h. eine Anzahl Familien, die infolge ihres Ansehens, politischen Einflusses und Reichtums an der Besetzung der Ämter und Würden, wenn auch nicht ausschliesslich, so doch vorzugsweise Anteil hatten und auch hier waren es wieder hauptsächlich die Schildner zum Schneggen, die neben der Adeligen Stube das Gros dieser Zunftaristokratie lieferten. Unsere Tafel bietet uns auch hiefür wieder, wenigstens für die erste Hälfte des 17. Jahrhunderts ein interessantes Bild jener Familien[2]. Wir haben bereits gesehen, dass es vornehmlich die Familie Holzhalb war, die damals die Spitze dieser Familienherrschaft bildete. Ihnen schlossen sich ebenfalls unter Besetzung der höchsten Staatsstellen hauptsächlich die Familien Braem[3], Keller vom Steinbock[5], Rahn[4] und

---

ungeachtet führten deren Glieder ebenfalls meistens den Junkertitel und waren mit den genannten Familien in engsten verwandtschaftlichen Beziehungen. Übrigens war der Junkertitel, wie früher gesagt, auch vielen andern zunftgenössigen Schildnern zum Schneggen eigen und hat sich in einigen solcher Familien bis auf den heutigen Tag erhalten. (Lt. gefl. Mitteilung des Herrn Dr. C. Keller-Escher)

[1] Diener, Familie von Breiten-Landenberg; Heer, das Haus Landenberg-Werdegg (Zürich 1904, Schulthess & Co.; Studer, die Edeln von Landenberg (1904, Schulthess & Co.).

[2] Von den heute (1904) in der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen vertretenen sog. Patrizierfamilien sind die Familien Escher vom Luchs, Escher vom Glas, Finsler, Füssli, Hess, Hirzel, Keller vom Steinbock, Landolt, Lavater, von Meiss, Meyer von Knonau, von Muralt, von Orelli, Pestalozzi, Rahn, Schulthess, von Schwerzenbach, Werdmüller von Elgg, Wolf, von Wyss und Ziegler bereits vor 1799 in der Gesellschaft vertreten gewesen, während die Familien Bodmer, Bürkli, Cramer, Faesi, von Grebel, Hofmeister, Huber gen. von Biel, Meyer (Hirschen), Meyer (Rose), Nüscheler, Roemer, Stockar, Tobler, Ulrich, Usteri, Voegeli und Zeller ihre Mitgliedschaft im 19. Jahrhundert erwarben. Desgleichen sind die nach der Revolution in Zürich verbürgerten Familien Baumann, Bleuler, Cloetta, Meister, Mousson, Schindler, Steinbuch und Trümpler heute in der Gesellschaft vertreten.

[3] Diese Familie, gleich den Holzhalb, ursprünglich dem Metzgerstande entstammend, gelangte im 16. Jahrhundert zu den höchsten Staatsstellen und hat der Stadt Zürich ebenfalls innerhalb eines Jahrhunderts drei Bürgermeister gestellt

[4] Gleich den Holzhalb und Braem hat auch diese Familie in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts drei Bürgermeister (Vater und zwei Söhne) hervorgebracht, um sich später auch auf wissenschaftlichem Gebiete auszuzeichnen.

[5] Diese Familie, unstreitig zu den ältesten Zürcher Familien gehörend, erhielt 1487 in der Person des Ratsherrn Felix Keller den Reichsadel und ein neues Wappen (Steinbock, an Stelle des frühern Schlüssels).

Wolf[1] an. Drei Familien, die indes hauptsächlich in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts und noch lange später berufen waren, eine führende Rolle zu übernehmen, die Escher vom Glas[2], Hirzel[2] und Werdmüller[3] von Elgg, erscheinen auf unserer Tafel nur je in einem oder zwei Familiengliedern vertreten; die Escher vom Glas durch den Statthalter Conrad Escher, die Hirzel durch den Bürgermeister Salomon Hirzel, die Werdmüller durch General Hans Rudolf Werdmüller (1614—1677) und Ratsherr Christof (1591—1688).

Als intime Freunde von Antistes Breitinger und mit ihm an der Spitze der zürcherischen Kriegspartei begegnen wir neben den Bürgermeistern Braem und Hirzel den beiden Seckelmeistern Hs. Hch. Wirz[4] und Ludwig Schneeberger und endlich dem Obersten Kaspar Schmid von Goldenberg, † 1638. Gleich der Familie Grebel war auch Schmid ein treuer Anhänger Herzog Rohans, unter dessen Oberbefehl er den Oberstenrang erreichte. Seine Nachkommen, obwohl seit Generationen als holländische Offiziere ihrer Heimatstadt entfremdet, sind ihrer altzürcherischen Herkunft dessenungeachtet heute noch sehr bewusst. Der Inhaber von Schild 13, Junker Hans Hch. Stapfer, starb 1670 als letzter seines Stammes; desgleichen sind auch die Familien Thommann, Wellenberg, Brunner, Schneeberger, Braem, Edlibach, Hab, Rubli, Maag, Zoller, Schärer, Lochmann, Reinhard, Dietschi, Grebel von Maur und Stucki wenn nicht ganz, so doch im Mannesstamme oder den hier in Frage kommenden Branchen heute ausgestorben. Die durch einen spätern Nachkommen berühmt gewordene Familie Lavater ist durch den Winterthurer Amtmann Hans Caspar, † 1654, vertreten; die wenige Jahrzehnte später in der zürcherischen Kaufmannschaft zu höchster Stellung gelangte Familie Ott[5] durch den XII. zur Saffran, Hans Balthasar Ott. Zwei Schilde besass auch die Familie Lochmann und zwar noch mit dem alten Stammwappen. Das von der Familie später allgemein geführte Wappen mit der Bourbonenlilie entstammt dem 1654 von Ludwig XIV. dem Obersten Hs. Hch. Lochmann, † 1667, verliehenen Adelsbriefe. Im 17. und 18. Jahrhundert war die Familie Lochmann bekanntlich neben der Familie Werdmüller eine Hauptvertreterin jener in fremden Kriegsdiensten gross gewordenen Militäraristokratie.

Schild 37, im Jahre 1637 im Besitze des Landvogts Adrian Ziegler, † 1654, gehört nebst den Schilden von Meiss, Meyer v. Knonau, Keller vom

[1] Die aus Wollishofen stammende Familie Wolf erlangte 1351 das zürcherische Bürgerrecht und gab der Stadt Zürich in Hans Ulrich Wolf († 1624, Landvogt zu Kyburg etc.) einen der besten Staatsmänner des 17. Jahrhunderts.

[2] Näheres über diese zwei bedeutenden Zürcher Familien siehe in deren Familiengeschichten von Dr. C. Keller-Escher.

[3] Diese, ursprünglich dem Müllerstande entstammende Familie schwang sich bereits im 16. Jahrhundert zu den bedeutendsten Zürcher Familien empor und hat sich später speziell auf militärischem, aber auch kaufmännischem Gebiete ausgezeichnet.

[4] Diese heute noch blühende, aber in der Gesellschaft zur Zeit nicht mehr vertretene Familie, genannt die Engel-Wirz oder Wirz von Uerikon, gehörte in einzelnen Branchen ebenfalls der Adeligen Stube an und führte lange Zeit den Junkertitel.

[5] Diese Familie hat 1770 in der Person des damaligen Ratsherrn, spätern Bürgermeisters Heinrich Ott den ihr von der Kaiserin Maria Theresia angebotenen Reichsfreiherrenstand ausgeschlagen

Steinbock und Werdmüller, zu der kleinen Anzahl von Schilden, die seit 1559 ununterbrochen im Besitze von Trägern einer und derselben Familie, wenn auch in keinem einzigen Falle direkt von Vater auf den Sohn vererbt, sind.

Der Rahmen unserer bescheidenen Arbeit beschränkt sich sachgemäss lediglich auf das Jahr 1637 und die damals in der Gesellschaft vertretenen Familien; die 1900 erschienene Festschrift aber und in noch grösserem Masse die aus berufenster Feder stammende und heute bis zum Jahre 1797 gelangte Serie von historischen Vorträgen über die Gesellschaft zeigt uns, dass die Schildner zum Schneggen mehr als ein halbes Jahrtausend je und je an erster Stelle gewesen und auch heute noch, trotz der gewaltigen politischen Veränderungen, ist die soziale Stellung der Gesellschaft, die ihr historisch gegebene, geblieben.

Les Faucigny de Fribourg.

D'après les notes de l'abbé J. Gremaud et de J. Schneuwly, archiviste.

(Avec Planche IV).

La famille de Faucigny a paru avec éclat à Fribourg pendant le XVe siècle et les premières années du XVIe. Elle était sans doute originaire de la contrée savoisienne dont elle portait le nom, mais il est impossible de la rattacher aux dynastes de Faucigny, qui s'éteignirent vers 1268. Les armes des deux familles sont tout à fait différentes.

Avant de s'établir à Fribourg, les Faucigny habitaient Vevey où on les voit apparaître vers le milieu du XIVe siècle et où ils possédaient une maison, au bourg dit de Villeneuve. Ils étaient bourgeois de cette ville et vassaux des sires d'Oron [1]. Le premier membre connu de cette famille est Aymon qui apparaît en 1358. Il était notaire (clericus) à Vevey. Puis vient Guillaume, probablement son fils, mentionné en 1400 (1399) 5 février et 15 mars [2]. Celui eut un fils Guillerme, donzel, qui vint s'établir à Montagny, près Payerne, et avait épousé Alexie, fille de Jean de Broc, de Gruyère, qui était veuve en 1398 [3]. Ces époux laissèrent trois fils: Aymon, Théobald et Pierre. Aymon, donzel, était en 1417 membre du Conseil de Vevey, châtelain de Corsier pour les nobles de Compey qui possédaient la coseigneurie de la paroisse de Corsier [4]. Il fut reçu bourgeois de Fribourg le 13 octobre 1398. Il était notaire à Fribourg et à Vevey [5]. Il mourut probablement à Vevey.

Aymon eut un fils: noble Pierre de Faucigny qui résida d'abord à Vevey où il contracta deux mariages. Il perdit successivement ses deux premières

---

[1] Manuaux de la ville de Vevey.
[2] Enveloppe du compte des trés. de 1406, Fontaine.
[3] Premier livre en papier, de bourgeoisie, p. 90 verso.
[4] D. Martignier, Vevey et ses environs au moyen-âge, p. 77.
[5] 1406, 1442, p. 908.

femmes qui furent ensevelies dans l'église de St-Martin de Vevey. Il vint plus tard à Fribourg dont il reconnaît la bourgeoisie le 5 juin 1424 et qu'il assigne sur sa maison située à la rue du Marché au bétail[1]. Le 1er octobre 1445 il loua cette maison[2]. En troisième noce, il épousa Isabelle, fille de Jacques de Praroman, de Fribourg, et de Jeannette Lombard, et veuve de Jean d'Affry (1438). Elle était mère de Vullierme d'Affry et grand'mère de Louis d'Affry, qui fut neveu et héritier de Pétermann de Faucigny.

Pierre survécut à sa femme dont il avait eu trois enfants: Pétermann, Catherine et Marguerite. Il fit son testament à Fribourg le 14 décembre 1444 entre les mains du notaire Calige[3].

Il institua son héritier universel son fils Pétermann mineur et légua à chacune de ses filles mineures aussi 400 florins du Rhin. Dans la „gieta" des bourgeois de Vevey, non habitants, en faveur du bailli de Chablais en 1454 ces héritiers payèrent 4 sols[4].

Catherine de Faucigny épousa Jean Mossu, elle était veuve en 1474, et Marguerite de Faucigny, Pétermann Velga, elle était veuve en 1474.

Pétermann de Faucigny joua un rôle considérable à Fribourg; il entra dans le Conseil des Soixante en 1464 et dans le Petit Conseil en 1469; la même année il fut créé chevalier, et ensuite nommé bourgmaistre en 1471. Il remplit les fonctions d'avoyer de la République pendant dix-huit années, à sept reprises différentes: 1478-79, 1480-83, 1486-90, 1493-96, 1498-1501, 1504-07, 1510-11[5].

Pétermann de Faucigny épousa le 10 mai 1476 Barbe, fille de l'avoyer Rodolphe de Vuippens. Elle mourut en 1498 sans lignée.

Pendant sa longue carrière, Pétermann fut employé dans toutes les affaires importantes de l'Etat. Il eut surtout à remplir de nombreuses missions, soit dans les Diètes fédérales, soit auprès des puissances étrangères. Il fut chef des troupes fribourgeoises à la bataille de Morat en 1476[6]. Il devait cette haute influence à ses qualités personnelles aussi bien qu'à sa fortune et à sa parenté avec les premières familles de Fribourg.

---

[1] Grand livre en parchemin, p. 45[2], 1426.

[2] Manot, notaire.

[3] No 33, p. 94 verso.

[4] Martignier, Vevey et ses environs au moyen-âge, p. 77.

[5] La nomination aux charges se faisait le jour de la fête de St-Jean Baptiste.

[6] Il rapporta de cette bataille une coupe qu'il léga à l'église de Bourguillon. Nous donnons ici les passages de son testament qui en font mention:

Extrait du testament de Petermann de Faucigny.

In dem Namen der unzerteyllten drufalltigkeytt, Gott vatters, Suns, vnnd heyllgenn geystes Amen, Vonn us ungehorsamkeyt des ersten geschöpfften menschenn Ade, aller sin Nachvolgender Sam der tödlichen beherschung unnderworffen, ... Darumb so hab Ich Petermann von foussigni Ritter, zu diser zitt Schultheiß der Statt fryburg In Öchtland, Loßner Bistumbs, mitt langer zittlicher gutter vorbetrachtung .... min ordnung, Testament unnd letsteun willenn gemacht..............

Item Ordnen Ich unnser liebenn frouwenn uff Burglen (Eglise de la Sainte Vièrge à Bourguillon [Bürglen] près Fribourg) minen kelch den Ich von Murten hab gebracht, unnd will

Comme nous l'avons dit plus haut, la mère de Pétermann, Isabelle de Praroman, avait épousé en première noce Jean d'Affry dont elle eut un fils, Guillaume d'Affry, qui commanda la garnison fribourgeoise à Morat en 1476, et qui était ainsi le frère utérin de Pétermann, son fils Louis d'Affry fut avec Rodolphe et Sébold de Praroman ses héritiers.

Pétermann de Faucigny mentionne, dans son testament, son cousin Claude de Faucigny qui appartenait sans doute à la branche des Faucigny de Payerne, mais dont nous ne connaissons pas la filiation. Il l'institue son légataire et l'héritier de son nom. En 1515 Claude était entré au Grand Conseil. Le 6 avril 1517 il est reconnu bourgeois de Fribourg. Il épousa Louise Mestral dont il eut un fils Pétermann II [1]. Claude était déjà mort après la St-Jean 1517, sa femme épousa en seconde noce N. Sébastien de Diesbach (1518-1521) [2].

N. Pétermann II de Faucigny, chevalier, apparaît comme mineur dans les années 1518-1521 [3].

Il épousa Jaquette, fille de Girard Mestral, seigneur de Combremont et avoyer de Payerne [4]. En 1554 il avait déjà dissipé sa fortune [5]. Pétermann eut un fils N. Humbert de Faucigny, cité en 1554 janvier 12.

Les armes de Faucigny étaient d'azur à 3 têtes barbues de carnation coiffées d'un chapeau, ou bonnet à pointe, de gueules et habillées du même, posées deux et une. Il existe plusieurs variantes de ces armes. Voici ce que nous trouvons dans nos différents armoriaux: Armorial manuscrit de Mulinen, à Berne:

1) d'azur à 3 têtes barbues de carnation habillées de gueules coiffées du même avec reverts d'or.

2) d'azur à trois têtes d'argent.

Armorial Gaschet: de gueules à 3 têtes barbues de carnation, habillées et coiffées d'or reverts d'argent. Armorial vaudois (de Mandrot): d'azur à 3 têtes barbues de carnation habillées et coiffées de gueules. Armorial du canton de Fribourg (P. Appollinaire et de Mandrot): d'azur à 3 têtes barbues d'argent habillées et coiffées de gueules reverts d'argent.

Nous reproduisons ici trois documents héraldiques de cette famille. Le premier est un vitrail actuellement au Musée cantonal de Fribourg (Planche IV). Dans le catalogue manuscrit de ce Musée nous trouvons à la page 113 sous le

---

daß min usrichter den verguldenn, min wappenn doruff stechenn, unnd darzu uff demselben graben lassenn, wie derselb vor Murten an der slacht y gewunnenn, unnd Ich den doselbs gegebenn hab, die priester so ye doruss celebrieren, ermanend, der biderbenn lüten so doselbs an der slacht umbkommenn sind truwlichen zu gedennckenn.

. . . .

Gebenn uff den heylgenn wienachts abend was der vyer unnd zwantzigost tag decembers Im Jar Gezallt von der heyllsammenn geburtt Christi unnsers liebenn herrenn fünnffzechenn hunndert vnnd druyzechenn Jar. (Registre notarial de Jost Zimmermann, 1503—1522 No. 118; Archives d'Etat, Fribourg).

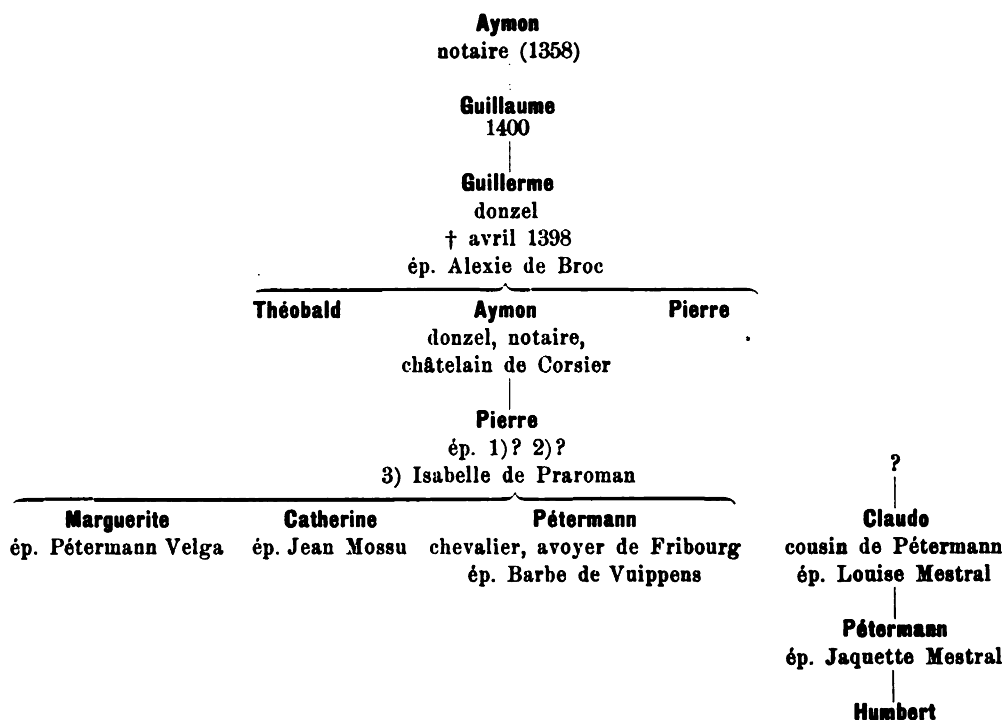
[1] Jean Hecht, notaire.

[2] Transaction signée Gachet (archives et parchemins de Diesbach. Arch. cant. Frib.).

[3] Arch. de Diesbach (parchemins).

[4] Jean Hecht, notaire (1549).

[5] Gerfer, Testament, Stadtsachen B No 122.



nº 63, les indications suivantes: Vitrail de Petermann de Faucigny avoyer de Fribourg, commandant des Fribourgeois à Morat. Fin du XVe siècle. Provient (ainsi que plusieurs autres) de l'église de St-Loup, en 1882.

L'écu est d'azur à 3 têtes d'argent habillées et coiffées du même aux reverts d'hermine.

L'inscription qui est au bas du vitrail est la suivante: Her Wilhelm vom Nuwenhüs Kaplan zu St-Wolfgang MCCCCXXXXII. Nüwenhus: aujourd'hui Neuhaus. En 1448 il y avait une famille Nuwenhüs à Fribourg au quartier du Bourg et une autre à Garmiswyl (paroisse de Guin)[1].

Une petite notice sur la chapelle de St-Loup se trouve dans le Dictionnaire des paroisses catholiques du canton de Fribourg par le P. Appolinaire. Il y est question de Petermann de Faucigny[2].

Le second document héraldique que nous donnons ici se trouve au pied du grand crucifix donné par Petermann de Faucigny et qui se



fig. 1

[1] Voir: Bevölkerungs- und Vermögensstatistik in der Stadt und Landschaft Freiburg um die Mitte des 15. Jahrhunderts, par le Dr Ferd. Buomberger, dans les Freiburger Geschichtsblätter 6. und 7. Jahrgang, pages 205 et 220.

[2] Tome VII p. 95-101.



fig. 2

trouvait primitivement sur le cimetière de St-Nicolas, où on le voit figurer sur le plan de Martin Martini. En 1825 il fut transporté sur le cimetière de St-Pierre, maintenant il se trouve à l'extrémité de cimetière actuel de la ville.

Un petit écu arrondi, portant les trois têtes, est suspendu par une courroie à une banderolle (fig. 1), la courroie porte l'inscription en minuscules gothiques: *Petermann von Foucygnie*, la banderolle porte la date 1484 avec les 4 renversés. Le tout est en bronze. Le 9 décembre de la dite année Benoit de Montferrand évêque de Lausanne bénit ce crucifix, et pour exiter la dévotion des fidèles il l'enrichit de précieuses reliques, et accorda des indulgences à ceux qui viendraient le vénérer en récitant certaines prières. Des concessions semblables furent faites par 6 cardinaux le 19 mars 1488, et par le cardinal Raymond, légat apostolique en Allemagne, le 9 mai 1502.

Le troisième monument héraldique que nous donnons ici (fig. 2) est le panneau de la première forme des stalles de l'église de Notre-Dame à Fribourg. Il porte au centre d'un motif de style gothique flamboyant, très fouillé, un médaillon aux armes de Faucigny, l'écu d'azur est chargé des 3 têtes barbues au naturel, et coiffées de bonnet de gueules, il est surmonté d'un casque et entouré de lambrequins très découpés, le cimier est formé d'une tête semblables à celles de l'écu, et portée par un très long cou.

Ces stalles furent exécutées pendant les années 1506 et 1507, elles portent les armes de leurs donateurs tous membres du Conseil souvrain, ou représentant de familles nobles de la ville. Petermann de Faucigny était alors avoyer de Fribourg.

Encore le sceau du maire Robert.

Par Jean Grellet.

Depuis la publication de notre article sur le sceau du premier maire de La Chaux-de-Fonds M. Kasser, directeur du Musée de Berne a bien voulu nous communiquer une hypothèse qui ne manque pas d'ingéniosité. Il se demande si le graveur n'a pas voulu représenter dans les 1er et 4me quartiers des armoiries en question un four à chaux comme armes parlantes de La Chaux-de-Fonds. La superstructure en forme de cheminée semble en effet moins bien s'adapter à

une ruche d'abeille qu'à un four; les deux monticules qui se trouvent sous le dôme ne s'expliquent guère dans une ruche, mais dans un four ils pourraient représenter des mottes de chaux.

Les étymologistes à la vérité expliquent la dérivation des nombreux noms composés de *Chaux* que l'on retrouve des deux côtés du Jura et ailleurs encore de différentes façons. Pour les uns il s'agit d'habitations recouvertes primitivement de toits de chaume (*Kalm, Calma*); d'autres croient que ces localités empruntent leur nom à des lieux dénudés ou chauves *(Calvus)* de la montagne dont les premiers habitants avaient tiré parti pour s'y établir; d'autres n'y voient qu'un dérivé du latin *Culmen* désignant le sommet d'une montagne ou, d'une manière générale, un lieu élevé; d'autres etymologistes enfin constatent que toutes les localités du nom de *Chaux* ou d'un de ses composés sont situées dans les hautes vallées, soit dans le territoire qui, lors de la formation du premier royaume de Bourgogne, échut aux Burgondes, peuple vivant essentiellement des produits de la chasse et des troupeaux, tandis que les Gallo-romains s'établirent de préférence dans les basses vallées où l'on trouve fréquemment des noms dérivés de *villa* (Villers, Villiers, Sonvilier etc.). Ils en tirent la conséquence que *Chaux* doit dériver du mot par lequel les Gallo romains désignaient, par antithèse à leur propre demeure, *villa,* les huttes des barbares soit: *casa,* qui par la transformation ordinaire de *ca* en *cha* et de *a* en *au* serait devenu chaza, puis *chaulx* et *chaux.*

Quoi qu'il en soit de ces différentes explications, les étymologistes ne sont d'accord que sur un point en ne trouvant aucun rapport entre le nom de *Chaux* et le produit calcaire, la chaux. Mais si nous sommes si peu fixés aujourd'hui sur la vraie signification des *Chaux,* nos ancêtres du 17me siècle l'étaient encore bien moins, aussi n'y aurait-il rien de surprenant à ce que le maire Robert, voulant donner des armes parlantes à La Chaux-de-Fonds se soit laissé guider par une interprétation simpliste du nom de la cité des montagnes neuchâteloises. Il n'aurait fait en cela que suivre une coutume très répandue, car la plupart des armes parlantes sont basées sur une simple consonance en dehors de toute préoccupation étymologique. Ainsi pour ne citer que quelques exemples les Vouga, en adoptant un navire comme emblème, ont pensé à « voguer » et non à « vouge » (serpe) étymologie de leur nom; les Perrin en adoptant des coquilles de pélerin ont ignoré que Perrin n'était primitivement qu'un simple prénom. De même Schaffhouse qui n'est qu'une corruption de Schiffhaus devrait plus logiquement porter dans ses armes un navire qu'un bélier. Les exemples pourraient être multipliés à l'infini.

Nous croyons donc que l'idée de M. Kasser mérite toute attention et sommes disposé à admettre que dans la première tentative de donner des armes à La Chaux-de-Fonds on avait choisi comme emblême parlant un four à chaux. Cette constatation que le 1er et le 4me quartier de l'écusson constituent bien les armes du village natal de Robert nous confirme dans l'idée émise que nous nous trouvons en présence d'un sceau destiné aux actes de la mairie et non d'armoiries de famille.

Armoiries valaisannes à Valère.

Peintes par R. A. Nuscheler.

Description des armes :



fig. 3 fig. 4

Fig. 3. *Martigny,* de gueule au lion rampant d'argent portant un morteau d'or.

Fig. 4. *Viège,* parti de gueule et d'argent aux lions affrontés argent et gueule. (Argent sur gueule et gueule sur argent).



fig. 5 fig. 6

Fig. 5. *Entremont,* d'azur au bouc saillant d'argent transpercé d'une épée de même sur 4 monts de sinople.



fig. 7 fig. 8 fig. 9



fig. 10 fig. 11

Fig. 6. *Rarogne,* de gueule au ceps naturel feuillée a deux branches portant la première un raisin blanc, la seconde un raisin bleu-violet.

Fig. 7. *Conthey,* d'argent à deux lions affrontés de gueule portant une épée d'or en pal.



fig. 12



fig. 13



fig. 14

Fig. 8. *Hérens,* d'azur cantonné en chef de deux étoiles d'or, en pointe au belier d'argent passant sur trois monts de sinople.

Fig. 9. *Sion,* parti d'argent et de gueule, au premier à deux étoiles en pal de gueule.



fig. 15 fig. 16

Fig. 10. *Sierre,* de gueule au soleil d'or.

Fig. 11. *Loèche,* de gueule au griffon d'or au culetailes d'argent brandissant une épée d'or.

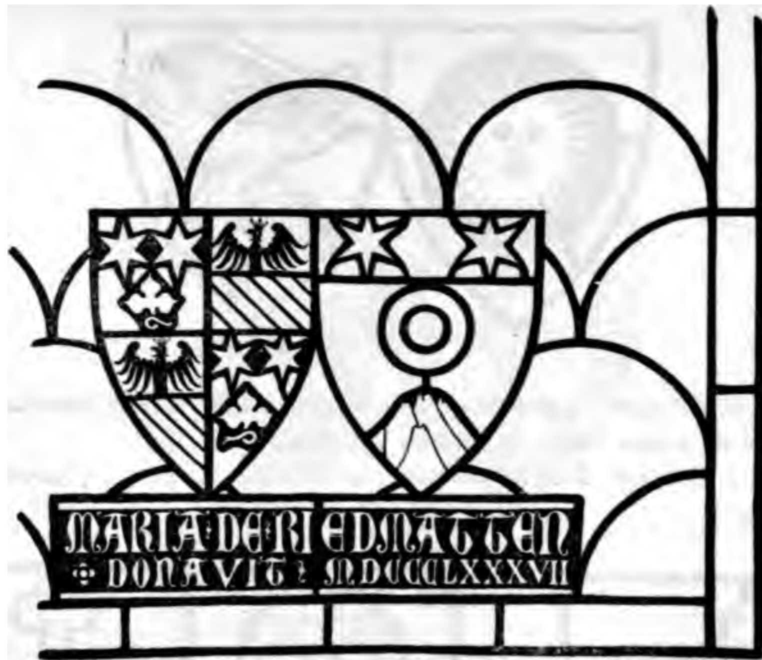


fig. 17

Fig. 12. *Valère,* de gueule à l'église d'argent maconnée ajoutée de sable.

Fig. 13. *Monthey,* d'or à un arbre de sinople sur trois monts de même.

Fig. 14. *St-Maurice,* parti d'azur et de gueule à la croix treflée d'argent sur le tout.

Fig. 15. *Conches,* coupé de gueule et d'argent à la croix patée de l'un en l'autre argent sur gueule et gueule sur argent.

Fig. 16. *Brique,* d'or au dragon éployé de sable, couronné, coleté d'or.

Fig. 17 stellt die Stifterwappen dieser wahrhaft mustergiltigen heraldischen Serie Nüschelers dar. *Red.*

Nachtrag.

Zu unserm Artikel: **„Zur Geschichte des badischen Wappens“**, Heft 3 1903, erhielten wir über die Zuweisung der einzelnen Grabsteine von Herrn Dr. R. Wackernagel folgende Richtigstellung. Es handelt sich um zwei Allianzen, die zu unterscheiden sind:

1) Katharina, geb. v. Thierstein, vermählte Hochberg, † 1385.

2) Alix, geb. Markgräfin, vermählte Thierstein.

Über die Zuweisung der Steine im Historischen Museum an die eine oder die andere finden sich Angaben im Textbuch von 1894 Seite 239 f. Seitdem fand ich, dass die Zeichnung bei Büchel mit dem im Historischen Museum be-

findlichen Steine nicht übereinstimmt. Danach wäre also Alix im Steinbild des Historischen Museums, Katharina in der Zeichnung des alten Steines bei Büchel und in dem 1597 erstellten Tischgrab im Münster zu erkennen. *K. G. S.*

Kleinere Nachrichten.

Die heraldischen Deckengemälde von Cintra. Im Anschluss an Originalzeichnungen, welche Königin Amalia in dem alten portugiesischen Königsschloss von Cintra aufgenommen hat, ist ein Prachtwerk erschienen, in welchem auf einer grossen Farbentafel die Wappen des Plafonds der Sala dos Brazões wiedergegeben sind. Nicht weniger als 81 bunte Schilde zieren die Decke; eine sorgfältige Übersicht, Beschreibung und Erklärung ist der Reproduktion beigegeben. Die Publikation ist in der Nationaldruckerei zu Lissabon unter dem Titel: „O Paço de Cintra 1903" erschienen.

Die **Rivista del Collegio araldico,** deren Erscheinen wir s. Z. angekündigt haben, hat ihren ersten Jahrgang in zwölf Lieferungen, welche die stattliche Seitenzahl von 790 Seiten aufweisen, beschlossen. Sie enthält eine höchst mannigfaltige Sammlung von Aufsätzen, welche päpstliche Heraldik, Genealogie, Orden, Titel u. s. w. beschlagen. Wer sich mit diesen Gegenständen im Gebiet der romanischen Länder befasst, wird in Zukunft nicht umhin können, sich der neuen Zeitschrift zu bedienen.

Ex-libris. Ein junger Künstler, in Zürich und Darmstadt ausgebildet und den Lesern der „Schweiz" durch zahlreiche, wohlgelungene Illustrationen bereits bekannt, Ernst Tobler, hat sich in Zürich niedergelassen und hat daselbst schon eine Reihe schöner Ex-librisblätter geschaffen. Wir empfehlen seinen Stift unsern Mitgliedern und Abonnenten, die sich ein Bibliothekzeichen in modernem Stil verschaffen wollen.

Heraldische Medaillenreverse. Eine Auswahl vortrefflicher heraldischer Typen aus Hans Frei's «Oeuvre» bietet uns Tafel I. Wenn auch das figürliche Element bei den Medaillen dieses Künstlers die Hauptsache ist, so verdienen trotzdem auch die übrigen Kompositionen dieses tüchtigen Stempelschneiders der Schweiz lebhaftes Interesse. Die klassische Einfachheit, die reine Kontur, der weiche Schnitt unterscheiden Freis Erzeugnisse vorteilhaft vor allen andern Medaillen, die zur Zeit in unserm Land erzeugt werden. Wir hoffen sein Stil dringe durch und verdränge die geringe Ware, die hauptsächlich in Gestalt von offiziellen Medaillen bei allerhand patriotischen Feiern den Markt geschmackverderbend überschwemmt hat.

Zunft zu Brodbecken in Basel. Im Jahre 1895 beschloss der Vorstand E. E. Zunft zu Brodbecken, dem ehrwürdigen Wappenbuche der Zunft einen seinem geschichtlichen Werte entsprechenden neuen Umschlag erstellen

zu lassen, der gleichzeitig auch ein Denkmal des Kunstgewerbes unserer Zeit sein sollte. So entstand von der kunstfertigen Hand des hiesigen Goldschmiedmeisters Ulrich Sauter, nach Zeichnungen des Künstlers Albert Wagen, der massive, silber-getriebene Buchdeckel, der nun, von der Zunft im Basler Historischen Museum deponiert, aller Welt Kunde gibt von dem hohen Stand der Basler Goldschmiedekunst und nicht minder auch vom künstlerischen Sinn des löbl. Zunft-Vorstandes. Die Zunft hat nun ein Heftchen herausgegeben, das eine Abbildung des Buchdeckels in Lichtdruck und einen Begleittext aus der Feder von Dr. Karl Horner bringt. (Basl. Nachr. 1903 Nr. 303).



fig. 18

Un sceau ecclésiastique suisse. Si notre petit pays est riche plus qu'aucun autre peut-être en sociétés et en associations de tout genre qui toutes, ou à peu près, possèdent leur sceau et leurs emblêmes, il est à regretter que parmi ceux-ci, il y en ait si peu qui aient une réelle valeur artistique ou héraldique.

Aussi nous a-t-il paru intéressant de faire connaître aux lecteurs des *Archives héraldiques suisses* le sceau vraiment remarquable que possède depuis quelques années une des Eglises protestantes de la Suisse.

L'Eglise évangélique libre du Canton de Vaud est née à la suite de la démission d'une partie des pasteurs vaudois en novembre 1845; elle a été organisée régulièrement par la constitution qu'elle s'est donnée le 12 mars 1847 et qui a pour bases essentielles le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat et les idées ecclésiastiques d'Alexandre Vinet.

Jusqu'en 1897 l'Eglise libre du Canton de Vaud ne possédait, — comme beaucoup d'autres Eglises et sociétés religieuses — qu'un sceau très simple et sans aucun cachet artistique.

A l'occasion de l'anniversaire des cinquante ans de sa fondation, quelques membres de cette Eglise lui firent don d'un sceau nouveau, dont le dessin avait été demandé au peintre vaudois bien connu, M. Eugène Burnand, qui accepta de s'en charger, et avec autant de complaisance que de talent mena le projet à bonne fin. Son dessin si gracieux et si réussi à tous égards fut remis à l'habile graveur qu'est son beau-frère, un autre artiste suisse, M. Théodore Girardet.

M. Burnand a choisi la forme en amande comme la plus heureuse pour un sceau ecclésiastique. Il a conservé de l'ancien sceau l'idée générale, mais en a opéré une transformation complète. Les inscriptions sont mieux disposées et ne contiennent aucune abréviation. Enfin le passage choisi comme mot d'ordre de l'Eglise et qui indique sa raison d'être est transcrit en toutes lettres au lieu d'une simple mention de sources, comme précédemment. *G. A. Br.*

Heraldische Ausstellung. In Mitau wurde im Oktober des vergangenen Jahres die erste russische Ausstellung für Heroldskunst und -Wissenschaft ver-

austaltet. Sie umfasste eine grosse Menge von Originalien und Reproduktionen aus dem Gebiet der Waffenkunde, Heraldik, Sphragistik, Genealogie, Numismatik und Ex-libriskunde. Eine besondere Abteilung der Ausstellung war der Heraldik in Kunst und Gewerbe gewidmet. Auch Erzeugnisse schweizerischer Künstler waren zu sehen. Ein Katalog in deutscher Sprache von ca. 250 Seiten gibt nähere Auskunft. In der Organisation dieser Ausstellung steckte eine enorme Arbeitsleistung, die den Herren Mitgliedern des Komitees nicht warm genug kann verdankt werden.

Wappen des Exlibris-Klub Basilea. Auf Tafel II dieser Zeitschrift bringen wir in vortrefflichem Stahlstichprägedruck eine Wappenscheibe, ausgeführt von Glasmaler Emil Gerster in Basel. Das stilistisch und koloristisch vorzügliche Original wurde vom Exlibris-Klub seinem kunstsinnigen und opferwilligen Verleger, unserm Mitgliede, Herrn Fritz Amberger in Zürich, gestiftet. Die „Schweizerischen Blätter für Exlibris-Sammler", die schon früher in diesem Archiv erwähnt worden sind, stehen nunmehr im III. Jahrgang und enthalten stets mustergiltige Reproduktionen zahlreicher heraldischer Blätter schweizerischen Ursprungs, die auch für unsere Leser von Wert und Interesse sind.

Bauern- und Handwerkerwappen. Berichtigend schreibt unser Mitglied, Hr. Pfr. Gerster, das 1903 p. 105 unter Fig. 26 abgebildete Wappenbild sei kein Spaten, sondern eine Pflugschar, wie solche auf geschliffenen Bauernscheiben oft vorkommen; Fig. 31 sei kein Hack-, sondern ein Gerbermesser, wie es sich öfters in Schilden der Zünfte und Handwerke finde. Wir verdanken hiemit diese Aufklärung.

Das Wappen von Gross. Auch in Einsiedeln hat die heraldische Forschung Freunde und verständnisvolle Anhänger gefunden. Zeuge: ein Leitartikel des Einsiedler Anzeiger 1904 Nr. 24, in welchem Hw. P. Odilo Ringholz einer der neuen, am Rathaus von Einsiedeln angebrachten Schilde, der sog. Viertel, einer eingehenden Würdigung historischer, etymologischer und heraldischer Richtung unterzieht. Er verwirft die von der Genossengemeinde bevorzugten Tannen mit Recht — es gibt schon genug Wappen mit Tannen darin — und befürwortet den Storchenschnabel.

Bücherchronik.

Le Comte Guillaume de Portes, par Conrad de Mandach, Lausanne E. Payot et Cie.

Die interessante Arbeit des gelehrten Verfassers, dem wir schon eine flotte Monographie über den hl. Antonius von Padua verdanken, gibt uns das Lebensbild eines Waadtländer Militärs, der den Holländer Krieg kurz vor dem Ausbruch der Revolution und die schweizerischen Wirren mit erlebt hat. De



Heraldische Medaillenreverse

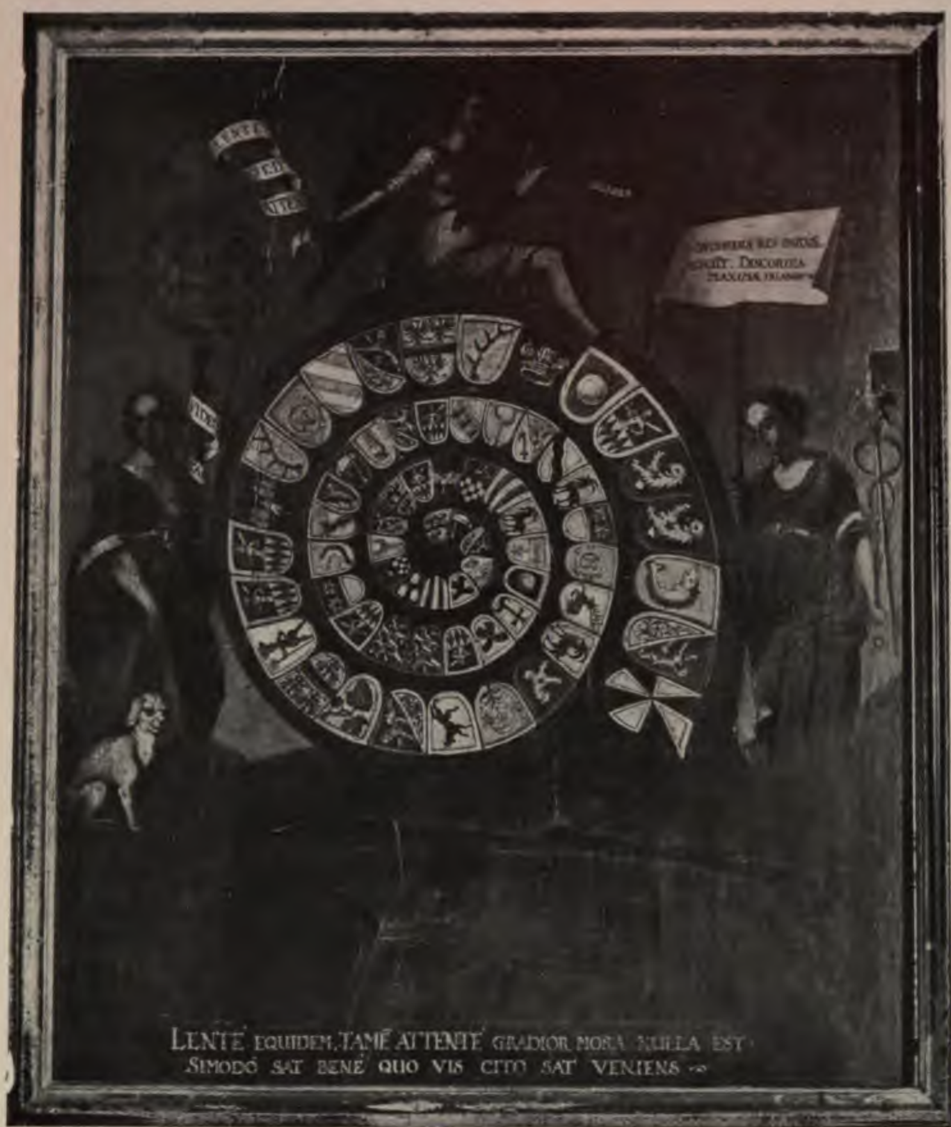
von Hans Frei in Basel.



Wappen des Ex libris Club „Basilea“

nach einer Scheibe von Emil Gerster, Glasmaler in Basel.





Wappentafel der Schildner zum Schneggen in Zürich
1637



Les Baillis de Vaud

Humbert Cerjat

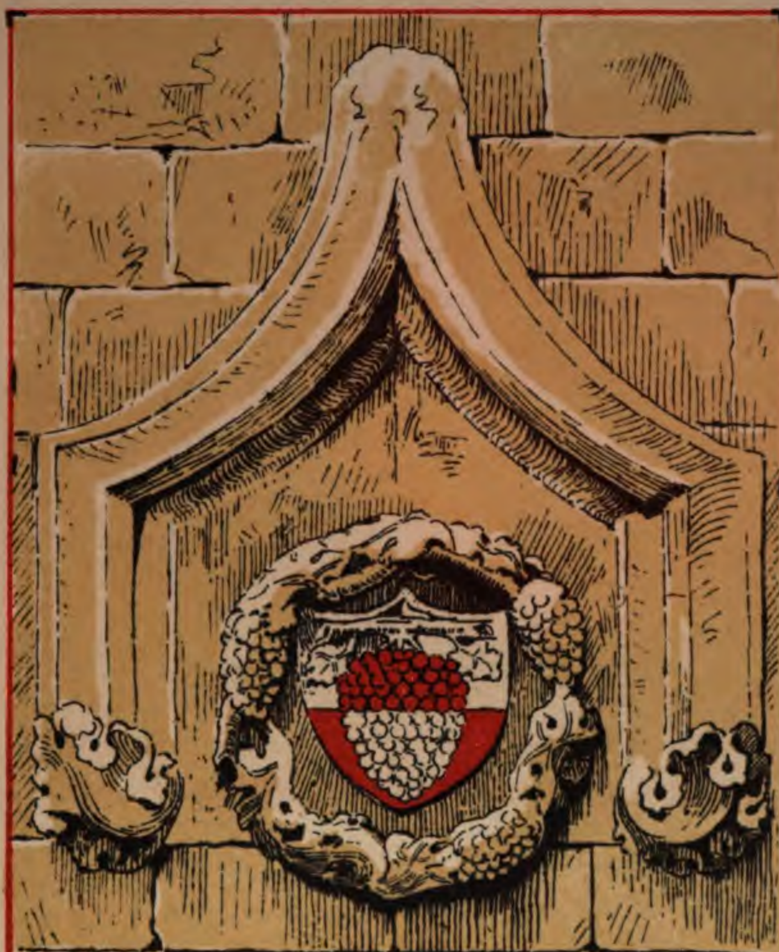
Chevalier seigneur de la Molière et coseigneur de Combremont. Le Pays de Vaud formait un des baillages du duché de Savoie; il avait à sa tête un bailli nommé pour deux ans. Humbert Cerjat fut appelé quinze fois à remplir ces fonctions de 1450 à 1487. Il était né vers 1420 et appartenait à une très ancienne famille de Moudon. Il fut un zélé défenseur des libertés de son pays.

Il mourut vers 1490.

Forney

Spécimen du «Calendrier héraldique vaudois»

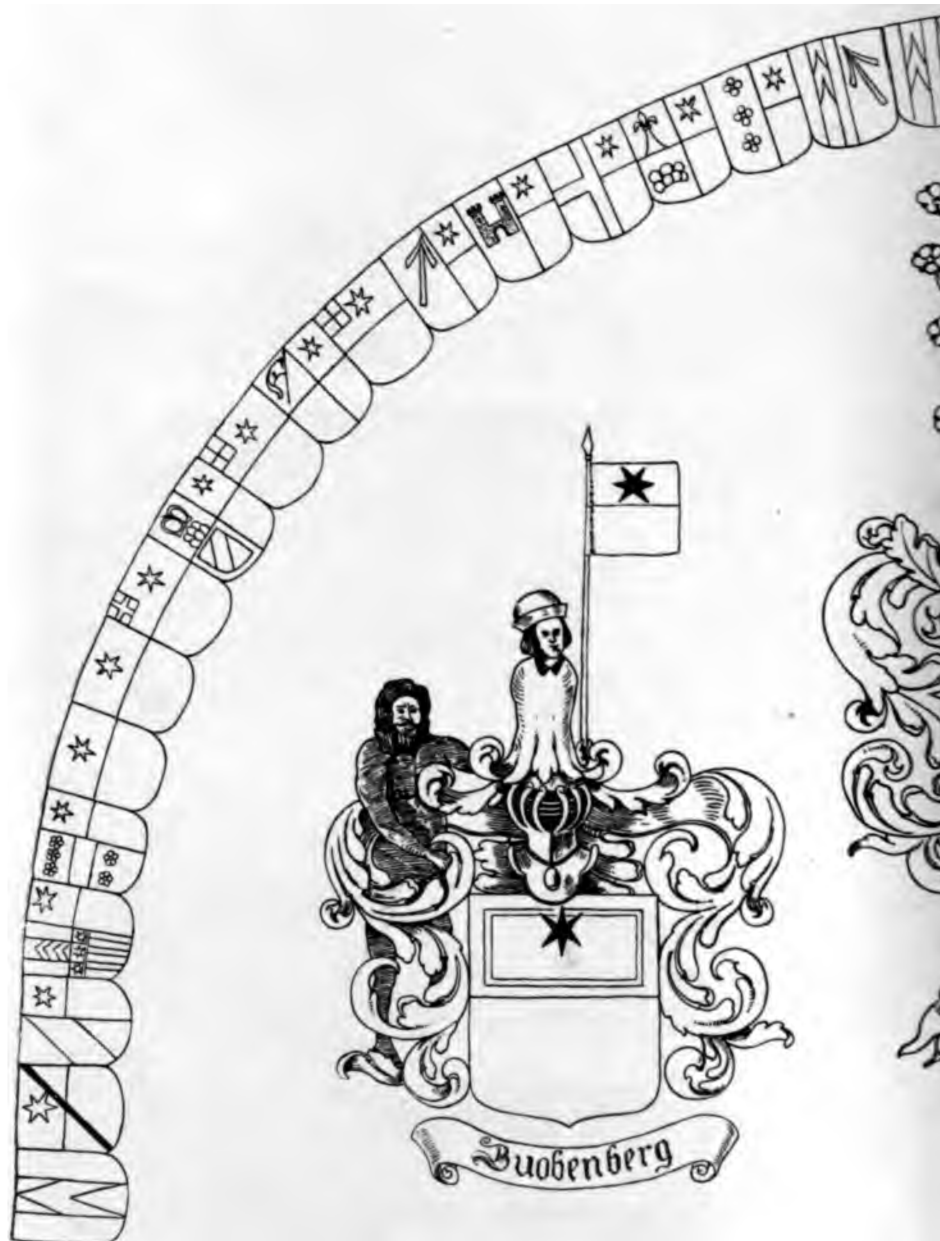
(fac-simile des armoiries peintes sur le diplôme impérial concédé à la famille Cerjat en 1415 par l'empereur Sigismond)



Cully

Chef-lieu du district de Lavaux faisait autrefois partie de la grande paroisse et commnne de Villette dont il formait un „ quart “. En 1824 il fut constituée en commune particulière. Les armes de Cully sont : coupé de gueules et d'argent à la grappe de raisin de l'un en l'autre.

Spécimen du «Calendrier héraldique vaudois»
(sculpture du XVe siècle existant sur l'ancienne maison de ville de Cully)



Die Wapp

(vide 1903 Heft 4: «Die W



irche von Spiez

irche von Spiez», von Otto Hahn)

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang / Année XVIII Heft 2.

Das Familienbuch des Gardehauptmanns Ritter Jost Segesser.

Von Dr. Hans A. v. Segesser und Dr. Robert Durrer.

Hiezu Tafel VII und Stammtafel.

Ritter Jost Segesser, Herr zu Baldegg (ca. 1529—1592), der Verfasser des zu besprechenden Familien- und Wappenbuches der Segesser von Brunegg, ist der jüngere Sohn zweiter Ehe Hans Ulrichs IV., des letzten Herrn zu Brunegg, und der Elisabeth von Breiten-Landenberg [1]. 1543 war er Waise, sein Vetter und Vormund, der Gardehauptmann Jost von Meggen, nahm ihn mit seinem ältern Bruder Albrecht mit nach Rom, wo er beiden eine selten sorgfältige Erziehung angedeihen liess und die jungen Männer in die intellektuellen Kreise der ewigen Stadt einführte. Meggen starb 1559, die beiden Segesser erhielten gemeinsam das Kommando der Schweizergarden zu Rom und Ravenna.

Seit 11. Februar 1566 allein Hauptmann der Römergarde, wurde Jost Segesser 1587 Generaloberst aller Schweizertruppen in päpstlichen Diensten [2]. Unter vier Päpsten bekleidete er bis 1592 ehrenvoll seinen Posten, seine Berühmtheit erlangte er aber besonders als gewandter, feiner Diplomat. Er war zu verschiedenen Malen Gesandter der katholischen Orte in Rom und an den italienischen Höfen, insbesondere in Florenz und Mantua, und während der Vakanz der Nuntiatur war er mehrere Jahre lang ständiger Geschäftsträger des Papstes in der Schweiz. Die schweizerischen und insbesondere die italienischen Archive legen für seinen Einfluss, sein hohes Ansehen und seine umfangreiche Tätigkeit beredtes Zeugnis ab [3]. Jost Segesser ist einer der grössten Schweizer seiner Zeit.

Er heiratete in erster Ehe Anna Seematter von Sitten, eine Grossnichte des berühmten Kardinals Matthäus Schinner, in zweiter Ehe Afra von Fleckenstein und starb nachdem er das Kommando der päpstlichen Schweizertruppen seinem ältesten Sohne Stephan Alexander übergeben hatte, am 8. Juni 1592 auf

---

[1] Siehe beigefügte Stammtafel.

[2] Breve d. d. 16. April 1587 im Familienarchiv.

[3] Seine kurze Biographie vgl. «Genealogie und Geschlechtshistorie der Segesser von Brunegg», von Dr. A. Philipp von Segesser. Bern 1882. II. Teil S. 29—61. — Ebenso A. Lütolf: «Die Schweizergarde in Rom, ihre Bedeutung etc. im 16. Jahrhundert», 1859. S. 66—104. — Reinhardt und Steffens (Freiburg): «Nuntiaturberichte aus der Schweiz, von Giovanni Francesco Bonhomini, Bischof v. Vercelli». Einleitung SXCLVIII—CLXX, speziell CI[101]—CX[110] und die Dokumente des I. u. II. Bandes (im Druck). — Staatsarchiv Luzern, Akten: Gardeschriften, Missiven, Toscana, Frankreich, Burgund etc.

der Heimreise in Florenz und wurde bei S. Lorenzo mit grossen Feierlichkeiten beigesetzt. — Das Erbschenkenamt des Bistums Konstanz, das Ritter Jost am 25. Juni 1582 vom Kardinal Marc Sittich von Hohenems als Stammlehen erhalten hatte, ging an Stephan Alexander und 1639 an die ältere Luzerner-Linie über[1].

Ritter Jost Segesser gab dem schon bestehenden Familienarchive, das er vom alten Stammsitz Iberg zu Mellingen nach Luzern übersiedelte, den Charakter eines unteilbaren Gemeingutes der deutschen und Schweizer Linie; heute ist es dem 1737 gegründeten Fideikommisse einverleibt. Dort befindet sich auch das schöne Familien- und Wappenbuch, welches Jost eigenhändig anlegte[2].

Es ist dies ein Band von 106 starken Papierblättern mit dem Baselstab als Wasserzeichen in Klein-Folio. Der Kartondeckel zeigt in eleganter Kalblederpressung neben Kandelaber- und Rankenmotiven die nackten allegorischen Frauengestalten der CARITAS, PACIENTIA und FIDES. Die bemerkenswerte Arbeit verrät italienische Provenienz. Merkwürdigerweise ist dies aber auch das einzige, was auf die höchst wahrscheinliche Entstehung des Werkes im Mittelpunkt der italienischen Kultur hinweist. Die heraldischen und künstlerischen Formen sind durchaus deutsch, ohne die geringste Beimischung italienischen Geschmackes.

Jost Segesser leitet auf Fol. 1 den Band durch ausführliche Notizen über den Zuwachs und Abgang in seiner eigenen Familie ein. Es scheint, dass das an der Spitze stehende Geburtsdatum seines Sohnes Stefan Alexander, der 1. Februar 1570, zugleich den wirklichen Anfangstermin seiner Arbeit bezeichnet. — Von Fol. 5 an haben dann nach längerem Unterbruche spätere Hände den Zivilstand der Familie vom Anfang des 18. bis ins 19. Jahrhundert hinab fortgeführt.

Der heraldische Teil der Arbeit beginnt erst auf S. 15 mit einem Titelblatt, das die Ahnenprobe des Verfassers darstellt. Das Segesser Wappen zeigt das seit dem 15. Jahrhundert herkömmliche Bild, die schrägrechts gestellte Sensenklinge im schwarzen, gelbberandeten Feld. Der en face stehende Goldhelm trägt das bekannte Zimier mit den aufrechten, auseinander gewendeten Sensenklingen und wird von einer schweren, ornamentalen sch.-w. Helmdecke umwallt, deren schwarze Aussenseite mit goldenen Lindenblättern bestreut ist[3]. Die Beischrift zum Wappen von Josts Hand lautet: „Jost Se-

[1] Die Würde war vorher Stammlehen der Heggenzer v. Wasserstelz. Hans Melchior, der letzte dieses Geschlechts, starb als kaiserlicher Rat zu Ensisheim 1587. Er hatte das Lehen wegen Altersschwäche aufgesandt. Diplome ziemlich vollzählig im Familienarchive. Die deutsche Linie erhielt die gleiche Würde vor 1617, Diplome ebendaselbst.

[2] Das Familienarchiv enthält nebst andern wertvollen heraldischen Werken dieser Art eine Kopie des hier zu besprechenden Buches, welche von Ritter Jost II. (1577—1626) angefertigt wurde.

[3] Die Angaben des Herrn G. v. Vivis in seiner Arbeit über »Die Wappen der noch lebenden Geschlechter Luzerns«, Archives Héraldiques Jahrg. 1899 Seite 66 ff. bedürfen bezüglich der Familie und das Wappen der Segesser zumal der Berichtigung und Ergänzung:

a) Die Segesser, ein habsburgisches Ministerialengeschlecht, das schon seit 1250 im Aargau eine Rolle spielt, erwerben 1501 (nicht erst 1536) das luzernische Burgerrecht. Über das Burgerrecht Joh. IV. 1395 vgl. Gen. Reg. 45.

b) Das Diplom vom 26. September 1442, dessen Original verloren ist, ist im Reichsregistraturbuch des österreichischen Ministeriums des Innern IV. fol. 10 erhalten. Der

(1484, † 1529)

(1526—1543)
sab. v. Breitenland
(† 1542)

62. **Albrecht,** R
Catharina von Hinw

Äbtissin zu
l († 1611)

72. **Martha**
Conv. Dänikon

73. **Agnes**
74. **Jost Muntprat**
von Spiegelberg

s Albrecht, Ritter
(† 1611)
ath. v. Mettenwyl

Leodegar (1581—1
Conv. St. Urban

Joh.
t.
—84)

109. **Felicitas**
110. **Bern-**
hardin Peyer
im Hof

111. **Franciscus**
St. Steffan O. R.
(1587—1626)
112. **Catharina**
Peyer im Hof
(† 1626)

113. **Joh. Constantin**
(1611—1626)

114. **Johann**
Jacob
Malteser
O. Ritter
(1579—1618)

115. **Elisabeth**
(1590—1618)

674)
der

167. **Ignaz**

182. **Elisabeth** (
83. **Franz Schwytze**
4. **Heinrich Schwytz**

). **Jos. Xaver**
1744—1748)

20
(1
202.





gisser zu Lutzern, ritter, des grossen raths zu Lutzern, burger zu Romm und bäpstlicher Helligkeyt der Eydtgnossen guardy houptman (und erbschenk des bischoff von Costentz")[1].

In gewohnter Weise sind um das Wappen des Probanten die Wappen seiner Ahnen gruppiert, oben in der Mitte „Segisser" und „von Breyttenlandenberg" (Elisabeth v. B., Gattin Hans Ulr. Segessers, seine Mutter), unten in der Mitte „von Ringgelthingen" (Johanna v. R. seine Grossmutter väterlicherseits) und „von Boltschusen" (Barbara v. B., Gattin Albrechts von Breiten-Landenberg, seine Grossmutter mütterlicherseits). Links oben steht das Wappen „von Emmen genannt Zendler" (Elisab. Sendler von Ennetbaden, Gattin Hs. Ulrich Segessers I., seine Urgrossmutter väterlicherseits), links unten „von Hundwil" (Verena von Hunwil, Gattin Thürings

---

Inhalt ist folgender: Kaiser Friedrich III., zugleich Haupt des Hauses Österreich, entlässt die Segesser aller dienstlichen Eigenschaften gegenüber seinem Hause und erhebt sie zu freien, reichsunmittelbaren Dienstleuten somit in die Reichsritterschaft. Von einer Wappenerteilung oder Bestätigung findet sich aber in dem Diplome nichts. Der Text ist in der Gen. Reg. 162 abgedruckt.

c) Die uns bis heute bekannt gewordenen Typen des Segesser Wappens sind folgende:

1315 26. März. Stiftungsurkunde des Spitals zu Mellingen, Peter Segesser (1297—1315) Leutpriester, siegelt für seinen Bruder Johann und dessen Frau Catharina von Yberg.

✠ S · PETRI · PLEBANI · IN · MELLIGE

Spitzovalsiegel: (über Schriftband schreitender Adler, Symbol des Kirchenpatrons S. Johann Evangelista). Also eigentlich kein Wappen, sondern ein Abzeichen persönlichen Charakters.

1332 19. März und 1335 17. Oktober. Archiv Wettingen 374 und 378 [Johann I.]

✠ S · IO · DCI' · SEGES · SCVLTETI · I · MELLINGE

Rundsiegel: senkrecht abwärts gerichtete Sensenklinge, beidseitig begleitet von je einem Stern.

1344 22. März. Archiv Gnadental 21 a [Johann III.]

✠ S' IO · DCI · SEGESER · D' · MELLIGE ·

(Schräglinks abwärts gerichtete Sensenklinge, beidseitig begleitet von je einem Stern).

1365 27. März. Archiv Gnadental [Johann II., Kirchherr zu Mellingen].

✠ S' · JOHIS · DCI · SEGES · DE · MELLINGEN

(Sense wie zuvor, im linken Obereck ein Stern).

1403 1. Juli. Familienarchiv, Stiftungsurkunde der Segesser Pfründe zu Mellingen [Johann IV.]

S ✠ IOANNIS ✠ DCI ✠ SEGENSER

(Schrägrechts mit der Spitze dem Obereck zugewandte Sensenklinge).

1424 12. November. Familienarchiv [Chorherr Rudolf II. von Münster]

✠ S' · RVDOLFI · DCI · SEGESER

Wappen wie 1403.

Nach Verleihung des erwähnten Diploms von 1442 erscheint der gelbe Schildrand, der heute integrierender Wappenbestandteil ist, konstant. Aus dem 15. Jahrhundert sind derartige Siegel zahlreich vorhanden.

Sehr gut erhalten ist:

1498 6. November. Familienarchiv, eine Urkunde betreffend Brunegg [Hans Ulrich III.]

S / Hans · Vlrich · Segesser

[1] Zusatz von schwächerer Tinte; da Segesser erst 1582 Erbschenk wurde, ein sicherer Beweis, dass das Wappen vorher gemalt ward.

von Ringgoltingen, seine andere Urgrossmutter väterlicherseits). Rechts oben „Muntpradt von Spiegelberg“ (Anna Muntprat, Gattin Gotthards v. Breiten-Landenberg, seine Urgrossmutter mütterlicherseits) und „von Grünenberg“ (eine v. G. aus der Konstanzer Patrizierfamilie, Gattin des ? von Boltshusen, seine andere Urgrossmutter mütterlicherseits).

Die Wappen, welche mit der Segesser Genealogie zusammenhängen, werden wir unten wiederfinden und beschreiben. Das Wappen Hunwil zeigt entsprechend den Siegeln und der Darstellung aus dem Turm von Erstfelden einen w. Wolf in bl. Schild, mit w. Wolfsrumpf als Kleinod. Das Wappen Boltshusen einen weissen durch g. Wolkenband quergeteilten Schild, oben einen roten Stern. Kleinod: mit schw. Reiherfederbusch besteckte und mit r. Stern belegte w. Spitzmütze, auf deren umgestülptem Rand das Gewölk. — Die Muntprat führen einen sch. w. geteilten Schild mit drei (2, 1) Lilien in gewechselten Farben; Kleinod: Flug belegt mit Sch.-B. Die Grünenberg einen g. Sechsberg in sch. und auf dem gekrönten Helm einen sch. Reiherbusch[1]. —

Das eigentliche Wappenbuch, Fol. 17—26 und 49—51 b, enthält auf jeder Seite je zwei Allianzen, die einzelnen Wappen sind sehr flott nach einer Schablone gezeichnet (ca. 10 auf 7 Centimeter gross). Die Wappenfiguren, besonders die lebenden, sind frisch und fröhlich entworfen und angenehm koloriert, nur die Silbereinlagen haben vielfach durch das Alter gelitten, die Damaste dagegen sind gut erhalten.

Wir lassen nun den Originaltext mit den Nachträgen von späterer Hand *(alle diese spätern Schriften sind durch kursiven Druck hervorgehoben)* und die Wappenbeschreibungen folgen. Da Ritter Jost für sein Werk eine Form wählte, welche ihm nicht gestattete, die einzelnen Stämme wohlgeordnet zur Darstellung zu bringen, ist die Ordnung sehr mangelhaft. Wir haben deshalb hinter jeden Namen in Klammer eine Nummer gesetzt, welche derjenigen der beigefügten Stammtafel entspricht[2].

Die Reihe eröffnen eine Serie von apokryphen, nicht nur urkundlich nicht nachweisbaren, sondern teilweise gerade unmöglichen Allianzen.

Fol. 17a. Segisser — von Mülerenn[3]. S. in weiss schrägrechts 3 rote Sterne. K. Helm rechts gekrönter Mannsrumpf im Wappenkleid. Helm links w. Flug mit Sch. B. D. rot-weiss.

Segesser — von Wollenn[4]. S. geteilt von rot und weiss mit sch. Spitze. K. Helm rechts: r. Stierkopf en face. Helm links sch. Spitzhut mit weisser umgelitzter Krempe, oben besteckt mit weissem Straussenfederbusch. Decken rechts w.-r., links r.-w.-sch.

---

[1] Man vergleiche dazu die Ahnenprobe des jüngern Jost Segesser, die G. v. Vivis im Arch. 1901 Heft 2 ff. publiziert hat.

[2] Diese enthält nur die im Wappenbuche erwähnten Personen und dort fehlende, notwendige Bindeglieder.

[3] v. Mulern, altes bernisches Burgergeschlecht, das Wappen richtig übereinstimmend mit Siegeln und Farbenüberlieferung.

[4] v. Wohlen, aargauisches Ministerialengeschlecht.

Fol. 17b. Segesser — von Eerenfelß[1] (Zusatz von Hd. des 18. Jahrhunderts: *und Schauenstein).* S. in rot übereinander drei w. Forellen. K. sch. Barett mit w. Krempe, darüber Forelle. D. r.-w.

Segesser — von Winckhelßheym[2]. S. gespalten von rot und weiss belegt mit zwei sch. Sparren. K. zwei Hörner in den Tinkturen der Schildhälften. D. rechts w.-r., links sch.-w.

Fol. 18a. Segesser — von Dannenfelß[3]. S. in r. ein g. Löwe. K. Löwe wachsend. D. r.-g.

Segesser — von Lüttißhoffen[4]. S. in rot ein w. schräggestellter fliegender Fisch. K. wachsendes behaartes Wildweibchen, im Haar ein Rosenschappel und in die Hände klatschend. D. r.-w.

Fol. 18b. Segesser — von Scharnachthal. S. in rot über w. Dreiberg ein sch. Schachturm. K.: Sch. B. wiederholt. D. r.-sch.[5].

Segesser — von Luttherpouw. S. in schwarz ein w. Zinnenbalken. K. aus w. Zinnenkrone wachsender schwarzer Bärenrumpf. D. w.-sch.[6].

Fol. 19a. Segesser — von Gissenstein. S. in gelb eine aus drei Steinen geschichtete, rosafarbene Mauer, woraus ein roter Löwe wächst. K. wachsender roter Löwenrumpf.

Segesser — von Schönegg[7]. S. in rot ein schwarzer Pfahl mit 3 weissen Schildchen belegt. K. Flug mit Sch. B. belegt. D. w.-r.

Es ist auffallend, dass diese an den Anfang der Genealogie gestellten und in die Urzeit des Geschlechts verlegten Allianzen fast ausnahmslos sehr junge bürgerliche Geschlechter beschlagen. Was die Schönegg betrifft, so ist im Herald. Archiv 1897 der Nachweis erbracht, dass ihr Stammvater ein Basler Maler um 1350 war, woraus sich auch das Wappen mit den drei Malerschilden

---

[1] Das Wappen deutet auf die bündnerische Familie, die zeitweilig die Herrschaft Haldenstein besass.

[2] Winkelsheim, die Schaffhauser Familie, die durch den Schöpfer des künstlerischen Schmucks des Georgenklosters in Stein am Rhein bekannt geworden, wo sich dieses Wappen häufig findet.

[3] Tannenfels ob dem Sempachersee, das Geschlecht ist schon um die Mitte des 14. Jahrhunderts erloschen. Die Z. W. R. No. 408 gibt dem Schilde andere Farben: in b. gelber, weissgeschwänzter Löwe. K.: dreimal w.-r. geteilter Spitzhut mit schw. Federbusch.

[4] Richtiges Kleinod: Wildweibchen mit Löwenpranken, vgl. den Wappenstein von Beromünster, abgeb. Gfd. XLIX, ebendaselbst Nachrichten über die erst seit Mitte des 14. Jahrhunderts auftauchende Familie.

[5] Richtig ein sch. Turm in w. Felde auf r. Dreiberg. Über die aus dem Simmental stammende, später in Bern eine hohe politische Stellung einnehmende Familie vgl. die prächtige Monographie Geschichtsforscher III.

[6] Das Kleinod ist falsch, es soll ein Brackenkopf statt des Bärenkopfes sein.

[7] Nach Schnitts Wappenbuch von 1530 im St.-A. Basel sind die Farben: Feld blau, Pfahl weiss, Schildchen rot. Vgl. Zemp, Das Künstlerwappen in der Schweiz, Herald. Archiv 1897 S. 65. Übrigens dürfte zu vermuten sein, dass hier die Schönegg den Schännis substituiert sind, aus welcher Familie, nach einer Urk. von 1313 26. März im Familienarchiv, die Stammmutter der Segesser gestammt haben muss. — Das Wappen der Kiburger Ministerialen, später in Zürich verbürgerten v. Schänis zeigt einen quer geteilten Schild; die obere Hälfte gelb und blau gespalten mit Löwen in gewechselten Farben, die untere rot mit gelbem Streitkolben.



Fig. 19

erklärt. Die Lütishofen tauchen ebenfalls erst in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts als österreichische Amtleute in Rotenburg auf, auch die bernischen Scharnachtal sind nicht viel älter. Die Gisenstein sind wie die Muleren ein bürgerliches Berner Geschlecht, das zwar schon im 13. Jahrhundert vorkommt, aber erst im 15. adelige Allianzen bekommt. Ähnlich verhält es sich mit den Schaffhausern von Winkelsheim. Von all diesen Familien passen einzig die von Wohlen und von Luternau nach ihren Standes- und lokalen Verhältnissen zu den Segessern des 14. Jahrhunderts[1].

Nun folgen die historisch erwiesenen Allianzen, soweit sie dem Verfasser bekannt waren, aber in ziemlich verworrener und verschobener Reihenfolge. Männer, die mehrere Frauen hatten, kommen mit jeder einzeln vor. Für die chronologische Reihenfolge verweisen wir auf die Stammtafel.

Fol. 19b. Segesser[2] — von Herttenberg (4). S. geteilt von rot mit wachsender, weisser Lilie und blau. K. wachsende, nackte, gekrönte, armlose Jungfrau. D. w.-bl.

[1] Die Luternau sind urkundlich bezeugte Ahnen mütterlicherseits: Magdalena v. Luternau war die Mutter der unten genannten Ursula Zehender (35). Auf ähnliche Weise kann vielleicht das Hiersein anderer dieser obiger Wappen erklärt werden. Die Berner Geschlechter mögen zum Teil Agnaten der Margareta v. Erlach (30), Johanna v. Ringgoltingen (31) oder Magdalena Nägeli (56) sein!

[2] Hand des 18. Jahrh.: *Rudolf Segisser, Burger zu Mellingen, Zeugen in einem Instrument zu Eschenbach Ao 1291.* Vgl. Geneal. Reg. 2, 6, 8.

Segesser[1] — Fryherren von Yberg (7)[2]. S. in schwarz ein gelbes Einhorn. K. wachsendes Wappentier, der Nacken besteckt mit Pfauenspiegeln.

Fol. 20a. Segesser[3] — von altten Meggen. S. in g. rechts halber Adler, links zwei schw. Balken. K. mit Pfauenfedern bestecktes g.-sch. gespaltenes Horn. D. sch.-g.

Hans Ulrich Segisser ritter (19), verlyess dry sün, Hanß Ulrich Segisser ritter (26), Hanß Arnold Segisser ritter (23) unnd Hanß Rudolffen Segisser, welcher min grossvatter gsin ist (29), — Elisabettha von Emmen genandt Zendler[4] ligt zu Baden nit witth vom thauffstein begraben [*starb 18. Jenner 1469*] (20). S. sch. ein durchgehendes g. Andreaskreuz, je ein g. Stern in Haupt und Fuss. K. halber Flug mit Schildbild. D. g.-sch.

Fol. 20b. Hanß Ülrich Segisser ritter sass zu Mellingen, verliess Heinrichen[5] Segisser [*starb 1476*] (26). — Regula Schwend von Zürich (27)[6]. S. geteilt von w. mit 2 r. Rosen, und rot. K. Helm g., halber Flug mit Wiederholung des Schildbildes. D. w.-r.

Hans Růdolf Segisser (29) saß zů Mellingen und Brůnegg verließ bin deren von Erlach Hanss Wernher Segisser (44) und

---

[1] Hand des ausgehenden 17. Jahrh.: *Hanss Segisser, Schultheiss zu Meligen.* Es handelt sich um Joh. I. (1303—1341), vgl. Geneal. R. 7, 9, 10, 11, 12, 17.

[2] Hand des 18. Jahrhunderts: *Catharina.* Wahrscheinlich die Tochter Ritter Heinrichs (1257—1282) und der Margaretha (1275—1282), die am 5. Mai 1275 als Kind mit ihren Geschwistern Rudolf, Heinrich, Arbo, Deutschordensritter zu Hitzkirch, und Elisabeth erscheint. — In einer Urk. des Kloster Eschenbach (Luzern) kommen am 1. August 1294 Johannes v. I. und als Zeugen Rudolf I. Segesser und Hartmann v. I. vor. Diese Iberg, Ministerialen (der Schnabelburger?) nicht Freie — deren Burg am Inwilerberg, Kt. Luzern stand, sind von 1236 bis Ausgang des 14. Jahrhunderts nachgewiesen und führten sonst in gelb 2 blaue Einhornköpfe (Z. W. R. 288, Zürch. Urk. Buch IV Taf. IV. 28.; Mitteilung von Dr. W. Merz in Aarau).

Das oben für Iberg dargestellte Wappen beruht vielleicht auf einer Verwechslung mit demjenigen der benachbarten Freien von Rüsegg (in gold ein schw. Einhorn), deren Lehen ein Teil der seit 1409 segesserschen Herrschaft Tägeri war (s. u. Seite 8 Anm. 5). Das Wappen mit dem Einhorn kommt auf verschiedenen segesserschen Siegeln vor, ebenso in zahlreichen heraldischen Dokumenten des Familienarchives.

Durch Catharina kam der sog. «Iberg», die feste Burg mit Ringmauer und eigenem Stadttor, welche Mellingen im Süden abschliesst, an die Segesser, welchen er bis 1779 verblieb. (Geneal. I 7, 11, 299, 335, 361, 428, 459). — Diese Burg war niemals Lehen, sondern immer freies Eigen der Segesser, daher wohl der Name «Freyhof». Über die Pertinenzen und Herrschaftsrechte vgl. Pactum familiae betr. den «Iberg» vom 5. Juli 1737, welches mit dem Fideikommissbrief im übrigen gleichlautend ist. Geneal. II S. 153.

[3] Hand des ausgehenden 17. Jahrh.: *Hans Rudolph!* Die von Meggen ist vielleicht des obigen Johann I. zweite Frau Agnesa (8).

[4] Sendler von Ennetbaden; ihr Vater Klaus Sendler war 1402 Schultheiss zu Baden. Das hier gegebene Wappen stimmt mit dessen Siegel. Der hier vorgesetzte Beiname «von Emmen» ist sonst unbekannt und beruht sicher auf einer Verwechslung. Vielleicht ist er aus Verlesung einer Abbreviatur von Ennetbaden entstanden.

[5] Dieser Heinrich (Caplan der Segesser-Pfründe zu Mellingen) ist nicht ein Sohn der Schwend, sondern der Barbara v. Breiten-Landenberg. Vgl. Herald. Archiv 1901 No. 1 p. 122.

[6] Ernst Diener, Die Zürcher Familie Schwend 1250—1536, Neujahrsblatt der Stadtbibl. Zürich 1901 (mit Stammtafel).

M. [*Agnesa*[1]] convent frauw unnd jarzithmeystery zū Küngßfelden (47), starb nach zerstörig des closters zu Mellingen bin irem brüder mim vatter Hanß Ülrichen. — Margaretha von Erlach (30). S. in r. ein w. Pfahl, belegt mit sch. Sparren. K. rote weiss aufgeschlagene Spitzmütze, oben besteckt mit einem Reiherfederbusch. D. r.-w.

Fol. 21[a] (11). Schulthetzen von Lentzburg (12)[2]. S. gespalten von r. mit gelbem Stern und g. mit armlosem schwarzgekleidetem Mohrenrumpf. K. der Mohr mit roter g. aufgeschlagener Heidenmütze mit sch. Quaste. D. r. und g.

[*Hans Arnold Segesser Rtr.*] (23). — [*Anna*] von Bonstetten (24). S. sch. in g. Schildrand, dreifacher weisser Sparren. K. aus Krone wachsender weisser Schwan mit gelbem Schnabel[3].

Fol. 21[b] Hans Ülrich Segisser ritter (26). — Barbara von Breittenlandenberg starb Im 1476 Jar ligt zu Mellingen begraben (28). S. in r. drei, 2, 1 gestellte w. Ringe. Helm g.: K. über weissem, rot bequastetem Kissen, halber sch. Flug, bestreut mit silbernen Lindenblättern. D. r. und w.

Hanss Arnold Segisser ritter saß zu Arouw ouch da begraben (31). — Ursula Zechendery (35)[4]. S. in r. eine g. Zehntgarbe. K. die Schildfigur. D. r. und g.

Fol. 22[a] Johannes Segisser von Mellingen und da seßhaft (11)[5]. — Verena Schinderin von Baden (15)[6]. S. in r. ein weisser,

[1] Recte Anna. Diese ist die einzige Segesser, die z. Z. der Reformation Klosterfrau in Königsfelden war. Sie blieb dort bis 1528 und starb 1532 und ist nicht identisch mit der Frau Leopold Effingers von Wildegg, die eine Tochter der Johanna von Ringgoltingen ist und vor 1528 starb. Vgl. [illegible] Genealogie Reg. 151 S. 237—239. Die schon mehrfach widerlegte Behauptung, die Klosterfrau Anna habe nach ihrem Austritt den Effinger geheiratet, tritt [illegible] bei Liebenau, »Burg Wildeck und ihre Bewohner«, Stammtafel II, wieder auf.

[2] Johann III. und Klara Schultheiss von Lenzburg. Klara war eine Nichte des berühmten [illegible] Johann Schultheiss v. Lenzburg, Kanzlers von Österreich. Joh. III. fiel [illegible] als Schulth. von Mellingen in der Schlacht bei Tatwil, wo das Stadtpanner [illegible]. Über die Schultheissen v. Lenzburg vgl. Th. v. Liebenau: Bischof Joh. v. Gurk, [illegible] und die Familie Sch. v. L. 1881.

[3] [illegible] Kaspars von Bonstetten, Herrn zu Uster. Sie hinterliess ein Kind, das [illegible] dem Vater starb. Die Wappendarstellung ist falsch, an Stelle des dreifachen [illegible] Wecken stehen.

[4] [illegible] eine Aarauer Schultheissenfamilie. Dr. W. Merz, Die Schulth. der Stadt [illegible]. Ursula ist die Tochter Markwarts und der Magdalena von Luternau, [illegible]

[5] [illegible] Johann IV. Herr zu Steinhausen, nimmt unter den zeitgenossischen Segessern [illegible] focht er im persönl. Gefolge seines Oheims, des Bischofs von [illegible] und erhielt als Lohn die Herrschaft Gernstein mit dem Gericht [illegible] Von 1390—1415 ist er herz. öst. Rat. Über ihn vgl. Geneal. [illegible] 32, 34—39, 41—43, 45—65, 67—102, 104—106, 108, 111—119, [illegible] 161, 219. 1395 fiel ihm von seiner Mutter die Veste Neu- [illegible] die Herrschaft und Gerichtsbarkeit zu Tägeri.

[6] [illegible] geborne von Birchdorf, Tochter des Claus von Birchdorf, [illegible] und da mit dem Namen ihres ersten Mannes Heinrich Schinder [illegible] heutigen »Grand Hôtel« in Baden, den sog. »Schinderhof« [illegible] v. Baden S. 390—392 und Gen. d. Reg. 32, 36, 37, [illegible] in der Kirche zu Aarau trägt die Wappen: Segesser, [illegible] In dem jar als man zalt von der geburt Jesu Cri[illegible] Her Hans Arnolt Segesser ritter, dem got gnad.

abwärts gekehrter, mit Spitzen versehener Triangel. Helm g. K. über r. w. bequastetem Kissen die Schildfigur aufrecht stehend. D. w. und r.

Hans Arnold Segisser ritter wz schulthetz zů Arouw ligt alda begraben, sass etwann zu Hapspurg, Küngstein und Wildenstein (23). — [*Anna*] Meyerin Von Brugg (25). S. in w. ein r. Sparren, begleitet von drei, 2, 1 gestellten g. Sternen. K. halber w. Flug mit Wiederholung des Schildbildes. D. r. und w.

Fol. 22[b.] Hans Růdolff Segisser sass zů Mellingen und Brunegg verlyeß bin dieser frouwen Hanss Ůlrichen Segisser (29). — Johanna von Ringgelthingen starb zů Bern ligt im Münster begraben, wz die letst irs geschlechtz und die letst so zu Bern in dz gwicht vergraben ward (31). S. in r. ein sch. Pfahl, belegt mit 3 w. Ringen. K. wachsender, bärtiger, armloser Rumpf, bekleidet mit dem Schildbilde und wallendem r. Stirnbande. D. r. und w.

Johannes Segisser von Mellingen (14). — Verena Summerin (16)[1]. S. in r. 2 g. in Lilien endende Spitzen. K. r. halbmondförmige Säge in g. Fassung mit Lilienhandhaben. D. r. und g.

Fol. 23[a.] (32). — Trüllerey von Ror[2] (33). S. in w. eine gestürzte, geschweifte r. Spitze, darin ein aus Schildfuss wachsender w. Lilienstab. K. (gekrönt) w. Federbusch, belegt mit dem Schildbilde. D. r. und w.

Hanß Ůlrich Segisser (48) saß zů Mellingen unnd Brunegg verlyeß ein sun bin disser frouwen hieß Hanß Heinrich Segisser starb zů Rom Im 1550 Jar den letsten tag Apprellen ligt in Campo Sant. vergraben in der Kilchen in der Eydtgnossen Kappel under des von Meggen stein (60). — Hugin von Sultz (49)[3]. S. in g. gekrönter sch. Adlerkopf. K. (gekrönt) Wiederholung der Schildfigur. D. sch.-g.

Fol. 23[b.] Bernhart Segisser (55) ist Vogt zů Keysserstůl gsin, hatt bin der frouwen vill Kinder ghann, nach sim tod sind von der frouwen überbliben, Hanss Arnold (78), frouw Jacobe (75) und frouw Veronica (80). — Magdalena Negelin von Münsingen (56). S. in r. 2 g. mit den Spitzen nach unten gekreuzte Nägel. K. 2 Arme mit roten, weiss aufgestülpten Ärmeln, 2 mit den Spitzen auf dem Helm ruhende g. Nägel haltend. D. g. und r.

---

[1] Die Summer, eine Schultheissenfamilie von Aarau. Vgl. Merz l. c.

[2] Hans S. von Brugg und Ottilia Trüllerey (von Ror d. h. vom Turm Rore zu Aarau), sie brachte ihrem Manne die Dörfer Rüdlingen, Buchberg und Ellikon im heutigen Kanton Schaffhausen als Mitgift. Über die Trüllerey als Schultheissen von Aarau vgl. Merz l. c.

[3] Die Hug oder Hüglin von Sulz aus Basel, seit 1493 Besitzer der Herrschaft Wartenstein im Emmental, erhielten 8. Dez. 1467 von Kaiser Friedrich III. einen Wappenbrief: Sch. B. wie dargestellt. Kleinod: zwischen sch. mit gelben Schuppen bestreuten Flügeln ein gelber Schwanenhals mit rotem Schnabel (vgl F. W. v. Mülinen, Archives 1897 S. 83; ein Segesser Wappenbüchlein von 1567 im Besitz von Dr. H. v. Segesser zeigt einen schwarzen, gelb gekrönten Schwanenhals (die Flügel sind nur mit Bleistift skizziert).





Fig. 29

houptm. Albrecht[1] Segisser ritter deß raths zú Lutzern hat bei disser frouwen ein Kind ghann ist aber vor der Mutter gstorben 62. — Margaretha Pfifferin von Lutzern (64[2]. S. in g. schw. Mühleisen mit einem Ring K. gekrönt, bärtiger Mann mit gelbem, schwarz aufgeschlagenem Rock mit Schildfigur auf der Brust, in der Rechten einen gelben Streitkolben, in der Linken eine g. Lilie, sch. Hut und g. Binde. D. g. und sch.

Fol. 24a Hanß Wernher Segisser starb zú Lutzern verlyeß keiny Kinder 44. — (*Margaritha*) Seylerin von Lutzern (46. S. gespalten von blau mit 3 gelben Sternen, und von g. K. bärtiger, armloser Rumpf im Wappenkleid mit blauer, gelb aufgeschlagener Heidenmütze. D. rechts bl. und g., links g. und bl.

[1] Gardehauptmann zu Rom und Bologna (Genealogie II p. 2—22), machte 1573 als Hauptmann in französischen Diensten im Regiment Tammann die Belagerung von La Rochelle mit. 1575 [illegible] Konstanzischer Obervogt zu Arbon, 1581–94 Landvogt zu Rotenburg, mehrfach Tagsatzungsgesandter, wie sein Bruder Jost, eine hervorragende Persönlichkeit.

[2] Wohl irrtümlich gibt ihr Jost Segesser das Wappen der sog. Kunzli-Pfyffer. Ihr Vater war Christof Pfyffer, der in keiner Weise mit einem der Pfyfferschen Wappen- oder Adelsbriefe in Beziehung stand; für sie ist die Wappendarstellung der Birseckerscheibe Albrechts im Besitze von Dr. H. v. Segesser die einzig richtige, das einfache bäuerliche Hauszeichen in g. ohne Stern!

Hanß Ůlrich Segisser (48) **verlyeß von disser frouwen Albrechtten unnd Josten Segisser, Anna Segisserin, Agnessen, Barbara die starb ein tochter zu Lutzern, Maria wz abtissin zu Gůttenzel, unnd Martha wz ein Convent frouw zu Thennikha.** — **Elisabeth von Breyttenlandenberg** (50). (Wappen wie oben).

Fol. 24b. **houptmann Hanß Arnold Segisser des raths und buwher zů Lutzern**[1] **starb im 1577 Jar in der Fasten** [*den 21. mertz*] **ligt im hoff zů Lutzern vergraben, verliess Ludwigen vnd Maria Segisser** [*1563, 1564 in Rath gesetzt, starb 1577*] (78). — **Agatha von Hertenstein** (79). S. in r. ein w. Zehnender-Geweih, zwischen den Hörnern ein g. Löwe. K. ein r., w. aufgeschlagener Spitzhut, oben mit sch. Reiherfederbusch. D. r.-w.

houptmann Albrecht Segisser, ritter, dess raths zů Lutzern (62) **hatt Hanss Jorgen** (90), **Hanss Casperen, Hanss Albrechtten** (88), **Beatrix** (91), **Catharina** (94). — **Catharina von Hinwil** (65)[2]. S. von bl., w. und g. halb gespalten' und geteilt. K. eine rote, glockenförmige Mütze. D. bl. und w.

Fol. 25a. **Hanss Heinrich Segisser von Mellingen** (38)[3] **verliess Bernhartten** (55), **Barbara** (53). — **Veronicka von Silinon** (39). S. in g. ein r., w. bewehrter Löwe. Helm g., K. wachsendes r. Wappentier. D. r. und g.

Bernhart Segisser (55) **vogt zů Keysserstůl starb zu Mellingen im 1565 Jar verliess bin disser frouwen Hanss Melchior Segisser Thumbherren zů Costantz unnd Hanss Casparen Segisser** (83), **hatt wol mer kinder bin iren ghan sind aber vor im gstorben.** — **Anna Fauberin von Randegg** (57)[4]. S. geviertet, 1 u. 4 in w., über gr. Dreiberg ein gelbgestielter, eiserner Hammer, 2 u. 3 in w. ein r. Löwenkopf. K. rechts Wiederholung von 1 u. 4 auf weissem Dreiberg (D. g. u. sch.); links Wiederholung von 2 u. 3 (D. r. u. w.).

Fol. 25b. **Houptmann Albrecht Segisser** (62) **ritter des raths zu Lutzern hatt bin disser frouwen Nicklausen und Margreth Segisser, starbend bedy Kinder.** [*† 28. octobris 1605, bischöfl. constanzischer Vogt zu Arbon 1578, 1589 Vogt zu Rottenburg*]. — **Künigunda**

---

[1] 1558—1563 Hauptmann im Regiment Fröhlich in Frankreich, kämpfte bei Corbeil und Dreux, und 1567—1570 im Regiment Pfyffer bei Meaux, St-Denis, Jarnac, Moncontour und St-Jean d'Angely.

[2] Das Kleinod von Hinwil ist gewöhnlich ein roter Hut (Eisenhut), überhöht von einer weissen Kugel, hier scheint sie durch ein Versehen des Zeichners mit dem roten Hut vereinigt worden zu sein. Dr. H. v. Segesser besitzt ein Waffeleisen mit der Wappenschrift:
ALBRECHT · SEGISER · VON · BALDEG · 1573 — CATHARINA · VON · HIN · WIL · 1573.
Albrecht schrieb sich mehrfach nach seinem Schlosse, z. B. in einem Wappenbüchlein von Dr. H. v. Segesser von 1567 p. 10 und 43.

[3] Hans Heinrich ist unbekannt, hieher gehört Hans Ulrich III. (1489—1522), als dessen Frau Veronica v. Silinon 1535 erscheint.

[4] Aus dieser Ehe mit Anna Faber v. Randegg stammt die deutsche Linie, welche 1723 in den Freiherrenstand erhoben wurde (Dipl. im Familien-Archive) und 1841 erlosch.

von Meggen[1] [*ein Tochter Guardihauptmann Jost Ludwig von Meggen*] (63). S. geteilt von bl. mit wachsendem g. Löwen, und von bl. und w. 4mal geteilt. K. Helm g., wachsender g. Löwe, in den Pranken einen weissen Stab haltend. D. g. und bl.

Hanss Caspar Segisser vo Mellingen. hatt bin disser frouwen [*Johann Christoff und Anna Maria*] (83). — Magdalena Blarerin von Warttensee starb zů Costantz ligt alda im Thumb begraben (84). S. in w. ein r. gelb bewehrter Hahn, auf Kamm und Wamme ein g. Kreuz. K. wachsendes Wappentier. D. r. und w.

Fol. 26^a. Jost Segisser ritter des grossen rath zů Lutzern Eydtgnosischer guardy houptmann und burger zů Rom (66) hatt bin disser frouwen Anna (98), Josten (104), Michael Pius (99), Margretha (100) unnd Steffan Alexander Segisser (101), Steffan überlebt sin mütter, aber die anderen starbend Kinder, Anna starb zu Lutzern, aber die andern zwey zů Rom sind nebend ir mutter Im Campo sant zů Rom begraben [*† 7. Juni 1592*]. — Anna Sematterin von Sitten [*† zu Rom a° 1571*] (67). S. in r. ein gestürzter g. Halbmond, darunter drei, 1, 2 gestellte g. Sterne. K. Wiederholung des Schildbildes auf r. Flug. D. r.-g.

obgedachter houptmann Jost Segisser (66) hatt bin disser frouwen Heinrichen (103), Josten (104), Ludwigen (106), Anna (107), Johannes Baptista (108), Felicitas (109), Franciscum (111), Hanss Jacoben (114) und Elisabetha (115), starb in der kindtbette, ein sun ward im huß thaufft und im Campo Sant vergraben. — Affra Fleckenstein von Lutzern starb zů Rom den 20te Mertzen 1590 ward im Campo Sant vergraben (68). — S. schräglinks geteilt von bl. mit goldenem Hauszeichen und von g. und gr. 6mal schräglinks geteilt. K. Helm gekrönt, halber Flug mit Wiederholung des Schildbildes. D. rechts blau, links gr. und g.

Fol. 26^b. houptmann Ludwig Segisser (116) des raths zu Lutzern hatt bin disser frouwen Josten [and. Hd.: *Macharium der des Rath zu Lucern denne nach dem Tode siner Frawen ein Franciscanermunch ward* (132), *Hans Arnolden* (136) *und Ludwigen Conventherrn in S. Urban* (138). — Maria pfifferin vo Lutzern (117). S. in sch. eine g. Lilie. K. Helm gekrönt, halber sch. Flug mit g. Lilie. D. sch.-g.

Hans Caspar Segisser zu Mellingen (83) [*verliess bi disser Frawen Beat Jacoben* (123) *vogt zu Arbon*].

Mit diesem Segesserschild bricht einstweilen die Hand Josts ab, das Pendant, das Wappen der *Ursula Murerin von Istein* (85)[2] ist von anderer,

[1] Bezüglich der drei Frauen Albrechts herrscht einige Unklarheit. Er heiratete ca. 1559 in erster Ehe Kunigunde von Meggen, sie starb vor 1564; seine zweite Frau, Margaretha Pfyffer, starb ca. 1566; eine Wappenscheibe Albrechts, im Besitze von Dr. H. v. Segesser, trägt die Wappen Segesser, darunter links v. Meggen, rechts Pfyffer; seine dritte Frau, Catharina v. Hinwil, heiratete er 1566, sie starb nach 1589.

[2] In einem Zimmer des Yberg zu Mellingen befindet sich eine Fenstersäule mit Stirnschild, gespalten von Segesser und Murer v. Istein. Über die Familie vgl. P. Gabriel

etwas ungefüger Hand mit Benützung der bisherigen Schablone nachgetragen. S. in sch. mit g. Rand übereinander 3 weisse Kugeln. K. bärtiger Mannsrumpf mit schwarzer, weiss aufgeschlagener Heidenmütze und Wappenkleid.

Nach einer Reihe von spätern Wappen und Eintragungen und zahlreichen leeren Blättern treffen wir erst auf Fol. 49 wieder Josts Hand, die uns eine Anzahl weiblicher Segesser-Allianzen vorführt. Die Serie beginnt mit:

Römersthal (37). S. in sch. durchgehendes, weisses gezahntes Kreuz. K. bärtiger Rumpf, auf sch. Narrenmütze und Kleid die Schildfigur. D. sch. w. — Segesser (36)[1].

[*Ludwig*] Seyler [*Schultheiss zu Luzern*][2] (41) (Wappen siehe oben). — [*Barbara Segesser Tochter des Joh. Rudolf Segessers und der Frau Margaretha von Erlach*] (40).

Fol. 49[b]. Hanss Sonnenberg schulthetz zû Lutzern hatt bin disser frouwen Cristofel unnd Wendel Sonnenberg[3] (42). S. in weiss über gr. Dreiberg eine strahlende r. Sonne. K. Wiederholung des Dreibergs und der Sonne. D. r. u. w. — [*Elisabetha Segesser Tochter des Hauptmann Albrecht und der Catharina von Hinwil*] (40).

Lupold Effinger von Wildeggg (52). S. in w. ein r. Sechsberg. K. Helm gekrönt, halber w. Flug mit Schildfigur. D. r. und w. — [*Catharina Segesser*] (51)[4].

Fol. 50[a]. [*Heinrich*] Hasfurdt [*Schultheiss von Lucern*][5] (54). S. in r. springender g. Hase. K. über rotem, gelb aufgeschlagenem Hute das springende Wappentier. D. r. u. g. — Barbara Segisserin von Mellingen (53).

Hans Fleckhenstein des raths zû Lutzern hatt bei disser frouwen hansen Bernharthen und Brandolffen Convent herren zû Rinouw (76). Wappen wie oben. — Jakobea Segisserin [*Tochter des Stephan Alexander Segesser Guardihauptmann zu Rom u. Frau Cathri Sonnenberg*] (75)[6].

Fol. 50[b]. Ludwig pfiffer ritter schulthetz und pannerher zû Lutzern, auch obrister über die Eydtgnossen in Frankrich hatt bin disser frouwen Ludigary, Petter Ludwig, Heinrich und Maria, auch etliche andere die gstorben sin (77)[7]. S. in g. ein sch. Mühleisen, begleitet von 3 blauen Lilien. K. (Helm gekrönt), wachsender

---

Meier: Der Karthäuser Heinr. Murer und seine Schriften. Gfd. LV S. 4 ff. und R. Wackernagel: Die Junker Murer von Basel, Arch. hérald. 1902 Heft 2.

[1] Eine oft vorkommende Hand des 18. Jahrh. fügt hier bei: *Die Römerstahl haben auff den hochen Thumstiftern Passauw und Regensburg auch die Familie Segesser unter seinen adelichen Ahnen aufgeführt* (Chr. 54). Es handelt sich um Simon von Römerstal und Ursula Segesser, † 1504.

[2] Seine Frau hiess Elisabet. vgl. Geneal. Reg. 265, 302, 331, 335, 336.

[3] l. c. Reg. 373, 416, 428, 446, 455, 458. zweiter Gemahl der obigen Elisabet. Toitue Ludwig Seilers.

[4] Vgl. oben S. 28 Anm. 1.

[5] Richtig Konrad Hasfurter, Herr zu Heidegg, ein Sohn des Schultheissen Heinrich

[6] Recte Tochter Bernhards und der Magdalena Nägeli von Münsingen.

[7] Zur Zeit seiner Verheiratung 1551 war Pfyffer erst Mitglied des Rats der Hundert. Auf Verlangen seines Schwiegervaters Bernhard Segesser, Obervogts zu Kaiserstuhl und Herrn zu Schwarzwasserstelz, zog er 1553 zum erstenmal als Fähnrich nach Frankreich (vgl. Segesser, Ludwig Pfyffer I, 17 u. 18). Die Wappendarstellung entspricht dem Diplom von 1566.

g. gekleideter Mann mit g. Hut und sch. Binde, in der Rechten einen Streithammer, in der Linken eine bl. Lilie haltend. D. sch.-g. — **Jacobea Segesserin** [*war eine Tochter Bernhard Segesser und Fr. Magdalena Naegeli*] (75).

houptm. Gilg Bodmer von Baden verlyß keine Kinder starb in Frankhrich (81). S. in w. ein r. Löwe, blaues Schildhaupt, darin 3 weisse Kugeln. K. wachsendes r. Wappentier. D. r. und w.[1] — **Veronika Segissery** [*filia Johannis Bernhardi Segesser*] (80).

Fol. 51ª· **Hans Feer von Lutzern hatt ein tochtter hiess .....** (119). S. in w. ein r. Löwe. K. Helm gekrönt, wachsendes Wappentier. D. r. und w. — **Maria Segisserin** [*Tochter Herr Hauptmann Hans Arnold Segesser und Agatha Von Hertenstein*] (118).

houptm. Beat Jacob Feer ritter, die kinder starbend imm (82). Wappen das obige. — **Veronikha Segisserin** [*sie starb den 14. Märtz 1588 zu Baden, alwo ihr gemahl Landtvogt war und ligt in der Kirche alda vergraben, wie auf ihrem dort befindlichen Grabstein bezüget ware ein Tochter des Bernhard Segesser und Magdalena Nägelin*] (80).

Fol. 51ᵇ· **Jost Mundtpradt von Spiegelberg verließ nach sim Tod ein sun hyess ouch Jost** (74). S. geteilt von sch. u. w., belegt mit drei, 2, 1 gestellten Lilien in wechselnder Tinktur. K. Helm gekrönt, halber Flug mit Schildbild. D. sch.-w. — **Agness Segisserin** (76) [*Tochter Hr. Hans Ulrich Segesser und Fr. Elisabeth v. Breitenlandenberg*].

[*Hr. petter zu Küss*] (59)[2]. S. in gelb ein schw. Hauszeichen, gebildet aus einem X und einem Fusskreuz darüber. K. zwei g. und sch. geteilte Hörner, dazwischen das Hauszeichen. D. sch.-g. — [*Anna Segisserin Tochter Hanss Heinrich Segessers und Veronica von Sillinon*] (58). Diese beiden letztern Wappen sind unter Benützung der bisher gebrauchten Schablone von anderer, roherer Hand ausgeführt.

Auf Seite 74ᵇ beginnt die dritte Wappenserie von der Hand Josts. Es sind die Wappen wirklicher und angeblicher Schlösser und Herrschaften der Segesser. Die bisher für Helm und Schild durchgehends verwendete Schablone ist hier verlassen, die Schildform ist reicher, die Decken schwerer, üppiger. Wahre heraldische Musterstücke.

Die Serie beginnt mit **Iberg**[3], dem alten Stammsitz in Mellingen. S. und K. wie oben Fol. 19ᵇ·

Als Pendant: **Brunegckh**[4]. S. in w. zwei sch. schreitende Löwen, belegt mit g. Lilienhaspel. K. zwei g. Büffelhörner mit je vier g. Lindenzweigen besteckt. D. sch.-w.

---

[1] Eine spätere Hand brachte die Korrektur an: *das Feld soll gel sin, der strich schwartz und Kuglen wyss*, was richtig ist!

[2] Schultheiss zu Luzern 1520—1523, 1526, 1528 (Geschichtsfr. XXXV).

[3] Siehe S. 26 Anm. 4.

[4] Schloss und Herrschaft Brunegg erhielten die Segesser am 14. Juni 1414 (Urk. im Fam.-A.) mit andern Gütern von den Rittern Hermann und Wilhem Gessler zu Pfand, das im Jahre 1472 ihnen verfiel. 1541 wurde Brunegg an die Stadt Bern verkauft (Geneal. I 297). Das obstehende Wappen ist apokryph. Es ist dasjenige einer gleichnamigen Hohenloheschen Besitzung, vgl. Jos **Albrecht** im Arch. f. Hohenlohesche Gesch. I 2. S. 280 ff.

Küngstein[1]. S. schrägrechts geteilt von sch. mit w. linkem Schrägbalken und von gelb. K. rote, gelb eingefasste und mit gelbem Stern bestickte, an den Spitzen mit schw. Reiherbüschen besteckte Infel. D. g.-schw.

Biberstein[2]. S. in w. ein schwebender r. Dreiberg. K. hockender und schreiender w. Biber auf g. Dreiberg. D. r. und w. (vgl. Tafel VII).

Fol. 75[a.] **Habspurg**[3]. S. in g. roter Löwe. K. roter Löwe mit g. rot eingefassten und mit Pfauenfedern besteckten Rückenkamm. D. g.-r.

Warttenfels[4]. S. gespalten von sechsmal weiss u. rot geteilt und von schwarz. K. weisser Brackenkopf mit g. Halsband. D. w.-r.

Küssnacht[5]. S. in w. ein rotes mit w. Stern belegtes Kissen mit roten Eckquasten. K. über r. Kissen ein w. mit sch. Büscheln besetzter Stern.

Wassersteltzen[6]. S. in r. ein g. Balken, darin hintereinander vier w. Wasserstelzen. K. aus Krone wachsende rote, mit g. Balken belegte Spitzmütze, die in einen sch. Knopf mit sch. Reiherbusch endet.

Fol. 75[b.] **Baldegg**[7]. S. in r. weisser Doppelflug. K. Helm rechts rotgekleideter, armloser Engelsrumpf mit w. Flügeln; Helm links w. Doppelflug. D. r. und w.

* * *

[1] Küngstein bei Aarau wurde 18. Okt. 1453 unter Mitteilung an Kaiser Friedrich IV. von der Stadt Aarau an Ritter Hs. Arnold S. verkauft, der aber die Burg schon am 4. Februar folgenden Jahres wieder an den Komtur zu Biberstein abtrat. Gen. I Reg. No. 48, 153, 181, 182, 183, 184, 348. Das Wappen ist dasjenige der Erbauer der Burg, der Ritter von Kienberg. Die herkömml. Helmzier z. B. in der Z. W. R. No. 521 ist ein schwarzes Horn mit weissen Federn besteckt.

[2] Am 12. März 1430 kauft Peter Segesser, Schultheiss zu Aarau und Herr zu Ruod, vom Komtur Joh. Wittich zu Biberstein, unter Zustimmung des Ordensmeisters in deutschen Landen Graf Hugo von Montfort und des Ordenskapitels zu Strassburg einen jährl. Zins von 50 Goldgulden ab Ordenshaus und Stadt Biberstein und andern Ordensgütern um 1200 rh. Gulden (Urk. St.-A. Aargau; Geneal. Reg. No. 134). Das gewöhnliche Wappen von Biberstein, wie es z. B. auf einem Wappenrelief des 16. Jahrhunderts an der Schlossfassade erscheint, zeigt den redenden Biber gelb in rotem Felde. Das hier gegebene Schildbild dürfte vielleicht auf einer Verwechslung mit dem Effinger Wappen beruhen.

[3] Hs. Arnold II. kauft den 17. Febr. 1462 «das hus und sloss Habspurg» mit «allen Gerichten unz an das Blut und die hohe Herlichkit» um 1000 rh. Gulden von der Stadt Bern, verkauft sie aber schon 1469 an das Kloster Königsfelden. W. Merz, Die Habsburg (1896) S. 38 ff. Gen. Reg. 192, 193, 194, 195, 200, 202, 204, 206.

[4] Wartenfels ob Lostorf Kt. Solothurn. Vgl. Rahn, Stat. schw. Kdm. Soloturn 237. Ein Zusammenhang mit der Familie Segesser ist völlig unbekannt.

[5] Gemeint ist wohl Küssnacht am Vierwaldstättersee. Gewisse Teile der einstigen Herrschaftsrechte mögen durch Veronika von Silinon an ihren Gemahl Hs. Ulrich Segesser gekommen sein. — Die Siegel der alten Ritter von Küssnach zeigen übrigens das Kissen stets ohne Stern und auch die Überlieferung weiss sonst nichts von einem Stern.

[6] Schwarzwassersteltz im Rhein bei Kaiserstuhl, 1553 bis ca. 1593 im Besitz der Segesser. — In der Z. W. R. Nr. 395 ist das Feld blau, ebenso die drei Vögel in g. Balken. K. w. Schwanenhals.

[7] Baldegg kam durch Kunigunde von Meggen an Ritter Albrecht Segesser, der sich noch 1573 «von Baldegg» nennt. Er scheint es unter Vorbehalt des Wohnrechtes an seinen Bruder Jost abgetreten zu haben. Vgl. hierüber Geneal. II S. 58 ff. — 1630 ging Baldegg durch Verkauf von den Segessern an Hauptmann Laurenz Mayr über.

Die Helmzier mit dem Engel ist die gewohnte, die Z. W. Rolle Nr. 281 dagegen bringt ein gelbes Schirmbrett mit weiss-roten Eckzwickeln und Pfauenfederbesteckung.

Betrachten wir noch die spätern Fortsetzungsversuche des Jostschen Werkes. Erst zu Ende des 17. Jahrhunderts wagte sich ein Familienglied an diese Arbeit, nachdem die Nachkommenschaft des Urhebers im Mannesstamme längst erloschen war. Doch scheint es ein direkter Nachfahre desselben gewesen zu sein, Jost Ranucius Segesser (121), der Sohn von des Gardehauptmanns Enkelin Hortensia (113), die als Gattin Heinrich Ludwig Segessers (120) das Erbschenkenamt an die heutige ältere Luzerner Linie brachte. Die Fortsetzung, die dieser auf Fol. 27ª beginnt, ist künstlerisch stümperhaft im Vergleich zu den Leistungen des Ahnherren. Die Wappenzeichnungen charakterisieren nicht nur den Verfall der heraldischen Kunst in jener Periode, sie sind auch technisch dilettantisch.

Die Reihe eröffnet:

Jost Segisser des grossen Raths zu Lucern [*starb 1630*] (129) *verliess bey diser Frauw Heinrich Ludwig Segisser, Anna Maria so ein Klosterfrauw des Gottshaus Wald wahr, Josten, starb in der Jugend, Chatharina starb auch in der Jugend, und Josten Segesser diser ist hernach im Niederland gestorben. — Maria Cloossin* (130). S. in bl. ein g. Kreisel. K. bl. gekleideter männlicher armloser Rumpf mit schwarzem Hut, auf der Brust die Schildfigur. D. bl.-g.

Steffan Alexander Segisser (101) *Ritter Guardihauptman zue Rom des grossen Raths zue Luzern auf Johann Evangelist 1593, verliess by diser Frauw Elisabetha starb in der Jugend, Jost Odoarden Segisser* (127), *Maria Jacobea und Hortensia Anna Francisca Segisser* (129). — *Katharina Sonnenbergin* (102). Wappen wie oben.

Fol. 27ᵇ· *Heinrich Ludwig Segisser* (140) *Ritter und Pannerherr des Innern Raths der Statt Lucern hatt versehen die Vogtey Ebikhon, Ittem Püren vnnd Triengen, Ittem 3 mal Landtvogt im Michelsambt, 2 mahl Landtvogt der Grafschafft Rottenburg, 6 mal Umgeltner, und andere Ampter mehr, hatte bei dieser Frauwen Anna Maria S.* (146), *Carolum S. zue Matt im Frankhrich*[1] (147) *und Heinrich starb in der Kindtheitt* (148). — *Maria Grebell* (141). S. in r. ein halber r. Löwe, auf der Brust einen r. Stern. K. aus r.-w. Bund wachsendes Wappentier. D. r.-w.

Obgedachter Heinrich Ludwig S. (140) *hatte by diser Frauwen Jost Ranutium S.* (150), *Gilg Franz S.* (152) *starb in Kindtheitt. — Hortensia Anna Franciscka* (129/142) *Segisser eine elichte Tochter des Steffan Alexander Guardi Haubtmanns zu Rom.*

Fol. 28ª· *Obgedachter Heinrich Ludwig S.* (140) *hatte kheine Khind by diser Frauwen, starb 1677. — Maria Elisabeth Schumacherin* (143). S. in r. über grünem Dreiberg zwei g. gestielte, mit der Schneide nach auswärts gedrehte Sicheln. K. wachsender r. Mann mit sch. Hut, in jeder Hand eine Sichel. D. r.-w.

Jost Ranutius S. des Grossen Raths zue Lucern (150) *hatt by diser Frauw, Maria Elisabeth* (153), *Anna Barbara* (154) *unnd Josef Antonium S.* (157), *Hein-*

[1] Vielleicht Matz (Département Seine et Oise) oder Mathes im Poitou, stand wohl in einem Schweizerregiment in französischen Diensten.

rich Ludwig (159), *Katharina* (158), *Karl Franz* (161), *Anna* (162), *Jost Ranuti* (163), *Maria Louisa* (164), *Maria Elisabeth* (165), *Ignatium Leodegari starb in der Kindtbethi* (167), *Anna Catharina* (168) *starben a° 1713 den 21 octobris.* — *Maria Elisabeth Schumacherin* (151). Wappen wie oben.

Hier bricht die Hand des Jost Ranutius ab und es folgen noch vier Wappen gleichen Stiles, aber von späterer Hand:

Fol. 28b. *Heinrich Ludwig Segesser Von Bruneg, des Innern Rats zu Lucern starb im Jare 1728* (159), *hat bei diser Frauw Kinder, Maria Francisca Conventfraw und 1726 Priorin zu Hermetschwyl* (171), *Jost Ranuti Cohrher zu Münster*[1] (172), *Philipp Soc. Jesu Missionarius in America, starb alda zu Ures den 28. September 1762* (173), *Genoveva Hortensia Conventfrauw zu Rathusen* (178), *Ulrich Franz Joseph* (176), *Anna Barbara* (174) *verheiratet mit Hr. Keller des Raths zu Lucern* (175), *Maria Anna* (180) *verheiratet mit Herr Leodegar Zur Gilgen des Raths* (181), *Maria Elisabeth* (182) *verheiratet mit Herr Frantz Schwyzer zu Buonass dess Raths* (183), *die übrigen Kind in der Kindheit gestorben* (185). — *Anna Maria Catharina Rusconi starb den 5ten octobris 1749* (160). S. gelber Rand und zweimal quer geteilt 1. in g. ein sch. Adler (Gibellinenzeichen), 2. in w. schreitender r. doppeltgeschwanzter Löwe, hinten u. vorn schwebend je drei: 1, 2 gestellte gr. Kleeblätter, 3. in w. 4 r. Schräglinksbalken. K. über gekröntem Helm wachsender Löwe, zwischen den Pranken schweben drei Kleeblätter. D. r., g. und w.[2].

Uelrich Frantz Joseph Segesser von Bruneg (Schultheiss)[3] *des Raths undt Venner zu Lucern* (176). *Erster Besitzer dess Freyhoff Yberg bey Mellingen, nachdem er wieder erkauft worden. Hatte bey diser Frauw Kinder: Anna Catharina* (186), *Maria Anna* (187), *Jost Heinrich Ranuti* (190), *Ma Paula Antonia* (188), *Ma Ursula* (189), *Barbara Helena* (192), *Franz Josef* (194), *Philipp Anton* (195), *Maria Johanna Baptista* (199), *Jost Josef Xaveri* (200) *starb mit 3 Jahr, Johann Martin* (197) *undt Maria Carolina* (201) *starb 1767.* — *Anna Catharina Amrhyn* (177) *(starb den 1. Mey 1753).* S. in bl. g. aufwärts gerichteter Mondschein mit 3 g. Sternen an den Spitzen und unten besteckt, g. Schildrand. K. bl. Flug mit Schildbild.

Hier blieb die Arbeit stocken. Zwar sind auf den folgenden Blättern, Fol. 29a bis 31a die Allianzen mit reichen Lebensdaten noch verzeichnet, aber der vorgesehene Raum für die Wappen ist nicht ausgefüllt worden.

Auch die zweite Serie des Jostschen Werkes, die weiblichen Allianzen der Familie, wollte eine, mit der oben genannten nicht identische Hand des 17./18. Jahrhunderts weiterführen. Von Fol. 52a bis 53a sind bereits die Schilde und Helme nach einer Schablone in Kontur vorgezeichnet und der Text ist von

[1] Stifter des Fideikommisses zu Luzern und Mellingen (Schloss Iberg).

[2] Richtig wäre das Gibellinenzeichen als Schildhaupt und darunter einfach geteilt, wie dies in der italienischen Heraldik massenhaft vorkommt, der g. Rand ist auch falsch.

[3] Späterer Zusatz. Bei Liebenau: Schulth. v. Luzern, Gfd. XXXV heisst er fälschlich Joh. Ulrich. — Er ward zum Schultheissen erwählt den 26. Sept. 1759. Das Wappen muss also vor diesem Zeitpunkt gemalt sein.

dieser Hand bis Fol. 54a, von andern Händen bis Fol. 56b (Jahrzahl 1779) fortgesetzt, aber zur Ausführung ist es nicht gekommen.

Fol. 58b sind dagegen noch vier Wappen aus der deutschen freiherrlichen Linie in ziemlich sauberer Ausführung eingetragen.

Caspar Jakob Freyherr Segesser von Brunegg Herr zu Carifsholz, Moos, Hefen- undt Auwenhofen undt Wartensee. S. 1, 4 in g. ein halber sch. Adler, 2, 3 in sch. ein g. Löwe, Herzschild Segesser. K. rechts gekrönter, wachsender Löwe, links gekrönter sch. Adler, (Decken sch.-g.), Mitte 2 mit der Spitze nach auswärts gekehrte Sensenklingen (D. schw.weiss)[1]. — *Maria Charlotta Henrietta Frey Frauw Rauber von Blanckenstein.* W. geviertet 1, 4 in r. ein sch. halber Stier, aus dessen Maul und Ohren Feuerflammen sprühen, 2 3 in r. ein sch.-w. geschachteter Schräglinksbalken. K. rechts wachsendes Wappentier (D. sch.-w.), links, halber Flug mit Schildbild (D. r.-w.).

Frantz Joseph Freyherr Segesser von Brunegg, Herr zu Wartensee undt Notzingen[2] *hatt bey dieser Ehe erzeuget Johann Christof Josef den 11. Jänner 1742, Johanna Francisca Theresia den 14ten Aprill 1743, undt Maria Anna Theresia Ignatia den 8. August 1744, starb . . . . .* — *Maria Carolina Teresia Fryfrauw Schmerowsky von Lidtkowitz zu Mestiz in Böhmen starb zu Notzingen a° 1744 (filia Francisci Wenceslai Schmerowski et Fredericae Justinae Rauber de Blankenstein).* Wappen fehlt, wäre: S. in r. ein halbes w. Einhorn. K. wachsendes Wappentier. D. r.-w.

Fol. 59. *Frantz Joseph Freyherr Segesser von Brunegg, H. zu Wartensee undt Notzingen.* Zweite Ehe: *Maria Anna Baronissa Thumbin von Neuwburg.* — S. geviertet, 1 u. 4 in r. ein w. Balken, 2 u. 3 in rot gekreuzte w.

---

[1] Diese ganz falsche Wappendarstellung mag unter andern Herrn v. Vivis zum Vorbilde gedient haben, vgl. unsere Zeitschrift 1899 I. Das Diplom vom 16. Juni 1723, welches Caspar Jakob erhielt, liegt originaliter im Familienarchive und beschreibt das Wappen wie folgt: «einen in 4 Theile getheilten, mit einer freyherrlichen Cron gezierten Schild, in dessen hintern «und vordern obern weiss oder silberfarben Feldung ein in der Mitte getheilter, gecrönter «schwarzer Adler mit rotausschlagender Zungen, ausgespreizten Flügeln und Klauen, in der «vordern obern und hintern untern schwarzen Feldung ein zum grimm gerichter gold oder «gelbfarber aufrechstehender Löw mit vor sich werffenden Branken und doppelt aufgewundenem «Schwanz, aus dessen Rachen und Ohren Feuerflämmlein gehen; in der Mitte aber ein schwarzes «Herzschildlein, worinnen ein weiss oder silberfarben Sänsen, die von dem untern in das obern «Eck sich wendet, mit einem schwarzen Creuzlein bezeichnet. Auf dem Schild stehen drei offene «adeliche gecrönte, blau angeloffene u. roth gefütterte Turniershelm mit anhangendem Kleinod, «rechterseits schwarz u. weiss, linker schwarz u. goldvermischt herabhangenden Helmdecken, «auf deren vordern ein einfacher schwarzer gecrönter Adler, mitter zwei mit der schneid u. «spitz ausswerths gekehrte Sänsen, ebenfalls mit schwarzem Creuzlein bezeichnet, hintern aber «der in dem Schild beschriebene gelb oder goldfarben Löwe zu ersehen . . . .». Das Wappen ist in Farben ausgeführt. Das Kreuzlein ist die Brisüre der deutschen Linie.

[2] Franz Josef wurde 1746 churbayerischer Kämmerer, 1750 St. Georgs Ritter, später Kapitularkomtur (Proben und Aufnahmeakten im Ordensarchiv zu München, ferner ein Manuskript in Folio mit seinen Proben im Familienarchive); sein jüngerer Bruder Franz Anton war Kammerherr, Oberstallmeister des Markgrafen von Baden, 1756 geheimer Rat und Hofmarschall der Markgräfin Maria Anna, 1755 St. Georgs Ritter, 1775 Grosskomtur und Schatzmeister dieses Ordens, er starb 1791. — Von allen Schweizergeschlechtern können sich nur die Segesser v. Brunegg und die v. Reding-Biberegg rühmen, im bayerischen St. Georgsorden Aufnahme gefunden zu haben.

Schwerter mit g. Griff. Herzschild mit g. Schildrand das Bild von 2/3. K. rechts gekrönter Helm mit zwei rotgeschnäbelten Schwanenhälsen, links gekrönter Helm mit wachsendem rotem Löwen.

Den Inhalt des interessanten Bandes vervollständigen S. 76—78 eine Aufzählung der Deszendenz Bernard Segessers (55) von einer Hand des 18. Jahrhunderts, ein modernes Verzeichnis der Familiengrabstätten im Hof zu Luzern (Fol. 98b und 99a) und von der Hand des ersten Anfängers des Bandes, des Ritters und Gardehauptmanns Jost die Kopie des Epigraphs seiner im Campo santo in Rom begrabenen Gattin Afra Fleckenstein[1] (Fol. 101a) und Auszüge aus den Jahrzeitbüchern von Mellingen, Inwil, Escholzmatt (Fol. 103a bis 104a), endlich ein moderner Auszug aus dem Jahrzeitbuch Hermetschwil (Fol. 104b).

Les nobles Laurent de Lausanne.

Par André Kohler.

(Planche VIII).

Les Archives héraldiques ont déjà publié deux diplômes de l'empereur Sigismond: une concession d'armes en faveur de Claus von Diesbach, de 1434[2]; les Lettres de noblesse (Adelsbrief) des Luchs-Escher, de 1433[3]. Les Lettres d'anoblissement délivrées à Jean Laurent de Lausanne sont antérieures d'une année à ces dernières: ce beau parchemin, de 0m,50 sur 0m,32, dont le sceau a malheureusement été enlevé, fait partie de la collection du Vieux-Lausanne, association qui s'est constituée il y a quelques années pour sauver de l'oubli ou de la destruction tout ce qui peut rappeler le passé de la capitale du Canton de Vaud.

En voici le texte:

Sigismundus dei gratia Romanorum Rex semper augustus ac Hungarie Bohemie Dalmacie Croacie Provido Johanni Laurencij Burgensi Lausannensis Civitatis nostro et Imperii sacri fideli dilecto Graciam regiam et omne bonum fidelis dilecte Quamquam Romanam regiam munificenciam cum sole deceat cottidie relucere et iugiter aliquid agere quomodo regalis nominis gloria possit attolli Illud tamen thezauris eius singuariter apponitur per quod personis providis circumspettionis industria et morum venustate preditis honor impenditur et digna meritorum premia tribuuntur / Sane attendentes multiplicia probitatis merita quibus nos et sacrum Romanum imperium diligentibus studiis honorasti necnon sincere fidelitatis obsequia nobis et sacro Romano imperio exhibita et futuris temporibus per te et heredes tuos fervencius exhibenda Idcirco animo deliberato sacroque principum comitum et nobilium nostrorum et Imperii sacri fidelium accedente consilio te prefatum Johannem ac universos et singulos heredes tuos

[1] Der gravierte Originalgrabstein ist dort in der Sakramentskapelle am Boden noch zu sehen.
[2] Arch. hérald. 1891.
[3] Arch. hérald. 1897.

legitimos de lumbis tuis et tuorum heredum descendentes auctoritate Romana regia nobilitavimus nobiles fecimus constituimus et creavimus Nobilitamus insignimus creamusque ad nobilitatis gradus apicem attollimus et vigore presencium graciosius elevamus ac sub forma et modo quibus decencius et prestancius possumus te et eosdem heredes tuos et descendentes nobilium honoribus privilegiis graciis immunitatibus et dignitatibus investimus decernentes quod ex nunc in antea eisdem ubique locorum frui valeatis et potiri. Et ne aliquibus in antea super condicione status tui et heredum tuorum predictorum valeat dubium suboriri nos de habundanciori plenitudine specialis gracie et pro confirmacione status vestri vobis animo deliberato et de certa sciencia Arma et nobilitatis insignia videlicet Clipeum cum campo celestini seu saphirei coloris, in quo quidem clipeo tres albe rose due in superiore et una in inferiore partibus continentur et in eius medio Trifolium aurei seu glauci coloris habetur damus et concedimus et auctoritate predicta Romana regia graciosius elargimur ut eadem arma et nobilitatis insignia in Clipeo et Galea more aliorum nobilium gestare et defere possitis et ipsis uti et frui in preliis, bellis hastiludiis duellis et in vestris sigillis et generaliter in omni exercicio et alias ubique locorum tam ad serium quam ad iocum iuxta animi vestri beneplacitum prout hec in medio presentis littere pictoris magisterio per figuras et species congruas distinctius sunt depicta Impedimentis quibuslibet penitus procul motis. Nolumus tamen ut per presentem armorum concessionem alicui hominum quantum ad arma sua preiudicium aliquod generetur. Gaudeatis igitur favore regio et de tanto pietatis munere etiam proles posteritas et heredes exultent et tanto fideliori studio ad nostrum et Imperii sacri honorem tua et heredum tuorum semper solidetur intencio quanto ampliori vos preventos conspicitis munere graciarum. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc nostrae nobilitacionis largicionis armorum concessionis et gracie paginam infringere aut et quovis ausu temerario contraire prout nostram et Imperii sacri indignacionem gravissimam voluerit arcius evitare.

Presentium sub nostre regie maiestatis sigillo testimonio litterarum. Datum in Civitate Senarum Anno domini millesimo Quadringentesimo trigesimo secundo die vigesima septima mensis Julii Regnorum nostrorum anno Hungarie et Quadragesimo sexto Romanorum vigesimo secundo et Bohemie duodecimo.

Au revers du parchemin se lit l'indication «*Ad mandatum domini Regis Caspar Sligk*»[1] et le nom du greffier *Marquardus Brisacher*.

Les armes que l'Armorial de Mandrot attribue aux Laurent sont conformes à celles du diplôme de 1432: *d'azur au trèfle d'or accompagné de 3 roses d'argent, deux en chef et une en pointe.*

* * *

A quelles circonstances Jean Laurent dut-il son anoblissement? Nous n'avons pu le découvrir. Le passage de Sigismond à Lausanne en 1415[2] lui

[1] Ansbach: Geschichte des Kaisers Sigmund, donne de nombreux détails sur Caspar Slik.

[2] En 1415 Sigismond se rendit de Bâle à Narbonne en passant par Aarberg, Neuchâtel, Lausanne, Genève, Chambéry, Valence, Nîmes, Montpellier. Cf. Ansbach, Op. cit.

fournit-il l'occasion de s'attirer les faveurs impériales? Ce serait possible. — En 1434, par un diplôme daté de Radolfzell, l'empereur confirma les franchises de Lausanne[1]; cette confirmation avait sans doute nécessité des démarches antérieures: Jean fit-il partie de la délégation chargée d'obtenir cette bulle? Nous n'en savons rien.

Par contre nous sommes assez bien renseignés sur la descendance de Jean Laurent grâce à l'arbre généalogique dressé par Olivier[2] au commencement du XVIIIme siècle. Pour des raisons typographiques nous reproduisons cet arbre en abrégé; plus loin d'ailleurs nous donnerons les indications qu'il renferme sur les divers membres de la famille, en y ajoutant celles que fournissent les Manuaux du Conseil de Lausanne.

Jean
demeurait à Neuchâtel en 1699

Françoise 1624—1675 — **Antoine** 1622—1622 — **Jeanne** 1626—.... — **Abraham** 1640—.... — **Marie** 1631—1687 — **Benjamin** 1633—170. — **Pierre** 1635—1639

Suzanne 1590—.... — **Judith** 1595—1665 — **Charles** 1592—1642 — **Marie** 1598—1613 — **Jeanne** 1605—1669 — **Pierre** 1601—....

David 1558—1587 — **Suzanne** 1553—1587 — **Marie** 1563—1580 — **Abel** 1552—1619 — **Etiennaz** 1565—1567 — **Benoite** 1568—1577 — **Elie** 1556—1557 — **Daniel** 1560—1564

Antoine mort en 1569 — **Pierre** Mentionné comme frère d'Antoine dans des reconnaissances de 1577.

François — **Antheina**

Jean

Provide Jean Laurent citoyen de Lausanne fut anobli par lettres patentes de l'Empereur Sigismond datées à Sienne en Toscane le 27 juillet 1432 Signées par Sligk avec le sceau en cire rousse pendant par des cordons jaunes et noirs. On y voit les armes accordées au dit Laurent.

Le Répertoire Picard[3] mentionne un Laurent, péager à Ouchy en 1378. Etait-ce un ancêtre de provide Jean Laurent? Nous ne pouvons le dire. — Le même recueil mentionne un Laurent syndic de Lausanne en 1493; il s'appelait Jean (Amedeus de Ruppe et Johannes Laurentii syndics en 1493)[4]: si c'est à lui que furent délivrées les Lettres de noblesse, il doit avoir été bien jeune lorsqu'il les reçut ou avoir exercé ses fonctions jusqu'à un âge des plus avan-

---

[1] Mém. et doc. pub. par la Soc. d'hist. de la Suisse romande. T. XXXV, p. 152.

[2] Les généalogies manuscrites d'Olivier: recueils de généalogies dressées par le pasteur Samuel Olivier, de St-Cierges, mort en 1745, complétées et continuées par son petit-fils Simeon Olivier, mort en 1843 (voir Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois, par A. de Montet volume II p. 254). Ce travail qui comprend trois gros volumes in folio a été acquis par souscription, des descendants du pasteur Olivier, par un certain nombre d'amis de notre histoire. Ces volumes sont déposés chez M. Ch. Aug. Bugnion banquier à Lausanne, l'un des souscripteurs il les tient gracieusement à la disposition des chercheurs.

[3] Le Répertoire Picard. Recueil manuscrit. Archives cantonales. Lausanne.

[4] Mém. et doc. publ. par la Soc. d'hist. de la Suisse romande, T. XXVIII page 338.

cés? Olivier eût-il omis cette charge? Comme dans son arbre il ne donne point de dates pour Jean et ses enfants, François et Antheina, nous serions tentés de supposer un Jean (II), fils de Jean (I) et père des dits; mais c'est une pure hypothèse.

Reprenons maintenant avec plus de détails la généalogie de la famille Laurent.

Jean fut (d'après Olivier) père de François et d'Antheina, laquelle épousa honorable François Guibaud, citoyen et marchand de Lausanne; François fut présent à ce mariage.

François eut deux enfants, Antoine et Pierre; ce dernier est nommé dans des reconnaissances de l'an 1577, signées F. Richard de Lutry.

Antoine, mort le 11 novembre 1569, avait épousé Jaquémaz Clavel (morte le 27 avril 1589). De ce mariage naquirent huit enfants: Abel dont il sera parlé ci-dessous; David, né le vendredi 10 février 1553, mort le 26 août 1587; Suzanne, née le samedi 1er janvier 1553[1], morte le 26 août 1587; Marie, née le 15 mars 1563, morte de la peste le 15 janvier 1580; Etiennaz, née le 11 août 1565, morte de fièvre pestilentielle le 24 mars 1567; Benoite, née le vendredi 20 avril 1568, morte de peste le 15 juin 1577; Elie, né le 19 septembre 1556, mort le 11 mars 1557; Daniel, né à la St-Barthélemy de l'an 1560, mort le samedi 13 avril 1564.

Abel, né le lundi 6 juin 1552, notaire et conseiller de Lausanne, épousa Bernardine, sœur de Pierre Olivey (grand-père du généalogiste Olivier) de St Cierge vers Moudon. Il donna quittance du reste de la dot de sa femme à ses beaux-frères, Benoit, André, Georges et Pierre Olivey, le 12 janvier 1601. Il testa le 29 novembre 1619 et mourut le vendredi 24 décembre 1619.

Dans les Manuaux du Conseil de Lausanne nous trouvons: 1568, 15 octobre. Egrege Abel Laurent fils de feuz noble Anthoenne Laurent citoien de Lausanne, par mes très honorés Srs a esté constitué notaire juré rière leur ville, seigneurie et jurisdiction, lequel a presté le sérement de bien, fidellement exercer l'art notarial et que dépend d'icelluy et soubz les conditions portées par sa lettre de constitution. A payé dix fl. pour le droit de Messieurs. Aussi a presté serement de l'office de substitué de secrétaire de la cour ordinaire. (Note de Mr. B. Dumur).

1589, 6. février. Noble Abel Laurent tuteur de l'enfant de feuz Pierre Gilliard. (Note de Mr. B. Dumur).

Abel eut six enfants: Suzanne, née le 17 septembre 1590 et dont le testament fut homologué le 6 juillet 1647 (d'après les Manuaux). Judith, née le mercredi 6 juillet 1595, morte le mardi 28 septembre 1665; elle avait épousé Antoine Joly notaire de Cully.

Lors de l'homologation du testament de noble Suzanne Laurent, damoiselle Judith Laurent proteste (Man. du 6 juillet 1647).

[1] Si le 1er janvier 1553 est un samedi, le 10 février ne saurait être un vendredi: il doit y avoir ici une erreur.

Continuant l'énumération des enfants d'Abel, nous avons: Charles, dont il sera question ci-dessous; Marie, née le mercredi 11 octobre 1598, morte le lundi 11 octobre 1613; Jeanne, née le mardi 26 mars 1605 (eut 400 fl. de dot et avait été instituée héritière par le testament de noble Suzanne Laurent), morte le mardi 5 octobre 1669; Pierre, né le mardi 24 janvier 1601, eut sa part des biens selon les partages du 1er mai 1623. (Le 31 juillet 1628, le Conseil lui accorde une attestation de son extraction et origine. (Note de Mr. B. Dumur).

Charles, né le dimanche 5 mars 1592 fut conseiller et hospitalier à Lausanne. Habile sculpteur, il fit le chapiteau de la chaire du Grand Temple de Lausanne. Fut en France en 1609. Il épousa hon. Elisabeth Lionnaz, laquelle mourut le 15 octobre 1669. Il mourut le jeudi 6 octobre 1642.

Les enfants de Charles sont au nombre de sept: Françoise, née le mercredi 4 février 1624, mourut le jeudi 17 mai 1675 et fut ensevelie à Payerne; Antoine, né le jeudi 4 mars 1622, mourut le 12 du même mois; Jeanne, née le vendredi 20 novembre 1626, mourut le . . . .; Abraham dont il sera parlé ci-dessous; Marie, née le vendredi 1 avril 1631, mourut le 5 avril 1689; Benjamin, né le dimanche 10 février 1633, voyagea hors du pays [1], épousa Delle Anne Manget de Genève; dizenier à la Palud, mourut sans enfants en 170., sa femme mourut en 1714; Pierre, né le vendredi 11 septembre 1635, mourut le dimanche 3 novembre 1639.

Abraham, né le vendredi 29 mai 1640 eut trois femmes dont Olivier n'indique pas les noms. Il alla demeurer hors du Pays de Vaud. Les Manuaux du Conseil, en date du 8 octobre 1667, portent ce qui suit: «Noble Abraham Laurent requérant d'estre establi en la chambre des Srs 200 en la place de noble Benjamin Laurent, son frère, dès quelque temps hors du pays qu'il asséroit estre mort, esconduit». (Note de Mr. B. Dumur). Les Manuaux du 28 février 1708 le mentionnent encore: «Mr. le procureur des pauvres escrira à Abraham Laurent de ne revenir pas au pays pour apprèhender l'héritage de son frère puisqu'il consiste en fort peu de chose». (Note de Mr. B. Dumur). Abraham laissa un fils, Jean, lequel en 1699 demeurait à Neuchâtel, et une fille (Manuaux, 1711, 15 janvier).

Jean est non seulement le dernier des nobles Laurent que porte l'arbre généalogique d'Olivier, mais c'est le dernier dont les manuaux fassent mention. A juger d'après les extraits qui suivent Jean et sa sœur étaient tombés dans la misère:

1708. 28 février. Mr. le procureur des pauvres distribuera à Jean et Salomé (sa femme) Laurent de l'argent qu'il a entre les mains selon sa prudence pour les assister.

1708. 5 juin. Mr. le procureur des pauvres fera faire à noble Jean Laurent du linge en sorte qu'il ait six chemises et six cravates, Mr. le receveur aura

[1] Manuaux du C. de Lausanne 1666 8 mai. A noble Benjamin Laurent attestation de son lieu et origine, et *pro viatico* dix florins. D'ailleurs le secrétaire lui expédiera copie bien signée et en dhue forme de la lettre de noblesse de ses prédécesseurs. (Note de Mr. B. Dumur).

soin des vignes d'Abraham Laurent et en fera publier les prises avec les vignes des pauvres.

1711. 15 janvier. On surçoit la vente des vignes de noble Abraham Lorent de 15 jours pendant quel temps la demoiselle Lorent fille du dit Abraham Laurent pourra chercher les moyens de payer les hypothèques .... ne trouvant pas qu'elle ait raison de charger l'héritier de noble Benjamin Laurent de ces dettes. On lui laisse le droit de rechercher les autres biens de Judith Laurent s'il en a.

1714. 4 décembre. On permet à noble Jean Laurent et à sa femme de tenir une rôtisserie et vendre du pain à la Cité, moyennant que Mr. le banderet de la Cité trouve qu'il n'y ait point de danger de feu. (Note de Mr. B. Dumur).

* * *



fig. 21

Ce que devint le diplôme délivré à Jean Laurent par l'empereur Sigismond, un dernier extrait des manuaux nous l'apprend:

1708. 24 janvier. Le Sr Benjamin Rossier héritier de feu noble Benjamin Laurent a remis à Mr. le banderet de la Palud la lettre de noblesse de Laurent qui luy en a donné un receu et l'a remise aujourdhuy en conseil pour estre conservé pour les Laurent. (Note de Mr. B. Dumur).

Les armes des Laurent se voient encore à Cully, elles sont peintes sur la paroi d'une pièce de l'étage supérieur de la maison portant le No 54 de la rue St-Antoine[1] et accompagnent un écu *parti, au premier de sinople à la*

[1] Sur le plan Graffenried de 1710 (Archives de Cully) cette maison est propriété d'une Dame Dumur; elle a appartenu depuis a la famille Gorgeat. Actuellement elle est à Mr. P. von Arx (communication de Mr. H. Voruz inst.: à Riez).

demi fleur de lys d'argent, au second de sinople à trois bandes d'argent, le tout abaissé sous un chef de ....; cimier une fleur de lys de .... (fig. 21).

D'après les initiales I. L. qui chargent l'écu des Laurent nous inclinons à y voir les armes de Judith Laurent, fille d'Abel, et femme d'Antoine Joly, notaire de Cully. Cette peinture fut peut-être exécutée à l'occasion de leur mariage, en tout cas postérieurement au reste de la décoration qui porte la date 1594; elle nous donnerait, si notre hypothèse se vérifiait, des armes omises par l'Armorial de Mandrot: nous n'y trouvons en effet sous le nom de Joly que des Joly de Nyon dont les armes n'ont aucun rapport avec celles que nous reproduisons.

En terminant nous tenons à exprimer à Mr. Benjamin Dumur, ancien président du Tribunal de district de Lausanne, toute notre reconnaissance pour l'obligeance avec laquelle il a mis à notre disposition ses extraits des Manuaux du Conseil de Lausanne. Nous adressons également nos remerciements à Mr. Frédéric Dubois qui a exécuté le relevé des armoiries ci-dessus et nous a fourni d'utiles renseignements.

Fribourg et le butin de Bourgogne.

Notes héraldiques.

Nous donnons ici quelques notes extraites d'une chronique manuscrite conservée aux archives de l'Evêché à Fribourg[1]. Ces notes ont fait l'objet d'une intéressante communication de la part de M. Max de Techtermann à la Société d'histoire du canton de Fribourg[2]

Habits de chœur à St-Nicolas. «En 1584, on répara les 4 habits de choeur que l'on a du duc de Bourgogne. Il en coûta 50 écus à 25 batz de Constance l'écu, ce qui fut compté pour 300 livres. — Je pense que ces 4 habits étaient la chape et les deux tuniques que nous voyons toutes les années à la procession, le jour de la bataille de Morat et de Grandson, et que la 4me aura été la chásuble qui, ayant beaucoup plus servi que les autres, sera entièrement usée».

---

[1] Ce volumineux manuscrit, qui porte au dos le titre de *chronique fribourgeoise* renferme pêle-mêle une foule de notes, documents, vieux comptes, récits et chroniques sur toute espèce de sujets, copiés ou rédigés par divers auteurs qui paraissent les avoir tirées, du moins pour la plupart, des archives d'Etat de Fribourg. Ces auteurs y ont aussi inséré beaucoup de souvenirs personnels qui présentent un certain intérêt. Les notes reproduites ci-dessus sont comme perdues dans un grand cahier intercalé au folio 190 de la chronique. Ce cahier a pour titre: *Extrait du rolle de la taille ou contribution imposée l'année 1555 sur tout le canton pour l'acquisition du comté de Gruyère .... 1770*, voir surtout les folio 22, 23 et 24 de ce cahier. Nous en devons la copie a M. l'abbé Fr. Ducrest.

[2] Séance du jeudi ajouter 12 novembre 1903.

«On avait rapporté de la bataille de Grandson une couverte appelée *drap* de velour noir brodée en or, que Jacob Arsent, maitre de la fabrique soit maire de l'église de Saint Nicolas a achetée et payée à Vulli Techtermann, maître du butin, 50 livres, qui faisaient alors 18 écus d'or et ²/₃, qui font 51 écus et quelques batz à présent (1770). Le dit recteur de la fabrique fit pour la payer une quête qui produisit 53 livres et quelques sols».

«Outre ces effets, il eut une tapisserie que le dit recteur paya au capitaine Petermann de Faucigny 24 livres. Apparemment, il n'aura pas payé ces pièces bien cher, parce qu'on n'en connaissait ici guère mieux le mérite que le soldat suisse ne connaissait la valeur du gros diamant de Charles le Téméraire qu'il trouva sur le champ de bataille après la victoire de Grandson et qu'il vendit à un prêtre pour un florin du Rhin».

Ces trois chapes aux armes de Bourgogne sont conservées aujourd'hui au Musée de Fribourg. On a toujours supposé qu'elles avaient été taillées dans un grand drap acheté du butin de Morat par la Fabrique de St-Nicolas. M. de Techtermann est persuadé que cette théorie est fausse et il a trouvé de preuves qui la détruisent. Il est persuadé que ces 3 chapes étaient des manteaux de grands dignitaires de l'Ordre de la Toison-d'or. Ils auraient été primitivement rouge si l'on en croit la chronique du XVIIe siècle dite chronique Raemy. Un inventaire de la sacristie de la collégiaie de St-Nicolas, dressé à la fin du XVe siècle, dit positivement que ces chapes ont été prises à Morat «*3 capas que conquiste fuerunt ante Murctum*».

Butin de Morat. «Fribourg remporta entre autres butins de la bataille de Morat un bon nombre de bannières, drapeaux et guidons, que l'on suspendit et étala en trophées à l'église de St Nicolas comme on le fait ailleurs, et c'est après en avoir tiré les portraits sur un grand volume de parchemin soit de vélin qui est aux archives de la Chancellerie dans lequel sont aussi les portraits des prédits habits sacerdotaux, les tapisseries et peut-être aussi la prédite couverte de velour noir brodée. C'et ouvrage là est un chef-d'oeuvre de miniature».

Ce recueil, «le Fahnenbuch» est conservé actuellement au Archives d'Etat de Fribourg. Plusieurs de ses planches ont été publiées dans le Fribourg artistique. Il a fait l'objet d'une étude spéciale avec description complète de toutes les planches, de M. Ch. Stajessi dans le volume de 1903 de cette même publication. La plupart de ces drapeaux provenaient du butin bourguignon et des campagnes d'Italie.

«Ces étendards, bannières et guidons sont restés ainsi suspendus dans l'église jusqu'en 1648 qu'on l'a reblanchie et dorée, comme on l'a fait pour la seconde fois entre les années 1750 à 1760».

En 1648, on avait retiré ces pièces du trophée dans une grande caisse ou garde-robe fermée derrière les grandes orgues. Quand on vint depuis à refaire les orgues et la tribune, après ce second blanchissage de l'église, on a délogé cette caisse et ces pièces de trophée».

«Ceux qui avaient vu ce dépôt ou qui en avaient connaissance ont demandé des nouvelles de son sort. Ils se sont adressés pour cela à ceux qui semblaient

ne pas devoir l'ignorer, mais auraient dû le retirer d'office si on ne le pouvait plus laisser dans le même endroit, mais toutes les perquisitions furent inutiles. Si ceux-là ne peuvent en donner aucun indice, ne peut-on pas les taxer d'une négligence inexcusable? S'ils ne veulent pas en donner, de quoi ne peut-on pas les soupçonner? Je laisse l'homme de probité, pour peu de goût qu'il ait pour l'antiquité et la moindre étincelle d'amour pour la gloire de sa patrie, juger de la perte de semblables monuments etc. etc.»

«Il pourrait se faire que ces drapeaux ont été mis dans une caisse ou dans plusieurs, remis à un ouvrier pour les porter peut-être à la Chancellerie ou un domestique qui les aura reçus, les aura remisés sur le galetas, en aura dit quelque chose au chancelier qui peut l'avoir oublié, ou à un domestique du Hoof qu'un Baumeister peut avoir aussi bien oublié qu'un Abholtz dans une forêt, que les ouvriers du Hoof vendent. Ou ils peuvent aussi avoir été portés dans un arsenal où un ratasseur d'armes peut les avoir retirés sans autre consigne. J'espère qu'ils se retrouveront un jour par quelqu'un qui ne les cherchera pas: mais, s'il est bête comme les autres, il est vrai qu'ils risquent s'être cachés dans l'ignorance encore fort longtemps».

On a accusé faussement les troupes françaises de s'être emparées de ces trophées en 1798 lors de la prise de Fribourg. Suivant M. de Techtermann il se peut que l'une ou l'autre de ces tentures en particulier une tunique de héraut d'armes aux armes de Châlons et celle que le maître de la fabrique de la collégiale de St-Nicolas avait achetée au capitaine Petermann de Faucigny, se trouvent actuellement au Musée de Berne.

«Je parlerai encore de monuments antiques provenant de la bataille de Morat. Ce sont des boucliers de bois cloués à une poutre du plafond de l'entrée de l'abbaye des tanneurs de l'Auge. Leur provenance est assez indiquée par les marques armoriales qui y sont peintes. Toute espèces de légendes et de traditions ont surgi à propos de ces boucliers».

«L'année dernière (1769), un de ces boucliers étant tombé ou du moins menaçant de tomber, je l'ai fait apporter chez moi pour le faire voir à quelques ouvriers menuisiers connaisseurs et savoir de quel bois il était. Ils ne se sont pas trouvés d'accord, les uns disaient que s'était du peuplier: d'autres, disant que le bois de peuplier ne durait pas si longtemps sans pourrir, prétendaient que c'était du tilleul, soit de l'orme blanc, qui se laisse facilement travailler et tient plus longtemps contre la vermine et la corruption. J'opine pour ce dernier, parce que ce bois se laisse facilement travailler, bien qu'il soit extrêmement sec».

Description de ces boucliers. «Hauts de près de 4 pieds, épais de 9 lignes, pointus au bout inférieur armé d'une pointe de fer pour le planter en terre. Concavés à l'extérieur comme la fonde fendue d'un arbre, excavés intérieurement contre l'homme, deux courroies dans cette cavité distantes presque de deux coudées pour y passer le bras, un coussin soit un petit matelas cloué entre ces deux courroies, apparemment pour garantir le coude du porteur de se froisser dans la marche».

Ornements. «Ces boucliers sont couverts d'une peau fine chamoisée de mouton collée à l'intérieur comme à l'extérieur, une croix rouge soit gueule en sautoir à l'extérieur aboutissant aux quatre coins. Quatre fusils, autrement briquets (batte-feu en patois), d'or, cantonés, joignant chacun à un caillou soit pierre à feu sable, jettent des étincelles soit des flammes. Ces deux pièces forment, par leur suite alternée, le colier de l'Ordre des Chevaliers de la Toison d'Or, institué par le duc de Bourgogne Philippe le Bon le 10 Janvier 1430 pendant la solennité de son mariage. Charles le Hardi a été le premier chef de cet Ordre après la mort de son père. Depuis ce prince, la maîtrise de l'Ordre a passé aux rois d'Espagne qui en sont encore les chefs[1]. Ces boucliers ne peuvent pas être plus récents que de la bataille de Morat. Il y a eu, dans le piquet commandé par Jacques Felga 11 soldats détachés de la compagnie des Tanneurs, qui auront, à leur retour, probablement rapporté ces boucliers et les auront déposés comme trophées dans leur auberge».

Usage de ces boucliers. «Ils ne devaient pas servir à la cavalerie; la pointe de fer dénote qu'ils devaient être fichés en terre et qu'ainsi ils se soutenaient d'eux-mêmes pour que le soldat eût les bras libres, afin que, ayant un genoux à terre, il pût tirer de son arquebuse ou de son arbalète, tout en étant à couvert. Chaque soldat du front d'un bataillon ayant ainsi son bouclier devant lui, ce bataillon était couvert comme d'un parapet, résistant aux piques et aux traits d'arbalètes des Suisses qui ne maniaient pour lors encore que peu d'armes à feu. Ces boucliers pouvaient encore résister à la balle des fusils et de la façon que l'on charge aujourd'hui, à moins que ce ne fût, comme on dit, à brûle-pourpoint. Celui que je me suis fait apporter a quelques trous et des nervures qui marquent qu'il a été attaqué aux premiers usages qu'on en a faits».

D'après M. de Techtermann cette description permet de conclure que ce sont des pavois de fantassins tels qu'ils sont décrits dans Viollet-Le-Duc.

On ignore tout à fait ce qu'ils sont devenus. Un pavois analogue de forme et d'ornementation, bien que de plus petites dimensions, se trouve au Musée de Berne.

Les armes de l'évêque Guillaume de Menthonay
à la cathédrale de Lausanne.

Par Fréd. Th. Dubois.

Il existe à l'extérieur de la cathédrale de Lausanne, dans l'angle rentrant du transept sud et de la nef, trois culs de lampe A, A, A (fig. 23) exécutés suivant le même modèle, représentant un petit ange aux ailes étendues et tenant devant lui un écu, portant une croix de St-André ou sautoir accompagné de quatre coquilles de St-Jaques (fig. 22)[2].

[1] L'auteur de ces notes aurait pu ajouter que depuis l'extinction de la maison d'Autriche en Espagne, le chef de la branche allemande de cette dynastie jouit du même privilège (J. G.).

[2] Ce plan et ce dessin ont été faits pour les Archives héraldiques par Mr B. Recordon, architecte. Nous lui exprimons ici nos remerciements.



fig. 22

Quelles sont ces armes? Si nous consultons l'armorial du Pays de Vaud par de Mandrot nous trouverons que ces armes sont celles des Menthonay, ancienne famille de Savoie dont un seul membre a joué un rôle dans le Pays de Vaud: Guillaume de Menthonay, évêque de Lausanne.

En effet si nous examinons les monnaies émises sous l'épiscopat de cet évêque nous y trouverons les mêmes armes (fig. 24). Il y est représenté assis sur un siège gothique, coiffé de la mitre, revêtu de l'aube, de la chasuble et du pallium, de sa main gauche il tient la crosse, le volute tourné contre lui, de l'autre main il bénit, devant ses genoux est posé l'écu à ses armes (fig. 25)[1]. Sur le revers de ses monnaies nous trouvons une intéressante combinaison de ses armes et de la croix qui est habituellement sur les monnaies épiscopales (fig. 26 et 27).

Le seul document ancien nous donnant les émaux de ces armoiries est l'armorial manuscrit de Mulinen à Berne. Ils sont: de gueules au sautoir d'argent accompagnée de quatre coquilles de St-Jaques du même.

Guillaume de Menthonay avait été élu évêque de Lausanne le 7 août 1394[2].

Comme nous l'avons dit plus haut Guillaume de Menthonay appartenait à une très ancienne famille de Savoie[3], qui avait déjà donné plusieurs hommes de marque à l'Eglise. Nous citerons: Aymon de Menthonay évêque de Genève vers 1269 et Jaques de Menthonay camérier du pape Clément VII et cardinal en 1383.

---

[1] Nous devons cette petite reconstitution, exécutée d'après les différentes monnaies de Guillaume de Menthonay, à l'obligeance de M. J. Gruaz, adjoint au Musée cantonal d'Archéologie.

[2] Hierarchia catholica medii aevi. par le P. C. Heubel. Munster 1898, T. I p. 309.

[3] voir: Armorial et Nobiliaire de l'ancien duché de Savoie, par le comte E. Amédée de Foras, art. de Menthonay Tome III 471.

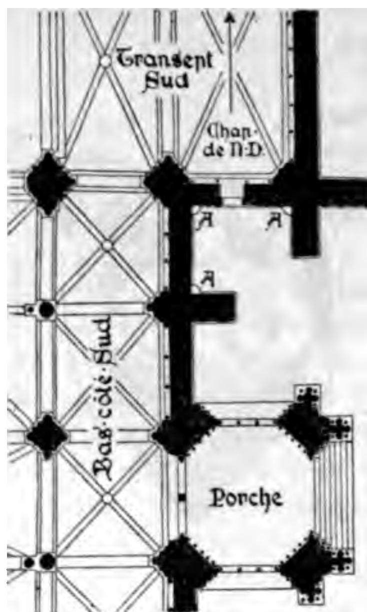


fig. 23

Son père était noble N. de Menthonay [1] et sa mère Nicolette fille de n. Mermet de Langin [2].

Guillaume de Menthonay avait un frère, sur lequel nous ne possédons pas de détails, et une sœur, Marguerite, dame de Turchet en Savoie et femme de Pierre de St-Jeoire, seigneur de Beaucroissant. Elle fut son héritière.



fig. 24
Demi Gros, ou 6 deniers (avers)

L'histoire de l'épiscopat de Guillaume de Menthonay se trouve dans les «Mémoires historiques sur l'évêché de Lausanne», par Schmitt auxquelles nous renvoyons nos lecteurs. Nous rappellerons que c'est à cet évêque que l'on doit la construction du château de Lausanne. Commencée peu avant sa mort elle fut terminée par son successeur, Guillaume de Challant dont les armoiries décorent encore actuellement les façades de ce château.

Dans son testament daté de 1406 Guillaume de Menthonay demande à être inhumé dans la chapelle qu'il a fait construire et qui n'est pas encore terminée, qui se trouve devant la porte par laquelle on entre dans la cathédrale du côté de la chapelle de Ste-Marie: *Corpus suum vult et elegit poni et in-[illegible]ulari infra capellam suam novam et nondum finitam, quam ordinavit [illegible]dinat opere et effectu compleri, quae sita est ante portam per quam [illegible] ecclesiam Beate Mariae lausannensis tendendo versus et prope [illegible]iam Beatae Mariae et in eamdem capellam sepulturam suam fieri [illegible] et ordinat secundum statum et conditionem ipsius .....* [3].

1) Id.
2) Id. Tome III art. de Langin page 235.
3) Archives cantonales vaudoises. Baillage de Lausanne, No 2501, T. XIV, anno 1406.



fig. 25

Grâce aux savantes recherches de M. l'abbé Dupraz l'emplacement de la chapelle de Ste-Marie est maintenant fixé. Elle se trouvait sous la tourelle du transept sud. La porte dont il est fait mention est donc celle qui s'ouvre du côté du porche des Apôtres (voir fig. 23).

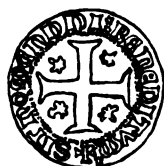


fig. 26
1/4 de denier ou Trésol ou 3 deniers (revers)

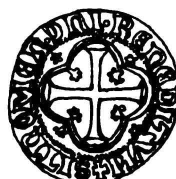


fig. 27
Demi Gros ou 6 deniers (revers)

Les trois consoles armoriées dont nous venons de parler sont donc les restes de la chapelle mentionnée dans le testament de l'évêque. Elles étaient destinées évidemment à recevoir les nervures d'une voûte recouvrant cette chapelle.

Le 8 Juillet 1406 Guillaume de Menthonay fut tué par un de ses serviteurs, au château de Lucens et d'après la chronique dite de Moudon il fut enseveli devant la petite porte, devant la chapelle de Ste-Marie.... *et corpus ejus fuit portatum apud Lausannam die decima ejusdem mensis et sepultum ante parvam portam prope capellam sanctae Mariae*[1].

Nous sommes donc bien là en présence des restes de la chapelle, et des armoiries de Guillaume de Menthonay évêque de Lausanne.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Ein moderner Totenschild. Für ein langjähriges Mitglied unserer Gesellschaft, das schon durch zahlreiche Aufträge das heraldische Kunstgewerbe in unserm Lande unterstützt hat, wurde in diesem Winter ein grösseres Schnitzwerk vollendet, das wir auf Wunsch des Verfertigers hier im Bilde wieder-

[1] Mémorial de Fribourg, Tome III, page 359.



Fig. 28

geben. Der hölzerne Schild zeigt in Anlehnung an die deutschen Totenschilde ein Vollwappen in kräftigem Relief und rings herum in sicherem Schnitt eine dekorativ gehaltene Schriftzeile. Für Zünfte, Vereine und Gesellschaften böte sich Gelegenheit, bei Herrn Streuli-Bendel heraldischen Zimmerschmuck ähnlichen Charakters erstellen zu lassen. Sein Atelier sei hiemit Freunden der Wappenkunst empfohlen.

Bücherchronik.

La Revue Héraldique, historique et nobiliaire fondée en 1862 (8 rue Daumier, Paris XVI).

Die vielseitige Pariser Monatsschrift, die unter diesem Titel, redigiert von Vicomte de Mazières-Mauléon, erscheint, hat heuer ihren 18. Band begonnen. Er ist, wie seine Vorgänger, ungemein reich an interessanten Mitteilungen. Heben wir aus dem Stoff, der unsere Leser vorab interessiert, hervor die Liste

der französischen Refugianten des Jahres 1793; dieses Verzeichnis dürfte für viele jetzt in Deutschland ansässige Familien von grossem Werte sein. Die Revue gibt ausser ihrem historischen, heraldischen, genealogischen Text und der Bücherchronik auch einen Zivilstand des französischen Adels und eine Chronique mondaine heraus, ferner Übersichten über hervorragende, unser Fach betreffende Auktionen, über Orden und Ordensverleihungen. Die Januarnummer behandelt u. a. das Vorkommen der Fledermaus in der Heraldik, deren Rolle im Schild der Stadt Valencia wir s. Z. in diesem Archiv erwähnt haben; die Märznummer bringt eine Arbeit über japanische Heraldik, die manchen unserer Leser interessieren dürfte. Im Aprilheft belehrt uns Vicomte de Mazières-Mauléon über die Angemne, eine seltene rosetten- oder sternförmige heraldische Figur. Wir hoffen, die Revue Héraldique bürgere sich auch in unseren Bibliotheken ein; sie ist es wert.

P. Ignaz Hess. Schild- und Fensterschenkungen in Engelberg. Obwaldner Geschichtsblätter 1904. Heft 2. Zürich, Schulthess & Co. 1904.

Dass die edle Wappenkunst auch im Kanton Unterwalden eifrige und gelehrte Freunde hat, ist unsern Mitgliedern besonders seit der vorletzten Generalversammlung der Heraldischen Gesellschaft zu Stans und Engelberg bekannt. Heute tritt unser Mitglied, P. Ignaz Hess, der unermüdlich tätige Stiftsarchivar von Engelberg, mit einer Zusammenstellung der Scheibenstiftungen seiner Landesgegend hervor; sie reicht von 1575 bis zum Jahre 1713 und umfasst eine reiche Sammlung von Daten, die aus Denkmälern und Urkunden zu gewinnen waren. Zu ergänzen wäre das Verzeichnis noch durch die interessante Scheibe der Talleute von Engelberg, die im ersten Drittel des 16. Jahrhunderts (die letzten beiden Ziffern des Datums 1521 sind modernen Ursprungs) nach unbekanntem Orte gestiftet und im April 1904 in Zürich versteigert worden ist.

Ed. Wymann. Das Geschlecht der Schönenbüel in Alpnach. Obwaldner Geschichtsblätter 1904 Heft 2. Zürich, Schulthess & Co. 1904.

Der Genealogie eines Obwaldner Ratsgeschlechtes, das seinem Lande zwei Landammänner und mehrere andere markante Persönlichkeiten geliefert hat, widmet der gründliche Kenner seiner heimatlichen Geschichte, Ed. Wymann, z. Z. Kaplan am Elisabethenheim in Zürich, eine eingehende, mit zahlreichen neuen, aus ungedrucktem Material geschöpften Nachweisen gewonnene Darstellung von 60 Seiten. Auf p. 6 finden wir eine höchst dankenswerte Stammtafel des zwar seit 1372 urkundlich vorkommenden, aber nur in seinen Sprossen des 16. und 17. Jahrhunderts in festem genealogischem Gefüge nachweisbaren Geschlechtes.

G. de Orestis di Castelnuovo. Brevi cenni sulla vita pubblica del Conte Giovan Francesco de Orestis. Torino, Cassone 1904.

Eine knappe Biographie des Grafen Orestis, der in kritischer Zeit als Bürgermeister von Nizza sich grosse Verdienste um diese Stadt erworben hat. Die Schrift ist mit einem Porträt und einem Anhang von Dokumenten ausgestattet.

Giustino Colaneri. Bibliografia araldica e genealogica d'Italia. Con introduzione del Conte F. Pasini-Frassoni. Roma, Loescher & Co. 1904.

Wenn eine Art heraldisch-genealogisches Unternehmen auf viele und dankbare Benützer rechnen kann, so ist es die Bibliographie Colaneris; des Vorstehers der an heraldischem Material so reichen Casanatense in Rom hat sich denn auch mit der vorliegenden Schrift, die 2056 ältere und neuere Titel umfasst, ein grosses Verdienst erworben. Bequem benützbar wird die Zusammenstellung durch einen Schlagwort- oder Realkatalog, der den Leser in den Stand setzt, in kürzester Zeit sich über Quellen und Literatur eines Wappens oder Geschlechts zu orientieren. Das sehr ansprechende Vorwort von Colaneris Bibliographie stammt aus der Feder des Grafen Pasini-Frassoni, korrespondierenden Mitglieds unserer Gesellschaft. Wir empfehlen die Schrift Historikern, Genealogen und Bibliotheken aufs wärmste.

Heraldisch-genealogische Blätter für adelige und bürgerliche Geschlechter. Monatsschrift, herausgegeben von H. Th. Kohlhagen, Bamberg.

Vor uns liegt die reichhaltige erste Nummer einer neuen Zeitschrift; sie befasst sich sowohl mit Denkmälern der alten Heraldik, Sphragistik, Epitaphik u. s. w., als mit neuen Erzeugnissen kunstgewerblichen und literarischen Ursprungs. Wir gedenken nach Schluss des ersten Jahrgangs auf diese Erscheinung zurückzukommen und wünschen, dass das historisch und künstlerisch Bedeutsame und Interessante hier stets Pflege finden möge.

Emil Zellner, Das heraldische Ornament in der Baukunst. Berlin, W. Ernst u. Sohn. 1903.

„Ein Künstler, der heraldisches Ornament anbringt, ohne die Bedeutung der Heraldik zu kennen, gleicht einem Menschen, der mit Fremdwörtern glänzen will, ohne deren Sinn zu verstehen". Mit diesem Satz, den jeder Freund der wahren Heraldik gern unterschreiben wird, charakterisiert der Verfasser seinen Standpunkt. Er stellt sich im Kampf gegen den Formelkram der verfallenden Wappenpflege der letzten Jahrhunderte genau auf den gleichen Standpunkt, den der Rezensent in einer 1901 erschienenen Broschüre eingenommen hat. Sonderbarerweise wird diese letztere aber nur erwähnt mit folgendem liebenswürdigen Satz: „Ein weiteres Beispiel der tief eingewurzelten irrigen Anschauungen über die kunstgeschichtliche Seite der Heraldik bietet uns der Verfasser des in Zürich 1902 (sic!) erschienenen Werkes: „Das Wappen in Kunst und Gewerbe", in dem er S. 244 u. 245 zeigt, „wie das Heroldsbild zum Ornament gemacht wird" und wie Wände „mit solchen heraldisch-stilisierten Gebilden" bemalt werden, womit er die biblisch-bildlichen Darstellungen des Mittelalters im Stile jener Zeit meint". Das nötigt uns, auf die Sache im einzelnen und im allgemeinen zurückzukommen. Die erste beanstandete Stelle bezieht sich auf ein Wandgemälde in Fahr, der einsiedlischen Propstei bei Zürich; es zeigt Lindenbäume, Raben und Hirschen. Nun ist der Lindenbaum das Schildbild der Edeln von Fahr (Brennwald Ms. II. p. 40 f. „v. Faar im zürichbiet an der Lindmat Burg Faar ist prochen") vgl. Fig. 29, und der Rabe (später sind es zwei Raben) ist das Wappen des Stiftes Einsiedeln. Auch der Hirsch ist des-

halb eher als heraldisches, denn als symbolisches Bild zu interpretieren; welcher Person (z. B. einem Propste) oder welchem Geschlecht (z. B. einer Allianz derer v. Fahr) er angehört, vermag ich indes nicht zu sagen. Dass aber nicht nur heraldische Figuren, sondern auch Schilde, Zimiere, Impresen u. s. w. rein ornamental, d. h. ausserhalb eines Schildes, oft in Multiplizität in der mittelalterlichen Kunst eine Rolle spielen, weiss jeder, der sich mit derselben eingehend befasst hat. Beispiele bietet sowohl Zellners Büchlein, wie mein Opusculum. Und nicht nur Wände, sondern Decken, Böden, Säulen, Kapitelle, Kamine, Kostümteile aller Art sind heraldisch ornamentiert, wobei von „biblisch-bildlicher“ Bedeutung gar keine Rede sein kann. Hier ein paar Beispiele aus verschiedenen Zeiten und Ländern.



Fig. 29

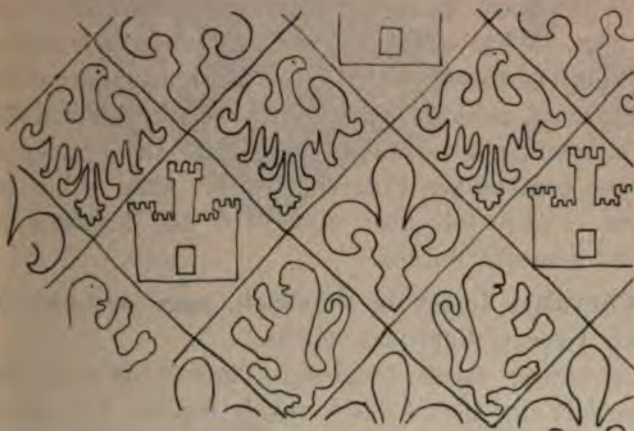


Fig. 30
Musterung der Kasel des sel. Thomas zu Biville
† 1257



Fig. 31
Musterung mit Schilden des Papstes Nikolaus IV. Masci (1288—92) im Lateran. Cosmatenmosaik.

Am selben Ort bringt Zellner den Wolkenschnitt mit den Heiligen Deodat und Cyrill in Zusammenhang und nennt ihn sogar deren Attribut! Und doch handelt es sich hier nur um eine dekorative, dem ornamentalen Formenschatz des Mittelalters entnommene Teilungslinie des Schildes, bei der kein Mensch an Heilige gedacht hat.

Im Übrigen wird Zellners Büchlein gewiss gute Wirkung haben, wie denn Ziel und Aufgabe desselben durchaus anerkennenswert sind. Die Illustration ist reich und gut. Eine Ausnahme macht die Darstellung des Basilisken (nicht „Baselisken“), des Seedorfer und des Marburger Schildes; für die Verbindung von Mauer-



Fig. 32
Bodenfliese aus der Westschweiz
13. Jahrhundert



Armes Laurent

Fac-similé des armes peintes sur la lettre de noblesse accordée par l'empereur Sigismond, en 1432, à Jean Laurent bourgeois de Lausanne



Armoiries de la famille de Diesbach

d'après le diplôme accordé à Nicolas de Diesbach
par l'empereur Sigismond le 4 avril 1434.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang / Année XVIII Heft 3.

Genealogische Notizen zur zürcherischen Handels- und Industriegeschichte im 18. Jahrhundert.

Zu den kostbarsten Schätzen des zürcherischen Staatsarchivs gehören neben den bis in die Mitte des 14. Jahrhunderts zurückreichenden eigentlichen Steuerverzeichnissen die in den Seckelamtsrechnungen enthaltenen sog. Pfundzollrödel, welche eine höchst wichtige Quelle nicht nur für die zürcherische Wirtschaftsgeschichte vergangener Jahrhunderte, sondern auch zur Genealogie der um Zürichs Handel und Industrie besonders verdienten Familien bilden.

Hatte doch die Stadt Zürich von der Reformationszeit an ihr äusseres Emporkommen und ihren Reichtum fast ganz ihrer Industrie zu verdanken und bildete die Abgabe, welche die Regierung von den in Zürich eingebürgerten Kaufleuten für den ihnen gewährten Schutz erhob, eine so grosse Bedeutung für den Staatshaushalt, dass man glaubte, ohne diesen Pfundzoll nicht existieren zu können. Dies scheint uns heute freilich um so begreiflicher, als die damalige Zeit von direkten Steuern gänzlich verschont war.

Sehr eingehende Auskunft über den Steuermodus dieses Pfundzolles gibt uns der um die zürcherische Handelsgeschichte vergangener Jahrhunderte hochverdiente A. Bürkli-Meyer im Zürcher Taschenbuch 1883 (S. 49), dem wir zu näherer Orientierung folgendes entnehmen:

„Das Schirmgeld wurde mit 2 Heller von jedem Pfund oder halbem Gulden Umsatz erhoben, betrug somit $0,_{83}$ % des Kaufswertes aller Waren. Jeder Handelsmann erhielt eine sogenannte *Zollbüchse*, in die er bei jedem Geschäfte seine 2 Heller vom Pfund, d. i. den *Pfundzoll*, einzulegen pflichtig war. Alljährlich auf die Ende Juli abzuschliessende Staatsrechnung hin musste die Büchse dem Amtsseckelmeister eingeliefert werden. Die genaue Durchsicht der Seckelamts-Rechnungen lässt zu dem Schlusse gelangen, dass die grosse Mehrzahl der Pflichtigen bei ihren Einlagen in die Büchsen ihrem geschwornen Eide getreulich nachkam, abgesehen davon, dass jeder die Prosperität seines Geschäftes gerne durch einen beträchtlichen Pfundzoll an den Tag legte. Mit der Zeit entschlugen sich grössere Geschäfte der jeweiligen Einlagen in die Büchsen, berechneten dagegen den ihnen zu zahlen obliegenden Zoll aus ihren Handlungsbüchern. Von 23,617 Pfund im Jahr 1681 stieg der Zoll auf 81,468 Pfund im Jahr 1750,

d. i. auf nahezu einen Drittel der ganzen Staatseinnahme, endlich im Jahr 1791 auf 153.490 Pfund oder 29 % der Gesamt-Einnahme. An dieser letztern Summe waren einzelne Handelsfirmen bis zu 6000 Pfund beteiligt. Der Zollertrag des Jahres 1791 entspricht, zu 0,85 % kapitalisiert, einem Gesamtverkehr der zürcherischen Handelswelt von zirka 18 Millionen Pfund oder 21 Millionen jetziger Franken.

Werden wir uns wundern, dass unter solchen Umständen das Bestreben, im Interesse des Staatshaushaltes das Schirmgeld zu mehren, den Rat in allen handelspolitischen Fragen leitete? Durch den Reichtum angeregt, welchen namentlich im letzten Viertel des 17. Jahrhunderts die Seidenindustrie der Stadt Zürich gebracht hatte, versuchten ihre Nachbarn allen Ernstes, sich diese Industrie ebenfalls anzueignen, besonders was das Spinnen von Floretseide betraf.

Infolgedessen stieg beim Rate die Besorgnis um Minderung der eigenen Gewerbe und damit auch des Zollertrags: er ergriff alle ihm zu Gebote stehenden polizeilichen Mittel, die Verschleppung der Gewerbe in die Nachbarkantone, wie ins Ausland zu verhindern. Ängstlicher noch als früher wurde von den Achtziger-Jahren des 17. Jahrhunderts an jeder Versuch selbständiger industrieller Tätigkeit von Seite der Landleute unterdrückt, und zwar darum, weil man einerseits das Schirmgeld auf der Landschaft nicht wie in der Stadt erheben zu können glaubte anderseits den Verkehr der Landleute mit ihren Nachbarn jenseits der Grenze nicht zu kontrollieren vermochte. Im guten Glauben, das Wohl des Landes zu fördern, gelangte der Rat von Zürich auf diese Art dazu, die eigenen Landleute empfindlich zu schädigen. Diese betrachteten denn auch das Verbot, weiterhin auf dem Lande Wolle zu kämbeln (1679), ihre selbstgewobenen Baumwollentücher zu bleichen und zu färben (1693), Baumwolle und Seidenabfälle über die Kantonsgrenze hinaus zum Spinnen zu geben (1708) und einige weitere ähnliche Beschränkungen als eine Verkümmerung ihrer bisherigen Gewerbstätigkeit und grollten darob der Stadt um so mehr, als sich diese industriell im Laufe des 18. Jahrhunderts fortwährend hob, dank den neuen Industriezweigen, welche die französischen Religionsflüchtlinge zur Zeit von Ludwig XIV. in Zürich eingeführt hatten."

Wenn wir uns darauf beschränken müssen, unsere genealogischen Notizen nur auf die zürcherischen Handelsfamilien des 18. Jahrhunderts zu beziehen, so darf einerseits jenes Jahrhundert als das in kommerzieller Beziehung glänzendste des ancien régime betrachtet werden, andrerseits ist es aber auch nur für dieses Jahrhundert und zwar auch nur für die zweite Hälfte desselben möglich gewesen, von allen Firmen sichern Aufschluss über die Natur ihrer Geschäfte und Fabrikate erfahren zu haben. Die im übrigen tadellos erhaltenen Pfundzollrödel geben uns lediglich die Namen der Firmen mit jeweiligem Steuerbetreffnis, zuweilen auch unter Beifügung des Geschäftshauses. Die Kenntnis über die Natur der Fabrikate etc. scheint der Schreiber als selbstverständlich vorausgesetzt zu haben.

So sind uns aus frühern Jahrhunderten nur einzelne bedeutendere Firmen bekannt, die Grosshandel trieben und demnach den Pfundzoll zu entrichten

hatten. Bereits Ende des 16. Jahrhunderts treffen wir die Gebrüder David und Heinrich Werdmüller* im Seidenhof, als Gründer eines bis ins 19. Jahrhundert (1845) reichenden Seidengeschäftes, dessen Blütezeit in die ersten Jahrzehnte des 17. Jahrhunderts fällt. Mitte des 17. Jahrhunderts sind die Baumwollfirmen Leonhard und Konrad Holzhalb, Konrad Locher im Kratz, Rudolf Hartmann, Joh. Anton Pestalozzi* und Felix Orelli* beim Spiegel als Fabrikanten von Baumwollstoffen; die Häuser Hans Kaspar Schulthess*, Johs. von Muralt* und Kaspar und Hans Konrad Gossweiler* als Floretfabriken die grössten Geschäfte Zürichs, war ja doch bereits im 17. Jahrhundert die Stellung Zürichs für Seide, Wolle und Baumwolle gleich derjenigen St. Gallens für Leinen und derjenigen Basels für Bänder eine dominierende. Die bis vor nicht allzulanger Zeit eine wahre Zierde Zürichs bildenden Häuser zum Seidenhof[1] (das 1592 erbaute Stammhaus der Werdmüller, aus welchem ein getäfertes Prachtzimmer als letzter Überrest ins Schweizer. Landesmuseum gelangte), Wilden Mann[2] (Stammhaus der Holzhalb), sowie das heute noch in alter Pracht stehende Lusthaus Bocken (erbaut von dem reichen Seidenzwirner, spätern Bürgermeister Andreas Meyer (-Weggen) sind heute noch stumme Zeugen des Gewerbefleisses jenes Jahrhunderts. Den wachsenden politischen Einfluss jener Handelsaristokratie zeigen uns am besten die Namen der Escher vom Glas*, Holzhalb, Werdmüller*, Weggen-Meyer, die nebst andern bereits ein starkes Gegengewicht zu der, jedem Handel und aller Industrie gänzlich abholden Gesellschaft zur adeligen Stube[3] bildeten.

Allein erst das kommende Jahrhundert sollte die Stadt Zürich zur eigentlichen Metropole des schweizerischen Grosshandels stempeln; neben der Seiden- und Baumwollenmanufaktur wurde die Mousseline- und Indienne-Industrie von grösster Bedeutung, und es war hauptsächlich letzteren zwei Industriezweigen zuzuschreiben, dass der Ertrag des Pfundzolles Ende der neunziger Jahre des 18. Jahrhunderts beinahe fünfmal so gross war, als ein Jahrhundert früher. So ist es wohl auch gerechtfertigt, gelegentlich derjenigen Männer und Familien zu gedenken, die sich als Träger dieser Industriezweige um ihre Vaterstadt verdient gemacht haben. Wir folgen hiebei den Pfundzollrödeln der Jahre 1706, 1756 und 1796, indem wir selbstverständlich nur die bedeutendsten Firmen hervorheben können.

---

* Betreffend die Familiengeschichte, sowie den heutigen Personalbestand der mit * bezeichneten Familien, verweisen wir auf das im Herbst d. J. in Basel erscheinende «Schweizerische Geschlechterbuch», ferner für statistische Angaben des Personalbestandes auf den Bürgeretat der Stadt Zürich 1904, der indess in genealogisch-historischer Hinsicht allen Wert verloren hat, seit alle Familien ein und desselben Namens, nicht aber desselben Stammes, vermischt sind.

[1] Über das Haus zum Seidenhof vgl. Vögelin, das alte Zürich, sowie Bürkli-Meyer, Zürcher. Seidenindustrie. Zürich 1885.

[2] Über das Haus zum Wilden Mann vgl. die Abhandlung von Prof. Dr. Rahn im Zürcher Taschenbuch 1883.

[3] Zur Geschichte der Adeligen Stube in Zürich und der staatsrechtlichen Stellung der Zürcher Junkerfamilien vgl. Vögelin, das alte Zürich, ferner Herald. Archiv 1904. Heft 1, p. 5, und Schweizerisches Geschlechterbuch: Einleitung (Staatsrecht der Stadt und Republik Zürich.)

Im Jahre 1706 stehen mit einem Pfundzoll von 2380 ℔[4] die Gebr. Jakob Christof und Leonhard Ziegler* im Pelikan an der Spitze sämtlicher Firmen. Besitzer einer Florfabrik, beschäftigten die Herren Ziegler über 100 Weber und bezogen merkwürdigerweise schon damals, neben italienischer, auch japanesische Seide. Die Firma erscheint auch 10 Jahre später noch an erster Stelle und erlosch erst Ende des 18. Jahrhunderts. Jakob Christof Ziegler erbaute 1675 das Haus zum Pelikan im Thalacker; von seinen Nachkommen haben sich Generalmajor Jakob Christof Ziegler 1768—1859 und Oberstdivisionär Paul Karl Eduard Ziegler, 1800—1882, auf militärischem Gebiete ausgezeichnet. Das alte Stammhaus ist heute noch im Besitz der Familie.

Ebenfalls als Florfabrikanten scheinen die Gebrüder Wilhelm (1666—1737) und Kaspar (1670—1724) Schinz[5] ihr Glück gemacht zu haben. Geboren als Söhne eines biedern Bäckermeisters (Pfister) gründete das Brüderpaar im Hause zum Florhof ihr Geschäft, das in kurzer Zeit zu solcher Blüte gelangte, dass, als sich die Brüder im Jahre 1718 trennten, jeder 260,000 Gl. erhalten haben soll, ein für die damalige Zeit ganz bedeutendes Kapital (260,000 Gl. = zirka 750,000 Fr.). Ihre Nachkommen, zu denen auch der um die zürcherische Wirtschaftsgeschichte verdiente Ratsherr Hans Heinrich Schinz, † 1800, gehört, breiteten sich mit der Zeit sehr stark aus und widmeten sich auch mit Erfolg der Wissenschaft. Das Haus zum Graben (Bahnhofstrasse Nr. 43) ist heute noch im Besitz der Familie.

An dritter Stelle des Rodels vom Jahre 1706 finden wir die Familie Gossweiler[6], d. h. die Firma: Hans Kaspar Gossweiler im Berg, während die Firma Hs. Konrad Gossweiler beim Brunnen an sechster Stelle erscheint. Die Gründer dieses bedeutenden Kaufmannshauses sind die Gebrüder Hans Kaspar († 1653), Adrian († 1675) und Jakob († 1640) Gossweiler, Söhne des Gürtlers Konrad und der Agnes geb. Birch. Hans Kaspar, der älteste der Brüder, vermählt 1) mit Dorothea Werdmüller, 2) mit Margaretha Paravicini, starb als reicher, kinderloser Mann, während von seinen beiden Brüdern die zwei Hauptlinien der Familie abstammen. Adrian, vermählt mit Regula Hirzel, ist Begründer der Branche zum Brunnen, Jakob, vermählt 1) mit Barbara Werdmüller, 2) mit Magdalena von Zoller, derjenige der Branchen zum Berg und Schönenhof. Erstere betrieb mit grösstem Erfolg eine Floretspinnerei, letztere mit ebenso grossem Erfolge Baumwollfabrikation; die Blütezeit beider Branchen fällt hauptsächlich in die erste Hälfte des 18. Jahrhunderts; erstere ist heute ausgestorben, letztere sank anfangs des 19. Jahrhunderts in den Handwerkerstand und blüht heute noch als letztes Reis der einst sehr zahlreichen Familie, die, ohne zwar politisch von Bedeutung zu sein, kraft ihrer Tüchtigkeit im Handel lange Zeit zu den ersten Familien

[4] Im 18. Jahrhundert galt der Zürcher Gulden ca. Fr. 2.50 bis 2.90 jetzigen Geldwerts. Das Pfund, mit welchem die Kaufmannschaft ausschliesslich rechnete, entsprach einem halben Gulden, also ca. 1½ Fr. nach heutigem Kurs.

[5] Näheres über die Familie Schinz siehe: Tobler, Zürcher Wappenbuch.

[6] Zum alten Stamme dieser Familie gehört heute nur noch Nr. 7 des Zürcher. Bürgeretats 1904 (Familie Gossweiler).

Zürichs zählte. Die Häuser zum Brunnen (1729 erbaut) (Bahnhofstrasse 32), zum Berg (Schönberggasse 15), zum Schönenhof (Rämistrasse 14), sowie das Landgut zum Langenbaum in Ütikon am See sind ehemals Gossweilersche Besitzungen.

Endlich sei noch die an vierter Stelle des Rodels stehende Familie Escher vom Glas[7] erwähnt. Der spätere Bürgermeister Heinrich Escher, n. 1626, war einer der tüchtigsten zürcherischen Kaufleute, bis er 1678 bei seiner Wahl zum Bürgermeister sein Fabrikationsgeschäft in Seide und Wolle seinen fünf Söhnen übergab. Drei derselben mieteten 1692 von ihren Vettern Werdmüller den Seidenhof und setzten unter der Firma Hans Konrad Escher und Gebrüder die darin langeher betriebene Fabrik von Wolle- und Seidenkrepp fort. 1702 verliess der älteste der drei Brüder den Seidenhof und gründete im Wollenhof ein Seidengeschäft, das lange Zeit unter den ersten Seidenfirmen stand. Die im Seidenhof verbliebenen zwei jüngern Brüder firmierten ab 1729/30 Heinrich Escher jünger und Gebrüder und erwarben sich durch die Einführung des sog. Bologneser Flores um die zürcherische Industrie ganz bedeutende Verdienste.

Wenden wir uns nunmehr zum Jahre 1756, so finden wir als Gesamtertrag des Pfundzolles bereits über 100,000 ₶, gegenüber ca. 38,000 im Jahr 1706, nach heutigem Werte also ca. 150,000 Fr. Weitaus an erster Stelle steht mit 5350 ₶ die Firma Hans Konrad Ott*. Gründer derselben ist der spätere Zunftmeister Salomon Ott 1653—1711, von Beruf ursprünglich gleich seinem Vater ein Nadler, später Baumwollfabrikant. Der Ursprung der Familie Ott ist nicht festgestellt, sicher ist bloss, dass die Familie von dem Färber Kilian Ott abstammt, der 1463 als Besitzer des Hauses zur Farb am Münsterhof erwähnt wird. Zunftmeister Salomon Ott hinterliess drei Söhne, die sich gleich dem Vater ihre Frauen aus der Familie Lavater holten, was auch weitere drei Generationen hindurch vom Vater auf den Sohn der Fall war. Sie sind die Gründer der Firmen: Ratsherr Ott, Pfleger Hs. Konrad Ott, Hans Heinrich und Gebrüder im Rennweg, die alle neben der Stammfirma Salomon Ott* bis zum Ende des 18. Jahrhunderts sowohl in der Seiden- als Baumwollenbranche an erster Stelle waren. Die Häuser zum Garten, zur Engelburg, zum roten Adler, zum Berg, zur Krone (jetzt Rechberg) gaben den verschiedenen Branchen der Familie den Namen. Die Nachkommen des ehemaligen Nadlers versteuerten 1756 mit 9070 ₶ die grösste, 1796 mit 11,951 ₶ immer noch die viertgrösste Steuer.

An zweiter Stelle des Steuerrodels 1756 treffen wir die Familie Schulthess* mit 8378 ₶. Wir haben dieselbe bereits im 17. Jahrhundert (1657) durch die Firma Hans Kaspar Schulthess vertreten gesehen. Das Jahr 1756 weist neben dem alten Stammhause eine Reihe jüngerer Firmen auf, die alle nach ihren Häusern genannt werden. Die Familie Schulthess erscheint bereits anfangs des 15. Jahrhunderts in den zürcherischen Bürgerbüchern und zwar vorerst unter dem Namen Cunrat, später Cunrat gen. Schulthess und seit Anfang des 17. Jahrhunderts nur noch unter dem Namen Schulthess.

[7] Näheres über diese bedeutende Zürcher Familie siehe: Keller-Escher: Geschichte der Familie Escher v. Glas.

Im 15. und in der ersten Hälfte des 16. Jahrhunderts hauptsächlich dem Gerber- und Müllerstande angehörend, hat sich Hans Heinrich Schulthess (1569 bis 1641) zum Grundstein als erster seiner Familie dem Handel zugewandt und zog von der Zunft seiner Väter (Gerwe) auf die Saffran. Seine beiden Söhne Heinrich (1594—1652), Zunftmeister zur Saffran, und Hans Jakob (1599—1684) gründeten die beiden Hauptstämme der Familie, von denen der eine ausschliesslich dem Grosshandel, der andere auch der Wissenschaft zugetan war. Während die Schultheßschen Firmen zum Talgarten und Lindengarten sich speziell mit Seiden-, die Firmen zum roten Turm und Lindentor mit Florfabrikaten abgaben, trieben die Firmen zur Limmatburg und zum Rechberg (im Neumarkt) auch ausgedehnte Bankgeschäfte. Auch in Lyon und Bergamo waren Glieder der Familie Schulthess bereits im 17. Jahrhundert als Kaufleute tätig.

Für die Stellung der Familie im 18. Jahrhundert ist bezeichnend, dass sozusagen ein ganzes Quartier, der Hirschengraben, in jenem Jahrhundert in ihrem Besitze war; die Häuser zum Lindentor, Lindengarten, Florhof, Krone (Rechberg) seit 1839, unterer Berg 1790 und Limmatburg 1771 waren alle von der Familie Schulthess[8] teils erbaut, teils erkauft.

An dritter Stelle folgt die Familie Finsler[9], vertreten durch die Seidenfirmen: Hans Heinrich, Hans Konrad und Jakob & Hans Konrad im Sihlhof. Diese, bereits im Jahr 1538 in Zürich verbürgerte Familie, gelangte durch die im Jahre 1710 erfolgte Gründung des Seidenhauses Hans Heinrich Finsler zum Granatapfel, welchem 1756 die Firmen Konrad und Jakob & Hans Georg und 1747 Hans Konrad im Sihlhof folgten, in der zürcherischen Handelswelt zu ziemlicher Bedeutung. Am Ende des 19. Jahrhunderts gründeten die zwei Brüder Hans Konrad (1765—1839), Staatsrat, schweizerischer Finanzminister und eidg. Oberstquartiermeister, und Hans Jakob (1767—1835) unter der Firma Gebrüder Finsler & Co. ein Bankhaus, das indess 1829 bereits wieder erlosch. Dagegen florierte die alte Stammfirma H. & R. Finsler bis zum Jahr 1880. Die Firma Hans Konrad Finsler zum Sihlhof ging später an die Familie Bodmer zur Arch über und gelangte zu erneuter Blüte.

An vierter Stelle erscheint im Jahre 1756 die Familie Usteri mit 5020 fl., vertreten durch die Firmen Martin Usteri & Söhne und Jakob de Johs. Witwe. Gründer der erstern Firma und zugleich Stammvater der heute noch blühenden Familie Usteri * zum Neuenhof war Paulus Usteri[10] 1644—1718. Ursprünglich Spezereihändler in der Froschau, kaufte er 1683 eine Liegenschaft im Thalacker, erbaute daselbst 1684 das Haus zum Neuenhof und gründete darin eine Creppons- und Buratfabrik, die unter der Firma Martin Usteri & Söhne bis zur Revolution an der Spitze der zürcherischen Seidenindustrie stand. Ausser dem Neuenhof

---

[8] Eine Branche dieser Familie führt seit 1824 nach ihrem Stammhause, unter Immatrikulation in den österreichischen Adel, den Namen: von Schulthess-Rechberg. Den Personalbestand der an der 1751 gegründeten Familienstiftung partizipierenden Branchen (benannt nach ihrem Stammhause) siehe: Schweiz. Geschlechterbuch, 1904.

[9] Vgl. die Geschichte der Familie Finsler von Dr. Georg Finsler. Basel 1891.

[10] Vgl. die Mitteilungen der Familie Usteri. Zürich 1901.

waren auch die Häuser zum Thalhaus und Thalegg (beide im Thalacker) im Besitze der Familie Usteri.

Als bedeutende Mousselinehandlung verdient die Firma Hans Jakob Oeri [11] Erwähnung. Der Gründer derselben entstammte gleich denjenigen der Firmen Gossweiler, Esslinger und Schinz etc. sehr einfachen Verhältnissen, obwohl die Familie Oeri zu den allerältesten Zürcher Familien gehört und in einzelnen Branchen in früheren Jahrhunderten nicht ohne politischen Einfluss war. Auch auf dem Gebiete der Goldschmiedekunst hat die Familie ausgezeichnete Künstler hervorgebracht.

Der Vater unseres Hans Jakob Oeri war indes ein einfacher Gürtler, wohnhaft im Haus zum Pflug, † 1708. Auch der Sohn betrieb anfänglich dasselbe Handwerk, gründete jedoch später eine Mousselinehandlung, die bald zu einem bedeutenden Engrosgeschäft heranwuchs. Oeri soll bei seinem Tode ein Vermögen von über einer Million Gl. ($2^1/_2$ Mill. Fr.) hinterlassen haben. Als bleibendes Denkmal an die heute in Zürich [12] ausgestorbene Familie Oeri steht heute noch der in seiner Art einzige Prachtbau, das Haus zum Rechberg. Hs. Jakob Oeri hinterliess nur zwei Kinder, einen Sohn Felix, 1716—1774, vermählt mit Elisabetha Lavater, und eine Tochter Anna, vermählt mit Zunftmeister Hans Kaspar Werdmüller (1711—1773). Die Tradition erzählt, dass diese, jedenfalls sehr energische und unternehmungslustige junge Frau, die, nebenbei gesagt, auch mit Hülfe eines Associés (Cramer) das väterliche Geschäft mit Erfolg weiterführte, das Haus zur Krone (später Rechberg genannt) während der Teuerungsjahre 1770/71 habe bauen lassen, um den Arbeitern Brot zu geben; eine andere Version erzählt, der Bau sei aus einem Jahreserträgnis der Oerischen Mousselinehandlung errichtet worden; Tatsache ist indes, dass das Haus in den Jahren 1759—1776 von Baumeister Morf erbaut worden ist; d. h. Frau Werdmüller-Oeri hat ein Jahr nach dem Tode ihres Vaters den Bau unternommen. Da dieselbe 1800 kinderlos starb, vererbte sich der gesamte Oerische Nachlass, zu welchem ausser der Krone das Haus zum Schönenberg und die Landgüter zur Vogelhütte und Seehalde (Meilen) gehörten, an die Kinder ihres Bruders Rudolf Oeri n. 1759, vermählt mit einer Schwester des Landammanns Reinhard und Frau Major Schulthess-Oeri vom Thalgarten. Durch die einzige Tochter Rudolf Oeris, Elisabetha (verheiratet mit Hs. Konrad Ott n. 1775), gelangte die Krone in den Besitz dieser Familie, bis sie 1839 der Enkel Oeris, Oberst Hans Ott, an Direktor von Schulthess-von Salis verkaufte, der dem Haus nach dem alten Hause im Neumarkt (s. o.) den Namen Rechberg gab.

Ein weiteres Seidenhaus von Bedeutung war die Firma Hans Kaspar Ulrich* beim Kropf, nach dessen im Jahre 1766 erfolgten Tode ein Schwiegersohn und zwar der spätere Bürgermeister Heinrich Kilchsperger, † 1805, das Geschäft mit grösstem Erfolge weiterführte. Kilchsperger hinterliess neben zwei Töchtern (Frau Ott und Frau Escher) einen Sohn: Rittmeister Kilchsperger-

---

[11] Näheres über die Familie Oeri siehe: Tobler, Zürcher. Wappenbuch.

[12] Eine andere Branche der Familie blüht heute noch in Basel.

Werdmüller, mit welchem seine männliche Deszendenz erlosch. Seine Tochter heiratete den Oberstlt. in franz. Diensten Jakob Christof Ott und war die Mutter des vor einigen Jahren verstorbenen Major Albert Ott in Zürich.

Noch sind es zwei Firmen, die uns aus dem Rodel 1756 speziell interessieren, zumal die Stadt Zürich beiden die Einführung neuer Industriezweige zu verdanken hatte. Nach vielfachen vergeblichen Versuchen gelang es dem ehemaligen Pastetenbäcker und Schirmmacher David Esslinger [13], 1679—1730, in Zürich die erste Indiennefabrik zu errichten, die er durch seine Tüchtigkeit zu grosser Blüte brachte Er ist der Begründer der später sehr zahlreich gewordenen Branche der Familie Esslinger zum gelben Haus, welche das Geschäft mit wachsendem Erfolge weiterführte. David Esslinger hinterliess von seiner Frau Anna Elisabetha geb. Ziegler ausser einer Tochter Anna Barbara, vermählt mit Zunftpfleger Heinrich Schulthess und als solche Schwiegermutter der als Freundin Gœthes bekannten Frau Barbara Schulthess [14] im Schönenhof, nur einen Sohn David, der indes seinem Vater im Tode bald nachfolgte. Dagegen erhielt die Firma Esslinger in seinen zwei Söhnen: David 1728—1783 und Melchior 1738—1803 wieder zwei ausgezeichnete Chefs, so dass die Enkel des ehemaligen Pastetenbäckers zu den angesehensten und reichsten Kaufleuten Zürichs gehörten und beispielsweise im Jahr 1785 einen Pfundzoll von gegen 8000 Fr. bezahlten, was einem Warenumsatz von nahezu einer Million Fr. entspricht. Nach 120jährigem Bestande erlosch die Firma Esslinger im Jahre 1837 infolge Liquidation, während die Familie heute noch zahlreich vertreten ist und auch mütterlicherseits viele Zürcherfamilien dem gelben Hause stammverwandt sind.

Die andere Firma, welcher Zürich die Einführung eines neuen Industriezweiges zu verdanken hatte, ist die Firma Meyer & Co. Gründer dieser Branche der sog. Hirschen-Meyer* ist Melchior Meyer 1701—1787, Sohn des Dekans Joh. Jakob († 1723). Melchior Meyer betrieb anfänglich einen Tuchhandel im Hause zum Steg, später wurde aus dem einfachen Detailhändler ein grosser Strumpffabrikant, der als reichster Zürcher seiner Zeit gestorben sein soll [15]. Tatsache ist, dass er bei seinem Tode seinem Sohne ausser einem in höchster Blüte stehenden Geschäfte die Häuser zum Steg, zum Neuberg (Hirschengraben 60), St. Urban und Stadelhof hinterliess. Dieser Sohn, Quartierhauptmann Heinrich Meyer-Landolt 1732—1814, gründete mit Hülfe seines Sohnes, des nachmaligen Obersten Joh. Jakob Meyer zum St. Urban in Stadelhofen, die erste Bandfabrik in Zürich, deren hohe Blüte ebenfalls aus dem beträchtlichen Pfundzoll ersichtlich ist. Da sich indes die Konkurrenz von Basel immer fühlbarer machte, ging die Bandfabrik 1819 ein, während das alte Mousseline- und Baumwollengeschäft unter der Firma Melchior Meyer noch lange weiter florierte. Conrad Ferdinand

---

[13] Näheres über die Familie Esslinger vom gelben Haus und deren industrielle Tätigkeit siehe: Zürcher. Taschenbuch 1881.

[14] Biographie siehe: Neujahrsblatt des Waisenhaus Zürich, 1903.

[15] Näheres über diese nach ihrem Stammhaus Meyer zu Stadelhofen zubenannte Branche der Hirschen-Meyer siehe: Zürcher. Taschenbuch 1879 und Freys Biographie von Conrad Ferdinand Meyer.

Meyer, der grosse Dichter und Schriftsteller, ist ein Enkel des als Chef des Hauses erwähnten Obersten Joh. Jakob Meyer z. St. Urban, † 1819.

Nachdem wir mit den grössten Handelshäusern anfangs und Mitte des 18. Jahrhunderts bekannt geworden, gibt uns das Steuerrodel vom Jahr 1796 auch noch einen Blick in die zürcherische Handelswelt des letzten Viertels des 18. Jahrhunderts.

Abermals ist der Gesamtertrag des Pfundzolles grösser geworden und beträgt mit 169,312 fl fünfmal so viel als 100 Jahre früher. Diese ausserordentliche Steigerung war hauptsächlich durch den grossen Aufschwung der Mousseline-Fabrikation und Indienne-Druckerei bewirkt worden, wiewohl auch eine merkliche Quote auf Rechnung der Seidenindustrie zu setzen ist.

Den grössten Pfundzoll steuert die Firma Kaspar Schulthess & Co. mit 8527 fl, wie auch die Familie Schulthess* in corpore mit 18,710 & (inkl. den Firmen Schinz & Schulthess und Pestalozzi* & Schulthess: 23,593 fl) an erster Stelle steht. Wie schon früher bemerkt, verdankt die Familie ihren Reichtum hauptsächlich der Seiden- und Baumwollen-Industrie. An zweiter und dritter Stelle folgen die Firmen Esslinger a. Dorf und Kaspar Ott & Söhne (als Familien in corpore die Familien Escher v Glas mit 13,788 fl und von Muralt mit 13,799 fl), an vierter und fünfter Stelle die Firmen Hs. Konrad Schulthess zum Thalgarten und Heinrich & Daniel Muralt beim Ochsen; als Famile in corpore die Familie Ott mit 12,000 fl. Es ist bekannt, dass die Familie von Muralt*, die im Jahre 1566 das zürcherische Bürgerrecht erlangte, bereits im 17. Jahrhundert Grosshandel trieb, indem ca. 1630 Johs. v. Muralt ein Seiden- und Floretseidengeschäft an der Sihl errichtete, das (in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts durch Erbschaft in Besitz der Familie Bodmer* übergegangen) berufen war, anfangs des 19. Jahrhunderts unter seinem damaligen Chef Daniel Bodmer, † 1837, an die Spitze der zürcherischen Handelswelt zu treten. Die Firma erscheint 1804 bereits an zweiter, im Jahre 1816 an erster Stelle aller zürcherischen Handelshäuser.

Grösser noch waren, speziell im 17. Jahrhundert, die Verdienste der Familie von Orelli* um die Einführung der Seidenfabrikation. Der Stammvater jener, gleich den Muralt aus Locarno in Zürich eingewanderten Familie bezeichnet sich selbst im Jahre 1558 als Seckler und betrieb einen Kramladen unter dem Wirtshaus zum Raben. Doch bereits seine Söhne widmeten sich dem Seidenhandel und die Enkel treffen wir als Besitzer dreier bedeutender Handelsfirmen: „Felix Orelli zum Spiegel", „Jakob Joseph & Daniel Orelli zum Mohrenkopf" und „Martin Orelli". Wie die Werdmüller, so verdankten auch die Orelli ihr rasches Aufblühen der Fabrikation von Burat und Wollenkrepp, hauptsächlich aber der Seidenfabrikation. Nachdem die Familie durch die Konkurrenz etwas zurückgestellt wurde, gelangte die Firma Orelli & Sohn im Garten mit Fabrikation von Baumwolle in den Achtziger-Jahren des 18. Jahrhunderts nochmals in die Reihe der ersten Handelshäuser.

Wie die Familien Muralt und Orelli hat sich auch die Familie Pestalozzi*[16] dem Handel gewidmet. Bereits im Beginn des 17. Jahrhunderts begegnen wir

[16] Näheres siehe: Pestalozzi-Pfyffer: Geschichte der Familie Pestalozzi.

der Seidenfirma Johann Anton Pestalutz, die in lebhaftem Verkehr mit Bergamo gestanden.

Bekannt ist der Versuch des Hs. Jakob Pestalutz zum Steinbock in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts, in Zürich Seidenwürmer zu ziehen, ein Unternehmen, das mit Sachkenntnis, Aufopferung und Geldopfern zwar möglich, wirtschaftlich indes nicht empfehlenswert war.

Die grössten Handelserfolge der Familie begannen denn auch erst nach den Revolutionsjahren.

Noch bleibt uns übrig, einer Reihe anderer grösserer Handelshäuser zu gedenken, die, wenn auch nicht an allererster Stelle gestanden, dennoch mithalfen, die zürcherische Handelstätigkeit zu fördern. Wir beschränken uns auf diejenigen noch nicht genannten Firmen, die in den Jahren 1796/97 mehr als 2000 fl Pfundzoll steuerten.

Als altes Mousselinehaus begegnet uns die Firma Joh. Georg Bürkli im Tiefenhof, deren Besitzer Direktor Bürkli-Meyer († 1811) auch der Stammvater der um die Stadt Zürich hochverdienten Branche der Bürkli im Seidenhof ist. Als Eigentümer einer Indiennefabrik, und zwar neben der Esslingerschen der bedeutendsten, steuerte Hans Jakob Hofmeister* zum weissen Kreuz gegen 4000 fl. Diese Fabrik beschäftigte zuweilen gegen 800 Arbeiter; oft wurde die ganze Nacht hindurch gearbeitet. Das von Quartierhauptmann Hans Jakob Hofmeister erbaute Landgut im Letten wurde aus dem Ertrage weniger Jahre vollständig abbezahlt, die Neubauten bestritt man vorweg aus dem Profit, den die Mouchoirs abwarfen. Aber auch dieses bedeutende Handelshaus traf dasselbe Schicksal wie das Konkurrenzgeschäft der Gebrüder Esslinger, indem dasselbe, freilich erst 30 Jahre später als jenes, der Ungunst der Zeit erlag und im Jahre 1867 erlosch.

Anlässlich dieser beiden grossen Indiennefabriken sei auch noch einer Firma gedacht, die hauptsächlich zu dem grossen Aufschwung der Indiennemanufaktur beigetragen hat. Diese Beteiligung ist das Verdienst der Familie Zeller*, welcher die Einführung eines ganz neuen Industriezweiges nicht nur in Zürich, sondern in der ganzen Schweiz zukommt[17]. Bereits im Jahre 1671 betrieb Jakob Christoph Zeller, n. 1652, im sog. Bierhaus eine Färberei. Allein der Aufschwung des Geschäftes datiert erst aus den 1760er Jahren, in welchen Heinrich Zeller, 1746—1795, nach seiner Rückkehr aus seiner Fremdezeit in Frankreich die ersten Versuche im Türkischrotfärben begann und Begründer der zu grösster Blüte gelangten Firma Heinrich & Rudolf Zeller wurde. Seine beiden Söhne trennten sich 1801, um unter eigenem Namen Heinrich Zeller (in der Walche) und Johannes Zeller (im Bierhaus), ersterer die Türkischrotfärberei, letzterer die Färberei zu betreiben; beide Firmen trugen wesentlich zur Förderung von Zürichs Industrie bei und erloschen erst in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts.

[17] Näheres über die industrielle Tätigkeit der beiden Branchen der Familie Zeller im Bierhaus und in der Walche siehe: Zürcher-Taschenbuch 1881 und Allgemeine Deutsche Biographie, Schlussband.

Grosse Erfolge hatte auch die Seidenkreppfabrik Mathias Nüscheler* & Söhne im Grünenhof (Thalacker 32). Denselben Artikel fabrizierte die Firma Mathias Nüscheler* im Neuegg (Pelikanstrasse 19). Heute noch sind die beiden Häuser im Besitze der Familie Nüscheler, gleichwie das dritte, daran stossende Haus zum Magazinhof, die alle anfangs des 17. Jahrhunderts auf dem 1698 von den Gebrüdern Mathias und Kaspar Nüscheler gekauften Komplexe im Thalacker erbaut wurden.

Als grosses Baumwollenhaus versteuerte die Firma Melchior Römer* & Söhne beim Rennwegtor (Trülle) gegen 6000 fl, desgleichen die Firma Mathias Römer & Sohn beim Kürras 1700 fl. Beide Firmen sind längst erloschen, während das alte Stammhaus bis vor wenigen Jahren im Besitze der Familie verblieb.

Ganz bedeutend ist ferner die Baumwollenfirma Hans Jakob Scheuchzer & Söhne hinterm Münster, deren Besitzer Heinrich Scheuchzer (1751—1817) einen Pfundzoll von 5023 fl entrichtete und somit den grössten zürcherischen Kaufleuten beizuzählen ist. Die Firma scheint indes mit dem Tode ihres Besitzers eingegangen zu sein, die Familie selbst aber, deren Name auf dem Gebiete der Naturwissenschaften zu Berühmtheit gelangte, blüht heute noch im Kanton Zürich und in Basel.

Endlich seien noch die zwei Baumwollenfirmen Konrad Stockar* zu Stadelhofen (Stammvater aller heute noch lebenden Zürcher Branchen dieser Familie) und Friedrich & Benjamin Wegmann* a. Dorf erwähnt, sowie die bereits früher genannten Häuser Werdmüllers* Witwe und Joh. Konrad de Joh. Rudolf Werdmüller*[18] in Stadelhofen.

Als Merkwürdigkeit nennen wir endlich noch die Firma Heinrich Pestalozzi von Birr, unter welchem Namen die Gebrüder Notz aus Fluntern ein ziemlich bedeutendes Seidengeschäft betrieben. Bekanntlich durften bis zur Revolution nur die Stadtbürger auf eigene Rechnung fabrizieren und Grosshandel treiben, weshalb der geschickte und umsichtige Kaspar Notz auf die glückliche Idee kam, einen Stadtbürger zu gewinnen, um unter dessen Namen fabrizieren und sich eine selbständige Stelluug sichern zu können. Diesen Mann fand er in dem berühmten Pädagogen Heinrich Pestalozzi, der, in bedrängter ökonomischer Lage, gegen freie Station und eine Rente von 1000 Gulden Notz seinen Namen lieh, Nach der Revolution erwarb die ganze Familie Notz 1817 das Bürgerrecht der Stadt Zürich, die Firma aber hiess von nun ab Notz & Diggelmann und blüht heute noch unter dem Namen Neeser, Weber & Diggelmann.

Als eines der wenigen Kommissionsgeschäfte figuriert die Firma Hottinger & Hess* beim Thörli, später im hintern Pelikan, mit einer Steuer von 1023 fl. Gründer derselben war Johs. Hottinger, 1712—1784, Handelsherr in Stadelhofen. Geboren als Sohn des Pfarrers zu Seebach, verheiratete er sich mit Anna Cramer, der Tochter eines reichen Kaufmanns, dessen Geschäft er auch übernommen zu haben scheint. Sein Enkel, Hs. Konrad Hottinger, n. 1764, ist der

[18] Wir verweisen schon heute auf die in Arbeit befindliche Familiengeschichte dieser in industrieller und hauptsächlich militärischer Beziehung bedeutenden Familie.

Gründer des grossen Pariser Bankhauses Hottinger & Co. und galt als einer der ersten Finanzmänner seiner Zeit. Seine Nachkommen, von Napoleon I. in den Baronenstand erhoben und heute noch Besitzer des alten Pariser Bankhauses, sind heute noch Eigentümer des alten Stammhauses in Zürich.

Zum Schlusse mögen auch noch einige vergleichende Angaben betr. die politische Stellung zur Charakterisierung genannter Familie dienen. Es ist bekannt, dass die Teilnahme an der Regierung der Stadt und Republik Zürich bis zur Revolution ein ausschliessliches Vorrecht der Stadtbürger war, welchen die vollständigste Souveränität sowohl in der Stadt selbst, als in der ihr angehörenden Landschaft zukam. Dieselbe schloss ausser dem Anrecht auf alle Stellen und Ämter in der Regierung und Staatsverwaltung, sowie auf alle Offiziersstellen vom Hauptmann an aufwärts etc., hauptsächlich auch das Privileg auf Grosshandel und Industrie in sich. Als Gegenleistung dafür betrachtete denn auch die Regierung den hohen Pfundzoll der zürcherischen Kaufmannschaft als volles Äquivalent und betonte dies auch jederzeit bei Unzufriedenheit auf der Landschaft. Unter den Stadtbürgern selbst bestand rechtlich absolut kein Unterschied, tatsächlich jedoch gab es auch hier, abgesehen von der sog. Adeligen Stube, welche als Korporation gegenüber der übrigen Bürgerschaft ein gewisses Vorrecht in der Vertretung im Rate hatte, eine Anzahl Familien, die infolge ihres Ansehens, ihres Reichtums und politischen Einflusses an der Besetzung der Ämter und Würden, wenn auch nicht ausschliesslich, so doch vorzugsweise Anteil hatten und es ist uns an Hand der im Zürcher Taschenbuch 1881 von W. Tobler-Meyer veröffentlichten „Tabelle der in der Stadt und Republik Zürich regierenden Familien beim Ausbruch der Umwälzung von 1798“ ein leichtes, die Anteilnahme der zürcherischen Handelswelt am Staatswesen zu erkennen. Als regierender Bürgermeister steht an erster Stelle Bürgermeister Heinrich Kilchsperger, Besitzer des von seinem Schwiegervater Zunftmeister Ulrich* übernommenen Seidengeschäftes zum Kropf. Als zweiter Bürgermeister haben wir in David von Wyss den Vertreter einer Familie, die seit langer Zeit fast ausschliesslich dem Staatsdienst zugetan und von so grossem politischem Einfluss war, dass die Familie, ohne der Adeligen Stube angehört zu haben, schon seit Mitte des 17. Jahrhunderts allgemein den Junkertitel führte, was heute noch der Fall ist.

Wenn auch die Vertretung im Rate sehr oft von äussern Umständen einer Familie, wie z. B. der Stärke ihres Personalbestandes abhing, ist es immerhin interessant, aus der Tabelle zu ersehen, wie stark gerade diese Handelsaristokratie in der damaligen Regierung vertreten war. So finden wir die Familie Escher* v. Glas mit 14, die beiden, wie auf kommerziellem, so auch auf diesem Gebiete rivalisierenden Familien Schulthess* und Ott* mit je 8, die Werdmüller* und Schinz mit je 7, die Usteri*, Lavater* und Landolt* mit je 6 Gliedern vertreten. Letztere zwei Familien genossen gleich den Fries, Heidegger, Hess, Keller v. Steinbock, Leu, Rahn, Lochmann v. Schwerzenbach, Spöndlin, Steiner v. Uitikon und einigen andern in einzelnen Branchen im 18. Jahrhundert eine politisch und gesellschaftlich sehr hohe Stellung, obwohl sie weder der

Adeligen Stube angehörten, noch auf kommerziellem Gebiete in den ersten Reihen gestanden haben.

Von den sogen. Junker-Familien, die durch ihre Zugehörigkeit zur Adeligen Stube gewisse politische Vorrechte genossen, finden wir am stärksten die Familie der Luchs-Escher* mit 9 Mann vertreten, ausserdem finden sich aus jenem Kreise die Familien † Grebel von Maur, von Meiss*, Meyer von Knonau*, † von Reinhard, † von Schneeberger, von Schmid* und von Edlibach* vertreten.

Es ist schon früher bemerkt worden, dass diese Junkerfamilien bis zu den Revolutionsjahren weder Handel noch Industrie trieben. Ihre Beschäftigung bestand teilweise in der Bewirtschaftung ihrer Landgüter, die oft mit Gerichtsherrschaften (so besassen die von Meiss: Teufen; Meyer von Knonau: Weiningen; Escher vom Luchs: Berg etc.) verbunden waren, teilweise in der Besetzung von Amtsstellen u. dgl. (so war die Stelle eines fürstlich bischöflichen Konstanzeramtmanns in Zürich bei der Familie von Grebel von Maur, diejenige eines Amtmanns des Stiftes St. Blasien in der Familie von Edlibach erblich). Oft treffen wir auch Glieder dieser Familien als höhere Offiziere in französischen und holländischen Diensten; im Staatsdienste endlich hatten sie als Korporation der Adeligen Stube immer noch um so mehr Einfluss, als der weitere Verband der Constaffel jenen in der Besetzung der Ratsstellen weit nachstand, so dass dieselbe sich auf die wenigen „Stübler" Familien beschränkte, deren es 1798 nur noch elf gab. So genossen diese Familien trotz der mächtigen Handelsaristokratie immer noch sehr grosses Ansehen. Zu ihrem Schaden beschränkten sich indes ihre Alliancen fast zumeist auf die Familien ihres immer kleiner werdenden Zirkels, was das Aussterben so mancher Junkerfamilie zur Folge gehabt haben mag. Am stärksten aber ist in jenem Jahre die Familie Hirzel*[10] und zwar mit 15 Mann im Rate vertreten, eine Familie, die zwar anfangs des 17. Jahrhunderts ebenfalls durch Handel (Tuchhandel) emporgekommen war, sich später jedoch neben fremdem Militärdienste, fast ausschliesslich dem Staatsdienst und der Wissenschaft widmete. Dass bei dem starken Prozentsatz einerseits der Kaufmannschaft, andrerseits der Adeligen Stube und der ihr nahestehenden Familien der Landolt, Lavater etc. der Handwerkerstand immer mehr zu kurz kam, hängt in erster Linie mit dem Umstande zusammen, dass gerade Familien wie die Escher* vom Glas, Hirzel*, Werdmüller*, Ott* und Schulthess* etc. sich geflissentlich auf verschiedenen Zünften festsetzten, einerseits um sich selbst weniger Konkurrenz zu machen, andrerseits um den Handwerkerkreisen um so eher den Rang ablaufen zu können. So treffen wir auf der Zunft z. Schaf (Schneidern) die Landolt* und Ott*, bei den Zimmerleuten die Werdmüller* und Schinz*, bei den Gerwern die Wyss*, Usteri* und Schulthess*, bei den Schuhmachern die Escher v. Glas*, bei den Weinleuten (Meise) die Meyer* zu Stadelhofen und Pestalozzi*, bei der Constaffel (weiterer Verband) einzelne Muralt* und Orelli*, während dem Berufe nach die meisten genannten Familien der Saffran (Kaufleute) zugehört hätten.

---

[10] Näheres siehe: Dr. C. Keller-Escher, Geschichte der Familie Hirzel.

Ein weiteres beliebtes Mittel, eine gewisse politische Macht auszuüben, lag in der Erwerbung sogenannter Gerichtsherrschaften, was sich jeder Stadtbürger verschaffen konnte, vorausgesetzt, dass er die nötigen Kapitalien besass. So besassen im 18. Jahrhundert beispielsweise die Escher* v. Glas: Kefikon (1742), die Ott*: Hefenhofen und Moos (1781) im Thurgau, die Schulthess*: Wittenwil (1777) und Griessenberg (1791), beide im Thurgau, die Werdmüller*: Elgg (1712). Abgesehen von den Annehmlichkeiten des Landlebens, war freilich der Besitz dieser kleinen mittelalterlichen Feudalstaaten derart mit Schwierigkeiten jeder Art verbunden, dass die Besitzer sich in der Hauptsache nur noch dem Namen nach als freie Herren fühlen konnten, da einerseits der Staat, andrerseits das hörige Landvolk sich immer mehr der veralteten Einrichtungen zu entledigen suchten. Sehr oft nahm auch dieses Landjunkerleben der vornehmen Herren, deren landwirtschaftliche Kenntnisse gewöhnlich sehr gering waren, ein böses Ende.

In den Revolutionsstürmen fanden denn auch alle diese Vorrechte und zwar wie die politischen, so auch die kommerziellen ihr radikales Ende. Wenn auch manche alte angesehene Firma, sei es infolge der Aufhebung des städtischen Handelsprivilegiums, sei es infolge der Kontinentalsperre, oder infolge von Fallimenten um ihre Existenz kam und hauptsächlich im ersten Jahrzehnt des 19. Jahrhunderts grosse [illegible] vorkamen, wusste sich immerhin die Mehrzahl der zürcherischen Handelshäuser bald in die neue Zeit zu finden und bildet heute noch eine solide Basis der seither auch auf der Landschaft zu höchster Blüte gelangten zürcherischen Industrie.

Reversalschreiben dess Abts und Decans namenss dess ganzen Convents zu Disentiss wegen dem Wapen* und Titul dess Abts.

Anno [illegible] den [illegible] Aprilis.

Nachdeme [illegible] gemacht und zum [illegible] Form des [illegible] dem Stab Auch [illegible] welche [illegible] mögen, dann hierdurch [illegible] und ihrem zwei [illegible] gestaltig [illegible] immer guter [illegible]

[illegible]

ruhe und einigkeit in warer liebe entschwischend einem lob. Gottshauß und Landschafft hinfür seye, so hat ein herr Prelat und Convent folgender gestalt sich erklärt und zu mehrerer bekräftigung underschriben:

namblich dz die biß anharo gemachten wapen und Titul nicht sollen den verstand gehabt haben, noch haben, einiche weitere Superiorität über ein Ehrsam Landschafft zu denottieren, sondern sie billich bey Ihrer vollkommen freyheit sein und bleiben sollend, mit versprechung, hinführo derglychen wapen und Titul nit mehr zu brauchen, sondern bey der alten form und gewohnheit zu verbliben.

Geschehen in Dißentiß d. 27. Aprilis 1651.

Adelbertus Abbas.

Romanus Decanus suo et conventus nomine.

— Gm. III Pündten Standt- und Landts-Sachen. Tom 9 pag. 280. —

(Mitgeteilt von F. v. J.)

Les Armes de la ville d'Yverdon.[1]

Par John Landry.

(Avec Planche X).

Vers la fin du XIXe siècle, la ville d'Yverdon a fait construire plusieurs édifices publics, un *Théâtre*, un *Collège* et un *Hôtel des Postes*, sur le fronton desquels elle a voulu placer, comme c'est l'usage, les armes de la Ville.

Dépourvus de renseignements sûrs, les divers architectes ont copié les écussons qu'on leur a fournis, en sorte que le passant se trouve surpris de voir autant d'armoiries différentes que de monuments.

Ici, il découvre un *écu d'argent*, portant trois fasces ondées de *sinople*, tandis qu'un gros *Y* en écriture anglaise trône au-dessus; là, c'est un *Y* romain d'un autre émail, sur un *champ de sinople* avec *deux fasces d'argent*. S'il pousse jusqu'à l'Hôtel de Ville construit vers la fin du XVIIIe siècle (1769), il voit sur le fronton le *champ de sinople à trois fasces ondées d'argent*. L'Y a disparu (fig. 34)[2].

Les *sceaux* de la Ville présentent la même anomalie, tantôt les ondes sont de sinople, tantôt c'est le champ de l'écu; celui-ci porte *trois* fasces ondées celui-là *deux*, etc.

(fig. 35). *Sceau* inédit, communiqué par M. le Dr René Meylan à Moudon: *Ecu à deux fasces ondées:* au-dessus LA VILLE D'YVERDON. Ce sceau diffère notablement de celui publié par M. Ch. Ruchet dans: les *Sceaux communaux vaudois* et décrit comme suit: «Dans le champ et occupant la moitié inférieure du sceau «un écu *aux armes de la Ville* sans indications d'émaux, légèrement cintré au

[1] Notice lue à la *Société vaudoise d'histoire et d'archéologie* à Orbe le 21 août 1903.

[2] Reproduction d'un cliché pris au téléphot et que nous devons à l'obligeance de M. Auguste Vautier-Dufour.



fig. 34

«sommet, faiblement échancré sur les flancs, ogival, posé sur un cartouche très «simple, le tout surmonté d'une balance suspendue par un anneau qui divise en «deux parties la légende (YVER—DON) et dont les plateaux descendent à «droite et à gauche de l'écu. Date du XVII[e] siècle». (Archives héraldiques suisses 1903 page 8 Pl. II fig. 73).

Le *sceau de la Bibliothèque publique*, fondée en 1761, porte un *écu d'argent à* **quatre** *fasces ondées de sinople;* au-dessus un Y latin.

Il existe même des sceaux sur lesquels le graveur, mal initié aux lois de l'héraldique, a tracé les hâchures *en sens inverse,* mettant, sans s'en douter du *pourpre* dans les armes de la «bonne ville».

Devant le spectacle d'une telle anarchie, les autorités d'Yverdon se sont émues et, en 1898, elles ont fait une enquête à la suite de laquelle elles ont bravement pris un arrêté coupant court à toute fantaisie. Elles ont même dépassé la mesure en fixant la *forme de l'écu,* qui n'était point en cause!

«Quant à la *forme de l'écu* — dit l'arrêté du 24 Septembre 1898 — «il «est décidé de lui laisser celle que lui donnent les anciennes armoiries......» Laquelle? Cruelle énigme! il suffit de jeter un coup d'œil sur les figures accompagnant ces lignes pour voir qu'il y a autant de formes d'écussons que de dessins. En examinant la collection de plus de cent armoiries que nous avons recueillies, on en voit bien d'autres encore.

On a réuni pour chercher la vraie armoirie d'Yverdon tous les dessins qu'on a pû trouver (sceaux, drapeaux, marques à feu, tableaux, écussons gravés



fig. 35



fig. 36

sur des chaires ou sur des cloches, etc.). La fig. 37 représente le cartouche d'une vue d'Yverdon, de Berthoud de Plancemont: *Champ de sinople à trois fasces ondées d'argent.* MDCCLVII. Cette vue a été reproduite dans une de nos publications: *Album du Tir Cantonal.* Yverdon 1899. La fig. 38 représente une *chèvre de fontaine* en marbre de St-Triphon taillée par David Doret en 1810: *Champ de sinople à trois fasces ondées;* au-dessus un Y latin.



fig. 37

Nos autorités ont fini par s'arrêter aux armes qui figurent avec la date de 1583 sur le *plat de vermeil du Musée de Berne,* malgré l'énormité de l'*hérésie héraldique, métal sur métal.* Cette faute, souvent signalée, est maintenant officiellement consacrée. Ce plat fait partie d'un surtout de table offert au Conseil de Berne par Martin Zobel, fermier des Salines de Bex. Il est au Musée de Berne et a figuré à l'exposition de Genève en 1896. — Planche X. Par décision du 24 Septembre 1898 ces armes sont donc devenues les armoiries officielles d'Yverdon.

Le *Circkell der Eidtgnoschaft* d'*Andreas Ryff*[1] de 1597 donne à Yverdon les armes suivantes: *de sinople à deux fasces ondées d'argent et au chef d'argent chargé de la lettre Y d'or.*

[1] Une chronique suisse inédite du XVIe siècle, par Ernest Meininger. Bâle. A. Geering. 1892 pages 59 et 85.



fig. 38

Nous pensons que les autorités d'Yverdon ont été, malgré cela, bien inspirées en choisissant cette armoirie plutôt qu'une autre.

Voici d'ailleurs l'arrêté municipal:

«La Municipalité, se basant sur l'opinion qui lui a été donné par les héral-«distes consultés et notamment par M. Emile de Weiss, greffier du Tribunal «fédéral à Lausanne, estime qu'il y a lieu de revenir aux anciennes armes et «décide de les reconnaître officiellement comme les vraies armoiries de notre «ville, telles qu'elles sont connues dès 1536 et qu'elles figurent sur le plat de «vermeil de 1583, c'est à dire de sinople à deux fasces ondées d'argent, au chef «d'argent, chargé d'un Y gothique, d'or» [1].

Les autorités d'Yverdon ont encore pris la décision suivante:

«Ne pas surmonter l'écu d'une couronne murale (à créneaux) comme «plusieurs villes surmontent leurs armes, cela par le fait qu'on n'en trouve nulle «part trace en ce qui concerne notre cité et qu'ainsi il y a lieu de s'abstenir «d'un pareil ornement».

Plusieurs spécialistes ont été consultés, M. *de Weiss*, qui conseillait de faire des recherches aux archives de Turin, M. *Jenner*, conservateur du Musée de Berne et d'autres.

[1] Le Dr *Hautz* dans son ouvrage: «Die Ortswappen der Schweiz», donne pour Yverdon les armes du plat de Berne.

[2] Nous avons relevé les mêmes armes sur une copie d'un Fahnenbuch du XVIIe siècle au Musée de Berne.



fig. 39



fig. 40

L'armorial vaudois de *de Mandrot* donne pour notre armoirie un *champ d'argent* avec *trois fasces ondées de sinople*. M. *A. Kohler*, dans la *Revue Historique vaudoise*, (Janvier 1900) donne la même description. C'est la même armoirie qui figure sur les vitraux de la *cathédrale de Lausanne* (Ve vitrail).

En 1817, *de Grenus* publiait, sans nom d'auteur, dans ses *Documents relatifs à l'histoire du pays de Vaud* un article sur les armoiries; il décrivait les nôtres de la même manière (page 530) et ajoutait: «On les a quelquefois bla-«sonnées de *sinople* par le fond et d'argent pour les pièces».

En 1817, un Yverdonnois qui s'est occupé de l'histoire locale, *Correvon de Martines* écrivait:

«La Ville d'Yverdon avait pour devise ces mots latins »*Superna quærite*». «Son sceau et sa bannière étaient un fond blanc à trois ondes ou bandes ondées «vertes. Ses couleurs et la livrée de ses huissiers et de ses tambours étaient «le blanc et le vert». (Manuscrit de la Bibliothèque d'Yverdon No 4483).

Ceci nous amène à dire deux mots de la *devise d'Yverdon «Superna quærite»*. On la trouve dans les divers marques de la Manufacture d'Yverdon (fig. 39), (1616—1628) *Champ de sinople à trois fasces ondées d'argent*, avec la devise SVPERNA QVÆRITE (fig. 40). Même marque, sans les hâchures sinople (1616—1628).

On la voit sur le fronton du temple, bâti en 1757 et sur divers dessins des cloches d'Yverdon. La figure 41 donne les armes gravées sur la *grosse cloche*



fig. 41

de l'église d'Yverdon, refondue par Maurer de Soleure: *Champ uni à trois fasces unies* surmonté d'un Y à boucle, au-dessus: SVPERNA QVAITE (sic) 1640[1].

L'arrêté municipal est muet à l'égard de cette devise, mais on peut espérer que malgré cela, elle continuera d'accompagner les armes d'Yverdon.

Et maintenant posons une question: Que signifient les armes dont nous nous occupons? Une seule explication a été donnée: elles représentent une prairie (sinople) traversée par deux cours d'eau (argent). La position de la Ville d'Yverdon au bas de la plaine de l'Orbe dans laquelle coulent la *Thièle* et le *Buron* donne en plein raison à cette explication admise jusqu'ici sans opposition.

Disons enfin que le *drapeau d'Yverdon* a été lui aussi, l'objet d'une décision du Conseil en date du 10 Mai 1741. «Le drapeau portera une grande «croix blanche, les flammes rouges et noires aux quatre coins. L'on y fera «mettre les armes de la Ville au milieu, en écusson». Ces armes portent: *Champ de sinople avec trois fasces ondées d'argent.*

Ce drapeau est au *Musée d'Yverdon* (Planche X).

Nécrologie.

Le Prof. Dr. J. J. Larguier des Bancels †.

Avec le Dr J.-J. Larguier des Bancels notre société vient de perdre un excellent membre, le corps médical vaudois un de ses doyens aimés et respectés, le Musée zoologique un directeur du plus grand mérite, l'Université de Lausanne un professeur éminent, la ville de Lausanne un de ses amis les plus chauds et les plus éclairés, le pays tout entier un citoyen de talent et de cœur, qui lui

[1] voir: Le clocher d'Yverdon par John Landry. 1865.



fig. 42

était tout devoué, et dont la mémoire reste chère à tous ceux qui l'ont connu. Peu de physionomies étaient plus aimées. Avec sa haute taille, sa fière prestance, sa belle et intelligente figure respirant la bonté, Mr le Dr Larguier était sympathique à tous. Il avait été un des fondateurs de la Commission du Vieux-Lausanne, il était un membre assidu de nos sociétés d'histoire et d'archéologie. Depuis quelques années il faisait partie de notre société suisse d'Héraldique et prenait une part active aux séances des héraldistes vaudois.

Mr le Dr Larguier était né le 19 mars 1844 à Vevey et appartenait à une ancienne famille protestante du Languedoc, réfugiée à Lausanne au XVIIIe siècle. Fils d'une praticien de ressource il embrassa la carrière de son père et fit ses étude de médecine à Paris et obtint le 16 juillet 1870 le diplôme de docteur. Il fut attaché à l'ambulance militaire suisse qui fit en 1870 avec le général Douai la campagne de Sédan, sous les ordres du Dr Rouge. Il étudia encore à Vienne et à Londres et s'établit à Lausanne en 1872 précédé d'une grande réputation médicale.

Dr. phil. Ernst Diener †.

Mitglied der Kommission für Herausgabe des Genealogischen Handbuchs zur Schweizer Geschichte.

Am 1. Oktober starb in Zürich unerwartet rasch, erst im 32. Altersjahre stehend, Dr. Ernst Diener von Zürich und Männedorf.

Erschütternd muss sein Hinschied alle diejenigen treffen, die das Glück hatten, mit dem „durch sein anspruchslos tüchtiges Wesen und seinen liebenswürdigen Charakter“ sich auszeichnenden jungen Gelehrten in näherem Ver-

kehre zu stehen. Es war ein herzerhebender Gewinn, den Umgang mit dieser ruhigen, in sich gefestigten und ernsten Natur zu geniessen, die auch einem immer hoffnungsloser sich gestaltenden Schicksale gegenüber drei Jahre hindurch aufrecht und voll männlicher Standhaftigkeit geblieben ist.

Zum Gelehrten, der allein die Förderung der Wissenschaft vor Augen hat, war Dr. Diener berufen. Den Erwartungen, die er sich selbst gesetzt und die von den Kreisen gehegt wurden, die ihn mit glücklichster Wahl in ihre Mitte zogen, hat seine überaus gediegene und zuverlässige Tätigkeit in reichem Masse entsprochen. Von kompetentester Seite, von unserem hochverehrten Mitgliede, Herrn Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau in Zürich, seinem geliebten Lehrer, wird Dr. Dieners Ableben als ein schmerzlicher Verlust für unsere historische schweizerische Wissenschaft erachtet (N. Z. Z. vom 3. Okt. 1904). Speziell für unsere Gesellschaft und ihr Unternehmen, die Herausgabe des Genealogischen Handbuchs, wird sich die Lücke, die der so eifrige Mitarbeiter hinterlässt, nur schwer ausfüllen lassen.

Der Verblichene, geboren am 21. Juli 1873, verlebte im Hause seines Vaters, des Architekten E. Diener in Hottingen-Zürich eine schöne Jugendzeit und bezog 1892 die Universität Zürich zum Studium der Geschichte und ihrer Hülfswissenschaften. Mit Ausnahme zweier Semester in Berlin verweilte er durchwegs in Zürich und führte hier seine Studien vortrefflich durch. Mit einem ausgesprochenen Talente für genealogische Forschungen begabt, — er hatte sich beiläufig schon frühe mit seiner eigenen Familiengeschichte beschäftigt [1], — trat er an eine Promotionsarbeit heran, die ihn mit den besten Empfehlungen in die wissenschaftliche Welt eingeführt hat. Die Dissertation, betitelt: „Das Haus Landenberg im Mittelalter, mit besonderer Berücksichtigung des 14. Jahrhunderts", bietet die in besonnenster Weise ein für allemal vollendete Lösung schwieriger genealogischer Fragen dar und führt die Geschichte des Geschlechtes aus den Entwicklungsstadien bis in die grösste Machtfülle und Ausdehnung hinein. Als notwendige Ergänzung dazu veröffentlichte Dr. Diener in diesem „Archiv" 1899 die gründliche und reich illustrierte Studie über Wappen und Siegel der Herren von Landenberg im Mittelalter. — Diese ihm ans Herz gewachsene Familie liess der Verstorbene nimmer aus den Augen. Sein Handexemplar der Dissertation enthält eine Fülle von Nachträgen und einzelne Änderungen in den Stammtafeln. Bemerken wir gleich, dass er in freigebiger Weise Interessenten von diesen neuen Funden jeweilen Mitteilungen gemacht hat. So sind die umfangreichen Stammtafeln Landenberg in Kindler v. Knoblochs Oberbad. Geschlechterbuch II auf diesen neuen Ergebnissen aufgebaut und von Dr. Diener persönlich verifiziert worden. Der Autor des „Hauses von Landenberg von Werdegg", Lehrer A. Heer, verdankt ihm manche Anleitung und Ergänzung zu seiner Arbeit. Zu fruchtbringendem Gedankenaustausch haben auch die Beziehungen Dr. Dieners zu Pfarrer Studer, dem Verfasser des jüngst

[1] Die Familie stammt nach seinen Untersuchungen ursprünglich aus dem alten Städtchen Elgg bei Winterthur und kam über Fischenthal um 1750 an den Zürichsee.

erschienenen umfangreichen Werkes über die Edeln von Landenberg geführt, das mehr die kulturhistorische Seite und die neueren Geschicke des Geschlechtes behandelt [1]. Ein leises Bedauern vermochte indessen Dr. Diener nicht zu unterdrücken, dass von diesem mit anderen beruflichen Arbeiten überhäuften Autor seine zahlreichen Mitteilungen leider nicht in gewünschter Weise benützt werden konnten, wie auch wertvolle Materialien auswärtiger Forscher, z. B. Barons Camillo v. Althaus in Freiburg i. Br.

Eine vorzügliche Prüfung (Juli 1898) hinter sich, hatte Dr. Diener seine Studien im Auslande, u. a. in Paris, vervollständigt. Nach Hause zurückgekehrt, nahm er neben zeitweiligem Erteilen von Unterricht voll Unternehmungslust neue genealogische Untersuchungen vor, erwarb sich seit Herbst 1900/02 als Aktuar der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich anerkannte Verdienste und bekleidete von 1901/02 das Amt eines Unterbibliothekars der Kantonsbibliothek Zürich. In dieser letzteren Stellung lieferte er für Berners Jahresberichte der Geschichtswissenschaft (XXIII. Jahrgang 1900, ed. 1902) die Bearbeitung der schweizergeschichtlichen Literatur bis 1517; diese schwierige Aufgabe prägnanter objektiver Charakteristik neuer Literaturerzeugnisse löste er in vorzüglicher Weise; die genealogische Forschung kam dabei zu ihren gebührenden Rechten.

Seine unermüdliche und nur allzu angestrengte Tätigkeit auf genealogisch-heraldischem Gebiete manifestiert einmal die liebevoll aufgebaute Geschichte der Zürcher Familie Schwend (Neujahrsblatt der St.-Bibl. Z. 1901). Wenn ein ganz unberufener Rezensent in der N. Z. Z. sich herausnahm, von einem Missverhältnisse zwischen dem riesigen Gelehrtenfleisse des Autors und der wenig grossen Bedeutung des Themas zu sprechen, so verkannte dieser Kritikus einmal vollkommen das Erfordernis peinlichster Gewissenhaftigkeit des Historikers auch in anscheinend nicht weltbewegenden Stoffen; hätte der betreffende aber erst geahnt, wie Dr. Dieners feinfühlendes Empfinden im Bewusstsein, auf den besten Pfaden zu wandeln, verletzt wurde, so wären solche ungehörige Bemerkungen jedenfalls unterblieben. Überhaupt können wir bezeugen, dass die Herzensgüte des Verstorbenen Abweisungen, wie sie hie und da vorgekommen sind, nicht zu begreifen und kaum zu verschmerzen vermocht hat.

Die weiten Gesichtspunkte, die der Verstorbene auf genealogischem Gebiete gewonnen, das er mit dem ganzen Ernste seiner Natur beherrschte, haben ihn zu Plänen geführt, auf schweizerischem Boden wissenschaftliche Experimente vorzunehmen, wie sie Lorenz ja gerade für unsere Gegenden als äusserst ergiebig und aufschlussreich bezeichnet; leider hat der Verlauf seines Leidens alle diese Aussichten in den Hintergrund geschoben. Seine Besprechung von Dr. Rollers „Ahnentafeln der letzten regierenden Markgrafen von Baden etc." im „Archiv" (1902, p. 129 ff.) lassen indessen mit anderen Rezensionen in unserer Zeitschrift seine Tendenzen zur Genüge erkennen.

[1] Alle drei Arbeiten über das Haus Landenberg, von Dr. Diener (1898), Lehrer Heer u. Pfarrer Studer (1904) sind im Verlage der Buchhandlung Schulthess & Co. in Zürich erschienen.

Obwohl wir voraussetzen dürfen, dass den Lesern des „Archivs" Dr. Dieners Tätigkeit als Mitglied der Kommission für Herausgabe des Genealog. Handbuchs bekannt ist, wollen wir doch nicht unterlassen, auch diese noch kurz zu würdigen, um den Verlust Dr. Dieners um so schärfer hervortreten zu lassen. 1899 in unsere Gesellschaft aufgenommen, war seine Wahl in die auf der Jahresversammlung zu Aarau 1899 bestellte Kommission eine gegebene. Als Vertreter der Ostschweiz in sorgfältiger und umsichtiger Art die Genealogien der Grafen von Kiburg aus dem Hause Dillingen, der Grafen von Toggenburg und Rapperswil, der Viktoriden bearbeitend, griff er doch auch in die Westschweiz hinüber mit der Genealogie der Könige von Burgund aus dem Hause der Welfen und derjenigen der Grafen von Greyerz. Bis in die letzten Stadien seiner Krankheit hinein hat er die Vorbereitungen zur Edition der freiherrlichen Geschlechter im Gebiete des Kantons Zürich getroffen und speziell die Genealogie des freiherrlichen Hauses von Wädenswil ziemlich druckfertig ausgearbeitet. Es wird daher wohl möglich sein, diese Arbeit noch unter seinem zu rascher Anerkennung gelangten Namen an der gegebenen Stelle zu publizieren.

Zur selben Zeit im Frühjahr 1902, als ihm von der Kantonsbibliothek weg ein von ihm stets ersehntes und noch geeigneteres Arbeitsfeld in archivalischer Tätigkeit entgegenwinkte, ist das unheilbare Leiden zum Ausbruch gelangt, das trotz aller Kuren in Italien und trotz aller elterlichen Pflege schliesslich die Kraft des jungen Mannes gebrochen hat. *F. Hegi.*

Kleinere Nachrichten.

Eidgenössische Kantonswappen. In dem stets vortrefflich informierten und redigierten „Vaterland" (Luzern 1904 Nr. 175) lesen wir: Das Aargauer Wappen mit einem blauen Fluss im schwarzen Feld und das Thurgauer mit rotem Löwen im Silbergrund — so zu sehen an der Südfront des eidgenössischen Rathauses! Der Gedanke war schön und der Wille gut, am Parlament die Standeswappen neben dem eidgenössischen Kreuz glänzen zu lassen. — Aber die Heraldik der Bundesväter ist schwach und der Kantone sind gar viele. Uns wundert, was die Miteidgenossen vom Aargau und Thurgau zum Verschönerungsbedürfnis des betreffenden Künstlers sagen. Bereits sehen wir bei der nächsten Gelegenheit die Vertreter der übrigen Stände im Sonnenschein sich versichern, ob nicht auch ihre Standeswappen das Opfer der offiziellen Bundesheraldik geworden. Wir haben die Prüfung selbst nicht weiter auszudehnen gewagt. Difficile est, satiram non scribere.

Les armoiries de Faoug. Notre collègue M. Théodore Cornaz à Lausanne nous communique un dessin du XVIII[e] siècle représentant les armes du village de Faoug, qu'il a découvert parmi d'anciens papiers de cette commune. Faoug est un ancien village du district d'Avenches qui faisait autrefois partie du territoire de l'évêché de Lausanne. Dès le milieu du XV[e] siècle il avait des

magistrats municipaux. En temps de guerre les habitants de Faoug se réfugiaient dans l'enceinte d'Avenches. Sous la domination bernoise le village relevait de la châtellenie d'Avenches et était régi par un plaid général. L'administration **communale était confiée a un Conseil de douze membres présidé par le châtelain d'Avenches. Ces armes que nous donnons ici (fig. 43) portent:** *parti de* . . . . *au paon rouant de* . . . . *et de* . . . . *au chêne de* . . . .



Armoiries de Faoug

fig. 43

Le premier parti est-il une arme parlante? Le nom allemand de ce village **«Pfauen» signifie paon.** Le chêne doit probablement symboliser la forêt des Grangettes, **un riche domaine concédé à la commune** par les évêques déjà au XV[e] **siècle et dont les** droits de propriété ont été la cause de longues querelles et **procès. Quelques étymologistes français** font venir le nom de Faoug, du latin: **fagus** = **le hêtre.** Cet arbre doit-il plutôt représenter un hêtre? Nous aurions **ainsi une double arme parlante,** bien faite pour contenter les étymologistes **des deux langues!**

Quels sont les émaux de ces armes? Nous n'avons pu les découvrir. Il est **probable** qu'ils étaient les mêmes que ceux des armes de l'évêché *parti d'argent et de gueules*, la plupart des localités faisant partie des terres de l'évêché **portaient** ces deux émaux. Le paon et l'arbre étaient-ils au naturel?

Bücherchronik.

Th. v. Liebenau. Geschichte der Stadt Willisau. II. Teil (1904).

Der unermüdliche Luzerner Staatsarchivar, unser Ehrenmitglied Dr. Th. v. Liebenau, hat nun auch den zweiten Teil seiner Geschichte von Willisau vollendet. Heben wir aus der verdienstvollen Arbeit hervor, was für unsere Leser von speziellem Interesse ist: p. 38—42, das Verzeichnis der bürgerlichen Geschlechter mit Bezeichnung der noch blühenden Familien; p. 119—125, die hervorragenden Willisauer Bürger der Neuzeit, ferner den Anhang, welcher die Landvögte vom Jahre 1404 bis 1798 umfasst, die Oberamtmänner und Amts-

statthalter von 1803 bis 1902, die Schultheissen von 1278 bis 1798, die Stadtschreiber von 1436 bis 1798 und die Pfarrer von ungefähr 1280 bis auf den heutigen Tag. Die beiden Siegeltafeln bringen uns genaue Autotypien von Siegelabdrücken des 13., 14. und 15. Jahrhunderts.

La Revue Héraldique. Paris, 8 rue Daumier.

Unsere ausgezeichnete Schwester-Zeitschrift hat im Juli einen neuen Jahrgang — den XIX. Band — begonnen. Notieren wir aus dem reichen Inhalt des ersten Heftes einen Aufsatz von Baron du Roure de Paulin über Kamel und Dromedar in der Heraldik; den reichen hier mitgeteilten Nachweisen wäre noch beizufügen: die Zürcher Wappenrolle, die Kämbelzunft in Zürich und das Kloster Heiligenkreuz im Elsass, dessen Wappenbild, auf einer Reliquiensage beruhend, u. a. von H. Baldung gezeichnet worden ist. F. Cadet de Gassicourt steuert eine Abhandlung über die napoleonischen Herzogs- und Fürstentitel bei, wobei u. a. auch das Wappen des A. Berthier, Fürsten von Neuchâtel zur Abbildung gelangt. Vicomte de Balzesme referiert mit gewohnter Sachkenntnis über Neuerscheinungen des heraldischen Büchertisches.

L. Coquoz. Histoire et description de Salvan-Fins-Hauts. Lausanne 1899.

Für Genealogen von Interesse ist was auf p. 98—129 über 41 Familien der Gegend berichtet wird.

Aug. Graf v. Fries. Die Grafen von Fries. Eine genealogische Studie. Dresden, C. Heinrich 1903.

Eine vornehme und gewissenhafte Publikation. Sie behandelt in ihrem ersten Teil die verschiedenen Vries, Friesenberg und Fries in Bern, Basel, Mühlhausen und Österreich und weist den Zusammenhang mehrerer Linien untereinander nach. Es ist dies eine schwierige Aufgabe gewesen, um so mehr, als Vrieso ein altgermanischer Vorname ist, aus dem an zahlreichen Orten ein Geschlechtsname entstanden ist. Auch aus den Analogien der Wappen darf nicht allzu rasch auf Identität des Geschlechtes geschlossen werden; das Wappen ist nach Mitteilung des schweiz. Idiotikons ein redendes, kann also wie z. B. das Mühlerad manchen unter sich gar nicht verwandten Familien zukommen. Auch die Berge sind ein in den schweizerischen Wappenschilden so allgemein vorkommendes Bild, dass man in dem Dreiberg der Friese kaum eine Reminiszenz an den Zehnberg der Friesenbergschen Siegel erblicken darf.

Die zweite Abteilung des Buches — 205 Seiten stark — ist ein eigentliches Urkundenbuch zur Geschichte der Friesen geworden; es enthält eine Anzahl bisher noch ungedruckter Dokumente und begleitet uns bis zu den Freiherrn und Grafen Fries, die sich als grosse Finanzmänner Verdienste um das Haus Habsburg erworben haben. Einige vortrefflich reproduzierte Porträts dieser Grandseigneurs, darunter das wunderschöne Bild des Grafen Moritz I. von Gérard, einige Siegel- und Wappenabbildungen zieren den stattlichen Band.

Die schweizerischen Landsgemeinden, von Dr. H. Ryffel, Zürich, Schulthess & Co.[1] Zum erstenmal wird hier eine staatsrechtliche Materie von

[1] Die Redaktion lässt für die folgende Besprechung einem Juristen, der unserer Gesellschaft seit langer Zeit angehört, das unverkürzte Wort.

eminenter Bedeutung für jeden denkenden Schweizer in extenso behandelt. Das Resultat der Untersuchungen des gelehrten Verfassers verdient aber den Lesern unserer Zeitschrift um so mehr zum Studium empfohlen zu werden, als es sich grossenteils um historische, speziell rechtshistorische Ausführungen handelt. Die Geschichte der ehrwürdigen Institution der Landsgemeinde wird uns vor Augen geführt von der Zeit des fränkisch-alemannischen März- und Maifeldes, das sich im Gauding, dem spätern Landtag, auslebte, bis zur politischen Bestätigung der ursprünglich rein privatrechtlichen und wirtschaftlichen Markgenossenschaft, der Allmendgemeinde; dann folgt die Geschichte der Landsgemeinde der reichsfrei gewordenen Stände Uris, Schwyz' und Unterwaldens, deren Wurzeln auf Landtag und Allmendversammlung zurückgehen. Der Landammann, ursprünglich der Amtmann (minister) des Grafen oder des Reichsvogts in der Ausübung der niedern Gerichtsbarkeit, ist formell der Richter seines in der Landsgemeinde versammelten Volkes, das ihn einsetzt und unter seiner Leitung bis in späte Zeiten, wenn es ihm gefällt, auch gerichtliche Funktionen ausübt, wenngleich es regelmässig die Rechtsprechung bestimmten von ihm gewählten Organen zugeschieden hat. Der Verfasser behandelt so nacheinander Vergangenheit und Gegenwart des Instituts. Er beschreibt eingehend die Verfassung der Landsgemeindekantone vor ihrer Selbständigkeit, die Entstehung ihrer Freiheit, die Ausbreitungskraft der Landsgemeindeverfassung innerhalb der Schweiz, die Kriegsgemeinden schweizerischer Truppen im In- und Ausland, die Landsgemeinden im Zeitalter des Absolutismus, die ephemeren neuen Landsgemeindedemokratien der Revolutionsjahre in den frühern Untertanenlanden, die Veränderungen der Landsgemeindeverfassungen seit 1815 etc. Das jetzige Verfassungsrecht der Landsgemeindestände wird dogmatisch behandelt und daran eine auf eigener Betrachtung beruhende lebendige Beschreibung des Landsgemeindetags in den verschiedenen Kantonen geknüpft. Die Zukunft ebenfalls in seinen Bann ziehend, prophezeit der Verfasser dem urwüchsigen Institut allen radikalen Anfechtungen zum Trotz auch fernerhin Dauer zum Nutzen und Frommen vaterländischer Gesinnung und bespricht im Ernst die Frage, ob sich nicht die Landsgemeinde noch auf die Stimmzeddeldemokratien der andern Kantone ausdehnen liesse.

Wir teilen den Optimismus Dr. Ryffels nicht, da heute die Tendenz internationaler Verflachung nur zu deutlich zu Tage tritt; auch das Gute, weil es alt ist, muss eben weichen. Und doch sollte man glauben, dass die urwüchsige Landsgemeinde sich mit dem vielfach als vaterländisch geltenden Knotentum vertragen sollte, das sich bei uns in massgebenden Kreisen breit macht und uns in den Augen des Auslands so oft bloss stellt. Dass dem nicht so ist und die Landsgemeinde und der Storchenklub sich verständnislos gegenüber stehen, beweist kaum viel für Güte und Echtheit unserer heutigen Demokratie und ihrer Vertreter.

Die Einteilung des Ryffelschen Buches bringt gewisse Zerreissungen und Wiederholungen mit sich, die zwar nicht störend wirken, aber vielleicht vermeidbar gewesen wären. Von einigen dogmatischen Untersuchungen abgesehen, ist das Buch für jeden Laien eine verständliche und interessante Lektüre.

La famille des Arts d'après les Archives de Genève (Jena 1903) betitelt sich ein kürzlich bei Gustav Fischer in Jena erschienenes Schriftchen von L. E. Piccard. Dasselbe stellt sich zur Aufgabe, die Abstammung der seit Anfang des 19. Jahrhunderts in Hamburg niedergelassenen Familie Des Arts von der gleichnamigen Genfer Ratsfamilie festzustellen, deren Mitgliedern seit ihrem ersten Auftreten in der Genfer Geschichte (1505) das Prädikat «noble» zukam. Zugleich enthält die lesenswerte Arbeit die Biographien der direkten Ahnen der Hamburger Familie, von denen zwei, Jean (1551) und Joseph (1814 und 1815), sich um die Zugehörigkeit Genfs zur Schweiz verdient gemacht haben. In einem Anhang sind die wichtigten auf diese beiden hervorragenden Persönlichkeiten bezüglichen Dokumente abgedruckt. *Dr. Ad. S.*

A. Choisy. La Matricule des Avocats de Genève. Genf 1904.

In elegantester Ausstattung veröffentlicht unser Mitglied A. Choisy die Listen der Behörden der Genfer Advokatengilde, sowie deren Immatrikulationen von 1649 bis 1903. Wer auf dem Gebiete der Personengeschichte arbeitet, wird mit Nutzen diese verdienstvolle Edition durchgehen.

Ernst Fischer, Die Münzen des Hauses Schwarzburg. Ein Beitrag zur Landesgeschichte der Fürstentümer Schwarzburg-Sondershausen und Schwarzburg-Rudolstadt. Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung 1904. 8°. LXIV und 264 SS. und 16 Lichtdrucktafeln.

Es ist ein besonderer Umstand, ein Abschnitt, von dem wir ausführlich sprechen werden, durch welchen das vorliegende Buch sich der Aufmerksamkeit der Leser des Herald. Archivs empfehlen dürfte, obwohl das gediegene, vom Winterschen Verlag geschmackvoll und reich ausgestattete Werk schon an und für sich durch die Menge der beschriebenen und abgebildeten Münzen und der auf ihnen dargestellten Wappen das Interesse der Heraldiker auf sich zu ziehen geeignet ist. Werden doch im ganzen 666 schwarzburgische Münzen vom Ende des 12. bis Ende des 19. Jahrhunderts unter Zuziehung des einschlägigen Urkundenmaterials behandelt, die der Verfasser zum teil mit grosser Mühe zusammengebracht hat, so dass man den Eindruck erhält, hier eine Arbeit von möglichster Vollständigkeit und grösster Sorgfalt zu haben, doch ist dieses sich unwillkürlich aufdrängende Lob nicht das einzige; die oben berührte heraldische Untersuchung dürfte dem Scharfsinn und der Findigkeit des Verfassers mindestens ebensoviel Anerkennung eintragen. Die Einleitung bringt ausser einem kurzen Überblick über die Schwarzburgische Geschichte, nebst einer Regententafel und Genealogie des Schwarzburger Fürstenhauses, ein ausführliches Münzstättenverzeichnis und, worauf es uns hier vor allem ankommt, eine Geschichte des Schwarzburger Wappens und seiner Teile. Geschichte, Genealogie, Heraldik und Sphragistik gehören ja so sehr zum Rüstzeug der Münzkunde, dass es nun auch an den Heraldikern wäre, namentlich hinsichtlich der Wappenkunde des Mittelalters in grösserem Masse für die Anleihen Entgelt zu suchen, welche die Numismatiker bei ihnen nun schon bald 200 Jahre lang machen, jedenfalls würde es sehr zum Vorteil der Heraldiker dienen; die Brakteaten-

literatur, um nur eines zu nennen — von den Medaillen der Frühneuzeit und der folgenden Jahrhunderte zu schweigen — dürfte eine ergiebige Fundgrube sein. Doch zurück zu dem heraldischen Abschnitt des Fischerschen Werkes. Derselbe enthält eine Spezialuntersuchung, die um ihrer Methode willen hervorgehoben werden muss. In folgendem soll versucht werden, dieselbe auch unter Heranziehung weiterer einschlägiger Stellen des Buches zu skizzieren.

Das Schwarzburgische Stammwappen ist ein goldner, gekrönter (leopardierter) Löwe in blau. Die älteste Helmzier war ein Ulmenzweig, später trat an dessen Stelle ein Stab mit einer horizontalen Scheibe, von welcher Bänder herabhingen (etwa in der Art eines Turnierkragens), die Spitze des Stabes über der Scheibe war mit Federn geziert Auf Brakteaten und sonst in undeutlichen Abbildungen sieht dieses Bild leicht wie ein Gartenrechen aus, indem die Scheibe zum horizontalen Strich, die herunterhängenden Bänder zu Zähnen des Rechens werden. Seit König Günther ist die Helmzier ein wachsender Löwe. Das Stammwappen ist im Lauf der Zeit mannigfach durch die verschiedenen nach und nach erworbenen Besitz- und Anspruchswappen vermehrt worden, dazu kamen dann noch Gnadenwappen durch kaiserliche Verleihungen im 17. und 18. Jahrhundert, darunter der Mittelschild mit dem doppelköpfigen römischen Adler, der im Herzschild einen Fürstenhut trägt, eine Wappenvermehrung aus Anlass der Erhebung in den Reichsfürstenstand. Den Schildfuss des ganzen „grossen“ Wappens, oder neuerdings auch den des „kleinen“ mit dem Adler allein, welches das alte Löwenstammwappen jetzt noch und nachgeradezu verdrängt, bildet eine (Mist-)Gabel und ein (Pferde-)Kamm, beides rot in Gold, bezw. in Silber, je nach den Linien Sondershausen und Rudolstadt. Die Deutung dieser Bilder war schon frühe strittig, bald wurden sie auf die Herrschaft Leutenberg bezogen, bald und später ganz allgemein auf ein Reichserbstallmeisteramt. Fischer weist nun nach, wie diese beiden Deutungen durch Irrtümer entstanden sind, ein Reichserbstallmeisteramt überhaupt nicht existiert hat und erst zu diesem Wappen erfunden wurde. Das Wappen ist in seinen beiden Teilen (Gabel und Kamm) verschieden entstanden, wie Fischer an der Hand der Münzen ausführt. Im Jahre 1497 hatte Graf Günther XXXIX. von Schwarzburg einseitige Pfennige geprägt, um sie in eine nach heutigen Begriffen nicht ganz einwandfreie Konkurrenz mit Sächsichen Pfennigen des Herzogs Georg treten zu lassen, welche nur mit dem gespaltenen Wappen Meissen-Landsberg und einem G bezeichnet waren. Da die Initialen für Günther und Georg schon identisch waren und dem Meissener Löwe der Schwarzburger Löwe ebenfalls genügend entsprach, galt es nur noch eine Nachahmung des zweiten Wappenbestandteils auf den Sächsischen Pfennigen, der beiden Pfähle des Mark-Landsberger Wappens zu finden, welche Nachahmung aber nötigenfalls irgendwie als Besitz- oder Anspruchswappen zu rechtfertigen möglich sein musste. Dies suchte der Graf durch eine kurzstielige Gabel mit zwei stumpfen Zinken, die im Hüttenbetrieb noch heute bekannte und auch als bergmännisches Abzeichen verwendete Schlackengabel zu erreichen, welche er als Anspruchswappen für seine Bergwerksrechte im gespaltenen Schilde neben sein angestammtes Löwenwappen setzte. Dieses in-

teressante Stück ist bei Fischer S. 26 und Tafel II unter Nr. 55 ausführlich beschrieben und abgebildet. Damit war ein neues Wappen geschaffen. Die Bedeutung der Gabel, die später spitzzinkig dargestellt wurde und im Schildfuss quergelegt erschien (vgl. Fischer S. 30 u. Tafel I, Münze Nr. 59), war in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts bereits vergessen. In derselben Zeit griff man auch in der Helmzier wieder auf die alte bebänderte Scheibe auf dem Stab zurück, die man irrig als einen Rechen darstellte und auch so bezeichnete und mit der neuen Helmzier, dem Löwen, derart vereinigte, dass man den Rechen auf die Krone des Löwen steckte (vgl. Fischer S. 62 und Tafel V, Münze Nr. 133, ein Taler von 1569). Überraschend schnell, schon im nächsten Jahre 1570 wurde dann ein richtiger Rechen dargestellt, dessen Stiel gabelartig geteilt das Querholz mit den Zinken hält, und es war nur ein natürlicher, weiterer Schritt, dass man die schon unverständlich gewordene Gabel mit den zweispitzen Zinken im Schildfuss mit der Helmzier in Verbindung zu bringen suchte und sie als Stiel dieses Rechens in der Helmzier ansah und das Zinkenquerholz des Rechens, das bald auch als richtiger Kamm gezeichnet wurde, ebenfalls in den Schildfuss aufnahm (1601, Münze Nr. 166), zumal der Rechen bald wieder (1618) aus der Helmzier verschwand. Nun war die Deutung der Bilder als (Stall-)Gabel und (Pferde-)Kamm die gegebene, wenn auch die kaiserlichen Diplome noch bis in das 18. Jahrhundert hinein an dem „hölzernen Rechen“ festhielten. Aus diesen beiden Stallinstrumenten, Gabel und Striegel, schloss man dann auch bald auf das Reichserbstallmeisteramt; es war dieselbe Zeit, in der Württemberg seinen Wappenkrieg um seine Reichsturmfahne führte und in der man sich bemühte, für die neue Kur von Braunschweig ein Reichsamt (das des Reichsschatzmeisters) nebst entsprechendem Wappen (Reichskrone) zu erfinden. Auf alle interessanten Einzelheiten, die Fischer in seiner methodisch sehr hübsch angelegten Untersuchung bringt, kann hier nicht eingegangen werden. Es genügt aber wohl, gezeigt zu haben, dass die Münzen, die ihre Typen viel schneller wechseln, als die oft durch eine ganze lange Lebens- und Regierungszeit gebrauchten Siegel, weitaus geeigneter sind, derartige Wappenfragen zu lösen, als alle anderen heraldischen Hilfsmittel.

Otto Konrad Roller, Karlsruhe i. B.

Das alte Zürich. Druck u. Verlag Polygraphisches Institut A.-G. Zürich.

Auf 27 ausgezeichnet gelungenen Lichtdrucktafeln wird eine Reihe von Denkmälern des alten Zürich, darunter viele Inedita vorgeführt. Für Heraldiker von besonderm Interesse ist die Wiedergabe der Krieger des 12. Jahrhunderts vom Grossmünster, ihrem Spitzovalschild mit Randbeschlägen, der Grabstein des Freiherrn Ulrich von Regensberg mit dessen Wappenschild auf der Brust der Figur des Toten; ferner der Grabstein Waldmanns und seiner Gattin, letzterer mit dem prächtigen Edlibachschild. Auch hübsche Hauszeichen des 16. und 17. Jahrhunderts finden sich in dem Album; sie enthalten allerlei heraldische Einzelheiten. Die schöne Publikation bildet eine passende Ergänzung zu Sal. Vögelins Text über das „Alte Zürich“; sie hält zugleich in zuverlässiger Weise Bild und Erinnerung an Denkmäler fest, deren Zahl und Zustand sich alljährlich verringert.

Les seigneurs de Saulny, près de Metz (1240—1789) par Ferdinand des Robert, citain de Metz, Nancy, Sidot 1904. 261 pages in 8°. Prix fr. 4.—.

Dans cette intéressante étude de droit coutumier l'auteur nous raconte l'histoire d'une localité des environs de Metz. En classe du Barrois en Pays Messin, la seigneurie de Saulny fut divisée en plusieurs parts que possédèrent tour à tour les Avillers, les Baillioy, les Bandoche, Beauveau, Besange, Burnequin, Bettanivillers, Ladomchamps, Dieuamy, Chastelet, Gourcy, Chastenoy, Saint-Mauris, Villers etc. etc. De nombreux actes publiés et analysés avec soin fournissent de précieux documents à l'étude du droit féodal et à l'histoire de nombreuses familles lorraines ou messines. Un armorial, exécuté par un des meilleurs héraldistes lorrains, une vue de Saulny et un plan de la Commune complètent cet ouvrage dont la place est marquée dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Lorraine et du Pays Messin aussi bien que dans celle des heraldistes et des généalogistes.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

13. Jahresversammlung in Sitten, den 9. und 10. Juli 1904.

Nachmittags 5 ½ Uhr Generalversammlung im Grossratssaale. Anwesend 13 Mitglieder.

1. Der Präsident verliest den Jahresbericht und gedenkt dabei des verstorbenen Mitgliedes J. J. Larguier des Bancels, zu dessen Ehrung sich die Versammlung erhebt.

2. Der Quästor verliest die Rechnung, die wieder mit einem Defizit abschliesst, das hauptsächlich auf zwei Umstände zurückzuführen ist: *a)* darauf, dass das Peyersche Armorial, das uns Fr. 250 gekostet hat, immer noch nicht verkauft ist, und *b)* auf den unverhältnismässig hohen Herstellungspreis eines der Hefte der „Archives". Da nun aber in der letzten am 28. November 1903 in Basel abgehaltenen Vorstandssitzung beschlossen worden ist, dass künftighin kein Heft der „Archives" mehr als Fr. 600 mehr kosten dürfe und anderseits mit dem Verkauf des Peyerschen Armorials endlich Ernst gemacht werden soll, so ist alle Aussicht vorhanden, dass das Defizit bis nächstes Jahr gehoben sein wird.

3. Herr Professor v. Mülinen teilt brieflich mit, dass er das Peyersche Armorial, allerdings ohne Erfolg, dem Staatsarchiv Luzern zum Kaufe angeboten habe. Der Präsident wird hierauf von der Versammlung nochmals beauftragt, von Herrn v. Mülinen die Sendung des Buches nach Basel zu erlangen zu suchen.

4. Der Präsident teilt mit, dass die Gesellschaftsbibliothek jetzt im Staatsarchiv Basel aufgestellt sei. Da, wie eine vorläufige Vergleichung der Bestände mit den Angaben des alten Kataloges ergeben hat, dieselben miteinander nicht stimmen, so wird die im letzten November neu ernannte Bibliothekskommission

ersucht, bevor sie an die Aufstellung eines neuen Kataloges gehe, sich mit dem bisherigen Verwalter der Bibliothek deswegen in Verbindung zu setzen.

5. An Stelle des aus der Redaktionskommission austretenden Herrn Hans Schulthess in Zürich wird Dr. Aug. Burckhardt in Basel gewählt.

6. Zu Rechnungsrevisoren wurden gewählt die Herren Aloys de Seigneux und André Kohler.

7. Als Ort der nächstjährigen Versammlung wird Schwyz bestimmt und als Zeitpunkt derselben Ende Mai oder spätestens Ende Juni.

8. Zum Ehrenmitgliede der Gesellschaft wird ernannt der Baron Antonio Manno, Commissario del Re per la Consulta araldica Italiana.

9. Nach längerer Diskussion wird auf Antrag von Herrn Dr. Roller der genealogischen Kommission die Ermächtigung erteilt, je nach Gutfinden, ohne darum weder den weiteren Vorstand, noch die Generalversammlung begrüssen zu müssen, entweder den ersten Band des genealogischen Handbuches durch Anfügen einiger freiherrlicher Familien abzuschliessen und also nicht mit dem Abschluss zu warten, bis die noch fehlenden gräflichen Häuser bearbeitet sind, oder aber den ersten Band einstweilen unvollendet zu lassen und schon jetzt einen zweiten Band mit den freiherrlichen Familien in Angriff zu nehmen, eventuell sogar auch noch einen dritten Band, der die Ministerialen und das städtische Patriziat bringen würde.

10. Herr Dubois verliest einen Aufsatz über Entstehung und Geschichte des Wappens des Bistums Lausanne, das vom jetzigen Inhaber der Würde in unrichtiger Zusammensetzung geführt wird. Weiter liest Herr Dubois auch noch eine Arbeit von Landry vor über das Wappen von Yverdon.

Schluss der Sitzung 7 Uhr.

An die Sitzung anschliessend fand im Hotel zur Post ein von 20 Teilnehmern besuchtes Bankett statt, das einen recht fröhlichen und animierten Verlauf nahm. Nach einer Begrüssungsrede unseres Präsidenten sprach Herr Staatsrat und Stadtpräsident de Rivaz auf die Gesellschaft, endlich noch unser Mitglied de Seigneux auf die anwesende Dame, Mme de Blonay. Sonntag vormittags 9 ½ Uhr war Zusammenkunft auf der Valeria, woselbst Herr Dr. Ganz einen interessanten Vortrag über die zahlreichen noch dem 15. Jahrhundert angehörenden heraldischen Malereien, die sich in der Kirche finden, hielt. Es schloss sich daran ein Rundgang durch das Museum unter Führung des Konservators, Herrn de Preux, an. Nachmittags fuhren die meisten Herren noch nach St-Maurice, woselbst die Ausgrabungen, sowie der reiche Kirchenschatz besichtigt wurden. Der Aktuar: *A. B.*

Zur Beachtung!

Die sämtlichen Mitglieder, welche Bücher aus unserer Gesellschaftbibliothek in Händen haben, werden hiemit gebeten, dieselben innert drei Wochen zurückzusenden. Adresse: Bibliothek der Schweiz. heraldischen Gesellschaft, Staatsarchiv Basel.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Drapeau d'Yverdon de 1741

Musée d'Yverdon



Armoiries d'Yverdon

plat de M. Zobel 1583

Musée de Berne

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1904 Jahrgang / Année XVIII Heft 4.

Vorbemerkung der Redaktion.

Da der bisherige Redaktor des Heraldischen Archivs, Herr Dr. E. A. Stückelberg, es des bestimmtesten abgelehnt hat, noch das letzte Heft des Jahrganges 1904 zu besorgen, so sieht sich der für 1905 gewählte neue Redaktor gezwungen, interimistisch schon diese Nummer herauszugeben. Da nun aber auch die sämtlichen Vorarbeiten erst noch zu erledigen waren, so wurde das Erscheinen dieses Heftes nicht unbeträchtlich verzögert, wofür wir hiemit ergebenst um Entschuldigung bitten.

Wir sagen allen Mitarbeitern an dieser Nummer unsern besten Dank und hoffen, auch künftighin von den Mitgliedern unserer Gesellschaft Arbeiten — grössere und kleinere — für das Archiv zu erhalten. Zum Schlusse bitten wir künftighin sämtliche Manuskripte und Clichés, ebenso auch Briefe und Rezensionsexemplare an den verantwortlichen Redaktor: Dr. L. Aug. Burckhardt, Basel, Albanvorstadt 94 adressieren zu wollen.

Zur Beachtung!

Die sämtlichen Mitglieder, welche Bücher aus unserer Gesellschaftsbibliothek in Händen haben, werden hiemit nochmals dringend gebeten, dieselben so bald wie möglich an folgende Adresse zurückzusenden: Bibliothek der Schweiz. Heraldischen Gesellschaft, Staatsarchiv Basel.

Das Siegel des Basler Goldschmieds Balthasar Hützschin.

Von E. Major.

Mit zu dem Besten, was die Basler Siegelstecherei im 15. Jahrhundert hervorgebracht hat, gehört das an zwei Urkunden des Staatsarchivs zu Basel (St. Urk. 1880 vom 16. Mai 1470. — St. Urk. 1983 vom 11. Febr. 1475) hängende Siegel des Balthasar Hützschin. Ist das reizende Stückchen schon an und für sich der eingehenden Betrachtung wert, so verdient es unser Interesse in noch höherem Grade, weil sein Besitzer zugleich Goldschmied war, so dass wir, da



Fig. 44

es in einer Zeit entstand, wo jeder Goldschmied gleichzeitig Siegelstecher war, mit voller Sicherheit schliessen können, dass Balthasar Hützschin das Siegelbild selbst gestochen hat.

Das Siegel, welches einen Durchmesser von 2 cm hat, zeigt auf sternenbesäetem Grunde eine weibliche Figur, die sich mit der Rechten auf den Wappenschild stützt und mit der Linken ein Spruchband hält. Die Dame, eine überschlanke Gestalt mit der gezierten, modischen Körperbewegung der spätgotischen Periode, ist in der Tracht, welche für die zweite Hälfte des 15. Jahrhunderts bezeichnend ist: Die Haare sind zu beiden Seiten des Kopfes in Netzen untergebracht, welche bis zu den Schläfen herabhängen und vermittelst Kopfspangen festgehalten werden; an einer hoch über der Stirn befindlichen Agraffe ist der über den Nacken herabflatternde Schleier befestigt. Das Gewand ist längs des bis zum Gürtel hinabreichenden spitzwinkligen Halsausschnittes umgeschlagen, unterhalb des Gürtels mehrfach gefältelt und endigt in eine lange, die Füsse verdeckende Schleppe. Der Schild, welcher Tartschenform hat, zeigt ein auf einem Dreiberg stehendes Antoniuskreuz, das Wappen der Hützschin. Auf dem meisterhaft verschlungenen Spruchband liest man die Worte: · S · balteſer · hüʒin · Die Anordnung der einzelnen Teile ist dem Künstler vorzüglich gelungen. Durch die Figur der Schildhalterin teilte er das Rundbild in zwei gleiche Teile, brachte auf der einen Seite die grosse Bandrolle mit der Schrift an und setzte auf die andere als Gegengewicht den Schild, das kleine Ende des Spruchbandes und den Kopfschleier. Diese wohldurchdachte Verteilung im Verein mit der feinen Durchbildung des einzelnen macht das Siegel zu einem eigentlichen kleinen Kunstwerk und lässt uns in Balthasar Hützschin einen der talentvollsten Basler Goldschmiede seiner Zeit erkennen. Im Stil hat das Bild grosse Verwandtschaft mit Kupferstichen des Meisters E. S. vom Jahre 1466, und wir sehen auch hieraus wieder, welch grossen Einfluss dieser Unbekannte auf seine Zeitgenossen ausgeübt hat. Eine Schildhalterin von ihm (abgebildet im Herald. Atlas von H. G. Ströhl auf Tafel XII, 3) hat die gleiche Körperhaltung, das gleiche Gewand und einen ähnlichen Schild; ein weiteres Blatt, „Simson und Delila" (Bartsch, Le peintre graveur VI. pag. 5 Nr. 3), sowie ein ganz kleines Blättchen mit einer Dame, die einem Herrn einen Ring darreicht, zeigt ähnlich behandelte Figuren, auch dasselbe flatternde Kopftuch und denselben Halsausschnitt wie die Schildhalterin auf unserem Siegel. Der Siegelstempel muss daher, da wir am 16. Mai 1470 dem Siegel zum ersten Male be-

gegnen, zu Ende der sechziger Jahre entstanden sein. Über die weitere künstlerische Tätigkeit des Meisters fand sich bis jetzt nur ein Vermerk aus dem Jahre 1465 (Klosterarchiv, St. Martin B. pag. 64 b): „item gen Baltheser Hûtschy für daz schiltlin uf den kelch..... Viii sh.“ Darnach brachte er also auf einem St. Martin zugehörigen Kelche ein Stifterschildchen an, wofür ihm 8 Schillinge gezahlt wurden. Über sein Leben sind wir indessen besser unterrichtet: Balthasar Hützschin war der Sohn des Hans H. aus Thann resp. Sennheim (Ober-Elsass), welcher 1421 Bürger in Basel wurde und von 1428—1434 als Ratsherr von Hausgenossen im Rate sass, und dessen Gattin Greda Swab. Er muss um 1430 herum geboren sein. Zum ersten Male wird er genannt im Jahre 1437, wohl anlässlich des Todes seines Vaters; von da ab bis zum Jahre 1458 erscheint er stets bevogtet, anfangs mit seinem älteren Bruder Claus, dann mit Burkhard Besserer und seit 1444 mit Hans Zscheggenbürlin. Dies erklärt sich dadurch, dass er in der ersten Zeit noch minderjährig, in der späteren aber auf der Wanderschaft war. Im Jahre 1458, Mittwoch nach St. Antonientag, wurde er in die Zunft zu Hausgenossen aufgenommen. Von 1463—1473 sass er im Rate, erst als Meister, doch seit 1469 als Ratsherr zu Hausgenossen. Am 4. Mai 1462 erscheint er als Vogt der Frau Ennelin Hûtlin von Kolmar. Zusammen mit seiner Ehefrau Anna kaufte er am 17. Mai 1464 dem Schuhmacher Claus Murer um 600 fl. das Haus „zum Rebstock“ ab (Sporengasse 13) und verkaufte ihm zwei Tage darauf 18 fl. Zins ab diesem Hause um 360 fl. (Fertigb. pag. 49, 52); er bewohnte das Haus bis zu seinem Tode. Am 16. Mai 1470 siegelte er samt Hans Irme d. j. den Urfehdebrief des Kannengiessers Wernlin Siffrit. Wie manche, besonders die wohlhabenderen Goldschmiede seiner Zeit, so betrieb auch Hützschin neben seinem Handwerk das Gewerbe eines Wechsler, ja, er scheint sich dieser Tätigkeit mehr und mehr gewidmet zu haben, denn, während er früher stets der „goltsmid“ genannt wird, wird er später nur noch als Wechsler angeführt; er hatte, jedenfalls seit 1474, zusammen mit Mathis Eberler, genannt Grünenzwig, den Stadtwechsel inne. Daneben bekleidete er jedoch, seit mindestens 1472, noch ein anderes Amt, nämlich das des Wardiners oder Wardeins in der goldenen Münze zu Basel. Kaiser Sigismund hatte im Jahre 1429 zu Basel eine goldene Münze oder Reichsmünzstätte errichtet und dem Rate der Stadt das Recht verliehen, den Münzwardein zu ernennen. Aber schon 1431 hatte Sigismund dem Reichserbkämmerer Conrad von Weinsberg die goldene Münze zu Basel verpfändet; dieser hatte daher zu Basel seinen eigenen Münzmeister in der goldenen Münze und der Rat setzte laut Privileg den Wardiner ein (Basler Chroniken 3, pag. 404 ff. — J. Albrecht, Die Reichsmünzstätten Frankfurt a. M., Nördlingen u. Basel, 1835). Zu Ende des Jahres 1474 war Balthasar Hützschin Wardein und Ludwig Gesell Münzmeister der Reichsmünzstätte und daneben auch Münzmeister der Stadt für die silberne Münze. Während ihrer bisherigen Amtsdauer hatten sie sich jedoch weitgehende Münzbetrügereien zu Schulden kommen lassen, weshalb sie am 31. Dezember 1474 verhaftet wurden. Über diese Betrügereien, in welche eine Reihe der angesehensten Bürger verwickelt waren, berichtet das Tagebuch Hans Knebels (Basler Chroniken 2,

pag. 157): „.... fuerunt incarcerati, videlicet Balthasar Hútzschin campsor et alius quidam monetarius, et fuit magna querela contra eos, quia Balthasar alchemista scivit facere aquam fortem, in quam cum poneret centum florenos per diem et noctem, haberet quinque florenos lucri, sicque fecissent, ut omnes floreni fuissent diminuti in pondere." Eine schon am folgenden 5. Januar 1475 durch Graf Oswald von Thierstein und solothurnische Abgesandte für die Gefangenen eingelegte Fürbitte blieb ergebnislos. Als aber bald darauf eine Gesandtschaft im Namen des Rates von Zürich und zugleich gemeiner Eidgenossen für die Verhafteten eine neue Fürbitte vorbrachte, welche noch durch einige Freunde derselben unterstützt wurde, hatte dies den Erfolg, dass Hützschin am 11. Februar, und Gesell am 15. Februar gegen Entrichtung einer Geldbusse von je 500 fl. auf freien Fuss gesetzt wurden. Am gleichen Tage noch schwur Balthasar Hützschin Urfehde. In dem Geständnis, welches er ablegte, heisst es: „zum ersten daz ich mitsampt dem munzmeister die saffoyer blancken uffgesatzt versucht und funden hab, daz ir deheiner acht stebler wert sin, daruber die selben munz empfangen und verrer ye eynen fur zehen pfenning ussgeben: item daz ich die crutzer mit den zweyen kopffen, so ich gewisst hab, nit werschafft umb ir wertt gewesen, empfangen, die selben under ander gut crutzer gemischt und die selben fur gut und werschafft ussgeben hab....; item daz ich welsch silber und ander derglich silber, so nit werschafft gewesen ist, fur der statt Basel werung und werschafft geben....; item daz ich metzblancken beheimsch spagurli und derglich munz manigfaltig abgetan und gekurnt: item die rinischen gulden genant zulouffer und die, so uff nünzehen krat goldes gemûnzt sind, ouch mir in wechssels wise zu guter bewar geleit, abgetan, mit anderem gold bezalt und die obgemelten gulden verfurt.... hab...." (St. Urk. 1983). Balthasar, von seiner Stelle als Münzwardein enthoben, kündete sodann sein Bürgerrecht auf und verliess die Stadt. Er erhielt jedoch am 5. Juni 1475 einen Brief vom Rate, welcher ihn bestimmte, auf die Entlassung aus dem Bürgerrechte zu verzichten und dem Rate verschiedene Bitten zu unterbreiten; dies geschah etwa Mitte Juni (Öffnungsb. 136 b): „als Balthasar Hútzschis halb anbracht ist:
siner urfecht halb, die abzetûnd: sol im ein abgeschrifft davon geben werden.
ettwas an der sum 500 gulden widerkeren: sol by der besserung bliben.
in lassen des von Winsperg wardiner sin: doch uff der von Winsperg bitte.
in by der zunfft zû behalten: sol by der zunfft bliben."

Trotzdem muss das Verhältnis Hützschins zur Stadt noch einige Zeit ein gespanntes gewesen sein, denn wir sehen am 15. Juli den Rat, ihm auf acht Tage Geleite zusagen, um nach Basel zu kommen (Missivenb. 148). Nun lief auch eine Beschwerde Philipps d. ält. von Weinsberg beim Rate ein wegen dessen Vorgehen gegen seinen Münzmeister und Wardein; er verlangte, „sy wider zu der muntz kommen und an die Arbeit steen und die uben und handhaben ze laßen wie vorher bescheen ist," und wurde durch den Markgrafen Albrecht von Brandenburg in seiner Forderung unterstützt. Der Rat liess sie am 5. September wissen, dass er bereit sei, auf ihre Bitten die goldene Münze wieder durch Hützschin und Gesell versehen zu lassen, „doch by dem krat und

uffzug, wie vorher". Damit war die Sache erledigt, beide traten wieder in ihre vorherigen Stellungen ein und Gesell wurde von der Stadt Basel auch wieder zum Münzmeister der silbernen Münze bestellt. Bei dem Münzvertrag zwischen Basel, Freiburg i/B., Kolmar und Breisach, 1480, befand sich auch Hützschin unter den „botten uber die muntz", welche der Rat von Basel berief. (Basler Chroniken 3, pag. 404 ff.). Er wird dann noch 1481 genannt und 1484 als gestorben erwähnt. Er hinterliess sechs Kinder: 1. Balthasar (genannt 1480—1482); 2. Magdalena, in erster Ehe mit Junker Hans Hiltprand, in zweiter mit Bürgermeister Junker Heinrich Meltinger vermählt; 3. Katharina, die Ehefrau zuerst des Ratsherrn Jakob von Kilchen und dann des Bürgermeisters Adelberg Meyer; 4. Melchior, seit 1509 Meister zum Schlüssel, in erster Ehe verheiratet mit Dorothea Höcklin von Steineck, der Witwe von Bernhard Zscheggenbürlin, in zweiter Ehe mit Maria Rul aus Kolmar; 5. Dorothea, die Gattin von Martin Kilchmann; 6. Margaretha, verheiratet mit Claus Rieher. Mit den Kindern des Melchior Hützschin erlosch das Geschlecht wieder, 1554 im Mannsstamm und 1581 auch in der weiblichen Descendenz [1].

Eine Wappenschenkung des 14. Jahrhunderts.

Von A. Plüss.

Am 15. April 1368 machte der kinderlose Graf Rudolf IV. von Neuenburg-Nidau sein Testament. Wie üblich, sorgte er darin zunächst für sein Seelenheil durch Vergabungen an die Kirche und liess dann die andern Legate, an seine Gemahlin Isabella von Neuenburg und an seine Dienerschaft folgen. Die ganze übrige Hinterlassenschaft fiel, falls Rudolf wirklich ohne Kinder starb, an seine im Testament begreiflicherweise nicht aufgeführten gesetzlichen Erben, nämlich an seine Schwestern Anna und Verena, Gräfinnen von Kiburg und Tierstein, und an ihre Nachkommen. Schon am 10. August 1367 hatte er seine bischöflich-baselschen Lehen, darunter Burg und Stadt Nidau, dem Bischof aufgegeben und sich von ihm wieder damit belehnen lassen, aber nun gemeinsam mit seinen Neffen Rudolf und Eberhart von Kiburg, Otto und Simon von Tierstein.[2] Unter diesen Neffen besass er einen besondern Liebling, den er auch erzogen hatte, den Grafen Rudolf von Kiburg, ältesten Sohn des Grafen Hartmann III. von Kiburg. Ihm ist im Testament[3] von 1368 folgende bisher nicht beachtete Stelle gewidmet: „Wir wellen och und haben vorußgegeben graf Růdolf von Kyburg, unser swester sun, den wir erzogen haben, die burg und stat Nydow mit aller ir zůgehörden, es si eigen, erbe oder lehen, wie es genennet si, und und sol sich och nennen nach der vorgenannten burg Nydow, wand dar umbe

[1] Gefl. Mitteilungen des Herrn Dr. Aug. Burckhardt in Basel.

[2] Trouillat IV 241.

[3] Das Original liegt im Hofarchiv in Turin und wird zum erstenmal vollständig gedruckt erscheinen in den Font. rer. Bernens. IX, 94—96; Matile II, 1155 f. bringt nur einen Auszug.

wir ime och unsere waffen geben, die er fûren und haben sol. Doch sol er die vorgenante burg und stat und die gûter, so da zu gehôrent, weder verkouffen noch versetzen und sol sie haben unwôstenklich, ane geverde.“ Graf Rudolf von Kiburg soll also Burg und Stadt Nidau voraus erhalten und zugleich auch den Namen und das Wappen des Erblassers. Es tritt somit hier der Fall ein, dass der letzte Vertreter eines Familienzweiges durch letztwillige Verfügung Namen und Wappen an die Weiberlinie vergabt. Daran knüpfen sich verschiedene Fragen. Zunächst käme das Wappenheimfallsrecht in Betracht, das nach den Ausführungen von Hauptmann[1] darin besteht, dass das Wappen einer ausgestorbenen Familie weder frei wird, noch an die Erben der Familie geht, sondern wie ein Lehen an den Landesherrn zurückfällt und von ihm weiter verliehen werden kann. Aber abgesehen davon, dass das Heimfallsrecht wohl nie strikte angewendet wurde, zumal nicht in so früher Zeit, und dass es sich kaum auf frei angenommene Wappen erstreckte,[2] handelt es sich ja in diesem Fall auch nur um einen aussterbenden Familienzweig, nicht um die ganze Familie, denn noch blühten die Linien Arberg und Valangin des neuenburgischen Grafenhauses. Wenn also nicht von seiten des Landesherrn, so hätte man dafür gerade von diesen andern Zweigen einen Einspruch gegen die Vergabung des Wappens durch Rudolf von Nidau erwarten können, denn Arberg und Valangin führten genau wie Nidau den mit drei schwarzen Sparren belegten goldenen Pfahl im roten Feld. Und doch verlautet nichts von einer Anfechtung dieser Testamentsstelle, begreiflicherweise, denn wenn nun einmal die Helmzier einen integrierenden Bestandteil des Wappens ausmacht, so führte eben die Linie Nidau ein anderes Wappen als die übrigen Zweige. Bei diesen ist als Zimier eine Mütze mit Federbusch gewöhnlich, nur bei der Linie Nidau dagegen findet sich als Helmzier ein mit dem Schild bekleideter Frauenrumpf.[3] Diese Variation des Neuenburger Wappens scheint nun mit der Zeit immer mehr als Besitzwappen für Burg und Stadt Nidau betrachtet worden zu sein, wie aus den unten folgenden Ausführungen hervorgehen wird.

Wie haben sich nun die Verhältnisse in Wirklichkeit gestaltet? Rudolf IV. von Nidau fiel bekanntlich Ende 1375 bei der Verteidigung von Büren gegen die Engländer. Nach dem Abzug der Söldnerscharen hätten die Grafen von Kiburg und Tierstein das Erbe sogleich antreten können, wenn nicht der Oberlehensherr, Bischof Johann von Basel, die Hand darauf geschlagen und Nidau besetzt hätte. So gelangten sie erst Ende 1376, nachdem sie sich der Stadt bemächtigt und die Parteigänger des Bischofs bei Schwadernau geschlagen hatten, in den Besitz der Hinterlassenschaft Rudolfs IV. von Nidau. Nun sollte man erwarten, dass Rudolf von Kiburg sich als Besitzer von Burg und Stadt Nidau durch Namen und nidauisches Wappen kundgeben würde, es scheint aber, dass er zu Lebzeiten seines Vaters seine Sonderansprüche nicht geltend machen

---

[1] Das Wappenrecht, Bonn 1896, S. 299.
[2] Vgl. die Ausführungen in dieser Zeitschrift 1898, S. 79 ff. und 95 ff., bes. S. 101.
[3] J. Grellet, Les cimiers de la Maison de Neuchâtel, in dieser Zeitschrift 1889, S. 234 ff.



Fig. 45



Fig. 46

durfte, denn er führt im Siegel ausnahmslos das kiburgische Wappen und den kiburgischen Löwen als Helmzier.[1] Nur nennt er sich jetzt, als ältester Neffe des verstorbenen Rudolf von Nidau, „Landgraf in Neuenburg", denn so ist ohne Zweifel die zweimal vorkommende Bezeichnung aufzufassen: Hartmannus de Kyburg, landgravius in Burgenden, Rudolfus de Kiburg, filius ejus in Núwenburg.[2] Rudolf von Kiburg bereitete sich aber vor, um sofort nach dem Ableben seines Vaters seine Anrechte auf Burg und Stadt Nidau dokumentieren zu können. Als Todestag des Grafen Hartmann III. von Kiburg ist im genealogischen Handbuch, in den Eidg. Abschieden I, 58 und in Argovia 8, 363 der 29. März 1377 angegeben. Diese Angabe ist offenbar dem Jahreszeitbuch von Fraubrunnen entnommen, wo unter dem 29. März eine Jahrzeit für Graf Hartmann verzeichnet ist. Eine Jahrzeit braucht aber keineswegs auf den Todestag zu fallen; der 29. März ist auch wirklich nicht Hartmanns Todestag, denn schon am 21. März 1377 verpfändet Graf Rudolf von Kiburg, offenbar in Thun, als Landgraf zu Burgund, dem Peter von Gauenstein für 500 Gulden „die fünfzig phunt phennig, die úns die burger und die stat ze thun jerlichen gebend und schuldig sint ze gebende uf sant Andres tag".[3] Die Bezeichnung „landgrafe ze Búrgenden", noch mehr aber die Art des Geschäfts, nämlich die Verpfändung der Steuer der Stadt Thun, zwingen zu der Annahme, dass Rudolfs Vater, Hartmann, an diesem Tage nicht mehr am Leben war. Zwar urkundet Graf Hartmann noch am 17. März in Gegenwart Rudolfs in Schaffhausen,[4] aber bei der Annahme, dass er am gleichen oder am folgenden Tag plötzlich starb, ist Rudolfs Anwesenheit in Thun am 21. März nichts Unmögliches. Er mag, sobald sein Vater die Augen geschlossen hatte, nach Thun geeilt sein, zunächst um durch Aufnahme einer Geldsumme für die nötigsten Barmittel zu sorgen. Eben in dieser Thuner Urkunde vom 21. März nun nennt sich Graf Rudolf auch zum erstenmal „herrn ze Nidow" und benützt ein Siegel, das über dem kiburgischen Schild die nidauische Helmzier zeigt.[5] Um zwischen dem 17. und 21. März einen neuen Stempel anfertigen zu lassen, war die Zeit zu kurz, Rudolf muss

[1] Siegel Nr. 1 (Fig. 45) von Urk. 1377 Febr. 4 im St.-A. Basel-Stadt, St. Urk. Nr. 503.
[2] 1377 Jan. 29., Orig. vermisst, Druck im Solothurner Wochenblatt 1827, 92 und 1377 Febr. 4., die gen. Urk. im St.-A. Basel-Stadt.
[3] Orig. im St.-A. Bern, Fach Thun.
[4] Orig. im Archiv in Innsbruck, Druck in Herrgott III, 732, Reg. in Trouillat IV, 746.
[5] Siegel Nr. 2 (Fig. 46), so viel mir bekannt ist nur an dieser Urkunde vorkommend.



Fig. 47



Fig. 48

sich somit schon früher mit diesem Siegelstempel versehen haben, um ihn im geeigneten Augenblick zu gebrauchen. Dass er ihn jetzt sofort nach seines Vaters Tod zugleich mit dem Titel „Herr zu Nidau" anwendet, beweist, dass er erst jetzt in den faktischen Besitz von Burg und Stadt Nidau gelangte und charakterisiert zu gleicher Zeit das neu angenommene Wappen als Besitzwappen. Es ist begreiflich, dass Rudolf von Kiburg als ältester seines Hauses sich nicht dazu entschliessen konnte, das ganze ihm vermachte nidauische Wappen zu übernehmen und dafür sein eigenes Familienwappen aufzugeben, viel gegebener war hier die von ihm vorgenommene Wappenvereinigung; vom nidauischen Wappen übernahm er gerade das, was dieses Wappen von dem andern Zweige des Hauses Neuenburg unterschied und den Träger zugleich als Besitzer von Nidau kennzeichnete, die Helmzier. Solche Zimierübertragungen, die nicht selten vorkamen, beweisen die grosse Bedeutung der Helmzier als Wappenbestandteil.[1] Von dieser Zeit an benützt Rudolf von Kiburg fast ausschliesslich Siegel mit nidauischer Helmzier, ausser dem bereits genannten sind noch zwei andere bekannt.[2] Auch nach der entgegen der Testamentsbestimmung vorgenommenen Verpfändung von Nidau an Freiburg und an Österreich im Jahre 1379 behielt er diese Siegel bei, sei es aus ökonomischen Gründen, sei es, um die ihm verbliebenen Anrechte zu dokumentieren, da er sich das Wiederlösungsrecht vorbehalten hatte.

Bonbonnière aux armes de Muralt.

Par Jean Grellet.

Nous reproduisons le couvercle d'une bonbonnière aux armes de la famille de Muralt qui appartenait à M. Alfred Bovet, en son vivant membre de notre société. Cette petite boite mesurant $8^1/_2$ sur $6^1/_2$ centimètres est en ivoire d'une belle patine crême portant les armes ciselées en assez fort relief et date du

[1] Vgl. darüber z. B. in dieser Zeitschrift 1893, S. 118. Concession d'un Cimier en fief und 1895 S. 71 W.-F. v. Mülinen, A propos des Cimiers.

[2] Nr. 3 (Fig. 47) an Urk. 29. Okt. 1377 im St.-A. Freiburg, Bündnisse und Verträge 324; Nr. 4 (Fig. 48) an Urk. 13. Sept. 1379 ib. 227.



fig. 49

XVIIIme siècle. Bien que l'art héraldique de cette époque ne puisse en général pas être recommandé comme modèle, la vigueur de dessin des lambrequins et la belle éxécution de la gravure de notre ivoire en font une œuvre sortant du courant des productions héraldiques de l'époque. Cette petite pièce gagne en intérêt par le nom de son premier propriétaire et par l'apposition aux quatre coins d'une coquille, dont à première vue on ne s'explique pas la présence, mais qui contribuent à confirmer l'origine assignée à cette bonbonnière et à en fixer la date.

Elle a appartenu à Jean de Muralt, de la branche de Zurich. Né en 1710, il fit une carrière militaire en France, parvint en 1770 au grade de maréchal de camp et devint en 1777 colonel propriétaire du régiment Lochmann dans lequel il servait et qui par là devint le régiment de Muralt. Sa bravoure à la bataille de Crefeld, en 1758, lui avait valu la croix de chevalier de l'ordre du Mérite militaire dont il devint plus tard commandeur.

Jean de Muralt s'est marié en France ayant épousé Anna de Brissac. Or les armes de cette maison sont: d'azur au sautoir d'argent, cantonné de quatre coquilles de même et chargé en cœur d'un dauphin de sable. Ainsi se trouve expliquée la présence des quatre coquilles entourant le blason des Muralt. C'était au XVIIIme siècle un usage assez répandu que le fiancé offrit à sa belle un médaillon orné d'une miniature et qu'il en reçut en retour une bonbonnière plus ou moins richement parée, suivant l'état de fortune des interessés. Ainsi nous devons voir dans cet élégant petit objet figurant d'une manière presque cachée l'alliance, non encore consommée, des deux familles, un gage d'amour offert par Mlle. de Brissac à son fiancé, car si le don avait été postérieur au mariage, il est probable que les deux écussons auraient été accolés en plein. Par une pensée délicate, tandis que les armes du récipiendaire s'étalent avec tous leurs atours, la donatrice ne s'est modestement signée que par l'ornement accessoire des coquilles, suffisamment compréhensible pour les initiés, mais peu compromettant dans le cas où, après tout, le mariage n'aurait pas eu lieu.

Le colonel Jean de Muralt ne laissa qu'un fils, Jean également, qui de son mariage avec Dorothée Escher n'eut aussi qu'un fils portant le même nom

que père et grand-père. Avec lui s'éteignit la descendance masculine du colonel. En effet, ayant épousé Françoise de Rougemont il n'eut que quatre filles qui toutes se marièrent à Neuchâtel et dont l'ainée fut la mère de M. Alfred Bovet. La bonbonnière transmise par héritage n'est ainsi pas sortie de la descendance du couple de Muralt-de Brissac.

Les armoiries de Mgr. Joseph Deruaz
évêque de Lausanne et Genève.

Par Fréd. Th. Dubois.



fig. 50

Mgr. Mermillod ayant été nommé cardinal en 1890, il fut relevé de sa charge d'évêque de Lausanne et Genève le 30 janvier 1891.

Le pape Léon XIII choisit pour son successeur l'abbé Joseph Deruaz alors curé de la paroisse catholique de Lausanne. Il fut nommé le 14 mars 1891 [1].

Mgr. Joseph Deruaz qui est né le 13 mai 1826 à Choulex, dans le canton de Genève, appartient à une ancienne et honorable famille de cette localité [2].

Après avoir fait sa première éducation dans son village natal, il était entré au collège d'Evian, puis en 1846, au collège des Jésuites à Fribourg. Ce

[1] Avant la Réforme l'évêque était nommé par le chapitre de Lausanne. Depuis lors il est nommé directement par le Saint-Siège.

[2] Cette famille est probablement autochtone. Pour la filiation nous n'avons pu remonter au delà de 1750. En 1870 elle a fourni un député au Grand Conseil genevois: Amédée Deruaz. (Note de M. J. A. Choisy).

collège et le séminaire ayant été fermés à l'époque du Sonderbund il avait du se rendre à Annecy pour y terminer ses études de théologie sous la direction de Mgr. Rendu. Le 25 mai 1850, à l'âge de 24 ans, il était ordonné prêtre des mains de Mgr. l'évêque de Gap.

Le 7 juin 1850 il était nommé vicaire de la paroisse du Grand-Saconnex-Prégny. Le 26 juin 1852 le Conseil d'Etat du canton de Vaud le nommait curé de la paroisse de Rolle, et le 21 septembre 1859, curé de la paroisse de Lausanne.

Pendant les années qu'il remplissait ces fonctions il avait, en 1870, l'honneur d'accompagner Mgr. Marilley, évêque de Lausanne et Genève, au Concile du Vatican. En 1878, le 13 août, il était nommé chanoine honoraire de l'antique et royale abbaye de St-Maurice-d'Agaune. Nous devons signaler aussi qu'en 1884 une partie de son entourage l'avait pressé d'accepter à l'Assemblée Constituante vaudoise, un siège qui lui était offert par les deux partis libéral et radical, mais il refusa absolument d'entrer en scène dans la vie politique. En 1888 le 22 septembre, Mgr. Mermilliod l'avait élevé à la dignité de Doyen du Décanat de St-Amédée, ou de Lausanne.

Mgr. Deruaz était à la tête de la paroisse de Lausanne depuis près de 31 ans lorsque le pape Léon XIII l'appelait au siège épiscopal de Lausanne et Genève. Le sacre du nouvel évêque eut lieu le 19 mars 1891, dans la chapelle du Collège Canadien à Rome. Le prélat consécrateur était Mgr. Mermilliod, qui était accompagné de deux prélats assistants, Mgr. Ferrata, archevêque de Thessalonique, et Mgr. Haas, évêque de Bâle et Lugano. M. Bovet, chancelier de l'évêché de Lausanne, M. Fragnière, directeur du séminaire de Fribourg, le Rév. Père Bernard d'Andermatt, général des Franciscains, et le Rév. Père Laborie, vicaire général des Dominicains, étaient présents à la cérémonie. Parmi les assistants étaient plusieurs représentants de la noblesse romaine et tout les gardes suisses au Vatican, appartenant au diocèse de Lausanne, accompagnés de leur commandant le comte de Courten.

L'autel qui était desservi par les élèves suisses des collèges écclésiastiques de Rome, était décoré de deux armoiries: d'un côté était celle de l'évêque consécrateur, de l'autre côté apparaissait, pour la premiere fois, la nouvelle armoirie de l'évêque élu: *écartelé au 1 et 4 parti d'argent et de gueules à deux ciboires de l'un à l'autre, et au 2 et 3 de gueules à deux clefs d'or posées en sautoir, à la croix d'argent brochant sur le tout et chargée d'une colombe au naturel portant dans son bec un rameau d'olivier de sinople.*

A défaut d'armes de famille, Mgr. Deruaz avait imaginé une combinaison spéciale symbolisant la belle et noble devise qu'il avait choisie: *In viam pacis:* tout par les voies de la paix. Il avait séparé les armes des deux diocèses écartelées, par *une croix d'argent chargée en abime d'une colombe au naturel tenant dans son bec, un rameau d'olivier de sinople.* La colombe apporte l'olivier de la paix et elle l'apporte en Jésus Christ que la croix rappelle et symbolise.

A l'origine les évêques de Lausanne se servaient des armes de leur famille, accompagnées des insignes épiscopaux, mais depuis de XVIIe siècle ils ont porté les armes de l'évêché et leurs armes personnelles écartelées, et depuis

Toutes les pièces officielles, sortant de l'Evêché, telles que: lettres pastorales, circulaires épiscopales, dimissoires, lettres testimoniales, titres d'ordination, d'investiture canonique, actes de consécration, de nomination, etc. sont timbrées des armes de l'évêque.

Eine Wappenskulptur der Familie von Erlach.

Von H. Türler.



Fig. 51

Im Münster in Bern steht an einem Pfeiler der ehemaligen St. Antonius-Kapelle das hier reproduzierte Wappen. Die korrekten hübschen Formen desselben verraten die ausgehende Gotik als Entstehungszeit. Auf einer Konsole ruht der stark nach hinten gewölbte Schild mit dem Wappen der Familie von Erlach: im roten Feld ein mit schwarzem Sparren belegter weisser Pfahl. Den Schild krönt ein in durchaus richtigen Proportionen gehaltener offener Stech-

helm, dem eine daraus hervorschauende Fratze Leben gibt. Die Helmzier, die aus einem Spitzhut mit dem Wappen und einem kleinen schwarzen Federbusch besteht, geht direkt in die hübsch geschwungenen Helmdecken über, die bei der Wiederbemalung des ganzen Wappens merkwürdigerweise nicht rot und schwarz tingiert, sondern neben dem rot natur-, d. h. steinfarben gelassen wurden.

Auf dem Sockel stehen in gezierter Schrift die Buchstaben RVE, die auf den Berner Schultheissen Rudolf von Erlach hinweisen. Bestätigt wird diese Auflösung auch durch die Wappen Scharnachtal, Erlach und Praroman, die an den Zapfen des $1^1/_2$ m über unserm Wappen angebrachten Baldachins prangen und, wie wir sehen werden, denselben Schultheissen mit seinen Frauen bezeichnet. Im Boden vor dem Pfeiler sind ferner die zwei metallenen Wappen von Erlach und Praroman eingelassen.

Ritter Rudolf von Erlach, Herr zu Spiez, war von 1471—1474 der letzte Vogt zu Erlach im Namen des Hauses Châlons und hierauf erster Vogt der Stadt Bern. 1478 Mitglied des Rates von Bern geworden, bekleidete er die Würde eines Schultheissen der Stadt von 1479—81, 1492—94, 1501—03 und zuletzt wieder von Ostern 1507 an, 1499 war Rudolf von Erlach Anführer der Berner beim Zug ins Hegau und in der Schlacht bei Dornach. Er starb am Samstag, den 18. November 1507 zwischen der 8. und 9. Stunde nachmittags, wie das Spiezer Exemplar der Schillingschen Chronik meldet[1].

Seine erste Gemahlin war Barbara von Praroman, Tochter des Schultheissen Johann von Praroman von Freiburg. Indem der Rat von Bern selbst zu gunsten seines Schultheissen als Brautwerber auftrat, wurde 1492 Barbara von Scharnachtal seine zweite Gemahlin. Sie war aus erster Ehe Witwe des berühmten Schultheissen Niklaus von Diesbach und aus zweiter Ehe des Hans Friedrich von Mülinen, Meyers zu Biel.

Das Wappen der Stadt Yverdon.[2]

Von A. Zesiger.

Im historischen Museum Bern befindet sich als Nr. 207 die Standarte, deren Abbildung hier folgt:

Auf roten Seidengrund mit schwarzroten Fransen sind in Öl gemalt die Wappen rechte Schildhälfte Bern, Yverdon, Nyon,
linke " Lausanne, Morges, Romainmôtier.

Das Ganze ist umgeben von zwei stilisierten Palmzweigen und überragt von einer goldenen edelsteinbesetzten Krone mit 7 Perlen. — Die Stange ist

[1] Wir machen noch darauf aufmerksam, dass in diesem ehemaligen Spiezer Codex Rudolf von Erlach, sowie seine erste Gemahlin mit den Söhnen und Töchtern abgebildet ist. Die zwei Blätter hat Hr. Architekt E. v. Rodt in seinem Werke: «Bern im 15. Jahrhundert» S. 60 und 61 reproduziert.

[2] Vgl. Herald. Archiv 1904, S. 71.



Fig. 52

schwarz und von der Form der Fahnen-, nicht der eigentlichen Standartenstangen, mit einfacher Messingspitze.

Die Zierrate und die Form des Schildes, der Krone und der Palmzweige verraten den Geschmack, wie er ungefähr von 1680—1740 vorherrschte. (Vgl. Herald. Archiv 1902. S. 92: Ofenplatte von 1692, Holzschnitzerei in Bern von 1686, Teutsche und Welsche Seckelmeisterrechnungen 1701—1742). Eine nähere Bestimmung ist auf diesem Wege nicht möglich. Dagegen liefert folgendes Anhaltspunkte:

Gegen Ende des XVII. Jahrh. begann Bern infolge der Erfahrungen von 1656 sein Heer sozusagen neu zu schaffen und zu verstärken durch allmählige Einführung der allgemeinen Wehrpflicht, an Stelle der Kontingente zum Panner oder später zum Fähnli und Regiment. Zudem errichtete es eine Reiterei an Stelle der schwerfälligen, gepanzerten Vasallenreuter und Kürassiere, durch Umwandlung dieser in Dragoner (ursprünglich nur berittene Infanterie). Mit dem Jahr 1713 war diese Reorganisation vollendet für den deutschen Teil mit Aus-

nahme der Stadtreuter oder Kürassiere der Hauptstadt, die beibehalten wurden. In der Waadt dagegen machte der heftige Widerstand der Nobles Seigneurs Vassaux die Umwandlung [illegible] und [illegible] einige Dutzend Herren und Städte wie Lausanne, Yverdon [illegible] drei Kompagnien gepanzerte Reuter in ihren Kosten ins Feld. [illegible] 1713 nur drei Kompagnien welsche Dragoner zu stellen, die die [illegible] und Städte nicht nach den Gütern, sondern nach den Feuerstätten liefern mussten [illegible].

Die neugeschaffenen Dragoner wurden nun in zwei Regimenter zu je 8, später 9 Kompagnien eingeteilt und blieben auf diesem Fuss bis 1768, wo die Neueinteilung 4 Regimenter zu 4 Kompagnien bildete [illegible]. Unsere Standarte muss aber vor diesem Jahr angefertigt worden sein [illegible], die Anschaffung neuer wurde bis 1774 verschoben, und im Februar dieses Jahres beschloss der Kriegsrat auf Antrag der militärischen Kommission Anschaffung von 8 neuen Standarten, davon 4 für das erste und zweite Regiment, wozu die Waadt gehörte, von weisser, 4 für das dritte und vierte von [illegible] Seide mit „emblèmes" (nicht Wappen) bemalt [illegible]. Vorher hatten die Standarten [illegible] den alten Pannern und Fahnen das Wappen des Amts getragen [illegible] dessen Farben, entweder in Tuch aufgenäht, oder aber aufgestickt. [illegible] unsere Standarte noch die Amtswappen trägt, aber doch [illegible] ist, so [illegible] sie ungefähr aus der Zeit von 1730—1740 stammen und [illegible] Kosten [illegible] Ämter angefertigt, weil sonst die [illegible] Aufschluss gäben. 1773 mussten alle [illegible] Standarten nach Bern [illegible] werden [illegible] und da mag dann die Standarte der [illegible] Dragonerkompagnien zurückbehalten worden und [illegible] ersetzt worden sein.

Auffällig ist die genaue Übereinstimmung des Wappens unserer Standarte mit dem der Schüssel von [illegible], was [illegible] Bern weist, immerhin aber nicht im Zeughaus.

Zum Schlusse möchte ich noch auf eine Notiz aufmerksam machen, die in einem andern Aktenband des Staatsarchivs von Bern mit dem Titel „[illegible]" sich findet. Nr. 7 dieses Bandes [illegible] Bern [illegible] das Bern veranstaltete [illegible] und [illegible] die Einführung von Fahnen [illegible] heraldischen Feldzeichen an Stelle der alten Panner [illegible] „Yferden" vor: „das zwey [illegible] Yferden Kosten mitt dero zeichen vnd farben [illegible] schon vor jenem Jahr [illegible] Yverdon [illegible] Wappen besass. Es [illegible] des XV.—XVI. Jahrhunderts [illegible] noch heute erhalten [illegible].

---

[1] Band „Dragoner [illegible]
[2] Kriegsratsmanual [illegible]
[3] „ [illegible]
[4] „ [illegible]

und Kantonsarchive viel Interessantes zu Tage, wie auch über unsere Standarte eine genaue Notiz nur in den Rechnungen oder Manualen der fünf Ämter sein kann, deren Wappen unsere Standarte schmücken.

Ein schottisches Stadtsiegel.

Von Walther Merz.



Fig. 53

Abbildung und Siegel von Streueline in Scotia 1447 I. 30.

Vorderseite	Rückseite
✠ CO......... STREVELINSE	Umschrift undeutlich

Kunrad von Scharnachtal, „ein selzam wit erfarner riter", am savoyischen Hofe erzogen, bereiste nicht nur die angrenzenden Länder und Höfe, sondern zog nach Rhodus und ins heilige Land, nach Spanien, England, Schottland und Irland, nach Holland und Burgund. Auf der Fahrt nach Schottland besah er verschiedene Naturmerkwürdigkeiten und liess sich hierüber am 30. Januar 1447 von der Stadt Streueline in Scotia, d. h. offenbar dem heutigen Sterling Castle, ein Zeugnis ausstellen, das gegenwärtig im Staatsarchiv Bern, Fach Varia, aufbewahrt wird. An dieser Urkunde hängt das allerdings beschädigte Siegel der Stadt, ein sog. Münz- oder doppelseitiges Siegel, das seiner bemerkenswerten Darstellungen wegen — auf der Vorderseite eine Burg, auf der Rückseite die Kreuzigung Christi — hier abgebildet wird.

Die Urkunde selbst lautet nach einer von Hrn. Staatsarchivar Dr. Türler mitgeteilten Abschrift folgendermassen:

Universis et singulis regibus principibus ducibus marchionibus comitibus vicecomitibus admirallis capitaneis castellanis et eorum locatenentibus necnon et potestatibus prepositis burgorum et civitatum custodibus ceterisque officiariis de mistr[alibus], ad quorum noticias presentes littere pervenerint, prepositus ballivi et consules burgi de Streueline in Scotia salutem in filio virginis gloriose. Quoniam, ut ait Seneca, non amicitie reddas testimonium sed veritati, hinc est, quod vestris universitatibus tenore presentium veraciter innotescimus, quod Conradus de Scharnachtal armiger, familiaris ducis Sabaudie ac lator presentium, le table rounde ceteraque loca et mirabilia infra regnum Scotie personaliter visitavit et inter alia fontem beate Katerine virginis, ubi oleum purissimum in dies ebulliat et emanat, ac etiam de pisce, qui non habet quicquam ordoris in ventre secundum naturam laci, in qua crescunt et existunt, gustavit et comedit, in qua quidam lacu extat ventus sine undis et unde grandes econverso sine vento una cum insula mobili prout ventus agitat et insufflat, ceteraque sibi, ut asserit, mirabilia brevitatis gratia prettermittimus. Datum nostro sub sigillo communi apud burgum nostrum antedictum penultimo die mensis Januarii anno domini millesimo quadringentesimo quadragesimo septimo etc.

Railston 1447 (cum paraphe).

Im übrigen vgl. Geschichtforscher III 166 ff., 469).

Les armoiries et l'art populaire.

Quoique le «Fribourg Artistique» ne soit sûrement pas inconnu à la plupart des lecteurs de nos «Archives», je voudrais signaler cette intéressante publication à ceux qui ne l'ont pas eu encore entre les mains.

Développer dans les esprits le goût du Beau, mettre sous les yeux de ceux qui les ignorent les merveilles dont notre pays est plein, tirer de l'oubli le nom des artistes et des artisans obscurs qui nous ont laissé tant de marques de leur génie, faire comprendre à la génération actuelle l'attrait puissant du passé, ce grand éducateur, tel est le but poursuivi par l'ouvrage si instructif et captivant qui fait l'objet de notre modeste étude.

Cette Revue d'Art en est à sa quatorzième année d'existence et nous lui souhaitons longue vie! Au point de vue archéologique et artistique, le canton de Fribourg offre un filon inépuisable à ceux qui veulent bien l'exploiter et les musées, les églises, les vieilles maisons si délicieusement pittoresques et les ruines altières des châteaux de jadis n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Tous les ans, le «Fribourg Artistique» publie une préface, sorte de coup-d'œil rétrospectif sur les travaux de l'année écoulée: ce travail a été confié à plusieurs reprises à l'un des meilleurs critiques d'art de Fribourg, M. G. de Montenach; servi par une érudition remarquable, un profond sentiment artistique et une plume d'une rare élégance, les pages qu'il nous offre sont autant de petits chef-d'œuvres.

En 1903, M. de Montenach nous a donné un plaidoyer vibrant en faveur de l'art de nos pères, cet art sain et vigoureux qui a traversé les siècles en conservant toute sa jeunesse et devant les manifestations duquel nous nous sentons toujours saisis d'admiration. Mais trop souvent encore, dédaigneux, ou peut-être seulement ignorants des beautés que nous avons à notre porte, nous allons chercher au loin des impressions artistiques; les trésors que nos ancêtres nous ont légués nous en procureraient d'aussi vives et d'aussi pures si nous y apportions plus d'attention.

Le «Fribourg Artistique» a déjà publié plusieurs travaux sur l'Héraldique, cette noble science étant intimément liée à l'histoire et à l'archéologie. A ce propos, nous pouvons constater avec plaisir que l'étude du blason fait de sérieux progrès chez nous, grâce au zèle et à l'initiative de quelques héraldistes désireux de vulgariser cette langue pleine d'intérêt pour qui veut bien en pénétrer les mystères.

«Le blason est une histoire vivante et animée», écrivait M. le vicomte de Magny, le grand héraldiste français, et en effet combien précieuse est son aide pour éclaircir parfois des points d'histoire restés obscurs et sur lesquels les documents écrits font défaut.

Au point de vue de la décoration, le blason imprimera toujours un cachet très spécial à tout ce qui lui sera demandé d'orner: un décor héraldique n'est jamais banal et vulgaire, car il se prête à toutes les fantaisies et quoi que en restant astreint à de certaines règles immuables, il offre mille ressources à l'imagination de l'artiste.

Les idées si nouvelles et si justes que M. de Montenach a émises dans son dernier travail méritaient d'être présentées aux lecteurs des «Archives héraldiques»: puissent-elles attirer à l'auteur des lignes qui vont suivre la reconnaissance et l'admiration de tous les amis de l'art. *N. G. de P.*

* * *

Dans le troisième numéro du *Fribourg artistique,* celui de juillet 1903, nous trouvons couchée dans le gazon, une pierre rongée portant, à demi effacées, les armes des sires de Montagny. Ce n'est rien et cela dit tant de choses!

Les seigneurs, les bourgeois, les paysans, les artisans du passé avaient ainsi l'habitude de marquer partout le signe distinctif de la race, de la famille ou de leur personnalité. Ces blasons, ces symboles, qu'ils ornent un château altier, qu'ils soient enfouis sous les lierres de quelques ruines branlantes, peints au fronton d'une modeste grange, sculptés sur une crédence, nichés à l'angle d'une maison, nous sont infiniment précieux par ce qu'ils racontent et par ce qu'ils évoquent.

Ce n'est point le cas de rechercher ici les origines du blason, ni de dire les enseignements tirés de lui par l'érudition. Nous ne voulons pas revenir non plus sur les passions politiques qui firent des armoiries, à un moment de notre histoire, la représentation des réactions aristocratiques, des privilèges jalousés et détestés. On leur infligea alors dans la haine, le sort du régime auquel elles étaient liées par erreur et ignorance.

Je voudrais simplement constater que le blason et tous les multiples décors empruntés à l'héraldique, avec plus ou moins de fantaisie, furent chez nous les meilleurs éléments de l'art local et populaire. S'il existe une contrée où l'armoirie a des racines démocratiques et libertaires, c'est bien la nôtre. Partout en Suisse, face à l'écu féodal ou patricien, s'étalaient en floraisons touffues et multicolores, les armes des bourgeois, des paysans, des corporations ouvrières, celles des villages et des villes.

Cette généralisation dans l'emploi de l'armoirie fut une des premières manifestations de l'égalité des classes sociales, de l'ascension vers le Pouvoir des couches profondes du peuple, ce double idéal, aujourd'hui réalisé.

Je suis donc fort étonné que Solandieu, le fin et délicat écrivain dont j'apprécie fort les croquis alpestres, ait publié naguère dans la *Liberté* les lignes suivantes où je retrouve la trace de superstitions démocratiques sans raison d'être maintenant.

Le passage de l'article de Solandieu que je vais citer constitue, du reste, un solide argument en faveur de ma thèse, nous montrant quelles proportions l'usage de ces emblèmes avait pris, en Suisse, dans certains milieux compagnards, et toute la richesse décorative dont il était l'aliment:

« Tourtemagne a de nombreuses maisons des XVIme et XVIIme siècles; elles sont généralement flanquées de tourelles crénelées, ont des portes et fenêtres ogivales et à chanfrein, des escaliers en colimaçons, et, sur leur façade principale, généralement au-dessus de la porte d'entrée, les armoiries de la famille sculptées dans le marbre vif ou scellées dans le tuf de l'encadrement.

Le sentiment héraldique, né du patriciat, s'est attaché au cœur des paysans tourtemanais comme la cuscute au champ de trèfle; ils ont un pieux respect pour le blason, le culte des armoiries, dont ils ornent les croix et pierres tumulaires de leur cimetière.

Ce relief de *féodalisme* est, d'ailleurs, bien compréhensible chez un peuple qui a vécu si longtemps sous le régime oligarchique des hobereaux moyennageux. C'est un atavisme qui durera aussi longtemps que les indéracinables préjugés et que l'éternelle vanité humaine.

Mais, à côté de ce petit travers social, point dangereux d'ailleurs pour la sécurité de la République, le descendant de l'ancien seigneur ou du serf à la glèbe est le meilleur enfant du monde ».

Ce serait donc pour le paysan attaché au Terroir par la chaîne des générations, ce serait donc un travers social que d'imprimer aux choses venant de ses pères, tenant à sa race, à sa maison comme à son tombeau, l'empreinte représentative de la durée, de la permanence, de la continuité de la famille!

Cette opinion me paraît contraire à toutes les données sociologiques actuelles; on cherche à relever par tous les moyens le foyer familial, cette vraie cellule de la ruche sociale; la question du logement ouvrier, du *home* fait des progrès, les partisans de l'art social cherchent à parer le logis des humbles; le problème du *homestead* est soulevé dans les enceintes législatives; on voudrait soustraire par des lois le bien rural au partage et à la saisie, bref, tout un

ensemble de faits révélateurs nous montre une renaissance de cet esprit communautaire dont l'armoirie fut la plus frappante et la plus logique expression.

Jadis, dans ce moyen âge qu'on a représenté si sombre et si barbare, la vie sociale s'épanouissait librement dans l'ordre et la mesure: l'ordre et la mesure qui sont la garantie et non la négation de la liberté.

Les villes, les communautés civiles, les confréries, les corporations avaient déjà des bannières, des couleurs, symboles de leur histoire, de leur préoccupation particulière, de leur raison d'être, et ces drapeaux ont souvent flotté au premier rang dans les batailles, pour la Patrie, pour le Droit et pour la Liberté.

Sur leurs plis multicolores déployés au vent des mêlées sanglantes, il y avait l'âme du peuple qui planait.

A côté des blasons orgueilleux de la noblesse, se dressait aussi fier et aussi respecté l'écusson corporatif où les humbles outils du tisserand, du boulanger, du boucher et du charpentier brillaient sur des fonds d'azur et d'or.

Une visite dans nos Musées prouve à quel point l'héraldique était en honneur dans les milieux populaires et nous montre tout le profit que l'art national suisse a su tirer de lui.

Certaines associations octroyaient des armes à chacun de leurs membres et cette habitude s'est perpétuée, dans quelques localités, jusqu'à nos jours. Lors des mariages bourgeois, le bahut contenant les trésors du trousseau était peint, enluminé avec des devises, des dates, des figures. L'usage du vitrail commémoratif était répandu dans tous les milieux et l'art du verrier cultivé dans notre Suisse avec tant d'éclat, était un art héraldique.

Nous devons, du reste, reconnaître que les pays germaniques moins bouleversés par les influences stérilisantes de la révolution française gardèrent davantage les traditions héraldisantes comme en témoigne encore aujourd'hui la construction moderne dans certaines villes et certains villages de la Suisse orientale et de l'Allemagne.

Dans les petits cantons, foyers primitifs de notre affranchissement national, on voit encore des armoiries partout en grand nombre, on en continue l'emploi sans y attacher les idées de caste qui chez nous les firent proscrire.

Proscription appuyée sur des prétextes bien enfantins puisque dans son armorial[1], le Père Apollinaire nous donne les types de près de 500 écussons se rapportant à notre petit pays. Dans les papiers de cet historien, déposés aux archives de l'Etat, on trouverait plus de 900 blasons divers, recueillis dans notre seul canton. Ces chiffres me paraissent éclairer ma démonstration et faire justice de certaines idées si longtemps fatales à l'art héraldique qui peut et doit redevenir un art populaire.

Je m'étonne que, dans une époque où triomphe l'individualisme, les hommes très ardents à défendre leurs droits personnels, soient si peu enclins à marquer les choses dont ils s'entourent d'un signe indiquant leur caractère, leur état, leurs fonctions.

---

[1] Armorial historique du Canton de Fribourg par le P. Apollinaire, capucin, avec la collaboration de A. de Mandrot Lt Colonel fédéral. 1865.

Si quelque cataclysme amenait l'engloutissement de nos petites cités d'aujourd'hui, les archéologues futurs ne trouveraient dans cette fosse commune de notre civilisation locale que des débris informes, anonymes et muets.

Les idées nouvelles ayant cours maintenant dans le domaine social, et auxquelles je faisais allusion à l'instant, amènent cependant peu à peu, nous devons le reconnaître, un certain retour du sentiment dont nous déplorons la perte; sans doute sous des formes nouvelles, avec un autre langage, une autre orientation. Mais au point de vue esthétique, qui seul nous intéresse ici, cette renaissance pourra devenir très féconde.

La fondation et le progrès de la *Société suisse d'héraldique* présidée par M. Jean Grellet, de Neuchâtel, sont d'heureux augure.

On constate, en outre, dans toutes nos archives et bibliothèques la multiplicité grandissante des recherches et des études appliquées au blason. Remarquons que les savants et les spécialistes adonnés à ces travaux sont peu nombreux; c'est le gros public, ce sont les familles qui perquisitionnent, fouillent des documents destinés à remettre en honneur la marque distinctive de leur nom et de leur race.

Enfin les municipalités, les communes font reviser soigneusement leurs anciens sceaux; certaines particularités abolies jadis sont reprises, chaque ville, chaque village veut fixer d'une manière normale les couleurs et les emblèmes obtenus ou adoptés.

La Société d'histoire du canton de Fribourg, donnant suite à un nombre considérable de demandes, poursuit chez nous ce travail régénérateur.

L'esprit d'association rayonnant toujours davantage offre au blason une foule de perspectives favorables et déjà nos bannières redeviennent artistiques et parlantes.

Nos fêtes nationales, nos centenaires, nos cortèges sont autant de manifestations mettant en valeur les étendards et les écus de nos villes et de nos cantons. L'éclat de nos rues pavoisées vient des nombreuses couleurs héraldiques qui se mêlent et flottent au vent léger. Aucun pays ne peut offrir un tel spectacle, une pareille richesse et une pareille diversité. De plus en plus l'emploi décoratif de ces éléments se perfectionne; le Festival vaudois fut pour l'héraldisme un triomphe et une consécration.

Le monde industriel et commercial qui employait tant de marques de fabrique, laides, grotesques et absurdes se préoccupe d'infiltrer un peu de beauté et de mesure dans le signe distinctif des maisons et des produits. Les citoyens eux-mêmes ne craignent plus les sarcasmes et font sculpter souvent sur leurs maisons, leurs meubles et leurs bibelots les attributs de leur famille. Ils sont imités par les administrations, les banques, les hôtels; bref, il en est du blason comme de la corporation, ils recommencent tous deux selon de nouvelles formules et en vertu des idées et des forces sociales aujourd'hui dominantes.

Puissions-nous à Fribourg, entrer plus avant dans cette voie avec l'appui, l'exemple des pouvoirs publics et des sociétés savantes.

Le peuple est souverain, qu'il use de tous les droits de la souveraineté, écu, sceptre, couronne, bonnet, devise; nul ne les lui disputera plus. Mais qu'il

le fasse dans un sentiment d'art et de beauté pour raconter dans un noble langage aux âges futurs, la grandeur de notre civilisation.

Donnons un accent, une intonation, un filet de voix aux choses familières qui nous entourent; un jour elles parleront de nous dans un lointain avenir, alors que nos os confondus, cesseront même d'alimenter dans les profondeurs du sol, la vie obscure des germes fécondants.

Die Ahnentafeln des Bürgermeisters Adelberg Meyer zum Pfeil und dessen dritter Ehefrau Catharina Bischoff von Hiltelingen.

Von August Burckhardt.

(Hiezu Tafel XI)



Fig. 54

Die sogenannte Beinheimische Handschrift der Basler Universitäts-Bibliothek, d. h. die aus Auftrag von Bürgermeister Adelberg Meyer in den 1520er Jahren verfertigte Abschrift der deutschen Übersetzung von Heinrich v. Beinheims lateinischer Chronik, enthält auf einigen, Beinheims Text vorgehefteten Blättern zunächst eine von 1533 — dem Jahre von Adelberg Meyers Verheiratung mit Catharina Bischoff — bis 1656 reichende Familienchronik der Meyer zum Pfeil, dann ferner eine Kopie der alten, schon zu Anfang des XV. Jahrhunderts errichteten und 1515 ebenfalls durch Adelberg Meyer und dessen Bruder Bernhard erneuerten und erweiterten Jahrzeitstiftung des Geschlechts, sowie endlich auf weiteren 22 Blättern die Wappen aller in der Familienchronik genannten Personen. Wir können bei diesen Wappentafeln deutlich zwei Hände unterscheiden, von denen die eine, welcher wir auf den vier ersten Blättern begegnen, noch der ersten Hälfte des XVI. Jahrhunderts angehört, also gleich-

- **Hans Ludwig Meyer** des Rats (geb. 1539, gest. 1607)
  - **Adelberg Meyer** (geb. 1474, gest. 1548) von 1521–1548 Bürgermeister von Basel
    - **Niclaus Meyer** Ratschreiber (geb. 1451, gest. 1500)
      - **Hans Ludwig Meyer** (1431—gest. 1452)
        - **Niclaus Meyer** Herr zu Büren (1395—gest. 1426)
        - **Anna Stör** (cop. 1420, gest. 1454)
      - **Catharina von Mutzwiler** (Montsevelier) (cop. 1449)
        - N. N. **von Mutzwiler**
        - N. N. **Efrer** (?)
    - **Barbara zum Luft** (cop. 1471, lebt noch 1534)
      - **Ulrich zum Luft** des Rats (1429—1483)
        - **Rudolf zum Luft** Oberstknecht (1396—gest. 1424)
        - **Clara Rosegg** (1424—gest. 1456)
      - **Magdalena Grünenzwig** (1450)
        - **Heinrich Eberler** genannt Grünenzwig am Gericht (1422—tot 1448)
        - **Elsa N. N.** (1430—tot 1441)
  - **Catharina Bischoff** (cop. 1533, gest. 1541)
    - **Andreas Bischoff** Herr zu Hiltelingen, des Rats (geb. 1481, gest. 1558)
      - **Niclaus Bischoff** des grossen Rats (geb. 1451, gest. 1487)
        - **Andreas Bischoff** des grossen Rats (1458—gest. 1482)
        - **Barbara David** (gest. 1492)
      - **Verena Zangenberg** (1475—gest. 1541)
        - **Hans Zangenberg** am Gericht (1446—gest. 1473)
        - **Barbara Schlierbach** (1473—1509)
    - **Barbara Bär** (cop. 1506)
      - **Hans Bär** des Rats (1465—gest. 1502)
        - **Hans Bär** (?) (1412—1453)
        - . . . .
      - **Anna Grünenzwig** (1484—1506)
        - **Mathis Eberler** genannt Grünenzwig des Rats (1450—gest. 1482)
        - **Anna Peiger** (tot 1478)

zeitig mit Adelberg Meyer ist, währenddem die zweite Hand erst etwa 80 bis 100 Jahre später in Tätigkeit tritt [1]. Was die künstlerische Ausführung der Wappenbilder anbetrifft, so stehen diejenigen der früheren Epoche auf einer ungleich höheren Stufe als diejenigen der späteren Zeit. Wir geben auf Tafel XI als Probe die beiden ersten Blätter, die zugleich auch in genealogischer Hinsicht die weitaus interessantesten sind; die störenden Zutaten zum ursprünglichen Text stammen von der Feder des Ratsherrn Hans Conrad Meyer, eines Urenkels des Bürgermeisters Adelberg, des letzten Fortsetzers der Familien-Chronik, auf den wohl auch die späteren Wappenbilder zurückgehen.

Doch gehen wir zur Beschreibung der beiden Blätter über. Auf Blatt 1 (linke Hälfte unserer Tafel) sehen wir in der Mitte die beiden flott gezeichneten und gemalten Wappen von Bürgermeister Adelberg Meyer und dessen dritter Ehefrau Catharina Bischoff; darunter stehen die Worte: „Dis sind her Adelberg meiger Burgermeisters vier Anen, als Vatter, Groszvatter, Ane und Urane sampt irenn eefrowenn, unnd ligenn all vier mann an Steynen im Closter in der kilchenn begrabenn wie dann ir Jarzitt harnoch meldet.“ In der linken oberen Ecke sind die Wappen Meyer und zem Luft mit der Legende: „Niclaus meiger und frow Barbara zů Lufft sin gemachel“, in der rechten die Wappen Meyer und v. Mutzwiler, und die Legende: „Hans Ludwig meiger uñ frow Katherin von Mutzwiler sin gemachel“; in der linken unteren Ecke sehen wir die Wappen Meyer und Stör mit der Legende: „Niclaus meiger von Buren unnd frow Anna Störin sin gemachel“, in der rechten endlich die Wappen Meyer und Alexin mit der Erklärung: „Herman meiger unnd frow Anna Alexinenn sin gemachel“. Alle diese Wappen sind flott gezeichnet und fein gemalt, einzig die Helmzier des v. Mutzwilerschen Wappens ist dem Künstler nicht recht geraten; besser ist sie auf Blatt 3 ausgefallen, wo sie — und zwar bloss der Helm mit Zimier auf Wolken — rechts über der als Titelvignette an der Spitze unseres Artikels abgebildeten Zeichnung angebracht ist. Auf Blatt 2 (rechte Hälfte unserer Tafel) sehen wir in der Mitte wieder, wie auf Blatt 1, die Wappen Meyer und Bischoff, diesmal aber mit der Unterschrift: „Dis sind her Adelberg meigers dry müteren und frow Katherinē bischoffin siner gemachel ouch dry müterē“. Es sind dies – jeweilen mit Beifügung der betreffenden Wappen —: „Sin muter frow Barbara zum Lufft, ir muter frow Barbel bärenenn, sin groszmuter frow Elzbeth Grünezwigin, ir groszmuter frow Anna Grünezwigin, sin Anenen frow Katherin vo Roszeck, ir Anenen frow Lucia peygerin“.

Aus den Angaben dieser beiden Blätter und aus verschiedenen andern Quellen, auf die wir aber hier nicht näher eingehen können, lässt sich nun noch eine bis ins dritte Glied lückenlose Ahnentafel rekonstruieren, wobei wir aber gleich bemerken wollen, dass die Angaben der Familien-Chronik nicht absolut zuverlässig sind: so heisst Adelberg Meyers mütterliche Grossmutter nicht Elisabeth, sondern Magdalena Grünenzwig, seine Urgrossmutter — und zwar die dritte und nicht die vierte, wie die Wappentafel andeutet — Clara und

[1] Vgl. darüber auch Basler Chroniken VI p. 381 ff.

nicht Catharina Rosegg, endlich der Catharina Bischoff vierte Urgrossmutter nicht Lucia, sondern Anna Peyer. — Adelberg Meyer, von 1521—1548 Bürgermeister von Basel, ist der Ahnherr einer noch heutzutage daselbst blühenden Familie; Ratsherr Hans Ludwig Meyer (1539—1607) ist neben zwei Töchtern der einzige Sohn dritter Ehe Adelbergs, dessen beide früheren Ehen mit Catharina Hützschy und Margaretha Trutmann kinderlos geblieben waren. Da nun ferner die männliche Descendenz von Adelbergs Bruder, dem Bürgermeister Bernhard Meyer, schon in der dritten Generation wieder erlosch, so gehen die jetzigen Meyer zum Pfeil sämtlich auf genannten Hans Ludwig, der mit Anna Froben, der Tochter des bekannten Druckerherrn Hieronymus, verheiratet war, zurück. Es mag zum Schluss noch beigefügt werden, dass die Meyer zum Pfeil die einzige, noch heutzutage in Basel existierende Familie sind, deren direkte Vorfahren zu den Junkern, d. h. Achtbürgern zählten, wenn sie auch nie als Vertreter der hohen Stube im Rate der Stadt sassen; immerhin wurden vor 1515, in welchem Jahre durch eine neue demokratischere Verfassung die alten Vorrechte der hohen Stube aufgehoben wurden, sowohl Adelberg als auch seine Brüder gelegentlich, selbst in offiziellen Aktenstücken, gleich ihrem Vater und Urgrossvater als Junker bezeichnet.

Über Adelberg Meyer vgl. namentlich allgem. deutsche Biographie Bd. 21, sowie Basler Chroniken VI, woselbst auch über seine Vorfahren das nötigste mitgeteilt wird; eine ausführliche Darstellung des gesamten Geschlechtes bis hinab in die zweite Hälfte des 16. Jahrhunderts soll demnächst im 3. Bande der „Basler Biographien“ erscheinen.

Kleinere Nachrichten.

La chapelle particulière de la famille Bourgeois, dans le tempel de Grandson par V. H. Bourgeois (Extrait de la Revue historique vaudoise. Lausanne, imprimerie Vincent).

Il existe dans l'antique église romane de Grandson, à l'Est du chœur une petite chapelle fondée vers la fin du XVe siècle par la famille Bourgeois de Giez. Cette chapelle, malgré la Réforme et la Révolution, est restée jusqu'à nos jours la propriété de cette famille. Ce fait est unique dans le canton de Vaud. Plusieurs membres y ont été inhumé dans le courant du XVIe-XVIIe et XVIIIe siècles. Elle renferme encore la pierre tombale de Guillaume Bourgeois, prieur du prieuré de Bénédictins de Grandson, mort en 1508. Nous trouvons la famille Bourgeois dans la contrée de Grandson dès le XIIIe siècle (en 1299 Jean Borgeys était châtelain de Montagny le Corbe). Elle y a possédé plusieurs seigneuries et y a rempli de nombreuses charges, sous la domination bernoise et fribourgeoise.

Dans cette petite plaquette M. V. H. Bourgeois fait la description archéologique et historique de cette chapelle et nous donne la reproduction de la pierre tombale que nous venons de citer, de la clef de voûte armoriée de la

chapelle (fig. 55) de l'armoirie qui décore la crédence du chœur de l'église (fig. 56) etc.

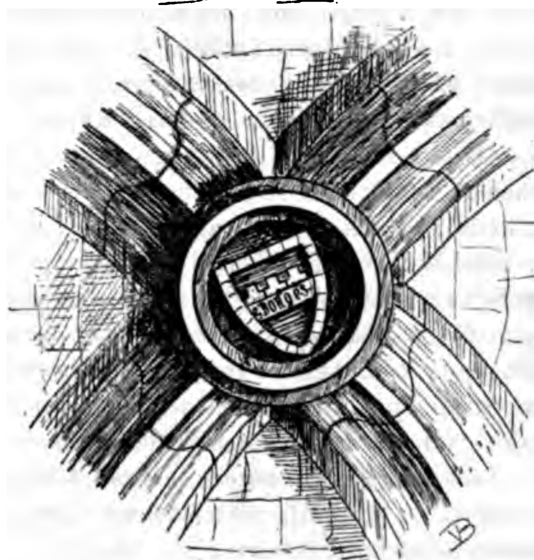


fig. 55

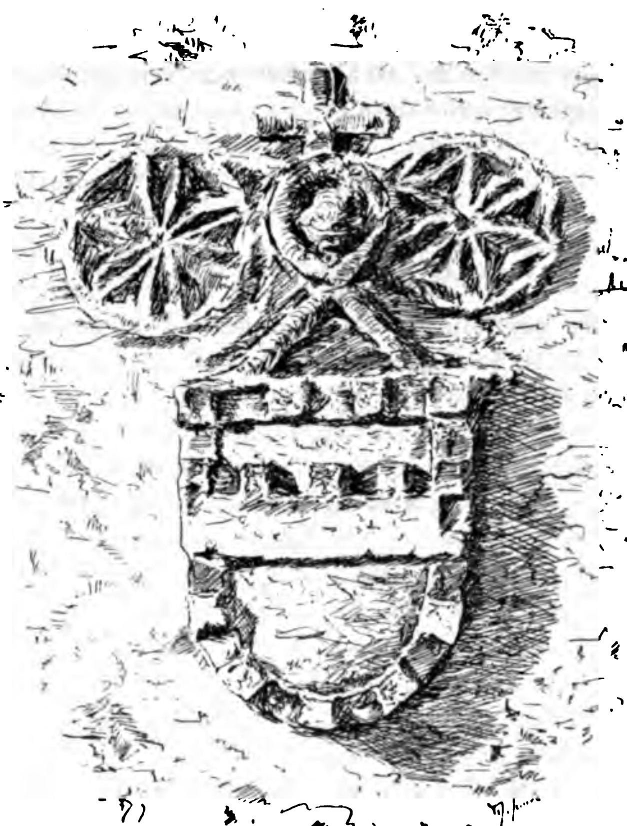


fig. 56

A propos du sceau de Cossonay. Dans la séance du 23 mars 1904 de la société d'Histoire de la Suisse romande à Lausanne, M. W. Charrière de Sévery a lu une intéressante biographie de N. François Charrière, capitaine d'une compagnie suisse au service de Louis XIV. Nous y relevons la note suivante, intéressante pour les sigillographes: «Noble vertueux et généreux «François Charrière, capitaine pour S. M. de France a fait tenir ici en conseil «en présent un cachet d'argent pour la ville où les armes de la dite ville sont, «de quoy la ville luy a de grandes obligations oultres les précédentes le dit «cachet remis à M. le Banderet» (Régistre du Conseil à la date du 7 juin 1697). Nous croyons qu'il s'agit là du sceau encore existant, que M. le pasteur Ruchet a décrit dans son travail sur «Les Sceaux communaux vaudois» dans les Archives héraldiques suisses de 1902 à la page 99, et reproduit à la planche IX fig. 12.

Des Erasmus Wappen. Bekanntlich führte Desiderius Erasmus als Symbol und Siegel die Büste des Terminus. Sein silbernes Petschaft mit der angeblichen Darstellung des Gottes und der Umschrift „cedo nulli" als Motto befindet sich heutzutage in der Schatzkammer des historischen Museums zu Basel; ferner wird hier auch aufbewahrt ein goldener Fingerring mit antikem geschnittenem Carneol, welcher den bärtigen Dionysos darstellt — ein Geschenk des schottischen Prinzen und Erzbischofs von Saint Andrews, Alexander Stuart an Erasmus anlässlich von dessen Zusammentreffen mit dem Gelehrten in Italien im Jahre 1509. Das Bild wurde von Erasmus fälschlich als Terminus gedeutet und zu seinem Symbol erkoren. Interessant ist nun, dass, wie wir aus einer Notiz des anonymen, noch der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts angehörenden Basler Armorials der Berliner Zeughausbibliothek erfahren, Erasmus die genannte Darstellung auch in Farben, also als eigentliches Familienwappen gebraucht hat; es heisst dort nämlich bei Beschreibung des Bildes wörtlich: „in der mitt (scil. des Schildes) ist ein lybfarben Terminus byss an den nabel gestandenn inn einem gryenenn feld". *A. B.*

Armoiries de la commune des Eaux-Vives, Ct de Genève. Le Conseil municipal de la commune des Eaux-Vives à définitivement adopté le projet d'«Armes» communales présenté, à la demande du maire, par M. A. St. van Muyden, dessinateur à Genève.

Elles portent: *coupé, le chef de pourpre chargé d'une barque à voiles d'argent, au naturel, voguant sur un lac fascé et ondé d'argent et de pourpre. — La pointe, partie de gueules à la clef d'or en pal, et d'argent à l'arc et à la flèche au naturel, posée en sautoir.* — Cimier *de Genève (soleil).* — Feuillage: *deux branches de houx liées.* — Devise: *Aquae vivae filicitas.*

L'*eau* et la *barque* rappellent le lac qui borde une grande partie du territoire eaux-vivien; la *clef* rappelle qu'une partie de la commune appartenait jadis à l'évêque de Genève, témoin le «Pré-l'Evêque», et que les Eaux-Vives étaient en partie comme une annexe de la ville; l'*arc* et la *flèche* parlent du «Noble Exercice de l'Arc», dont le «tirage» des Eaux-Vives existait déjà en 1444. Ces armes sont surmontées du cimier de l'écusson genevois, soit d'un soleil à rais

et flammes alternés, portant l'inscription I. H. S, cela comme armes d'une commune genevoise. Les branches de houx attestent qu'il s'agit d'une ancienne commune de la République, le houx étant l'ancien signe de ralliement adopté entre ces anciennes communes et les Confédérés. Enfin, la devise, qui est la traduction latine d'un refrain d'une vieille chanson locale: *«Dans les Eaux-Vives est le bonheur»*, a le double avantage de rappeler le nom même que porte la commune et qui provient de sources d'eau jaillissante qui s'y trouvaient, et de ne pouvoir déplaire aux habitants, ni surtout d'en éloigner qui que ce soit!

La lecture de ces armes est peu claire, la présence de pourpre n'est pas très heureuse et il eut été plus logique de placer la barque et le lac en pointe.

Espérons que les habitants des Eaux-Vives verrons bientôt ces armes sculptées au dessus de la porte d'entrée d'une nouvelle mairie digne de cette vieille commune genevoise.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

In der am 15. Oktober 1904 im Restaurant „Saffran" zu Zürich abgehaltenen Vorstandssitzung wurde an Stelle des mit dem neuen Jahrgange die Redaktion des heraldischen Archivs niederlegenden Herrn Dr. E. A. Stückelberg als neuer Redaktor gewählt der Schreiber der Gesellschaft, Dr. L. Aug. Burckhardt in Basel; als französischer Subredaktor und zugleich Stellvertreter des Hauptredaktors wurde gewählt Herr F. Th.-A. Dubois in Lausanne. An Stelle des verstorbenen Herrn Dr. Ernst Diener tritt Herr cand. phil. Fritz Hegi in die genealogische Kommission ein; die Redaktionskommission wird durch die Wahl der Herren Staatsarchivar Prof. Dr. H. Türler in Bern und Dr. Paul Ganz in Basel erweitert.

Der Aktuar: *A. B.*

* * *

Wir bringen unsern Mitgliedern hiemit zur Kenntnis, dass unser verdienter Mitarbeiter und lieber Kollege, der am 1. Oktober vorigen Jahres verstorbene Herr Dr. Ernst Diener, der Schweiz. heraldischen Gesellschaft durch letztwillige Verfügung die Summe von Fr. 2000 zugewiesen und damit auch noch nach seinem Tode in hochherzigster Weise für die Weiterführung der von unserer Gesellschaft verfolgten Ziele und Bestrebungen gesorgt hat.

Der Präsident: *Jean Grellet.*

Bücherchronik.

Les filigranes avec la crosse de Bâle. — Par Paul Heitz. Strasbourg, J.-H.-Ed. Heitz (Heitz et Mündel) 1904 (16 Mark).

Der Herausgeber dieses Werkes hat sich schon durch Publikationen, in denen alte Formschneiderarbeiten, Einblattdrucke, Schrotblätter mit vollendeter Technik reproduziert wurden, hohe Verdienste erworben; das wichtigste sind seine schönen Sammlungen von Büchermarken, Buchdrucker- und Verlegerzeichen.

Was hier vorliegt, ist ein Beitrag zur Geschichte der alten Wasserzeichen, unter Beschränkung auf eine bestimmte Spezies, die Filigrane mit dem Baselstab.

Der alte Weltruhm Basels als Metropole des Buchdrucks und Verlags ruhte unmittelbar auf dem Ruhme der Papiererstadt. Die Papierindustrie Basels, im 15. Jahrhundert durch Heinrich Halbisen begründet und rasch zu einer nirgends sonst erreichten Grösse sich entwickelnd, erlangte einen Ruf, der weit hinaus ging und sich durch die Jahrhunderte hindurch bewährte. Auch Goethe hat mit Vorliebe auf Basler Papier geschrieben.

Heitz eröffnet seine Publikation mit einer gehaltvollen geschichtlichen Darstellung der Basler Papierfabrikation, von Halbisen und Gallician bis zu den grossen Firmen des 18. Jahrhunderts. An diesen Überblick schliesst sich der Atlas, 75 Tafeln stark, mit 299 Abbildungen. Beigegeben ist ein genaues Verzeichnis der einzelnen Wasserzeichen mit Angaben über Herkunft und frühestes Vorkommen eines jeden.

Es ist von Interesse, zu verfolgen, wie der Baselstab hier ursprünglich nichts anderes ist als Herkunftsmarke, als lokales Ursprungszeichen, dann aber allmählich zum Qualitätszeichen wird. Im 18. Jahrhundert führen eine ganze Reihe nichtbaslerischer Firmen, vorab im Elsass (Jungholz, Niederbronn, Kolmar, Türkheim, Heiligkreuz u. s. w.), den Baselstab in ihren Papieren, um dadurch die Sorte des Fabrikates zu kennzeichnen. Das Publikum verlangte Papier mit dem Baselstab, wenn es eine gute Ware brauchte, welchem Wunsche nun auch die auswärtigen Fabriken zu entsprechen im stande sein wollten.

Die Technik des Wasserzeichens war natürlich bestimmend für die Gestaltung des Baselstabs, und diese Figur erscheint daher in den meisten Zeichen als wenig gut gelungen. Es begegnen alle Abarten schlecht gebildeter Baselstäbe bis zu jenen Unformen, die dann zu den seltsamen Deutungen der Basler Wappenbilder durch Henne am Rhyn („Lilie"), Gödecke („Basler Horn"), Grote („Mütze spitz, oben rückwärts aufgewickelt, unten ausgeschweift in drei Spitzen auslaufend") Anlass geben konnten.

Trotz diesen, meist in der Natur der Sache begründeten Unbeholfenheiten gibt die Sammlung ein lehrreiches Bild von Verwendung eines Wappens als Fabrikzeichen durch drei Jahrhunderte. Das früheste Filigran ist 1530, das jüngste 1804 datiert. Befremdend ist der Mangel von Dokumenten aus dem 15. Jahrhundert.

In den verschiedensten Kombinationen zeigt sich hier der Baselstab: freistehend ohne jede Zutat; mit Initialen, Namen, Wappenfiguren des Fabrikanten kombiniert; im Schild; im Lorbeerkranz; mit den Basilisken; endlich auch, was in der offiziellen Heraldik nie begegnen kann, auf der Brust des Reichsadlers liegend. *Rudolf Wackernagel.*

Schweizerisches Geschlechterbuch. Jahrgang 1905. Herausgegeben von C. F. Lendorff, Basel 1904.

Im helvetischen Lexikon von J. J. Leu und J. J. Holzhalb besitzt die Schweiz ein unentbehrliches Nachschlagewerk für staatsrechtliche und topographische Verhältnisse, besonders aber für Personengeschichte des 18. und

früherer Jahrhunderte. Wer zu jener Zeit an die Öffentlichkeit getreten ist, sei es als Staatsmann, sei es als Offizier, Geistlicher, Gelehrter oder als Künstler, der hat mit den nötigsten Daten und Angaben in jenem Werke Platz gefunden. Den Mangel einer Fortsetzung und teilweisen Korrektur empfindet man allzu oft, als dass nicht schon viele gewünscht hätten, es möchte ein neuer Leu erstehen, der für das 19. Jahrhundert das leistete, was der alte für seine Zeit vollbracht hat. — Das neue „schweizerische Geschlechterbuch“ entspricht diesem Wunsche nicht; es ist allzu beschränkt in seinem Inhalte und verfolgt überhaupt ganz andere Zwecke. Das Buch behandelt nur die heute noch bestehenden „schweizerischen Geschlechter“ und versteht darunter die vor 1798 in den XIII alten Orten der Eidgenossenschaft und ihren Zugewandten an der Regierung beteiligten oder dazu berechtigten Geschlechter und den Landadel jener Zeit. Es entspricht dem gothaischen Adelsalmanach, der ja in der „Einführung“ vergleichsweise genannt wird, und ist also gewissermassen ein schweizerischer „Gothaer“. Allerdings ist hier nicht das Erfordernis des „Uradels“ gestellt, sondern eine irgendwie privilegierte Stellung des Geschlechts vor 1798, eventuell sogar nur von 1813—30, für Neuenburg bis 1848. Wie für den „Gothaer“ ist also auch hier das Prinzip der Legitimität aufgestellt, das, allerdings unsern bürgerlichen Verhältnissen angepasst, doch einen Kreis schafft, von dem die führenden Personen in Staat und Kirche, Kunst und Wissenschaft zum guten Teile ausgeschlossen sind.

Wer sich zur Aufnahme in das Buch berechtigt glaubt, hat ein motiviertes Aufnahmegesuch an die Redaktionskommission einzusenden, die das Gesuch prüft und die den Erfordernissen entsprechende Einsendung einer der beiden Abteilungen des Buches zuweist. Diese Zweiteilung ist ein blosses Auskunftsmittel, um einem allfälligen zu grossen Andrang von Aufnahme Verlangenden zu begegnen. Dieser Andrang muss befürchtet werden, wenn man berücksichtigt, dass sich die rechtliche Regimentsfähigkeit auf sämtliche Burger und Landrechtsgenossen erstreckte und also in jedem Städte- und Länderkanton mindestens je 100 solcher Geschlechter noch bestehen. In die zweite Abteilung sind nun diejenigen Familien verwiesen, die ihre Regimentsfähigkeit niemals faktisch ausgeübt haben und ferner solche, die in den privilegierten Landstädten die bedeutendsten Magistratsstellen inne gehabt haben. Für diese Abteilung besteht kein Anspruch auf Aufnahme in das Buch. Es ist begreiflich, dass Personen, die in diese zweite Abteilung eingeordnet worden sind, dies als Zurücksetzung empfinden und gegen die Teilung überhaupt Opposition erheben. „Dass herzlich unbedeutende Handwerkerfamilien in den grossen demokratischen Zunftstädten, ja selbst im alten Bern, irgend einmal einen ehrsamen Schuster oder Schneider als Familienangehörigen im Rate sitzen sahen, gewährt noch keinen Grund, solche Familien, „Ratsgeschlechter“ (!) zu nennen und sie von kulturhistorisch weit bedeutsameren Standesgenossen zu trennen.“ (N. Z. Z., 361 I.)

Die Redaktionskommission hat eine schwere Aufgabe, ja sogar eine sehr schwere, wenn sie den „Hauptgesichtspunkt“ für die Aufnahme eines einzelnen Familienartikels gewissenhaft berücksichtigen will, nämlich das Erfordernis, „dass ein geschichtliches Interesse nicht nur der Familienmitglieder, sondern

auch des neutralen Lesers für die Geschichte und den Personenbestand der betreffenden Familie vorausgesetzt werden darf" (S. 707).

Die einzelnen Artikel sind nach einem Schema verfasst und geben in allerdings sehr verschiedener Ausdehnung geschichtliche Nachrichten über die Familie, sowie die Aufzählung ihrer bemerkenswerten Männer und der einschlagenden Literatur. Den breitesten Raum jedoch nimmt die Aufzählung der heute lebenden Familienglieder ein. Diese stellen sich hier im Glanze ihrer Vorfahren einander gegenseitig vor und erlauben jedem Neugierigen den Personenstand und die verwandtschaftlichen Verhältnisse nachzuschlagen. Hier liegt kein historisches Interesse vor, das sonst so viel betont ist. In den historischen Angaben dagegen, die gewöhnlich viel weniger bieten als der alte Leu, entdeckt man zu oft das Bestreben, das Geschlecht in möglichst günstigem Lichte erscheinen zu lassen. Man faselt da von Tournieren von 1104 und 1165 und andern unmöglichen und überwundenen Dingen (S. 103). Dort erscheint eine falsche Familientradition von einem 110jährigen Anherrn, der nach den Burgunderkriegen als letzter Träger des Namens den Priesterstand verlässt und das Geschlecht fortpflanzt (S. 149). Der Zusammenhang mit ältern Familien gleichen Namens wird für wahrscheinlich erklärt, wo er total unwahrscheinlich ist (S. 272, 580 und 398, womit zu vergleichen ist S. 53, Jahrg. 1899 dieser Zeitschrift), oder man lässt glauben, das „von" sei von Anfang an Bestandteil des Namens gewesen, wie bei den v. Sonnenberg, die sich mindestens drei Jahrhunderte lang mit dem blossen Flurnamen S., ohne das „von", bezeichneten (vgl. diese Zeitschrift 1899, S. 66). Wer nicht die tatsächlichen Verhältnisse kennt, muss nach der Darstellung des Buches die Namensform de Pourtalès für die ursprüngliche halten. Auch hier findet sich die Sitte, selbst die Namen desjenigen Vorfahren mit dem „von" zu zieren, die es gar nie geführt haben (so S. 314, 678). Bezeichnend ist auch die Unterlassung, zu sagen, wann das „von" dem Namen beigefügt wurde, in den Fällen auf S. 616, 619, 598, 458. Im Namen von Mechel darf man doch das „von" nicht ein Prädikat nennen, denn es ist Präposition und bezeichnet die Herkunft. Der Familie Schumacher von Luzern hat die Redaktion das „von" im Register verliehen. Dass die Filiation der de Blonay mit 1108 und diejenige der v. Juvalt mit 1140 beginnen, ist noch zu beweisen. Der Name Attilio ist auf S. 333 aus gewissen Gründen abgekürzt wiedergegeben worden.

Manche Einsender haben ganz objektiv gehaltene Einleitungen geliefert, aber oft genug, speziell bei bedeutenden Familien, wie die Bernoulli u. a. können dieselben niemals genügen. Wir müssen noch besonders darauf aufmerksam machen, dass oft die Mitteilung des Wappens unterlassen ist. Unrichtig sind Wappen auf S. 580 und 614 erklärt, wo aus leicht begreiflichen Gründen die bäuerliche Pflugschar als Lanzenspitze bezeichnet ist. Sogar auf dem Titelblatt finden sich heraldische Schnitzer.

Von den wissenschaftlichen Beilagen bietet die erste, aus der Feder des Prof. Max Huber, eine sehr lesenswerte gedrängte Darstellung des Staatsrechts des alten Zürich, die zweite, von G. de Reynold, gibt die Entwicklung des freiburgischen Patriziats und die dritte, von Dr. Aug. Burckhardt verfasst, liefert

in der Darstellung des ausgestorbenen Basler Geschlechtes der Zscheggenbürlin ein treffliches nachahmungswertes Beispiel für die Behandlung von solchen genealogischen Fragen. Die am Schlusse des Bandes folgenden Ahnentafeln sind Spielerei.

Über die Berechtigung des Buches verlieren wir kein Wort. Das aber ist ungehörig, dass die Redaktion es für nötig erachtet hat, die Berechtigung durch einen Ausfall gegen Historiker zu stützen (S. 11). Von „dauernden, tendenziösen Verunglimpfungen, denen das ancien régime von seiten vieler meist andern Kreisen und Richtungen angehörenden Historiker seit bald 100 Jahren ausgesetzt ist," zu reden, ist lächerlich. Es fehlt nur noch zum Schutze gegen solche, uns ganz unbekannte Historiker, ein langer Panegyrikus auf jene „sehr lange glückliche und im ganzen friedliche Zeit der Unabhängigkeit" unseres Landes. Gegenüber solchen Erzeugnissen, wie das „Geschlechterbuch", ist es Ehrenpflicht der heraldischen Gesellschaft, ihre eigene, so trefflich bearbeitete Publikation, „das genealogische Handbuch zur Schweizergeschichte", mit allem Eifer zu fördern. *H. T.*

Die Lenzburg. Von Dr. jur. Walther Merz, mit 42 Tafeln, 27 Abbildungen im Text und 3 Stammtafeln. Aarau, Sauerländer & Cie.



Fig. 57
Reitersiegel Albrechts II. von Österreich

Die Geschichte des uralten Grafensitzes und seiner Bewohner ist in der vorliegenden Monographie auf Grund eingehendster Studien geschrieben worden; sie sucht nicht nur die älteste Stammfolge zu erforschen, sondern auch die baulichen Anfänge der Burg festzustellen und gibt mit den vollständigen Stammbäumen der späteren Zeit ebenfalls eine Baugeschichte des Schlosses. In vier Abschnitten ist das Material chronologisch verarbeitet; der erste mit der Gründungsgeschichte und der Genealogie der alten Grafen von Lenzburg weicht stark von den bisherigen Darstellungen ab und berührt die allgemeine deutsche Geschichte durch die Beziehungen der Lenzburger zu dem staufischen Kaiserhause. Im zweiten Teile sind die Erben der alten Grafen im Rahmen der Burg



Fig. 58
Reitersiegel Parricidas

behandelt, Friedrich Barbarossa und sein Sohn Otto, die Grafen von Kyburg und von Habsburg bis zu dem unglücklichen Johannes Parricida, und die habsburgisch-österreichischen Besitzer mit ihren Vögten. Den Schluss bildet die Entstehung der Stadt Lenzburg und das Werden und rasche Vergehen des Schultheissengeschlechtes der Ribi von Seengen. Unter den zahlreichen Siegelabbildungen, welche die beiden ersten Teile illustrieren, sind als besonders vorzüglich die prächtigen Reitersiegel der österreichischen Herzoge und eine Serie von Siegeln der Ribi, genannt Schultheiss zu erwähnen. Die übrigen Wappenabbildungen stammen aus dem Wappenbuche des Aarauer Glasmalers Hans Ulrich Fisch von 1621.

Aus der Baugeschichte des Schlosses geht hervor, dass die alte Anlage nur einen Teil des Hügelplateaus eingenommen hat und aus zwei festen Türmen mit angebautem Palas bestand, ähnlich wie die Abbildung auf den Siegeln der Grafen Chuno und Arnold. Um 1343 wurde das Schloss stark umgebaut und

erweitert, um den Ansprüchen einer neuen Herrin, der Johanna von England, der Braut Herzog Friedrichs zu genügen. Im dritten Abschnitte „die Lenzburg unter Bern" tritt der Schlossbau in den Vordergrund, indem die Burg zu einem strategischen Stützpunkt gemacht und zu einer starken Festung ausgebaut wurde. Zahlreiche Ansichten des Schlosses aus allen Zeiten und Befestigungsprojekte erläutern die urkundlichen Berichte und geben die Veränderungen der alten Burg im Bilde wieder, die im 19. Jahrhundert eine Erziehungsanstalt wurde und beinahe zu einem Zuchthause degradiert geworden wäre. Der vierte Abschnitt enthält die Beschreibung des gegenwärtigen Baubestandes und der seit 1893 durchgeführten Restaurationsarbeiten, eine Anzahl hübscher Bilder aus dem Innern der Lenzburg und die architektonischen Aufnahmen und Rekonstruktionen von W. Hanauer und Prof. J. Zemp. Den Schluss des Werkes bilden zwei rein historische Abhandlungen über den Aargau und seine Grafen und über die Lenzburger Stammfolge, sowie drei Stammtafeln und 41 Urkundenbeilagen.

Für den Genealogen wie für den Heraldiker bietet das auch äusserlich schön ausgestattete Buch eine wertvolle Bereicherung und schliesst sich würdig der Serie von Monographien an, die der Verfasser über Burgen und Adelsgeschlechter des Aargaus geschrieben hat. *Pz.*

C. M. Carlander. Svenska Bibliothek och Ex-Libris Stockholm, Verlag Iduna 1904.

Schon im Jahre 1894 besass Schweden ein dreibändiges Werk über Exlibris; daraus ist eine zweite Auflage entstanden, welche in sechs Bänden zu einer eigentlichen Geschichte der schwedischen Bibliotheken erwachsen ist, wie sie in ähnlich monumentaler Gestalt noch kein Land besitzt. Die Arbeit behandelt Gelehrte, Bibliotheken, Sammler, die Heraldik und in einem Exkurs das Wappen der Wasa (von 1367 bis 1495 in 14 Varianten vorliegend), wendet sich also an weiteste Kreise. Nicht weniger als 483 Illustrationen, Ex-libris heraldischen, typographischen oder monogrammatischen Charakters, von Porträts, Schriftfaksimiles, Einbandpressungen, Druckervignetten u. s. w. schmücken das Werk.

Der erste Teil enthält die Bibliotheken der königlichen Personen von 1520 bis 1900, darunter die Bücherei der Königin Christina, ferner die öffentlichen und Leihbibliotheken. Im zweiten Teil werden die Privatbibliotheken behandelt; hiezu rechnet Carlander diejenigen der Klöster und geistlichen Personen, die vom 13. Jahrhundert an aufgeführt werden; es folgen die Privatbibliotheken bis zum Ende des 19. Säkulums. Heben wir darunter hervor die des westindischen Negers Couchi oder Badin. Im Schlussband findet sich ein Register von nicht identifizierten Bibliothekzeichen von 1400 bis 1900, sowie ein Generalregister zu den sechs Bänden.

Das prächtige, aufs sorgfältigste gedruckte und ausgestattete Werk sei allen Forschern und Liebhabern aufs wärmste empfohlen. *E. A. S.*

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Niclaus meiger . vnd
frow Barbara zu lufft
sin gemachel .
Anno . 1478 . Jor



Hans ludwig meiger , vn
frow Katherin von Rûtz
wiler sin gemachel .
Ano . 1 4 4 9 .



1533 .

Dis sind her Adelberg meiger Burgermeisters vier Anen . als Vatter . Groß
vatter : Ane vnnd Urane sampt irenn eefrowenn . vnnd ligenn all vier man an
Steynen im Closter in der kilchenn begrabenn wie dann ir jarzitt harnoch meldet .





Niclaus meiger von Buren . vnnd frow
Anna stôrin sin gemachel Ano 1 4 2 0 .

Henman meiger , vnnd frow Anna
...mennin sin gemachel Ano 13 90

Aus der Familien



Sin muter. frow Barbara zum Lufft. Anno 1473



Ir muter. frow Barbel bärencim Ano 1506 Jahr



Sin groſzmuter. frow Elſzbeth grünezwigin.



Dis sind her Adelberg meigers dry muteren. vnd frow Katherinē bischoffin siner gemachel ouch dry mutere.



Ir groſzmuter. frow Anna grünezwigin.



Sin Anenen frow Katherin vō Kolzeck.



Ir Anenen frow Lutia peygerinn.

Meyer zum Pfeil.

ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES



Schweizerisches Archiv
für Heraldik



Organe de la Société Suisse d'Héraldique

1905

Mit XV Tafeln und 107 Textbildern



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1905

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Les cachets de Calvin.

Dans l'admirable ouvrage que M. le professeur Doumergue consacre à la mémoire de l'illustre réformateur Calvin[1] nous relevons quelques notes intéressantes pour les héraldistes, relatives aux cachets de Calvin, et grâce à l'obligeance des éditeurs nous reproduisons ici deux clichés qui les accompagnent. Depuis des années, on accumulait des trésors de documents relatifs à ce réformateur et des études spéciales venaient préciser ou rectifier nos idées sur sa vie et sur son œuvre. Mais ces travaux en se multipliant faisaient sentir de plus en plus vivement le besoin d'une œuvre d'ensemble, qui rassemblât en un tout organique, en une synthèse vivante, les matériaux épars si nombreux et si riches. C'est cette œuvre grandiose que M. le professeur Doumergue a entrepris et dont le premier volume richement documenté et illustré a paru.

Calvin s'est servi de deux sceaux dont M. Doumergue donne des reproductions très exactes à la page 569 de son ouvrage.



fig. 2

Le premier, de forme circulaire, porte un écu assez découpé et accompagné des initiales I. C. *Cet écu de . . . et chargé d'une main appaumée de . . . issant du flanc sénestre et tenant un cœur.* (fig. 2).



fig. 3

Le second sceau, également circulaire, porte un écu plus simple et accompagné aussi des initiales I. C. Ici la main est issante du flanc dextre et l'on en voit le dos (fig. 3).

Ces sceaux ont été déjà reproduits mais plus ou moins bien dans l'ouvrage de MM. Viguet et Tissot: Calvin d'après Calvin, à la fin de l'Appendice, avec ces simples indications: «Deux sceaux de Calvin différents, 1545, 1546, 1547. Les sceaux gravés ci-derrière représentent ceux employés par Calvin à deux époques différentes de sa vie. L'émail de l'écusson le plus ancien est à champ d'azur» A cette époque il n'y avait pas encore de hâchures conventionnelles, on ne peut donc pas dire si le graveur a voulu représenter un champ d'azur.

Henry (I, p. 46 et note) dit: «Son sceau montre une main qui offre un cœur ardent (?). Il exprime son profond sentiment: à toi je donne tout, rien pour moi. Il y a deux sceaux, dont l'un a servi jusqu'en 1550, et l'autre après (?). Voici toute la différence: l'ancien sceau met le cœur dans la main gauche (?) et le nouveau le met dans la main droite, le donnant à Dieu, avec les initiales I. C. La forme de l'écusson est un peu différente. Le sceau de Luther est plus mystique, avec une rose, dedans un cœur, et dedans une croix.»

Ce qui est vraiment assez remarquable, c'est que le sceau de Calvin représente un cœur tout comme celui de Luther. Dans la façon dont le cœur est représenté, celui-ci tendu à Dieu par un geste énergique, celui-là reposant sur

[1] *Jean Calvin.* Les hommes et les choses de son temps, par E. Doumergue, professeur à la Faculté de Théologie de Montauban. Tome premier: La jeunesse de Calvin. Ouvrage orné de la reproduction de 157 estampes anciennes, autographes, etc. et de 113 dessins originaux par H. Armand-Delille. Lausanne, Georges Bridel & Cie, éditeurs, 1899.

une rose et une croix, on pourrait, en effet, retrouver, avec l'identité essentielle de la piété luthérienne et de la piété calviniste, quelques-unes de leurs différences les plus caractéristiques.

On remarquera, sur ce sceau, qu'il n'y a pas de cœur ardent, que le cœur est dans les deux cas offert par la main droite (ce qui est naturel), dont on voit tantôt le dos (fig. 3) et tantôt la paume (fig. 2).

Nous avons constaté que le sceau fait son apparition dès 1549. Celui où l'on voit le dos de la main, est pris sur une lettre de Calvin à M. de Falais (Bibliothèque de Genève, m. l. 194, f. 30 et 72); celui où l'on voit la paume de la main est pris sur des lettres de Calvin à divers. (Ibid., m. l. 107[a]).

Das Wappen von Unterwalden.

Von Robert Durrer.

(Hiezu Tafel I, II, III, IV).

Das Wappen von Unterwalden ist in seiner jetzigen offiziellen Gestalt — wie es im eidgenössischen Staatssiegel die beiden Kantonshälften repräsentiert — ein Produkt der neuern Zeit und abgesehen vom Wappen des Kantons Neuenburg, das modernste schweizerische Kantonswappen. Seine Elemente aber sind von ehrwürdigstem Alter und in der Kühnheit seiner stolzen Wappensage und in der historischen Bedeutung seiner Entwicklung dürften sich wenige schweizerische Landeswappen mit ihm messen können.

Die Sage hat dem Unterwaldner Schlüssel ein Alter zugeschrieben, das jede Nebenbuhlerschaft aus dem Feld schlägt. Er soll bis in die Zeiten der Völkerwanderung zurückreichen und der Lohn einer Heldentat von wahrhaft weltgeschichtlicher Bedeutung sein.

Bekanntlich haben wir Unterwaldner uns früher mit Stolz unseres römischen Ursprungs gerühmt. Schon ums Jahr 1470 erzählt „das Weisse Buch", wie Römer ins Land gekommen und vom Reiche die Erlaubnis erhalten hätten, „da ze rütten und da ze wonen".[1] Und Glarean singt zu Anfang des XVI. Jahrhunderts vom Unterwaldnervolke:

Silvanam gentem Romano a sanguine cretam
Quam scindit geminam nemoroso robore sylva
Quis digna satis extollet?[2]

[1] Chron. d. Weissen Buches. Hgg. von G. v. Wyss (1856), von G. Meyer v. Knonau im Gfd. XIII, 66, und von Ferd. Vetter in der Schw. Rundschau 1891. Etterlin, der in seiner 1507 erschienenen Chronik das Weisse Buch benützt hat, verlegt die Besiedlung Unterwaldens durch die Römer in die Zeiten nach den Gotenkriegen Belisars (ca. 550), Eichorn im Verkündbuch von S. Niklausen ca. 1630 in die Zeit des Papstes Felix II. und des Kaisers Constantius um 360, der Nidwaldner Chronist Landammann Joh. Melch. Leuw († 1676) unter die Regierung Julians des Apostaten, genau ins Jahr 362; Tschudi dagegen schon vor den Beginn der christlichen Aera in die Zeiten «Kaisers Octaviani, auch Antonii und Lepidi» (Chron. I, 146)!!

[2] Glareani descriptio Helvetiæ, neueste Ausgabe des Panegyricus von C. Chr. Bernoulli in der Denkschrift der Hist. und Antiq. Gesellsch. zu Basel z. Erinnerung an den Bund der Eidgenossen vom 1. Aug. 1291.

was ein Späterer also übersetzt:

Ich möcht wohl sehen einen Mann
der gnugsamlich loben kann
die fromen Underwaldner gut
Sie kommen har von Römer Blut?[1]

Die Ursachen, die dieser phantastischen Ursprungssage zu Grunde liegen, sind hier nicht des Nähern zu untersuchen, nur daran sei erinnert, dass auch die parallel laufende und noch etwas früher in der verlornen Schwyzer Chronik und bei Eulogius Kiburger auftretende Version, welche die Unterwaldner wie ihre Nachbarn von Schwyz und Hasle aus Schweden herleitet, deren Anführer Rumo (Remus) nennt und damit etymologisch wieder an den Römerursprung erinnert[2].

Rochholz' Annahme einer bewussten Erfindung aus religiös-politischer, anti-reformatorischer Tendenz[3] wird schon dadurch widerlegt, dass die schriftliche Überlieferung weit ins XV. Jahrhundert, fast 60 Jahre vor die Reformation zurückreicht. Es mag sein, dass die altgermanische Südlandssehnsucht bei den Unterwaldnern von jeher besonders stark entwickelt war — wie das noch heute beim Verfasser dieser Studie zutrifft, — dass die Unterwaldner Reisläufer Rom schon heimelig und bekannt fanden, — wie es mir geschah — und dass sie diese Sympathie des Herzens vermessentlich als Sprache des Blutes zu deuten wagten. ...

Keinesfalls aber gab man sich mit dem römischen Ursprung zufrieden, man suchte auch zu erweisen, dass dieses edle Römerblut seines Ursprungs eingedenk in ununterbrochener Verbindung mit der Vaterstadt geblieben sei, ja es sollte zweimal, im Jahre 388 oder 398 und wiederum im Jahre 829, fast ganz aus eigener Kraft mit seinen Bundesgenossen von Schwyz und Hasli, die ewige Stadt aus den Händen der Barbaren errettet haben. Auf den ersten dieser Feldzüge wird der Ursprung des Doppelschlüssels in unserem Nidwaldner Wappen zurückgeführt und wenn es auf den Rang des Gewährsmannes ankäme, so wäre daran nicht zu zweifeln. Es ist dies nämlich kein Geringerer als Papst Julius II. In der Bulle vom 20. Dezember 1512 bezeugt derselbe, dass vor uralten Zeiten sein Vorgänger Anastasius I. dem Ammann und den Landleuten von Unterwalden nid dem Wald als Siegeszeichen und Lohn ihrer Hülfe ein rotes Panner mit zwei aufrechtstehenden weissen Schlüsseln (banderiam rubram cum duabus

---

[1] J. Eichorn Wundergestirn der Eydtgnoßschaft, d. i. Übernatürliches Leben und Wandel Nicolai von Flue, Einsidels und Landtmanns zu Unterwalden im Schweytzerland den man nennet Bruder Claus (Costantz bei Leonhard Straul 1614) S. 3.

[2] Vgl. A. Bernoulli, Die verlorene Schwyzerchronik. Jahrbuch f. Schw. Gesch. VI S. 181 ff. — (Eul. Kiburger), Vom Herkommen der Schwyzer und Oberhasler. Hgg. von Dr. Hugo Hungerbühler in den St. Galler Mitt. z. vaterländischen Gesch. Neue Folge 4. Heft 1872 und von J. Bächtold und Ferd. Vetter in der Bibl. älterer Schriftwerke d. deutsch. Schweiz. I. (Frauenfeld, Huber 1877). — Ferner F. Vetter: Über die Sage von der Herkunft der Schwyzer und Oberhasler in der Festschrift der Universität Bern zur IV. Säkularfeier der Universität Upsala (Bern 1877).

[3] L. Rochholz, Die Schweizerlegende von B. Klaus v. Flüe (Aarau 1875), S. 208 ff.

clavibus albis erectis) verliehen habe, und er bestätigt ihnen diese Verleihung und gestattet ihnen, diese Tat mit der Jahrzahl der Verleihung und Bestätigung auf dem Panner „brevi sermone“ zu verewigen [1]. Die Unterwaldner Juliuspanner — und zwar nicht nur dasjenige von Nidwalden, sondern auch das von Obwalden [2] — tragen nun die folgende Umschrift: „Anno a nativitate Christi CCCLXXXVIII populus de Underivallden subtus (supra) nemus sub Anastasio papa pro fide Christiana in urbe Romana feliciter pugnans in signum victorie ac premium virtutis haec armorum insignia obtinuit, quae postea a Julio secundo pontifice maximo predicto populo pro libertate ecclesie in Lombardia pugnanti anno salutis Christiane MDXII confirmata“. Auf deutsch: Im Jahre der christlichen Zeitrechnung 388 hat das Volk von Unterwalden nid (ob) dem Wald, unter Papst Anastasius für den christlichen Glauben in der Stadt Rom glückhaft gekämpft und zum Siegeszeichen und Lohn der Tapferkeit dieses Wappenbild er-

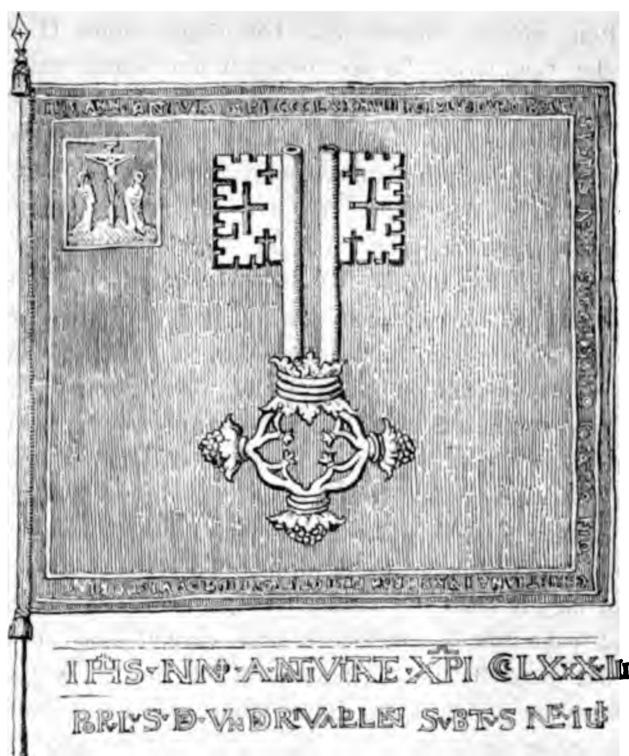


Fig. 4
Das Nidwaldner Juliuspanner in seiner alten Gestalt (Abb. von 1741); Probe der Inschrift nach dem Original.

[1] St. A. Nidw. abgedr. Gfd XXX, S. 183 und aus den Reg. Vatic. T. 981 Fol. 22 in Quellen z. Schw. Gesch. XXI, S. 275. Der Papst erteilt anlässlich zu Gunsten der unter diesem Panner Kämpfenden den Feldkaplänen ausgedehnte Beichtvollmachten, dagegen beruht es auf einem Missverständnis, wenn Gfd. loc. cit. und Kat. d. Genfer Landesausstell. behauptet wird, der Papst habe die Nidwaldner auch mit Schwert. Herzogshut und Titeln begabt. Der betreffende Passus der Bulle bezieht sich auf diese, im Juli zuvor, der gemeinen Eidgenossenschaft verliehenen Gnaden.

[2] Obwalden besitzt keine päpstliche Bulle zu seinem Juliuspanner, sondern nur eine Begleiturkunde Kardinal Schinners vom gleichen Datum (20. Dez. 1512), wie sie auch die andern Orte schon einige Monate früher erhielten. Nidwalden von allen Orten allein erhielt sein Privileg direkt vom h. Stuhl und verdankt wohl unzweifelhaft diese Auszeichnung gerade seiner Wappensage und der prätendierten Verwandtschaft seines Landesschlüssels mit dem päpstlichen Schlüsselpaar.

Die Panner von Obwalden und Schwyz bilden übrigens mit dem von Nidwalden zusammen eine besondere Gruppe unter den Juliuspannern, die sich durch die ringsum laufenden gemalten goldenen Inschriften auszeichnet, sowie dadurch, dass sie nicht nur gestickte Freiquartiere, sondern grössere Stickereien auf dem Hauptfelde aufweist. — Sie wurden offenbar miteinander angefertigt.

halten, welches später 1512 von Papst Julius II. dem genannten Volke, als es in der Lombardei für die Freiheit der Kirche stritt, bestätigt wurde [1].

Das zeigt, dass die Tradition zu Anfang des XVI. Jahrhunderts schon so ausgebildet war, wie sie dann gegen Ende des Jahrhunderts R. Cysat, anschliessend an die Pannerinschrift, überliefert hat: „Es gibt die Underwaldner Traditio, dz der Bapst von der Victori der Underwaldner Bystand so fro, dz er sy heissen begeren, was sy wöllen, söllen sy gewert werden. Haben sy begert die Fryheit ir Schillt und Paner vorzefüren mit den Zeichen uss der Passion, zů Gedechtnuss, dz sy im Blůt umb Christi Namens willen gstritten, wöllichs inen der Bapst gůtwillig vergont und umb so vil wytter, dz sy deß Apostolats Schlüssel ouch darinn fůren mögen, wie es das Bapstumb domalen gfůrt: namlich 2 uffrecht silbrin Schlüssel in rotem Feld, und gab inen darzů sin eigen Paner, so er ins Feld getragen, die trugen sy mitt inen heim. Alls es aber den Pabst geruwen und vil darob bedacht deß Panners halb, schickt er ylends sine Gsandten inen nach; die kamen inen so noch, dz sy allwegen den Abent ankamen, da die Underwaldner morgens abgscheiden und alls er nun uff die Höche S. Gothartsbergs komen, die Rüche und Strenge deß Gebirgs und ruhe Lands angsechen und villicht ime ouch anders besorgt, hatt er dz Crütz gemacht und sich umbkert, zů den Sinen gesagt: ‚Es ist villicht der Will Gotes, dz die Lüt diß Paner allso haben und behallten söllen, so wil ich ouch nit wyter nachersetzen.‘ Sye allso wider umbkert. ...“ [2]

Der gelehrte Cysat stand zwar schon dieser Tradition skeptisch gegenüber und bemerkte nachträglich am Rande: „dubitatur de tempore et quidem valde valde!“ — Er fand, dass der Name des Papstes mit dem Datum nicht reime und setzt dann später noch bei: „diss manglet ouch Reformierens, dann diss von der Paner, so sich zu Rom verloffen haben sol, gar zwyffelhafft und findt sich in keinen rechten authentischen Historien“. [3]

Diese kritischen Bedenken kannte der Zeitgenosse Cysats, Johann Schnyder, Notar und Schulmeister im Hof zu Luzern, nicht. In seinem „Verzeichniss lobwirdiger Geschichten und Veldschlachten, so die Eydtgnossen gethan habend“, schildert er mit treuherziger Naivität und epischer Breite, „wie die von Schwytz, die von nidt dem Wald und die von Hasle ire Paner zů Rom

---

[1] Man deutete die Jahrzahl meist als 398, weil sie im Nidwaldner Panner CCCLXXXVIII, im Obwaldner Panner CCCLXXXIIIV geschrieben ist und man die grossen X für je fünfzehn zählte (vgl. Businger, Gesch. Unterwaldens [1827], I S. 105 Anm. d). Doch ist das sehr unlogisch, da die ganze, aus prächtigen italienischen Kapitalen bestehende Schrift ornamentalen Charakter trägt und einen bunten Wechsel von grössern und kleinern, ineinander verschobenen Buchstaben aufweist. — Der gestickte Silberschlüssel und das Freiquartier des Nidwaldner Juliuspanners sind in der Revolutionszeit abhanden gekommen.

[2] Stadtbibl. Luzern. Cysat Coll. A 227 zum Jahre 388.

[3] Loc. cit. In Band R, auf einem eingehefteten Blatt zu Fol. 4 und in Band B 17 behandelt Cysat ebenfalls das Thema. An ersterem Orte scheint er geneigt, die Geschichte in die Zeit Papst Anastasius II. (499) zu verlegen „sub quo Romana ecclesia mirum in modum vexata est a Vandalibus et Gothis.“ — An letzterem Orte denkt er an die Zeit Papst Gregor V. und Kaiser Heinrich II. „Der furt (1013) tütsch Volck mit ime (gegen die Sarazenen) möcht wol domalen gsin sin“.

erlangett". Er bringt die Geschichte in Zusammenhang mit dem Aufstand des Franken („Franzosen") Arbogast (394) und dem Einfall des Ostgoten Radagais in Italien (405). Die von Theodosius und dem Papst, dessen Name er später in Siricius korrigierte [1], zu Hülfe gerufenen Schwyzer, Nidwaldner und Hasler werden in Rom ehrenvoll empfangen; man legt die von Hasle „an ein Bruggen die Hutbruggen genampt, so ein halbe weltsche myl von Rom ligt" [2]; die Schwyzer und Nidwaldner placiert man an der Tiber, „die fiengend den Stryt an so frevenlich und manlich, alss die Löwen und Rysen und so scharpf und mechtig, daß sy über die Ringkmuren hininkamend und gewunnend die Vorstadt dem Viend an und erschlügend den Unglöübigen vil Fürsten und Herren und gewanend xij Fürstenpaner und sonst vil Fenli, doch warden denen von Schwytz und von Underwalden zimlich vil Volck erschlagen und verwundt." ... Als der Hauptmann der Hasler von dem Kampfe hört, eilt er seinen Nachbarn zu Hülfe herbei, schlägt den heidnischen König auf der Engelsbrücke und verjagt ihn aus Rom.

Die Schwyzer begehren nun als Lohn von Papst und Kaiser „ein Zeichen, das gantz rot und vierschröt sye, darin die Wundzeichen und Lyden unsers Hern Jhesu Christi gemalet", nebst Befreiung von Diensten, Zöllen und fremden Gerichten; die Hasler erhalten den Reichsadler. „Darnach trat deren von Underwalden Hauptman auch für den Bapst und den Keiser und begert von inen auch ein Paner, dan sy auch keine hetten und begertend auch ein vierschröt Paner und im Veld zwen wyß Schlüssel, das ward inen vergunt und soltend auch in Maß gefriet sin, wie die von Schwytz, gabend inen auch darzü Silber und Gold und Edelgstein und absolviert sy auch der Bapst von allen iren Sünden und bekleidt man sy auch eerlich und allß sy die Bull und Brief empfangen hattend, schiedent sy von dannen und kartend widerumb heim. Allß sy nun hinweg warend, da gedacht der Bapst erst daran, dz er inen die Schlüssel geben ze füren, so keinem Hern, keinem Volck oder Herschafft nie geben und vergunt worden ze füren, schickt derwegen ylentz Botschaft denen von Underwalden nach umb den Schlüssel, dz ir Heiligkeit der wider wurde. Do mocht deß Bapsts Botschaft sy nit erylen, dann sy waren gewarnet worden, darumb yltend sy vor anher dermaßen, das die Botten sy nit erylen mochtend und kamend also naher biß uf den Gothard. Aber die von Underwalden warend schon heim. Do kartend die Botten widerumb gan Rom, zeigtend bäpstlicher Heiligkeit an, daß sy die von Underwalden nit erylen mögen: do sprach der Bapst: ‚Wolhin Gott hat es also geordnet, der alle Ding wol ordnet und almechtig ist.‘ Also endert der Bapst die Schlüssel

[1] Da Schnyder in der Randbemerkung das Datum 388 des Banners akzeptiert, passte ihm der Name (des im Diplom Julius II. genannten) Anastasius I., den die Verzeichnisse der Päpste von 399—401 aufführen, nicht, und er setzte hiefür den passenden Siricius (384—399).

[2] Gemeint ist Ponte Molle. Bei Eulogius Kiburger, der hier benutzt ist, wechselt nach den verschiedenen Handschriften der Ausdruck „Hutprugg" mit „Lindbruck" (vgl. Bibl. ält. Schriftw. d. deutsch. Schw. I S. 189).

übereinanderen, wie es die Bäpst noch hüt by Tag fürend, underscheiden.“[1]

Im Jahre 1648 liessen Statthalter Jost Lussi, alt Landseckelmeister und alt Landvogt zu Bolenz, und Landsfähndrich Jakob Christen, ebenfalls alt Landseckelmeister und alt Landvogt zu Bolenz, für das Rathaus in Stans ein Ölbild malen, das die einzelnen Episoden dieser Erzählung in synchronistischer Weise vereint[2]. Die römische Abstammung und die Rettung Roms wurden früher als die Perle in der Ruhmeskrone des Unterwaldner Volkes angesehen und wenn die beiden Landesteile miteinander in Streit lagen, was die meiste Zeit der Fall war, so bestritten und verkleinerten die feindlichen Brüder einander gegenseitig den Anteil an diesen Ereignissen. — Noch im Jahre 1789 wagen die Geschichtschreiber Unterwaldens, Businger und Zelger, nur verblümt ihre Zweifel an der Überlieferung zu äussern[3] und selbst in der neuen Bearbeitung seiner Unterwaldner Geschichte im Jahre 1828 kleidet Chorherr Josef Businger seine Ablehnung noch in eine reservierte Form[4].



Aber ein wahrer Kern steckt in diesen phantastischen Erdichtungen, indem der Schlüssel im Unterwaldnerwappen gleich jenem, den die Päpste führen, das Attribut des h. Petrus darstellt. Auch das ist richtig, dass er mit der Gründung der politischen Selbständigkeit zusammenhängt und gleich alt ist wie diese. Freilich reichen beide — Wappen und politische Selbständigkeit — nicht oder wenig über die Mitte des XIII. Jahrhunderts zurück.

Erst damals, in den Kämpfen des Interregnum, begann sich Unterwalden aus einzelnen losen Gemeinden zu einem korporativen Gemeinwesen zu verdichten. Aber schon ehe dieser Prozess zum Abschluss gekommen, und bevor ein allgemeingültiger Name für dieses neue Staatswesen gefunden war, — erst 1304 taucht der Name Unterwalden als eine schlechte Übersetzung des ältern inter silvas[5] auf; im XIII. Jahrhundert ist stets nur von den „Waltlüten“ und den „Intramontani“, den Leuten inner den Bergen, die Rede — schmückt der einfache aufrechte Schlüssel das Siegel, mit dem die Intramontani vallis inferioris den ersten ewigen Dreiländerbund vom 1. August 1291 bekräftigen. Dieses Siegel, dessen Bronzestempel heute in Obwalden aufbewahrt wird, trug die

[1] Stadtbibl. Luzern Cod. M 140. S. 30^b u. f., geschrieben 1608. — Die Erzählung schliesst sich zum grossen Teile, nämlich was die Schwyzer und Hasler und die allgemeine Einleitung betrifft, wörtlich an Eulogius Kiburgers Traktat vom Herkommen der Schwyzer und Oberhasler an. Da aber dort der Unterwaldner keine Meldung geschieht, so wird die Partie, die von diesen handelt, wohl Schnyders selbständige Arbeit sein.

[2] Mit dem Datum 398, das auch die Nidwaldner Chronisten und Landammann Leuw und Bünti haben.

[3] Kl. Versuch e. bes. Gesch. des Freystaats Unterw. I, S. 137.

[4] Businger, Die Geschichten des Volkes v. Unterwalden I, 101 ff.

[5] „Inter Silvas“ in den Acta Murensia ed. Kiem. Quellen z. Schw. Gesch. III 3. S. 81 und 84. Dazu Hans Hirsch, Die Acta Murensia. in Mitt. d. Instituts f. österr. Geschichtsforschung XXV, S. 22 Anm. 2.

ursprüngliche Umschrift S. UNIVERSITATIS HOMINUM DE STANNES und diente also anfänglich nur dem untern Tale, der Pfarrei Stans, mit der sich schon vor 1261 Buochs zu einer Universitas verbunden hatte. Da S. Petrus der Patron der alten Pfarrkirche von Stans ist, so erklärt sich die Wahl des Siegelbildes; mittelalterliche freiheitliche Gemeinden haben dieses ja fast immer ihren kirchlichen Verhältnissen entnommen, sei es dass sie wie z. B. Zürich, Luzern, Schwyz, Glarus, die ganzen Figuren ihrer Kirchenpatrone ins Siegelfeld setzten, sei es dass sie von denselben, wie hier, nur das Emblem entlehnten.

Der am Bundesbriefe von 1291 hängende Abdruck des wohl um Jahrzehnte ältern Siegels[1] zeigt aber im Widerspruche zu dem Wortlaut des Pergamentes, das nur die Leute des untern Tales als Bundeskontrahenten nennt, innerhalb des Siegelfeldes bereits den nachträglichen Zusatz ET VALLIS SVP(ER)IORIS (und des obern Tales). (Taf. I, Nr. 1.) Man brachte dadurch, indem man die Bundesurkunde intakt liess, den nachträglichen Beitritt Obwaldens zum Ausdruck; vielleicht ist derselbe schon sehr bald nach dem 1. August 1291, in dem Zeitraum, der zwischen dem Abschluss des Bundes und der Besiegelung des Instrumentes lag, erfolgt, vielleicht handelt es sich um eine etwas spätere Neubesiegelung. Der Schlüssel war nun aber damit das gemeinsame Wappenbild des ganzen Landes, auch des obern Tales, geworden.

Die enge Vereinigung der Gemeinden ob und nid dem Kernwald hat nicht Stand gehalten, sie ist nie zu einer völligen Verschmelzung geworden. — Der separistische Zug, der uns in unserer Landesgeschichte immer entgegentritt, gewann bald völlig die Oberhand. Aber ein gänzliches Auseinandergehen verhinderten die inzwischen geschlossenen Bünde; die Spaltung des einen bisherigen Kontrahenten in deren zwei hätte die beiden andern Urstände benachteiligt und deren Stimmen paralysiert und so blieb Unterwalden — gezwungenerweise — im Bunde der Eidgenossen bis auf den heutigen Tag ein Ganzes, während die innere Entwickelung in beiden Tälern völlig ihre eigenen Wege ging. Dieses Doppelverhältnis, diese unfreiwillige Zusammenkettung führte zu manchen unbrüderlichen Rivalitäten. Da Obwalden aus sechs Pfarreien bestand, Nidwalden nur aus zweien, die zwar freilich die meisten obwaldnerischen an Grösse und Bevölkerungszahl weit übertrafen, so beanspruchte und behauptete Obwalden, in eidgenössischen Fragen als zwei Drittel des Landes zu gelten; man kann darum eigentlich bis 1798 nicht von einem Halbkanton Nidwalden sprechen.

Als grösserer Teil nahm nun Obwalden auch das alte, ursprünglich für Stans und das untere Tal allein verfertigte Siegel zu Handen und hieng dasselbe fürderhin nicht nur im Namen des ganzen Landes an eidgenössische Verträge, sondern gebrauchte dasselbe auch in seinen innern Angelegenheiten.



[1] Ca. 1244 52 besitzen die politischen Führer Nidwaldens noch kein Gemeindesiegel und besiegeln ihre Schreiben mit dem Siegel ihrer Verbündeten in Luzern (Kopp, Urk. I 2), aber nicht allzulange nachher dürfte dieses Siegel entstanden sein.



Fig. 5. Nidwaldner Fähnli, XIV. Jahrhundert (Rathaus Stans).

Merkwürdig ist es nun aber, dass der Schlüssel trotzdem nicht ins eigentliche Wappen Obwaldens überging, sondern das besondere Wahrzeichen **Nidwaldens** blieb. — Nidwalden hat nach dem völligen Auseinandergehen der gemeinsamen Verwaltung und nach Auslieferung des alten Siegels an Obwalden für sich einen neuen Stempel stechen lassen, der die Inschrift trägt S. VNIVERSITATIS HOMINVM DE STANS ET IN BVCHS, und in noch deutlicherer Beziehung auf die Mutterkirche Stans setzte es nun nicht bloss das Emblem, sondern die Standfigur S. Peters selber mit einem grossen Schlüssel in der Hand ins Siegelfeld. (Taf. I, Nr. 3). Das früheste erhaltene Exemplar dieses Siegels datiert vom Jahre 1363[1], doch hing es fast sicher schon an dem ersten bekannten gesetzgeberischen Akt der Sonderlandsgemeinde Nidwaldens vom Jahre 1344[2]. — Dieser Siegeltypus ist später noch in zwei Exemplaren erneuert worden und bis zum heutigen Tag im Gebrauch verblieben[3].

---

[1] St.-A. Nidwalden. 1363, 12. Febr. Verbot des Verkaufs liegender Güter an Klöster und Fremde. (Gfd. XXVII, S 318.)

[2] Das Original dieser Urkunde, die gleichen Inhaltes wie die in Anm. 1 genannte war, ist längst verloren; Auszüge finden sich in Büntischen Collectaneen aus dem XVII. Jahrhundert. — Der bronzene Originalstempel dieses Siegels liegt im St.-A. Nidwalden.

[3] Das zweite Siegel ✠ S' COMMVNITATIS · INFERIORIS SILVANIEE 57 (Taf. I Nr. 6) stammt aus dem Jahre 1557 (nicht 1657, wie Schulthess in den Mitt. d. Antiq. Gesellsch. IX, 3 fälschlich annimmt). Der Stempel ist verloren.

Das dritte Siegel dieses Typus, das heute verwendet wird, ist im Jahre 1806 gestochen und im April jenes Jahres den eidg. Ständen mitgeteilt worden. — (Akten St.-A. Nidwalden.) (Taf. I, Nr. 7).

Die Panner- und eigentliche Wappenfigur Nidwaldens aber wurde oder blieb der weisse aufrechte Schlüssel im roten Felde. In dem ältesten dreieckigen Fähnlein, das auf dem Rathause zu Stans aufbewahrt wird und das dem Stil nach aus dem XIV. Jahrhundert stammt, ist der Schlüssel einfach, wie im alten Siegel[1] (Fig. 5).

Mit dem Anfang des XV. Jahrhunderts taucht dann die Form des zweibärtigen Doppelschlüssels auf, zuerst in jener Fahne, an welche sich die Tradition knüpft, dass sie in der Schlacht bei Arbedo, den 10. Juni 1422 in den Wunden des Pannerträgers Ammann Bartli ab Wisoberg (Zniderist) gerettet worden sei[2]. (Fig. 6).

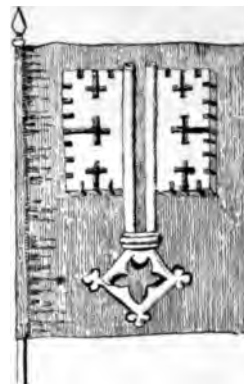


Fig. 6
Nidwaldner Panner, XV. Jahrhundert, laut Tradition in der Schlacht bei Arbedo 1422 (nach Abb. von 1741).

Diese seltsame Form des Doppelschlüssels, die vielleicht dem zu gleicher Zeit auftretenden Doppeladler nachgebildet ist[3], blieb dann das Wappenbild Nidwaldens bis auf den heutigen Tag. (Fig. 7—10 und Taf. III). Nur die Form machte stilistische Wandlungen durch. Der ursprünglich rautenförmige, mit Knöpfen geschmückte und mit Nasen oder Masswerk ausgesetzte Handgriff wurde im XVI. Jahrhundert durch das italienische Vorbild des Juliuspanners verdrängt, welches einen kreisrunden Griff zeigt, der mit einem Vierpass ausgefüllt und mit Pinienäpfeln besetzt ist. Noch das Panner, das im ersten Villmerger Krieg 1656 für den Auszug nach Rapperswil verfertigt wurde, zeigt eine genaue Reproduktion dieses edlen Vorbildes.

---

[1] Am 6. Februar 1386 melden die österreichischen Landvögte Johann v. Ochsenstein und Heinrich Truchsess von Waldburg an die Stadt Freiburg i. B. einen vor acht Tagen errungenen Sieg über die Eidgenossen, wo „ouch derselben von Underwalden offen Paner da gewesen, die wir ab dem veld bracht hand". (Schreiber, Urk.Buch der Stadt Freiburg i. B. II, 1, S. 46.) Es handelt sich nach der Zürcher Chronik offenbar um den Zusammenstoss vor Meienberg (27. oder 30. Jan 1386). aber die Behauptung Th. v. Liebenaus (Die Schlacht bei Sempach, Gedenkb. z. V. Säcularfeier S. 54), dass es das Feldzeichen Nidwaldens gewesen, das den Österreichern hier in die Hände fiel, wird durch keine alte Quelle bestätigt und es steht völlig dahin, ob es sich um das Obwaldner oder Nidwaldner Panner handle.

[2] Diese Fahne ist erst in allerjüngster Zeit wieder zum Vorschein gekommen, zwar im ganzen Umfange, aber mit ausgerissenem Schlüssel. Das Bruchstück, das bisher — seit 1802 — mit dieser historischen Reliquie identifiziert wurde, gehört einem andern unbekannten Panner an. Unsere Abbildung Fig. 6 ist nach dem Archivinventar vom Jahre 1741; dieses Buch hat fast ausschliesslich die Vorlagen für die Lithographien in den Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft Zürich II geliefert, die Reproduktion ist aber viel charakterloser als die Vorlage, deren ziemlich grosse Zuverlässigkeit sich nach dem Vorhandenen kontrollieren lässt. Das Archivinventar datiert Nr. 7 aus dem Alten Züricher Krieg, Nr 8 aus den Burgunderkriegen und Nr. 9 aus den italienischen Feldzügen, stilistisch steht dem nichts entgegen, doch können 7 und 8 gleichzeitig sein, da das eine ein Panner, das andere ein Fähnli ist. Übrigens ist zu beachten, dass die Datierungen auf eine ältere Quelle zurückgehen mögen, auf jenen „alt erfunden Abryß", dessen das Archivregister anlässlich der ältesten Landesfahne gedenkt.

[3] Ein gleichartiges Wappenbild führt das österreichische Kloster Melk, nur mit dem Unterschied, dass die Schlüsselröhren aus dem gemeinsamen Griffe schräg statt senkrecht hervorwachsen.



Fig. 7. Nidwaldner Fähnli aus der Mitte des XV. Jahrhunderts (Rathaus Stans).

Aber schon im Anfang des XVII. Jahrhunderts kommen daneben verschiedene andere Formen in Aufnahme, die mit der Zeit immer verschnörkelter werden und sich den zeitgenössischen Schlosserformen anpassen. Aus dem Griff entwickeln sich in älterer Zeit stets zwei gesonderte Röhren, so dass von einem eigentlichen zweifachen Schlüssel gesprochen werden kann, dem nur der Griff gemeinsam ist[1]. Seit dem Anfang des XVII. Jahrhunderts wachsen die beiden Röhren in eine zusammen und die Verdoppelung beschränkt sich auf den Bart (Fig. 20). Die Zahl der kreuzförmigen und geradlinigen Einschnitte in den letztern variiert zu allen Zeiten sehr und war niemals irgendwie fixiert. Das Feld ist immer rot, nur aus Unkenntnis wird dasselbe ganz ausnahmsweise rot und weiss quergeteilt und zwar auffallenderweise sogar auf halboffiziellen Publikationen, wie auf dem Holzschnitt, der 1756 zur Feier des Bundesschwurs mit dem Wallis in Stans, erschien: ja selbst Businger und Zelger in dem 1789 publizierten Versuche einer besondern Geschichte des Freystaats Unterwalden blasonnieren das Wappen Nidwaldens als einen „doppelten Schlüssel in weiss-rotem Felde“[2].

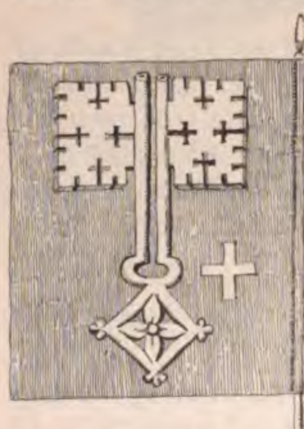


Fig. 8. Nidwaldner Panner aus der Mitte des XV. Jahrhunderts (nach Abb. von 1741).



Obwalden hat sich des angeerbten alten Siegels mit dem einfachen Schlüssel bis gegen die Mitte des XVI. Jahrhunderts ausnahmslos bedient; als es dann einen neuen silbernen Stempel anfertigen liess, der seit ca. 1548 den Gebrauch des alten völlig verdrängte, liess es denselben völlig als Kopie des alten ge-

[1] K. Schnitts Wappenbuch von ca. 1530—39 im Staatsarchiv Basel zeigt zwei selbständige Schlüssel (wie im päpstl. Wappen) gekreuzt. Offiziell wurde diese Variante nie geführt.

[2] l. c. I 27.



Fig. 9. Nidwaldner Landespanner aus der Zeit zwischen 1487 und 1512 (Rathaus Stans).

stalten. Nur in der Inschrift, deren historische Bedeutung man nicht mehr erfasste, nahm man unter Beibehaltung der unregelmässigen Anordnung eine Korrektur vor und veränderte sie in S. VNIVERSITATIS HOMINVM DE STANNES SV ‖ PERIORIS ET VALLIS, wodurch man den Namen Stans zu einer synonymen Bezeichnung für (ganz) Unterwalden umdeutete[1]. (Tafel I Nr. 2).

[1] Tschudi Chron. I 72 hat bekanntlich die Inschrift des ältesten Landessiegels in der Form gegeben: Sigillum Universitatis Hominum de Stannes superioris et inferioris Vallis, und darauf seine Ansichten von dem alten Zusammenhang des Landes gegründet, dessen gemeinsamer Name Stans gewesen sei. Es wurde bisher aber noch nie beachtet, dass Tschudi offenbar durch diesen zweiten Siegeltypus, der zu seiner Zeit gebraucht wurde und dessen

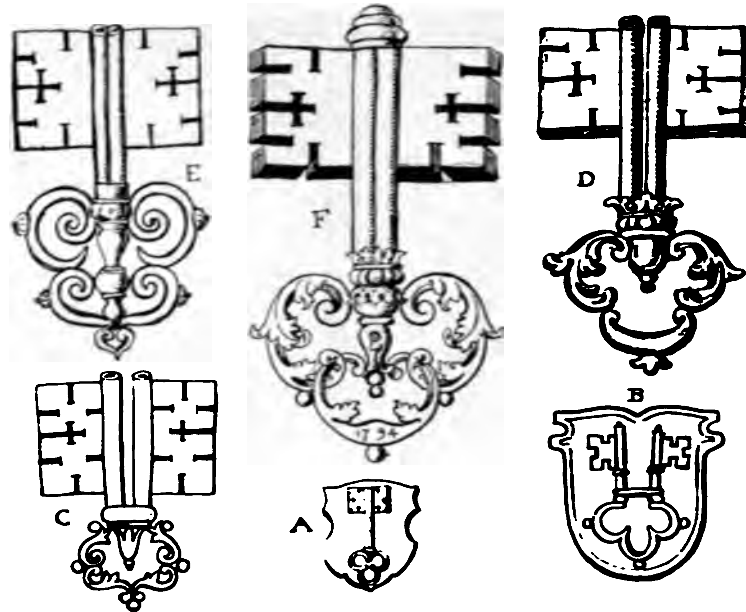


Fig. 10. Spätere Formen des Nidwaldner Schlüssels.
A. Wandgemälde im Schloss Sargans (II. Hälfte des XVI. Jahrh.). — B. Diplom von 1666. — C. Gemälde von 1648. — D. Gleichzeitige Abbildung eines Panners von 1755 im Archivregister. — E. Fälschlich mit vorstehendem identifiziertes Originalpanner im Rathaus Stans. — F. Schützenfahne von 1794. Rathaus Stans.

Trotzdem der Schlüssel sich also im Siegel Obwaldens behauptete, ist er nie zu dessen Fahnenbild und erst seit der Mitte des XVIII. Jahrhunderts ganz ausnahmsweise zu dessen Schildfigur geworden. Panner und Wappen Obwaldens waren einfach quergeteilt oben rot und unten weiss. Dergleichen Unterschiede zwischen einem Siegelbild heraldischen Charakters und Panner- bezw. Wappenzeichen sind zwar äusserst selten, aber nicht beispiellos. Der Hinweis auf Freiburg im Uechtland mag genügen. — Die Spekulation unserer Lokalhistoriker aber suchte später die auffallende Anomalie dadurch zu deuten, dass sie das rot-weisse Panner, wie den Doppelschlüssel auf eine in grauer Vorzeit erfolgte Verleihung zurückführte. Kaiser Ludwig der Fromme soll im Jahre 825 die Unterwaldner damit begabt haben für ihren Beistand, den sie der Kirche und dem Reich gegen die Rom bedrängenden Sarazenen geleistet[1]. —

Die alten Obwaldner Feldzeichen sind mit Ausnahme des Juliuspanners nicht mehr in Sarnen. Von zweien aber haben sich in einem Landbuch vom

archaisierende Gestalt ihn über das Alter täuschte, zu seiner Hypothese geführt worden ist. — Ich fand den ersten Abdruck des zweiten Stempels am Vertrag zwischen den beiden Landeshälften vom 17. Januar 1548. Seither ward der alte Stempel nie mehr verwertet, trotzdem derselbe noch heute unter den Insignien des jeweiligen Landammanns aufbewahrt wird. — Der neue Silberstempel des XVI. Jahrhunderts trägt am spätern Handgriff, die Marke des Goldschmieds Ant. v. Matt (AVM). (ca. 1750)

[1] So in Joh. Melchior Leuws Chronik († 1676) und mit einer Abbildung dieses angeblichen Panners in einer kleinen Chronik des Nidwaldner Landesstatthalters Maurus Lussi (ca. 1761).

Jahre 1763 die beistehenden Abbildungen (Fig. 11 und 13) erhalten, und zwei andere die im Kappeler- und im Toggenburger kriege verloren gingen, befinden sich im historischen Museum in Bern (Fig. 12)[1]. Das durchgehende Kreuz im Oberfeld der „Feldfahnen" ist dabei nicht als Wappenbestandteil, sondern als gemein-eidgenössisches Abzeichen zu betrachten[2]. —

Als Wappenbild Obwaldens erscheint der rot-weisse Schild z. B. 1484 am Chorgewölbe (Fig. 15) und ca. 1504 auf der geschnitzten spätgotischen Decke in der Müslikapelle[3], 1534 auf dem Titelblatt von Salats Oberländerzug in St.-A. Obwalden, 1551 am Rathaus in Sarnen[4], 1617 mit dem Initialen D(as) L(and) O(b) W(alden) an dem gemalten Plafond der Flüelikapelle[3] und auf ungezählten Scheiben, so z. B. jener von 1634 im Stanser



Fig. 11. Altes Obwaldner Panner nach Abb. von 1764. (Das Tuch ist falsch am Schaft befestigt)

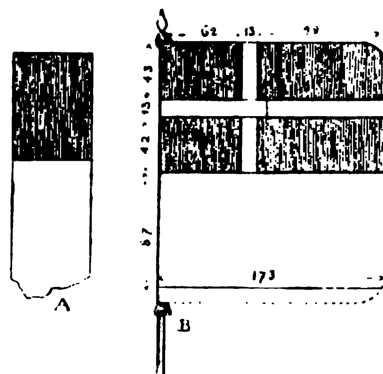


Fig. 12. Obwaldner Fahnen, Beutestücke der Berner, A aus dem Kappelerkrieg 1531, B aus der Schlacht bei Villmergen 1712. Ehemals im Zeughause, jetzt im hist. Museum zu Bern.

[1] Das Bruchstück, Nr. 137, wurde nach einer alten Notiz (Antonierverzeichnis 187 b) gewonnen am Zugerberg, am Gaisberg und von Walthert an der Strasse (der dafür das Landrecht erhielt) m. g. H. geschenkt. Die Fahne Nr. 176, aus dünnem Seidenstoff wurde nach dem Siegesblatt von 1712 mit sechs andern katholischen Feldzeichen bei Villmergen gewonnen. Ich verdanke die Hinweise, sowie die Aufnahme von Fig. 12 Hrn. cand. jur. Zesiger in Bern.

[2] Vgl. den Abschied vom 9. August 1480, bez. des Auszuges in franz. Dienst: „Doch dz iedermann in sim venly ein wiß krüz mach, das sig gemeinen eidgenossen noch bishar wol erschossen". Amtl. Samml. III 1, S. 78. Vgl. auch Fig. 7, 8, 17.

[3] Vgl. meine Kunst- u. Architekturdenkm. Unterwaldens S. 267 und 303.

[4] Bei der letzten Renovation, vor einigen Jahren, wurde dieser über den Bögen des Erdgeschosses gemeisselte Schild zerstört.



Fig. 13. Obwaldner Fähnli. 18. Jahrhundert (nach 1712?) nach Abb. von 1764.

Museum (Fig. 16). Im Jahre 1747 beim Neubau des Sarner Rathauses verwendete man in der Wappenkomposition über dem Portale meines Wissens zum ersten Male den einfachen Schlüssel des Landessiegels als Schildfigur (Fig. 14). Ungefähr gleichzeitig mag das auf Tafel I Nr. 3 abgebildete Siegel entstanden sein, das ebenfalls den Schlüssel mit gewechselten Farben in geteiltem Schilde darstellt[1]. Dementsprechend beschreiben auch Businger und Zelger 1789 im „Versuch" das Wappen Obwaldens als einen „aufrechtstehenden Schlüssel in weiss und rotem Felde"[2]. In der Praxis aber dauerte der Gebrauch des bildlosen rot-weissen Schildes fort und zwar über das Jahr 1798 hinaus; noch 1815 wurde wie wir weiter unten sehen werden diese Form von der Obwaldner Regierung als die offizielle angesehen. —





Fig. 14. Portalbekrönung vom Rathaus zu Sarnen 1747.

Infolge der superioren Stellung Obwaldens diente in gemeineidgenössischen Kriegen das weiss-rote Obwaldner Panner als Hauptfeldzeichen des ganzen

[1] Ich konnte gar keinen alten Abdruck dieses messingenen beim jeweiligen Landammann mit den beiden andern aufbewahrten Stempels ausfindig machen, weshalb er nicht genau zu datieren ist. In dem Staatsprotokoll suchte ich vergebens einen Beschluss über dessen Bestellung.

[2] l. c. I S. 27.

Landes, unter dem sich, die beidseitigen Kontingente scharten [1] und die rot-weisse Teilung wurde das Abzeichen für alle Fahnen, unter denen Ob- und Nidwaldner standen. So ist die Nidwaldner Fahne Fig. 17 zu erklären, welche das Archivinventar als Schützenfahne in der Kappelerschlacht bezeichnet.

Zwar machten die Nidwaldner schon 1417 Anstrengungen, ihrem Schlüsselpanner Gleichberechtigung zu verschaffen [2], doch vergeblich, und 1556 suchten sie umsonst das gemeine Landespanner in ihre Hand zu bekommen [3]. Der Pannerherr wurde nach alter Übung von den unter dem Panner Ausgezogenen im Felde gewählt; da diese zu zwei Drittel aus Obwaldnern bestanden, so fiel die Wahl immer



Fig. 15. Obwaldner Wappen am Schlußstein des Chorgewölbes in der Müslikapelle (ca. 1484).

[1] Bereits der gleichzeitige Spruch von der Sempacherschlacht (bei Liliencron hist. Volksl. I, 116—118 und Liebenau Schl. b. Semp. S. 349) sagt: . . Den von Unterwalden ist kuntt mit der paner wys und rott. . . .

[2] Wir lernen diesen Panner- und Siegelstreit nur aus folgenden ziemlich dunkeln Stellen der Luzerner Ratsbücher kennen: (Ratsbuch I 311 c) Unser herren hatten Ůlrich von Heratingen gesentt gen Underwalden ob dem Walt und si gebetten den trostbrieff ze besiglen den koufflüten, das si getan hant also irem rechten unschedlichen nu und hienach gegen denen nid dem Walde, ob si deheinest mit dien rechten wöltent, von des ingsigels wegen etc. actum feria secunda ante Valentini anno mccce und xvij (1417, 8. Febr.)

15. Mai. Erni Will hatt gerett von ir land, wie daz die von Underwalden ob gerett hant, wie si für ij lender wŏlten tag weren und ein ingsigel und ein paner, daz si nit han sŏltent, wann si hettent ein paner und ein ingsigel, daz si sich nüt erkennen solten an si. Si hant ir gericht von der geswornen brieffen wegen, da went er die ingsigel gebrochen, dz si da abschriften machten und da die brief hant. — Hant die von Ure gemant, daz si die von Stans wisent daran ein benůgen ze hant und also ze blibent. — Also hat gemant, daz wir si schirmen und inen behulfen sint zem rechten, daz si bliben, als si von alter komen sint.

21. Mai. Wir hant vornomen, wie die von Underwalden in stŏssen sint von ir ingsigel, paner und tag weren. Wie wir si manden ob und nid: ob uns dunke, daz wir sie manen, die stösse und sachen lassent ze stan und nüt anzevachen untz uff der eidgenossen bietten und die buntbriefe. . . . iederman rechten unschedlich, ir hettent da unbescheidenlich gangen, wa zů wir üch haten lant bliben, went ir gern anderwers gan bescheidenlich, umb daz wir in fr . . . . (flüchtige Stichwörter des Protokollisten).

(fol. 27) 4. Juni. Empfelen den botten gen Underwalden ze reden von ir stöss.

16. Juni. Von der stössen wegen, so die von Underwalden mit enandern hant von ir paner, ingsigel etc.

2. Juli. Von der von Underwalden stöss wegen.

(fol. 28) 7. Juli. Es sont die nid dem Walt hie antwurten, ob si ir stös zem rechten, oder wie si komen went uf die eidgnossen.

(fol. 29) 22. Juli. Von der von Underwalden stös wegen bitten die von Stans in schrifft ze gent.

(fol. 30) 4. August. Coram liga, loquatur cum illis de Stans coram liga et legatur littera, wie wir verricht sint. (Vielleicht nicht zugehörig. Vgl. Absch. I 184).

[3] . . . als Herr landtamman Würtz welcher dess lands ob und nit dem Wald panerherr gsin mit thodt abgangen († Juni 1556) sye ire gsanten zu uns an ein landsgmeind gschicktt umb gemelten panerherren dz leid beklagtt und daruff von uns die paner zu iren nid dem Wald handen gefordert und begärt glich als ob wir kinder und weißly werend . . . (Antwort Obwaldens auf die Klage Nidwaldens 8. Aug. 1589. St.-A. Luzern.)



Fig. 16. Obwaldner Scheibe von 1634 (Hist. Museum Stans).

auf einen Obwaldner.[1] Durch den Schiedspruch der vier Orte Luzern, Uri, Schwyz und Zug vom 9. August 1589 wurde diese Gewohnheit zum fest normierten Rechte, wogegen den Nidwaldern die Stelle des gemeinsamen Landeshauptmanns ob- und nid dem Kernwald garantiert ward[2].

Das rot-weisse Panner glich völlig jenem von Solothurn und diese Übereinstimmung wird als einer der Gründe des Widerspruchs der Unterwaldner gegen die Aufnahme der Stadt in den Schweizerbund aufgeführt. Schon während den Burgunderkriegen, wo das Solothurner Panner zum ersten Male in den Reihen der Eidgenossen flatterte, hatte diese Gleichheit die Eifersucht der Unterwaldner erregt und zu ernsten Verwicklungen geführt[3].

Wie das Panner vertrat ebenso das Siegel Obwaldens, das ja das alte gemeinsame Landessiegel war, auch späterhin noch das ganze Land und alle Schweizerbünde sind nur mit diesem besiegelt; aber frühzeitig versuchte Nidwalden auch hier Gleichberechtigung zu erlangen[4]. Doch erst die erwähnte Vermittlung vom 9. August 1589 verschaffte den Forderungen Nidwaldens in-

---

[1] Akten des Streites zwischen Ob- und Nidwalden 1589 St.-A. Luzern.

[2] Schiedspruch vom 9. Aug. 1589 St.-A. Obwalden und St.-A. Nidwalden abgedruckt bei Businger Gesch. II 474 ff. —

[3] Abschied Luzern 1476, 18. März: Von des unwillens wegen, der sich erhebt hat zwüschend denen von Soloturn und Underwalden, als die von Underwalden meinent, inen ir panner ze nemend, umb dz sy ir panner fůrend, ist angesechen, damit uns allen in disen sweren kriegslöiffen kein schedlich uffrur erwachs, dz die botten von Underwalden die sach heimbringen und gůtlich daran sin wöllen, damit sölichs erspart und sust die sach früntlich undertragen werde. —

Absch. Luzern 1476, 6. April: Von der irrung wegen zwüschent denen von Solotern und Underwalden ist angesechen und mit beiden teylen gerett, dz sy die sachen in disen kriegsloyffen gůtlich anstellend und weder im veld noch anderßwa kein unwillen anvachend, bitz man ettwa zů růw komm, so wöllend die Eitgnossen understan früntlich darinn ze handlen und in eins ze bringen. — Vgl. Amtl. Samml. d. ält. eidg. Absch. II, 582 und 584 und J. J. Amiet Solothurn im Bunde der Eidg. S. 15/16. —

[4] Vgl. oben S. 17 Anmerk. 1.



Fig. 17. Nidwaldner Fahne, angeblich Schützenfahne aus der Schlacht bei Kappel 1531 (Rathaus Stans).

sofern Geltung, dass sie bestimmte: „was Besiglungen der Pünttnussen mit Fürsten und Herren und derglichen Sachen antrifft, sölle es denen, so um die Besiglung werbendt, heimgesetzt sin, ob sye sich des Sigels ob dem Waldt allein begnüögen oder beide Sigell haben wöllen oder nit; wan sy nun beider Siglen begertendt, mögent dann beyd Theill siglen, wo aber sy allein des eintzigen Sigels ob dem Wald begerthendt, sol es daby auch blyben". —

Obwaldens rot-weisser Schild repräsentiert in älterer Zeit auch gemeinlich das ganze Land. Schon Albrecht von Bonstetten schildert das Wappen Gesamtunterwaldens ums Jahr 1478: „Clipeus indirecte per medium divisus et in superiori parte rubeo et in inferiori albo coloribus corruscans atque adornatus existens"[1] und ähnlich um 1500 der Mailänder Balcus: „Insigne clypeus per transversum aeque divisus, cuius superior pars utique rubra, inferior alba est"[2]. So erscheint es bildlich bereits vor 1469 in einem Manuskript des Chronisten Fründ in der Bürgerbibliothek Luzern, 1507 auf dem schönen heraldischen Titelblatt von Etterlins Chronik, 1548 bei Stumpf und noch in Druckwerken des XVII. Jahrh.

[1] Alberti de Bonstetten. Descriptio Helvetiae (Mitt. d. Ant. Gesellschaft Zürich III, 3 S. 101).

[2] Balci Descriptio Helvetiae (Quellen z. Schw. Gesch. VI S. 90).

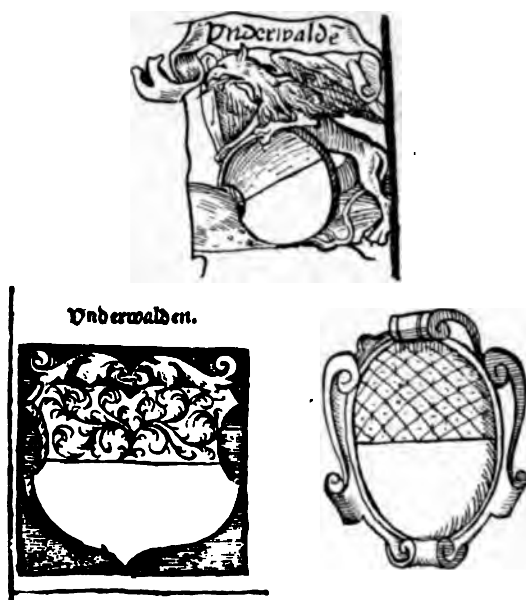


Fig. 18
Die alte Form des gemeinsamen Landeswappens.
1. Titelblatt von Etterlins Chronik 1507.
2. Stumpfs Chronik 1548.
3. Johann Georg Schlehen von Rottwyl: Eygentliche Beschreibg. 1616.

wie Georg Schlehens „eygentlicher Beschreibung“ vom Jahr 1616[1] (Fig. 18). Ebenso findet es sich auf zahlreichen Scheiben; um nur einige davon zu nennen auf der Standesscheibe von 1500 im historischen Museum von Stans[2] und auf der prächtigen Scheibe der regierenden Orte des Thurgau von 1517 im schweizerischen Landesmuseum[3]. An letzterem Orte ist fälschlich das rote Feld unten und das weisse oben.

Nidwalden suchte aber auch auf diesem Gebiete seine Gleichberechtigung zu dokumentieren: bereits auf der genannten Scheibe von 1500 weht über dem Schilde neben der obwaldnerischen auch die Nidwaldner Schlüsselfahne und auf der schönen Scheibe der eidg. Orte von ca. 1515 im rätischen Museum stehen die beiden Schilde bei einander (Fig. 19). Das damals in Aufnahme gekommene Kompositionsschema der schweizerischen Standesscheiben war diesen Emanzipationsgelüsten der Nidwaldner günstig; wie sich der Typus des vom Reichsadler überragten Doppelwappens ausbildet, erringt der Doppelschlüssel seinen Platz neben dem bisher dominierenden rotweissen Wappen. Es war zu natürlich, dass man statt das letztere zu wiederholen, ihm den einen Schild überliess. So schon auf der spätgotischen, auf Tafel II abgebildeten Scheibe im schweiz. Landesmuseum[4].

Dadurch errang nun das Nidwaldner Schlüsselwappen wirklich die Gleichberechtigung und auch wo man nur einen Schild zur Verfügung hatte, konnte man schliesslich nicht mehr leicht zum rot-weissen Obwaldner Wappen als Symbol des ganzen Landes zurückkehren. Denn durch seine häufige Verwendung

[1] Hystorische Relation oder Eygendtliche Beschreibung der Landschafft underhalb St. Lucis Stayg und dem Schallberg beyderseits Rheins biß an den Bodensee etc. durch Johann Georg Schlehen von Rottweyl zusammengetragen und in Truck verfertigt. Getruckt in dem Gräffl. Marckt Embs bey Bartholome Schnell Anno MDCXVI.

[2] abgeb. in den Mitt. der Schw. Gesellschaft f. Erh. hist. Kunstdenkmäler Taf. VI.

[3] abgeb. in Rahns Katalog der Glasgemälde- und Kunstsammlung von C. und P. N. Vincent in Constanz (1890) Taf. II.

[4] Vgl. auch den im Jahrg. 1897 dieser Zeitschrift auf der Taf. zu Seite 124 abgebildeten Scheibenriss von Tobias Stimmer von 1579, der den Nidwaldner Schlüssel aber fälschlich in geteiltem Felde zeigt. —

als Pendant neben dem Doppelschlüssel war seine Bedeutung eingeschränkt worden und das Verständnis für seinen allgemeinen Charakter verloren gegangen.

So entstand denn um die Wende des XVI/XVII ein neues Wappenbild für Gesamtunterwalden, das sich aus den Bestandteilen der beiden Teilwappen zusammensetzte und mit dem rot-weissen Felde Obwaldens den Doppelschlüssel Nidwaldens in gewechselten Farben verschmolz. Dieser Typus findet sich meines Wissens zuerst 1606 auf einer Scheibe im Luzerner Rathaus, ferner auf einer Scheibe Wernher Küblers von 1607 im Besitze von Herrn R. Geigy, auf der Scheibenserie der Flüelikapelle vom Jahre 1617 und jener der Kirche von Mellingen vom Jahre 1629. Zuweilen ist fälschlicherweise der Schlüssel gelb oder auch ganz weiss gelassen. Bis 1798 behielt dieser Typus allgemeine Geltung überall wo es sich darum handelte in **einem** Schild das ganze Land zu repräsentieren; dass aber der universelle Charakter des rot-weissen Wappens nicht ganz in Vergessenheit geraten war, ergibt sich aus Businger und Zelger, die 1789 „das Landeswappen des ganzen Freystaats" — freilich fehlerhaft — als einen „getheilten, oben (!) weiss- und unten (!) rothen Schild" beschreiben [1].

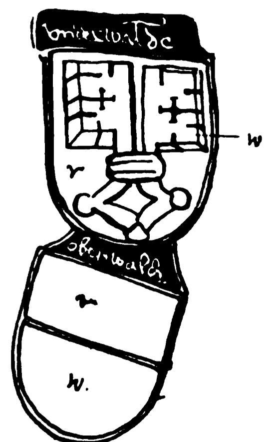


Fig. 19. Wappen von Ob- und Nidwalden (Scheibe von ca. 1515 im Rhätischen Museum in Chur).



Wir müssen noch von den heraldischen Zierstücken, den Schildhaltern und den Ehrenzeichen der Panner, sowie von der Standeslivree sprechen.

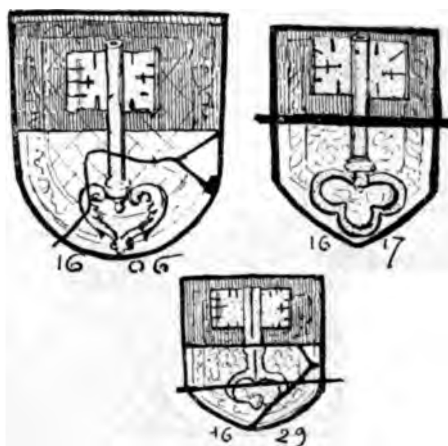


Fig. 20. Die spätere Form des gemeinsamen Landeswappens.
1. Scheibe im Rathaus zu Luzern 1606.
2. Scheibe in der Kapelle Flüeli 1617.
3. Scheibe in der Kirche zu Mellingen 1629.

Da darf man billig der Verwunderung Ausdruck geben, dass das alte sprichwörtliche Symbol unseres Landes, die „Unterwaldner Kuh" nur dichterische, niemals als Schildhalter bildliche Verwendung gefunden hat [2]. Der odiöse Bei-

[1] l. c. I S. 27.

[2] Schon die „Ku Blümle" in dem vom Melchior Russ überlieferten Sempacherlied (Liliencron I, 119—121. Liebenau 187) darf auf Unterwalden bezogen werden. Im grossen Halbsuterschen Liede heisst sie „Kuo Brüni". — Bullinger bezeichnet anlässlich der Schlacht von Grandson das Harsthorn der Unterwaldner, als Pendant zum Uristier, mit dem Namen der Kuh von Unterwalden. — Adolphe Gautier „Les Armoiries et les Couleurs de la Confédération et des cantons Suisses" (1879 Genève et Bâle) bringt eine angebliche Überlieferung, wornach das primitive Wappen Unterwaldens vor der Schlüsselverleihung des Papstes, den er als Gregor IV oder Gregor VI bezeichnet, ein Kalb gewesen sein soll, dasjenige Uris der Stier und das von Schwyz die Kuh. Ich konnte seine ungenannte Quelle nicht ausfindig machen.



Fig. 21. Rest einer spätgotischen Portalbekrönung Kirche zu Stans.

geschmack, den dieses Symbol durch die Spottlieder der Österreicher in den Kriegen des XV. Jahrhunderts erhalten hatte, mag daran die Schuld tragen. Ein so allgemein verwendeter Schildhalter, wie es etwa der wilde Mann des Luzernerwappens oder der Zürcherleu ist, drang bei uns nie durch. Auf der Scheibe von 1500 im hist. Museum Stans sind es Engel, die das Wappen halten, auf der undatierten, annähernd gleichzeitigen Scheibe unserer Tafel II, zwei nackte Wildleute[1]. — Auf Etterlins hübschem Titelblatt vom Jahre 1507 figuriert als Schildhalter ein Greif (Fig. 18) und zwei dieser Fabelwesen erscheinen in gleicher Eigenschaft noch 1641 neben dem Nidwaldner Wappen am Kirchenportal in Stans. Diese verdrängt aber sowohl in Nidwalden als in Obwalden ein Löwenpaar. Wir finden es schon um die Wende des XV./XVI. Jahrhunderts auf einer von der alten Kirche von Stans stammenden spätgotischen Skulptur, 1572 am alten Zifferblatt des Kirchturms von Stans, zu Anfang des XVII. Jahrhunderts auf dem Staatsschwerte Obwaldens, ca. 50 Jahre später auf einem Nidwaldner Staatssiegel (Taf. I, Nr. 5), 1670 am Pulverturm in Stans und 1713 am Rathaus und an der obrigkeitlichen Metzg daselbst, 1747 am Rathaus in Sarnen und so unzählige Male bis heute. — Auf Scheiben aber wird sowohl der gemeinsame, als der eine und andere Teilschild seit dem XVII. Jahrhundert fast immer von den Landespatronen, S. Peter und Bruder Klaus, gehalten. – Zuweilen ruht der Schild auch auf der Brust des Reichsadlers, z. B. auf den Obwaldner Groschen von 1731 (?)[2] und auf den Nidwaldner Grenzkarten gegen das Territorium von Engelberg aus den Jahren 1640 und 1688, besonders häufig auch auf den Wasserzeichen der um die Wende des XVI./XVII. Jahrhunderts von Landammann Nikolaus Riser begründeten Papierfabrik Rotzloch.



Fig. 22. Portalbekrönung der Kirche zu Stans 1641.

[1] Die Wildleute sind heute noch eine ständige Figur unserer Älperkilwenen und spuken in unseren Alpsagen unter dem Namen Heidenleute heute noch so lebendig, dass Felix Fabers vielkommentierter Bericht von den Heiden welche noch zu Menschengedenken, in Unterwalden gelebt haben sollen, wahrscheinlich auf diesem Wege zu erklären ist. Vgl. Fabri descriptio Sveviae (Quellen z. Schw. Gesch. VI S. 125.)

[2] L. Corraggioni, Münzgesch. d. Schweiz Taf. XIX Fig. 13.



Fig. 23. Eckstück nach dem Diplom des deutschen Königs Maximilian vom 28. September 1487 (Staatsarchiv Nidwalden) Originalgrösse.

Am 28. September 1487 verlieh der römische König Maximilian dem Ammann, Rat, auch gemeinen Landleuten ob und nid dem Kernwald auf ihre Bitten das Recht, „in ir sundern paner zu füren eyn crucifix Cristy des herren, ouch Maria und Johannis von gemäl wisfarw“, wie es in den Diplomen gemalt steht[1]. In dem der Tradition nach in den italienischen Feldzügen verwendeten, stilistisch in die Wende des XV./XVI. Jahrhunderts weisenden Panner Fig. 9, machte Nidwalden von diesem Privileg Gebrauch; die Gewänder der Figuren sind dem Wortlaut und Vorbild des Diploms genau entsprechend weiss, die nackten Teile natürlich, Kreuz und Nimben dagegen golden. Seit den Juliuspannern erscheint das Freiviertel buntfarbig[2], und auf dem Obwaldner Exemplar sogar durch die Leidenssymbole, Geisselsäule, Hahn, Würfel, Schwamm und Lanze, bereichert (Taf. IV 2). Die Diplome erwähnen zwar diese Bestätigung und Vermehrung mit keinem Worte, dagegen gewährt das Privileg Schinners vom 20. Dezember 1512 den Obwaldnern das Recht, in Pannern und Fahnen das Bild des Fürstapostels Petrus mit dem Doppelschlüssel in der Hand (in eorum banderiis et vexillis imaginem sive figuram sancti Petri principis apostolorum clavem bitipitem albi colorem manu tenentis) zu führen[3]. — Dieser Beschreibung entsprechend steht S. Peter inmitten des roten Oberfeldes des Juliuspanners zu Sarnen (Fig. 24); später aber scheint Obwalden von diesem Privileg nie mehr Gebrauch gemacht zu haben[4].

Eine ständige Devise führte nur Obwalden seit ca. 1727 auf seinen Münzen: Dilexit dominus decorem justitiæ[5]. —

Die Standeslivrée war im Anfang des XVI. Jahrhunderts ein Mi-parti, rechts weiss, links rot; so sind die Obwaldner Amtsleute auf der um 1522 gemalten Legende des Sakramentswaldes dargestellt[6]. Der Landweibel trug schon seit dem XVII. Jahrhundert in beiden Unterwalden den weiss-roten Mantel, die

[1] Gleichlautende Urkunden im St.-A. Obwalden und St.-A. Nidwalden.

[2] Vgl. oben Fig. 1 und Taf. IV 2 und Mitt. d. Antiq. Gesellsch. II, Fig. (Abb. d. verlornen Fahne von 1656 aus dem Arch.-Register).

[3] St.-A. Obw. abgedr. Gfd. XXVII, 361.

[4] Der Froschauersche Holzschnitt von ca. 1513 gibt dem Freiviertel Unterwaldens nebst der Kreuzigung noch die Himmelskönigin. Es beruht dies offenbar auf einer Verwechslung mit dem Panner von Schwyz, wo die Madonna, wie hier S. Petrus, gross im Mittelfeld erscheint.

[5] Vgl. bei Coraggioni Taf. XIX, 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16. Auf den Bruderklausendukaten kommt dagegen der Spruch aus Job 42 vor: „Et servus meus orabit pro vobis“. L. c.

[6] Siehe meine Kunst- und Arch.-Denkmäler Unterwaldens Fig. 166, S. 325.



Fig. 24. Juliuspanner von Obwalden.

Unterscheidung Obwaldens durch einen ganz weissen, und Nidwaldens durch einen ganz roten Kragen scheint dagegen spätern Ursprungs zu sein und erst dem XIX. Jahrhundert anzugehören; auf den ältern Bildern findet man keine Spur davon[1]. Das zweifarbige Läuferkostüm von Nidwalden mit ganz rotem Kragen zeigt ein Gemälde im Stanser Rathaus vom Jahre 1650[2] und in einer ähnlichen Amtstracht erscheint in der ersten Hälfte des XVIII. Jahrhunderts auch der Nidwaldner „Helmiblaser", der Träger des Harsthorns[3]; später hat derselbe dann diesen bunten, langschössigen Rock mit zerschlitzter Tellentracht vertauscht. Der Henker von Nidwalden trug bei Amtshandlungen einen rotweissen Mantel mit einem breiten Kragen in gewechselten Farben[4]. Die Militärkokarden des gemeinsamen Auszuges werden schon anlässlich der Panner-

[1] Totentanz im Beinhause zu Emmetten (Fig. 25, D.), vgl. m. Kunst- u. Arch.-Denkm. Unterw. Taf. II zu Seite 97; — Porträt des Landweibel Josef Bucher von Kerns (mit rotem Kragen) unter den Reinhardschen Trachtenbildern im Histor. Museum zu Bern (Ende des XVIII. Jahrh.); — Obwaldner Landweibel 1809 auf einem Ölbild, darstellend Br. Klaus und die ungerechten Richter, im Besitz von Herrn Landammann Adalb. Wirz in Sarnen.

[2] Ein neuerer Originalfrack im Histor. Museum Nidwalden.

[3] Votivbild von M. Rickenbach in meinem Besitz.

[4] Originalmantel im Histor. Museum Nidwalden.



Fig. 25. Unterwaldner Amtstrachten:
A. Obwaldner Amtsdiener ca. 1522,
B. Nidwaldner Standesläufer 1650,
C. Nidwaldner Helmiblaser XVIII. Jahrh.
D. Nidwaldner Landweibel ca. 1710.

feierlichkeit von 1766 für Obwalden als rot-weiss quergeteilt beschrieben[1], und auf Uniformbildern von 1792 so abgebildet, während gleichzeitig die Nidwaldner Kokarde einen äussern weissen und einen innern roten Kreis mit weissem Zentrum zeigt[2].



Dies ist die Geschichte des Unterwaldner Wappens und seiner Standesfarbe bis zum Untergang der alten Eidgenossenschaft. Im Jahre 1798 wurden die Embleme der alten Souveränität, sowohl in Ob- und Nidwalden, von der Zentralregierung abgeführt[3] und in Nidwalden suchte der revolutionäre Fanatismus das Unglück des 9. September an den Abzeichen des alten Regimentes zu rächen. Zeugnis

[1] Im Landbuch, dem die Abbildung der Obwaldner Fahnen Fig. 11 und 13 entnommen, in Privatbesitz.

[2] Porträt des „Franz Joseph Risi, ein Ober-Wälder, war 1792 als Zuzüger in Basel." Kolorierter Stich R. K.ft (Histor. Museum Stans); „Anton Bucher von Unterwalden ob dem Wald" und „Joseph Alois Schmitter von Underwalden nieder dem Wald" auf einer bei gleichem Anlass entstandenen Serie von Uniformbildern von Feyerabend im Histor. Museum zu Bern.

[3] Vgl. meine Mitt. über die vom Unterstatthalter von Sarnen am 20. Mai 1799 an die Verwaltungskammer des Kantons Waldstätten nach Zug gesandten Wertsachen im Anz. für schw. Altertumskunde 1888, S. 18. Darunter werden aufgeführt: das silberne Lands-Sanitäts- und 2 Kanzleysiegel, ein gar altes kupfernes Landessiegel und ein kleines messingnes Kanzleysiegel. Unterm 24. März 1804 berichtet das Ratsprot. Obw. I, 314, dass der Liquidator des Helvet. Stempels anzeige, dass sich in dem ehemaligen Schatzamt zu Bern 4 Siegel befänden, welche unserm Stande angehören und dass der Rat beschlossen habe, solche beförderlich durch die Post kommen zu lassen.

Die Panner Obwaldens sind, mit Ausnahme des Juliuspanners, in dieser Zeit verloren gegangen. — Die Nidwaldner Panner wurden beim Überfall durch General Schauenburg weggenommen und am 6. Okt. 1798 dem Direktorium übergeben (Strickler, Aktensamml. III, Nr. 83 b). Acht dieser Panner und Fahnen wurden den 1. April 1802 dem Oberrichter Zelger zu Handen der Munizipalität Stans zurückgestellt und folgendermaßen beschrieben: 1. das päpstliche Panner (Fig. 4); 2. das kleine Panner mit einfachem Schlüssel (Fig. 5); 3. das Landzeichen, 2½ Fuss hoch, breit bis an den Zopf 6 Schu, 4 Zoll (Fig. 7); 4. das Feldzeichen von weiss und rotem Doppeltafet (Fig. 17); 5. vermuthl. das Panner, mit welchem Ammann Bartolom. Zniderst, Pannerherr, seine Wunden anno 1422 in der Schlacht zu Bellentz verband (vgl. oben S. 11 Anm. 2); 6. Panner von doppeltem Boloner Taffet (Fig. 9); 7. Panner von doppeltem Taffet (? Fahne von 1755?) vgl. oben Fig. 10 E. Vom Juliuspanner war der Schlüssel und das Freiquartier weggetrennt. — Das schöne Panner des Landammann Waser (Taf. III) wurde um die gleiche Zeit in Rotenburg, Kt. Luzern, bei Leuten, die es von französischen Soldaten gekauft hatten, entdeckt und um die Summe von 14 Louisd'or zurückerworben. (Akten im

davon ist heute noch manch sorgfältig abgemeisselter Doppelschlüssel an öffentlichen Gebäuden[1].

Die Mediation brachte nicht nur die alten Fahnen, Siegel und Insignien ins Land zurück[2], sondern auch den Gebrauch der alten Wappen. Obwalden griff auf seinen ursprünglichen rot-weissen Schild zurück[3] und Nidwalden bediente sich wieder des weissen Doppelschlüssels im roten Felde. Auch die erwähnte Kombination der beiden Teilwappen wurde als Gesamtwappen wieder verwendet.

Erst der Fünfzehnerbund, der für die territoriale Gestaltung unseres Landes so verhängnisvoll geworden, hat eine Änderung herbeigeführt, den einfachen Schlüssel endgültig ins Obwaldner Wappen gebracht und dem gemeinsamen Landeswappen eine ganz neue, die bis heute übliche Gestalt, gegeben.

Nidwalden hat sich damals bekanntlich in unglaublich bornierter Verkennung der Lage geweigert, den auf der Zürcher Tagsatzung ausgearbeiteten Verfassungsentwurf anzunehmen. Es stand schliesslich ganz allein in der Opposition und da die fremden Mächte auf eine endgültige Gestaltung der schweizerischen Bundesverhältnisse drangen, die sich seit anderthalb Jahren nicht zum geringsten Teile durch die Haltung Nidwaldens verzögert hatte, so fasste die Tagsatzung am 17./18. Juli 1815 den Beschluss: „Der Cantonstheil Ob dem Wald wird unter dem Namen Unterwalden als der dritte Ur-Canton mit Sitz und Stimme in der Tagsatzung anerkannt." Gleichzeitig vereinigte sie mit demselben die bundestreue Gemeinde Engelberg, die seit 1803 entsprechend ihrer natürlichen Lage einen Bestandteil Nidwaldens gebildet hatte.

In das neue, von Aberli gestochene erste eidgenössische Bundessiegel, das die Kantonswappen im Kranze um das Schweizerkreuz gruppiert, setzte nun Obwalden seinen alten rot-weissen Schild[4].

Als dann in Nidwalden die Verhältnisse zur wilden Anarchie geworden waren, als infolgedessen die Stimmung umschlug und die vernünftigen Elemente die Oberhand gewannen und als dann anderthalb Monate später Nidwalden um Wiederaufnahme in den Bund der Eidgenossen bat und dieselbe am 29. August erhielt, da verlangte Nidwalden nicht nur die Rückgabe Engelbergs, sondern auch die Repräsentanz auf dem Bundessiegel. — Anfänglich protestierte zwar die Nidwaldner Regierung nicht gegen die ins Bundessiegel aufgenommene Wappenform an sich, sie erhob nur die völlig unbegründete Kritik, „dass die

---

St.-A. Nidw.) Unwiederbringlich verloren gegangen waren von den 1741 noch vorhandenen Fahnen das Panner aus den Burgunderkriegen (Fig. 8) und die in den Mitt. der Antiq. Gesellschaft II. nach dem Mskpt. von 1741 abgebildete Feldfahne von 1656.

[1] Z. B. am Salzmagazin (heute Histor. Museum) in Stans und an der Obgasskapelle bei Buochs.

[2] Vgl. oben Anm. 3 S. 25. Am 26. Prairial des Jahres 11 (15. Juni 1803) verdankt der französische Gesandte die Mitteilung, dass Nidwalden wieder die alten Siegel angenommen habe.

[3] Obwaldner Fünfbätzner, Batzen und Halbbatzen von 1812 mit dem oben roten, unten weissen Schild und der alten Devise.

[4] Schon am 8. Juli 1815 hatte der Rat von Obwalden, anlässlich des Rapportes über die Tagsatzungsverhandlungen, beschlossen: „In Betreff des auf das neue gemeineidg. Sigill anzubringenden Wapens unseres Kantons soll einzig der Schild Weiss und Roth ohne Schlüssel angebracht werden". St.-Prot. Obw. III, 854. — Das Siegel mit diesem Schild hängt an der Bundesurkunde von 1815 (Schw. Bundesarchiv in Bern).

Standesfarb darin verkehrt angedeutet; die in dem obern Theil angedeute rothe Farbe solle unten und die weisse oben zu stehen kommen, weil Weiss-Roth Unterwalden zukommt und nicht Roth und Weiss, wie Solothurn [1]. Bald aber stellte man die bestimmte Forderung um Aufnahme des Doppelschlüssels, damit das „Wappen wieder jene Form erhalte, die es in frühern Zeiten hatte" [2].

Obwalden setzte dem berechtigten Begehren unbegreiflichen Widerstand entgegen. In einer Denkschrift vom 16. Juni 1816 setzte es weitläufig und einseitig auseinander, dass der Doppelschlüssel das Auszeichnende von Nidwalden sei, dass dagegen der rot-weisse Schild schon in den ältesten Zeiten das ganze Land repräsentiert habe [3].

Aber Nidwalden ergab sich in diesem Punkte nicht —, und die eidgenössischen Schiedsrichter, denen die verschiedenen Streithändel zwischen den beiden Kantonsteilen unterstellt worden, Statthalter Sidler von Zug, Jean de Montenach von Freiburg, Landammann Müller-Friedberg von St. Gallen und Joh. Jak. Hirzel von Zürich schlugen nun eine Vereinigung, nicht eine Verschmelzung der beiden Wappen vor. Obwalden griff hierauf, damit es neben dem prunkvollen Doppelschlüssel „etwas Anstands bringe" [4], auch auf seinen einfachen Schlüssel zurück,

---

[1] An Obwalden 11. Sept. 1815. Korresp.-Prot. Nidw. III, 107.

[2] An das eidg. Vorort Zürich 9. Okt. und 4. Dez. 1815 l. c. III, 124 u. 146. Der heraldische Gewährsmann Nidwaldens war stärker im Behaupten als im Wissen; so wenn er schreibt: „Von jeher wähete der zweyfache Schlüssel in den gefarbten Fähnen, auch wenn wir gemeinschaftlich auszogen"! Für seine Behauptung, dass die weisse Farbe im Oberfeld des geteilten Schildes stehen solle, war wohl das oben S. 14, Anm. 1 erwähnte Manuskript des Statthalter Lussi, das jene verkehrten Tinkturen hat, seine Quelle oder Businger, der auch das gemeinsame Landeswappen in dieser falschen Form beschreibt (vgl. oben S. 21). Offizielle Quellen zur Stütze seiner Behauptung konnte er jedenfalls keine anführen, wenn nicht ein kleines, seit 1775 gebrauchtes Obwaldner Kanzleisiegel, das ebenfalls fälschlich die untere Schildhälfte durch senkrechte Schraffuren als rot charakterisiert.

[3] Die Denkschrift, die sich auch durch eine von wenig Sachkenntnis getrübte Einseitigkeit auszeichnet, verschweigt — offenbar gegen besseres Wissen —, dass die von Nidwalden geforderte Wappenform seit dem XVII. Jahrhundert allgemein gebräuchlich gewesen war.

[4] Schon viel früher, als Nidwalden noch nicht vom Bunde formell ausgeschlossen, aber gegen die Tagsatzung renitent war und ein Siegel für den nahenden Bundesabschluss gestochen werden musste, hatte der Obwaldner Gesandte, Landammann Ignaz Stockmann, den 5. Juli 1815 der Regierung geschrieben: „das Schildlein für unsers Kantons Wappen" sei darin noch leer „in der Ungewissheit was darauf solle gesetzt werden". Er ersucht um beförderlichen Entscheid, „ob dieser Schild einzig weiss und roth, oder nebst demme noch den einfachen Schlüssel enthalten solle; letzteres wurde etwas Anstands bringen". Die Regierung Obwaldens hatte sich dann, wie oben Anm. 4, S. 26 gemeldet, für den einfachen weiss-roten Schild entschieden. Jetzt kam Obwalden auf diesen Vorschlag zurück, und am 21. Juli 1816 berichtete der Gesandte, Landammann Nikl. Imfeld, aus Zürich nach Sarnen: „Wir blieben auf unser Erklärung (gegen die kombinierte Wappenform) und sagten aber, das wen sie einen so grossen Werth auf den dopleten Schlüssel setzen, und dan alles bis das abgethan wäre. wir uns doch in vielleicht noch verstendigen könten, das im Waapen der einfache Schlüsel als unser Waapen auf der rechten Seiten angebracht würde, wir auch zugeben wurden, das der doplete auf der linken Seiten zu stehen komen konte". Die Idee dieser neuen Wappenform geht wahrscheinlich auf den Stecher Aberli zurück, denn es existiert von ihm ein angeblicher erster Entwurf des Bundessiegels, der spätestens im Juli 1815 entstanden sein müsste (nach dem 8. Juli, vgl. oben S. 26, Anm. 4) und der diese Form in beistehender Gestalt  zeigt, so dass hier der Doppelschlüssel heraldisch rechts, der einfache Schlüssel links steht. (Siegelsamml. d. eidg. Bundesarchivs.)

den es vorübergehend schon im XVIII Jahrhundert aus dem Siegel ins Wappen aufgenommen hatte.

So bestimmt denn der am 12. August 1816 von der Tagsatzung ratifizierte Vergleich unter § 3:

„Da beyde Cantonstheile auf das gemeinschaftliche Wappen und Feldzeichen gleichen Anspruch haben und man sich über ein einfaches Zeichen nicht vereinigen konnte, so soll der Schild von oben nach unten in zwo gleiche Hälften getheilt und Obwalden auf der rechten Seite mit dem einfachen Schlüssel in rot und weissem Felde, Nidwalden hingegen auf der linken Seite mit dem gedoppelten Schlüssel im roten Felde repräsentiert werden."

Das neue Wappen wurde der Ausdruck der völligen Gleichberechtigung der beiden Kantonshälften, indem gleichzeitig Nidwalden als Halbkanton anerkannt und der wieder aufgegriffene Anspruch Obwaldens, als zwei Drittel des Landes zu gelten, endgültig abgetan wurde[1].



Fig. 26. Die offizielle Form des gemeinsamen Landeswappens seit 1816 (nach dem eidg. Bundessiegel vergrössert).

Die Abzeichen der Ritterorden.

Von Paul Ganz.

I.

Die Abzeichen der zahlreichen Ritterorden und ritterlichen Gesellschaften, ihre Halsketten, Anhänger und Embleme sind meines Wissens noch nie zusammengestellt und erklärt worden. Der Grund liegt in der schwierigen Beschaffung zeitgenössischer Quellen über das intime Leben der Fürstenhöfe und in den ungenügenden Angaben, welche die fahrenden Ritter in ihren Reiseberichten über dieselben gemacht haben. Es soll deshalb versucht werden, durch Vergleich und Zusammenstellung der auf den Kunstdenkmälern abgebildeten Ordensabzeichen eine Identifizierung zu ermöglichen. Die nachfolgende Arbeit darf keinen Anspruch auf Vollständigkeit erheben; sie soll vor allem dazu dienen, die Abzeichen, ihre Abarten und Kombinationen, bekannt zu machen, mit spezieller Berücksichtigung der schweizerischen Denkmäler.

[1] Vgl darüber und über das in diesem Abschnitt Gesagte überhaupt meine Abhandlung über „Die Unruhen in Nidwalden nach dem Sturze der Mediationsverfassung und der Übergang Engelbergs an Obwalden" Jahrbuch f. Schw. Gesch. XXVIII, S. 89 ff.

Das sinkende Rittertum hatte seine internationale Bedeutung verloren und die Fürstenhöfe versuchten durch die Gründung ritterlicher Gesellschaften ihre politische Macht zu stärken, indem sie dem Adel Gelegenheit boten, die Ritterschaft durch einen Hausorden zu erwerben. Die Anlässe zur Erlangung des Ritterschlages vor dem Feinde, auf den Römerzügen der deutschen Kaiser oder bei der Thronbesteigung der Fürsten waren nicht häufig und doch bot die Würde noch in der ersten Hälfte des XV. Jahrhunderts den Vorzug, dass sie z. B. den Träger in die höchste Rangklasse der Räte versetzte und den Edelleuten gleich stellte. So erscheint Hans Rot von Basel seit 1440 nicht mehr unter den Achtburgern, sondern unter den Adeligen und konnte wenige Jahre nach dem Ritterschlage zum Burgermeister erwählt werden. Die Fahrt nach der Ritterschaft wurde deshalb von vielen Interessenten unternommen, welche durch Erlangung der Würde die Tradition wahren oder eine neuerworbene Stellung nach aussen hin befestigen wollten. Der Titel „Herr" kam beim niedern Adel nur den Rittern zu und zeichnete den Träger als Mitglied eines privilegierten Standes aus, wie die sichtbar zu tragenden Embleme der Rittergesellschaften.

Die Erteilung des Ritterschlages am Hofe eines Fürsten und die Aufnahme in dessen Gesellschaft oder Liberey (Livrée) bedingten kein strenges Abhängigkeitsverhältnis, denn derselbe Ritter konnte gleichzeitig verschiedenen Gesellschaften angehören. Aber es lag in der Absicht des Ordensverleihers, das Interesse für seine Person und seine Politik zu erwecken und durch häufige Verleihungen den Kreis seines Einflusses zu erweitern. Wer einem fremden Fürstenhofe seine Aufwartung machte, der musste entsprechend geehrt werden, und der internationale Austausch der Ordensdekorationen hat schon auf den Fahrten nach der Ritterschaft seinen Anfang genommen.

Die ersten Ritterorden waren zur Bekämpfung der Feinde der Christenheit ins Leben gerufen worden, und der Schutz des christlichen Glaubens gehörte zu den Pflichten des Ritters. Auch die weltlichen Orden des XIV. und XV. Jahrhunderts haben die kirchliche Tendenz beibehalten und als Abzeichen gewöhnlich die Figur eines erwählten Schutzpatrons oder das Attribut eines Heiligen an die Ordenskette gehängt. Das Bildnis der Himmelskönigin Maria zeigen der Brandenburgische Schwanenorden und der arragonische Kannenorden, da beide zu Ehren Marias gestiftet wurden, der französische Michaelsorden den h. Michael, die Georgsorden den h. Ritter Georg als Drachentöter, der Orden des h. Geistes die Taube mit der Hostie im Schnabel. In Verbindung mit dem Besuche von Heiligtümern stehen die Ritterorden des h. Grabes, der Katharina von Sinai, des h. Jakob von Campostella; die Abzeichen sind das Kreuz von Jerusalem, Schwert und Rad der h. Katharina, St. Jakobsmuschel und zwei über Kreuz gelegte Pilgerstäbe.

Die Abzeichen wurden als Schmuck in Metall an Ketten getragen oder aus Tuch geschnitten auf das Kleid geheftet. Der Ordensverleiher pflegte dem neuen Mitgliede das Abzeichen umzuhängen, sobald dasselbe durch die Beschwörung der Ordensstatuten formell in die Gesellschaft aufgenommen war. Hans von der





Fig. 27. Kombination der Abzeichen des h. Grabes und des Katharinenordens mit der strahlenden Wolke. Unbekannt.

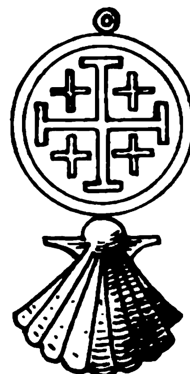


Fig. 28
Abzeichen des h. Grabes von S. Jago di Compostella.

Gruben[1] erzählt von Ludwig von Diesbachs Besuch beim König Alphons V. von Neapel 1447: Der König „lies herr Ludwigen fragen was sin begirde wäre; uf das begert Herr Ludwig des künigs erwürdigen orden; des gewert in der künig und liess ein guldin orden bringen und do der künig den orden im wolt anlegen mit siner hand, do liess im herr Ludwig sagen, dass er noch nit ritter were." Nach Erteilung des Ritterschlages wurde ihm der Orden verliehen, sein Begleiter sollte ein silbernes Ordenszeichen erhalten, aber Hans von der Gruben fiel vor dem König auf die Kniee „und ward bekanntlich vor dem künig und bekannt mich selber, das mir der orden nit zugehört, damit ward ich sin erlassen". Hans von der Gruben, seines Berufes ein Goldschmied war bürgerlicher Herkunft, Ludwig von Diesbach als Sohn des von Kaiser Sigismund mit einem Wappen belohnten Niklaus von Diesbach dem höheren Stande angehörig, der zu „allen ritterlichen Sachen und gescheften" berechtigte[2].

Der Inhaber mehrerer Orden und Rittervereinigungen konnte die Abzeichen zu einem Anhänger verarbeiten lassen, der als Schmuckstück an die Halskette gehängt wurde. Die Mitglieder der Familie Adornes, welche 1428 in Brügge die Jerusalemkirche gegründet und die Fahrt nach dem h. Grabe mehrmals unternommen hatten, führen die Abzeichen des h. Grabes und des Katharinen-Ordens in einer strahlenden Wolke, die auch als selbständiges Zeichen vorkommt. (Heiliggeist Orden) (Fig. 27).

Auf einem Fenster zu St. Lorenz in Nürnberg mit dem Wappen der Tucher sind das Kreuz des h. Grabes und die Muschel von St. Jago zu einem

[1] Archiv des historischen Vereins von Bern 14 p. 121.
[2] Heraldisches Archiv 1891 s. 448.

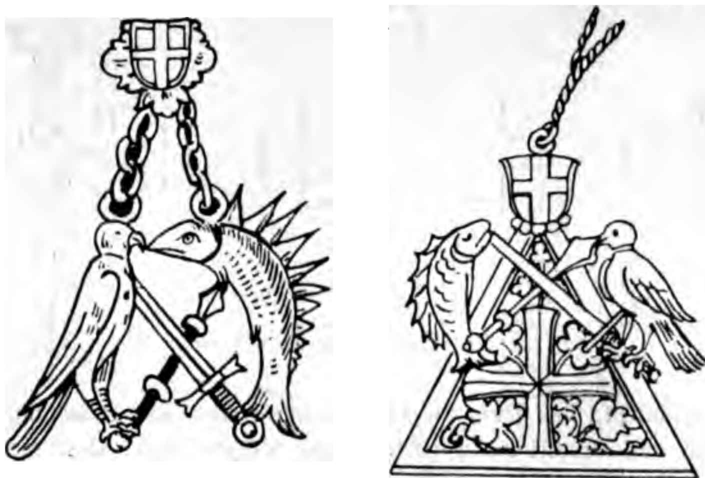


Fig. 29. Anhänger mit den Ordenszeichen der Rittergesellschaften Fisch und Falk, Georgenschild und dem Deutschordenskreuz.

Anhänger verbunden (Fig. 28), auf 2 Scheibenrissen mit dem Wappen des Deutsch-Ordens-Komturs Friedrich von Honburg von 1544 und 1551 das achteckige Deutsch-Ordenskreuz, das Ritterzeichen der Gesellschaft zum Fisch und Falken und der Schild des Georgenbundes (Fig. 29). Lux von Reinach 1561 und Hans Rudolf von Breiten-Landenberg führen das Ritterzeichen vom Fisch und Falken am Georgenschilde, ebenso Sebastian von Hohen-Landenberg. (Glasgemälde aus Dänikon)[1].

Die Ritterwürde des h Grabes genoss durch die grosse Verehrung des Heiligtums und durch die mit der Fahrt verbundenen Gefahren hohes Ansehen. Sie konnte auch ohne grosse Vorbereitungen erlangt werden, wenn einmal das Ziel der Reise erreicht war. Aber die Pilgerfahrt nach dem h. Grabe erforderte grosse Opfer an Geld und Gut, für die Seefahrt, Verpflegung, Zölle und Geleitpässe im heiligen Lande. Dazu kamen die Taxen zur Besichtigung der Heiligtümer, die in einem gedruckten Führer aufgezählt waren und 4 Gulden für den Ritterschlag. Nur die Reichsten im Lande konnten sich darum die Fahrt nach der Ritterschaft gestatten und die grossen Reisen unternehmen.

Am h. Grabe erhielten u. a. die Ritterwürde: Heinrich von Ramstein, (Basel) 1428, der von Sigismund mit einem Wappenbrief belehnte Henmann Offenburg (Basel) 1437, die beiden Rot von Basel, Hans der Vater 1435, Peter der Sohn 1453, auf einer Fahrt im Jahre 1460 Hans Bernhard von Eptingen von Basel, Niklaus von Scharnachtal, Ludwig von Diesbach und Thüring von Büttikon, von Bern. 1486 der Konstanzer Burgermeister Konrad von Grünenberg, 1506 Caspar von Mülinen, Albrecht von Stein, Jakob Roverea von Bern, und der Schultheiss von Freiburg, Peter Falk. Die Zürcher Felix Grebel 1512, Jakob von der Breiten-Landenberg 1588, der Solothurner Johannes Wyss 1612, Oberst Rudolf Pfyffer von Luzern 1619.

[1] Im schweizerischen Landesmuseum.

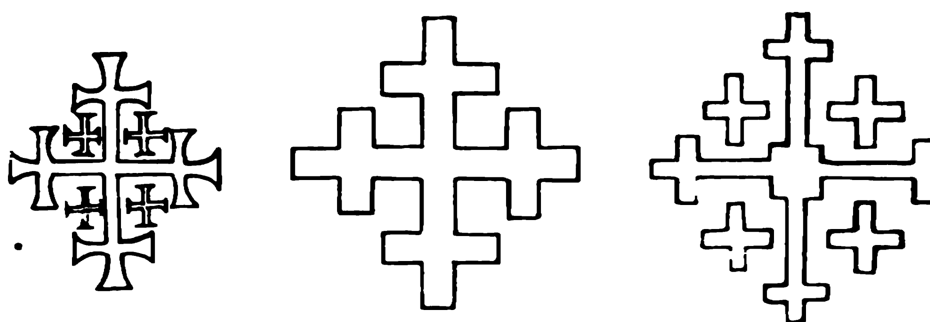


Fig. 30. Ritterkreuz des h. Grabes.

Hans Schürpf, des Rats zu Luzern unternahm die Reise im Jahre 1 Hans Stockar von Schaffhausen 1520. Peter Füssli 1523, aber sie haben Ritterschlag nicht erhalten und Stockar führt auf der Medaille von 1533 das Kreuz des h. Grabes, aber nicht den Titel miles. Von Peter Füssli beric Leu, dass er das Ritterzeichen des h. Grabes nach Hause mitgebracht hät was aber mit der eigenen Reisebeschreibung des Füssli nicht übereinstimm

Das Ritterzeichen ist das Schildbild des Königreichs Jerusalem, das Wappenbuche des Héraut de Gelre c. 1340 die Herzoge von Anjou und König von Cypern als Titularkönige im Schilde führen: Ein gelbes, von 4 kle Kreuzen begleitetes Krückenkreuz im weissen Felde. Die Form des Kre wechselt bei den verschiedenen Darstellungen (Fig. 30): die gelbe Tingie wurde zu Ende des XV. Jahrhunderts in Rot umgewandelt und das vergol Kreuz mit roter Emailfarbe überzogen. Das Zeichen wurde als geschmied Kreuz an der Kette getragen, auf eine Metallunterlage montiert (Fig. 31 a)[2], Elfenbein aufgemalt und mittelst einer Schnur festgebunden (Fig. 31 b)[3] aus Stoff ausgeschnitten und aufgenäht rot auf schwarz (Fig. 31 c)[4].

Für den päpstlichen Orden des h. Grabes, den Alexander VI. durch Statutenänderung im Jahre 1496 aus der h. Grab-Ritterschaft gründete und Rom verlegte, besteht heute noch das rote Jerusalemkreuz. Am heiligen G selbst wurde der Ritterschlag von 1496 an von einem Laienbruder der füsser, der selbst Ritter war, erteilt, dem von Kaiser und Papst die Vollm dazu erteilt worden war.

Über die Erteilung des Ritterschlages und der dabei zu beobachten Zeremonien geben die Berichte der Pilgerfahrten detaillierten Aufschluss. Pilger wurden über Nacht in die Grabeskirche eingeschlossen und erst andern Morgen von den Mohammedanern wieder herausgelassen. Um Mittern versammelten sich die Pilger adeligen Standes vor dem h. Grabe. Ein Mö teilte ihnen die Pflichten der Ritterschaft mit und der älteste anwesende Ri

[1] [illegible]
[2] [illegible]
[3] [illegible]
[4] Original im Kloster Engelberg [illegible]

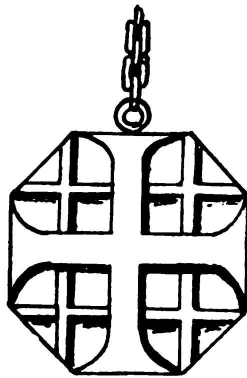


Fig. 31 a

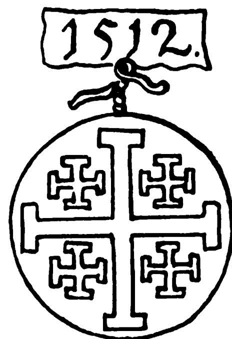


Fig. 31 b

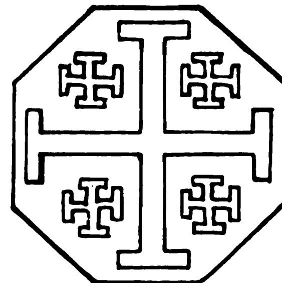


Fig. 31 c

Abzeichen der Ritterorden vom h. Grabe.

befragte die Kandidaten über ihre adelige Herkunft. Als Bernhard von Eptingen[1] dieselbe bejahte, musste er zur Bekräftigung der Wahrheit ein blosses Schwert küssen, unter Anrufung der Dreieinigkeit und St. Georgs. Der Ritter, ein burgundischer Edelmann, liess ihn niederknien und gab ihm drei Schläge mit demselben Schwerte über den Rücken, im Namen Gottes und des Ritters St. Georg. Die Umgürtung des Schwertes, das Anschnallen der goldenen Sporren und die Umarmung beschlossen die Zeremonie.

Hans Rot[2] wurde in der „inren Cappel uff dem heiligen Grab" von Graf Heinrich von Schwarzburg, der als Pilger mitzog, zum Ritter geschlagen. „Und gurt (gürtete) uns her Johans von Swalbach, der comendur von Wissel (Wisselsheim) Sant Johans, ordens die sporen umb und seitend uns allen vor, was der ritterschaft zugehorte und frogten uns dobi, ob wir semlichs tůn woltend. Da antwurt ieclicher: jo."

Fünfzig Jahre später war es notwendig geworden, den Pilgern ernstlich zu verbieten, „das sich keiner liesse Ritter schlahen, er were denn von Edelen Stammen und Rittersgnoss von sinen vier anen her" und „vermöchte so viel an guot, dass er ritterlichen stadt möchte füren[3]". Aber trotz der strengen Ermahnung kamen zahlreiche Missbräuche vor, da die Angaben des Einzelnen nicht nachgeprüft werden konnten und die menschliche Eitelkeit selbst vor dem Grabe Christi der Versuchung nicht zu wiederstehen vermochte. Wurde der Betrug rechtzeitig entdeckt, so mussten die fehlbaren Pilger wieder der Ritterschaft entsetzt werden; ein Beispiel erzählt Fabri in seiner Pilgerreise vom Jahre 1556[4].

Das Ritterkreuz des h. Grabes findet sich häufig auf Denkmälern, gewöhnlich zusammen mit den Abzeichen des Katharinenordens vom Berge Sinai. An Beispielen seien genannt:

Wappenbuch des Ritters Konrad Grünenberg von Konstanz c. 1490.

---

[1] Beiträge zur vaterländischen Geschichte. Basel 1888 p. 55.
[2] Beiträge zur vaterländischen Geschichte. Basel 1882 p. 354.
[3] Fabri. Pilgerreise 1556 p. 39.
[4] Fabri, Pilgerfahrt p. 76.

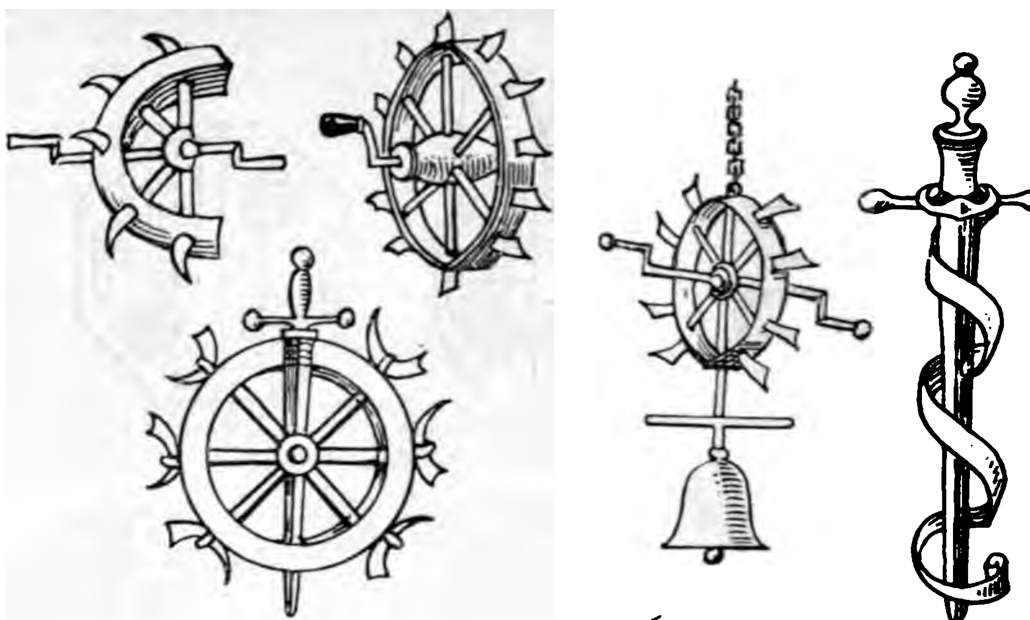


Fig. 32 a, b, c, d, e
Abzeichen des Ordens der h. Katharina vom Sinai.

Wappenscheibe des Ritters Kaspar von Mülinen in Köniz. (Herald. Archiv 1894, p. 196.)

Armoiries de l'avoyer d'Arsent. (Museum von Freiburg. Steinskulptur.)

Steinskulptur mit Wappen von Stein, 1527 (Historisches Museum, Bern).

Totenschild des Abtes Rudolf Gwicht † 1576, Engelberg (Statistik Unterwalden p. 175.)

Glasgemälde des Obersten Rudolf Pfyffer von Luzern. 1619 Kapelle Flüeli (Statistik Unterwalden p. 268).

Orden der h. Katharina vom Sinai. Zur Erlangung des Ordens war der Besuch des Katharinenklosters auf dem Berge Sinai Bedingung; die Mehrzahl

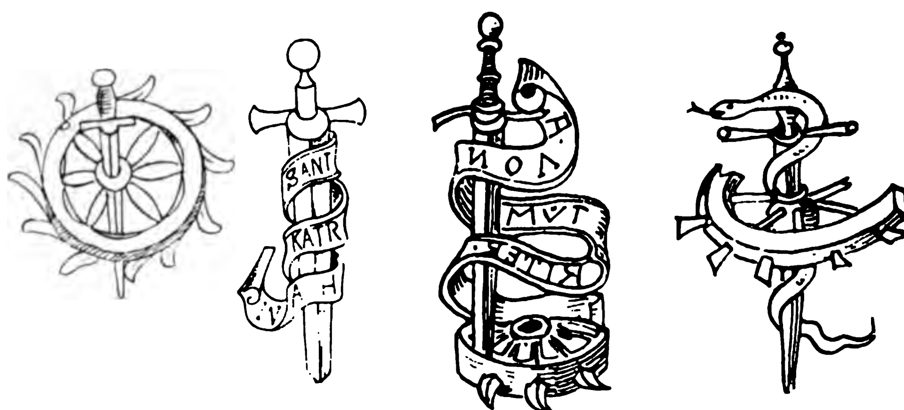


Fig. 33 a, b, c, d
Abzeichen des Ordens der h. Katharina vom Sinai.

der Pilger unterliess aber die Fahrt, die mehrere Monate in Anspruch nahm und mit grossen Gefahren verbunden war. Hans von der Gruben machte die Wallfahrt mit Niklaus und Wilhelm von Diesbach im Jahre 1467 und hat über deren Verlauf einen interessanten Bericht hinterlassen [1]. Die Grabschrift des Schultheissen Niklaus von Diesbach im Berner Münster nennt auch die Ritterschaft der h. Katharina: „miles Sinai".

Der Orden soll zu Ende des XI. Jahrhunderts gegründet worden sein zum Schutze der Pilger, die nach dem Grabe der Heiligen ziehen wollten. Durch die Eroberung der h. Orte zwecklos geworden, löste er sich auf, aber die Besucher des Grabes schmückten sich mit den Abzeichen des Ordens bis in neuere Zeiten. Schwert und Rad, mit denen die Heilige gemartert wurde, sind die Abzeichen des Ordens. Das Rad ist mit Messern besetzt und das Schwert mit einem Spruchbande oder mit dem Schwertgurte umwunden.

Die älteren Abbildungen des Abzeichens geben das ganze Rad mit dem durch die Nabe gestossenen Schwerte, so in der Jerusalemkirche zu Brügge 1428 (Fig. 32 c) im Wappenbuch des Konrad Grünenberg, c. 1490 (Fig. 32 a) in Form eines Anhängers. Auf der Glasscheibe des Kaspar von Mülinen ist das Rad in Verkürzung dargestellt, um dem Spruchbande den nötigen Raum zu schaffen (Fig. 33 c). Auf den Scheiben der Diesbach in Worb, Ligerz und Perolles sind die beiden Abzeichen getrennt, das Schwert mit einem Bande umwunden, das Rad mit Handhaben zum Drehen versehen (Fig. 32 a, b). Als Anhänger erscheint das Rad, verbunden mit der Glocke des St. Antonius Ordens auf einem Glasfenster der Tucher in der Lorenzkirche zu Nürnberg (Fig. 33 d, e); auf einem Scheibenrisse Hans Baldungs mit dem Wappen des Jakob von Bessernhofen dienen Schnüre zur Befestigung an der Halskette [2].

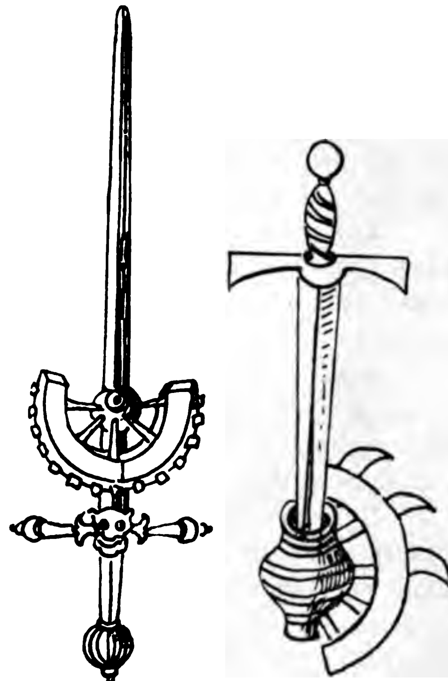


Fig. 34 a, b
Abzeichen des Ordens der h. Katharina vom Sinai.

Die Spruchbänder tragen verschiedene Legenden: „Riter Mût Ru(h)m" (Mülinen, Köniz); „SANT KATHRINA" (Diesbach, Worb); „porte amitié ou rien" (Tucher, Nürnberg).

Die Farbe des Rades und der Griff des Schwertes sind gelb, Messer und Schwertklingen blau oder weiss, die Bandrolle weiss.

In der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts wird das halbe Rad dargestellt; eine Glasscheibe mit dem Wappen von der Breiten-Landenh[illegible]

[1] Archiv des historischen Vereins des Kantons Bern XIV [illegible]
[2] von Tercy, Handzeichnungen Hans Baldungs.

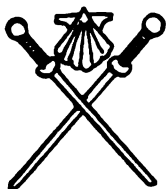


Fig. 35 Pilgerzeichen von St. Jago.

zeigt das Schwert mit der Spitze nach oben und aufgelegtem halbem Rad (Fig. 34 a) und ähnlich ist das Zeichen auf dem Totenschilde des Engelberger Abtes Rudolf. Im XVII. Jahrhundert wird aus dem Spruchband eine Schlange, die sich züngelnd um das Schwert windet (Fig. 33 d). Sie ist wahrscheinlich nur aus Missverständnis entstanden.

Getrennt ist das Ordenszeichen dargestellt: auf den Glasgemälden der Ritter Ludwig, Wilhelm und Niklaus von Diesbach in Worb [1] und der Schlosskapelle in Perolles 1521 [2], auf dem Glasgemälde des Wilhelm von Diesbach in der Kirche von Ligerz, auf Bodenplatten mit dem Wappen des Ritters Melchior Lussi und seiner Gattin Agatha Weingartner 1600, im Winkelriedshause zu Stans [3], im Ex-libris des Niklaus von Praroman 1606. (Heraldisches Archiv 1895 p. 25).

St. Jago di Campostella. Die Pilgerfahrt zum Grabe des Apostels Jakobus wurde durch einen im Jahre 1175 von Papst Alexander III sanktionierten Ritterorden beschützt, der als Abzeichen ein schwertförmiges Kreuz mit lilienartig auslaufenden Armen führt. Das Abzeichen der Pilger besteht aus den Attributen des Heiligen, der nach ihm benannten St. Jakobs Muschel und zwei gekreuzten Pilgerstäben.

Auf einem Bildnisse des Peter Füssli von Zürich erscheint die Muschel neben Kreuz und Rad, auf der Medaille des Hans Stockar über den gekreuzten Stäben (Fig. 35) und am Ritterzeichen eines Tucher an das Jerusalemkreuz angehängt. Wer am Heiligtum zu St. Jago den Ritterschlag erhielt, konnte die Muschel als Ritterzeichen führen. Im allgemeinen galt das Abzeichen nur als Ausweis über den Besuch der Grabstätte St. Jakobs; es findet sich deshalb nicht unter den vielen Ehrenzeichen der Diesbach, obwohl „herr Ludwig zu sant Jacoben ritt in die statt compostell“ [4].

Der brandenburgische Schwanenorden [5] wurde 1440 von dem Kurfürsten Friedrich II als ritterliche und religiöse Gesellschaft gestiftet zu Ehren der Jungfrau Maria. Die Ordenskette besteht aus länglich-rechteckigen Gliedern, die ein rotes Herz einschliessen, der Anhänger aus dem Bilde der Himmelskönigin mit Halbmond und Strahlenglorie und dem von einem Bande umschlungenen Schwan mit der Schrift: ave maria gratia plena. In der Ordenskapelle der Gumpertskirche zu Anspach sind die verschiedenen Formen des Ordens auf dem Altarbilde und auf den Grabsteinen der Ritter zu sehen (Fig. 36). Elisabeth von Brandenburg, die Gemahlin des Grafen Eitel Friedrich IV trägt die Ordenskette als Halsschmuck auf dem Grabmal von 1496 in der Kirche zu Hechingen; aber das einzig erhaltene Abzeichen des Ordens befindet sich heute im Kunstgewerbemuseum zu Berlin und gehörte einst dem Basler

[1] Heraldisches Archiv 1903 Tafel IV.
[2] Meisterwerke der Schweizerischen Glasmalerei Tafel 25.
[3] Mitteilung von Dr. R. Durrer.
[4] Archiv des historischen Vereins von Bern XIV p. 126.
[5] Hänel, Urkunden zur Geschichte des Schwanenordens.



Fig. 36. Brandenburgischer Schwanenorden. Anhänger.

Peter Rot, der im Jahre 1453 die Pilgerfahrt nach Jerusalem als Begleiter des Markgrafen von Brandenburg mitmachte. Er erscheint auf einem Verzeichnis des Ordens von 1464. Die Kette aus Silber befand sich bis 1833 im Basler Kirchenschatze und ging bei der Teilung an Baselland verloren[1].

Ludwig und Niklaus von Diesbach besassen ebenfalls ein Ritterzeichen mit dem Schwan (Fig. 37) verbunden mit dem Abzeichen der österreichischen Zopfgesellschaft. Es ist aber nicht möglich zu entscheiden, ob der Schwan die Zugehörigkeit zum Brandenburgischen Orden oder zum Schwanenorden des Herzogs von Cleve bedeutet. Das Abzeichen des Ordens von Cleve bestand aus einem Schwan an goldener Kette. (Fortsetzung folgt).



Fig. 37. Ordenszeichen des Schwanes und des Zopfes.

Les armoiries du canton de Vaud.

Par Charles Ruchet.

Il serait difficile d'indiquer d'après des documents officiels les causes qui déterminèrent les représentants du peuple vaudois à choisir le *vert et le blanc* comme couleurs du nouveau Canton et à disposer celles-ci de la manière que nous savons. On n'a pu retrouver, en effet, aux Archives cantonales le texte de l'exposé des motifs présenté par le Petit-Conseil à l'appui du projet de décret

[1] C. Burckhardt, Der Kirchenschatz des Basler Münsters Mitt. d. a. Gesellschaft X 17. Ein silber-vergoldetes Haupt der h. Ursula, und eine silberne Kette um den Hals.



Fig. 38

du 16 avril 1803. Quant au rapport de la commission chargée d'examiner ce projet, il fut présenté séance tenante et, selon toute probabilité, verbalement. Nous en sommes donc réduits à consulter les procès-verbaux très sommaires des séances des deux Conseils où nous lisons:

Première séance du Petit-Conseil
du 16 avril 1803
Présidence du citoyen Monod.

«Le Petit-Conseil a proposé pour couleurs du «Canton: *le vert et le blanc,* et pour sceau, un «champ vert-clair et blanc divisé en deux bandes, «deux mains jointes tenant une épée surmontée du «chapeau de Guillaume-Tell; devise: *Pro libertate «et fœdere.*»

Ce projet fut renvoyé à l'examen d'une Commission qui, comme nous le disions plus haut, présenta son rapport séance tenante et conclut au rejet. Le Petit-Conseil s'inspirant sans doute des vues émises au cours de la discussion, fit part à l'Assemblée, toujours dans la même séance, d'un nouveau projet qui fut adopté et dont voici la teneur:

Le Grand Conseil du Canton de Vaud
décrète:

«1° Les couleurs du Canton de Vaud sont le *vert-clair* et le *blanc;*

«2° Le sceau du Canton de Vaud aura pour empreinte, conformément au modèle présenté, «un écusson coupé en deux bandes vert et blanc. Dans le champ, on lira: LIBERTÉ ET «PATRIE, et au-dessus de l'écusson, sur une bandelette flottante, on lira: CANTON DE VAUD.»

Les termes de la langue héraldique n'étaient pas, comme on voit, très familiers à ceux qui présidaient alors aux destinées de notre Canton. Ils devaient même, nos révolutionnaires, regarder avec un certain dédain cette science qui florissait sous l'ancien régime. Il est à remarquer, en outre, que l'introduction d'une devise dans le champ de l'écu est considérée comme une infraction à la régle. Mais les honorables membres de nos Conseils avaient des sujets de préoccupations bien autrement graves, et la besogne qui les attendait ne leur permettait pas sans doute de s'attarder en des discussions qui devaient leur paraître singulièrement futiles. Nous ne les chicanerons donc pas là-dessus, d'autant qu'il y a des précédents. Pour n'en citer qu'un, la république de Gênes portait le mot *Libertas* inscrit dans ses anciennes armes longtemps avant qu'on ait songé à introduire la devise *Liberté et Patrie* dans le champ de l'écu du canton de Vaud.

Mais si nous ne savons rien, officiellement, des origines des armoiries de notre Canton, il nous sera permis de chercher à combler cette lacune. «Les «anciennes armoiries du Pays de Vaud (Patria Vaudi) ou Pagus Valdensis, lisons-«nous dans Verdeil, étaient *trois éminences ou collines de sinople dans un «champ d'argent.* Ces trois collines abaissées et nivelées ont donné la partie

«inférieure de l'écusson actuel du canton de Vaud.» Cette explication ne nous satisfait pas entièrement. Les armoiries du bailliage de Vaud ont été contestées. Nous les voyons, il est vrai, figurer en compagnie des blasons des autres bailliages du duché de Savoie sur un vitrail du XVIe siècle de l'église de Brou près de Bourg en Bresse, dans l'*Histoire de la Royale Maison de Savoye* de Guichenon, et ailleurs encore, mais toujours avec la variante d'*argent à une montagne* (ou à un mont à trois coupeaux) *de sable*. Voici une explication qui a le mérite d'être plus simple et qui nous paraît plus plausible: Le *vert*, comme on sait, était la couleur favorite des partisans du nouvel ordre de choses. En 1789, au lendemain du renvoi de Necker, l'avant-veille de la prise de la Bastille, le peuple de Paris assemblé sous les marronniers du Palais-Royal adoptait, sur la proposition de Camille Desmoulins, «le vert, couleur de l'espérance comme «signe de ralliement». L'orateur, raconte Mignet, attache une «feuille d'arbre «à son chapeau, tout le monde l'imite; les marronniers du Palais sont presque dépouillés de leurs feuilles» ... Cette couleur fut abandonnée plus tard: c'était celle des livrées du comte d'Artois! Mais les patriotes vaudois qui n'avaient pas contre elle les mêmes préventions la reprirent et la portèrent avec ostentation dans plusieurs circonstances, notamment dans ces fameux banquets où l'on chantait le «Ça ira!» et où l'on toastait en l'honneur de la «Grande nation», à telles enseignes qu'elle était devenue une couleur séditieuse sous le Gouvernement de LL. EE. de Berne.

Lorsque l'heure de l'émancipation eut sonné, le vert devint la couleur à la mode. Le citoyen Bergier-Lemaire écrivait dans une lettre à son ami Laharpe en date du 24 janvier 1798: «La proclamation de Ménard et Desportes a produit «tout l'effet que nous en attendions. Arrivée hier à 7 heures, demi-heure après «elle à été connue de toute la ville, et aussitôt la cocarde verte a été placée «sur plusieurs chapeaux couvrant des têtes influentes. Ce matin, le Deux-Cent «en corps s'en est paré et a été imité par la généralité des citoyens.» Et dans le *Journal officiel* du Directoire français en date du 15 pluviôse an VI (3 février 1798), nous lisons:

Lausanne, 26. janvier.

«Hier, à la pointe du jour, le drapeau vert flottait sur la maison où s'assemblent les membres «du Comité de Réunion; on y lisait: *République lémanique*. Le vert était, comme on sait, «la couleur de Guillaume-Tell, Stauffacher et Melchthal; c'est aussi l'emblème de l'espérance «que doit avoir une République qui naît sous les auspices de la Grande nation...»

La première partie de l'explication est pour le moins originale, mais elle montre, comme on l'a très justement remarqué, la préoccupation de F.-C. de la Harpe de rattacher le futur canton du Léman aux prétendues traditions helvétiques.

On se souvient encore des fêtes du Centenaire de l'indépendance vaudoise. Ce fut, le 24 janvier 1898, dans nos villes et dans nos campagnes une véritable débauche de vert, à donner l'illusion du printemps. On reconstitua à cette occasion le drapeau vert tel qu'il flottait, en 1798, aux fenêtres du Cercle des jeunes négociants avec, d'un côté, l'inscription *République lémanique* en lettres blanches, et de l'autre, la devise *Liberté, Egalité*. En 1803, le nouveau canton suisse dut se donner des armoiries à l'exemple des autres Etats confédérés. On garda la



Fig. 39
Sceau du Petit Conseil en 1803

couleur *verte* devenue populaire, mais à la devise qui évoquait avec trop d'insistance le souvenir de l'invasion française, on substitua celle de *Liberté et Patrie.* Pour que ces mots fussent bien en vue, on laissa en *blanc* la partie supérieure de l'écu et ils y furent inscrits d'abord en lettres *noires* et plus tard en lettres d'*or.*

«Il est peu de pays, écrit Adolphe Gautier dans son «ouvrage sur les *Armoiries et couleurs de la Confédération «et des cantons suisses,* il est peu de pays où les couleurs «nationales, *le vert et le blanc,* soient aussi populaires. «Elles ont quelque chose de riant qui s'associe parfaitement «bien avec la splendide nature du canton de Vaud.»

Kleinere Nachrichten.

Die schweizerische Siegelsammlung im Staatsarchiv zu Basel. Mit einigen wenigen Worten sei auch in dieser Zeitschrift auf ein Werk hingewiesen, das geradezu einzig in seiner Art ist und eine Leistung ersten Ranges bedeutet; wir meinen das bei Helbing & Lichtenhahn (vormals Reich-Detloff) zu Ende vorigen Jahres erschienene Repertorium des Staatsarchivs zu Basel (Preis 40 Fr.), einen Band von im Ganzen über 900 Seiten, der in drei Hauptteile zerfällt: 1) die Einleitung, 2) das eigentliche Repertorium, das wiederum aus zwei Unterabteilungen besteht, nämlich *a)* dem städtischen Archiv, und *b)* den verschiedenen Nebenarchiven (dem Lehensarchiv, Adelsarchiv, bischöflichen Archiv, Klosterarchiv, den Zunftarchiven, dem Universitätsarchiv, Notariatsarchiv, u. s. w.) und endlich 3) das Register.

Wir wollen keine eigentliche Besprechung des Buches geben, sondern begnügen uns damit, aus der Einleitung den auf die Siegelsammlung bezüglichen Passus hier wörtlich abzudrucken; gleichzeitig aber möchten wir alle, die sich mit Schweizergeschichte oder verwandten Gebieten beschäftigen, nachdrücklich auf dieses absolut unentbehrliche und, in Anbetracht des grossen Umfanges, nicht zu teure Nachschlagewerk aufmerksam machen.

Herr Staatsarchivar Dr. Rud. Wackernagel schreibt nun auf Seite 48 und 49 der Einleitung über Inhalt, Entstehung und Geschichte der Siegelsammlung folgendes: „Im Jahre 1878 übergab Herr Benedikt Meyer-Kraus dem Staatsarchiv eine umfangreiche Sammlung von Siegelabgüssen als Geschenk. Die Sammlung enthielt die beinahe vollständige Reihe der Siegel der deutschen Könige und Kaiser und reiche Serien von Siegeln der Dynasten- und Adelsgeschlechter, Städte, Korporationen, Bistümer, Stifter und Klöster der Schweiz. Ihr Umfang betrug ca. 2000 Stücke. Im Jahre 1882 wurde diese Sammlung geordnet und aufgestellt unter freiwilliger Hilfeleistung des Herrn Johannes Bernoulli. Auf dem Wege des Tausches mit auswärtigen Sammlungen, sowie

infolge von Schenkungen, insbesondere des Herrn Dr. E. A. Stückelberg, und von Depositen des Basler historischen Museums und der schweizerischen heraldischen Gesellschaft erfuhr die Sammlung im Laufe der Jahre eine sehr starke Vermehrung. 1899 anlässlich der Verlegung in das neue Archivgebäude wurde sie durch Herrn Dr. P. Ganz grossenteils neu geordnet. Bei Weiterführung dieser Ordnung, Einreihung von Zuwachs, u. s. w., haben seitdem die Herren Ernst Weydmann und Emil Major in verdankenswerter Weise freiwillige Hilfe geleistet. Zur Zeit umfasst die Sammlung ca. 12,000 Stücke.

Eine wichtige Ausgestaltung hat die Sammlung im Jahre 1900 erfahren, indem ihr auf Anregung mehrerer schweizerischer Historiker die Funktion einer allgemein schweizerischen sphragistischen Zentralstelle zugewiesen wurde. Es handelt sich hiebei darum, auf dem Wege methodischer Durchforschung der Siegelbestände schweizerischer Archive eine möglichst reiche Sammlung von Siegelnachbildungen zusammenzubringen, und diese in einer Weise zu organisieren, dass sie für historische, speziell genealogische, und für kunsthistorische Arbeiten ein umfassendes Material darbietet. Diese „Schweizerische Siegelsammlung" wird durch die von den Originalsiegeln abgenommenen Matrizen gebildet; deren Zahl beträgt zur Zeit 3516, und es sind in ihr bis jetzt die Archive Aarau, Baden, Basel, Bern, Beromünster, Bremgarten, Chur, Engelberg, St. Gallen, Liestal, Luzern, Mellingen, Neuenburg, Solothurn, Zürich vertreten. Ein Inventar, in dem die Matrizen ihrem Eingange nach verzeichnet werden, und ein alphabetisch geordneter Katalog, dessen Zettel für jede Matrize den Siegler (unter Mitteilung der in der betreffenden Urkunde allfällig noch enthaltenen Angaben von Beiname, Verwandtschaft u. s. w.), das Datum, den Fundort und allfällige Literatur nennen, erleichtern die Benützung der Sammlung."

Contribution à l'Armorial vaudois.

Boisot. D'or à trois tourteaux.

Cachet d'André-Fr. B., pasteur à Coppet (Commugny) en 1793.

L'armorial de Mandrot donne d'or à un tourteau de sable.

Bron. D'argent à la croix treillissée.

Cachet de F. Bron, ministre du St-Evangile, suffragant d'Etoy et St-Prex en 1793 (Archives de Genève, Livre des morts).

Dantun. Trois barres d'or.

Cachet d'Henri-Benjamin D., habitant de Morges, à son testament olographe du 20 mai 1773 (Archives de Genève, Test. en portefeuilles, XLIII).

Giscard. De gueules à trois fasces d'argent, au chef d'or, chargé d'une aigle éployée (de sable).

Cachet d'Etienne-Marc G., bourgeois de Vevey, à son testament du 6 septembre 1750 (Archives de Genève, Test. en portefeuilles, XL).

Réal. D'argent à quatre bandes de gueules, à la rose brochant sur le tout.

Cachet de S. Réal, pasteur suffragant de Bursins en 1788 (Archives de Genève, Livre des morts).

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Herr Ernest Leuenberger in Neuchâtel (Parcs 51) bietet die **Jahrgänge 1895—1898 des Herald. Archivs zum Verkaufe an.** Preis per Jahrgang Fr. 10. —.

Schweizerisches Geschlechterbuch. Die an der Redaktion dieser Publikation beteiligten Kreise, die sämtlich dem Archiv für Heraldik als Gesellschafts- oder Kommissionsmitglieder nahe stehen, sind durch die Art der Besprechung, die das S. G. B. durch Herrn T. in der letzten Nummer des Archivs fand, befremdet. Bedenkt man den Charakter unserer Publikation als ersten Versuch und Sammelwerk, so ergibt sich ohne weiteres, dass die Redaktion für die vielen hundert Tat- und Zeitangaben der verschiedensten Einsender, welche der erste Jahrgang enthält, nicht in jedem Detail verantwortlich sein kann, dass es vielmehr die Aufgabe der Redaktion sein muss, soweit möglich nachzuprüfen und die etwa stehen gebliebenen Errata mit Hilfe unseres ausgedehnten Leserkreises für folgende Jahrgänge zu verbessern. Dieselbe Indulgenz muss ja auch das Archiv für Heraldik bezüglich manchem Beitrag beanspruchen.

Unbedingt festgehalten werden muss, dass das Zeitalter des 17. und 18. Jahrhunderts unserer Schweizergeschichte durch die meisten Historiker des 19. Jahrhunderts ungenügend behandelt und ungerecht beurteilt wurde. Der Zusammensturz des ancien régimes, der allenthalben in Europa als Folgeerscheinung der naturrechtlichen Geistesrichtung eintrat, wurde in durchaus ungeschichtlicher Weise für die schweizerischen Verhältnisse aus deren angeblichen besonderen Fäulnis und Zerrüttung abgeleitet. Je mehr man sich heute von den formalpolitischen Vorurteilen befreit und mit der Hauptsache, dem Wirtschaftsleben der Völker, auch vom geschichtlichen Standpunkt befasst, in um so grösserem Masse wächst auch unsere Achtung und unser Interesse für jene bisher vernachlässigte Epoche, die der neuesten Zeit unmittelbar vorausgegangen ist und in der auch das gesamte moderne Kulturleben nicht nur in seinem Keime, sondern schon in einem ganz bedeutenden Teil seiner Entwicklung nachgewiesen werden kann.

Um zur T'schen Rezension zurückzukehren, betonen wir, dass das S. G. B. in den zitierten Fällen p. 103, 149, 272, 398 und 580, wo es unbelegte Legenden auftischen soll, ausdrücklich durch Wort und Satzform darauf hinweist, dass ein urkundlicher Nachweis fehlt und es sich um sog. Familientradition handelt. Wir können dem Rezensenten übrigens in dieser Hinsicht nur dankbar sein; denn seine Kritik hat vielleicht das Gute, dass verschiedenen die Augen aufgehen, wie manche zum teil nicht unwahrscheinliche Familientraditionen heute von Unbefangenen beurteilt werden; dadurch wird es der Redaktion vielleicht da und dort erleichtert, die Einsender zur gänzlichen Weglassung historisch nicht streng erweisbarer Angaben zu bewegen.

Was wir energisch zurückweisen müssen, ist jedoch der gänzlich ungerechtfertigte Appell an die Leser des Archivs dieses im Hinblick auf das S. G. B. zu unterstützen. Das Schweiz. Geschlechterbuch ist kein Konkurrenzunternehmen; es beschränkt sich im wesentlichen auf die noch heute lebenden

altschweizerischen Geschlechter. Dies haben auch alle unsere Subskribenten alsbald erlegt und wir glauben, dass jedem Freund der vaterländischen Geschichte und der Genealogie jetzt und später unser Unternehmen eine Fundgrube für familiengeschichtliche Forschungen sein wird, die er nicht gerne missen möchte. Ein nicht zu unterschätzender Vorteil aber für dieses wissenschaftliche Gebiet ist es, dass durch das S. G. B. das Interesse an der Geschichte unserer noch blühenden Geschlechter wieder neu geweckt worden ist. Dies ist uns durch Zuschriften von allen Seiten und durch zahlreiche lobende Rezensionen unbefangenster Kreise bezeugt worden. Wir zweifeln nicht, dass auch Herr T. uns später Recht geben wird. Die Subskriptionen für den zweiten Jahrgang sind zahlreich eingegangen und erlauben eine Fortsetzung des Unternehmens. Wir möchten deshalb alle Interessenten, deren Familien in den Kreis unserer Publikation fallen und in dem gänzlich ausverkauften ersten Jahrgang noch nicht behandelt sind, ersuchen, uns baldigst ihre Beiträge einzusenden. Artikel, die bis zum 30. Juni eingesandt werden, können noch für den zweiten Jahrgang berücksichtigt werden. *Die Redaktionskommission des S. G. B.*

Als neue Mitglieder sind der Gesellschaft beigetreten:

Herr Dr. Hans Hagenbach, Basel.
„ Cand. jur. A. Zesiger, Bern.
„ Karl Geigy-Burckhardt, Basel.
„ Aug. Burckhardt-Heussler, Basel.
„ Dr. Karl Stehlin, Basel.
„ Vincent Kirsch, peintre-verrier, Fribourg.
„ Dr. Hugo de Claparède, Privatdozent, Genf.
„ Arnold van Muyden, Lausanne.

Bücherchronik.

La cour et le règne de Paul Ier. *Comte Fédor Golovkine.* — **Portraits,** souvenirs et anecdotes, avec introduction et notes par S. Bonnet. — **Paris, Plon-Nourrit et Cie, Editeurs.** — Un volume in 8°, avec cinq portraits.

Ce sont les évènements et les personnages de l'époque napoléonienne que visent essentiellement les Mémoires du comte Golovkine. L'intérêt que présente ce volume est d'ordre historique et quelque peu littéraire, cependant l'auteur de la préface et des notes, M. S. Bonnet, a abordé maintes fois des questions généalogiques, et c'est à ce titre et plus particulièrement parce qu'un Golovkine possédait une seigneurie dans le Pays de Vaud, que nous nous en occupons. La famille russe Golovkine, éteinte aujourdhui, a eu une histoire curieuse. Le fondateur de la branche comtale, Gabriel, fut le premier auquel cette dignité a été conférée en Russie (1709) simultanément avec le titre de comte du Saint Empire Romain, dont il jouissait depuis 1707. En tant que Chancelier de Pierre le Grand, et à cause du rôle qu'il joua pendant ce règne mouvementé, il a sa place

marquée dans l'histoire de son pays. Parmi ses fils, le comte Michel, vicechancelier d'Ivan III (IV) dut partager les malheurs de l'empereur-enfant. Relégué en Sibérie par l'impératrice Elisabeth il y finit ses jours. Son frère, le comte Alexandre, habile diplomate, occupa successivement le poste d'ambassadeur de Russie à Berlin (1711—1727), Paris (1727—1731) et La Haye (1731—1760). Sa femme, la comtesse Catherine de Dohna, petite fille du comte Frédéric de Dohna, gouverneur d'Orange et baron de Prangins et de Coppet, descendait par sa grand'mère, Espérance du Puy de Montbrun, d'une famille huguenote. Elle était une zélée protestante et convertit son mari à la foi réformée; de ce chef il devint le fondateur de la branche dite etrangère des Golovkine. Ses enfants ne retournèrent point en Russie et s'allièrent à des familles soit allemandes, soit hollandaises. Le nom de deux d'entre eux a acquis une certaine notoriété: *Gabriel-Marie-Ernst,* lieutenant-général au service de Hollande, ci-devant colonel de la garde suisse au service de la France, sous le nom de marquis de Ferrasières, plus tard commandant de la province Hollande, épousa en 1765 Apollonie, fille du baron Frédéric de Herteing de Marquette, *premier noble* de Hollande, le dernier de sa famille. De ce mariage naquit le comte Théodore (Fédor) Golovkine (1766—1823), auteur des *Mémoires,* cités en tête de cette notice. *Alexandre* épousa Wilhelmine von Mosheim, fille d'un théologien allemand distingué. En 1761 le comte Alexandre prêta serment au gouvernement de LL. EE. pour la seigneurie de Monnaz, située près de Morges, et devint de ce fait sujet bernois. Il avait hérité en 1760 cette seigneurie de sa mère qui l'avait, elle-même acquise en 1754 de noble Albert Steiger. Sa fille Amélie épousa en 1784 un gentilhomme vaudois: Henri de Mestral d'Aruffens. Leur fille unique épousa à son tour Alexandre de Freudenreich, dont le petit-fils est le propriétaire actuel du château de Monnaz. La veuve du comte Alexandre Golovkine devint en 1796 la femme de Jean-Paul-François, duc de Noailles, si terriblement éprouvé par les évènements de la Terreur et émigré en Suisse. Ils habitèrent jusqu'en 1823 la campagne des Uttins près de Rolle, sur les bords du Léman. La table suivante embrasse uniquement la branche etrangère des Golovkine. Elle est empruntée au tableau généalogique qui accompagne le volume et qui s'étend en outre aux ramifications russes de la famille.

Les armoiries des comtes Golovkine, que les lecteurs des *Archives héraldiques* connaissent peut-être déjà par l'Armorial historique du Pays de Vaud par A. de Mandrot, étaient: *écartelé, au 1 et 4 d'azur au dextrochère d'argent, armé et tenant une épée du même posée en pal et mouvant d'un nuage aussi d'argent issant du flanc sénestre, au 2 et 3 de gueules à une demi aigle éployée de sable mouvant du flanc sénestre, sur le tout: d'azur au lion d'or.*

Nous profitons de reproduire ici l'ex-libris du comte Théodore (fig. 40) que l'on retrouve encore souvent en Suisse romande. Les armes des Golovkine y sont augmentées d'un chef de Malte, posées sur une croix et entourées d'un collier de cet ordre. Ces adjonctions pourraient bien dater de l'année 1798, année où l'empereur Paul I[er] se fit proclamer grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Nous lisons dans les Mémoires du comte: «Une pluie de croix de



fig. 40

Malte inonda la capitale. Mes frères, mon cousin et moi étant les seuls Russes qui eussent un droit reconnu à cette croix comme descendants, par les femmes, d'Alphonse Du Puy, frère de Raymond, premier grand-maître, nous eûmes les honneurs d'une cérémonie particulière, où nous fûmes déclarés chevaliers nés de l'ordre de Saint-Jean ».

Outre la table généalogique citée plus haut, la préface du volume en contient quatre autres, nous donnons ici celle qui a trait aux alliances des comtes de Saint-George et des comtes Golovkine avec la famille de Mestral (Table V du volume) et qui intéressera nos lecteurs.

F. D.

Albert de Mestral [1]
Adrienne de Vuillermin (1691)

Isabeau	**Gabriel**	**François-Laurent**	**Charles**	**Henriette**
François-Louis de Watteville	Louise de Pesmes	mort jeune	Suzanne de Chandieu de Cuarnens	Armand comte de Saint-George-Marsey (1724) 1680-1762

Henriette	**Cabrielle-Béate**	**Henri-Albert**	**Laura**
Henri-Isaac de Mestral (1767)	Henri-Auguste comte de Saint-George fils d'Armand-Louis de Saint-George, comte de Marsay 1728-1809	de Mestral d'Aruffens 1) Salomé Tscharner | Marie-Suzanne Henri George de Mestral 2) Amélie comtesse Golovkine (1766-1855) | Amélie Alexandre de Freudenreich	Henri de Crousaz

[1] Communiqué par M. F.-A. Forel, à Morges.

Gabriel Golovkine
chancelier de Pierre le Grand
1660-1734

Alexandre
1689-1760
—Catherine Henriette comtesse de Dohna
1694-1768

Marie
1718-1797
—1739
Paul comte
de Kameke
1711-1769

Ivan
1723-1791
—Cornelia
van Stryen
† 1795

Nathalie
1728-1778
—1748
Bernhard
comte
Schmettau
1724-1802

Pierre
1729-1787
—1768
Frédérique
Henriette
de Kameke
1746-1787
(sa nièce)

Gabriel
1731-1800
—1765
Apollonie Hertaing Marquette
1743-1785

Théodore (Fédor)
10 octobre 1766
5 mai 1823
auteur
des *Mémoires*
—1790
Nathalie
Pétrowna
Ismaïlov
1765-1849

Pierre
1768-1821
—1795
Sophie
Alexandrowna
Démidov
1766-1831

Henriette
née 1774
—1801
marquis
de Bruges

Cabriel
1775-1805
—1802
Aurora Patkul
|
Gabriel
né 1803 † 1803

Alexandre
1732-1781
—Wilhelmine de Mosheim
† 1824
(Depuis 1796 mariée au duc d'Ayen,
duc de Noailles)

George
1762-1846
—1784
Katherine
Lvovna
Narichkine
1762-1820

Amélie
1766-1855
—1784
Henri de Mestral
d'Aruffens

Stückelberg, E. A. Die schweizerischen Heiligen des Mittelalters, mit 87 Textillustrationen und 2 Tafeln. Fritz Amberger. Zürich.

Die häufige Darstellung von Heiligenfiguren in Verbindung mit dem Wappen, — als Schildhalter oder im Siegelbilde — lässt das kurzgefasste und übersichtlich angeordnete Buch auch für den Heraldiker zu einem nützlichen Nachschlagewerk werden. In alphabetischer Namenfolge sind die bekannteren schweizerischen Heiligen mit kurzen historischen Hinweisen, der Literaturangabe und, wenn möglich, mit einer Darstellung zu finden; zur Feststellung unbekannter Figuren dient ein Register nach Tracht, Abzeichen und Attributen, so dass das Buch stets Auskunft zu geben vermag und manchem willkommen sein wird. Die Ausstattung des dünnen Bändchens mit imitiertem Zeugmusterbezug und guten Illustrationen, darunter 22 Siegelabbildungen, wirkt originell und abwechslungsreich. Es ist ebenso schmuck als nützlich. *Pz.*

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Wie wir soeben, noch kurz vor Redaktionsschluss, zu unserem grossen Bedauern erfahren, ist unser korrespondierendes Mitglied, der Chevalier **Godefroy de Crollalanza,** der bekannte und verdiente Herausgeber des „Giornale Araldico", vor kurzem in Bari gestorben. In ihm verliert nicht bloss die genannte Zeitschrift ihren nur schwer zu ersetzenden Leiter, sondern auch die gesamte heraldische und genealogische Wissenschaft einen ihrer hervorragendsten Kenner und Vertreter. Wir hoffen im nächsten Heft unserer Zeitschrift von berufener Feder einen ausführlichen Nachruf auf den Verstorbenen bringen zu können. *L. A. B.*

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

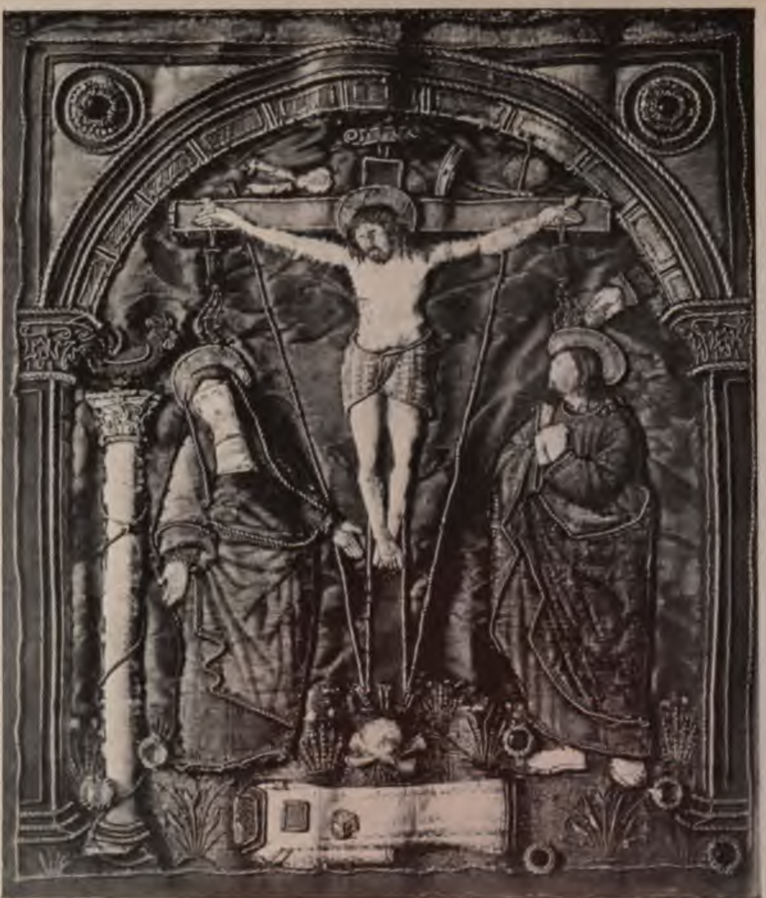


1. Altes gemeinsames Landessiegel. 2. Obwaldner Landessiegel seit ca. 1548. 3. Obwa
Landessiegel XVIII. Jahrh. 4. Ältestes Nidwaldner Landessiegel 1363 (1344?). 5. Nidwa
Landessiegel XVII. Jahrh. 6. Nidwaldner Landessiegel von 1557. 7. Nidwaldner Landes
von 1806.





Eckstück aus dem Panner des Landammanns Johannes Waser 1601. (Rathaus Stans)



Eckstück aus dem Obwaldner Juliuspanner, 1512. (Rathaus Sarnen)



Nidwaldner Panner, dem Lande geschenkt von Landammann und Pannerherr Johannes Waser, 1601.

(Rathaus Stans)

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1905 Jahrgang / Année XIX Heft 2 u. 3.

Les armes des sires de Montagny.

Par Max de Diesbach.

(Avec planche V).

L'origine de beaucoup de familles féodales se perd dans la nuit des temps; tel est le cas des Montagny. Leur juridiction s'étendait non seulement sur Montagny-les-Monts et ses environs, mais encore dans la vallée de l'Aar, sur un vaste territoire dont le château de Belp était le centre [1]. La plupart de leurs possessions étaient des francs-alleus ne dépendant que de l'empire.

Sans vouloir faire une généalogie complète de cette maison, nous dirons seulement quelques mots des principaux seigneurs qui, pendant le cours des siècles, possédèrent la baronnie de Montagny.

Le premier membre de cette famille, mentionné dans les actes, est Ulrich de Belp qui vivait en 1111 et figure, en 1152, avec son fils Rodolphe, dans l'acte de fondation du monastère de Saint-Pierre en Forêt-Noire. Ce Rodolphe de Belp conclut un arrangement dans le château de son frère Conrad de Montagny (1146).

Rodolphe II, fils de Conrad de Montagny fit, entre 1170 et 1181, de nombreuses donations à l'abbaye d'Hauterive. Son fils Aymon I suivit son exemple de 1178 à 1229. Celui-ci eut un fils, Aymon II, qui soutint de longs démêlés avec Pierre II de Savoie. Comme d'autres gentils-hommes du pays romand, il dut se soumettre et reconnaître, en 1254, la suzeraineté du Petit-Charlemagne sur ses seigneuries de Belp, de Lovens et de Lentigny; il lui promit de tenir à sa disposition le château de Montagny et de lui en ouvrir les portes en tout temps. La rancune de Pierre de Savoie persista et son ressentiment s'étendit à Guillaume II qui, le 8 avril 1267, dut rendre hommage à la Savoie pour sa seigneurie de Montagny.

Aymon II avait eu plusieurs enfants qui partagèrent entre eux l'héritage paternel; Guillaume II eut dans son lot la seigneurie de Montagny et Hartmann celle de Belp; celle-ci resta au pouvoir de ses descendants jusqu'en 1383.

[1] Voir, pour l'histoire de cette seigneurie et de ce château dont il reste des ruines imposantes, le *Fribourg artistique*, 1903, p. 13 à 15. Il ne faut pas le confondre avec Montagny-le-Corboz, près d'Yverdon.

Après la mort de Guillaume II survenue vers 1310, la seigne-tagny passa de père en fils à Aymon IV mort vers 1324, à G (1323-1334), à Aymon VI (1337-1358), à Guillaume IV (1371-1375) (1382-1383) qui mourut jeune. Son oncle Théobald, fils d'Aymon VI comme seigneur de Montagny. Théobald avait épousé Marguerite de d'Henri de Quart, seigneur de Brissogne et de Sarre, dans la val. Ce dernier étant mort sans laisser d'héritiers mâles, ses biens firent la couronne de Savoie; mais un arrangement intervint le 24 mars 140. Amédée VIII donna, en fief masculin et féminin, à Théobald de Mo seigneuries de son beau-père, en échange du château, bourg et man Montagny qui furent cédés au comte de Savoie.

La seigneurie de Brissogne appartint pendant cent ans à la Montagny; elle passa successivement à Antoine, à Humbert et à J Montagny qui mourut dans sa jeunesse, vers l'année 1491, sans po sœur Claudine, femme d'Aymon de Genève, seigneur de Lullin et de lui succéda.

Les armes des barons de Montagny présentent toujours un p chef; le plus ancien sceau encore conservé date de 1239; ordinairemen est indiqué par cinq traits verticaux, exceptionnellement par quatre ou s ce qui modifie la manière de blasonner l'armoirie; ce fait est de peu tance, des variations de ce genre se rencontrant fréquemment au mo Mais une plus grande incertitude règne au sujet des émaux de l'écu; contre différemment:

— palé d'argent et de gueules (ou de gueules et d'argent) de si au chef d'argent: Armoiries de la maison de Bubenberg. — Tabl bienfaiteurs d'Hauterive. - Armorial Gremaud, Archiv cant. Fribou

— palé de gueules et d'argent au chef d'or: Armorial Tschudi, Mülinen. — Armorial Grünenberg. Celui-ci indique encore le cimier trompes fleurées de trois roses de gueules, boutonnées d'or (planche

— palé de gueules et d'or, au chef d'argent: Armorial fribourge Mandrot et Dellion. — della Chiesa, Fiori di blasoneria, Turin 16 della Valetta, Armarista delle famiglie nobili della monarchia di Savo dernier armorial donne les armes de Montagny écartelées avec celles d Quart: d'or au château de gueules, maçonné de sable, ouvert du cham lion léopardé (ou ours) de gueules, passant d'une tour à l'autre.

— palé d'azur et d'argent, au chef de gueules: Armorial vaudois de drot, 1re et 2me édition. — Armorial d'Albert et Frédéric de Mülinen, de Mülinen.

— palé d'azur et d'argent, au chef d'argent: Kuenlin, Dictionnair canton de Fribourg, II, 148.

Stumpf a reproduit ces armes dans sa chronique, mais il n'indique les émaux; le cimier est identique à celui donné par Grünenberg. (fig. 41).

A notre avis, les armes des Montagny doivent être blasonnées: palé d'argent et de gueules de six pièces au chef d'argent. Cette opinion est basée sur les sources les plus anciennes que nous ayons rencontrées; ce sont la copie des armoiries peintes dans la maison Bubenberg, à Berne, et le tableau des noms et des armes des bienfaiteurs de l'abbaye d'Hauterive [1]. Les armes du bailliage de Montagny portent aussi le palé d'argent et de gueules et le chef d'argent; leur plus ancienne reproduction est un vitrail du commencement du XVI[e] siècle, du musée cantonal de Fribourg; or les armoiries des bailliages sont souvent celles des anciens seigneurs; il suffit de citer celles de Gruyère, de Vuippens, de Corbières et de Grandson.



fig. 41.

Plusieurs familles féodales, et spécialement celles qui étendaient leur domination non loin des rivages du lac de Neuchâtel, ont des écus palés; ce sont les Grandson, les La Sarra, les Champvent, les Bossonnens, les Estavayer, les Vuippens. Des cas semblables ont été signalés dans d'autres pays. Cette similitude, très intéressante au point de vue héraldique, porte le nom de groupes d'armoiries. Elle est basée tantôt sur l'origine commune des familles, tantôt sur les liens de la vassalité ou de l'amitié [2].

Cette analogie des blasons est un indice à l'appui de l'opinion des anciens généalogistes qui font descendre les sires de Montagny de la famille d'Estavayer.



fig. 42.

[1] Les armoiries peintes dans la maison Bubenberg dataient du XIV[e] siècle; la copie est plus récente; elle est reproduite dans les archives héraldiques 1903 p. 114. Le tableau des bienfaiteurs d'Hauterive a été élaboré entre 1761 et 1782, sous l'abbé de Lenzbourg, probablement d'aprés des données anciennes.

[2] Voir: Dr. Hauptmann. Zehn Mittelrheinische Wappengruppen. Adler, Wien 1900. — v. Mülinen, Varianten des neuenburgischen Wappens. Archives héraldiques suisses 1900, p. 64. — Wappengruppen. Archives héraldiques suisses 1903, p. 92.



fig. 43.

Nous reproduisons ici deux pierres sculptées aux armes des sires de Montagny-les-Monts dont elles ornaient le manoir: après sa destruction elles ont été transportées dans un jardin de Montagny-la-Ville. Ce sont de beaux spécimens de l'art héraldique du XIV[e] siècle. Le chef d'un des écus est chargé à senestre d'une coquille. c'est sans doute une brisure dont nous n'avons pas trouvé trace dans les sceaux. A-t-elle quelque rapport avec la coquille des Grandson ou avec celle des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle? (fig. 42).

L'autre écu est représenté avec tous ses accessoires, le heaume, les lambrequins, le cimier formé de deux trompes ou cors garnis de trois anneaux (fig. 43)[1].

Die Abzeichen der Ritterorden.

Von Paul Ganz.

(Mit Tafel VI u. VII).

II.

Der Orden vom Schwan in Cleve (l'ordre héréditaire du cigne, dit l'ordre souverain de Clève ou du cordon d'or) wurde zum Andenken an Lohengrin, den Schwanritter in Brabant gestiftet. Herzog Johann I. von Cleve, Graf von der Mark (1419—1481) hatte Elisabeth von Brabant, die Tochter des Herzogs Johann von Burgund zur Gemahlin. Er unternahm die Fahrt nach dem h. Grabe, wurde daselbst zum Ritter geschlagen und hat wohl den Orden gegründet. Das Abzeichen, ein weisser Schwan mit goldener Krone um den Hals und angehängter Kette entspricht der legendären Erzählung, denn der Schwan zog das Schiff, auf dem der Retter der Herzogin von Brabant auf der Schelde heranfuhr, an goldener Kette.

[1] Cette notice est en partie tirée d'un article que nous avons publié dans le *Fribourg artistique* (1903, p. 13), ainsi que la fig. n° 42. Le n° 43 est la reproduction d'une photographie faite par M. Georges de Gottrau. Nous lui adressons nos meilleurs remerciments, de même qu'à M. Frédéric Dubois, pour ses excellents renseignements.

Krone und Kette unterscheiden den Anhänger von dem brandenburgischen Schwanenorden. Das Ritterzeichen wurde an dreifacher, goldener Kette um den Hals getragen. Die beiden Abzeichen auf den Diesbachschen Glasgemälden in Worb (Fig. 37) und in der Kapelle von Perolles [1] (Freiburg) beziehen sich auf den Orden von Cleve; Niklaus und Wilhelm von Diesbach werden ihn auf der Jerusalemfahrt erhalten haben.

Die Ritterbruderschaft vom Horne oder Hubertus-Orden verlieh der Herzog von Jülich und Berg. Im Wappenbuche des Ritters Konrad Grünenberg ist die Ordenskette um den Schild gehängt. Gerhard V. von Jülich und Berg stiftete 1445 den Orden zur Erinnerung an einen Sieg über den Grafen Arnold von Egmont, Herzog von Geldern. Durch Erbschaft kamen die Länder Jülich und Berg an Wolfgang Wilhelm von Pfalz-Neuburg und der Orden wurde von Bayern beibehalten. Die Kette besteht aus Hifthörnern mit verschlungenen Tragriemen, der Anhänger aus einem glockenförmigen, emaillierten Medaillon mit der Darstellung des Jägers Hubertus, und dem Hifthorne.

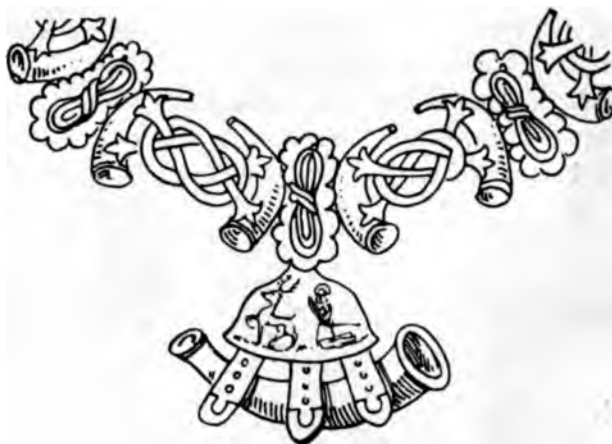


Fig. 44. Hubertusorden (Grünenberg).

Der Ritterorden vom hl. Georg ist kein einzelner Verband, denn der Patron der Ritter musste seinen Namen für eine Reihe von ritterlichen Gesellschaften hergeben. Der Georgsorden in Österreich wurde von Herzog Otto dem Fröhlichen (1300—1339) gestiftet und hielt sein Kapitel in der capella militum templois in Wien.

Konrad Grünenberg besass das Ordensabzeichen (Fig. 45), ein Schildchen mit dem roten Balkenkreuz, an dem die Reiterfigur des hl. Georg hängt, wie er den Drachen tötet. Ein Originalabzeichen, mit farbigem Email verziert, befindet sich an einer Madonnenstatue im Kirchenschatze des S. Ursenmünsters zu Solothurn [2].

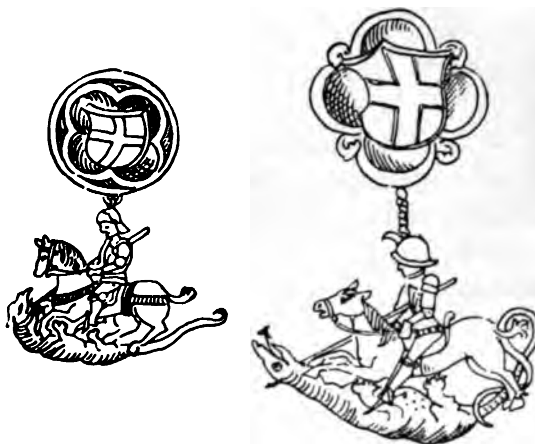


Fig. 45. S. Georgsorden (Grünenberg).

[1] Hafner. Meisterwerke der schweizerischen Glasmalerei. Tafel XXVII.

[2] An die Krone der Maria als Schmuck gestiftet.

Der Orden wurde 1468 zu Millstadt in Kärnten durch Kaiser Friedrich erneuert, 1503 als Ritterbund unter dem Georgenschild von Kaiser Maximi gegen die Türken erweitert.

Im Jahre 1352 verlieh Amadeus IV. von Savoyen vor der Belager von Sitten dem Wilhelm von Balen und 200 Edeln den Ritterorden vom Georg und 1390 wurde ein S. Georgsorden in Burgund gestiftet.

Der Orden mit dem Zopfe weist auf den ritterlichen Minnedi hin, denn Georg von Ehingen berichtet, dass eine schöne Frau dem Her Albrecht III. von Österreich (1365—1395) zu Liebe ihren Zopf abgeschnit und geschenkt habe, und dass ihr zu Ehren die Rittergesellschaft gestiftet wor sei. Auf einem Glasgemälde [1] ist der Herzog knieend dargestellt, das Ord abzeichen, einen mit einer Schnalle verzierten Gürtel als Zopf auf dem Rüc tragend (Fig. 46 b). Der Riemen aus rotem Leder, mit Metallstücken bese wurde im Nacken befestigt und frei herabhängend getragen.

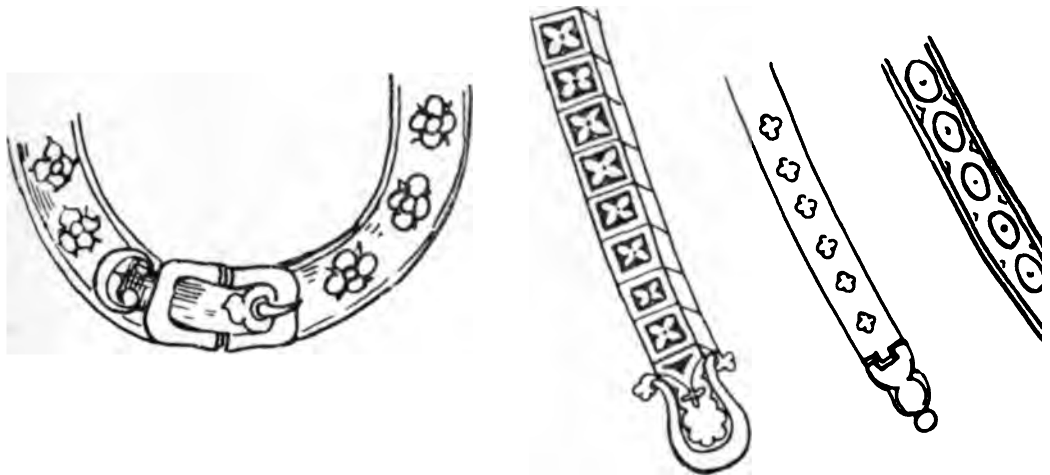


Fig. 46. Orden vom Zopfe.

Die bei Sempach im Heere Herzog Leopolds gefallenen und in Kön felden beigesetzten Ritter haben den Orden wahrscheinlich kurz vor der Schla erhalten, denn auf dem Wandgemälde in der Agneskapelle des Klosters tra alle, ohne Ausnahme, das Abzeichen auf dem Rücken [2]. Das Ordensband Metallrosen und einer Schnalle verziert, welches auf einem Glasgemälde dem Wappen des Niklaus von Diesbach in der Kirche von Worb [3] den Sc umschliesst, halte ich ebenfalls für das Abzeichen der Zopfgesellschaft, obw die Farbe des Gürtels nicht rot, sondern weiss ist.

Den S. Antoniusorden stiftete Herzog Albrecht von Bayern, G von Holland und Seeland im Jahre 1382, als er gegen die Türken zu F zog. In Mons im Hennegau war der Sitz des Ritterordens. Das Abzeichen, Glocke des hl. Antonius und der Krückstab in Form des T wurde an golde

[1] Schulz, Alwin, Deutsches Leben im XIV. u. XV. Jahrhundert II Fig. 549.
[2] Heraldisches Archiv 1900, Tafel VII.
[3] Heraldisches Archiv 1903, Tafel IV.

Kette getragen, oder wie auf dem Bildnis des Franz von Borselen (München, alte Pinakothek) an einer goldenen Schnur. Nicht nur Edelleuten, sondern auch Doktoren wurde der Orden verliehen.

In Nürnberg ist das Ordensabzeichen mehrmals nachzuweisen, auf einem Glasgemälde mit dem Wappen der Tucher in S. Lorenz (Fig. 32 d) und auf einem Gemälde von Hans Holbein d. Ä. (?) mit der Darstellung der Kreuztragung, von 1485, in der Sebalduskirche (Fig. 47 a).

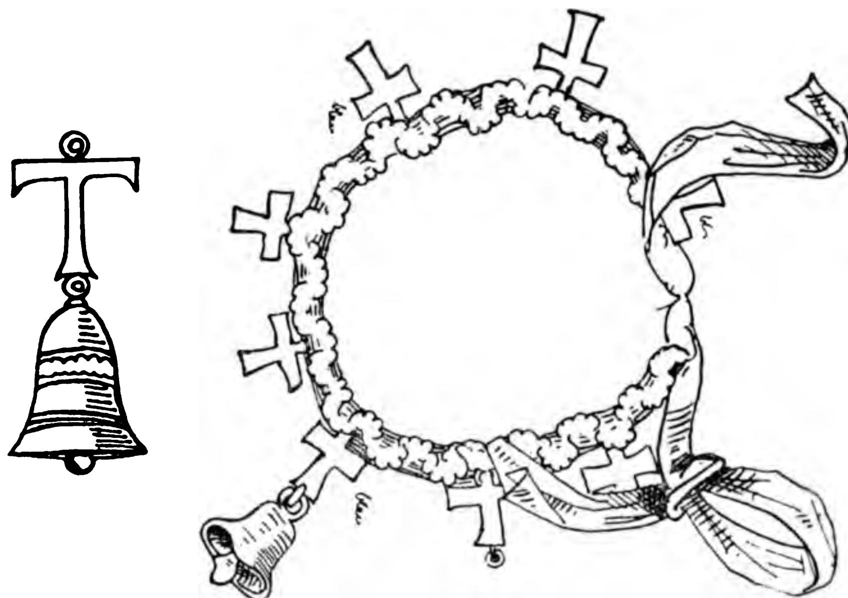


Fig. 47. S. Antoniusorden.

Im Wappenbuch des Konrad Grünenberg sind die Abzeichen, Glocke und T, an eine „Wolkenkette“ gehängt, die gewöhnlich die Taube des hl. Geistes als Anhänger trägt. Die Glocke ist gelb, das Antönier-T blau, die Wolke weiss. Da die Kette des Heiliggeistordens in der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts die T als ständige Anhänger zeigt, so ist eine Vereinigung oder Verbindung der beiden Orden wahrscheinlich.



Fig. 48. Adlerorden.

Der Adlerorden wurde von Herzog Albrecht V. von Österreich dem Schwiegersohne König Sigismunds, zur Bekämpfung der Hußschen Lehre und zur Befestigung des christlichen Glaubens anno 1433 gestiftet. Das Ordenszeichen wurde an einer Schnur um den Hals getragen; es zeigt den einköpfigen, gekrönten Adler mit einem Spruchbande in den Krallen, auf dem die Devise des Ordens steht: „duo (tue) recht und scheu niemand“ und den strafenden Arm Gottes,

der mit flammender Rute aus den Wolken fährt. „Das Zeichen war weiss in Silber geschmelzt. Wer bei einem Sturme oder in drei Feldschlachten ritterlich gestritten, durfte den einen Adlerflügel, wer viermal in solchem Streit gewesen und verwundet worden war, beide Flügel vergoldet tragen"[1]. Im Grünenbergschen Wappenbuche ist der Orden zu beiden Seiten vom Wappen der Könige von Böhmen abgebildet (Fig. 48).

Der Drachenorden oder die Gesellschaft vom Lindwurm, vom Salamander ist eine ungarische Rittervereinigung, welche von König Sigismund, wahrscheinlich bei Anlass seiner Krönung in Ofen im Jahre 1387

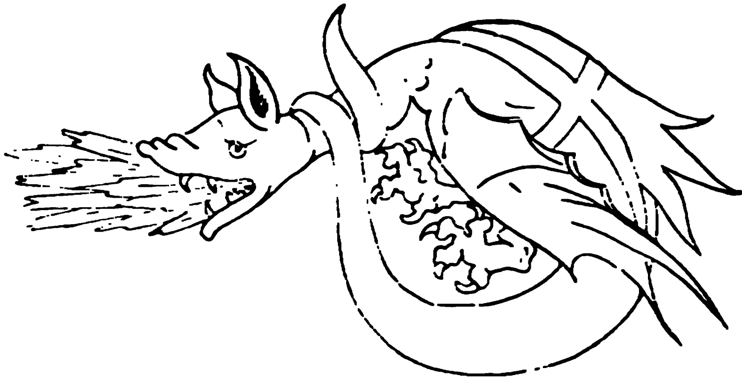




Fig. 49. Drachenorden Worb.

ins Leben gerufen wurde. Die Ritter verpflichteten sich zu gegenseitiger Hülfe und hatten dem Ordenshaupte, dem König von Ungarn, unbedingten Gehorsam zu leisten. Sie standen in hohem Ansehen und mussten das Ordenszeichen bei Strafe tragen. Das einfache Ordensabzeichen bestand aus einem geflügelten, vierfüssigen Drachen, in der Rundung gewunden und mit einem roten Kreuze auf dem Rücken. Der König und 24 der vornehmsten Ritter trugen das Abzeichen an goldenem Kreuze; sie mussten ungarische Reichsbarone sein, hatten freien Zutritt zum König und einen eigenen Gerichtsstand[2]. Das Kreuz trug vorn die Aufschrift: „O quam clemens et misericors est Deus", und auf der Rückseite: „O quam pius et justus"; es stellt die Vereinigung des alten ungarischen Ordens vom heiligen Kreuze mit der neuen Gesellschaft dar. An goldener Kette oder an grünem Bande wurde das Abzeichen um den Hals getragen.

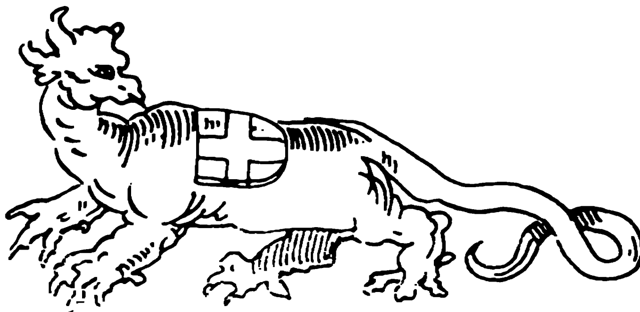


Fig. 50. Drachenorden Hans Baldung.

[1] D. K. Fromm, Mitteilungen der k. u. k. Zentral-Kommission, Bd. XV.
[2] Aschbach, Geschichte Kaiser Sigismunds, I, p. 264.

Die ältesten Abbildungen des Ordens finden sich auf einem Siegel Herzog Ernst des Eisernen von Österreich 1396, dem Siegel des Johann von Lichtenstein 1404, auf dem Grabmal des Grafen Rupprecht von der Pfalz zu Heidelberg 1410, im Wappenbuche der S. Christoffelbruderschaft auf dem Arlberg [1] und im Wappenbuche des Konrad von Grünenberg, zu Seiten vom Wappen des Königs von Ungarn. Das grosse Kaisersiegel Sigismunds zeigt das Abzeichen vorn, auf der untersten Stufe des Thrones, liegend.



Fig. 51.
Drachenorden mit dem Kreuz.

Ein Abzeichen aus Stoff, mit farbiger Seide und Goldschnüren gewirkt, besitzt das kgl. Nationalmuseum in München [2]. Der Drache wurde auch um den Wappenschild geschlungen, ähnlich den Ordensketten der verschiedenen Rittergesellschaften.

Unsere Abbildungen zeigen das Ordenszeichen mit strahlendem Kreuz aus dem Grünenbergschen Wappenbuch (Fig. 51), Abzeichen und Kette des Drachenordens, auf den Glasscheiben der Diesbach zu Worb und Perolles (Fig. 49), und das Ritterzeichen des Jakob von Bessernhofen, auf einem Scheibenrisse des Hans Baldung Grien [3] (Fig. 50).

Die Gesellschaft erstreckte sich über alle Länder der Christenheit; das Recht der Verleihung besassen auch die Herzoge von Österreich.

Den Ritterorden vom hl. Hieronymus in Sachsen errichtete Kurfürst Friedrich der Sanftmütige, wohl zum Danke für den mit seinem Bruder Wilhelm geschlossenen Frieden zu Naumburg, im Jahre 1450. Die Mitglieder verpflichteten sich zum Schutze der Kirche und trugen das Ordensabzeichen an einer Halskette mit dem Spruche: „O wie gross ist der Glaube, den der h. Jeronimus gelert hat und gepredigt“. Der Anhänger ist aus den Attributen des Heiligen gebildet, aus einem roten Kardinalshut und dem Löwen, und in Grünenbergs Wappenbuch zu Seiten des Kürfürstlich-Sächsischen Wappens abgebildet (Fig. 52). Der Ordensaltar befand sich zu Meissen.

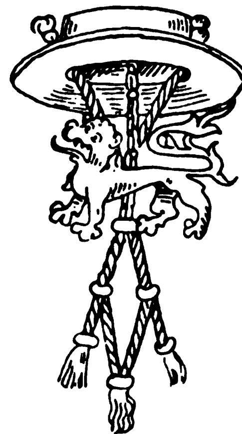


Fig. 52.
S. Hieronymusorden.

Der Orden vom hl. Sebastian besteht aus einem Bande, auf dem abwechselnd gekreuzte Pfeile und der

[1] Ströhl, Heraldischer Atlas, Tafel XXVI.
[2] Abgebildet bei Alwin Schulz, II. p. 544.
[3] v. Terey, Die Handzeichnungen des Hans Baldung.

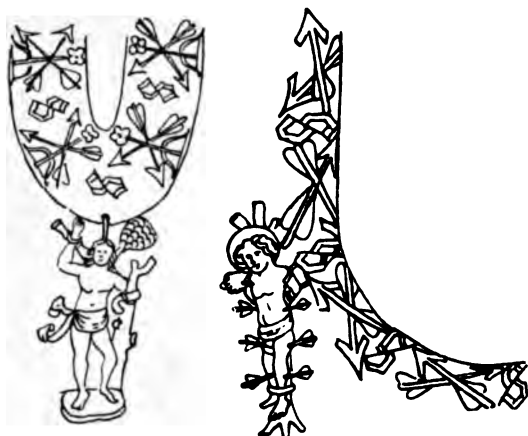


Fig. 53. S. Sebastiansorden.

Buchstabe S als gotische Minuskel angebracht sind. Als Anhänger die Figur des Heiligen. Die beiden mir bekannten Beispiele sind im Grünenbergschen Wappenbuche, um den Schild des Grafen von Nassau (Fig. 53 b) und auf einem Grabmonumente zu St. Emeran in Regensburg zu sehen. Das Ordensband erscheint seitlich vom Wappen des Ritters Ludwig von Habsberg, († 1507) und zeigt über den gekreuzten Pfeilen einen Bogen mit blumengeschmücktem Pfeil. Über den Ursprung und die Verleihung des Sebastianordens ist mir nichts bekannt.

Der Orden der aufrichtigen Vertraulichkeit oder die goldene Gesellschaft in Sachsen wurde 1590 von dem Kurfürsten Christian I. gestiftet. Das Abzeichen bestand aus einem roten Herzen, von Pfeil und Schwert kreuzweise durchbohrt, darüber eine Treu (zwei Hände) mit dem churfürstlichen Symbolium F. S. V. (fide sed vide = Trau und Schau). Auf der Vorderseite des Herzens war die Allegorie der Treue angebracht und der Spruch: „Virtutis amore", auf der Rückseite dagegen die Constantia und „qui perseveravis bonus erit". „An der Kette war je das vierte Glied eine Treu von Golde. Mit solchen „Ketten pflegt dieser Churfürst die Fürsten, Grafen, Personen aus dem Herren-„stande und adelige treue Diener, denen er dorffte sicher vertrauen, als Glieder „der Gesellschaft, wie sonst die Kaysere, das güldene Vliess austheileten, ihrer „Treue sie zu erinnern [1]."

Im Bruderschaftsbuche auf dem Arlberg sind noch eine Anzahl von Gesellschaftszeichen abgebildet, deren Deutung noch nicht gelungen ist, wie z B. zwei Frauenarme mit langen, gezeddelten Ärmeln aus goldener Wolke (Ströhl, Atlas Tafel XXVI) und ein silberner Kranz mit herabhängendem, doppelt geknüpftem Stricke, an dem ein goldener Ring befestigt ist (Ströhl, Atlas, Tafel XXIV). Dem Beispiele der Grossen folgten die kleinen Landesherrn und manch eine Gesellschaft mag nur den Adel der nächsten Umgebung zu Mitgliedern gezählt haben, und beim Tode des Stifters wieder eingegangen sein. Es ist kaum möglich, Namen und Veranlassung dieser Stiftungen zu finden, denn für die intimen Liebhabereien und den heimlichen Minnedienst des Einzelnen hat die Geschichtsschreibung keinen Raum gehabt. Auch die Ordenszeichen selbst tragen selten eine deutliche Erklärung in Form und Inhalt, weil die „sinnige" Allegorie schon im XV. Jahrhundert zur Unsitte wurde. Über die Rittergesellschaften in deutschen Landen, die durch Zusammenschluss der Reichsritterschaft in den einzelnen Gebieten des Reiches entstanden, werde ich am Schlusse dieser Arbeit eine Zusammenstellung geben.

[1] Glofeys Kern der Geschichte des hohen Churfürstlichen Hauses zu Sachsen, 1753, p. 437.

Der eigentliche Sport galt der Erlangung fremder Orden, die in Verbindung mit einer Wallfahrt nach dem gelobten Lande oder nach St. Jago in Spanien beim Besuche der fremden Fürstenhöfe zu erreichen war. Die Fahrt nach der Ritterschaft führte nach allen Ländern der Christenheit, nach Frankreich und den Niederlanden, nach England, Italien und der iberischen Halbinsel. Hans von der Gruben erzählt, wie er mit Hans Ludwig von Diesbach von Bern durchs Schwabenland gen Venedig, von Venedig gen Rom, und in das Königreich Neapel ritt, von dorten nach Genua, durch die Provence nach Marseille und von dort durch die Königreiche von Arragon und Kastilien bis nach St. Jago. Die Rückreise nahm die Gesellschaft durch Navarra, die Auvergne, über Toulouse nach Köln und rheinaufwärts der Heimat zu [1]. Die Ausbeute an ritterlichen Ehrenzeichen enthalten die schon mehrfach erwähnten Glasgemälde in Worb und Perolles und ein seltener, prachtvoller Wandteppich mit dem Bildnisse eines Herrn von Diesbach zu Pferd (Tafel VI). Den Heiliggeistorden, den Ludwig aus der Hand des Königs Alphons V. von Arragon, Neapel und Sizilien vor dem Kastell von Pescara [2] erhalten hatte, trägt er in Perolles um den Hals.

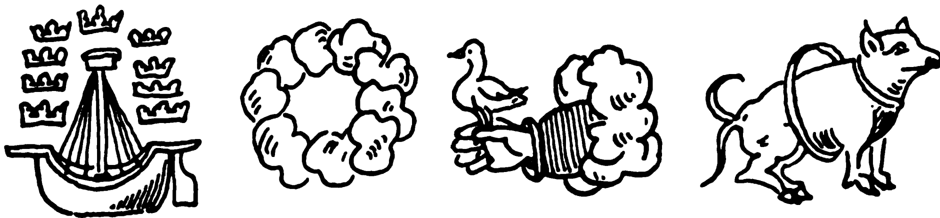


Fig. 54. Unbekannte Ordensabzeichen.

Um den Schild hängt das SS-Koller des englischen Gartherordens; ferner sind auf der Glasscheibe in Perolles abgebildet, oben links: Der arragonische Kannenorden, der Orden der hl. Katharina von Sinai, der Schwanenorden von Cleve, links der Cyprische Schwertorden, der Heiliggeistorden mit T und Löwe und der Drachenorden. Die grösste Zahl von Ritterorden findet sich auf den Grabsteinen und Totenschilden der Nürnbergerfamilie Ketzell und auf Glasgemälden derselben im Germanischen Museum. Ulrich Ketzell hat auf einer Scheibe unter dem Datum 1462 elf Abzeichen, von denen vier unbekannt oder in abweichender Form dargestellt sind (Figur 54) [3]. Auf einem Glasgemälde aus dem letzten Viertel des XV. Jahrhunderts mit dem Wappen der Scharnachthal in der Kirche zu Hilterfingen sind fünf Ordensketten abgebildet [4], eine um den Schild gehängt, die vier andern zu Seiten des Helmes. Sie schliessen je eine Krone ein und sind dadurch als königliche Gesellschaften gekennzeichnet. Dieser Scharnachthal war Mitglied des Heiliggeistordens, des arragonischen Kannenordens, des Ordens von der Schuppe, des Schwertes von Cypern und Inhaber des SS-Kollers von England.

[1] Archiv des historischen Vereins von Bern. 14. p. 120 ff.
[2] a. a. O. p. 121.
[3] Vgl. Alwin Schulz. II. p. 548, 549.
[4] Thormann und Mülinen, Die Glasgemälde in den Berner Kirchen. Tafel VI.

Die historischen Quellen über die Ritterorden der ausländischen Könige und Fürsten sind spärlich und unzuverlässig, aber ich habe dennoch eine Zusammenstellung derselben versucht.

La banda de Castilia wurde 1332 durch König Alphons XI., einen Sohn Ferdinands IV. von Kastilien gestiftet. Das Abzeichen war eine weisse Stola mit goldener Kanne, aus der drei Lilien wachsen. Im Grünenbergschen Wappenbuche ist es dem Wappen des Königs von Kastilien beigegeben (Fig. 55).

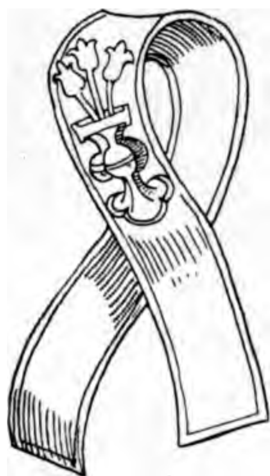


Fig. 55. Orden der banda de Castilia.

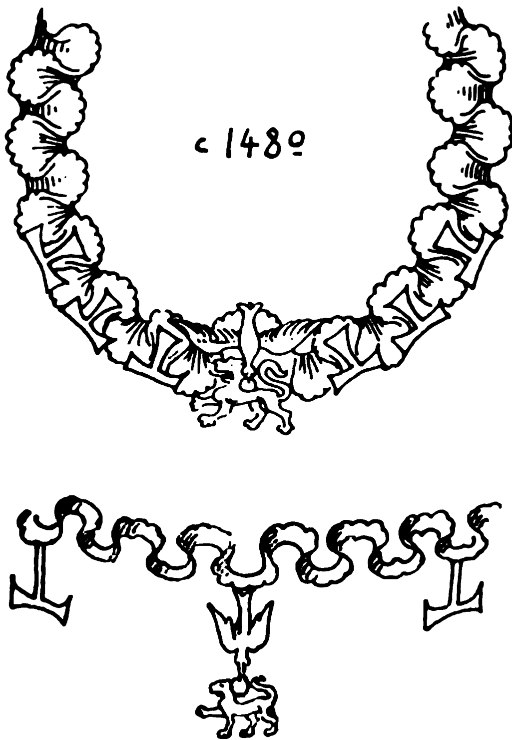


Fig. 56. Orden der blauen Binde.

Später wird die banda als Orden der Königin genannt, als Ordensmantel ein Scharlachrock mit weissen Streifen. Eine Variante des Ordens soll Alphons XI. als König von Neapel 1351 gegründet haben, den Orden der blauen Binde oder vom Knoten, den das Grünenbergsche Wappenbuch unter den Ritterzeichen aufführt (Fig. 56).

Orden des Heiligen Geistes oder der Taube, gestiftet in Segovia durch König Johann I. von Kastilien 1379, erneuert durch seinen Sohn Heinrich im Jahre 1399. Er ist im „Grünenberg“ um den Schild des Kurfürsten von Sachsen gehängt und zeigt an gewolkter Kette eine herabfliegende Taube mit der Hostie im Schnabel und als Anhänger den Löwen. In dieser Form findet sich die Kette auf den Wappenscheiben Scharnachthal und Diesbach (Fig. 57 a, b) und auf einem Gemälde des Meisters des Marienlebens in der alten Pinakothek zu München [1] (Fig. 57 c). Im XVII. Jahrhundert bestand die Kette aus goldenen Sonnenstrahlen, an der eine weiss emaillierte Taube mit rotem Schnabel herabhing [2]. Der Orden, den Ludwig von Diesbach im Jahre 1447 von Alphons dem Grossmütigen erhielt, kann kaum ein anderer, als der Orden der Taube sein, der damals wahrscheinlich im Königreich Neapel an Stelle eines älteren Heiliggeistordens des französischen Herrscherhauses verliehen wurde.

[1] Begegnung der h. Frauen; der Stifter trägt die Ordenskette um den Hals.
[2] Boisseau, J., Armorial. Paris 1658.



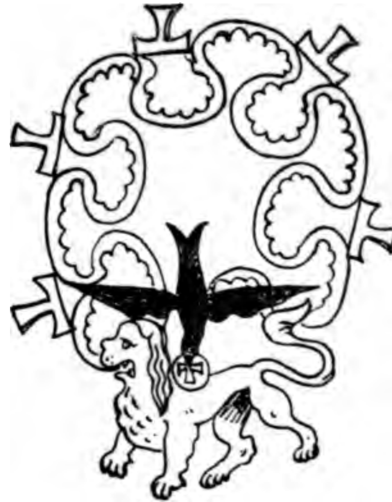


Fig. 57 a, b, c.
Orden des hl. Geistes oder der Taube.

Der Ritterorden des heiligen Geistes zum gerechten Verlangen oder des Knotens wurde 1352 von Ludwig von Tarent aus dem Hause Anjou gestiftet oder erneuert und erlosch wieder mit dem Tode des Stifters. Er scheint schon unter den früheren Königen der französischen Dynastie bestanden zu haben; denn im Louvre ist ein Manuskript erhalten „*Statuts de l'ordre du Saint Esprit de Naples*" mit Miniaturen aus dem XIII. Jahrhundert. Die Fahne zeigt im weissen Felde eine goldene Taube, aus deren Schnabel sich eine Strahlenglorie ergiesst (Fig. 58). Die Ritter trugen einen Knoten, mit weisser Seide auf das Kleid gestickt; er bezeichnete ein Gelübde und wurde erst gelöst, wenn das Gelübde erfüllt war.

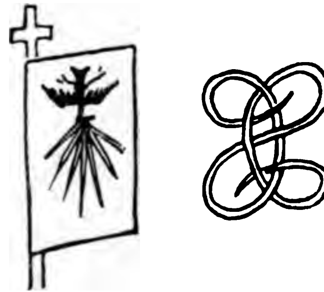


Fig. 58. Orden des h. Geistes zum gerechten Verlangen.

Arragonischer Kannenorden. *Ordo temperantiae, Orden der Maria della Jara* (?) oder *du vase de la vierge*, gestiftet von König Alphons IV. von Arragon zu Ehren der Jungfrau Maria. Das Ordenszeichen besteht aus einer goldenen Kanne, aus der drei blaue Blumen oder drei weisse Lilien herauswachsen. Die Ordenskette besteht aus nebeneinander gereihten Kannen in reicher Goldschmiedarbeit oder aus einem Bande, auf dem die Kannen aufgenäht sind (vgl. Alwin Schultz). Sie hat als Anhänger das Bildnis der Maria als Himmelskönigin auf

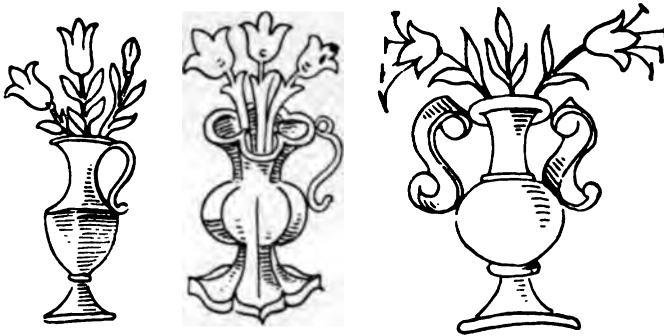


Fig. 59. Abzeichen des Arragonischen Kannenordens.

der Mondsichel (Fig. 60)[1] und als Abzeichen einen geflügelten Greifen mit einer Bandrolle, welche die Devise trägt: „per bon amore“ oder „por so amor“. Im Grünenbergschen Wappenbuch umschliesst die Ordenskette den Schild des Königs von Arragon (Fig. 60 c), Grünenberg selbst war Mitglied des Ordens und hat die Vase (Fig. 59 b) mit dem Anhänger zur Rechten seines Wappens gemalt[2].

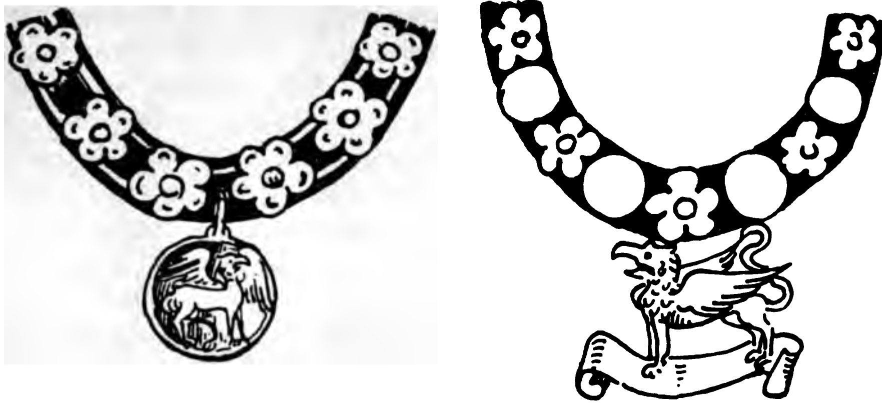
Weitere Beispiele finden sich auf dem Grabdenkmal des Ritters Bernhard Gradner in der Kirche zu Eglisau[3] (Fig. 59 a), den Glasgemälden des Konrad (?) von Scharnachthal in der Kirche zu Hilterfingen (Fig. 60 a) und der Herren Ludwig, Wilhelm und Niklaus von Diesbach (Fig. 59 c).



Fig. 60 a, b, c. Kette und Anhänger des Arragonischen Kannenordens.

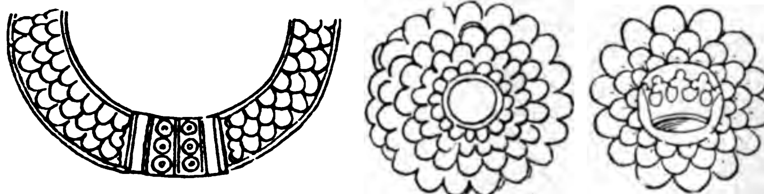
Der Anhänger mit dem Greifen kommt an einem mit Rosen verzierten Ordensbande vor, zwischen den Wappen der Muffel und Löffelholz auf einem Glasgemälde in der St. Lorenzkirche zu Nürnberg (Fig. 61 a) und auf einer Stifterscheibe ebenda (Fig. 61 b). Die andern Zeichen sind die Orden der hl. Katharina, des Schuppens, des Schwertes von Cypern und es ist daher wahrscheinlich, dass wenigstens die Anhänger das Abzeichen des Kannenordens darstellen.

[1] Schulz, Alwin. Bd. II, Fig. 557.
[2] Ströhl, Heraldischer Atlas. Tafel XXX, Text.
[3] Zürcher Taschenbuch. 1881.


Fig. 61.

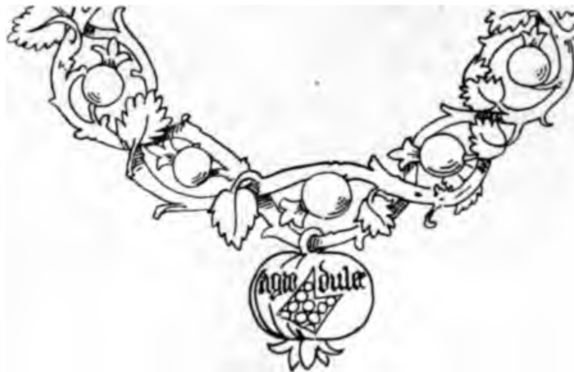
In Deutschland wurde der Orden von Kaiser Friedrich III. als Mässigkeitsorden begründet, mit der Devise: „Halt Mass!“

Ordo della Squama oder Orden von der Schuppe. Der Stifter ist König Johann II. von Kastilien; als Jahr der Gründung werden 1417 und 1420


Fig. 62. Orden von der Schuppe.

genannt. Das Abzeichen besteht aus einem Kranz von silbernen Fischschuppen oder aus einem mit Fischschuppen besetzten Gürtel, wie auf der Diesbachschen Glasscheibe zu Worb (Fig. 62).

Die Rittergesellschaft de las Granadas hat als Abzeichen eine geöffnete Granate mit der Aufschrift: „Agro dulce“. Die Kette aus Zweigen des Granatstrauches umgibt im Grünenbergschen Wappenbuch den Schild des Königs von Hispanien (Fig. 63).


Fig. 63. Ordenskette des las Granadas.

Der Schwertorden von Cypern, Orden des Stillschweigens oder des Degens entstand unter dem Hause Lusignan zur Bekämpfung der Mohammedaner im Jahre 1195. Guy von Lusignan, König von Cypern, gilt als der Begründer. Das Abzeichen besteht aus einem Schwert, das von einem Band-

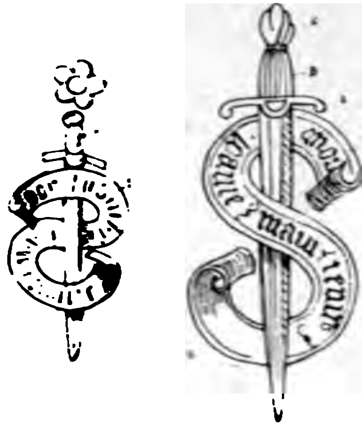


Fig. 64. Abzeichen des Schwertordens von Cypern.

S-förmig umschlungen ist und die Devise trägt: „pour loyaulté maintenir“. Es wurde an einem Bande um den Hals getragen, auf dem abwechselnd Schwerter und Rosen befestigt waren oder an weiss seidener, mit Liebesknoten verzierter Schnur. Die erstgenannte Kette (Fig. 65) ist auf dem Grabstein des Friedrich von Hohenberg zu Lilienfeld abgebildet, die zweite auf dem Glasgemälde der Scharnachthal in Hilterfingen; die dritte Kette zeigt die Savoyschen Liebesknoten, weil Louis de Genève, mit Anna, der Tochter des Königs Janus von Cypern vermählt, das Königreich an Savoyen brachte. Das weisse Medaillon zeigt das Schwert in blauem Felde. Die Buchstaben bedeuten: „Securitas Regni“. Es sei hier schon darauf hingewiesen, dass die Kette des Schwertordens oft mit dem SS-Koller verwechselt wird[1]. Dem Peter Rot von Basel, der in Cypern landete, aber nicht zum König gelangen konnte, wurde der Orden nach Venedig

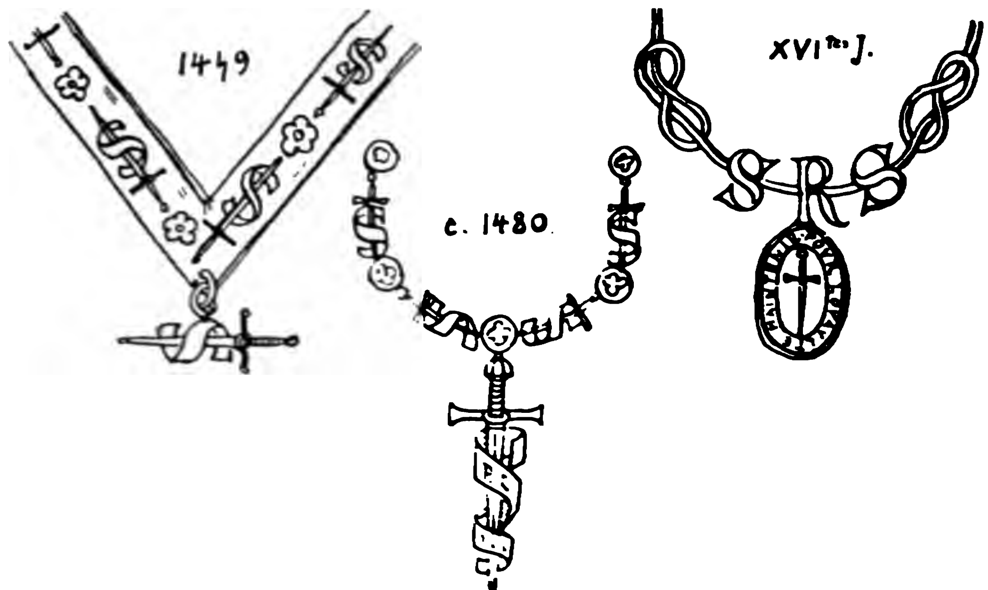


Fig. 65. Ordensketten des Cyperschen Schwertordens.

nachgeschickt. Im Jahre 1460 erhielten Ludwig von Diesbach und Hans Bernhard von Eptingen die Ordenskette, sowie zwei weitere Exemplare für die in der Hafenstadt zurückgebliebenen, seekranken Reisegefährten Niklaus von Scharnachthal und Thüring von Büttikon. Ferner erhielten den Orden: Bernhard Gradner von Zürich, Wilhelm und Niklaus von Diesbach von Bern.

[1] Alwin Schultz II. Fig. [illegible]





Fig. 66. Orden des Garther oder des SS-Koller.

Der Orden des SS-Kollers oder Garther[1] gehört zu den ältesten Ritterorden Englands. Die Auslegung des S hängt mit der Gründung des Ordens zusammen und lässt folgende zwei Varianten zu: „Souverayne“, nach der Devise Heinrichs IV. als Earl of Derby oder Senechallus, mit Beziehung auf John of Gaunt, aus dem Hause Lancaster, der Seneschal oder High Steward of England war. Er verlieh seinem Neffen Richard II. eine SS-Kette und starb 1399. Unter den Königen Heinrich IV., V. und VI. war die Kette das Zeichen der grossen Lancasterschen Partei. Die Statuten bestimmten, dass die Söhne der Könige, der Herzoge, der Earls, der Barone und Baneretts die Kette stets tragen durften, die Ritter und Edelknechte dagegen nur in des Königs Gegenwart.

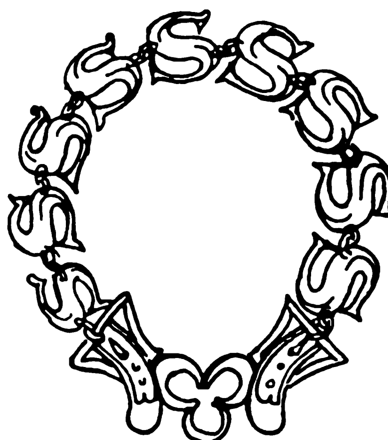


Fig. 67. Kette des SS-Kollers (Hilterfingen).

Die Kette wurde auch Fremden verliehen, so z. B. dem schweizerischen Reisenden Konrad von Scharnachthal, als er im Jahre 1446 an den Hof Heinrichs IV. kam.

Ursprünglich bestand die Kette aus einem Riemen, auf welchen die Buchstaben aus Kupfer oder edlem Metall aufgenäht waren, später wurden die Buchstaben durch Ketten verbunden, wie auf der Scharnachthalschen Scheibe zu Hilterfingen (Fig. 67). Im Wappenbuch des Konrad von Grünenberg hat das Ordensband reich verzierte Schnallen an den Enden, mit Schellen behangen und den typischen Dreipass (Fig. 66 a). Varianten zeigen das Collier des Sir John Cressy von 1444 (Fig. 66 b), die Kette des Sir Richard Sulheld 1501, abwechselnd mit S und Rosen (Fig. 68), das Ordensband auf der Glasscheibe der

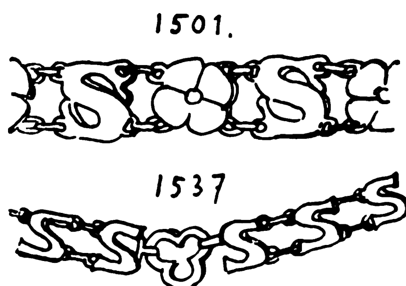


Fig. 68. Ketten des SS-Kollers.

[1] Archeologial Journal XXXIX, p 376.

Diesbach zu Worb (Fig. 66 c) und die Kette der Jane Knigthley von 1537. Unter Heinrich VIII. erscheinen die Rosen an Stelle der Schnallen. Bei der Herstellung wurde ein grosser Luxus getrieben. Die Kette des Sir Nicholas Vaux, die er zur Hochzeit des Prinzen Arthur im Jahre 1501 anfertigen liess, wog 800 pound of nobles. Die SS-Kette wird heute noch in England offiziell getragen.



Fig. 69. Savoyscher Annuntiatenorden (Grünenberg).

Orden der Verkündigung, des Liebesknotens oder Savoyscher Annuntiatenorden. Amadeus VI. von Savoyen, der grüne Graf, stiftete einen Ritterorden am Tage des hl. Maurizius 1355. Die Kette bestand aus weissen und roten Rosen, durch Liebesknoten aus seidenen Schnüren verbunden, in denen die Buchstaben F. E. R. T. in abwechselnd rot und weisser Farbe eingeflochten sind. Mit Bezug auf einen galanten Sieg des Stifters sollen sie die Anfangsbuchstaben der Worte „Frappez, Entrez, Rompez Tout“ bedeuten. Als Anhänger wurde ein ovales Medaillon, mit Bild des hl. Moritz zu Pferd, getragen. Herzog Amadeus VII. erneuerte den Orden, gab ihm als Anhänger ein Medaillon mit der Darstellung der Verkündigung, von Liebesknoten eingefasst und wahrscheinlich erst jetzt die Devise Amadeus des Grossen: „Fortitudo ejus Rhodum tenuit“.



Fig. 70. Ordensketten und Anhänger des Savoyschen Annuntiatenordens.

Im Wappenbuche Grünenbergs fehlt die Verkündigung im Anhänger (Fig. 69), ebenso auf einem Glasgemälde im Hauptschiff des Münsters zu Bern mit dem Wappen der Grafen von Challans (Fig. 70 a). Eine prächtige Ordenskette ist auf dem Vertrage Savoyens mit den Eidgenössischen Orten von 1586 abgebildet [1]. In späterer Zeit wurden die Abzeichen, Rosen und Liebesknoten, abwechselnd auf ein Band genäht; so trug Herzog Karl Emanuel den Orden (Fig. 70 b u. c).

Verwandt mit dem Annunziatenorden scheint das Abzeichen zu sein, das Jacques de Savoie, Graf von Romont, um seinen Schild gehängt hat (Tafel VII) [2]. Ein gezackter Kragen an schwarzem Bande mit einem Netz und den abwechselnd weiss und roten gotischen Minuskeln i und e besetzt, als Anhänger ein weisses Pferd mit goldenen Flügeln aus einer Wolke. Die Buchstaben könnten sich auf die Devise Karls des Kühnen beziehen „Je l'ai empris", in dessen Dienst der Graf die Reiterei in der Schlacht bei Murten angeführt hat. Jacques de Savoie wurde 1478 Ritter des goldenen Vliesses. (Fortsetzung folgt).

Quelques armoiries tessinoises.

Par A. Lienhard-Riva.

Les quelques écussons qui suivent ont été copiés dans l'église de Ravecchia, riant village situé aux portes de Bellinzone. Ils s'y trouvent gravés sur des pierres tombales.

Les écussons marqués par les n° 71 et 72 sont aux armes des Rusconi, ancienne famille de dynastes originaire de Côme, qu'elle eut en fief de même que successivement les comtes de Lugano, Arona et Locarno et dont une branche



fig. 71.



fig. 72.

[1] Heraldisches Archiv 1900, 4, Tafel IX.
[2] Auf der Rückseite des Bildnisses in der öffentlichen Kunstsammlung zu Basel.

actuellement encore florissante s'établit à Bellinzone dans la première moitié du XIVe siècle. Le no 71, d'un relief d'environ 3 cm. est sculpté dans deux pièces de marbre reliées ensemble par la ligne qui sépare le chef du reste de l'écu et mesure 73 sur 60 cm. Sauf une petite brisure à sa pointe, il est en excellent état de conservation. Cette pièce n'est pas sans intérêt, l'aigle et le lion représentant deux bons spécimens de style héraldique italien.

La généalogie en possession de la famille et publiée par le marquis Albert Rusconi de Bologne dans son magnifique ouvrage sur les Rusca (Memorie storiche del Casato Rusca ossia Rusconi) bien que fort incomplète, notamment en ce qui concerne les dates, nous permet d'établir en souvenir de qui se monument a été placé. Les initiales A R et la date 1572 ne peuvent que désigner Antonio ou Giovann' Antonio, « governatore » de Bellinzone, et père de Andrea qui d'après la même source fut créé chevalier par le pontife Pie V en 1587.

Le no 72, de 1584, est endommagé dans sa partie supérieure et ne porte plus aucune trace de l'aigle. Gravé grossièrement sur pierre ordinaire, il ne présente aucun intérêt au point de vue héraldique.

Les Rusca ou Rusconi portent d'argent coupé: au 1er au lion passant de gueules accompagné de 6 tiercefeuilles (fronde di rusco) de sinople, 3 à dextre, 3 à senextre: au 2me à 3 bandes de gueules, au chef de l'empire. Le cimier est un griffon de sable coupé de gueules, lampassé de ce dernier, bequé, membré et couronné d'or tenant dans la dextre une tiercefeuille de sinople, dans la senextre un ruban d'argent chargé de la devise: « Nil difficile volenti ».

C'est ainsi que le marquis A. Rusconi blasonne leurs armes.

L'écusson no 71 dévie de cette description en ce qui concerne les tiercefeuilles qui sont ici des figures ressemblant à des « taus » figures qui d'après l'œuvre précitée, étaient en usage avant 1579. Ce ne serait qu'à partir de cette date que le trèfle aurait pris la place de ces T pour la céder à son tour vers le commencement du XVIIe siècle aux rameaux de « rusco » (arbuste à feuilles allongées semblables à celles du muscadier et dont je n'ai trouvé l'équivalent français dans aucun des dictionnaires à ma disposition). En outre dans le 2me champ nous avons: bandé d'argent et de gueules. Des erreurs de ce genre sont fréquentes, (voir le no 72).

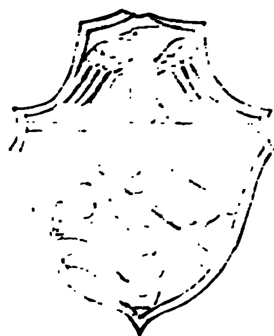


fig. 73.

Le no 73 est aux armes de la famille Cusa, une des plus anciennes de Bellinzone. La pierre, en assez bon état, porte l'inscription — AB ORIGINE' HNS — OMNIUM CUSARUM — COMODO — 1583. En 1562 vivait le notaire Gerolamo, il se peut qu'elle recouvre ses restes.

Le no 74 figure ici pour sa date: 1522, qui pourra au besoin servir de document. L'écusson est très usé; la traverse et l'animal du haut sont toutefois encore reconnaissables. La partition inférieure révèle au toucher une bosse qui doit avoir été un animal semblable à l'autre, dont la queue touffue ne peut laisser de doute. Il s'agit vrai-

semblablement d'un écureuil et nous aurions ainsi les armoiries Cusa, ce que semble confirmer l'inscription.

Les Cusa portent d'argent au bâton de sable accompagné de 2 écureuils du même affrontés et passants, au chef d'or chargé d'une aigle de sable. Cimier: un écureuil issant de sable rongeant une pomme au naturel qu'il tient dans ses pattes. «Cusetta» signifie en dialecte lombard écureuil et fait par conséquent des armoiries parlantes dans cet écusson.

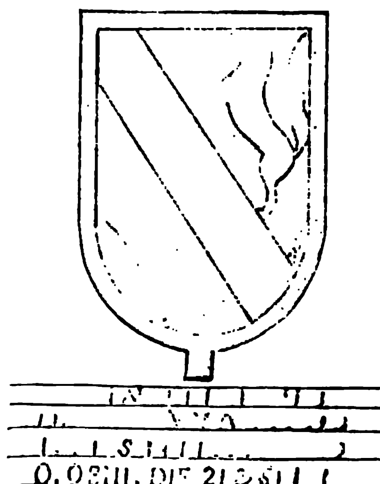


fig. 74.

Les écussons 75 et 76, tous deux gravés en creux, montrant l'aigle en relief, sont très bien conservés. Une inscription quelconque fait complètement défaut pour le premier, l'autre porte la date 1697. Je ne crois pas errer en admettant que les deux pièces sont aux armes Magoria, famille originaire de Locarno où elle faisait partie de l'«Accademia dei Nobili» et dont nous trouvons une branche établie à Bellinzone déjà en 1460 (Bollettino storico 1895, page 8). En 1649 vivait Jo. Stephani Magoria et vers la fin du XVIIe siècle Tranquillo Magoria.



fig. 75.



fig. 76.



fig. 77.

Les armes Magoria sont: d'argent parti de gueules à l'aigle à deux têtes de l'un à l'autre.

Le no 77 représente les armoiries des Molo, autre vieille famille patricienne de notre ville et porte l'inscription H I E ? RONMS MOLLVS . . etc. † 1577. Il se rapporte vraisemblablement au Gerolamo désigné avec ses frères Alessandro (qui devint évêque de Minorica) Giov. Battista, Dr fisico, Giov. Pietro et Giov. Antonio comme héritiers dans le testament que fit le 10 novembre 1562 leur père Bernardino, fils du célèbre Giovanni, chancelier des ducs de Milan.

Voici en quels termes le Boll. storico de 1892 blasonne les armes Molo: «Ecusson de gueules au château à deux tours au naturel, maçonné, ouvert et ajouré de sable sortant d'une mer au naturel, accosté à dextre d'un mole d'argent s'avançant dans la mer en angle obtus et à senextre d'un bâkan au naturel à un seul arbre, arbre accosté à senextre d'un homme debout dans la barque, vêtu d'azur, à la champagne de gueules chargée d'une fasce nébulée d'argent.» — Vous voyez que cette description s'écarte passablement de notre dessin.

Ein Aktenstück über die Titulaturen im alten Bern.

Am „hohen Donnerstag“ (Donnerstag vor Ostern) 1655 wurde dem Grossen Rate von Bern ein sog. „patriotischer“ Anzug über „Standesmängel“, der 30 Punkte umfasste, eingereicht. Eine Kommission hatte darüber ihr Gutachten abzufassen, das nachträglich in Betreff des 18. Punktes noch zu erweitern war, gemäss folgendem Auftrage vom 9. Mai 1655 (a. St.): „weilen ouch über den 18. Punkten anzogen worden, dass die nüwe vermehrung der titlen etlicher Ambtlüten und geschlechtern bei anderen nit für gut aufgenommen werde, sollind sie die alte gewonheit und hergebrachten bruch für sich nemmen, hrn. Stattschreiber verhören und ihr gutachten fürtragen“. (Ratsmanual 123, S. 112.)

Die Behandlung dieses Gutachtens[1] erfolgte am 15. Mai, wobei es zu „Empfindlichkeiten“, d. h. kränkenden Äusserungen kam, die obrigkeitlich aufgehoben werden mussten. Wir machen noch darauf aufmerksam, dass die genannte Kommission zu Mitgliedern zählte: den Venner Frisching, die Ratsherren Morlot, Huser und Bucher, den alt Hofmeister Im Hooff, die alt Landvögte Lerber und Hieronymus von Graffenried und alt Gubernator Hackbrett, wovon drei zu der aufgestellten 3. und 5. und zur 4. Klasse der Burger gehörten. Soviel — die Ungleichheit der Canzley titlen betrifft, habend Mh. (meine hochgeehrten Herren) die Committierten bevorderst den Hrn. Stattschreiber anbefolehner massen darüber vernommen und befragt, wohar die vermehrung der titlen entsprungen seye? Der hat nun zu antwort geben, weil auf fürweisung etlicher Gschlechter alter adenlichen Herkommens das Wort edel sich nach und nach in vil gschlecht angefangen extendieren, habind etliche Herren von den uralten Gschlechtern sich desselben formalisiert und vermeint, es sölte zwischen den edlen Patriciis und anderen, die nicht so hoch und alten herkommens, etwas Underscheids gemacht werden. Darauf nun seye erfolget und theils schon under den Herren seinen Vorfahren sonderlich under Hrn. Stattschreiber Roht (s. Rodt sel.) practiciert worden, dass man die burgerlichen Gschlechter gleichsam in vier classen abgetheilt, da in die erste class, wie er sie geschriftlich eingeben, gsetzt worden:

[1] Es ist in einer Abschrift im 6. Band des Konventsarchivs im Staatsarchiv Bern enthalten.

die Edlen von Erlach, von Watenweil, von Diesbach, von Mülinen, von Bonstetten, von Lauternaw.

In die andere:

Manuel, Steiger, Lombach, Nägelin, Mey, Tscharner, Muralt, Graviset.

In die dritte:

von Grafenried, Tillier, Dachselhofer, von Büren, von Römertal, Frisching, Willading, Zehender, Stürler, Kilchberger, Thorman, Wurstenberger, Morlot.

Und in die vierte: alle übrige burgerliche alt und newe Gschlechter.

Die aus der ersten Class nun habind sie zum Underscheid deren aus der anderen woledle, die aus der anderen nur einfaltig edle, und die aus der dritten veste geheissen. Gegen denen aus der vierten aber den gemeinen Titel braucht, namlich unseren lieben und getrewen Burger etc.

Und weil aber er bey diser Ungleichheit der Titlen von Zeit zu Zeit etwas æmulation gespürt, were sein höchster Wunsch, dass er dis orts einzilet und ihme ein ordenliche regel, wie der ein und ander tituliert werden sölle, vorgeschriben wurde. Wie dann der Herr Stattschreiber es alles selbs mundlich mit mehrerem auf Begehren wird zeerleuteren wüssen.

Nachdem nun M. h. die C(ommittierten) sölichen bericht und beygesetztes Begehren angehört und die Sach reiflich und wol erwogen, habend sie befunden, dass zwar die in dem Rath den Vorsitz habenden 6 Geschlechter als

von Erlach, v. Diesbach, v. Watenweil, v. Lauternaw, v. Mülinen, v. Bonstetten,

bey ihrer Præeminentz und alten adenlichen Titel verbleiben, alle übrigen burgerliche Gschlechter aber (wiewol etliche auch Adelsbriefen aufzulegen haben möchtend und deswegen derselben halben etwas Underscheids zu machen were), pari passu (gleichen Schrittes) daher gehen und kein Underscheid zwischen ihnen gemacht, sonders den einen und andern aus der Cantzley kein anderer Titel geben werden sölle, weder wie er als obanzognen den viertclässischen geben worden. Dardurch (verhoffend Mh. die Committierten) werde allerhand æmulation Unwillen und Verweisen vorgebauen und die rechte brüderliche vertraulichkeit under der allgemeinen Burgerschaft wider gepflanzet und fomentiert werden. So wurde hiemit auch dem 18. under den new-eingebnen 30 Burgerspuncten, der under Regimentsgschlechtern keinen Underscheid leiden will, gnugbeschehen.

Und weil ouch aussert der Cantzley die Schreiber zu Statt und Land fürnemlich der Twingherren im Titulieren, sowol in allerhand Contracten und Urkunden als auch in Missiven und anderen Schriften bisher nicht wenig excediert, da ihren etlich, die doch nicht under den 6 anzognen Gschlechtern begriffen, ihnen den Titul hoch- und wolgeboren geben lassen, wird gut sein geachtet, dass auch dieselbigen einzilet und ihnen verbotten werde niemanden aussert den obigen 6 Gschlechtern edel zutitulieren und von übrigen Gschlechtern nur die Twingherren vest, Amptslüt aber und andere fürneme Burger Ehrenvest etc. zu heissen, damit nit endlich ein Oberkeit den gmeinen Burgeren hoher und ansehenlicher Titlen halber cedieren müsse.

Die Kanzlei vermehrte die Zahl der in der 3 Klasse genannten Namen in der Folge noch um einige wenige, wie einen Zweig der Wyttenbach, einen solchen der Sinner und die Lentulus. Weitere Änderungen wurden im sog. Diplomatengeschäft, d. h. in der Untersuchung der fremden Adelsbriefe, 1731 verboten. 1744 befahl jedoch der Grosse Rat, in Akten, die ins Ausland gingen, dem Namen aller Burger das Adjektiv „edel“ oder „noble“ beizufügen, und 1761 wurde die Anwendung des Attributs „wohledelgeboren“ bei allen Bernburgern beschlossen. 1783 endlich erlaubte der Grosse Rat den Gebrauch der Präposition „von“. H. T.

Les cachets de Farel.

Nous avons signalé dernièrement le premier volume de l'œuvre magistrale de M. le Prof. E. Doumergue: *Jean Calvin. Les hommes et les choses de son Temps*, et en avons extrait quelques notes relatives aux cachets de Calvin. Le second volume ne cède en rien au premier soit par la profonde érudition du texte soit par la richesse de l'illustration [1].

Nous y signalons les quelques notes que M. Doumergue consacre aux cachets de Farel et que nous nous permettons de reproduire en partie ici avec les deux clichés qui les accompagnent. Nous y voyons figurer l'épée de la Parole de Dieu entourée de flammes avec la devise du réformateur en exergue: « Que veux-je, sinon qu'elle flamboie! »

M. Doumergue dit que suivant les renseignements que lui a fournis M. le Prof. Philippe Godet à Neuchâtel, le sceau de Farel se retrouve sur la plupart de ses lettres. Les empreintes en cire rouge ont à peu près disparu. Mais plusieurs des cachets empreints sur des « oublies » sont encore assez nets, au moins en quelques parties.

Il en est du cachet de Farel comme du cachet de Calvin. C'est en comparant minutieusement les empreintes conservées que l'habile dessinateur qu'est M. Armand Delille, a pu le reconstituer avec exactitude. M. Ph. Godet ajoute: « On y voit réellement une épée, entourée d'un dessin dont je n'ai pu déchiffrer le sens (fig. 78). C'est très confus. Mais on lit en exergue la devise: QUID VOLO NISI UT ARDEAT. Le sommet du cachet porte encore quelques lettres mysterieuses qui séparent le QUID de l'ARDEAT. J'ai cru distinguer V. F. G. .·. I. H. S.


fig. 78.

J'ai remarqué deux autres cachets dont Farel s'est servi une fois ou deux. L'un porte simplement un oiseau, un aigle, semble-t-il, qui occupe tout le champ. L'autre porte: P. W. V. »

[1] Jean Calvin. Les hommes et les choses de son temps, par E. Doumergue, professeur à la Faculté de Théologie de Montauban. Tome second. Les premiers essais. Ouvrage orné de la reproduction de 75 estampes anciennes, autographes, etc. et de 75 dessins originaux par H. Armand-Delille. Lausanne, Georges Bridel & Cie, éditeurs. 1902.

Il existe à la Bibliothèque de Neuchâtel sous le numéro 3619, et sous le titre *Role des bourgeois,* un armorial manuscrit, datant du XVIII s. Tous les renseignements intéressants et sérieux qu'il contient ont été publiés. Entre la feuille de garde et le premier feuillet, une petite feuille a été collée, où se trouve le croquis au crayon de la prétendue armoirie de Farel. Au-dessus est écrit ceci: «Armoirie de Guillaume Farel, devise à l'entour du cachet IHE. QUID VOLO NISI UT ARDEAT. VFG.» Quatre feuillets plus loin, sur une page spéciale, figure le même dessin, mais à la plume et plus grand. Evidemment dessin et devise ont été fait d'après le cachet de Farel.

Ce dessin a été reproduit par l'imprimeur Fick en tête du volume des œuvres de Farel édité en 1865; (fig. 79) il figure également sur la première page de la réédition du *Sommaire* de Farel en 1867. Ce dessin n'a donc jamais figuré sur la première édition des œuvres de Farel ainsi que l'ont prétendu plusieurs auteurs, et la dénomination d'*armoiries* est inexacte, puisque nous n'avons à faire là qu'à un symbole, et que l'armoirie des nobles Farel était d'*argent au lion de gueules.*



fig. 79.

Wappen der ausgestorbenen Geschlechter Luzerns.

(Mit Tafeln VIII—XIII).

Einleitung.

Bei der im Jahrgange 1899 des schweiz. Archivs für Heraldik veröffentlichten Skizze über die „Wappen der noch lebenden Geschlechter Luzerns" wurden für die hiezu gehörigen unerlässlichen genealogischen Bemerkungen nur gedruckte Quellen, welche sich alle im grossen und ganzen auf „Leu" basieren, benützt. Bei demselben spielt aber begreiflicherweise die „Familientradition" eine zu grosse Rolle, und es sind daher die Berichte mehr oder weniger ungenau. Ich habe daher für die vorliegende Arbeit die Bürgerbücher, Ratsprotokolle, Jahrzeitbücher etc. teils im Original, teils nach den Publikationen des „Geschichtsfreundes" benutzt, mache aber gleichwohl keinen Anspruch darauf, in jedem Falle erschöpfende Nachrichten über den Ursprung des betreffenden Geschlechtes geben zu können.

Ebenso wurden für die Bestimmung der Wappen Wappenbücher nur zur Ergänzung benutzt und einzig Siegel, Scheiben oder andere gleichzeitige Darstellungen verwendet. Es hat sich auch das notwendige Material mit Ausnahme eines einzigen Falles (Familie Glesting) finden lassen.

Was die Einbürgerung der verschiedenen Familien anbelangt, so wurden Neuaufnahmen nach gütiger Mitteilung von Herrn Dr. von Liebenau[1]) nur

[1]) Siehe auch dessen „altes Luzern" pag. 8.

auf die beiden Johannistage vorgenommen. Alle andern Daten beziehen sich einzig auf Erneuerungen eines aus irgend welchem Grunde verlornen Bürgerrechtes. Die einzige Ausnahme von dieser Regel „Aufnahme sehr hochgestellter Personen“ kommt bei keinem der vorliegenden Geschlechter in Betracht. Für einzelne Familien liessen sich keine Aufnahmen finden, was sich einenteils durch Lücken in den Bürgerbüchern, andernteils dadurch erklären lässt, dass das betreffende Geschlecht früher einen andern, uns unbekannten Namen führte, oder auch wohl schon vor der Einführung der Bürgerbücher eingebürgert war.

Als Ausgangspunkt diente der kleine Rat des Jahres 1565. Eine diesbezügliche Bemerkung ist im Artikel von Hertenstein zu sehen. Der kleine Rat zählte 1565 auf St. Johann Evangelist nach dem Ratsprotokolle XXVII folgende Glieder:

Hans Glesting	Niklaus Schall	Peter Martin
Hans an der Allmend	Ulrich Dulliker	Ulrich Heinserlin
Hans Wältin	Jost am Rin	Benedikt v. Hertenstein
Niklaus am Leen	Walter Krepsinger	Rochus Helmlin
Ludwig Pfyffer	Hans Arnold Segisser	Sebastian Schindler
Batt Sydler	Ludwig Kündig	Antoni Haas
Jakob Sunnenberg	Rudolf Haas	Rudolf von Mettenwyl
Wilhelm Herport	Sebastian Feer	Hans Tamman
Niklaus Flekenstein	Caspar Egglin	Ulrich Moser
Jost Ratzenhofer	Jost Pfyffer	Heinrich Ritter
Melchior Adolf	Jakob von Wyl	Melchior Tamman
Niklaus Clos	Heinrich Bircher	Niklaus Krus.

Eine andere Luzern eigentümliche Erscheinung ist die, dass die Ratsstellen sozusagen erblich waren. Auf den dem Tode eines Kleinrates folgenden Johannistag wurde in der Regel vom kleinen Rate ein Grossrat als Ersatz gewählt, d. h. der Sohn, oder bei Mangel eines solchen, der nächste Verwandte des Verstorbenen. Es gibt immerhin einige Ausnahmen von direkter Ernennung eines Kleinrates, ohne dass derselbe Grossrat gewesen war. Der grosse Rat, der in Luzern gar keine Rolle spielte, wurde die gleichen Tage durch den kleinen Rat auf ähnliche Weise ergänzt. Brüder oder Vater und Sohn sassen dagegen nicht zur gleichen Zeit im kleinen Rate. Brüder ausnahmsweise im grossen Rate.

Was nun die in Luzern üblichen Gebräuche über Namensführung, Namenswechsel und Wappenübertragungen anbelangt, geben die schon von Dr. Th. von Liebenau im Anzeiger für schweiz. Altertumskunde III 1878, pag. 876, veröffentlichten zwei Ratsbeschlüsse Aufschluss: R. P. VII; 190 — „Montag vor Georg 1490. — Der wagner vnd die frischisen. Zwischen dem wagner vnd dem Frischisen ist von des zeichens wegen erkent dz des zimbermanns seligen kind söllend dz zeichen jres vatters füören vnd nit die Frischisen; es sye dann sach, dz die Frischisen hiezwüschent vnd pfingsten mögen fürbringen, dz im rechten gnüg syg, dz der zimberman Inen dz zeichen by lebendigem libe geschenkt hab“. Und R. P. VII; 323. — „Mendag nach vitte e modesti 1493. —

Rudolff störchly und hans schultheiss.[1] Als die bed ein stoss gehept hant, von Kunrat Störchlys schilten und zeichen wegen, da Rudolf meint, Hans sölt die nit füren noch han, und aber Hans meint, dewil er den Störchly als wol als Rudolf geerbt, und dz Im Kunrat Störchlys seligen hus, daran die zeichen gestanden, zu erb worden, so söl er die zeichen und schilt als wol haben und füeren als Rudolf; also noch clag und antwurt. so ist bekent; dewil sy bed den Störchlin geerbt und manspersonen sint, da sy darum bed, einer als der ander, zu den schilten old zeichen zu füren recht haben und füren mögen. Hant beid getröst mit unserm stattschriber. actus vff den obgeschribenen mittwuchen".

Quellen.

Staatsarchiv Luzern.

Ratsprotokolle.
Besatzungsbuch. 16. Jahrhundert bis 1619.
Jahrzeitbücher der V. Franziskaner zu Luzern.
Sammlung der „Luzernischen Wappenkalender" 1595—1785.
Abschrift der ältesten Steuerbücher.
Verzeichnis V. G. G. H. H. vnd Obern der innern vnd grossen räthen.
Sammlung von Stammbäumen luzernischer Geschlechter.
Historisch-genealogische Notizen über verschiedene Bürgergeschlechter.

Stadtarchiv Luzern.

Bürgerbücher der Stadt Luzern. (1357—1798.)
Tauf-, Ehe- und Sterbebücher der Stadt Luzern.

Bürgerbibliothek Luzern.

Rodel der Pfisternzunft Luzern 1408.
Renward Cysats Collectaneen und sonstige Werke.
Auszüge aus den Bürgerbüchern der Stadt Luzern, von allen Geschlechtern und Familien, ihrer Herkunft und dem Jahre der Aufnahmen von 1357 bis jetzt, nebst historischen Bemerkungen, Zusätzen, Obrigkeitlichen Ordnungen und Ansehen M. fol. 70.
Lucerna stematographica, oder Nachrichten und Beiträge zum Stamm-Register der in der Stadt Lucern eingesessenen Familien und Geschlechter. M. fol. 71.
Codex diplomaticus pro Stematographia civitatis Lucernæ atque etiam Helvetiæ. M. fol. 72.
Das luzernische Wappenbuch etc. M. 37/4.
Collectanea autographa Heinrich Closen M. fol. 47.
Vividarium Nobilitatis Lucernensis; Arboribus genealogicis exornatum — Ruskoni. M. 5.
Liber vitæ Ecclesiæ Beronensis etc. M. fol. 57.
Lucernensia M. 41/4.
Obersten Rudolf Pfyffers Beschreibung seiner Jerusalem-Pilgerfahrt M. 19/4.
Collectanea Helvetica — Niklaus Holdermeier 1624 M. fol. 26.
Wappenbuch des alten, zum Teil ausgestorbenen Adels M. fol. 32.
Historische Nachrichten — Stift Münster M. fol. 75.
Collectanea historica M. fol. 88.
Wappenbuch Balthassar M. fol. 127.
Genealogie vom Auf- und Herkommen der Feeren M. fol. 129.
Wappenbuch M. fol. 138.

Stift St. Leodegar im Hof, Luzern.

Jahrzeitbücher.

---

[1] Bgb. II; 3 „Hans Schultheiss so man nempt Hans Störchli" wird 1492 (nicht näher bezeichnet) Bürger.

Was die Siegel anbelangt, so stammen dieselben beinahe ausschliesslich aus dem Staats- und Stadtarchiv Luzern. Die sogenannten Ratsscheiben befinden sich in der historischen Sammlung des Rathauses.

Der in jüngster Zeit der Stadt Luzern geschenkte Ratstisch von 1574 mit den vollständigen Wappen des damaligen Kleinen Rates konnte nur noch nachträglich benutzt werden, da diese Arbeit schon abgeschlossen war.

Dann benütze ich diese Gelegenheit, Herrn Staatsarchivar Dr. Th. von Liebenau meinen Dank auszusprechen für das mir zur Verfügung gestellte Material des Staatsarchives Luzern, ebenso den Herren Stadtarchivar Georg Meyer, Archivar Dr. R. Durrer und Franz Fischer.

Abkürzungen.

Bgb.	= Bürgerbuch.	V. W.	= vollständiges Wappen.
R. P.	= Ratsprotokoll.	Schb.	= Scheibe.
St. K.	= Staatskalender, Wappenkalender.	R. Schb.	= Ratsscheibe.
K. R.	= Kleinrat.	M. M.	= Stadtplan von Martinus Martini 1597.
G. R.	= Grossrat.		
K.	= Kleinot.	G.	= Geschichtsfreund.
Sch.	= Schild.	Wb.	= Wappenbuch.
S.	= Siegel.	d. u. J.	= die ungeraden Jahre.
Sch. S.	= Schildsiegel.	d. g. J.	= die geraden Jahre.
K. S.	= Kleinotsiegel.	R. T.	= Ratstisch.

Adolf — von Moos. Bgb. II 5 v — 1500 — „Heinrich Adolff ist burger worden vff mentag nach cantate A° xv^{c} um x guld. hat bezalt burg für das vdel".

Eine blosse Erneuerung. Der nicht sehr gebräuchliche Familienname kommt im Kanton Uri vor. G. XLIV; 203: Hans 1496 Guttäter der Kirche von Altdorf; Jahrzeitbuch von Spiringen unterm 14. Dezember: Hans Adolf, aus dem Meyental Schrift Mitte 16 Jahrhunderts. Gütige Mitteilung von hochw. Pfarresignat Müller in Altdorf.)

Am meisten Auskunft über den Ursprung dieses Geschlechtes gibt uns der Rodel der „Lukasbruderschaft Luzern" im Besitze des „historischen Vereins der V Orte". Da lesen wir pag. 4 unter den verstorbenen Mitgliedern „Heinrich Adolf goldschmid" und von gleicher Hand pag. 23 „Meister Heinrich von Mos der goldschmid hat geneu vij goldgulden". "von Mos und vij" steht auf einer Rasur und ist von neuerer Hand geschrieben; dagegen lassen sich auf Original und Photographie die Buchstaben d, l und f deutlich erkennen.

Dieser Meister Heinrich Adolf — von Moos ist 1522 Goldschmied und Probierer (von Liebenau Bestallungsbuch), verfertigt eine Monstranz nach Sursee mit der Inschrift am Fussrande derselben „HEINRICH VON MOS GOLDSCHMID DIS WERK". Die Buchstaben „VON MOS GOLD" sind teilweise abgeschliffen. Die am Schafte eingravierte Jahrzahl 1523 bezeichnet das Jahr der Anfertigung. Heinrich ist vor [illegible] tot.

Der Zeitpunkt des Namenswechsels würde auch zu der Angabe in Johann Leopold Cysats „Beschreibung des Luzerner oder Vierwaldstättersee 1661" passen, der sagt, dass die von Moos im Jahre [illegible] wieder „gegen Uri kommen". [illegible]

Im gleichen Rodel finden sich noch folgende Eintragungen:

pag. 7. „It. ich Wilhelm von Moos hand gen v gulden“ etc. 1539.

pag. 24 (Schrift wie pag. 23) „Meister Melchior Von Moß der goldschmid hat j gold gl. gen“.

„Meister wilhelm Von Moß het gen ein halben gold guld. mer v gl“.

Die Worte „von Moß“ stehen bei den beiden letztern Eintragungen wieder auf Rasuren, doch lassen sich auch hier noch Spuren der vorherigen Buchstaben erkennen. Die Schrift auf den Rasuren, sowie die Worte „mer v gl“ ist von gleicher Hand und verweist dieselbe auf die Eintragung von 1539 pag. 7. Es wird dies auch wahrscheinlich den Zeitpunkt der Änderungen angeben.

Aus den Ratsprotokollen nnd dem Besatzungsbuche lässt sich der Namenswechsel für die gleichen Personen ebenfalls nachweisen.

Melchior von Moos, Stadrechner 1541, 47, 53, 57 — Vogt in Malters und Littau 1554. Er wird K. R. 1560 (resp. Joh. Evang. 1559) R. P. XXV pag. 1 und XXVIII pag. 284, nennt sich aber auf Joh. Bapt. 1560 wieder „Adolf“ und ändert seinen Namen nicht mehr bis zu seinem Tode, 24. August 1573. Vergleiche die Verzeichnisse der K. R. in den R. P XXV, XXVII bis XXIX und XXXI sowie das Besatzungsbuch.

Der Bruder desselben, Wilhelm, G. R. 1541, nennt sich durchweg „von Moos“ mit Ausnahme von Joh. Ev. 1564, R. P. XXVII pag. 1 v., wo derselbe Wilhelm Adolf heisst. Er stirbt 1567 vor Joh. Bap. Vergleiche die Verzeichnisse der G. R. in den R. P. XXV, XXVII und XXVIII, sowie das Besatzungsbuch.

Zum Überfluss enthält noch das Jahrzeitbuch im Hofe pag. 42 folgende Eintragung: „August 25. Obijt Vogt Melcker Adolff (sonst von moos genant) consiliarius huius civitatis, dedit presentibus j lb. pro vigilia 1574“.

Melchior Adolf ist der einzige K. R. und hinterliess eine Tochter Margaretha, verehlicht mit Jost Pfyffer dem ältern Schultheiss und Kaspar, Chorherrn zu Münster. Die Kinder nannten sich wieder „von Moos“.

Der Chorherr Kaspar „war mit einer Metz gen Zürich den 30. xbris 1610 geloffen“, erhielt dort 1613 das Bürgerrecht und stirbt 1618 als Pfarrer von Wangen. Von ihm stammt eine pompöse Inschrift, in welcher er die Abstammung von den „alten“ von Moos beansprucht. Er ist der Stammvater der jetzt noch in Zürich blühenden von Moos, welche aber nie im Regimente dieser Stadt sassen. Ein Sohn desselben, Jakob, kehrte wieder nach Luzern zurück und wurde 1664 XII. 27 als „Hintersäss“ aufgenommen, doch starb dessen Nachkommenschaft im 18. Jahrhundert aus. R. P. LXXIV pag. 334 v.

Was das Wappen anbelangt, so führt Melchior ein Sch. S. 1552 mit den Buchstaben M(elchior) A(dolf), während er sich sonst zu dieser Zeit „von Moos“ nennt (vgl. Nr. 1).

Sein Sohn, der Chorherr Kaspar, führt das Wappen der „alten von Moos“ (s schreitender Bär in g mit r Stern in der linken Oberecke. z. B. Pfisternrodel 1408), halb ausgelöscht auf einem St. Michelsbilde von Maler Jakob von Wyl und al fresco gemalt im „Siegeltal“, beides im Münster.

Der Zeitgenosse Rennward Cysat schreibt in seinen Collectaneen B; 132 v über die „alten von Moos“: „Andres der Letzt dieses stammens ein grober vnd unsubrer pur in Uri hat sin Wappen verkaufft a° 1580“. Nach den Kirchenbüchern von Schattdorf stirbt dieser „Jungckherr Andreas von Moß“ 1619 XII. 1. (Gütige Mitteilung von hochw. Pfarrresig. Müller.)

Was die jetzt noch in Luzern blühenden „von Moos“ anbelangt, so waren dieselben, weil nie im K. R., nicht regimentsfähig. Wilhelm Adolf — von Moos, Goldschmied [1], dem wir oben schon mehrmals begegnet sind, ist der Stammvater; G. R. 1541—1567 Joh. Bap. Sein Sohn gleichen Namens folgt ihm 1568, † 1575. Letzter G. R. 1593 der Enkel des erstern, Dieterich, † 1609. Es sind dies sämtliche, die im G. R. waren.

Von Wappendarstellungen sind uns bekannt für den gleichen Wilhelm als Vogt zu Büron nach den beiden zur Gilgensch. Wb. „ex sigillo 1551“ (Nr. 118), sowie das gekaufte (?) oder angenommene Wappen Sch. 1679 P(eter) V(on) M(oos) an einem Hause im Metzgerrainle.

Es bleibt noch die Frage des Namenswechsels. In dem zur Gilgenschen Wb. der Kantonsbibliothek in Lausanne steht folgendes, bei dem oben angeführten Wappen: „Diss Wappen ist dero Adolf und soll dieser Wilhelm ein Adolf gewesen sin, aber dero von Moos Diener da nachher war er von Moos genannt und letzlich dero von Moos Wappen an sich genomen. Von diesem Adolf kommen die jetzigen von Moos.“

Dies ist eine Erklärung, aber wahrscheinlicher ist es, dass Heinrich Adolf ein Haus erwarb, das früher den v. Moos gehörte und nach luzernischem Rechte mit dem Besitze desselben, nachdem die „alten“ von Moos zirka 1519 Luzern verlassen hatten, auch den Namen wechselte (siehe auch altes Luzern pag. 186) [2], und wirklich erhielt 1570 Wilhelm von Moos vom Rate ein Brunnenrecht für sein Haus in der jetzigen Rössligasse „alte Nuntiatur“, an welcher anfangs des 15. Jahrhunderts auch Junker Peter von Moos (1377—1449) wohnte.

---

[1] Vielleicht Meister Wilhelm der Goldschmied, der 1509 Samstag vor Reminiscere sein Bürgerrecht erneuert. Bgb. II; 8 v.

[2] Der Grund des Wegzuges der Familie der „alten“ von Moos ist in deren vollständiger Verarmung in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts zu suchen, wie das luzernische R. P. zeigt. Richter Heinrich v. M. erhält 1485 durch Rät und Hundert alle Fronfasten 30 Plapert zugewiesen „von der diensten wegen, so er vnd sin vordern gemeiner stat bewist vnd gtan hant“ R. P. VI pag. 77. Als nach dem Tode des Hans v. M. sich dessen Frau vor Rat beklagt, dass ihr niemand etwas geben wolle, lässt derselbe ihre Pfänder „armbrester, mörsel oder ringli“ nehmen und mit ihr abrechnen R. P. VII. 1494 pag. 377.

Der schon früher angeführte „Junker Andres v. Moos“ war aber gleichwohl nicht der letzte in Schattdorf. Nach den dortigen Pfarrbüchern erscheint 1623 ein anderer „Herr Andres v. M.“ des Rats, der verschiedene Kinder hinterlässt, die sich aber später nur mehr „Moser“ nennen. Ende des 17. Jahrhunderts verschwinden auch diese. Dieser zweite Andreas ist wahrscheinlich ein Sohn des erstern, der aber, weil sein Vater das „Wappen“ verkaufte, sich nicht mehr Junker nennen kann.

Dies ist der Ausgang des ehemals reichen, mächtigen und weitverbreiteten Geschlechtes, das in diesen verarmten Gliedern vollständig erlosch. Es sind daher auch die Behauptungen zentralschweizerischer und rhätischer Geschlechter gleichen oder ähnlichen Namens, durch welche dieselben eine Abstammung von den „alten“ von Moos beanspruchen, Fabel.

an der Allmend, zuweilen auch Allmender. Bgb. II, 4 v — 1495 — „Vff hütt mittwuchen vor ascensionis ist Hans an der Allmend vnser burger worden dedit v guld. vdel ij mr. burg fur das vdel. stattschriber Ludwig Feer."

Nach den Steuerbüchern Luzern kommt 1443 eine Gred, vor dem Hofe und an der Halden, 1456 ein Jenni im Dorfe Kriens vor.

Ein Niklaus kommt 1490 vor R. P. VII; 66. Hans wird 1493 G. R., einer gleichen Namens 1539 G. R., 1543 K. R. Moritz ist Schultheiss 1630—34 d. g. J. Letzter K. R. Jost Josef Xaver Ignaz 1733, † 1736. Letzter des Geschlechtes Franz Josef Johann Melchior, G. R. 1765, † 1829.

Sch. S. Hans, Vogt zu Rothenburg 1555 und V. W. R. T. 1574. V. W. Moritz, Schultheiss 1632; R. Schb. 1665, Hans (Nr. 2). St. K. 1685—95 Jost; 1688—96 Walter, 1689—1703 Johann Ludwig; 1696-1709 Franz Rochus; 1716—33 Josef Christof; 1734 und 35 Jost Josef Ignaz (Nr. 3).

Die Familie besass von 1615 bis 1709 das Schloss Schauensee.

Gardeoberst Johann Kaspar erhielt 1725 von Herzog Leopold I. von Lothringen das Schloss Baldegg zum Geschenk, welches dieser von dem Marchese Oberst Ferdinand Lunati-Visconti erworben hatte. Baldegg wurde 1806 Mai 21. von Melchior Georg an der Allmend verkauft.

Nach Wb. Balthassar M. 127 wurde auch ein geviertes Wappen geführt (Nr. 4); dasselbe soll auch so im Schlosse Baldegg gemalt gewesen sein.

Bisweilen wird ein in den Farben gleiches Wappen, bei welchem aber der Baum auf einem Dreiberge steht, als „an der Allmend" angesprochen. Es ist dies ein Irrtum, indem dasselbe der ausgestorbenen Luzerner Familie der „Lindacher" eigentümlich ist.

Bircher. Bgb. II; 3 v — 1493 — „Vff mentag nach Sanct martinstag ist Voli Bircher burger worden vnd sol geben v guld. namliche ein guld. bar, vnd demnach all fronfasten ein guldin bitz es bezallt dedit j guld. bar vdel ij m. burg für dz vdel vnd ouch für die vbrige summ Cůntzman Sager sin schwecher. solvit".

Ulrich wird 1493 G. R., Hans 1520 G. R., 1525 K. R. Schultheissen: Hans 1549 und 51, Jost 1633, 36, 38, 41, 43 und 45. Jakob 1645. Letzter K. R. Bernhard Leopold 1682, † 1704. Die Familie erlischt mit Jost Franz, Hauptm. in Sardinien, G. R. 1746, † 1791.

Sch. S. Hans 1545 — Propst Ludwig zu Beromünster 1615. — Ferners graviert auf dem Pfyfferbecher 1569 Hauptmann Jost. (Nr. 5).

Kleinodvarianten. V. W. — M. M. 1597 R. Schb. 1598 Christian (Nr. 5).

Jost Schultheiss 1633—45 — St. K. 1685—1705 Johann Baptist (Nr. 6).

V. W. R. T. 1574 Hans und Heinrich Bircher. Schb. im Kloster Bruch Niklaus Bircher des Raths und der Zeit Säckelmeister 1622. Jakob Schultheiss 1636 und 45 — Jakob, im Kreuzgange des Klosters Werthenstein — St. K. 1685—1704 Bernhard Leopold (Nr. 7).

St. K. 1650 Franz und Niklaus — Hauptmann Niklaus Allianz mit Bletz im Kreuzgang des Klosters Werthenstein (Nr. 8).

Bysling. Bgb. I; 36 — „1410 post Joh. Bapt. Hensli Bisli von rot ij fl. iiij mar gelt vlli müller".

Bgb. I; 41 — „1427 post nativit. Hensli Bisli von jnwil fl. j mr. ij gelt Welti Jans".

Johann wird 1426 G. R., 1430 K. R. Letzter K. R. Wendel 1567, † 1570. Letzter G. R. Kaspar 1580, † 1597. Die Familie erlischt im 18. Jahrhundert. Sch. S. Melchior, Pfarrer zu Entlebuch 1653 (Nr. 9). Ferner Wb. Tschupp (Nr. 10 und 11).

Cysat. Bgb. II; 23. „Vff mittwuchen vor Ulricī Epi. anno 1549 hand min g. h. beyd rät vnd der großrat zů jrem bürger vff vnd angenommen Jo. Baptist Cisat von Meylandt pürtig vß der Stadt, sampt syne dry sünen Rennwart. Hanns Stäphan vnnd Rochiy Cysat vmb acht Rynsch guld. het gschworen vnd besallt zuvor wie gar hie gewonlich".

Diese bekannte Stadtschreiber- und Gelehrtenfamilie kommt mit Rennward 1573 in den G. R. und seinem Sohne gleichen Namens 1624 in den K. R. Letzter K. R. Franz Leonz 1729, † 1741. Letzter G. R. Josef Xaver 1764, † 17 . . Die Familie erlischt 1789 mit dem Chorherrn von Beromünster Ludwig.

V. W. R. T. 1574 M. M. 1597 R. Schb. 1598 Rennward (Unterschreiber), Ritter und Stattschreiber; ebenso Rennward der jüngere Ratschreiber. — St. K. 1650 Ludwig etc. (Nr. 12) Wb. Tschupp bringt statt der Krone ein grünes Nest.

Cloos. Keine Eintragung im Bgb. — (Vielleicht Bgb. I; 27 v — „1394 post Joh. Johann Klösseli und Johann sin suw".)

Nach dem Steuerbuche 1443 wohnt ein Klos „in der mindern Statt".

Nach der Chronik von Diebold Schilling zeichnet sich ein Hensli Cloos 1468 auf dem Ochsenfelde aus. Cysat. Collect. B.; 92 v führt einen Hans 1460 an. Heinrich wird 1489 G. R., 1499 K. R. — Schultheiss Heinrich 1623—29 d. u. J. Letzter K. R. Karl Ferdinand 1685, † 1696. Letzter G. R. Josef Christof 1710, fällt 1712 bei Villmergen. Das Geschlecht erlischt mit Josef Leonz, Kaplan in Ruswil, später Conventual zu St. Urban als Pat. Thadäus † 1759.

Sch. S. Heinrich 1513 und 1518. Niklaus 1545 und 1554 (Nr. 13).

V. W. R. T. 1574 Niklaus und Moritz M. M. 1597 R. Schb. 1598 Heinrich und Christof — Schultheiss Heinrich 1625 — St. K. 1650, Niklaus 1685 und 86 Karl Ferdinand (Nr. 13).

St. K. 1650 Hans Christof, welcher auch 1670 März 11. von Kaiser Leopold I. einen Adelsbrief für sich und seine Nachkommen erhält, (Nr. 14).

Das gleiche Kleinot kommt schon auf der von „J. Christoffel Cloos, Hauptmann, und Nicolaus Cloos 1594" gestiffteten Rathauser Schb. einmal vor, während das Wappen mit Kleinot (Nr. 13) zweimal darauf abgemalt ist.

Schultheiss Heinrich soll vor 1629 Besitzer des Schlosses Mauensee gewesen sein. G. XXXV; 154. Sicher dagegen is̊t es Karl Hieronymus durch seine Frau Mª Pfyffer, Tochter des Joh. Ludwig Pfyffer von Altishofen-Mauensee; sein Sohn nimmt das Wappen dieser Besitzung in das Seinige auf.

St. K. 1687—96 Hauptmann Karl Ferdinand Cloos zu Mauensee. (Nr. 15.)

1721 wurde dasselbe an den Grafen Rudolf Riva, Bürger von Luzern und Lugano, verkauft.

Dürler. Bgb. II; 33 v — 1570 Joh. Bapt. — „Klaus Türler von Horw vnd Peter Türler sin sun“.

Hans wird 1616 G. R., 1633 K. R. Schultheissen Johann Rudolf 1689 bis 1711 und Johann Josef 1723—51 d. u. J., Niklaus 1798. Die Familie erlosch 1847 mit Johann Baptist; die heutigen Dürler sind 1840 XI. 16. durch den Grossen Rat legitimierte Sprösslinge.

Sch. an einem Altare der Hofkirche 1645. (Nr. 16).

V. W. St. K. 1650 Hans und Ludwig, Grossweibel 1685—1711 Johann Rudolf etc. Nr. 16.

Im 18. Jahrhundert wird zuweilen der Dreiberg weggelassen.

Dulliker. Bgb. II; 11 v — 1522 — „Vff montag nach cantate a° xxij ist burger worde Urrich Tullicker vnd sol noch ij gld. gen dem seckelmeister. hat zalt“.

Nach genealogischen Notizen im Staatsarchiv Luzern die „Hartmann“ genannt. Die Familienbücher etc. lassen die Familie infolge der Reformation von Zofingen, wo Dulliker seit Anfang des 15. Jahrhunderts vorkommen (G. XXII; 34—50) nach Luzern auswandern. Laut Bgb. I; 63a — „1445 post Joh. Bapt. Welti Hartmann f. ij mr. iiij gelt Götschi Kilchmeier“.

Dieser Welti Hartmann ist 1462 Mitbesitzer des Twinghofes von Sempach und mag ein Vorfahre des Ulrich Dullicker gewesen sein, von dem weiter unten die Rede ist. (G. XIV 7.)

Ulrich wird 1522 G. R., 1536 K. R. Schultheissen Ulrich 1647—57 und Karl Christof 1715 - 21 d. u. J. Letzter G. R. Heinrich Ludwig Johann Baptist 1785, fällt 1812 bei Polotzk. Die Familie erlischt mit Alfons Josef Johann Nepomuk 1765 G. R., 1772 K. R., † 1820.

Ulrich, der als Vogt des Hofes das Twinglehen hatte, erwirbt 1527 den halben Twinghof von Sempach von Peter Zimmermann von Neuenkirch. G. XIV 7. Die Mutter des Ulrich war nach dem Jahrzeitbuch der Franziskaner eine Anna Zimmermann. Der Hof blieb bei der Familie, bis 1724 die eine Hälfte erbweise durch Maria Elisabeta Balthassar geborne Dullicker an deren Mann Beat Franz Balthassar überging. Die andere Hälfte verkaufte 1730 Alfons Ignaz Dullicker an Franz Niklaus Leonz Balthassar, der somit wieder den ganzen Twinghof vereinigte (G. XIV; 7).

Sch. S. Ulrich 1545 — Sch. Allianzscheibe des Hans Lüpold Peier im Hof mit seinen beiden Frauen Dorothea Dullicker und Elisabeta zu Käss 1584 — Museum zu Frankfurt a./M. — Altar in der Hofkirche 1645. (Nr. 17.)

V. W. R. T. 1574 Ulrich (der Geck trägt die Wiederholung des Schildbildes auf der Brust). Ulrich Schultheiss 1655—St. K. 1650. Ulrich (Nr. 17).

Karl Christof Dullicker des innern Rats und Landvogt zu Willisau und Johann Ulrich Dullicker des grossen Rats und Ritter St. Maurici- und Lazarus-Ordens, werden von Kaiser Leopold I. Wien 1685 März 15. in den erblichen Adelsstand erhoben mit dem Prädikate „von Dillikon“. — Das Prädikat wurde nie geführt. — Das Feld 2/3 des verliehenen Wappens ist dasjenige ihres Twinghofes Sempach, (Nr. 18). Ebenso St. K. 1685—1714 Karl Christof etc. Derselbe

wird 1714 Ritter des Calatrava-Ordens und führt nun als solcher die Abzeichen desselben in einem Herzschilde. St. K. 1715—24.

Wb. Balthassar M. 127 führt noch ein ganz unmögliches Wappen an. Nämlich Feld 1/4 des Diploms (Nr. 18) mit dem alten Kleinode von Nr. 17.

Eggli. Bgb. I; 44. — „1437 post. nativit. — Hanns Eggli von Basel f. j mar ij gelt Beringer Sydler". Johann wird 1455 G. R. Heinrich 1517 G. R. 1521 K. R. Kaspar 1531 G. R. 1550 letzter K. R. † 1569. Letzter G. R. Jost 1554 † 1558. Die Familie erlischt Anfangs 17. Jahrhunderts mit Hans, Mann der Margaretha Krämer.

Sch. S. Heinrich, Vogt des Michelsamtes 1523, V. W. Kappelbrücke und Wb. M. 86/4 (Nr. 19).

Eckart. Bgb. II; 28. — „Vff St. Johannis baptiste 1557 hand min g. h. Schulthess rät vnd hundert zum burger vff vnd angenomen Heinrichen Ekhardt von frowenfeld".

Jost wird 1571 G. R. 1576 K. R. Letzter K. R. Jost 1586 G. R. 1592 K. R. † 1599. Letzter G. R. Niklaus 1604, † 1619. Die Familie erlischt 1730 mit Josef.

V. W. M. M. 1597 R. Sch. 1598 Jost (Nr. 20.) Kleinodvariante nach Wb. M. 86/4 (Nr. 21).

Entlin. Bgb. I; 13. — „1380 post. nativit. Jenni Entelin qcua. marc f. duos gelte Heini Zilman dedit f." Bgb. I; 34. — „1403 post. nativit. — hans entli von appwil f. j mr ij gelt hensli entli der snider sine bede sun".

Bgb. I; 39. — „1423 post. nativit. Burgi Entli der mezger fl. j mr ij silbers gelt Burgi Sidler". Bgb. I; 40. — „1424 post nativit. Heini Entli f. j mr. ij gelt Heini Walker". Bgb. II; 12. — „1522 Mentag nach cantate — Vff den obgenannten Tag vnd Jar ist burger worden, Bastian Endtlin von Sempach vnd hat geschworen vnd zalt".

Andreas wird 1544 G. R. Adam 1605 G. R. † 1630 und dessen Sohn Johann Jakob 1630 G. R. 1640 K. R. (der Einzige) † 1659 sind die letzten, die in den Räten vorkommen. Mit Franz Josef, Pfarrer zu Neuenkirch, erlischt 1822 das Geschlecht.

V. W. St. K. 1650 Johann Jakob (Nr. 22), sowie Kleinodvariante. Gemälde auf der Kappelbrücke Adam (Nr. 23).

Feer. Bgb. I; 25. — „1385 post. nativit. Peter Verre (mit andern aufgenommen) de Emmen". Bgb. I; 39 v. — „1424 post. nativit. — Lüty Verr von eschebach fl. j mar iiij gelt der wanner". Bgb. I; 41. — „1428 post. nativit. — Der jung Hensli Ferr von eschibach fl. j mr. y gelt Burkart Sidler".

Bgb. I; 64 v. — „1452 post. nativit. — Beringer Verr vnd Heini Verr gebrüder vnd Heini desselben Heinis sun der gebrüdern ietweder flor j mr ij vnd der knab ouch ij mr ze vdel Lup. Ver vnd Rudolff Sidler".

Bgb. I; 70. — 1476 ohne nähere Zeitbestimmung: „Heini Ver ist burger worden dedit j f. vdel ij mr gelt fur das vdel Hans Huber vnd damit so hand min hrn. jn zu irem winziecher empfangen vnd hat jn vertröst Keiser der kremer".

Bgb. I; 70 v. — 1477 ohne nähere Zeitbestimmung: „Vlli Ferr von Eschibach ist burger worden dedit j f. vdel ij m. gelt Hans Ferr".

R. P. V; 489. — „1480 post. Pauli. — Vli Feer ist burger worden dedit j fl. vdel ij mr gelt für dz vdel Heinrich Feer".

Bgb. II; 2. — zwischen 1480—84. — „Hans Fer Hentz Ferren sun ist burger worden dedit j f. vdel ij m. gelt Hans Ferr".

R. P. V; 455. — „1475 Montag nach Sant Sebastian Hans Fer Hentz Feren sun ist burger worden dedit j fl. vdel ij mark gelt für dz vdel Hans Fer".

Bgb. II; 10. — „1517 Montag vor St. Frenentag. Vff obgemellten tag hannd min herren Caspar Feren zu einem irem burger vff genommen vnnd hat bezalltt".

Die ersten in den Räten sollen gewesen sein: Ludwig G. R. 1406; Lüpold G. R. 1406, K. R. 1423; Hans G. R. 1449, K. R. 1451; Beringer G. R. 1452; Petermann G. R. 1480, K. R. 1487. Schultheissen: Hans 1478 und 1480; Petermann 1502—06 d. g. J., sowie 1512 und 1517; Jakob 1533, 1537 und 1539. Die letzten in den Räten waren: Leopold Christof K. R. 1734 (ohne G. R. gewesen zu sein), † 1770. Es folgt ihm sein älterer Bruder Franz Bernhard 1713 G. R., 1770 K. R., resigniert 1771, † 1775 als der letzte weltliche Sprössling der Familie. Letzter G. R. 1728 Kaspar Alois, † 1735. Die Familie erlosch vollständig mit dem Konventualen zu St. Urban Pat. Plazidus, † 1794.

Hans kauft 1480 Weiherhaus (Wyher); 1481 Castelen von den Brüdern Sebastian und Ulrich von Luternau. Heratingen kommt 1501 an Jakob Feer durch seine Frau Elisabet Kramer. 1526 wird Buttisholz vom Domstift Konstanz durch Jakob erworben. Die Witwe Konrad Hasfurters, Barbara Segesser, trat 1537 den Meier- und Kellerhof Emmen an ihre Tochter Barbara, Gemahlin des Beat Feer, ab (v. Liebenau-Schulth., Heinrich Hasfurter). Wyher wird 1580 an Ludwig Pfyffer und Castelen 1598 an Hauptmann Ulrich Heinserlin verkauft.

Sch. S. Hans Vogt zu Willisau 1462 (Nr. 24) und in späterer Form nach Familienbuch M. fol. 129 und Wb. zur Gilgen (Nr. 25).

Nun wird im Familienbuche pag. 1 ein fabelhafter Adelsbrief, der natürlich „verloren" gegangen ist, von Kaiser Maximilian (!) 1486 ausgestellt, aufgeführt, um Nr. 26 (kommt ebenfalls in Wb. zur Gilgen von) zu begründen. Mit diesem Wappenbrief wird ein Hans Feer von Eschenbach oder Emmen begnadet. Es hätte dies also Bezug auf den jungen hensli, der 1428 Bürger wird und auf den Schultheissen Hans, der aber schon 1484 stirbt. In die nämliche Kategorie gehört nach den beiden gleichen Quellen die Darstellung mit Schild Nr. 26 und Kleinod Nr. 25.

„Luitpold, Heinrich vnd Petter die Verren vnd alle ander jre gebrüder vnd vettern jrs namens vnd stammens" erhalten. Zürich 1487 Juni 27. durch den Gesandten des Königs Mathias von Ungarn „beim grossen alten Pund obertütscher landen gemeiner Eidtgnoßschafft Niklausen von Kökeritz, Herrn zu Fridtlant und Lubroß", der auch das Dokument besiegelt, einen Wappenbrief mit einem „goldfarwenbrunen löwen vffrecht gestellt mit einem übersich ge-

habten trutelechten swantze, mit offnem munde, wißen zenen rotter vßgestrakter zungen vnd vnverschrotnen wißen clauwen jn einem perlywißen feld vnd schilte. Mit silberwißem helm, mit bruner helmdecke der oberschlagk berlinwiß geleich dem schilte vnd vff dem hellm einen halben brunen löwen vffrecht". (Nr. 27.)

Die Worte „goldfarwenbrun" und „brun" bedeuten hier einfach „rot", wie auch das gemalte Wappen des Briefes zeigt, in welchem die Löwen und Helmdecken mit einem „dunkeln", die Zungen dagegen mit einem „hellen" Rot gemalt sind.

Schon 1488 August 12. erhalten „Lüpold, Petter, Ludwig vnd Hans Gebrüder vnd Heinrich ihr vetter die Feeren von Luzern" durch König Mathias in Wien selbst ausgestellt einen neuen Wappenbrief mit dem „roten Löwen in weiss" etc. Das Wappen war ursprünglich nicht eingemalt, und auf Rasuren steht mit Ausnahme einer Stelle „Castelen" statt Luzern. (Nr. 27).

Dieses Wappen wird nun beibehalten, nur wird der Helm später gewöhnlich gekrönt.

V. W. Schb. im Museum zu Frankfurt a./M. 16. Jahrhundert R. T. 1574 Sebastian, Lüpold und Balthassar M. M. 1597 Batt Jakob Ritter; St. K. 1650 Balthassar etc. (Nr. 27).

Zusammengesetzte Wappen:

Zuerst freilich noch mit getrennten Schildern auf dem Teppich des Schultheissen Petermann Feer und seiner Frau Benedikta von Meggen. — Feer — Castelen — v. Meggen (roter Jäger in Gold). Anfangs 16. Jahrhundert V. W. M. M. 1597 R. Sch. 1598 Peter (mit Castelen). (Nr. 28).

V. W. St. K. 1650 Leopold, Herr zu Buttisholz — 1706—23, Franz Karl H. z. B. (Nr. 29).

V. W. St. K. 1685—99 Franz Bernhard, zu Emmen und Rotterschwyl — 1727—49 Leopold Christof z. E. (Nr. 30).

V. W. St. K. 1750—70 Leopold Christof, Herr zu Buttisholz. (Nr. 31).

Die Gebrüder Franz Bernhard und Leopold Christof die Feeren zu Emmen und Buttisholz errichteten 1757 Juli 18. mit Obrikeitlicher Genehmigung auf das Absterben der Familie hin mit genauer Bestimmung der Reihenfolge der Vererbung drei Fiedeikommisse zu Gunsten folgender Familien:

1. Pfyffer: Buttisholz mit allem was dazu gehört, Collatur, Zehnten, Bodenzins Soppensee, samt allen zugehörigen Rechten und Gerechtigkeiten, ferners der Verpflichtung, dass der jeweilige Inhaber von Buttisholz Wappen und Name der „Feeren" mit dem seinigen zu verbinden habe.

2. Balthassar: Güter zu Emmen, Radoltschwyl und Herrendingen mit Twing und Bann.

3. v. Fleckenstein: Hof zu Wäggis (Eggisbühl) mit Zubehör, das Sässhaus in der Stadt an der Mühligass mit allem Hausrat und Mobilien, dem Garten und Stallung an der Reüss. — Nach Aussterben der Fleckenstein ging dieses Fideicommis auf die Meier von Schauensee über.

Hiezu folgende Übersicht der Letzten des Geschlechtes.

Leopold K. R. 1645, † 1656
Ma. Salome Holdermeier

- **Johann Thüring** K. R. 1669 † 1679 ux.: Aa. Ma. v. Sonnenberg
  - **Franz Karl** K. R. 1705 † 1723 erschossen ux.: Ma. Eva Dorothea Dorrer
    - **Ma. Elisabeta Franziska** mar.: 1) Franz Jakob Meier K. R. 1734, † 1743 2) Johann Martin Balthassar K. R. 1723, † 1754
- **Franz Bernhard** K. R. 1679, † 1699 ux.: 1) Aa. Ma. v. Sonnenberg 2) Margareta Cloos
  - (1) **Franz Bernhard** K. R. 1770 † 1775
  - (1) **Leopold Christof** K. R. 1734 † 1770 ux.: 1) Ma. Ursula am Rhyn 2) Ma. Aa. zur Gilgen
  - (1) **Ma. Katarina** mar.: Rudolf Anton Pfyffer Hauptmann zu Pesaro n. 1682, † 1750
    - Pfyffer-Feer
- **Karl Ludwig** K. R. 1699, † 1705 ux.: Ma. Margaretha Mayr von Baldegg
  - **Ignaz** ux.: Ma. Magdalena Dürler
    - **Kaspar Alois** G. R. 1728 † 1735
    - **Pat. Plazidus** Convent. zu St. Urban Prof. 1746 † 1794

von Fleckenstein. Bgb. I; 66 v — „1462 post Johann Baptist. — Item Vlrich Wetzel von Zürich ist burger worden dedit j fl. vdel ij mark gelt Hans Fründ".

Bgb. I; 70 — 1476 ohne nähere Bezeichnung: „Clewi Wetzel genant Fleckenstein ist burger worden dedit j fl. vdel ij m. gelt fur das vdel Petter von Alickon sin swecher". R. P. V; 441 — 1477 (vorhergehende Eintragung auf die Herbstmesse bezogen, die nachherige auf Freitag nach Gallus) „Clewy Wetzel genannt Fleckenstein ist burger worden dedit j fl. vdel ij m. gelt für dz vdel Peter von Allikon siner tochter mann".

Cysat Collect. B; 74 v fügt nach Fleckenstein noch bei „wynköstler oder Fürer" und sagt dann weiter „vnd sine nachkomling sind vornehme lüt worden. Ist sonst vß dem Elsaß pürtig gewesen, vnd hat den namen fleckenstein als einen zunamen bekommen vmb das er in der Jugend den Edlen von Fleckenstein jn Frankenland gedient. hand den namen Fleckenstein also behalten mit dem wappen bis etwas wenigs vnterschieds".

Über den angezweifelten Beruf des Stammvaters gibt auch folgende Stelle Aufschluss R. P. VI; 151. — 1486. — „Vff hüt mitwuchen vor martin hand sich min herrn einhellenklich bekent, dz Fleckenstein von dem wyn so er darumb gschworen hat, kein gepreßten win har bringen noch hier veil haben sol. desglichen sol der sinner andern winfuörern so nit gschworen hand sölichen eyd ouch geben vnd gedencken das dem nachgangen werde".

Stammvater der hiesigen Familie ist der obgenannte Clewi Wetzel genannt Fleckenstein, der nebenbei noch „Sonnenwirt" (G. IV.; 250) war. Da die beiden auf ihn bezüglichen Eintragungen im Bgb. und R. P. nur Bürgerrechtserneuerungen sind, so wird er in gewissen uns unbekannten Beziehungen zu Ulrich Wetzel von Zürich, vorgenannt gestanden sein. Ein Uli Wetzel der Müller ist 1428 in Zürich nachweisbar (gütige Mitteilung von Herrn W. Tobler-Meier). Die ursprüngliche Form des Wappens weist ebenfalls auf „Getreide" zurück und dann gibt es im Kanton Zürich jetzt noch eine Familie „Fleckenstein".

Niklaus (Clewy) wird 1489 G. R., sein Sohn Heinrich 1514 G. R., 1521 K. R. Schultheissen Heinrich: 1535; 40—46 d. g. J., † 1560. — Heinrich 1581 bis 1589 d. u. J. — Jost 1640 und 42 — Heinrich 1644—64 d. g. J. — Franz Lorenz 1715.

Die Familie schreibt sich seit ungefähr Mitte des 17. Jahrhunderts „von Fleckenstein". Diese Form kommt wohl zum erstenmale in dem Begleitschreiben des Batt (von) Fleckenstein an das Johanniterkapitel zu Speyer 1600 vor (Arch. f. Herald. 1901; 28), sowie der Scheibe des Gleichen im Museum Basel 1600. Auf dem St. K. 1650 wird das „von" noch nicht geführt. Die Familie erlosch 1833 mit Franz Dominik und existieren jetzt nur noch Nachkommen aus dessen nicht anerkannten Ehe.

Was nun das Wappen anbelangt, so berichtet Felix Bathassar M/71, 159: „Ihr Wappen war so wie es in Jr Schwizers Wohnhaus auf einer Glasscheiben gemalt zu sehen war ein Fruchtmääs ungefähr ⊖ darauf die Abstreicher lag ⊖ darauf ein beschloßen Helm und auf demselben ein Bauernmensch mit einer Mistgabel. Nachwärts haben die Abkömmling den Namen Wetzel ausgelaßen und sich von Fleckenstein zu schreiben angefangen, wie aus dem Mäß eine Weltkugel mit einem Kreuz gemacht."

Die älteste Darstellung des Wappens gibt uns ein Holbeinischer Scheibenriss für Hans 1514, bei welchem Feld 2/3 wohl das Wappen seiner Frau darstellen soll. (Nr. 32).

V. W. S. Heinrich 1528 XI 19. (Nr. 33).

Nun kommt die schon von Cysat angedeutete Vereinigung mit dem Wappen der „elsässischen" und nicht fränkischen Edlen von Fleckenstein. Diese führten 5mal geteilt von gold und grün.

Dieses Wappen bildet nun in Schrägrechtsteilung die untere Hälfte des neuen Wappenschildes der Familie, wie schon die Wappenscheiben aus dem Kloster Muri zeigen. (Nr. 34).

„Heinrych Flåckensteyn Ritter Schulthess zu Lucern" mit Rychmuth, von dem wir schon ein Siegel (Nr. 33) kennen und seiner beiden Söhne „Heinrych Flåckensteyn vund Anna Clauserin 1558", sowie Batt Flåckensteyn vnnd Anna Mutschlin 1558".

Ferners V. W. R. T. 1574 Niklaus und Hans M. M. 1597 R. Schb. 1598 Gilg. St. K. 1650 Jost und Karl Christof etc. (Kapell-, Hof- und Spreuerbrücke).

Bisweilen kommt eine schräglinke Spaltung vor. Ebenso fehlt hie und da die Wiederholung der Marke auf dem Kleinot.

Nun erfolgt der Übergang zum Reichsapfel, den zwar schon der Johanniter Beat auf der angeführten Scheibe hat.

V. W. St. K. 1685—1715 Franz Lorenz; 1685 1706 Jost, Oberst. Von dem gleichen noch ein Siegel 1683, 1707—12 Johann Ludwig, 1709—29 Jost Anton 1736—49 Johann Martin. (Nr. 36).

V. W. St. K. 1738—49 Lorenz (Kugel ganz golden), 1750—85 Johann Martin; Lorenz etc. (Nr. 37).

Eine andere Eigentümlichkeit des Wappens ist die, dass das Feld sehr oft violett erscheint und zwar seit Ende des 16. Jahrhunderts. Der Grund hiezu mag in der Veränderung der blauen Farbe beim Brennen von Scheiben liegen und mögen eben solche Glasscheiben später als Vorbilder gedient haben. Schraffuren, die freilich bei Wappendarstellungen dieser Familie erst 1738 vorkommen, zeigen immer blau.

Dagegen hat der schon vorher erwähnte Johanniter Beat auf seiner Scheibe mit Ahnenwappen nicht nur ein „von“, sondern auch den „Reichsapfel“ anno 1600.

Ein mehrfeldriges Wappen erscheint nur in dem St. K. 1650 Heinrich, Ritter Schultheiss und Pannerherr, mit Heidegg (Nr. 35). Das Gleiche findet sich auch in einem Wappenrelief im Schlosse zu Heidegg mit dem Wappen der zweiten Frau des Vorgenannten einer „Meier“ von Freiburg als Herzschild.

Die Familie besass im 16. Jahrhundert das Schlösslein Zufikon bei Bremgarten, Wartensee von 1588—1647 und Heidegg von ca. 1617—1664.

Die Gebrüder Franz Bernhard und Leopold Christof die Feeren zu Emmen und Buttisholz gründeten den 13. Juli 1757 zu Gunsten der Familie Fleckenstein ein Fideikommiss, bestehend in dem Hofe Eggisbühl zu Weggis mit Zubehör, das Sässhaus in der Stadt an der Mühligass mit allem Hausrat und Mobilien und dem an der Reuss liegenden Garten und Stallung. Nach dem Aussterben der Familie ging dieses Fideikommiss auf die Meier von Schauensee über, die dasselbe 1835 auf das Haus am Sternenplatz, Schloss Schauensee und einen Kapitalfonds übertragen liessen.

Glesting. Bgb. II; 1 — „1479 post nativit. Hans Glesting der gerwer von Stein am Rin ist burger worden dedit j fl. ij m. vdel gelt für das vdel heinrich gurber“.

Bgb. II; 1 v — „1484 post nativit. Mattheus vnd Kunrat Glesting gebrüder sind burger worden dedit jegklicher j guld vij ß. jegklichs vdel ij m. gelt für dz vdel hans vasbind der pfister sint nit gnoß“.

Mathias wird 1509 G. R., Hans 1520 G. R., 1523 K. R., † 1567. Das Jahrzeitbuch von Münster erwähnt unter 1583 die Stiftung einer Jahrzeit für Niklaus Glesting und seiner Frau Anna Margaretha Ratzenhofer.

Das ist ziemlich alles, was wir über dieses Geschlecht wissen. V. W. nach Wappenbüchern. (Nr. 38).

Grebel. Bgb. II; 25. — 1551. — „Und J. Josue Grebel von gryffensee vß Zürichpiet den hand vff obgenampt Sant Johannstag min g. h. schultheß vnd Hundert zu irem burger vff vnd angenomen“.

Bgb. II; 27 v — „Vff Mittwoch vor thome apli. anno 1556 hand min g. H. Schulth. Rät vnd hundert zu irem burger vff vnd angenommen Junkherrn Gilg Grebel von Baden im Ergöu hat gschworen“.

Gilg wird 1564 G. R., 1575 K. R., † 1586. Letzter G. R. Johann Leopold 1612, † 1614. Letzter der hiesigen Linie Jost, der noch 1641 lebt (G. XLIV; 36).

Schb. Sch. im Kloster Eschenbach. Heinrich Ludwig Segesser und Maria Katharina Grebel 17. Jahrhundert. (Nr. 39).

Die Familie, ursprünglich von Kaiserstuhl, aber in Zürich eingebürgert, hat einen Wappenbrief von Kaiser Friedrich III. Regensburg 1471 Freitag vor St. Ulrichstag an Johann und Ulrich Grebel. Ersterer ist der Stammvater der hiesigen Linie. (Nr. 39).

Das frühere Wappen war in g ein schrägrechts gestellter s Spaten mit w Blatt von 2 s Sternen begleitet. K. s Spaten mit w Blatt Griff unten.

Grimm. Fehlen im Bgb.

Ein Walter wird 1396 G. R. Leodegar 1565 G. R., 1579 K. R., † 1598 — Jost 1573 G. R., † 1601 — Pat. Mansuetus Conventual zu St. Urban, † 1641, ist vermutlich der letzte des Geschlechts.

V. W. M. M 1597 R. Sch. 1598 Leodegar. (Nr. 40).

Haas. Es gibt eine Menge Eintragungen und führe ich für die ältere Zeit nur wirkliche Aufnahmen an.

Bgb. I; 3 — 1373 Peter — I; 3 v — 1374 Rudi und Andres, Brüder. I; 14 — 1381 — Welti, alle von Udligenschwil.

Bgb. I; 27 — „1392 post Joh. bap. Jenni Hase f j mr ij gelte Jenni Nithart".

„ I; 27 — „1392 „ „ „ Burgi Hase f j mr ij gelti jenni hase".

„ I; 32 v — „1400 post nativit peter hase ..... Vli Hase und noch weitere Personen, alle von Udligenschwil ... gelt andres hase".

Bgb. I; 34 v — „1404 post nativit. Heini Has von Veltheim f. j mr ij get Jeni Müller sin swecher".

Bgb. I; 37 — „1413 Joh. bapt. hri Has j fl., ij mar gelt jeni has".

Bgb. I; 40 — „1426 post nat. Rudi Has fl. j mar ij gelt heini has".

Bgb. I; 41 — „1426 post Joh. bap. Cunrat Has von Basel f. iij mr. v gelt hans von Rufach".

Bgb. I; 63 v — „1448 post nat. Wilhelm Has f. j mr ij gelt Dietli Krempfli".

Bbg. II; 12 v — 1523 Montag vor St. Margarethen — „Vff den Tag a° xxiij hand min Herren zu einem burger vffgnomen Vli Hasen mit sampt sin Sun Hanns. gschworen vnnd par zallt".

Bgb. II; 17 v — „Vff sant Johans des töuffers tag jm summer anno domini xxxviij (1538) haben min herrn Rätt vnd hundert zu jrem burger vff vnd angenommen, Hans Hasen von Vdligenschwyl vmb v gl. vermag der stattrecht — Hat das Burgkrecht vnd inschriben zalt. juravit".

Bgb. II; 23. „Vff Mittwuchen vor vlrici Anno 1549 hand min g/h Rätt vnd hundert zu jrem burgerun vff vnnd angenomen Pauli Hassen vß Sargans sampt Melcheren sin sun vmb viij gl. jn müntz, hat gschworen vnd bezalt".

Andres wird 1402 G. R. — Hans 1406 G. R., 1426 K. R. etc. Für unsere Zeitperiode kämen in Betracht: Rudolf 1522 G. R., 1535 K. R., † 1569, Anton 1547 G. R., 1559 K. R., † 1590, Hans G. R. 1561, K. R. 1571, † 1594 — Niklaus 1563 G. R., 1574 K. R., † 1618, Kaspar 1568 G. R., 1598 K. R., † 1599, Anton 1598 G. R., 1620 K. R., † 1630 — Peter 1599 G. R., letzter K. R. 1631, † 1647. — Letzter weltlichen Standes und G. R. 1727 Niklaus Anton, † 1750. Die Familie erlischt mit Pat. Bernhard O. Cap. 1796.

Anzuführen ist noch die „Attestatio Patritiæ Familiæ Haas“ vom 29. November 1695 durch den Rat von Luzern. M. 72, pag. 559.

Die älteste Darstellung des Wappens haben wir im Pfisternrodel 1408 für Heini Has. Ein **g** Hase in **w**. — V. W. S. Hauptmann Jost Haas, G. R. 1572 (K. Flug ohne Wiederholung).

R. T. 1574 Antoni und Hans (K. Flug mit Wiederholung). Bei letzterm wächst zur Raumausfüllung aus dem Dreiberg eine **gr** Pflanze mit **w** Blume.

V. W. St. K. 1704—20 Jakob Bernhard, Grossweibel 1721—50, Niklaus Anton, Grossweibel. (Nr. 41).

W. b. Tschupp und andere geben als Kleinodvarianten die Hörner, ohne den Hasen, von **g** und **r** geteilt oder geviert.

Hankrat. Bgb. II; 20. — „Vff Johannis Evangeliste ano 1543 haben mine g. h. Rätt vnd hundert Jacoben Hankratten von Kriens mit Sampt Sinem sun Brandolffen zu jeren burgern zugenommen vnd hatt“.

Ludwig wird 1545 G. R., Rochus 1565 G. R., 1580 K. R., † 1582 und Wilhelm 1591 G. R., † 1610. Es sind die einzigen Glieder der Familie, welche in den Räten vorkommen und die 1745 mit Ireneus erlischt.

V. W. R. T. 1574 Rochus M. M. 1597 R. Sch. 1598 Wilhelm. (Nr. 42). Bei ersterem scheinen die Farben vertauscht zu sein.

Nach Wb. Tschupp etc. existiert noch folgende Variante. **g** Hahn **r** bewehrt auf **gr** Dreiberg in b. — K. gekrönt. Wiederholung des Schildbildes.

Heinserlin. Keine Eintragung im Bgb., wenn nicht vielleicht in der Massenaufnahme Bgb. I; 25 v — „1385 post nativit. Heini Heintzelin .... de Küssnach“ auf diese Familie bezogen werden kann.

Beringer kommt schon 1499 vor, wird 1504 G. R., 1508 K. R., Hans 1504 K. R., Schultheiss Hans Ulrich 1568. Letzter K. R. Ulrich 1590 G. R., 1599 K. R., † 1645. Letzter G. R. 1617 Beringer, 1653 entsetzt, † 1660. Die Familie erlischt 1685 mit dem Chorherrn von Beromünster, Johann Georg.

V. W. Hans Ulrich 1568. (Nr. 43).

V. W. nach Wb. M. 86/4 (Nr. 44 und 45). Brackenkopf **w**. Tschupp (Nr. 45). Dieses Kleinot ist vermutlich aus dem Wappen der frühern Besitzer von Castelen den „von Luternau“ herüber genommen worden.

Anno 1598 kauft Ulrich Heinserlin die Herrschaft Castelen, welche dann 1680 an die Familie von Sonnenberg gelangt.

Hauptmann Ulrich Heiserlin Herr zu Castelen in zwei Darstellungen auf der Kappelbrücke: 1. Schild geviert mit Casteln — K. w. Brackenkopf. (Nr. 46). Daneben die Schilde seiner drei Frauen. 2. Schild geviert mit den Wappen seiner Frauen. Katarina Sonnenberg; Verena Mutschlin und Margaretha Pfyffer. Herzschild Casteln K. 1. w. Brackenkopf. 2. Casteln. (Nr. 46).

Die Schildfigur wird bisweilen als Sporn gezeichnet.

Helmlin. Bgb. I; 34 v — „1404 post nativit. Rüdi Helmli von Pfeffikon am zürichse f. j. m. ij get. Petr. Breitenmatter“.

Hans wird 1423 G. R., 1440 K. R. Schultheissen. Rochus 1570 80 d. g. J.

Hans 1609 und 11. Letzter K. R. Jost, 1611 G. R., 1615 K. R., † 1633. Letzter des Geschlechts Franz, G. R, 1644, † 1665 in Locarno als Landschreiber.

Bekannt ist der Chorherr Ludwig von Beromünster durch seine Jerusalemreisen von 1629 und 1640; auf letzterer ertrank er.

V. W. R. T. 1574 Rochus M. M. 1597. R. Schb. 1598 Hans. — Schb. aus dem Kloster Rathhausen: „Herr Rochus Helmlin Der Zitt Schuldheiß zu Lucer 1580 ist Dissers Waben In Diß Gotts Hus Durch Sine sün J. Hans und J. Jost Helmlin Har Geben Anno 1595". Allianzwappen mit demjenigen ihrer Mutter Petronella Marti. (Nr. 47).

Herport. Bgb. II; 2 v zwischen 1480—84. „Hans Voly Herbort ist burger worden, dedit v fl. vdel ij m. gelt herr schulth. seiler"[1].

Bgb. II; 21 v. — „1545 Vff Johannis Evangeliste habendt vnsser herren clein vnnd groß Rätt, Wilhelm Herborten von Willisow purttig zu irem Burger vff vnd angnomen vnd jme das Burgrecht geschenkt".

Hans Ulrich wird 1489 G. R.[1] — Wilhelm 1552 G. R., 1558 K. R., † 1575. Letzter G. R. 1583 Hans, † 1591. Sebastian † 1601 ist der Letzte des luzernischen Zweiges. Die Familie kommt schon im 14. Jahrhundert in Willisau vor, wo verschiedene Glieder das Amt eines Stadtschultheissen bekleideten. Ein anderer Zweig erwarb das Bürgerrecht der Stadt Bern. Derselbe war dort ebenfalls regimentsfähig und erlosch erst 1851.

Sch. S. Wilhelm Schultheiss zu Willisau 1520. (Nr. 48).

V. W. nach Wb. M. 86/4, wo z. B. die Marke noch einen Querbalken hat. etc. (Nr. 48).

Adelsbrief Albrechts von Bonstetten, Dechant zu Einsiedeln für Rudolf Herport Burger und des Rats zu Willisau, Herrn zu Rued und Wildegg. Einsiedeln 1494 St. Johann (Nr. 49), besiegelt durch Bonstetten, nach einer Kopie in M. 72 pag. 359, zuweilen aber ist der Gurt blau. Dieser Herport ist der Stammvater sämtlicher später vorkommenden Glieder und hat also auch für den Obgenannten Geltung. In den ältern luzernischen Wappenbüchern erscheint zwar meistenteils das ältere Wappen, Marke mit Querstrich.

V. W. Siegel Rudolf, Schultheiss zu Willisau 1507 R. T. 1574 Wilhelm. (Nr. 49).

v. Hertenstein. Bgb. I; 10 v. — „1370 Vlrich von Hertenstein xx mr. gelt, Peter von Gundoldingen vnd H. von Opse vnd het gesworen mit siner vesti den burgern ze warten".

Bgb. I; 3 — 1373 — „Vlrich von Hertenstein edelknecht".

Bgb. I; 3 v — 1374 — „Johanns Vlrich vo Hertenstein".

Bgb. I; 11. — 1374 — „Johnis Vlrich vo Hertenstein edelknecht mr x gelt. Johs von Mos".

Ulrich G. R. 1396; Ulrich G. R. 1406, K. R. 1419. Schultheissen: Ulrich 1431, 34, 36, 38 und 43 Kaspar 1469, 75, 82 und 84, Jakob 1516, 18 und 22.

[1] Gehört nach Jahrzeitbuch zu Franziskanern vermutlich nicht hieher, sondern ist ein „Mutschlin".

Die Familie gehörte zum habsburgiscken Ministerialadel, erscheint urkundlich zuerst 1213 und erlischt 1853 mit Adolf Josef Johann Baptist G. R. und Kriminalrichter. Sie zählte Ritter vom Deutschen- und Johanniterorden unter ihren Gliedern. Hieronimus von Hertenstein beschreibt die Wirren, die Luzern von 1556—74 bewegten und welche 1564 zur Entstehung des neuen Patriziats führten (vgl. Dr. v. Liebenau Geschichte der Familie von Hertenstein etc. pag. 166).

Das Wappen hat sehr wenig geändert. Der Schild bleibt immer der nämliche und scheint derselbe auch überladen zu sein, so lassen sich doch aus der Umgegend von Luzern verschiedene Geschlechter mit ähnlichen Schildbildern nachweisen, z. B. Sch. S. Rudolf von Schauensee 1282 Tafel X Nr. a.

Sch. S. Heinrich Kellner von Sarnen (war auch Schultheiss zu Luzern) 1314 und 17 — Nr. b.

Sch. S. Matis von Obernowe 1344. Nr. c.

Die Farben sind Wappenbüchern entnommen. Die Kleinote waren jeweilen Wiederholungen der Schildfigur. Ist vielleicht der Löwe bei den Hertenstein das Zeichen der „habsburgischen Ministerialität?"

Sch. S. Niklaus 1336; Ulrich 1368, Peter, Dekan zu Sitten 1502 etc.

V. W. S. Ulrich 1420, Kaspar 1482, Jakob 1502. — Ferners V. W. im Hinweil'schen Familienbuch Brida 1542 — Schb. von Tännikon und Muri R. T. 1574 Erasmus etc. (Nr. 50).

Bei spätern Darstellungen, z. B. M. M. 1597 wird eine g Krone über den Hut gesteckt. (Nr. 51).

Kleinot Nr. 52 im Wb. des Ritters Konrad von Grünenberg 1481 S. 177 v beruht jedenfalls auf Unkenntnis des Verfassers. Ebenso die vollständig falsche Darstellung des Schildes im „Armorial du Valais" von de Mandrot.

Die Herrschaft Buonas, welche vom 13. Jahrhundert bis 1654 im Besitze der Hertenstein war, gab Anlass, zeitweise ein geviertes Wappen zu führen.

V. W. Niklaus und Heinrich Ludwig auf Gemälden von 1631 St. K. 1650 Erasmus Franz. (Nr. 53).

In vorgenanntem Jahre ging Buonas, doch ohne die Collatur von Risch, durch die Heirat der Maria Katharina v. Hertenstein, der einzigen Tochter des Heinrich Ludwig und Schwester des 1654 verstorbenen K. R. Erasmus Franz, im Oktober 1654 mit Johann Martin Schwytzer auf ihren Mann über. Bestätigungsurkunde des Überganges durch die Laufenerlinie der Hertenstein vom 10. Oktober 1656.

Holdermeier. Sind im Bgb. nicht enthalten. Dagegen ist Bürgi 1439 Bürger zu Luzern (G. XXVII; 121). Nach Cysats Collect. B. 75 würde die Familie schon 1400 und 1429 vorkommen.

Burkhard wird G. R. 1452, Johann G. R. 1462, K. R. 1480. Schultheiss Jost 1599. Die Letzten der Familie Hans G. R. 1618, K. R. 1621, † 1635 XII. 26. und Johann Jost G. R. 1630, † 1635 VI. 9.

Sch. S. Hans Vogt zu Willisau 1483. (Nr. 54).

V. W. R. T. 1574 M. M. 1597 R. Sch. 1598 Jost. (Nr. 55).

Im Kreuzgange von Wertenstein sind die Farben vertauscht. Jost erwarb 1586 von Zürich die Collatur von Beinwil und führt nach Balthassar Nr. 56. 1614 wird diese Collatur an das Kloster Muri veräussert. (G. XXXIX; 83.)[1]

Hug. Bgb. I; 3 — 1373 — „Werne Hug".

Bgb. I; 10 v — „1368 Werne Hug j mr. gelt vli zer linden".

Bgb. I; 15 v — „1384 post Joh. bapt. Göttschi Hug de Geriswile mr. v f iiij get Vlli Vbelman".

Bgb. I; 40 v — „1426 Joh. bapt. — Hans Hug von bischoffszell fl j mr. ij gelt Vlli Tescher".

Bgb. I; 42 a — „1432 post nat. St. Vlrich Hug von veltkilch f. j mr. ij gelt Hans Liechtistein".

Bgb. I; 63 — „1445 Joh. bap. Hans Hug von Hochdorf f. j mr. ij gelt Rudolff Kramer".

Bgb. I; 63 — „1445 Joh. bap. Cuni Hug von Rapswil f. j mr. ij gelt Wernher Schmit".

Ein Ulrich wird 1420 G. R. Rudolf 1422 G. R. — Hans 1452 G. R. und Hans 1475 G. R., 1469 K. R. — Schultheissen Hans 1525, 27, 30 und 32, sowie ein anderer gleichen Namens 1548 und 54 d. g. J. Von 1544 bis ca. 1560 war die Familie Besitzerin von Heidegg. Melchior 1592 G. R., 1595 letzter K. R., † 1608. — Letzter G. R. Hans 1585, † 1589. Wahrscheinlich zur gleichen Familie gehört noch der Chorherr von Beromünster 1608 und spätere Jesuit Peter, † 1651.

Sch. S. der beiden Schultheissen Hans 1524, 51 und 52.

V. W. M. M. 1597 R. Schb. 1598 Melchior — Schb. aus dem Kloster Muri, gestiftet 1558 durch Marta Tammann für ihren 1555 verstorbenen ersten Mann Hans Hug, Schultheiss. (Nr. 57.)

Zu einer andern Familie gehört jener Heinrich Hug im Luzerner Moos gesessen, der 1600 Samstag vor Palmarum für sich und seine Söhne Niklaus, Hans und Hans Heinrich um das Bürgerrecht bittet, weil sein Grossvater Thomas im Kappeler-Krieg als „Furer des Troßes wohl gedient vnd sin vatter Michel hug jngebilden das sy burger sin solltend. Wölliches aber nach der Statt satzungen nie sin können". Sie werden als Ausburger aufgenommen Bgb. III; 40. Aus dem gleichen Geschlechte wird 1684 Joh. Evang. ein Hans Heinrich der Pfister mit seinen drei Söhnen Hans Jakob, Sebastian und Christof als ingesessener Burger aufgenommen Bgb. III; 54 a. Deren Nachkommenschaft ist aber im 18. Jahrhundert erloschen.

Diesen gehört Wappen Tafel XI Nr. a auf einem Gemälde der Hofbrücke Mª Katha Hug, erste Frau des Kaspar Josef [illegible] 1758.

zu Käfs. Bgb. I; 65 v — „1455 post Joh. Bapt. Petter zu Käs von [illegible] gelt [illegible]".

[1] [illegible] W[illegible] dargestellt [illegible]

Bgb. I; 66 — „1461 post nat. Vlli zu Keß von Schwyz dedit j fl. vdel ij mark gelt Petter zu Keß“.

Peter wird 1462 G. R. Einer gleichen Namens 1487 G. R., 1490 K. R. Schultheiss Peter 1520, 23, 26 und 28. Der letzte des Geschlechtes ist Niklaus 1560 G. R., 1570 K R., † 1581. Der vorgenannte Schultheiss Peter kauft 1514 das Schlösslein Wartensee, welches bis 1588 in der Familie bleibt (G. XV; 93).

In Schwyz kommt das Geschlecht schon 1295 vor (G. VII; 54). In Uri eine Familie gleichen Namens 1257 (G. XLI; 20).

Sch. gestickt auf einem Antipendium mit Allikon, Moser und Mettenwyl 1540.

V. W. S. Peter Schultheiss 1518 und 1528 R. T. 1574 Niklaus (Nr. 58) und Kleinotvariante (Nr. 59). Spätere Form. V. W. Allianzscheibe aus dem Kloster Muri in Aarau: „Niclaus Amleen Schulthess zů Lutzernn vnd Frow Elsbet zů Kesin Sin Eliche huss frow 1566“. (Kleinot Flug mit Wiederholung.) — Dann nur Sch. auf der Allianzscheibe des Lüpold Peier im Hof und seiner Frauen Dorothea Dulliker und Elisabeta zu Käß 1584 im Museum zu Frankfurt a./M. (Nr. 59).

Keiser. Bgb. I; 1 — 1357 — „Rudi Keiser“.

Bgb. I; 3 — 1370 — „Vli Keiser“.

Bgb. I; 40 v — „1426 Joh. bapt. — Heini Keiser von Fürstenberg vnd vlli sin sun f. j mr. ij gelt Růdi Brunner der smid“.

Bgb. II; 8 v — „Vff fritag nach lichtmeß a° D. xv° octavo hand min herren Matteen Keisser zu Irem burger vffgenomen, vnd ist dz vdel min her stattschriber Heinrich von Allickon burg worden 1508“.

Bgb. II; 21 v — „Vff Montag nach Corporis Anno Domi 1545 hand min g. h. klein vnd Groß Rät zu Iren burgeren vff vnd angenomen Balthassarum vnd Wilhelm Keyser sinen elichen sünen zů burgern vff vnd angenommen 1545“.

Der einzige, der in den Räten vorkommt, ist Wilhelm, 1571 G. R., 1597 K. R., † 1598. Die Familie erlischt, wenn nicht in dem 16., sicher im 17. Jahrhundert.

Sch. S. Wilhelm des grossen Rates und Vogt zu Malters 1575. (Nr. 60).

V. W. M. M. 1597 (Nr. 61) und R. Sch. 1598 (hier im Fluge vollständige Wiederholung der Schildfiguren) Wilhelm.

Keller. Bgb. III; 21. — „Hans Keller der Waatman von Schwyz purtig dem hand M. G. H. das burgrecht von syner Eerenfründtschaft wegen so er hir hat jr burgrecht geschenkt, hat gschworen 1584 St. Joh. Evang“.

Kaspar wird 1633 G. R., Johann 1640 G. R., 1661 K. R. Schultheiss Josef Anton Leodegar 1762—82 d. g. J. Die Familie erlischt 1865 mit Anton.

V. W. R. Sch. 1665 Georg. St. K. 1685—88 Oberstleutnant Georg, 1685—96 Leodegar, 1693—96 Heinrich Josef. (Nr. 62).

Bei den folgenden Darstellungen ist der Schlüssel bald s bald w.

St. K. 1697—1722 Leodegar (s), 1697—1714 Heinrich Josef (w), 1705—1720 Bernhard (s), 1713—1749 Anton Leodegar (w), 1728—49 Josef Anton Leodegar (w) und 1738—49 Josef Dieterich (w). (Nr. 63).

1719 Januar 25. erhält Leodegar Keller von Kaiser Karl VI. mit dem Beinamen „von Kellern" sowie der ähnlichen Bestimmung wie bei der Familie Hartmann den Titel nach Belieben ablegen und wieder annehmen zu dürfen, einen Adelsbrief. (Nr. 64).

St. K. 1736—41 Johann Martin Franz Anton und seit 1750 Anton Leodegar; Josef Dieterich und Josef Anton Leodegar. (Nr. 64).

Krafft. Bgb. II; 10 — 1518 (Samstag vor Maria Magdalena). — „Aber hand min hr. Felixen Krafft vff obgemellten tag vnd jar zu einem jrem burger vff genommen vm acht guldin vnd hatt bezallt".

Bgb. II; 25 v — 1552 (vff St. Johann Evang.) „Hansen Krafft von Zofingen vmb vj gl". (Er ward harnach Stattschriber a° 1570.)

Bgb. II; 27 — 1556 (vff freitag vor simon vnd judæ). „Vnd Gerig Krafft vß dem ampt zu Willisaw".

Hans wird 1567 G. R., † 1575, Johann Dietrich 1575, † 1583, Gregor 1578 G. R., † 1595, Jost, Ritter und Zeugherr, 1588 G. R., 1603 K. R., † 1615, Josef, Fähnrich, 1599 G. R, † 1638, Hans Ulrich 1612 G. R., wird entsetzt, † 1666. Die Familie erlischt mit dem Conventualen von St. Urban Pat. Alberic † 1681 oder mit dem im gleichen Jahre gestorbenen Chorherrn von Münster, Johann Heinrich.

V. W. S. 1566 — R. T. 1574 Hans, Kappelbrücke. Hauptmann Jost, Ritter, Oberzeugherr, und Katharina Sonnenbergin — Fehnrich Josef. (Nr. 65).

Die Teilung ist zuweilen auch **r**; **g** und **s** mit **s** und **r** Stern.

Krämer. Bgb. I; 11 v — „1375 Langheintz Kremer mr. ij gelts Willi Kremer".

Bgb. I; 12 — 1375 — „Werne Kremer von willisow mr ij gelts heintzo von soppense vnd cuni von zürich dedit flor. j".

Bgb. I; 34 v — „1406 post. nat. Hensli Kremers von Bern f. j mr. ij gelt Hensli Bartenheim der eilter". R. P. V a; 535 — „1482 Marty Keller so man nempt kremer ist burger worden mit siner dochter genant Runy dedit j fl. vdel ij mr gelt für dz vdel Hans Kremer sin brůder actus f. antte festum omny sanctorum 1482".

Bgb. II; 2 v; — 1484 ohne nähere Bezeichnung: „Kunrat Kremer so man nempt lederly ist burger worden dedit j fl. ij mr vdel gelt hans huber".

Bgb. II; 9 v — „1517 Vff Donnerstag vor dem palmtag Anno do. 17 hand min H. Sigmund Kremer zu einem Irem burger vffgnommen mit sampt sine kind, vnd hat bezallt, bezallt".

Bgb. II; 13. — 1523 — „Vff mittwuch vor Sannt laurentzen tag A° xxiij hannd min herren zu burger vffgnomen Luxen Krämer mit sampt sinem sun Jacoben, vnnd hat zalt vnnd gschworen".

Bgb. II; 13 — „Niklaus Krämer ist zu burger vffgenomen von minen Herren, hatt gschworen vnd zallt, actus vff mittwoch nach thome anno d. xxiij 1523".

Bgb. II; 22 v — „1548 Vff Johannis Evangeliste Anno 1548 hand min g. h. clein vnd groß Rät zu jrem burger vff vnd angnommen Silvester Krämer, me gnempt bader, ist ein statkind erboren, hat v gl. gen vnnd gschworen".

Martin Kremer der Gerber 1487 (G. XIX; 310) wird 1489, Georg 1553 G. R., Johann 1593 G. R., 1626 der einzige K. R., † 1627. Letzter G. R. 1671 Jost, † 1686. Kaspar, Stadtläufer, der letzte des Geschlechtes, stirbt 1752 im Spital, nachdem die Obrigkeit demselben „aus consideration für seine Abstammung" (eine Verwechslung mit den „Kramer", die im 15. Jahrhundert Luzern einen Schultheissen gaben) und um „seine alten Tage zu stärken", „alle Quartal ein kleines Fäßgen" Branntwein hat umlegen lassen (vid. Balthassar M./71; 648).

V. W. Bilder von der Hofbrücke Josef Krämer. (Nr. 66).

In Wb. M. 86/4 wird auf die Wappen in der Sakramentskapelle zu Ettiswil 1457 verwiesen.

Krebsinger. Bgb. I; 10 — 1368 Welti Krebsinger als Bürge für Rudi Halter.

Bgb. I; 25 v — 1385 post nat. Rudi Krebsinger (mit andern) im Luzerner Moos.

Thomas wird 1406, Anton 1408 G. R., Johann 1452 G. R., 1477 K. R. Schultheiss Jost 1590—98 d. g. J. Letzter des Geschlechtes Melchior 1630 G. R., 1635 K. R., † 1668. Letzter G. R. 1654 Jost Ludwig, † 1658 zu Arras.

Sch. S. Jost 1551 und 54. (Nr. 67).

V. W. R. T. 1574 Walter (K. Krebs) M. M. 1597 R. Sch. 1598 Jost Schultheiss. (Nr. 67.)

Auch in Obwalden kommt im 15. Jahrhundert eine Familie gleichen Namens vor (G. XXIV, 157 und 158 — XXX, 260 — III, 38).

Krus. Bgb. II; 1 v — „1483 post. nat. Petter Krus der metzger von Stouffen ist burger worden dedit j fl ij mr gelt Hans Holdermeyer ist nit gnoß".

Hans wird 1522 G. R., Niklaus 1553 G. R., 1565 K. R. Schultheiss und letzter des Geschlechtes Josef Ludwig Kasimir 1793—97 d. u. J., sowie noch später 1803 und 05, † 1805.

Sch. S. Niklaus 1571 und 75. (Nr. 68).

V. W. Schb. aus dem Kloster Rathausen 1593 M. M. 1597. R. Schb. 1598 Niklaus, Unterschreiber St. K. 1685 Hans Jakob 1716—58 Franz Josef etc. (Nr. 68).

Kleinotvariante: R. T. 1574 Niklaus. Gemälde auf der Kappellbrücke: Niklaus, Unterschreiber und des Rats 1606, R. Schb. 1671 Hans Jakob. (Beide schon oben angeführt.) (Nr. 69).

Ferners ein geviertes Wappen nach einem Siegel des Josef Ludwig Kasimir von 1758 mit „Wartenfels". (Nr. 70).

Kündig. Bgb. I; 1 v — 1357 — „Jenny Kündigo".

Bgb. I; 35 v — 1409, ohne nähere Bezeichnung: „jenny Kündig j fl mr ij gůld Hans Wiechsler".

Bgb. I; 65 v — „1455 post nat. peter kündig fl. ij mr iiij gelt Heini Büchholtz".

Peter wird 1455 G. R., Ludwig 1520 G. R., 1525 K. R. Die Familie erlischt mit Johann Balthassar, 1674 G. R., 1685 K. R., † 1693.

Sch. S. Junker Ludwig 1559. (Nr. 71).

V. W. S. Kaspar 1576 St. K. 1685—93 Johann Balthassar. (Nr. 71).

Von ca. 1560 bis ca. 1617 ist die Herrschaft Heidegg in der Familie und wird daher von derselben auch deren Wappen geführt.

V. W. Allianzscheibe aus dem Kloster Rathausen (jetzt in Heidegg): „Hauptmann Caspar Kündig Herr zu Heidegg vnd Landvogt Jnn den fryen Emptheren 1593“ mit seiner Frau Maria Pfyffer.

M. M. 1597; R. Schb. 1598 der Gleiche. (Nr. 72).

Wb. M. 86 4 gibt als älteres Wappen der Familie (Nr 73).

Küng. Bgb. I; 2a — 1368 — "Johans Küng ein Kessler“.

Bgb. I; 10 — 1368 (nicht näher bezeichnet) „Johans küng ein keßler j mr gelts Johs Wiechsler dedit flor. j“.

Bgb. I; 16 — „1384 post Joh. bapt. Vlli küng von Bettswile mr j vdel Jeny Küng“.

Bgb. I; 25 — „1385 post nat. Peter Küng fi. i iij mr gelts Claus Kupfersmit“.

Bgb. I; 25 — „1385 post nat. Jenni Küng mr iij gelt Claus von Krotzigen — von Emmen“.

Werner[1] wird 1402 G. R., 1422 K. R., Peter der Jung 1406 G. R., Peter 1408 G. R., Hans 1424 G. R., 1426 K. R., Schultheiss Ludwig 1513. Letzter K. R. Ludwig, 1541 G. R., 1570 K. R., † 1575. Letzter G. R. 1580 Rudolf, † 1620. Die Familie erlischt mit dem Chorherrn von Münster, Johann † 1637.

Sch. Pfisternrodel 1408 Werner[1]. (Nr. 74).

Sch. S. Ludwig 1482; 1502; 1513. (Nr. 75).

Kleinot nach spätern Wb. und R. T.

Statt der Marke erscheint gewöhnlich ein daraus abgeleiteter Baselstab, z. B. V. W. R. T. 1574 Ludwig.

am Lehn. Bgb. I; 12 — 1378: „Willi am Leen als watsman mr. iiij flor ij gelds burg welti hecke. solvit flor j p. anos Jo de mose“.

R. P. V; 1480 „Hans am Leen vnd Paullus Salzman“.

Bgb. II; 8 v — 1509 — „Vff fritag vor margarethen Anno domini xv°ix hand min heren Steffen amm Leen zü einen irem burger vm fünnff gulden vff genomen hatt bezalltt“.

Rudolf wird 1400 G. R., 1410 K. R., Stefan 1517 G. R, 1522 K. R., Schultheiss Niklaus (1539 G. R., 1551 K. R.) 1560—66 d. g. J. Derselbe wird 1573 „Ehr- und Wehrlos erklärt, aber 1575 wieder begnadigt“, † 1580. Letzter G. R. 1560, Melchior † 1567.

V. W. Allianz Schb. aus dem Kloster Muri: „Niclaus Amleenn Schulthess zü Lutzern vnd Frow Elsbet zü Kesin Sin Eliche hussfrow 1566“. (Sie ist 1584 Frau des Lüpold Peyer im Hof.) Ferners Allianz Schb. gleicher Herkunft des Ritters und Landammanns Melchior Lussy und der Katarina am Leen. (Nr. 76).

Martin. Bgb. I; 65 v — „1457 post nat. Elly Marty uß Rottenburger ampt vnd Hans syn son“.

---

[1] Ob hieher gehörig?

Bgb. II; 18 — 1540 — „Vff fritag vor jubilate anno xv^c^xl. haben min gnädigen herren Rätt vnd hundert zu jrem burger vff vnd angenommen Claus Marti vß Rottenburger ampt zu Sempach erboren vnd haben im das burgkrecht geschenkt hat gschworen vnd das Inschriben zalt".

Bgb. II; 25 — 1551 — „Vff xxvij tag octobris anno xv^c^lj hatt Junker Petter Martin syn burgkrecht nach der statt lucern bruch, recht vnnd gwonheit ernüwert".

Hans wird 1480 G. R., 1487 K. R. Die Familie erlischt mit dem Pannerherrn Peter 1537 G. R., 1552 K. R., † 1582.

Sch. S. Ulrich, Propst zu Münster 1517 — Schb. im Museum zu Frankfurt a./M. Hans 1532.

V. W. R. T. 1574. Peter Schb. aus dem Kloster Rathausen 1595 der Erben des Rochus Helmlin. (Nr. 77).

K. Variante nach Wb. M. 86/4 und andern. (Nr. 78).

Auf ein Diplom scheint Nr. 79 hinzuweisen, nach dem vorerwähnten Wb.

von Mettenwyl. Bgb. I; 3 — „1370 post nat. Hans von Mettenwyle".

Bgb. I; 64 v — „1450 Joh. Bap. — Andres Mettenwiler fl j mr ij gelt Dietli Krampfli".

Bgb. I; 68 — „1466 nach Joh. Bapt. — Jt. Welti von Mettenwyle der zimberknecht dedit j fl. mar ij gelt hans von rapperswyl".

Hans wird 1400 G. R., 1426 K. R. (?) — Andres 1455 G. R. (?) — Moritz 1493 G. R., 1509 K. R. Die Familie erlischt mit Moritz 1616 G. R., 1619 Joh. Bapt. K. R. von Niklaus Bircher beim „Mühlithor" nach einer „Weinfeüchte" bei Oberst Heinrich Clos in der Geissenmatt den 15. VII. 1619 erstochen (G. XXIX; 333, sowie Besatzungsbuch).

Sch. auf einem Antipendium mit Moser, zu Käß und Allikon 1540; an einem Hause unter der Egg 1596 (bei beiden die Köpfe wie Nr. 81 gestellt).

V. W. S. Moritz, Unterschreiber 1551; Hans, Vogt zu Ruswyl 1588. (Nr. 80).

Hans ist Besitzer von „Schauensee", das er 1595 neu aufbauen lässt und führt daher nach M. M. 1597 und R. Schb. 1598 auch deren Wappen (Nr. 81).

Nach Wb. M. 86/4 wird auch K. von Nr. 81 dem Stammwappen zugeteilt. Auch sonst kommt der Geck noch verschiedenartig gekleidet vor.

Moser. Eine Menge von Eintragungen.

Bgb. I; 26 — „1385 post nativit. Johan Moser ab dem holz mr iiij fl. j gelte Merki von Matte".

Bgb. I; 29 v — „1397 post nativit. — Symon Moser von biel fl. j mr. ij gelt Vlli Benet".

Bgb. I; 39 — „1422 post nativit. Rudi moser von vre fl v mr ij gelt iost nid kilchen sin swecher".

Bgb. I; 39 v — „1423 Joh. bapt. — Ruff Moser von Wallis fl j mr ij silbers gelt. Heini Meyer der schumacher".

Bgb. II; 1 — „1481, nicht näher bezeichnet. Fridly Moser der soümer ist burger worden, dedit j fl. vdel ij mr. gelt für das vdel Melchior Ruß stattschriber."

R. P. V a; 556 — „1484 zwischen Montag vor dem Meintag und vor Johann Evang. Fridli Moser der soumer ist burger worden dedit j fl mr ij gelt fur das vdel melchior ratschriber“.

Bgb. II; 5 v — „1500 — Vff mentag nach cantate a° xv^{c} ist Peter Moser von Emmen burger worden um v gl. hat die bezalt für das vdel burg Hans Kiel“.

Bgb. II; 9 v — „1516 — Vff sambstag vor Othmari Anno d° xv^{c} vnd im xvi jar hand min herren Erni Moser vnd sin sun Petter zu einem irem burger vffgnomen vnnd ist noch zwen guldin by sine burgrecht gellt schuldig“.

Bgb. II; 12. — „1522 Montag vor Sanct Margreten. Vff den obgenannten tag vnnd jar, ist burger worden, Heinrich Moser, werchmeister der zit zu Lucern, hat gschworen vnd zallt“.

Arnold 1504 G. R., 1508 K. R., 1513 enthauptet; Ulrich 1546 G. R., 1561 K. R., † 1570; Jost 1574 G. R.; Jost 1576 G. R., † 1585; Johann Ulrich 1585 G. R., † 1587; Josef 1614 G. R., † 1636. Das Geschlecht erlischt im 17. Jahrhundert.

Sch. Antipendium von 1540 mit Allikon, zu Käß und Mettenwil. (Nr. 82). V. W. R. T. 1574 Ulrich (nicht mehr erhalten).

Spätere Wb. geben immer das bekannte Wappen mit der s Kleeblattspitze in w. K. Flug mit Wiederholung.

Ostertag. Bgb. II; 13 — 1523 Mittwoch vor Sannt Laurenzen. „Vff den tag a° xxiij hand min herren zu burger vffgnome hanns ostertag, vnnd hand zallt vnd gschworen“.

Bgb. II; 16 v — „1534 Vff Mittwoch vor bartolomei anno d. xxxiiij haben min herren rätt vnd hundert Marxen Ostertag zu jrem burger mit sampt sinem sun Pettern vff vnd angenomen, hatt geschworen vnd das inschriben zalt, hat burgkrecht an dem buwmeister abgewerkt vnd zalt“.

Bgb. II; 17 v — „1538 Vff fritag nach vlrici anno d. xxxviij haben min herrn rät vnd hundert zu jrem burger vff vnd angenommen, Hans Ostertag den seyler sampt sinem son caspar jn der statt erboren vmb v gl. die sol er an buwmeister abwerchen, hat das jnschriben zallt juravit hat das burgkrecht abgewerchet by herrn buwmeister mit miner gnädigen hern ansähen vnd damit bezalt.“

Hans kommt 1620 in den G. R., Jost 1639 G. R. und Johann Jakob 1650 G. R., 1661 K. R., † 1685. Sämtliche. Die Nachkommenschaft des K. R. erlosch im 18. Jahrhundert.

V. W. Kanzeltüre zu Barfüssern XVII. (Nr. 114).

Das Kl. wird später auch in den Schild gesetzt nach Wb. und R. Schb. Ende XVII. (Nr. 116[1]).

Sch. S. 17. Jahrhundert Fl. O. (Nr. 115.)

Peyer im Hof. Bgb. II; 35 — „1572 Joh. Evang. Erstlich Junkherr Hanß Lüpoldt Peyer von Schaffhusen pürtig so herr Spitalmeister Tullikers

[1] Z. B. nach Schb. des Christoph Ostertag, Pfarrer in Malters 1690, sowie einen gr Dreiberg statt dem Sarg Johann Jakob nach einer R. Schb. 17. Jahrhundert.

schwöster hat, dem hand M. G. H. das burgkrecht frey geschenkt, sampt synem son Ludwig. Sin vdel ist gemellter Herr Spittallmeister Vlrich Tulliker juravit".

Ludwig wird 1597 G. R., Josef Leopold 1710 G. R., 1730 K. R. Letzter des Geschlechtes ist der Chorherr zu Luzern Josef Karl Christof, † 1842.

Die Familie blüht noch in Schaffhausen, wo dieselbe, von Tengen herstammend, seit 1334 vorkommt. Das Wappen hat seit 1412 nicht geändert. (Vgl. J. J. Ruegger Chronik der Stadt und Landschaft Schaffhausen. Ausgabe 1892.)

Sch. Allianzscheibe im Museum zu Frankfurt a./M. Hans Lüpold Peyer im Hof und seiner beiden Frauen Dorethea Dulliker und Elisabetha zu Käß. (Nr. 83).

V. W. St. K. 1650 Hans Ludwig. 1713—54 Josef Leopold, 1751—57 Franz Josef Dominik und einer gleichen Namens 1757—81, 1782—85 Josef Salesi Franz Leodegar. (Nr. 83.)

Ratzenhofer. Fehlen im Bgb. Vielleicht Bgb. I; 65. — „1452 post nativit. meister Jakob der armbrester fl. j mr ij gelt Cunrat Kisling".

Vergleiche Jahrzeitbuch des Stiftes im Hof.

Jakob Ratzenhofer genannt Armbruster 1474 (G. IV; 254), sowie nach v. Liebenau (Schulth. Hein. Hasfurter) Armbruster Jakob Ratzenhofer. 1458 am Constanzer Schützenfest.

Bgb. II; 2 v — 1484 (nicht näher bezeichnet) „Hans armbrester von Schaffhusen ist burger worden dedit j fl. ij mr. vdel gelt hans talheim".

Jakob (Armbruster) wird 1452 G. R., 1464 K. R.; Johann (A.) 1487 G. R., 1498 (Ratzenhofer) K. R.; Schultheiss Kaspar 1640. Die Familie erlischt in Luzern mit Niklaus 1619 G. R., 1628 K. R., † 1649.

V. W. Schb. aus dem Kloster Rathausen Niclaus Ratzenhoffer diser Zitt des wirdigen gottshuß Rathussen Amptmann Und Frauw Margeret Hertzogin sin Ehgemachel 1592 — M. M. 1597. R. Schb. 1598. Schb. im Kloster im Bruch 1619 der Gleiche. (Nr. 84).

Kleinotvarianten nach Glasgemälde 17. Jahrhundert (Nr. 85) und nach verschiedenen Wb. z. B. M. 86/4; Tschupp; zur Gilgen (Nr. 86). (Statt der Lilie kommt auch ein Kreuz vor).

Ritter. Bgb. I; 69 v — „1471 vff mentag post nicolai Ulrich Ritter der Swertfeger ist burger worden d' j gl. ij m. gelt fur dz vdel Jorg Schoüch".

Bgb. II; 13 — „1524 Vff mentag nach mittfasten anno D. 1524 hand min g. Heinrichen Ritter von Emmen zu jrem burger vffgenomen vm fünff guldl. vnnd hatt bezallt vnd gschworen".

Steuerbuch 1443: Konrad Ritter.

Ulrich wird 1493 G. R., 1498 K. R. — Heinrich 1544 G. R., 1563 K. R., † 1568, ist der letzte in den Räten. Schultheiss Lux. 1556 und 1558. Die Familie erlischt im 17. Jahrhundert.

Sch. S. Heinrich als Vogt zu Wykon 1553 — Wb. M. 86/4. (Nr. 87).

V. W. S. Lux 1556 (Nr. 88).

W. Schb. aus dem Kloster Muri „Lux Ritter der Zyt Schultheß zů Lutzern 1558. (Nr. 89).

Ferner Kleinotvariante nach Tschupp. (Nr. 90).

Rüttimann. Bgb. III; 31 v — 1565 „Baschion Rüttimann von Krienß mit sampt sinen sünen Wältin vnd Hans Rütimann juravit vnd handt jm Min g. herren das burgrecht geschenkt (Johann Baptist)".

Bgb. III; 33 v — „Vff samstag nach der vffart Cristi het Hanns Rüttimann von Kriens syn burgrecht ernüwret wyl er ist in die stat zogen vnd het den burgereydt gschworen anno 1570".

Jost wird 1652 G. R.; Johann Jost 1764 G. R., 1774 K. R.; Schultheissen Vinzenz 1804 (30 d. g. J., Rudolf 1841—47 d. n. J.; Ludwig, französischer Hauptmann, † 1873, ist der letzte des Geschlechtes.

Die Familie lässt sich an Hand der Pfarrbücher auf vorgenannten Sebastian zurückführen. Es ist daher die Deposition des Lorenz Venturi im Bürgerhandel 1651 „die Rüttimannen sigen 400jährige Burger" ziemlich übertrieben (siehe Segesser, Rechtsgeschichte etc. III: 197), auch dann, wenn man den „Uli Rüttimann von Sempach", der laut Bgb. I: 31 — 1399 post nat. Bürger wird, als Stammvater annehmen wollte.

V. W. Kaspar Josef 1729 St. K., 1775—85 Johann Jost. (Nr. 91).

Kleinotvarianten: Bilder von der Hofbrücke A^a Mª Rüttimann, Frau des Wilhelm Fleischlin, 1649 (Nr. 92). Grisailleschelbe von 1750 Jost. (Nr. 93).

Russ. Bgb. I: 16 v — 1357 wird „Burkart Russe" mit andern als Bürger angeführt. Derselbe kommt schon 1346 (G. VIII: 75) und 1350 (G. II: 177) in Luzern vor.

Bgb. I: 18 v	1381	Johannis Langhans de Lucerne	quilibet xx mr quilibet x f. gelte
		Clans Russe	vnd Russe decem f. [illegible]

Bgb. I: 26 „1383 post nat. — Clans Russe".

Bgb. I: 85 v „1408 post. Joh. bap. — [illegible] Russ von Kriens [illegible] f. mr. [illegible] Hans [illegible]".

Bgb. I: 87 „1418 Joh. Bap. Hans Russ [illegible] f. [illegible] mr [illegible] jost [illegible]".

Bgb. II: [illegible] 1515 „Item vf mentag nach [illegible] anno d. xv^m hand min herren Michel Russen den [illegible] mit sampt sinen kinden zu einem jrem burger vffgenommen vnnd hat bezalt".

Bgb. III: 4 v [illegible] Joh. Bapt. „Martin Russ der glaser zu Entlibuch geboren von Her Martin Russen dem kilchherrn zu [illegible] [illegible] v gl. vnd geschworen."

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Anton nennt sich 1454 Herr zu St. Peter bei Como.

Schall. Bgb. I; 34 v — „1404 post Joh. Evang. Herman Schell von Vilingen f. j mr ij gelt Kilchhof von Diessenhofen d. messersmit“.?

Bgb. II; 14 v — „Hans Schall von Örientz mit sinen bed sunen Niclaus vnd Caspar hand min herrn zů Burger vffgnomen hatt bezallt vnd gschworen actum vff fritag vor Thome 1527“.

Der einzige in den Räten ist Niklaus, 1554 G. R., 1563 K. R., † 1582.

Ein anderer Niklaus, Chorherr zu Münster und Luzern, Protonot. apost. † 1617 als Probst von Luzern. (G. XXXI 217.) Er wird einer der letzten sein.

Sch. S. 1564 Niklaus, Landvogt im St. Michelsamt. V. W. R. T. 1574 Niklaus. (Nr. 96).

Schindler. Bgb. I; 33 v — „1401 post Joh. Bap. Cuntz Schindler von Burgenden f j mr ij gelt Vli von Heratingen“.

Bgb. II; 5 v — „1500 vff mentag nach cantate a° xv^{co} ist Lionhart Schindler der schumacher vm v gl. burger worden hat bezalt gelt dz vdel cunrat breitenmoser“.

Sebastian wird 1522 G. R., 1555 K. R. Letzter K. R. Sebastian 1578 G. R., 1596 K. R., † 1612. Letzter G. R. 1686 Hans Jakob, † 1708. Die Familie erlischt mit Wilhelm † 1898.

V. W. M. M. 1597 R. Sch. 1598 Sebastian — Sch. im Bruch Hans Sch. Chorherr Präsenzer 1620 — Hofbrücke 1646 Sebastian R. Sch. 1665 Anton. (Nr. 97).

Variante bei Tschupp. Im Schildfusse ein grüner Dreiberg.

Zuweilen sind auch sämtliche Figuren golden.

Schürpf. Bgb. I; 44 v — „1440 post nat. Hans Schürpff von Willisow fl. j mar. ij gelt v̊lich gir vnd wen er ze sine tagen kompt so soll er sweren“.

Bgb. I; 66 v — „1462 Joh. Bap. Item Hans Schürpf ist burger worden dl. ij fl. vdel iiij gelt Heinrich Schmid“.

Hans wird 1464 G. R., 1477 K. R. Er machte eine Pilgerreise nach Jerusalem. Ludwig 1578 G. R., 1582 K. R. Schultheiss 1600—10 d. g. J., ist der letzte des Geschlechts, † 1623.

Sch. S. 1470 Hans Vogt in St. Michelsamt. (Nr. 98).

V. W. M. M. 1597 R. Sch. 1598 Ludwig, Ritter. (Nr. 99).

Sidler. Eine Menge Eintragungen. Hieher gehören vielleicht: Bgb. I: 41 — „1427 post nat. Cunrad Sidler vnd Vlrich sin sun f. j mr ij ietweder gelt Heini Toman“.

Bgb. I; 41 — „1427 post nat. Rudi Sidler f j mr ij gelt Hei. Toman“.

Bgb. I; 43 v — „1427 past nat. Hensli Sidler von waltwile f. j mr ij gelt Hensli Guldin“.

Bgb. II; 9. — 1514 — „Vff Sambstag nach Bartholomes anno D. xv^{c} vnnd xiiij^{d} jar hannd min herren Niclausen Sidler zu einem jrem burger vffgenomen vnd hatt bezallt“.

Niklaus wird 1520 G. R., 1539 K. R. Letzter K. R. Beat 1550 G. R., 1554 K. R., † 1569. Letzter G. R. 1570 Niklaus, † 1571. Sein Sohn Hans † 1596 wird der letzte des Geschlechtes sein (Jahrzeitb. im Hof. pag. 25).

Sch. S. 1563 Batt, des K. R. und Vogt zu Ruswil. (Nr. 100).

Sch. S. 1551 Niklaus. (Nr. 101).

Spengler. Ebenfalls verschiedene Eintragungen. Bgb. I; 1 v — 1357: „Henzmann Spengler von Sarnen“.

Bgb. I; 41 v — „1429 post. nat. Hans Spengler von Rauenspurg fl. j mr ij gelt caspar flissing“.

Bgb. II; 7 v — „1505 Vff mittwoch vor Sant Vits tag A° D[i] m v[c] vnd v jar hand min hern zu jrem burger genomen Daniel Spengler den goldschmid vmb v guld. ist burg für dz vdell Heinrich von Allikon stattschriber“.

Bgb. II; 10. — „1518 Vff samstag vor vincula petri anno D[i] xviij hand min herren Peter Spengler von Sannt Gallen zu einem jrem burger vffgenomen vnd ouch mitsampt sinem sun Jacob Spengler vmb viij guldin vnd hatt bezallt“.

Jakob wird 1552 G. R., Hans 1559 G. R., 1570 K. R., † 1575. Letzter G. R. 1682 Niklaus Rudolf, † 1730. Die Familie erlischt mit Kaplan Beat † 1760 in Wien.

V. W. R. T. 1574 Hans (das Distelblatt der Schildfigur schräglinks gestellt). Kappelbrücke Hauptmann Ludwig und Salome Schwytzer 17. Jahrhundert Anfang. (Nr. 102).

Sch. S. 1614 des Untervogts Hans zu Kriens mit einem Dreiberg im Schildfusse.

Kleinotvarianten kommen häufig vor, indem der Geck verschiedenfarbig bekleidet wird. Ebenso wird in spätern Wb. öfters ein goldener Schildrand angebracht. Vermutlich um eine bessere Unterscheidung mit dem Wappen der Familie Bircher herbeizuführen.

Tammann. Bgb. I; 64 — „1449 post nat. Peter Tammann und Heinrich sin sun fl j mr ij gelt Heinrich Has“.

Peter soll 1449 G. R. geworden sein, ist 1458 Vogt zu Rotenburg; ein anderer Peter ist 1489 K. R. Schultheiss Peter 1508, 10, 15, 17, 19, 21 und 24. Letzter K. R. Hans 1556 G. R., 1559 K. R., † 1573. Letzter der Familie Peter 1579 G. R., † 1585.

Sch. S. 1458 und 74 Peter, Vogt zu Rotenburg; 1538 Hans.

V. W. Wappenbrief von Kaiser Friedrich III., Neuburg an Peter Dammann von Sempach 1467 IV. 23. S. 1524 Peter Schultheiss — Sch. aus dem Kloster Muri: „Hans Dammann von Lucern der Zyt Lantnogt In Fryen Emptern 1566“ mit Feer. (Nr. 104).

Als altes W. der Familie führt Cysat in seinen Collect. B; 310 v (Nr. 103) an.

Von 1522—44 ist Heidegg im Besitze der Familie.

Utenberg. Bgb. II; 26 — „Vff Johannis baptiste anno 1554 hand min g. h. Schulthess raett vnd hundert zu jrem burger vff vnd angnommen Vlin Yttenberg von Kriens hat bezallt“.

Ulrich 1555 G. R., Adam 1591 G. R., 1617 K. R., wird später entsetzt und † 1625; sie sind die beiden einzigen in den Räten. Der bischöfliche

Kommissar und Kustos von Luzern, Niklaus Ulrich († 1702), ist der letzte des Geschlechtes. Der Chorherr von Münster Ulrich † 1656 wird 1640 „ab Utenberg“ geschrieben (G. XXXI; 352).

Schb. im Kloster im Bruch, H. Adam Uttenberg, der Zeit des Raths vnd Spittelherr der Stat Lucern. Anno 1623. (Nr. 105).

Aus einer Familie gleichen Namens wird schon Bgb. I; 3 1373 Joh. Bap. Cunz Vtenberg — Bürger. Dieser wird wohl in verwandtschaftlicher Beziehung zu Jenni und seinen Söhnen Klaus und Werni Utenberg gestanden sein, die sich im Rodel der Pfisternzunft von 1408 auf eine originelle Weise verewigt haben. (In w auf gr Dreiberg oder Vierberg mit verschiedener Anordnung des letztern, ein gr Kleeblatt.) Ob dieses Geschlecht, das 1436 auch im Rate vertreten ist, in Zusammenhang mit dem spätern steht, ist nicht bekannt.

Wälti. Bgb. II; 6 v — 1501 „Hans Welti ist vnser burger worden vff suntag war sant jacobs tag D[1] xv[c]j burg für das vdel Hans Hug“.

Hans wird 1522 G. R., 1549 K. R. Letzter G. R. 1592 Hans Ulrich, † 1602. Letzter K. R. und wahrscheinlich auch des Geschlechtes: Moritz 1592 G. R., 1605 K. R., † 1619.

Sch. S. 1537 Hans. (Nr. 106).

V. W. R. T. 1574 Anton (K. das halbe Mühlrad senkrecht gestellt). Gemälde auf der Kappelbrücke Anfang 17. Jahrhunderts. Moritz, Landvogt des Landes Entlibuch (1615). (Nr. 107).

von Wyl. Unter den vielen Einbürgerungen nehmen wir folgenden als Stammvater an Bgb. I; 37 — 1413 post Joani — „Hans von Wyl der segenser j fl ij march gült Claus Fuchs“.

Obgenannter Hans ist 1436 des Rats (G. XXV; 103), 1423 G. R., 1430 K. R. Schultheissen Jakob 1514, Mangold 1543. Letzter K. R. Hans 1577 G. R., 1582 K. R., † 1590. Letzter G. R. 1665 Johann Karl, † 1669. Die Familie erlischt 1701 mit dem ehemaligen Jesuiten und nachherigen Pfarrer von Uffikon, Johann Ludwig. Bekannt ist der Maler Jakob, Sohn des Ludwigs und der Dorothea Bircher, geb. 1586, † ca. 1619 (G. XXXI; 229 und XXXVI; 218 und 313).

Sch. S. 1437 Johannes (vorgenannt), Vogt zu Rotenburg. (Nr. 108).

Die Schildfigur entwickelt sich später vollständig zu Flösserhacken wie beim K. V. W. R. T. 1574 Niklaus. Schb. 1690 Johann Lugwig, Pfarrer in Uffikon. (Nr. 108).

Kleinotvarianten nach spätern Wb. Der Löwe trägt eine s Schnur mit drei gleichen Quasten um den Hals (Nr. 109).

Es existierten noch verschiedene, sämtlich ausgestorbene Familien gleichen Namens in Luzern.

Wirz. Bgb. I; 66 — „1459 post nat. Burkart Wirtz der müller von Surse d[t]. ij f. vodel iiij mark gelt Hans Gerwer“.

Bgb. I; 66 — „1459 post nat. Heinrich Wirtz der schmitt von Sursee d[t]. j fl. vdel ij mark gelt Hans von Wil der jünger“.

Bgb. II; 32 v — „Lorentz Wirtz von Willisow ein stattkind 1568 Joh. Evang“.

Bgb. III; 24 v — „Caspar Wirtz pürttig von Willisow ist angenommen vnd ist jme das Burckrecht von wegen sines Vatters seligen Diensten so er min g. in sinem Ampt alls dem Schultheissen ampt zu Willisow erzeigt, geschenkt hat sin burger eyd gethan 1587 St. Joh. Evang".

Hans wird 1491 G. R., 1509 K. R., Lorenz 1576 G. R., 1592 K. R., † 1615, es sind die beiden einzigen in den Räten. Die Familie erlischt im 17. Jahrhundert.

Sch. S. 1492 Hans Schultheiss zu Willisau; V. W. M M. 1597 R. Schb. 1598 Lorenz (Nr. 110).

Eine Darstellung des Wappens von 1589 auf einem Messgewande im Kloster Engelberg des gleichen zeigt ein „knorren Glas oder Stauf". (Gefällige Mitteilung von Dr. R. Durrer.)

Zimmermann. Viele Eintragungen.

Bgb. I; 10 v — 1368 — „Heini und Jenni Zimerman fratres ut m. j mr. vnd ist jetweder des andern gelt worden".

Bgb. I; 3 — „1370 { heini Zimerman / jenni Zimerman } fratres".

Bgb. I; 37 — „1413 Joh. Bap. — Heini Zimberman von Zürich vnd Růdi sin sun j fl. ij mr gült Claus Russ".

Bgb. I; 43 — „1432 Joh. Bap. — Jtem Hans Zimbermann von Zug ein gerwer f. ij mr iiij gult Hans von Lucern".

Bgb. I; 45 v — „1460 (post nat.?) Michel Zimberman der sattler ist burger worden dedit f. j ij mar meister Jacob Armbruster".

Bgb. I; 62 — „1442 post nat. Hartman Zimberman f ij mr iiij gelt Hans Zimberman sin bruder".

Bgb. I; 65 — „1455 post nat. Heinrich Zimberman der schmid von Wil — Hans Rössler der kürsener Helmlis tochtermann f j mr. ij gelt Hans Helmli".

Bgb. I; 68 — „1468 post nat. Michel Zimerman der satler von Überlingen ist burger worden d' j fl. vdel ij m. gelt meister Jac Armbrester".

Bgb. II; 10 v — „1519 Vff Samstag agatha anno xvxjx habend mine herren Petter Zimmermann vß Rottenburgerampt zu jrem burger vffgenomen, vnnd bezalt" [1].

Bgb. II; 12 — „1523 Vff sambstag vor petri vnnd pauli anno 1523 hand min h. Mathis Zimerman zu jrem burger vffgnomen hatt gschworen vnd hatt bezallt".

Bgb. II; 22 — „1546 Jtem vff Montag nach Jubilate anno 1546 haben min g. herrn Rätt vnd Hundert zu irem burger angenomen Thongy Zimermann mit sampt sinem Sun Niclaus juravit".

Bgb. II; 27 — 1556 — „Uff frytag vor oswaldi Anno 1556 hant min g. H. Schulthess rätt vnd hundert zu jrem burger vff vnd angnome, Hanns Zimerman ist Gabriels sun vnd ein erboren stattkind, vnd syn sun Jacob Zimerman vnd jnen das burgrecht geschenkt" (Wegen Gabriels Wohlverhalten in der Cappeller Schlacht).

[1] Dieser Peter verkauft wahrscheinlich 1527 den halben Twinghof Sempach an Ulrich Dulliker G. XIV; 7.

Bgb. II; 29 — 1560 — „Vff Montag nach jubilate anno 1560 hand min g. h. Schulthess rät vnd hundert zu jrem burger vff vnd angnomen Jacoben Zimermann von Nuwenkilch mit synen sunen Hanns, Jacob vnd Caspar vnd jne das burgrecht schenkt".

Ein Peter wird 1480 G. R., 1499 K. R. — Jakob 1563 G. R., Balthassar 1576 G. R., 1615 K. R. Letzter K. R. Hans 1616 G. R., 1617 K. R., † 1643. Letzter G. R. 1617 Balthassar, † 1640 in Zug. Die Familie erlischt im 17. Jahrhundert vielleicht mit Pat. Benignus Conventual zu St. Urban † 1682.

Sch. Hofbrücke Sch. Jakob, mit Margaretha Schnieper und Bylin. (Nr. 111).

Sch. S. 1610 Jakob, Landvogt zu Kriens. (Nr. 112).

V. W. Kreuzgang zu Werthenstein und Kappelbrücke. Oberstleutnant Johann, des Rats der Statt Luzern. (Nr. 113).

Es folgt nun noch ein Geschlecht, das einmal bis in den K. R. gelangte. Da es meistenteils nicht in der Stadt ansässig war, so verlor es wieder seine Regimentsfähigkeit.

Stalder. Bgb. I; 2 v — 1365 „Vlli Staldner"?

Bgb. I; 25 — „1385 post nat. Vlli Stalder de Beinwil f. iij mr v gelte Jeni von Swarzenbach".

Bgb. II; 24 — „Vff Mittwochen vor dem Sonntag oculi anno 1551 hand myn g. H. rätt vnd hundert zů jrem burger vff vnd angnomen Hanßen Stalder allt richter zů Meggen, bürtig von synen alltvordern von Meggen vnd hett gen v gl. zu burgrecht gellt vnd hat gschworen".

Eine Bestätigung des Bürgerrechtes stellte der Rat 1651 III. 15. für Hans Stalder, Sigrist, Sohn des Richters Hans Ulrich aus. R. P. L. XXX; 198.

Johann wird 1553 G. R., 1563 K. R., † 1565, Paul G. R. 1575, † 1592, Hans G. R. 1599, † 1608 und Wendel 1690 G. R., † 1717, sind sämtliche in den Räten vertretene Familienglieder.

Sch. S. des Chorherrn Beat Wilhelm 17. Jahrhundert. V. W. nach Wb. (Nr. 117).

Kleinere Nachrichten.

Une famille éteinte. En janvier 1905 s'est éteinte à un âge avancé Mlle Hortense de Sellon. La châtelaine d'Allaman était la dernière survivante de cette famille de Nîmes réfugiée de la révocation de l'Edit de Nantes.

Jean Sellon, allié Boissier-Naville, de Nîmes fut reçu bourgeois de Genève en 1699. Son fils, Jean-François Sellon allié Chabert, Seigneur d'Allaman, fut ministre de la République de Genève à Paris de 1749 à 1764. Le fils des Sellon Chabert, Jean de Sellon fut créé comte du Saint Empire Romain en août 1786 par Sa Majesté Apostolique l'Empereur Joseph II, auquel il avait été chargé de faire les honneurs de la ville lors de son passage à Genève.

Ses armes qui furent légèrement modifiées, étaient: d'argent à l'aigle essorante et empiétante de sable, posée sur une montagne ou terrasse de sinople; supports: deux lions contournés d'or lampassés de gueules.

Le Comte Jean de Sellon d'Allaman laissa trois filles et un fils: la Duchesse de Clermont-Tonnerre, femme d'un Maréchal de Camp et Pair de France, la Marquise de Cavour, mère du fondateur de l'Unité Italienne, et la Comtesse d'Auzers. — Leur frère, le Comte Jean-Jacques de Sellon, allié de Budé de Boisy, fut le fondateur bien connu de la Société de la Paix Universelle et l'infatigable adversaire de la peine de Mort. Sa fille Hortense incarnait la grâce du XVIIIe siècle alliée aux idées généreuses et libérales de la génération de 1830. *Arn. v. Muyden.*

Die Wappen allegorischer Gestalten. Schon im XIII. Jahrhundert hat die bildende Kunst zahlreichen allegorischen Figuren eigentliche Wappenschilde beigegeben, in denen gewisse symbolische Bilder dargestellt sind.

In den Reliefs der Kathedrale von Amiens finden wir sitzende Gestalten, welche heraldische Dreieckschilde tragen, darin sind folgende Schildbilder;

Glaube: Kelch und Kreuz darüber.	Sanftmut: Lamm.
Hoffnung: Kreuzfahne.	Eintracht: Ölzweig.
Barmherzigkeit: Lamm.	Gehorsam: Kameel.
Kraft: Stier.	Beständigkeit: Krone[1].

Ähnliche Bilder tragen die allegorischen Gestalten der Glasgemälde von Notre-Dame in Paris, freilich auf Rundschildern, die mehr einem Medaillon als einem Wappenschild gleich sehen.

Grosse heraldische Schilde aber tragen die Figuren der Glückseligkeiten an der Kathedrale von Chartres; da sieht man folgende Figuren und Schildbilder:

Freiheit: Zwei Kronen.	Eintracht: Vier Tauben.
Ehre: Doppelte Mitra.	Freundschaft: Tauben.
Langlebigkeit: Adler.	Gesundheit: Fische.
Wissenschaft: Greif.	Sicherheit: Burg.
Beweglichkeit: Drei Pfeile.	Schönheit: Rosen[2].
Kraft: Löwe.	

E. A. S.

Kirchliche Heraldik. Im Jahre 1901 hat der Verfasser versucht, durch einige historische Angaben und Abbildungen vorbildlicher Denkmäler[3] die Aufmerksamkeit der Forscher auf die wenig beachtete kirchliche Heraldik zu lenken. Schon im folgenden Jahr hat dann Msgr. Battandier in erweiterter Form das Thema behandelt[4].

Nach allgemeiner Einleitung tadelt dieser Gelehrte die unheraldischen Schöpfungen auf kirchlichem Gebiet; er sagt: „Mancher Prälat hält es für seine Pflicht, ein frommes Zeichen in sein Wappen zu setzen. Der Eine wird den hl. Geist oder die allerseligste Jungfrau, ein anderer das Herz Jesu, ein Dritter

[1] Mâle L'Art réligieux. Paris.
[2] A. a. O. p. 488.
[3] Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 95—106.
[4] Annuaire Pontifical Catholique. V. Paris p. 366—381.

das Monogramm Mariae in den Schild aufnehmen .... Andere Wappen sind auf dem Kriegsfuss mit den heraldischen Regeln, die verbieten, Metall auf Metall und Farbe auf Farbe zu setzen".

Der Aufsatz behandelt sodann in knapper Form die Wappen der Päpste, die mit Lucius III, † 1185, einsetzen [1], die Bestandteile des päpstlichen Wappens, die Wappen der Kardinäle, die durch Innocenz IV 1245 die bekannten Hüte, die über dem Schild erscheinen, erhalten, die Auszeichnung dieser Hüte mit der Schnur, mit einer Quaste, drei, vier, fünf Quasten und die Disposition dieses Zierrats. Es folgen die Wappen der Bischöfe; ihre Schilde, Stäbe, Infuln, Vereinigung von zwei oder drei dieser Abzeichen. Dann werden die Kreuze, Hüte und Kronen, sowie deren Kombination mit den ursprünglichen Bestandteilen der alten bischöflichen Wappen beschrieben. Besondere Abschnitte orientieren über die Heraldik der Erzbischöfe, Patriarchen, Prälaten, „di fiochetti", Palatine, Protonotare, anderer Prälaten, Kämmerer, Kanoniker, Curati und Benefiziarii.

Der Aufsatz enthält nicht weniger als 32, grossenteils sehr gute Abbildungen von kirchlichen Wappen vom XIV. bis zum XIX Jahrhundert. *E. A. S.*

Mainzer Hausmarken und Zunftwappen. Auf Tafel XXI der ausserordentlich verdienstlichen Kunststatistik, welche als Beilage zum Programm des Grossherzoglichen Realgymnasiums u. s. w. zu Mainz unter dem Titel „Verzeichnis der Kunstdenkmäler der Stadt Mainz" I. Teil erschienen ist, veröffentlicht Prof. E. Neeb eine Reihe von interessanten Hauszeichen, welche wertvolle Einblicke gewähren in die Entstehung der Handwerker- und Bürgerwappen. Möchte das Vorgehen Neebs bei uns Nachahmer finden. *E. A. S.*

Bücherchronik.

Geschichte des uradligen Hauses Bary 1223—1903. Auf Grund der Vorarbeiten und unter Mitwirkung von Professor Dr. Friedrich Clemens Eberhard zusammengestellt von Dr. Heinrich v. Nathusius-Neustedt. Frankfurt 1904. — Diese aus Auftrag von H. Albert von Bary in Antwerpen verfasste Geschichte der ursprünglich aus Tournai im Hennegau stammenden, heutzutage aber über die halbe Welt zerstreuten Familie de Bary kann geradezu als vorbildlich für alle derartigen Unternehmungen gelten; es ist eine in jeder Beziehung vornehme Publikation. Von den meisten anderen Familiengeschichten unterscheidet sie sich schon dadurch recht vorteilhaft, dass in ihr durchaus nur was dokumentarisch belegbar ist als Tatsache hingestellt wird, alles weitere — und wenn es noch so viel Wahrscheinlichkeit für sich hat — wird deutlich als Hypothese gekennzeichnet und in den Anhang verwiesen; da ferner überall die Belegstellen genau angegeben sind, so ist es jedermann möglich, alles nachzuprüfen. Endlich werden eine Unmenge von kulturhistorisch äusserst interessanten Details berichtet, so dass die vorliegende Arbeit mehr als bloss familiengeschichtlichen

[1] Die Schilde der Päpste des XIII. Jahrhunderts a. a. O. IV p. 82—96.

Wert hat, sie ist vielmehr zu einer auf gewissenhaftester wissenschaftlicher Grundlage beruhenden Studie über Geschichte und Verfassung der Stadt Tournai im Mittelalter geworden. — Neben diesen vielen und grossen Vorzügen des Werkes fallen die paar Ausstellungen, die wir an demselben zu machen haben, wirklich kaum ins Gewicht. Sie betreffen folgende Punkte: erstens einmal die Reproduktion des Wappens „de Gueules à 3 testes de barbeaux d'argent. Timbre: l'issant d'un griffon d'or", wie dasselbe 1435 anlässlich des Tourniers von Lille, an dem ein Jean de Bary teilgenommen hat, beschrieben ist. Statt dass, wie es geschehen ist, das 1893 in die Matrikel des kgl. preussischen Heroldamtes in Berlin eingetragene, dadurch allerdings offiziell gewordene, aber leider greulich verunstaltete Wappen aufgenommen worden ist, hätte man doch viel besser die in den „lettres testimoniales" aus dem XVI. Jahrhundert, ebenfalls mit Helmzier und Schildhaltern abgebildete Darstellung gewählt. Auch auf der Buchdecke, die das Wappen allein (ohne die Schildhalter) in den strengen Formen des XIV. Jahrhunderts bringt, sind die Barbenköpfe arg missraten. Ferner ist es schade, dass im Texte bei den einzelnen Personen nicht auch die Namen oder doch wenigstens die Nummern von deren Eltern vermerkt sind, was das jetzt ziemlich mühsame Nachschlagen ganz wesentlich erleichtert haben würde. Ein weiterer Übelstand, den die Herausgeber selbst empfunden haben, der sich aber allerdings nicht gut vermeiden liess, ist die übermässige Länge (bis zu 3 Meter!) der einzelnen Stammbäume. Doch die berührten Mängel sind, wie schon betont wurde, von so untergeordneter Bedeutung, dass sie die grossen Vorzüge des Werkes in keiner Weise zu beeinträchtigen vermögen.

Das erste Kapitel behandelt auf 73 Seiten die Familie in Tournai. Als erster Träger des Namens begegnet uns hier ein Gerardus de Bari, der in den Jahren 1177—1197 mehrfach als Lehensmann der seigneurs d'Avesnes erwähnt wird. Die ununterbrochene Stammreihe jedoch beginnt erst mit Mikiel de Bari, der 1223 nebst seiner Mutter Biéteris (Beatrix) genannt wird; auch später noch ist er als juré und einmal (1259) sogar als prévôt (Bürgermeister) von Tournai bezeugt; er muss noch vor 1268 gestorben sein, da von da an sein gleichnamiger Sohn nicht mehr als der jüngere (le jovene) bezeichnet wird. Dieses Mikiels Nachkomme in der achten Generation, Antoine de Bari (geb. 1492, gest. 1575), gleich den meisten seiner Vorfahren — von denen mehrere ausdrücklich als Junker (damoiseaux oder signeurs) bezeichnet worden — Grosskaufmann, ist der letzte gemeinschaftliche Ahnherr des Geschlechtes. Von seinen sieben Kindern traten sechs nebst der Mutter zur evangelischen Lehre über und verliessen ihr Vaterland, um schliesslich alle auf verschiedenen Wegen und zu verschiedenen Zeiten nach Frankfurt zu gelangen, woselbst die Familie in einer Linie noch heutzutage blüht. Antoine de Bari selbst blieb der katholischen Konfession treu und setzte durch Testament aus dem Jahre 1572, da er sich in seinen alten Tagen von Frau und Kindern verlassen sah, seinen Neffen Louis zu seinem Erben ein. Die in Tournai zurückgebliebene katholische Linie starb jedoch im Mannesstamme schon mit des genannten Louis Sohn Pierre de Bari, seigneur d'Estreux et de Morinpret, der nur fünf Töchter hinterliess, im Jahre 1644 aus.

Das zweite Kapitel behandelt auf fast 150 Seiten die Familie nach ihrer Auswanderung. Auch nach der Schweiz wandten sich zu verschiedenen Zeiten Glieder des Geschlechtes: Zwei Großsöhne Antoines — Jean und Jacques, die Söhne Martins — zogen in den 1590er Jahren von Frankfurt nach Genf. Ihre Nachkommen sind hier zu Ende des XVIII. Jahrhunderts wieder ausgestorben; doch stammen die jetzt in England lebenden de Bary von ihnen ab. Im Jahre 1624 kam dann ein Ur-Großsohn des schon mehrfach genannten Antoine — Jean, Sohn des Jean (de Jean) — nach Basel, woselbst seine Nachkommen noch heutzutage blühen. Von Basel zweigte sich sodann zu Anfang des XIX. Jahrhunderts eine weitere Linie ab, die jetzt in Gebweiler wohnt.

Im dritten Kapitel werden über 300 einstweilen noch nicht einreihbare Träger des Namens angeführt. Es folgen verschiedene Beilagen, in denen unter anderem der Wortlaut der Urkunden von 1177 und 1223 gegeben wird, von denen erstere die früheste Nennung des Namens de Bari bringt, die zweite aber den ersten sicheren Ahnherrn des Geschlechts — Mikiel — und seine Mutter Biéteris. In weiteren Beilagen lernen wir den Ehevertrag und das Testament aus den Jahren 1353 und 1387 von Lotart de Bari kennen, des Ururgrossvaters von Antoine; ferner die lettres testimoniales von 1563 und 1597. Es schliessen sich an eine ausführliche Zusammenstellung aller Quellen, sowohl der handschriftlichen als auch der gedruckten, nachdem schon im Texte überall die nötigen Quellennachweise gegeben worden sind, ferner ein Verzeichnis der eingeheirateten Familien; von einem vollständigen Personen- und Ortsregister musste des allzugrossen Umfanges wegen, den ein solches beansprucht hätte, abgesehen werden.

Den Beschluss der grossartigen Publikation bilden die vier Stammtafeln. Die sämtlichen 755 Mitglieder der Familie auf einer einzigen Stammtafel zu vereinigen, wäre nur möglich gewesen, wenn man gänzlich auf Übersichtlichkeit hätte verzichten wollen. Deshalb haben die Herausgeber es vorgezogen, dieselbe auf mehrere Blätter zu verteilen. Blatt I bringt eine Übersicht über die mancherlei Verzweigungen der Familie, unter Fortlassung aller Personen, die für die Fortführung der Familie bedeutungslos sind, nämlich der Töchter und der jung oder kinderlos verstorbenen Söhne. Blatt II verzeichnet die Mitglieder der Familie vor der Auswanderung und die nach der Auswanderung ausgestorbenen Stämme. Die Blätter III, IV und V die Mitglieder der Genfer, Basler und Frankfurter Stämme, die heute noch blühen; „alle Personen des Stammbaumes sind in eine Nummernfolge gebracht, die durch die einzelnen Generationen von links nach rechts so fortläuft, als ständen alle Personen auf einem Blatt“. *L. A. B.*

Genealogisches Taschenbuch der adeligen Häuser Österreichs 1905. Erster Jahrgang. Wien, Otto Maass' Söhne.

Es ist ein unzweifelhaftes Verdienst unserer Zeit, dass sie die vom Goth. geneal. Taschenbuch gelassenen Lücken auszufüllen trachtet und mithilft, ein geistiges Band zu schaffen, das die verdienten und staatserhaltenden Elemente der Gesellschaft zusammenschliesst gegenüber den überall mächtiger werdenden

Einflüssen der namenlosen Menge. welche allem historisch Bewährten und Erprobten den Krieg erklärt. In Österreich hat 1894 das Brünner genealogische Taschenbuch zu existieren aufgehört und nach elfjähriger Pause setzt nun eine neue Serie dieser so unentbehrlichen Handbücher ein. Der vorliegende Band ist nach der bekannten Methode des Gothaer Almanachs angelegt, gibt uns Auskunft über Konfession, Landeszugehörigkeit, Adelsdaten, Wappen, gemeinsamen Stammvater, Personalbestand und Geschichte der einzelnen Geschlechter. Lebhaft begrüssen wir auch die Verleihungsregesten, welche u. a. Palatinatsrechte, Familiarität, Dienst, Schutz und Schirm, Salva guardia, Freizügigkeit, Maut- und Steuerbefreiung, Erbauung von Burgen und Ansitzen und deren Freiung, Benennung nach Gütern, Namenschöpfung, Befreiung von bestimmten Gerichten, Privilegium de non usu, Rotwachsfreiheit u. a. m. behandeln. Geschmückt wird der stattliche Band durch zahlreiche, ausgezeichnete Lichtdruckporträts, sowie mehrere Wappendarstellungen nach alten und neuen Vorlagen. Wir wünschen dem ersten Band des neuen Taschenbuchs recht viele Leser und Benützer. *E. A. S.*

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Am 17. und 18. Juni vereinigte die XIV. Jahresversammlung der Schweiz. Heraldischen Gesellschaft 22 Teilnehmer in Schwyz. — Nach einem gemeinsamen Mittagessen im „Rössli“ wurden unter Führung der Herren Staatsarchivar Benziger und Landammann Oberst v. Reding erst eine kleine, aber äusserst interessante, heraldische Ausstellung im Staatsarchiv, sowie eine nicht minder interessante, lokalgeschichtliche Ausstellung im Gebäude der Hypothekarbank besichtigt, und daran anschliessend die wichtigsten Sehenswürdigkeiten des Fleckens besucht: vor allem die Pfarrkirche und die beiden Redingschen Häuser.

Um 5 ½ Uhr begann im Gerichtssaale des Rathauses die Generalversammlung, in der zunächst der Präsident nach einer kurzen Begrüssung der Anwesenden den (hernach im Wortlaut folgenden) Jahresbericht verlas. Da die Herren Max v. Diesbach und Major G. v. Vivis demissioniert hatten, waren zwei Neuwahlen in den Vorstand zu treffen; gewählt wurden die Herren Ferdinand Gull in St. Gallen und Professor Zemp in Zürich, und als Suppleant für den Fall, dass einer der beiden Herren nicht annehmen sollte, Herr d'Eggis in Freiburg.

Hierauf verlas der Kassier die Jahresrechnung, die dieses Jahr wieder, dank dem Umstande, dass das Peyersche Armorial an die vaterländische Bibliothek in Basel verkauft werden konnte, mit einem nicht unbedeutenden Aktivsaldo abschloss. Auf Antrag des Kassiers wurde dann ferner beschlossen, das der Gesellschaft von Herrn Dr. Diener sel. vermachte Legat von Fr. 2000. — vorderhand unangetastet zu lassen und es jeweilen der Kommission anheimzustellen, die Verwendung der Zinsen zu bestimmen. Auf Antrag der beiden Rech-

nungsrevisoren wurde die Rechnung genehmigt und dem Kassier für seine ausgezeichnete Verwaltung der beste Dank der Gesellschaft ausgesprochen. Als Rechnungsrevisoren für 1905 wurden die Herren Aloys de Seigneux und Pietro v. Salis bestätigt, und als Suppleant gewählt Herr Staatsarchivar Benziger.

Als Ort der nächsten Jahresversammlung wurde Vevey und als Zeitpunkt derselben nach längerer Diskussion der Mai bestimmt.

Nach Erledigung des geschäftlichen Teiles hielt Herr Dr. Durrer einen sehr interessanten Vortrag über die Geschichte des Wappens von Schwyz, den wir unseren Lesern in der nächsten Nummer des Archivs hoffen vorlegen zu können.

Beim Allfälligen machte Herr d'Eggis die Anregung der Herausgabe eines Allgemeinen Schweizerischen Wappenbuches durch unsere Gesellschaft. In der darauffolgenden sehr lebhaften Diskussion, an der sich ausser dem Referenten namentlich die Herren Dr. Durrer, Burckhardt und Roller, sowie der Präsident beteiligten, wurde betont, wie die Idee theoretisch ganz schön und gut sei, praktisch aber — einstweilen wenigstens — kaum durchführbar sein dürfte. Die Angelegenheit wurde daher, da die ganze Sache noch nicht spruchreif sei, der Kommission zur Vorberatung und Begutachtung an der nächsten Jahresversammlung überwiesen.

An dem nach der Generalversammlung ebenfalls wieder im „Rössli" stattfindenden Abendbankett, das einen sehr animierten Verlauf nahm, sprach als erster der Präsident und dankte namens der Gesellschaft der hohen Regierung und den Gemeindebehörden von Schwyz für den äusserst liebenswürdigen Empfang, worauf Herr Landammann Oberst v. Reding antwortete und die Gesellschaft hochleben liess; weiter sprachen noch die Herren Oberst de Pury, Staatsarchivar Benziger und der Schreiber der Gesellschaft.

Sonntag, den 18. Juni, morgens strömender Regen, der alle Aussicht auf Ausführung des für diesen Tag festgesetzten Programmes zu vereiteln schien. Endlich nach 10 Uhr heiterte es etwas auf, und so wagte man es und fuhr gegen 11 Uhr per Wagen um den Lowerzersee herum nach Seewen; unterwegs wurde zur Besichtigung des gotischen Beinhauses in Steinen Halt gemacht, sowie bei der Insel Schwanau, und an letzterem Orte ein gemütlicher Frühschoppen eingenommen. Ein gemeinsames Mittagsmahl im Bad Seewen schloss die XIV., in jeder Beziehung gut gelungene Jahresversammlung der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft. Der Schreiber: *L. A. B.*

Jahresrechnung pro 1904.

A. Einahmen.	Fr.
1. Eintrittsgebühren	20. —
2. Jahresbeiträge	2210. —
3. Abonnements	900. —
4. Verkauf einzelner Hefte	26. —
5. Diverses	96. —
Total	3252. —

B. Ausgaben.

1. Zeitschrift:	Fr.
a) Heft I	644. 50
b) „ II	909. —
c) „ III	470. —
d) „ IV	614. 70
e) Genealog. Handbuch	100. 65
2. Verwaltung	152. 93
3. Diverses	96. 20
Total	2987. 98

C. Rechnungsabschluss.

Einnahmen	3252. —
Ausgaben	2987. 98
Saldo auf neue Rechnung	264. 02

Allocution du président de la Société, M. Jean Grellet, à la Réunion de Schwyz, du 17 Juin 1905.

Messieurs,

Comme ouverture de notre quatorzième assemblée générale, permettez moi de vous souhaiter à tous une cordiale bienvenue. En désignant Schwyz pour lieu de notre réunion de cette année vous avez eu la main doublement heureuse. Ce coin de pays si champêtre convient par son caractère idyllique à une société aussi modeste que la nôtre, pratiquant dans le secret du cabinet le culte du beau, mais se rattachant aussi par l'objet même de ses études, à une notion chère, entre toutes, à nos cœurs et que le nom de Schwyz évoque d'une façon toute spéciale, celle de la patrie. L'ardeur schwyzoise n'a-t-elle pas joué un rôle prépondérant dans la formation de cette première alliance de 1291 qui par sa vertu magique de liberté et de confraternité a peu à peu attiré dans son giron les autres états de notre Confédération qui dérive son nom même de celui de Schwyz? Et nous qui nous occupons de recueillir et de conserver les vestiges du passé, plus particulièrement d'étudier la formation et le développement des signes de ralliement nationaux qui ont flotté dans des batailles victorieuses, des sceaux qui ont scellé nos premières franchises, des marques urbaines sous lesquelles se sont développées nos communautés, aussi bien que des emblèmes personnels ou héréditaires des preux et des pieux qui après une vie de combats héroïques ont testé en faveur d'institutions religieuses, enfin de l'histoire des familles dont les fils ont à un titre quelconque travaillé à la consolidation et au développement de nos forces intérieures ou affermi à l'étranger le bon renom de la Suisse, en poursuivant ces recherches ne rendons-nous pas aussi un tribut aux gloires du passé, un hommage à la patrie? Les héraldistes ne croyent donc pas se trouver hors de leur élément sur ce sol classique de la patrie et,

s'ils avaient quelque doute à ce sujet, l'accueil aimable qui leur a été fait, les rassurerait bien vite.

Parmi les faits saillants qui ont marqué pour notre société le cours de l'année nous rapellerons le beau legs de 2000 francs que nous a fait notre collègue Diener de regrettée mémoire et dont nous avons déjà relevé les mérites dans notre dernière réunion. Nos finances se trouvent par ce don dans un état plus prospère qu'elles ne l'ont jamais été. Nous pouvons aussi constater avec plaisir que l'effectif de notre société s'est augmenté de quelques recrues auxquelles nous souhaitons la bienvenue; nos sociétaires sont actuellement au nombre de 240, chiffre, qu'il y a quelques années nous n'osions pas espérer jamais pouvoir atteindre. Il est une preuve tangible que l'intérêt pour les branches de l'histoire qui nous occupent gagné du terrain et que la manière en laquelle nous avons dirigé nos publications a rencontré de la sympathie. Nous en sommes redevables à nos collaborateurs auxquels j'adresse, en votre nom aussi bien qu'au mien nos meilleurs remerciements. Nous avons également une dette de reconnaissance envers M. le Dr. Stückelberg qui pendant plusieurs années s'est acquitté avec distinction des fonctions ardues de rédacteur des «Archives», que malheureusement ses autres occupations ont engagé à donner sa démission pour la fin de 1904. Nous avons fort regretté cette décision, car apportant dans ses fonctions une conception élevée des droits et des devoirs de la science, il a constamment cherché à combattre le faux en art héraldique et à maintenir haut le drapeau de l'idéal. Nous lui devons de la gratitude pour les services qu'il nous a rendus, aussi votre Comité a-t-il cru ne pas outrepasser ses pouvoirs et agir selon vos intentions en lui offrant un modeste souvenir de cette période de son activité. Nous estimons du reste avoir eu la main heureuse en lui donnant comme successeur M. le Dr. Auguste Burckhardt auquel nous avons adjoint, essentiellement pour la partie française, M. Fréd. Th. Dubois. Leurs aptitudes et leur zèle nous sont une garantie de leur résussite à maintenir le niveau de notre organe.

Si, comme nous l'avons dit, le nombre de nos membres s'est accru, nous avons d'autrepart malheureusement aussi quelques décès à déplorer. C'est en premier lieu M. *Edouard de Pury-Marval,* qui mourait à Neuchâtel le 9 Septembre 1904 à l'âge de 82 ans, après une courte maladie et ayant conservé presque jusqu'à la fin une étonnante vigueur physique et intellectuelle. Après avoir terminé ses études de droit à Heidelberg, Berlin et Paris, il ne tarda pas à entrer dans le Conseil de Ville de Neuchâtel, encore sous l'ancien régime. La révolution de 1848 l'en éloigna pendant un certain temps, mais quoique très attaché à l'ancien ordre de chose, il n'était pas de ceux qui se laissent retenir par leurs préférences là où ils voient un devoir; dès 1861 il rentra dans la vie publique comme membre du conseil administratif de la commune qu'il présida à partir de 1875 et où il a constamment rempli les fonctions de Directeur de la Chambre de Charité, comprenant la surveillance de l'Hopital de la Ville, de l'Orphelinat, de l'Assistance publique etc. jusqu'en 1888, époque à laquelle il rentra définitivement dans la vie privée. Ce repos ne lui laissa que plus de loisirs pour s'adonner à un nombre considérable d'œuvres de bienfaisance et

d'utilité publique, occupations dont il s'était fait en quelque sorte une spécialité et dans lesquelles son activité infatigable et son esprit éminemment pratique, non moins que son caractère affable, lui ont permis de rendre de précieux services. D'une tournure d'esprit enjouée, il cultivait à ses heures les muses et tournait agréablement les vers; mais les traditions et l'histoire de son pays qu'il connaissait fort bien et, d'une manière générale, l'étude du passé exerçaient sur lui un attrait tout spécial. Aussi notre société trouva-t-elle en lui non seulement un bienveillant membre-fondateur, mais aussi à une époque où nous avions à Neuchâtel des réunions périodiques, un des participants les plus assidus à ces colloques. Il prenait volontiers part à la discussion à laquelle il faisait fréquemment d'intéressants apports, bien qu'avec la modestie et la courtoisie qui le caractérisaient, il fut toujours plus disposé à rendre hommage aux communications de ses collègues, presque tous beaucoup plus jeunes, qu'à faire valoir ses propres connaissances. Le commerce de ces hommes de vieille roche est pour les jeunes générations aussi bienfaisant, que leur exemple est bon à suivre.

Encore très active, Madame *Diodati-Eynard* mourait à Genève le 4 Janvier dernier à l'age de 70 ans. Fille de l'historien Charles Eynard et petite-fille à la fois, par son père, de Mme. Eynard-Châtelain qui s'est fait un nom comme peintre et, par sa mère, également une Eynard, de Jean-Gabriel Eynard-Lullin, le champion de l'indépendance hellénique, Mme Diodati avait de qui tenir. Dans ce milieu cultivé Mme Diodati s'est tôt éprise du beau et du bien dans tous les domaines, aussi témoignait-elle d'un intérêt actif pour nombre d'œuvres de bienfaisance et d'utilité publique, mettant également aussi, une ardeur toute juvénile à enrichir ses collections par des achats et des échanges pour lesquels elle entretenait une correspondance très étendue. Soit à Genève soit au cours de ses voyages, elle aimait à fureter chez les antiquaires et les marchands de bric-à-brac: c'était une grande joie pour elle de pouvoir emporter quelque pièce manquant encore aux collections qu'elle menait de front, qu'il s'agisse de céramique, d'estampes, d'autographes ou d'ex-libris. Elle avait été une des premières à reconnaitre l'intérêt de ces marques de possesseurs de bibliothèques et à les recueillir; c'est par elles surtout que son attention avait été dirigée d'une manière plus générale vers les questions héraldiques et qu'elle était devenue, la première dame, membre de notre société. Mme Diodati n'était pas de ces amateurs qui se confinent dans la possession d'objets rares; elle se plaisait à en faire les honneurs avec grande amabilité à ceux qui savaient les apprécier; les recherches que nécessitait souvent leur détermination l'intéressaient vivement et elle a rendu plus d'un service à des travailleurs en mettant ses objets à leur disposition.

Quelques jours plus tard, le 7 Janvier, mourait à Berthoud M. *Heininger-Ruef.* Il était un des membres-fondateurs et le premier secrétaire de la société du «Rittersaal» qui a réuni dans la grande salle du château un si intéressant musée; nombreux sont les dons et les dépôts que M. Heininger a faits à ces collections et qui restent comme un témoignage de son intérêt éclairé et de son patriotique dévoument dans le domaine de l'histoire dont toutes les branches,

y compris l'héraldique, lui étaient familières. Il faisait partie de notre société depuis 1899 et, lors de notre Assemblée générale à Soleure, il était un des aimables collègues qui contribuèrent à rendre si agréable notre visite à Berthoud.

Un autre sociétaire que nous avons perdu est M. *l'abbé Holder,* professeur à l'université et directeur de la Bibliothèque de Fribourg. Né en Alsace en 1865, Charles Richard Holder fit ses études théologiques à Strassbourg où il fut ordonné prêtre en 1890. Il eut pu s'en tenir là, comme tant d'autres, mais dévoré d'un ardent amour pour la science, il vint à Fribourg compléter ses connaissances historiques pour lesquelles il avait une prédilection marquée et même, après y avoir brillamment passé son doctorat ès lettres, il fit encore un stage de plusieurs semestres à la faculté de droit, embrassant ainsi un vaste champ d'études et acquérant des connaissances solides sur les terrains scientifiques les plus variés. En 1897 il s'habilita comme privat-docent à la faculté des lettres et fut trois ans plus tard nommé professeur extraordinaire d'histoire de l'antiquité. Il ne se confinait du reste nullement dans cette branche, s'étant au contraire fait une spécialité de l'histoire des institutions canoniques et, tout étranger qu'il était d'origine, de l'histoire de Fribourg, qui lui a fourni matière à de nombreux travaux publiés soit en français, soit en allemand, car il écrivait les deux langues avec une égale facilité. Mais son érudition trouva encore un champ propice à la bibliothèque de la ville et de l'université, à la réorganisation et au développement de laquelle il a puissament contribué, d'abord comme collaborateur, puis comme successeur de feu l'abbé Gremaud. Ses fonctions de bibliothécaire le captivaient, sans l'absorber complètement, son rêve, à la réalisation duquel il n'a cessé de pousser de toutes ses forces, était la construction d'une nouvelle bibliothèque que le Grand Conseil fribourgeois votait dans sa session de Mai, le jour même où l'on apprenait la mort, survenue en Alsace, de l'abbé Holder dont la vie trop courte a été si bien remplie. Il faisait partie de notre société depuis sa réunion à Fribourg et nous avons tous encore en mémoire l'amabilité avec laquelle il nous fit les honneurs de son domaine.

Enfin la mort enlevait encore le 17 Janvier dernier un de nos membres correspondants les plus appréciés, le Chevalier *Goffredo di Crollalanza* à Bari. Né en 1855 à Fermo, il fit ses études littéraires en Suisse, puis suivit des cours de droit à Pise. Après de longs voyages d'études à travers l'Espagne, la France, la Belgique et l'Allemagne, il se fixa à Paris où pendant neuf ans il s'adonna aux lettres et au journalisme, passant de la rédaction du „Gaulois“ et du «Foyer» à la direction de «l'Illustration pour tous» et publiant, soit sous son nom, soit sous un pseudonyme des articles de critique, des poésies, des nouvelles, ainsi que deux romans «Les compagnons de la Chausse» et «Le Vœu du Héron». Il y a 25 ans environ, Crollalanza alla se fixer à Bari comme professeur de langue et de littérature française à l'Académie royale de Commerce, dont il fut pendant 5 ans directeur. Mais dès sa jeunesse il s'adonnait avec passion à l'étude des question héraldiques et généalogiques, suivant en cela les traces de son père le chevalier Giov. Batta. di Crollalanza, le fondateur de l'Académie héraldique italienne et de son organe le «Giornale araldico-genealogico-

diplomatico» ainsi que de «l'Annuaire de la noblesse italienne», deux publications fort appréciées dont le fils reprit la direction après la mort de son père. Mais déjà avant de se charger de ce labeur absorbant, Goffredo avait publié les «Animaux du Blason» beau recueil de savantes monographies; ses «Emblèmes des Guelfes et des Gibellins» obtinrent une médaille d'or au concours de l'Académie royale d'Héraldique; son travail sur le «Blason des Capétiens et de leurs alliances» fait preuve de consciencieuses recherches. Encore aujourd'hui son «Enciclopedia Araldico-Cavalleresca» est une mine des plus précieuses de renseignements sur la noblesse italienne. Si dans son «Almanach héraldique et drôlatique», œuvre pleine de verve, Crollalanza a prouvé que l'on peut être érudit sans nécessairement engendrer mélancolie, il a d'autre part courageusement rompu une lance en faveur des bons principes de l'Art héraldique dans son «Araldico Ufficiale», qui a paru en 1893 comme supplément de nos «Archives» en une traduction de feu notre vénéré collègue Adolphe Gautier. — Il est fort à désirer que le «Giornale araldico» et «l'Annuario» ne disparaissent pas avec la mort de notre membre correspondant. Le nom d'Aldo di Crollalanza qui signe le dernier fascicule du «Giornale» semble indiquer que de cette famille va sortir une troisième génération d'héraldistes; puisse-t-elle suivre les traces du père et du grand-père!

Pour honorer la mémoire des sociétaires décédés dont je viens de retracer brièvement la carrière, j'invite l'assemblée à se lever.

J'en reviens aux affaires de la société en annonçant que votre comité a nommé membre correspondant M. Hugo Gerhard Ströhl à Vienne, l'auteur de ce «Heraldischer Atlas» qui forme la collection à la fois la plus belle et la plus complète qui existe de types héraldiques de toutes les époques, précieux auxiliaire pour tous ceux qui sont appelés à dessiner des compositions héraldiques, comme aussi pour l'étude des styles. Nous honorons notre société en nous associant un homme de la valeur de M. Ströhl. Son nom devrait donc être ajouté à la liste des membres parue dans le dernier numéro des «Archives»; il en est de même des noms de M. M. Albert de Montet à Corseaux et de M. l'avocat F. Raisin à Genève qui ont été reçus membres actifs depuis que la liste est sortie de presse. Par une très regrettable omission cette liste, un peu trop hativement faite, ne comprend pas non plus le nom de notre très honorable membre correspondant, M. le comte Pasini-Frassoni à Rome. Il y a donc lieu de suppléer à cette lacune.

L'activité de notre société, pendant l'année écoulée, s'est surtout concentrée sur la publication d'une part du «Manuel généalogique» qui a suivi sa marche régulière, lente mais sûre, d'autre part des «Archives héraldiques» qui ont de nouveau fourni une série d'articles intéressants touchant aux domaines les plus variés et, comme par le passé, illustrés de fort belles planches. Il s'en faut cependant de beaucoup que tous les articles publiés et surtout les planches, ayent rencontré l'approbation unanime. Deux tendances très marquées et sensiblement divergentes se font jour parmi les membres de notre société et dans notre comité de rédaction. Tandis que les uns, mus par le désir bien légitime

de relever le goût, s'en tiennent au culte de la belle époque de l'art héraldique et ne voudraient mettre sous les yeux des lecteurs que des modèles du moyen-age ou imitant les styles de ces temps reculés, en éliminant tout ce qui est postérieur au XVIme siècle, d'autres, à l'encontre de ces puristes, partent d'un point de vue différent. L'art héraldique, disent-ils a survécu à l'époque où il était, comme partie de l'armement et du costume, d'un emploi journalier, seulement parce que, appliqué ensuite à des usages de simple ornementation, il a su s'adapter successivement aux différents styles courants, se rajeunir incessamment, en revêtant les formes du jour, donnant ainsi une preuve de vitalité qui mérite d'être étudiée dans toutes ses évolutions. Ils vont plus loin même et redoutent un «finis Poloniæ» si les écussons avec leurs meubles et leur ornementation extérieure ne continuent pas à se modifier en suivant le mouvement de l'art moderne.

C'est un peu le renouvellement de la querelle des «classiques» et des «romantiques» et ces deux tendances en apparence irréconsiliables, ne le sont peut-être pas en réalité, si l'on parvient à écarter quelques malentendus.

Il est certain, qu'en théorie le bel art héraldique doit être cherché à l'époque où les boucliers armoriés, les casques avec leurs cimiers et leurs lambrequins étaient encore d'un usage courant, où cet art était une chose vivante s'identifiant avec la vie de tous les jours, et nous comprenons le point de vue des rigoristes qui voudraient s'en tenir là. Mais c'est du coup exclure la Renaissance et tout le XVIme siècle qui pourtant nous ont légué d'admirables modèles de peintures héraldiques, bien qu'elles ne soient déjà plus que l'expression d'un art purement ornemental. Mais si nous faisons ce premier pas hors de l'enceinte de l'héraldique réelle et pratique et acceptons cette première manifestation de l'héraldique ornementale, il n'y a vraiment pas de logique à s'abstenir de continuer le mouvement et à vouloir ignorer les siècles suivants, car l'évolution des choses est une nécessité des temps; elle se fait graduellement, logiquement et il serait bien difficile de mettre un point d'arrêt à une époque déterminée en disant: nous acceptons ce qui précède et rejetons ce qui suit. Les XVIIme et XVIIIme siècles nous ont aussi donné de charmantes compositions héraldiques, à coté, il est vrai, de déplorables spécimens, mais qui voudrait prétendre que tout, au XIVme siècle, soit digne d'être imité? Comme *objet d'étude* nous pouvons et devons prendre l'art héraldique à travers tous les âges; comme *modèles* ne choisissons que les meilleurs exemples de chaque style, en ne reproduisant le laid que si nous y sommes obligés à titre de document seulement, et donnons la préférence aux époques se rapprochant le plus possible de l'héraldique encore en service actif, si je puis m'exprimer ainsi, cela chaque fois que nous en aurons la liberté. Il peut en effet se trouver des circonstances où notre choix sera limité à un style que nous aurions préféré éviter. Avons-nous par exemple à nous occuper de l'ornementation héraldique d'un livre dont l'illustration est toute moderne ou à fournir un écusson pour un édifice construit dans le style de la renaissance, il serait aussi faux d'aller puiser notre modèle dans la «Wappenrolle de Zurich» que de l'emprunter à un ex-libris Louis XV! Règle générale, l'unité de style devra être notre préoccupation.

Il peut y avoir cependant, dans certains cas, plusieurs manières de l'appliquer. Ainsi admettons que nous ayons à faire un tableau généalogique d'une famille remontant au XIVme siècle et dont chaque membre sera représenté par ses armoiries. Généralement nous adopterons un type uniforme d'écussons, de casques et de lambrequins dans tel style, de manière à ce que l'ensemble présente une unité de composition. Mais il y aurait une autre manière, peut-être plus logique, de résoudre le problème: ce serait de peindre les armes de chaque génération dans le style de son époque. Pour les ancêtres du XIVme siècle on s'inspirerait du Codex Manesse ou de Gelre, ceux du XVIme siècle recevraient des blasons rappelant les compositions d'Albert Dürer ou de Virgil Solis, les écussons des contemporains de Louis XIV seraient du style symétrique cher au roi-soleil, tandis que les rocailles, les festons et guirlandes seraient réservés aux générations suivantes. Un tableau exécuté d'après ces principes ne serait certes pas monotone. Il ne présenterait pas l'aspect de ces cathédrales construites tout d'un jet dans le style d'une époque, mais plutôt de ces autres édifices, lentement terminés, auxquels chaque génération successive a fourni son apport. L'unité que nous préconisions semblerait au premier abord faire défaut, mais elle existerait cependant, non dans l'apparence extérieure, mais dans le rapport intime du personnage avec le revêtement de sa propre époque: elle serait non pour l'œil, mais pour l'esprit et l'unité historique nous parait aussi légitime que l'unité artistique.

En dressant notre tableau d'après ces données, nous éprouverions, à la vérité, quelque embarras à l'égard des générations du XXme siècle, l'art moderne ne s'étant encore que peu occupé du style héraldique: mais qui nous dit que, dans son évolution, il ne créera pas pour les armoiries des formes très acceptables et représentatives de l'époque. Il y a là des trouvailles à faire qui vaudraient mieux que l'esprit flottant et de simple imitation dans lequel nous nous débattons en fait d'art héraldique. Un style original, quoique moderne, serait préférable, l'héraldique pouvant, grâce à sa vitalité et à sa perpétuelle jeunesse, supporter des transformations: le passé ne nous a-t-il pas démontré qu'elles ne la sauraient faire mourir? Un blason ne représente-t-il pas une famille qui elle aussi peut se transformer, sans que pour cela son esprit se perde?

Les transformations et changements de style concernent essentiellement les ornements extérieurs, mais il se crée encore de nos jours fréquemment de nouvelles armoiries. Des communes ou même des familles qui n'en avaient pas en adoptent. Rien de plus légitime! Il n'est pas impossible que ces créations nous amènent aussi de nouvelles pièces héraldiques, empruntées à l'industrie moderne, lorsqu'un ingénieur, par exemple, ou un mécanicien qui aura acquis la notoriéte par ses découvertes ou ses travaux techniques voudra en commémorer le souvenir dans ses armoiries. Personnellement je ne désire pas voir des locomotives, des bicyclettes ou des automobiles faire leur apparition dans les écussons. Mais si c'était le cas devrions-nous nous en affliger? N'oublions pas ce qui a dû se passer, dans ce domaine, au moyen-age. Lors de l'introduction dans les armoiries des premières arquebuses, des canons, des grenades et même

de la vénérable arbalète, ces pièces héraldiques ont dû paraitre singulièrement entachées de modernisme à ceux qui jusqu'alors n'avaient vu dans le blason, en fait d'engins de guerre, que des lances, des épées, des masses d'armes, des arcs et des flèches. Déjà les locomotives ne nous paraissent plus si modernes qu'à nos pères, le bicycle aux deux roues d'inégale grandeur que nous avons vu naître, est déjà une pièce de musée et les automobiles paraitront, sans doute, bien vieillottes et tout-à-fait héraldiques à nos arrières petits-fils. Ne sollicitons pas pour notre art ces innovations, mais si elles se produisent acceptons-les avec la philosophie de nos ancêtres qui ont assisté à la transformation de l'armement par l'invention de la poudre et à l'introduction des nouveaux engins dans leurs écussons. C'est à ce prix que nous maintiendrons l'héraldique vivace, sans que rien du reste ne nous empêche de donner la préférence aux élégantes ou naïves formes des temps anciens et de porter nos investigations scientifiques essentiellement sur les premiers âges héraldiques.

* * *

Si nous jetons un coup d'oeil en dehors de l'activité directe de notre société, nous aurons à signaler deux faits, l'un réjouissant, l'autre regrettable. C'est en premier lieu l'apparition d'une publication nouvelle, «l'Almanach généalogique suisse» qui à la vérité n'a pas été salué par une approbation unanime, si nous en croyons un article paru dans l'avant-dernier numéro des «Archives». J'estime cependant que, malgré les défauts inhérents à un premier essai et à une œuvre entreprise en collaboration, cette publication qui représente une somme considérable de travail, a sa raison d'être et peut rendre d'excellents services pour l'étude de l'histoire et de la généalogie des familles. Elle renferme des renseignements que l'on serait fort embarrassé de se procurer ailleurs et notre société ne peut que souhaiter la bienvenue à cette manifestation d'une activité dans un domaine qui rentre dans notre propre sphère d'études.

D'autre part nous avons le regret de voir disparaître, après une trop courte carrière de trois années, les «Feuilles suisses pour collectionneurs d'ex-libris». (Schweizerische Blätter für Ex-libris Sammler). Cette belle publication faisait le plus grand honneur à sa rédaction et à son éditeur. Conçue sur un plan, parait-il, trop ambitieux pour une revue d'un caractère aussi spécial s'adressant à un public restreint, elle annonce dans son dernier numéro qu'elle cesse de paraître. Elle s'est vaillamment comportée dans sa lutte pour l'existence dont elle sort avec tous les honneurs de la guerre, car elle restera un type d'élégante publication et une mine de documents précieux.

Enfin, en terminant, veuillez encore me permettre d'attirer votre attention sur la «Ligue pour la Beauté» récemment fondée pour la protection des beautés naturelles et historiques de notre pays. Sa fondatrice, Mme Burnat-Provins à La Tour de Peilz, m'a demandé de vous recommander cette œuvre très méritoire et d'engager les membres de notre société à lui donner leur adhésion. J'entre volontiers dans ses vues car le mal est grand; j'ignore si la «Ligue pour la beauté» parviendra à l'enrayer, mais il est certain que des entreprises

de ce genre n'ont quelque chance de réussite que si elles obtiennent l'appui du nombre; peut-être pourrons-nous, en joignant nos efforts individuels à la ligue, sauver de la destruction non seulement quelques sites pittoresques, mais par ci par là aussi quelques belles armoiries sculptées; je vous engage donc tous bien vivement à vous joindre au mouvement, persuadé du reste que là où il s'agit de préserver notre pays de l'envahissement du laid et du vulgaire, aucun de vous ne voudra rester inactif, la bannière du beau et de l'idéal devant, dans tous les domaines en toute occasion, être portée haute par la phalange des héraldistes!

Nouveaux membres:

Herr Ferdinand Gull, St. Gallen.
„ Albert de Montet, Corseaux près Vevey.
„ Frédéric Raisin, avocat, Genève.
„ Reg.-Rat Oberst Dr. R. v. Reding, Schwyz.
„ Jules de Pury, capitaine, Colombier.
„ J. du Grosriez, ancien préfet, Mayens de Sion.
„ Jules Beyeler, architecte, Lausanne.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Frÿ von Muntnach



Armes des Sires de Montagny
d'après l'armorial de Grunenberg.



Niklaus v. Diesbach, Herr zu Signau.

Teppichmilieu.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.



Schweiz. Archiv f. Heraldik 1905, Heft 2/3. Tafel VII.

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.



Schweiz. Archiv für Heraldik 1905, Heft 2/3.

Tafel VIII.

mberger vorm. David Bürkli in Zürich.

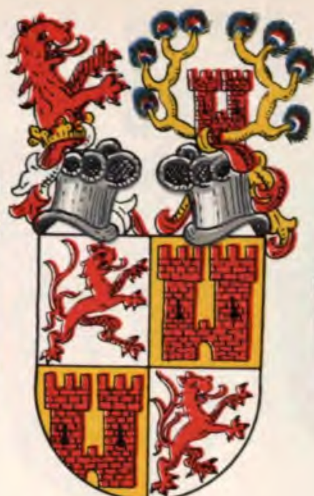




25.



26.



28.



27.



33.



29.



24.



31.



32.



30.



34.



36.



35.



37.



38.

Clichés und Druck von Fritz A[...] in Zürich.



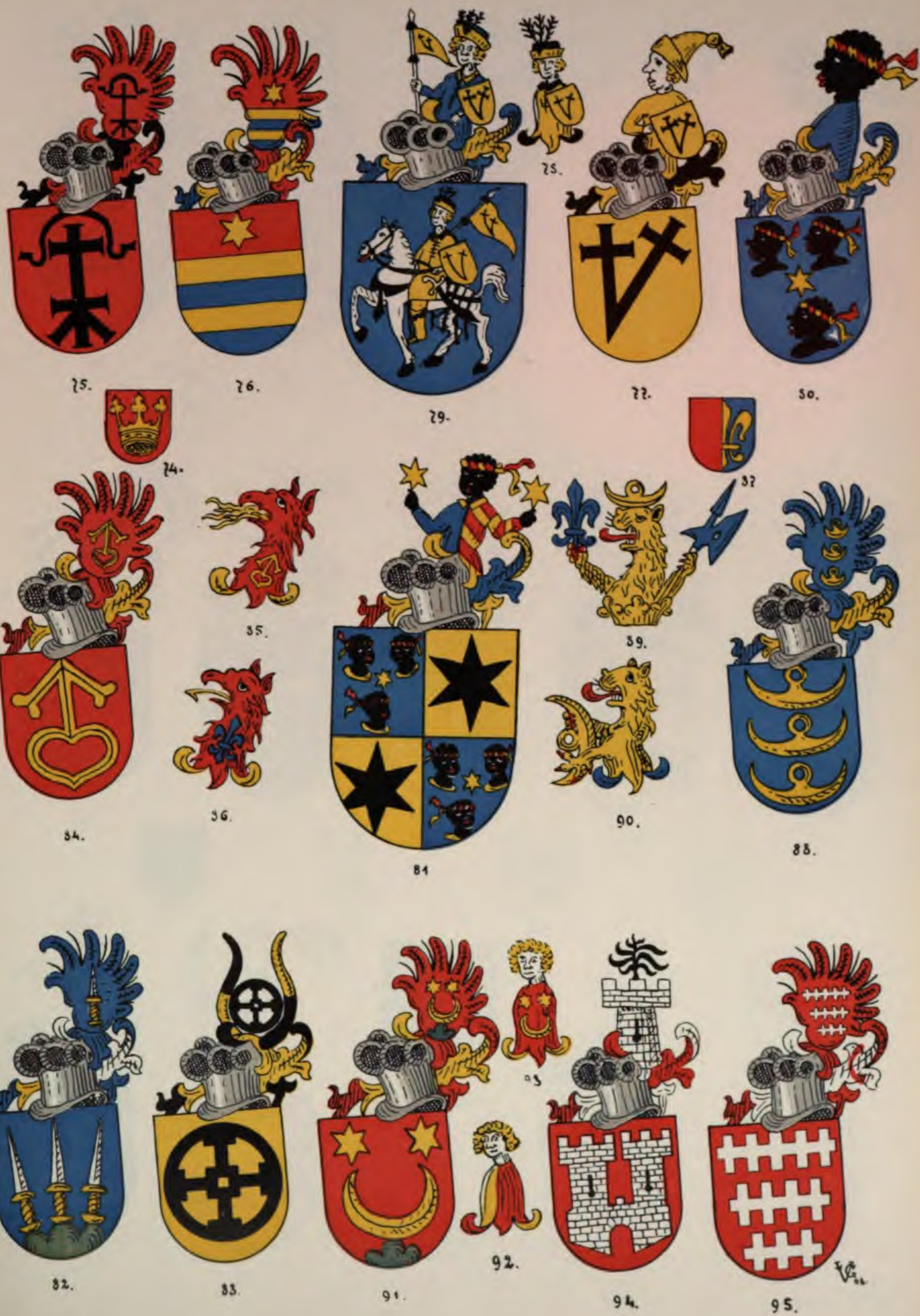


Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Basel.





Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.



Schweiz. Archiv für Heraldik 1905, Heft 2/3.

Tafel XII.

Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.


96.


97.


99.


100.


102.


98.


103.


104.


105.


107.

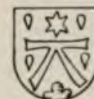

108.


110.


101.


106.


115.


118.


113.


109.

111


116.

112


114.


117.

Tafel XIII.

Clichés und Druck von Fritz Amberger vorm. David Bürkli in Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1905 Jahrgang / Année XIX Heft 4.

Das Schwyzer Panner und sein Eckquartier.

Vortrag, gehalten an der Jahresversammlung der schweizerischen heraldischen Gesellschaft in Schwyz, den 17. Juni 1905 von Dr. Robert Durrer.

Hochgeehrte Versammlung!

Mit Vorarbeiten für eine Geschichte der römischen Schweizergarde beschäftigt, muss ich mich durch die italienischen Geschichtsquellen des XVI. Jahrhunderts durcharbeiten. Dabei stiess ich vor drei Tagen zufällig auf eine Stelle in den Diarien des Venezianers Marino Sanuto, die ich auf das Schwyzer Panner beziehen zu müssen glaube. Gleich kam mir da die Aufforderung unseres Präsidenten, mit kürzern Mitteilungen zum Gelingen der heutigen Versammlung beitragen zu wollen, in den Sinn und ich glaubte diesen zufälligen Fund als einen Wink des Schicksals betrachten zu sollen.

Ich muss freilich zur Erklärung jener Stelle, die mich zum Sprechen angeregt hat, etwas weiter ausgreifen. Sind es auch zum Teile nicht eigene Forschungsresultate, sondern Rekapitulationen der Resultate Wilhelm Vischers, so glaube ich doch, ohne Ihnen nahe treten zu wollen, annehmen zu dürfen, dass auch dieses Repetitorium den meisten von Ihnen Neues bietet. —

Die Eckquartiere mit religiösen Symbolen in den alten Schweizer Pannern sind meines Wissens eine schweizerische Eigentümlichkeit, soweit es die Gegenden hierseits der Alpen betrifft. Ich weiss es noch nicht bestimmt, aber ich vermute, dass hier, wie in so vielem, was unser Kriegs- und Staatsleben betrifft, italienische Einflüsse vorliegen. Allgemein für alle Orte und für viele abhängige Städte und Landschaften wurde diese Sitte erst durch die Verleihungen des Papstes Julius II. und seines Bevollmächtigten, Kardinal Schinner, vom Juli und Dezember 1512.

Aber für die Urschweiz sind diese religiösen Freiviertel viel früher nachgewiesen, am spätesten für Unterwalden. Ob- und Nidwalden erbaten 1487 von König Maximilian das Recht, die Kreuzigung mit Maria und Johannes im Panner zu führen.

In Schwyz und Uri waren sie im XV. Jahrhundert schon so alt, dass sich keine sichere Erinnerung an ihren Ursprung erhalten und die Sage bereits sich ihrer bemächtigt hatte. Auffallend skeptisch drückt sich im Jahre 1482 der

sonst so unkritische Luzerner Chronist Melchior Russ aus: Man sage die von Uri hätten in den Zügen Karl des Grossen und seines Paladinen Roland „die ablösung (die Kreuzabnahme) in ir paner erworben und die von Schwitz das crucifix in der roten paner, so sagen aber etlich sy habentz zu Erikurt und des wegs hin erworben, das lass ich an die, so das wohl wüssen“ [1].

Russ schweben hier die Schriften von Hemmerli und Justinger vor.

Der Schweizerfeind Felix Hemmerli hatte schon ca. 1450 den Ursprung der Schwyzer auf sächsische Kriegsgefangene zurückgeführt, welche von Karl dem Grossen in die Alpen versetzt worden seien, um die Pässe nach Italien zu schützen. Er gibt bekanntlich zum ersten Male die sonderbare etymologische Ableitung des Schwyzer Namens von Schwitzen. „Unde protulerunt suo Saxonico vulgari, wir wellen hie switten, i. e. nos volumus hic sudare, videlicet sudorem sanguinis ad conservandum Imperiali serenitati hanc viam perpetuo meabilem ad Lombardorum ibidem vicinorum regionem. Unde primum Switter lingua sua per ceteros Romanos sunt nuncupati, et Switzer sive Switenses per mundum vocati“. Weil sie dem Kaiser versprochen hätten, blutigen Schweiss in der Treue zum römischen Reich zu vergiessen, so seien sie von den übrigen Reichsangehörigen Schwitzer genannt worden. A b e r a u c h H e m m e r l i f ü h r t i h r g a n z r o t e s P a n n e r — von dem Eckquartier spricht er nicht — auf eine ehrenvolle Auszeichnung von seiten des Kaisers zurück: weil sie Treue hielten und wie sie versprochen, ihren blutigen Schweiss vergossen, habe er ihnen das blutrote Panner verliehen. „quia sudorem sanguinis sudare, prout premittitur tam acriter profitebantur, pro signo iugiter et armis seu panerio, clipeum sive scutum et vexillum penitus sanguinei seu rubei coloris, nulla quoque quavis alia coloris tinctura permixtum in bellis, preliis et pugnis ac in bellorum, preliorum et pugnarum expeditionibus et campis armorum more patenter deferendum, prout hodie deferunt, sollenitate, qua decuit, assignavit“ [2].

Der Schwyzer Stolz begnügte sich zwar schon im XV. Jahrhundert nicht mehr mit einer Zurückführung ihres sonderbaren Panners auf die Zeit Karls des Grossen. Wie ihnen die Herleitung von kriegsgefangenen Sachsen nicht behagen konnte, wie sie ihre Abstammung von eingewanderten, freien, edlen Schweden und Friesen betonten, so führten sie auch die Verleihung ihres Panners noch um einige weitere Jahrhunderte, in die Zeit der Völkerwanderung und des Urchristentums zurück. Die Frage des Verhältnisses Hemmerlins zu diesen ahnenstolzen Prätensionen — man hat seinen eben genannten Dialogus als einen bewussten Angriff auf dieselbe aufgefasst — ist noch nicht abgeklärt. Die Lösung der Frage hängt mit der Auffindung der vielberufenen verlorenen alten Schwyzer-Chronik zusammen. Ob dieselbe nun die Quelle von Eulogius Kiburgers „Herkommen der Schwyzer und Oberhasler“ bildet oder ein Auszug aus derselben war, — Tatsache ist, dass das 1470 entstandene Werk dieses berüchtigten Fabelschmieds die Erwerbung des Pannerprivilegs in die Zeiten

---

[1] Ausgabe von Schneller I. S. 25.

[2] Dialogus de Suitensium ortu etc. Tiguris emptibus Conradi Orellii et soc. MDCCXXVII S. 5.

der römischen Kaiser Honorius und Arkadius zurückverlegt und genau ins Jahr 398 datiert Es erzählt langatmig, wie die Schwyzer und Hasler die Stadt Rom vor den Angriffen barbarischer Horden gerettet und die Schwyzer darauf zum Danke von Papst und Kaiser erbaten: „ein paner, das ganz rot si und ouch vierschröt und darin das zeichen unsers heren Jhesu Cristi mit sinem minnezeichen... wan er ouch durch unser willen hat vergoßen sin rosfarw blůt“ [1]. — Da es der menschlichen Eitelkeit, wie wir Heraldiker am allerbesten wissen können, entspricht seine Ahnenreihe möglichst weit zum Götterursprung zurückzuführen, so war es natürlich diese Version, die durch Jahrhunderte offizielles Ansehen bewahrte!!

Auf historischen Boden, auf den Weg einer richtigen Datierung führt uns aber die älteste literarische Nachricht, die wir über das Schwyzer Panner besitzen und die noch um einige Jahrzehnte weiter zurückreicht: Justingers, im Jahre 1420, im Auftrage seiner Obrigkeit begonnene Berner Chronik. Derselbe berichtet, wie „Die von Switz vor alten ziten taten ein gros hilf einem römischen küng gen Eligurt und des weges hin und warent do so manlich, daz inen der küng gab an ir roten paner daz heilig Rich, daz ist alle waffen und instrument der heiligen marter unseres herren Jesu Christi“ [2]. Schon die oben zitierte Bemerkung Russens knüpft an diese Stelle Justingers an. Halten wir aber mit derselben zusammen das Schreiben der Schwyzer an die Reichsstädte vom 15. Mai 1443, wo es in ganz ähnlichem Zusammenhange wie bei Justinger heisst: „es habend ouch unsere vordern vor vil hundert jaren römischen keysern und kunigen von des helgen Richs wegen gereiset und gedient gen Rom, gen Bisentz und an andere verre usländische end“ und seien dafür mit Gnaden und Freiheiten begnadet worden [3], — halten wir damit ferner zusammen, die Beschreibung der Eidgenossenschaft von Albrecht von Bonstetten (1481): „Clipeum ipsi ferunt totum rubeum et aliis figuris immaculatum, in vanno autem eorum, quod in hostes gestare solent, in summitate a parte crucifixum interpictum et *sic a Rudolfo Romanorum rege invictissimo* olim specialibus meritis condonati sunt“ [4], und vom Mailänder Balcus (ca. 1500—04), der sich fast wörtlich derselben Worte in der Wappenbeschreibung bedient [5]. — Halten wir diese Stellen mit Justinger zusammen, so kommen wir auf ein historisch beglaubigtes Ereignis, auf die erste historisch beglaubigte grosse Waffentat der Schwyzer im Kriegszuge König Rudolfs nach Besançon (Bisentz), im August 1289. — Mathias von Neuenburg hat uns dieselbe überliefert. König Rudolf hatte in den Krieg seines Freundes, des Bischofs Peter von Basel, mit dem Herzog von Burgund eingegriffen und belagerte Besançon. Durch Mangel an Lebensmitteln gezwungen, musste sich der König auf die umliegenden Höhen zurückziehen,

[1] Vom Herkommen der Schwyzer und Oberhasler. Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz I. S. 194.

[2] Ausgabe von Studer S. 46.

[3] Chronik des Hans Fründ ed. Kind S. 121.

[4] Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich Bd. III. S. 101.

[5] Quellen zur Schweizer Geschichte VI, 91.

während das überlegene burgundische Entsatzheer im Tale lagerte. Der Hunger trieb dazu, auf Morgen die Schlacht zu bestimmen und der König besiegte die Bedenken seiner Räte mit den Worten: „Wenn wir sie besiegen, werden wir ihre Lebensmittel essen; wenn sie uns besiegen, werden sie, da sie Edle sind, den Gefangenen Nahrung reichen". „Und während sie so verhandelten, — denn die Nacht brach herein und es war, wie gebräuchlich, ein wirrer Lärm unter den Heeren — siehe, da stiegen eine Anzahl Schwyzer (quidam de Swicia), deren der König 1500 bei sich hatte, des Bergsteigens gewohnt, den Berg hinunter, überfielen das Lager Graf Theobalds von Pfirt, welcher als Helfer im Heere der Welschen stand, töteten einige seiner Leute, machten Beute und richteten eine grosse Zerstörung an, so dass im Tale alles in laute Bewegung geriet. Die Welschen hatten darüber beraten, wie sie dem König den Rückzug abschneiden könnten, da sie sich wegen ihrer Menge und weil der Abstieg zu ihnen nicht leicht war, vor einem Angriff sicher glaubten. Jetzt sagte einer von ihnen: ‚Ich kenne diesen König und wenn er auf Händen und Füssen kriechen müsste, so wird er uns angreifen'. So schickten sie bei Tagesanbruch eine feierliche Gesandtschaft an den König um Frieden" [1].

Schon vor mehr als 30 Jahren hat, wie angedeutet, Wilhelm Vischer in seiner Schrift über die Sage von der Befreiung der Waldstätte und später im Anzeiger für schweiz. Geschichte (1870) die Stelle Justingers mit der Erzählung des Mathias von Neuenburg in Beziehung gebracht [2]. Die zünftige Geschichtsforschung, als deren Sprecher Pierre Vaucher auftrat, wies zwar damals die Hypothese schroff zurück [3]. Es war eben die Zeit der Herrschaft der Koppschule, die jeden Kompromiss mit der Sage ablehnte, in bilderstürmender Weise das alte Gebäude niederriss und wähnte, auf trockenem Urkundenmaterial ein neues aufbauen zu können, — die Zeit, wo das leere geschriebene gleichzeitige Wort galt, wo man aber alle Hülfswissenschaften verpönte und bei Editionen von Urkundenbüchern beispielsweise nicht einmal für nötig fand, die Siegel aus ihrer Hülle zu befreien und sich anzusehen!! — Das neue psychologische Prinzip der modernen Geschichtsschreibung hat neben andern Hilfswissenschaften auch die Sage wieder zu Ehren gezogen und weist ihr neben den urkundlichen Originalquellen einen Platz an. — Heute erscheint uns die Vischersche Hypothese durchaus nicht mehr absurd. Der Sprechende wenigstens hat die subjektive Überzeugung, dass die Erinnerung an jenen Kriegszug nach Burgund und Besançon „gen Eligurt und des weges hin" all jenen Sagen zu grunde liegt. Deuten doch auch erhaltene Privilegien auf die Dankbarkeit König Rudolfs für die geleistete Hilfe hin. Am 19. Februar 1291 gab er den Freien des Landes die Zusicherung, dass ihnen nie ein Unfreier zum Richter gesetzt werden solle [4]; ja es ist sogar der Entwurf eines Schreibens vorhanden, worin Rudolf den ge-

---

[1] ed. Böhmer Fontes IV. S. 164. Studer S. 24.
[2] Anzeiger l. c. S. 8 und 25.
[3] l. c. S. 24 und 60.
[4] Kopp, Urk. I. 29. Wartmann Archiv für schweiz. Gesch. XIII, 130.

samten Einwohnern des Tales zusichert, dass sie vor keinen andern Richter ausser den Richter des Tales oder ihn und seine Söhne sollten geladen werden dürfen[1].

Und wenn wir das rote Schwyzer Panner und den einzig dastehenden bildlosen roten Schwyzerschild an sich betrachten, so gewinnt dessen Verleihung durch einen deutschen König als besonderes Ehrenzeichen, an grosser Wahrscheinlichkeit. Rot ist die Farbe der Reichssturmfahne; rot neben gelb ist die spezielle Wappenfarbe fast aller reichsfreien Dynasten.

Es drängt sich sogar die freilich vorderhand etwas kühne Hypothese auf, in dem ganz roten Schwyzerzeichen das Symbol dafür zu erblicken, dass die Schwyzer Bevölkerung in ihrer grossen Gesamtheit freien Standes war, während dann die rote Hälfte des geteilten Unterwaldner Panners der Ausdruck für das Zahlenverhältnis der Freien dieses Landes wäre, denn nach meinen Forschungen bildeten dort die Freien ziemlich genau die Hälfte der Einwohnerschaft. — Doch das sind nur Hypothesen; die vielleicht den Einen oder Andern zu weitern Beobachtungen anregen können.

Das Privileg Rudolfs dürfte sich aber meines Erachtens nur auf die rote Fahne, nicht auf das Eckfeld mit den Leidenssymbolen bezogen haben; die rote Fahne an sich ist meines Erachtens das Reichssymbol, „daz heilig rich“, von dem Justinger spricht. Das Eckfeld scheint mir, wie gesagt, eher auf italienische Einflüsse zurückzugehen.

Dass letzteres aber im Anfang des XV. Jahrhunderts schon lange vorhanden war, haben die angeführten Quellenstellen gezeigt, seinen Gebrauch zeigen auch die schweizerischen Bilderchroniken der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts[2] und 1480 bestätigte Papst Sixtus IV. in Form einer Verleihung, das Kreuz mit den drei Nägeln in beliebiger Farbe für das Schwyzerpanner[3]. Aus gleicher Zeit stammt ein Tafelbild in der spätern Kreuzkapelle auf dem Friedhof zu Schwyz, das die Vision Papst Gregors des Grossen von den Leidenswerkzeugen darstellt und die an deren Verehrung geknüpften Ablässe in längerer Inschrift erörtert.

Schon im XV. Jahrhundert gelten diese religiösen Symbole als die Hauptsache des Panners, wie denn das „Grosse Gebet“ der Schwyzer, das sicher in jene Zeit hinaufreicht, ein Vaterunser vorschreibt „zu lob und danck Gott um das heilig zeichen und reich, daß man in unserem baner zu Schwytz hatt, daß

---

[1] Bodmann Codex epistolaris Rudolfi regis 163, darnach Kopp l. c. 30, Wartmann l. c. 132. Vgl. Oechsli, Anfänge der schweiz. Eidgenossenschaft S. 292.

[2] Auf den erhaltenen alten Schwyzer Pannern geht leider keines der aufgeklebten Eckquartiere stilistisch über das XVI. Jahrhundert zurück. Schon in den beiden ältesten schweizerischen Bilderchroniken, dem Bernerschilling (ca. 1478) und Tschachtlan (1480) erscheint das Schwyzer Panner stets mit dem Eckquartier.

[3] Liebenau, Anzeiger für schweiz. Altertumskunde N. F. III 67. Das fehlende Datum dürfte nach dem Pannerdiplom für Luzern mit «die xiiij Februarii MCCCCLXXviiij» (14. Febr. 1480) ergänzt werden. Hrn. Kantonsschreiber Martin Styger in Schwyz bereitet eine ausführliche, interessante Monographie über die Schwyzer Panner für die Mitteilungen des historischen Vereins von Schwyz vor, auf die wir nachdrücklich aufmerksam machen.

uns Gott hälf, daß wir daß bheynd und nimmer verlierend"[1]. Dass man diesem Zeichen die Bedeutung eines zauberkräftigen Palladiums beilegte, zeigt auch jene Stelle aus Marino Sanuto, die zu dieser Studie Veranlassung gegeben hat.

Am 9. Dezember 1511 trat Augustin Morosini, ein in der Eidgenossenschaft verbürgerter Venezianer als Bote der vier Orte vor das Kollegium der drei von Venedig und berichtete den offiziellen Bruch der Schweizer mit Frankreich und ihren projektierten Einfall in die Lombardei und er erzählte, dass am Tage der hl. Katharina, am 24. November, die Schweizer in eine gewisse Kirche gezogen seien mit einer roten Fahne, in welcher die Passion Christi gemalt sei. Es sei das jenes Panner, welches seit der Niederlage des Herzogs Karl von Burgund nie mehr enthüllt worden war, und es sei schlechtes, regnerisches Wetter gewesen; sobald man aber die Fahne entfaltet habe, habe sich der Himmel aufgehellt und man habe das als ein wahrhaftiges, glückverheissendes Wunderzeichen angesehen. „Andono a certa chiexia con uno stendardo rosso, sul qual è dipento la passion di Cristo et è quello che non è stà spiegato se non·quando fo la rota dil ducha Carlo di Bergogna, et era cativo tempo e pioza, e spiegando subito vene bon tempo, unde loro hanno tolto un perfeto augurio"[2].

Dass damit das Schwyzer Panner gemeint ist, unterliegt keinem Zweifel; bezüglich des Zeitpunktes des Wunders lässt aber der Wortlaut einige Undeutlichkeit. Sollte etwa damit, da unmittelbar vorher die Niederlage der Burgunder erwähnt wird, auf das bekannte Sonnenleuchten in der Schlacht bei Murten angespielt werden, das mit dem tapfern, entscheidenden Eingreifen der Schwyzer unter Dietrich Inderhalden zusammenfiel?[3] — Wohl nicht. Wahrscheinlicher ist die Auffassung, dass dieses Aufhellen des Himmels während des Zuges in die Lombardei stattfand. Ging doch damals die Initiative des Krieges gegen Frankreich von Schwyz aus, das wider den Willen der andern Orte, welche noch einen Tag zur Vermittlung auf den 16. November angesetzt, am 14. November mit 1500 Mann ausgezogen war und damit die Bundgenossen zur Hülfe zwang[4]. Unter diesen Umständen mochte den Schwyzern ein glückhaftes Augurium willkommen sein und auch der Venezianer gerne ein solches seinen stark am Erfolge interessierten und für derartige Vorzeichen jederzeit empfänglichen Landsleuten berichten.

Beide wurden zwar arg getäuscht, der kalte „Winterfeldzug" nahm ein klägliches Ende, und erst der im Frühling 1512 erfolgte Umschwung in der Weltlage ermöglichte die Revanche. Die Dankesbezeugung des Papstes für die

---

[1] Das Grosse Gebet der drei Urkantone, herausgegeben von Professor Delitsch in Erlangen (Leipzig 1864) S. 14. Nach Mitteilung von Hrn. Kantonsschreiber Styger findet sich die älteste Überlieferung in einem Hermetschwiler Manuskript vom Jahre 1517.

[2] Diarii di Marino Sanuto XIII. (Venezia 1886) S. 301.

[3] Wie ich nachträglich bemerke, war das die Auffassung von Dierauer, Geschichte der schweiz. Eidgenossenschaft II. S. 229 Anm. 1, der die Stelle, ohne ihre Beziehung auf das Schwyzer Panner zu erkennen, auf die Schacht bei Murten deutet.

[4] Vgl. Anshelm, Berner Chronik III. 258.

Eroberung des Herzogtums Mailand knüpfte aber an das Schwyzer Panner an und dessen Eckquartier ward das unmittelbare Vorbild für die im Juli und Dezember 1512 den übrigen eidgenössischen Kontingenten erteilten Panneremblеme.

Les armes du bailliage de Vaud.

Par Fréd.-Th. Dubois.

Dans l'intéressant travail que M. le pasteur Ch. Ruchet a publié dans les «Archives»[1] sur les armes du canton de Vaud, il mentionnait en passant celles du bailliage de Vaud qui, dit-il, ont été contestées. Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur présentant tous les documents que nous avons pu réunir à ce sujet, et ils pourront juger par eux-mêmes de l'authenticité de ces armoiries. Nous demandons aux héraldistes et historiens qui liront ces lignes de bien vouloir nous signaler tout ce qu'ils pourraient posséder ou trouver à ce sujet.

1° A notre connaissance, le plus ancien document connu est un vitrail à l'église de Brou, à Bourg en Bresse (France). Cette église a été construite au commencement du XVIme siècle, par Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et femme de Philibert-le-Beau, duc de Savoie. Les fenêtres du chœur furent décorées de splendides vitraux héraldiques dont la plupart représentent les armes des ascendants de ce duc de Savoie et de sa femme, et d'autres celles des pays qui firent partie, à différentes époques, des Etats de Savoie. A côté des armes du bailliage de Vaud se trouvent celles du royaume de Chypre, de la principauté du Piémont, du marquisat de Suse, du duché d'Aoste, du comté de Genevois, du comté de Nice, du duché du Chablais, etc.

Ces vitraux furent dessinés en 1525 sur l'ordre de Marguerite d'Autriche par un peintre de Bruxelles. Dans les archives de cette ville existe encore les quittances des sommes payées à ce peintre «pour avoir fait 64 blasons de couleur sur papier avec les devises des armes de la descendue de Madame, pour Brou» (Archives de Bruxelles, Registre 1801).

En 1530 ces vitraux étaient terminés et posés. Nous reproduisons ici le panneau aux armes du bailliage de Vaud (fig. 80). Le fond de l'écu est un verre blanc et damasquiné au centre est posé *le mont à trois coupeaux de sable* d'un dessin fort régulier. L'écu est timbré d'une couronne de baron surmontée de deux guirlandes, de couleur bleue, qui viennent reposer sur deux demi chapiteaux de couleur jaune, posés à droite et à gauche de l'écu. De la couronne, deux guirlandes vertes coupées de fruits et de fleurs rouges, tombent le long de l'écu. Le tout est soutenu d'un philactère, aux extrémités enroulées, et portant la légende: DE VAVLX[2].

---

[1] Archives héraldiques suisses 1905, livraison 1.

[2] Le vitrail a été dessiné et reconstitué par MM. Kirsch et Fleckner, peintres verriers à Fribourg d'après une photographie agrandie que nous devons à l'obligeance de M. Th. van Muyden, architecte à Lausanne.

2° Après la conquête du Pays de Vaud par les Bernois, en 1536, les ducs de Savoie n'avaient pas perdu tout espoir de rentrer un jour en possession de ce beau fleuron de leur couronne, et pour bien le montrer ils introduisirent dans leurs armoiries les trois monts de sable du bailliage de Vaud, commes armes de prétention.



Fig. 80

Suivant l'éminent historien et héraldiste A. Manno [1], Charles-Emmanuel, duc de Savoie (1580-1630), et suivant Guichenon [2], déjà son prédécesseur Emmanuel-Philibert (1533-1580), auraient porté comme armes de prétention les armes du bailliage de Vaud.

Leurs grandes armoiries étaient : parti de trois traits et coupé de deux, au 1 parti de Westphalie et de Saxe enté en pointe d'Angrie, au 2 de Savoie ancien, chargé en cœur de Saxe [3], au 3 de Chablais, au 4 de Piemont, au 5 écartelé, au 1 de Jérusalem, au 2 de Chypre, au 3 d'Arménie, au 4 de Luxembourg, au 6 d'Aoste, au 7 de Suze, au 8 de Baugé, au 9 *d'argent à une montagne de sable qui est Vaud,* au 10 de Nice, au 11 de Faucigny, au 12 de Gex, et sur le tout de Savoie moderne.

---

[1] Origini e vicende dello stemma sabaudo. Turin, Frat. Bocca 1876.
[2] Histoire de la Royale maison de Savoie. Tome I, page 134.
[3] de Savoie moderne selon A. Manno.

Nous reproduisons ici le dessin assez naïf de Guichenon: (fig. 81).

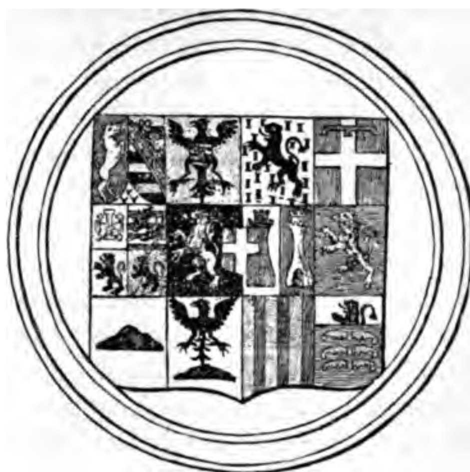


Fig. 81

3° Dans son ouvrage *Libro delle Armi,* publié en 1581, *Gerolamo Barra* nous donne les mêmes armoiries qu'il décrit ainsi: *Tre monti uniti negri in campo d'argento.*

4° *Della Chiesa* donne la même description dans ses *Fiori di Blasoneria per ornar la corona di Savoia,* Turin 1655.

5° Une reproduction de ces armes, en gravure sur bois sert d'en-tête au chapitre XIII de la seconde partie de sa *Corona reale di Savoia,* Cunéo 1655 (fig. 82). Ce chapitre est intitulé: *Della Baronia di Vaus.*

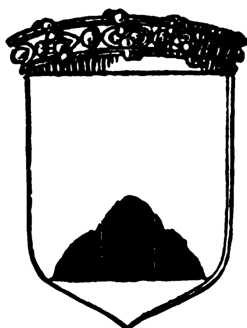


Fig. 82

6° Dans le manuscrit écrit en 1660 par André de Joffrey, lieutenant baillival, châtelain et conseiller de Vevey, nous trouvons la variante *d'argent au mont à trois coupeaux de sinople mouvant de la pointe.* Ce manuscrit a été publié en 1861 sous le titre: Le Bailliage de Vevey et Chillon du XIVme au XVIIme siècle, avec Armorial tel qu'il était en 1660.

C'est probablement dans ce manuscrit que l'auteur de l'histoire du canton de Vaud, A. Verdeil, aura puisé ses renseignements, que M. Ruchet cite dans son travail.

7° Le baron Manno dans son savant travail: *Origini e vincende dello stemma sabaudo,* donne la description des armoiries exactes, des pays faisant partie des Etats de Savoie, cités dans cet ouvrage: pour le bailliage de Vaud il donne également: *d'argento al monte di tre vette, di nero.*

Les armoiries de la maison du Diable à Sion.

Par F. du Grosriez.

La maison ainsi nommée est située à Sion, à la bifurcation de deux chemins venant de la vallée du Rhône, qui se réunissent avant de traverser l'avenue de la gare, dans le bas. Cette maison serait restée, sinon inconnue, du moins dénuée d'intérêt pour beaucoup de Sédunois, si plusieurs visites récentes de sociétés savantes n'avaient signalé l'intérêt qui s'y rattachait, tant au point de vue légendaire qu'au point de vue historique.

C'est à une vieille légende que cette maison doit le nom sous lequel elle reste connue. On raconte que, dans l'ancien temps, un chevalier, possesseur d'un

très-vaste domaine, aux environs de la ville, un jour qu'il chevauchait sur ses terres, se trouva tout-à-coup face-à-face avec le Diable. Celui-ci l'aborda courtoisement, comme il avait coutume de le faire avec les chrétiens qu'il voulait séduire, et lui proposa un pacte, dans l'espoir de se rendre maître de son âme.

Je veux, dit-il, bâtir moi-même un mur de pierre pour enclore ton vaste domaine; en échange de ce service, tu me livreras ton âme, à moins que tu ne réussisses toi-même à faire sur ton cheval le tour de ta propriété avant que j'aie terminé mon travail. Le chevalier, chrétien sans doute peu scrupuleux, ou plein de confiance dans la vigueur des jarrets de son coursier, accepta le marché et le pacte fut signé. Satan commence à construire, le chevalier part au galop, franchit la grande distance qu'il doit parcourir pour faire le tour de la propriété et parvient au point de départ avant que Satan ait achevé son travail. Le chevalier sauva ainsi son âme, tout en gardant le profit d'un grand mur de clôture qui ne lui avait rien coûté. Le Diable, outré de dépit, enfonça, avec tant de rage ses cornes dans un des deux blocs de roche, qui sont devant la maison actuelle, qu'il fit deux entailles que l'on montre encore de nos jours.

Telle serait la légende; voyons maintenant l'intérêt que cette maison du Diable peut offrir au point de vue historique.

Un écriteau en bois, placé à l'intérieur au-dessus de l'entrée, porte l'inscription suivante:

W. G. W.

Has ædes prœdii Crozetti olim . . . . .
viro G. Supersaxo . . . . . possessor hodieranus
Antonius du Fay de Lavallaz . . . . . reparavit
anno domini M.D.C.C.C.X.L.

«Was God will — ce que Dieu veut (devise de Supersaxo).

Antoine de Lavallaz, propriétaire actuel de ces édifices possédés autrefois par Georges Supersaxo, les fit réparer en l'an 1840».

Cette inscription nous fournit immédiatement de précieuses indications. Ces bâtiments étaient suivant toute vraisemblance la résidence d'été du fameux Georges Supersaxo qui avait une autre demeure plus importante en ville. Elle subsiste encore de nos jours à la rue de Conthey. C'est la maison de Lavallaz si remarquable par les magnifiques sculptures qu'elle renferme. On prétend qu'une communication souterraine existait autrefois entre les deux habitations, mais aucune trace n'en paraît avoir subsisté jusqu'à nos jours.

De la famille Supersaxo, ces demeures passèrent dans celle de Monthéys et par celle-ci à la famille du Fay de Lavallaz qui les possède encore aujourd'hui. Des fragments généalogiques de ces familles permettent de suivre la transmission de la propriété à travers plusieurs générations et il n'est peut-être pas sans intérêt d'établir comment cette transmission s'est effectuée.

Nous verrons plus loin qu'en 1609 le propriétaire de ces demeures dut être Jean Supersaxo, fils de Barthelemy et de Julienne Grœly. Il fut successivement Capitaine aux gardes, Conseiller, bourgmestre, il épousa en cinquièmes noces, en 1609, Annilie Barberini, fille de Pierre et de Marguerite de Kalber-

matten, sa première femme; elle-même veuve de François Longeot, lieutenant puis capitaine et gouverneur de Monthey.

Leur fille unique Annilie épousa Junker Hanz de Monthéys, enseigne aux gardes suisses au service de France, bourgmestre de Sion, grand bailli du Valais, fils d'Hildebrand II, sénéchal épiscopal, et d'Annilie Farel Hoffer sa deuxième femme. Leur fils ainé Jean-Etienne, grand-châtelain de Sion, épousa Christine de Platéa, fille de Benoît et de Christine Roten. De ce mariage, le fils aîné Jean-François-Joseph, châtelain du vice-dominat de Sion, épousa en premières noces Anne-Marie-Christine de Monthéys, fille de Jean-Antoine, seigneur de Bernona et de Mujoz, vidonne de Leytron, de Martigny et de Sierre, et de Christine de Kalbermatten, dont la fille Anne-Judith fut la femme de Jean-Pierre de Monthéys, fils de Petermann et d'Anne-Marie Wolff, et eut pour fille Anne-Barbe qui épousa en 1739 Pierre-François-Xavier du Fay de Lavallaz, officier au service de France, chevalier de St Louis, fils de Pierre-François-Marie et de Marie-Louise-Claudine de Courten.

La descendance se poursuit ainsi: Un de leurs fils, Joseph-Maurice, châtelain de Granges et de Bramois, épousa le 11 octobre 1785 Anne-Marie-Christine-Catherine-Madeleine de Courten, fille du Comte Ignace-Antoine-Pancrace, colonel du régiment suisse de son nom, lieutenant-général des armées du Roi, commandeur de St Louis, et de Marie-Catharine Ballet. Il fut le père d'Antoine-Joseph qui fit en 1840 les réparations relatées sur l'écriteau.

Abordons maintenant les curiosités principales de cette maison de campagne du pré Crozet. Dès qu'on en a franchi le seuil, on se trouve sous un porche ou passage voûté aboutissant à une petite cour carrée entourée de bâtiments du côté droit et en face; le quatrième côté étant formé par un mur donnant sur la route. Au coin de ce mur et du bâtiment faisant face à l'entrée existe un escalier extérieur conduisant à une petite chambre qui a dû servir de chapelle et dans laquelle on voit une belle cheminée et des restes de peintures murales sans grand intérêt. Il en est différemment de celles qui décorent la voûte et les parois du porche d'entrée.

La voûte, dite *voûte d'arête,* est partagée en trois travées dont les arêtes sont décorées de peintures formant bandeau avec des motifs d'ornementation de style Renaissance du plus heureux effet. On y distingue des têtes d'hommes au milieu de rinceaux et de volutes variés. Dans chaque compartiment formé par ce bandeau, on aperçoit des écussons, ainsi que sur les parois latérales entre les retombées des voûtes. Des inscriptions, dont plusieurs sont effacées et d'autres ne se distinguent presque plus, désignent les personnages dont les armoiries sont représentées. Ce sont principalement celles d'ambassadeurs français en Suisse venus de Soleure à Sion pour traiter du renouvellement de l'alliance à laquelle la France attachait tant de prix. Le caractère de ces peintures et l'unique date de 1609 qu'on y découvre amènent à penser qu'elles ont été faites en l'honneur des ambassadeurs que Jean Supersaxo, mêlé aux négociations diplomatiques, aurait voulu recevoir chez lui pendant leur séjour à Sion dont il aurait tenu à honneur de perpétuer le souvenir.

Sur la ligne centrale de la voûte, on remarque deux écussons beaucoup plus grands que les autres, ils occupent le centre des losanges complets formés par les arêtes. Le premier: *d'azur, à trois fleurs-de-lys d'or,* surmonté de la couronne royale de France, est celui de Henri IV, il est flanqué du monogramme H, couronné et du numéro IIII en chiffres romains. Le second est celui de sa femme, la reine Marie de Médicis avec les lettres M. D. M. D. G. F. R., initiales de la légende « Maria de Médicis, Dei gratia Franciae regina ». Elle portait: *parti au premier, de France; au second, de Médicis coupé d'Autriche qui est: de gueules à une fasce d'argent,* à cause de Jeanne d'Autriche, sa mère. Cet écusson est entouré de la cordelière de veuve, bien qu'à l'époque présumée de la confection de ces peintures qui pourrait être celle de 1609, date qui figure près d'un autre écusson, Henri IV ne fût pas encore mort.

Aux deux extrémités de cette même ligne figurent aussi deux écussons plus petits. L'un, près de l'entrée, est celui de l'évêque en charge, Adrien II de Riedmatten, ainsi qu'en témoignent les initiales suivantes: A. R. E. S. P. E. C. V. Adrianus Riedmatten, episcopus sedunensis, præfectus et comes Valesiæ, Adrien de Riedmatten, évêque de Sion, préfet et comte du Valais. L'écusson, orné des attributs épiscopaux de l'autorité religieuse et civile, porte: *d'or au trèfle de sinople, accompagné en chef de deux étoiles d'azur.* L'autre écusson, près de la baie du porche ouverte sur la cour, est celui du Valais, avec l'observation que l'écu sans doute inachevé porte sur le *parti de dextre, fuselé en bande, au lieu d'étoiles.*

De chaque côté de cette ligne centrale, il y a deux écussons par chaque travée: l'un, d'ambassadeur, sur la surface courbe de la voûte; l'autre, d'un des sept dizains du Valais de l'époque, sur la surface plane des parois latérales. Ils figurent dans l'ordre suivant, en commençant par la droite à partir de l'entrée.

Le premier écusson est: *de gueules, à la bande d'or, chargée d'une traine de cinq barillets de sable.* Cimier: un griffon. La légende porte lisiblement: **Brulart de Sillery Franciae Cancellarius et aliquando legatus apud Helvetios.** Il s'agit de Nicolas Brulart, chevalier Mis de Sillery, conseiller en parlement. Le Père Anselme, dans son *histoire de la Maison de France et des grands officiers de la couronne,* produit la généalogie de cette famille et nous permet de fixer la date de ses ambassades successives. Il relate qu'« il fut envoyé en am- « bassade vers les Suisses et Grisons en 1589 où il rendit des services signalés « et une deuxième fois en 1593 par le roi d'Henri IV et pour la troisième fois « en ambassade en Suisse pour y renouveler l'alliance avec les cantons, ce qu'il « executa avec gloire en 1602. » Il devint plus tard garde des sceaux de France. L'écusson du dizain encore à peu près visible est celui de Sierre: *de gueules au soleil d'or.*

Le deuxième écusson: *burelé d'azur et d'argent de dix pièces,* appartient à une illustre famille du Ponthieu qui a fourni un certain nombre d'hommes remarquables, c'est celui de Louis Le Fèvre de Caumartin. L'écu est surmonté d'un léopard pour cimier. La légende porte: **D. Ludovicus Lefebre dominus a Caumartin regis consiliarius et sue majestatis legatus apud Helvetios.**

Le P. Anselme nous permet aussi de fixer la date de son ambassade. Voici comment il s'exprime sur son compte. « Comme il était heureux en négociations, « il n'y avait guère d'affaires importantes où il ne fût employé; l'alliance ayant « été renouvelée avec les Suisses, il fut nommé pour traiter avec eux, y fut en- « voyé en ambassade en 1605, et y servit très utilement. » L'écusson du dizain est celui de Rarogne qu'on perçoit encore un peu: *de gueules, à la redorte arrachée d'or, fruitée de deux grappes de raisin de sinople.* C'est dans cette travée que se trouve l'écusson de Supersaxo, maître de la maison. Bien qu'en couleur, il n'est pas peint à fresque comme les autres, mais il est en relief comme un médaillon rond sculpté. Il semble là placé comme au hasard contre une retombée de la voûte. Il est *écartelé aux 1 et 4, de gueules à la couronne ducale d'or, et en pointe un tertre à trois coupeaux de sinople; aux 2 et 3 de sable, au lion rampant d'or, sur un tertre à trois coupeaux de sinople.* Le troisième est celui de la famille de Reffuge. On distingue encore sur l'écu deux couleuvres affrontées et comme cimier un Hercule enfant en serrant une de chaque main. Les armoiries sont: *d'argent à deux fasces de gueules et deux givres de sinople posées en pal et affrontées brochant sur le tout.* Ce qui reste de la légende porte des mots tronqués et d'autres entiers: **a Reffuge regis consiliarius et suæ majestatis legatus apud Helvetios.** Plusieurs membres de cette famille furent conseillers au parlement de Paris. Ils sont mentionnés dans les *Eloges de tous les premiers présidents du Parlement de Paris,* ouvrage édité en 1645. Beaucoup figurent aussi dans l'ouvrage du P. Anselme sur les grands officiers de la couronne. Il s'agit d'Eustache de Reffuge, chevalier Sgr de Prêcy et de Courcelles, Conseiller du roi en ses Conseils d'Etat et Privé, ambassadeur en Suisse, Hollande et Flandre, époux de Hélène de Bellièvre, fille ainée de Pompone de Bellièvre, Président du Parlement de Paris, depuis chancelier de de France et de Marie Prunier. L'écusson du dizain de Brigue, encore distinct, est: *d'or, à une aigle à la queue de dragon de sable, éclairée et colletée d'or; couronnée, languée et armée de gueules.*

De l'autre côté, en suivant le même ordre, on lit la légende: **Franciscus Ottomanus D. a Mortefontaine regis consiliarius ac legatus apud Helvetios,** avec la date 1609, la seule qu'on ait trouvée. Le blason est effacé, mais les armoiries sont connues: *Emanché en pal, d'argent et de gueules de dix pièces.* Ce sont celles de François Hotmann, Sgr de Mortefontaine, Fontenay et Pailly, Conseiller du roi en ses conseils et Conseiller de l'Epargne en 1595, ambassadeur en Suisse. Il mourut en 1600 à Soleure, dans la résidence ordinaire des ambassadeurs de France et fut inhumé à l'*Ave Maria* de Paris. La généalogie de la famille relatée dans La Chesnaye des Bois, mentionne son mariage en 1574 avec Lucrèce Granger, fille de Jean, Sgr de Liverdis, qui fut aussi ambassadeur en Suisse et aux Grisons, et de Louise de Rhuyn. L'autre armoirie est celle du dizain de Loèche: *de gueules, au griffon d'or empoignant des deux pattes, une épée d'argent.*

Le dernier blason, car rien du suivant n'est visible, a pour légende: **D. Mericus de Vic regius consiliarius et aliquando legatus apud Hel-**

vetios. Il s'agit de Méric de Vic, chevalier Sgr d'Emenonville, Président au Parlement de Toulouse et Conseiller d'Etat. Il rendit de notables services au roi Henri IV en la négociation du renouvellement d'alliance avec les Suisses vers lesquels il avait été envoyé en ambassade. Louis XIII le nomma aussi Garde des sceaux de France. Il porte: *de gueules à une foi mouvante des deux flancs, d'argent, accompagnée en chef d'un écusson d'azur chargé d'une fleur-de-lys et d'une bordure d'or.* Telles ne sont pas tout-à-fait les armoiries dont on distingue à peine des vestiges informes. C'est à peine si l'on aperçoit trace de la *foi* et le cimier représente une main empoignant un fût de colonne. Cette armoirie se trouve reproduite en bois sculpté dans la maison Lavallaz au-dessus de la porte de la grande salle, sur l'escalier. Le cimier est semblable à celui de la peinture et la foi est accompagnée de trois fûts de colonne, deux en chef et un en pointe. L'armoirie du dizain invisible pourrait être celle de Viège: *d'argent, à deux lions rampants affrontés de gueules.*

Dans la dernière travée on ne voit plus aucune trace de peinture; c'est à se demander s'il y en a jamais eu à cet endroit. C'eut été la place de l'écu du dizain de Conches qui est: *coupé de gueules et d'argent à deux croix de l'un en l'autre.* Enfin, il existe une clef de voûte sculptée, donnant sur la cour, sur laquelle se reconnaît la couronne ducale de l'armoirie Supersaxo.

Depuis quelques années, plusieurs sociétés savantes, de passage à Sion, ont porté leur attention sur cette maison. Dans l'été de 1904 la Société suisse d'Héraldique en a fait la visite et au mois de mai 1905 la commission fédérale du Musée national qui a tenu sa session annuelle à Sion, en visitant les monuments historiques de la ville, n'a pas oublié cette maison. La presse locale elle-même s'en est occupée en déplorant l'abandon dans lequel sont laissées ses curieuses peintures. Il serait encore temps de sauver ce qui reste et l'on ne peut que souhaiter que le propriétaire actuel, s'inspirant des idées élevées manifestées par son aïeul pour la conservation des souvenirs historiques, complète, au commencement de ce siècle, la restauration effectuée en 1840 par Antoine du Fay de Lavallaz.

Die Abzeichen der Ritterorden.

Von Paul Ganz.

(Mit Tafel XIV).

III.

Die Abzeichen französischer Ritterorden finden sich bei uns häufig auf Glasgemälden und Bildnissen seit dem Anfange des XVI. Jahrhunderts. Das achteckige Kreuz des Heiliggeistordens (ordre du Saint-Esprit) wird an verschiedenartiger Kette getragen, die gewöhnlich das Initial des regierenden Königs trägt. Da der Orden aber erst 1579 von König Heinrich III. von Frankreich neu begründet und mit Statuten versehen wurde, so fällt die Darstellung des Abzeichens nicht in den Rahmen unserer Arbeit.

Zu den ältesten Ritterorden zählt der Orden vom Ginster (ordre de la crosse geneste), gestiftet von König Ludwig IX. im Jahre 1234. Das Abzeichen besteht aus einem Kranz dieser schotentragenden Pflanze und findet sich zuerst auf einem Siegel des Grafen Wilhelm von Flandern-Namur zu beiden Seiten des Helmes im Siegelfelde (Fig. 83 a)[1]. Auch Konrad von Grünenbergs Wappenbuch führt das Zeichen auf (Fig. 83 b). Die Kette bestand abwechselnd aus Rauten (mit g. Lilien auf blauem Feld) und Ginsterblüten; der Anhänger war ein einfaches Kreuz mit lilienbesetzten Armen (Fig. 84).

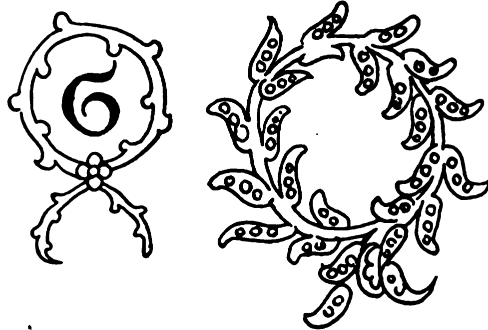


Fig. 83 a, b. Orden vom Ginster.

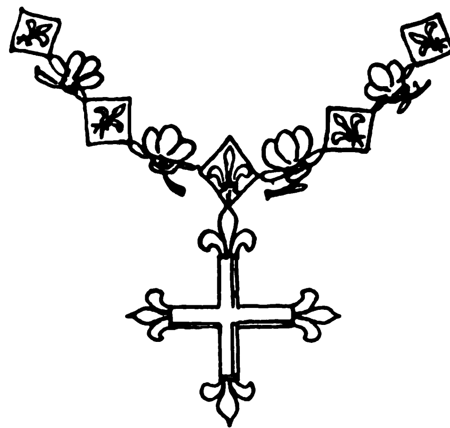


Fig. 84. Kette des Ordens vom Ginster.

Ebenfalls eine Pflanze als Abzeichen führten die Ritter des Ordens vom goldenen Schild (ordo militaris scuti aurei)[2] oder von der grünen Distel. Der Stifter Herzog Ludwig II. von Bourbon, ein eifriger Kriegsmann und Förderer ritterlichen Sinnes setzte ihn anlässlich seiner Vermählung im Jahre 1369 und zu Ehren der Gottesmutter ein. Auf der aus goldenen Rauten zusammengesetzten Kette stand zweimal die Devise «Espérance» und an dem ovalen Medaillon mit dem Abbild der Himmelskönigin in Strahlenglorie hing das eigentliche Ordensabzeichen, der grüne Distelknopf.



Fig. 85. Unbekanntes Ordensabzeichen des Hauses Bourbon.

Ein weiteres Abzeichen der Bourbon gibt Grünenberg an (Fig. 85); ein goldener Becher, aus dem rote Flammen heraus schlagen.

Der Orden vom Stachelschwein (l'ordre du Camail ou du Porc-Epic) wurde von den Herzögen von Orléans verliehen. Die Gründung geschah im Jahre 1393 unter der Regierung König Karl VI. durch seinen jüngeren Bruder, den Herzog Ludwig von Orléans. Das Abzeichen des Ordens, ein goldenes Stachelschwein und die Devise «Cominus et Eminus» (zum Nah- und Fernkampf bereit) beziehen sich auf die kriegsschweren Zeiten, auf den Kampf zwischen den Häusern Orléans und Burgund.

---

[1] Bredius, Sigilla comitum Flandriæ, p. 85.

[2] Im Hoff, Excellentium Familiarum in Gallia genealogiæ, p. 43.

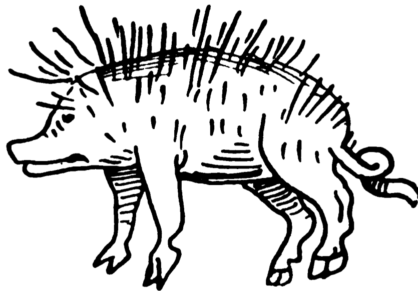


Fig. 86 Abzeichen des Ordens vom Stachelschwein.

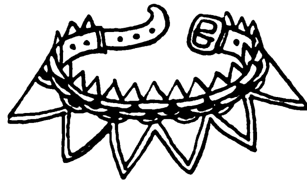


Fig. 87. Halskragen des Ordens vom Stachelschwein.

Das Zeichen (Fig. 86 aus Grünenbergs Wappenbuch) wurde an dreifacher goldener Kette über einem ausgezackten Kragen aus Tuch (camail) um den Hals getragen [1]. Guillaume de Laire, Kanzler des Herzogs trägt die Kette auf einem Siegel von 1408 (Fig. 87); sie ist auf dem Siegel des Herzogs Karl von Orléans vom Jahre 1444 neben dem Wappen im Siegelfelde abgebildet (Fig. 87). Ein Vergleich mit dem auf Tafel VII abgebildeten Ordenskragen, des Grafen von Romont ergibt starke Ähnlichkeit und wenn die gotischen Buchstaben auf dem schwarzen Bande c und e zu lesen sind, so bedeuten sie die Anfangsbuchstaben der Devise des Ordens vom Stachelschwein. Der Anhänger, das geflügelte Pferd, bezieht sich auf einen andern Orden, wahrscheinlich ebenfalls französischer Herkunft.



Fig. 88. Orden vom Hermelin.

Der Orden vom Hermelin oder von der Ähre (l'ordre de l'hermine) ist von Herzog Franz I. von Bretagne im Jahre 1450 zur Erinnerung an seinen Vorfahren, Johann den Eroberer, errichtet worden. Das Abzeichen des neuen Ordens, ein springendes Hermelin, ist mit Bezug auf das Wappen des herzoglichen Hauses gewählt worden, denn das letztere zeigt einen mit Hermelinpelz verzierten Schild. Der Kette aus goldenen Ähren war das Abzeichen angehängt,

[1] Demay G., Le Costume d'après les Sceaux, p. 163.

entweder frei hängend, wie im Wappenbuche des Grünenberg (Fig. 88) oder auf einem grünen Stück Boden stehend. Die Devise lautete: «à ma vie».

Der Orden vom wachsenden Halbmond (ordre du croissant) wurde von den Herzogen von Anjou gestiftet. Als Begründer gilt Herzog Renatus, König von Neapel, Herzog von Anjou, Lothringen und Bar, als Sitz des Ordens die Hauptstadt Angers und als Datum der Einsetzung das Jahr 1464. Das Abzeichen ist ein silberner Halbmond mit der Devise «los en croissant», der an goldener Kette getragen wurde (Fig. 89 Grünenbergs Wappenbuch).



Fig. 89. Orden vom wachsenden Halbmond.

Im Grünenbergschen Wappenbuche ist neben dem Wappen des *Herzogs von Berry* ein aufrechter roter Hirsch mit gelbem Geweih und gelber Krone um den Hals abgebildet: das Zeichen findet sich unter dem Ritterorden wieder, als gelber Hirsch mit grünen Flügeln, rotem Geweih und goldener Krone um den Hals, und es darf wohl angenommen werden, dass es das Abzeichen des Hausordens der Herzöge von Berry vorstellt (Fig. 90, 91). Denn die immerwährend im Kampfe mit der Krone um ihre Souveränität ringenden Herren des französischen Reiches mussten einen möglichst engen Zusammenschluss ihrer Ritterschaft erstreben und wurden zur Gründung und Neubelebung von Rittergesellschaften hingetrieben.



Fig. 90. Unbekanntes Ordensabzeichen der Herzoge von Berry.

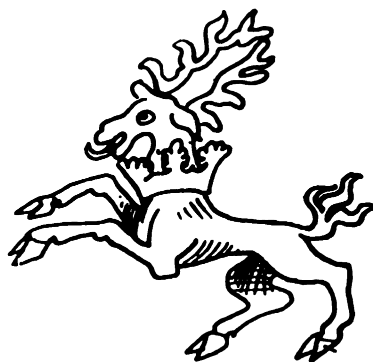


Fig. 91. Unbekanntes Ordensabzeichen der Herzoge von Berry.

Der bedeutendste Orden in französischen Landen war der von Herzog Philipp dem Guten von Burgund gestiftete Orden des goldenen Vlieses. Die königliche Macht und der unermessliche Reichtum des Hauses Burgund gaben demselben eine so hervorragende Bedeutung, dass die Könige von Frankreich gezwungen wurden, seinen Einfluss durch eine Neugründung zu parieren. Ludwig XI. liess den schon von Karl VII. vorgesehenen Ritteroden vom heiligen Michael

erstehen und hielt anno 1469 zu Amboise das erste Ordenskapitel ab. Die Mitglieder mussten sich verpflichten, die Rechte der Krone und das Ansehen des Königs gegen Jedermann zu schützen; deshalb wurde die Kette von den Herren des Reiches mit Unwillen getragen oder dem Könige zurückgeschickt, wie durch den Herzog der Bretagne Franz II.

Das Abzeichen bestand aus dem Bilde des Erzengels Michael als Drachentöter, entweder als figürlicher Anhänger oder in einem Medaillon von runder oder ovaler Form. Es wurde an einem schwarzen, mit goldenen St. Jakobs Muscheln besetzten Bande um den Hals getragen (Fig. 92 a aus Grünenbergs



Fig. 92 a, b. Orden vom h. Michael.

Wappenbuch) oder an goldener, aus Muscheln zusammengesetzter Kette. Die Muschelkette soll von einem 1269 unter Ludwig dem Heiligen gestifteten **Orden vom Schiff und der Seemuschel** herstammen, den Boisseau aufführt und dem möglicherweise das erste Abzeichen auf Fig. 54 zugehört. Unter 4 Königen hat der Michaelsorden grosses Ansehen genossen, da die Anzahl der Ritter auf 36 beschränkt war. Später wurde er unbeschränkt verliehen und Heinrich III. ordnete bei der Stiftung des Heiliggeistordens an, dass die Ritter des letzteren am Abend vor der Aufnahme dem alten Michaelsorden beizutreten hatten. Es gibt eine Reihe von Abarten der Ordenskette; als Beispiele mögen das Wappen des Dauphins von 1520 [1] und die Abbildung des Ordens auf einer Glasscheibe des XVII. Jahrhunderts im Kreuzgang des Klosters Wettingen genügen (Fig. 92 b).

Der Orden des goldenen Vlieses (l'ordre de la toison d'or) wurde im Jahre 1430 in der Kirche U. L. Frau zu Brügge errichtet, zu Ehren der Himmelskönigin und zum Andenken an den Jahrestag der Hochzeit des Herzogs Philipp und der Isabella von Portugal. Auf dem Sarkophage des Stifters steht:

Pour maintenir l'Eglise, qui est de Dieu Maison;
J'ai mis sus le Noble Ordre qu'on nomme la Toison.

Die Statuten des Ordens umfassen 66 Artikel in französischer Sprache. Im dritten Kapitel wird bestimmt, dass jeder Ritter einmal auf Kosten des Herzogs

[1] Ströhl, Heraldischer Atlas, Tafel LVI.

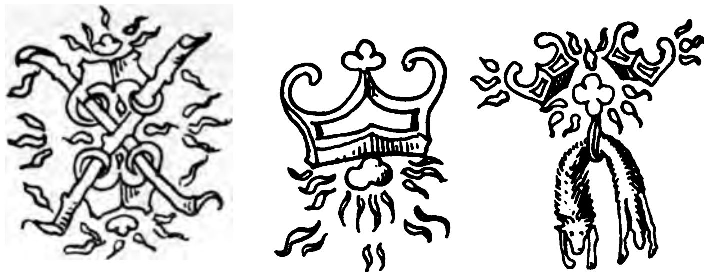


Fig. 93. Abzeichen des Ordens vom goldenen Vlies.
St. Andreaskreuz. Feuerstahl. Goldenes Vlies.



Fig. 94. Dolch mit dem Abzeichen des Ordens vom goldenen Vlies und dem Ritterzeichen von Fisch und Falk.

eine goldene Ordenskette erhält. «C'est à sçavoir par pieces a façon de fusils, touchans à pierres, d'ont partent esticelles ardentes et au bout d'éceluy colier pendant la semblance d'une toizon d'or»[1]. Es war verboten, die Kette mit edeln Steinen zu verzieren oder mit anderem Schmucke. Die Reparaturen durften dem Ordensschatzmeister belastet werden; wer den Orden in Gefangenschaft einbüsste, musste sich eine neue Kette aus eigenen Mitteln erstellen lassen, und sämtliche Ordensketten waren drei Monate nach dem Tode eines Ritters an den Kanzler abzuliefern.

Die Ordenskette des goldenen Vlieses darf als allgemein bekannt vorausgesetzt werden, dagegen sind einzelne Teile derselben, der Feuerstahl, der Feuerstein und die Funken häufig als Ornament dekorativ verwendet worden.

Das Kreuz des h. Andreas, des Ordenspatrons, erscheint als Abzeichen des Ordens, umspielt von Funken, auf Fahnen und Gewändern, und auf den Siegeln (Fig. 93). Besonders schöne Beispiele bieten die erbeuteten Fahnen aus den Burgunderkriegen in den Museen von Bern, Freiburg, St. Gallen und Solothurn und der goldene Siegelstempel Karls des Kühnen von Burgund im Staatsarchiv zu Luzern[2].

Auf einem von Hans Baldung entworfenen Scheibenrisse mit dem Wappen des Grafen Felix von Werdenberg-Heiligenberg umschliesst die Ordenskette den Schild. Und auf einem Entwurf[3] zu einer Dolchscheide für einen Herrn von Bärenfels ist das Andreaskreuz mit dem Feuerstahl als Ornament angebracht, abwechselnd mit dem Wappen und dem Ritterzeichen von Fisch und Falken[4] (Fig. 94).

Der Orden vom Haag (Hecke), den Grünenberg in seinem Wappenbuche mit einem Abzeichen aufführt, weist auf die Grafen von Seeland und

[1] Jurisprudentia heroica sive de jure Belgarum etc. 1616, p. 446.
[2] Der Griff wird durch den Feuerstahl gebildet.
[3] Basel. Öffentliche Kunstsammlung. N. 13, 6.
[4] Möglicherweise ist die Dolchscheide aus erbeutetem Burgundergolde hergestellt worden.

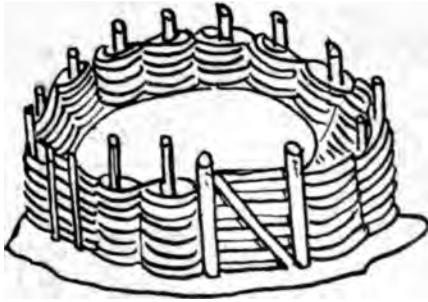


Fig. 95. Ordensabzeichen von der Hecke.

Holland und die Residenzstadt S'Gravenhage (Fig. 95). Im Siegel des Herzogs Wilhelm IV. von Bayern, Grafen von Holland und Seeland (seit 1404) steht der Schild, von einem Löwen gehalten, in der Hecke. Ebenso umschliesst die Hecke den von zwei Löwen gehaltenen Schild im Siegel der Herzogin Jakobea von Bayern [1], Gräfin von Hennegau und Holland. Das Erbe der unglücklichen Fürstin ging zu ihren Lebzeiten an Herzog Philipp den Guten von Burgund über (1428) und das Ordensabzeichen findet sich wieder auf einem Epitaph der Margaretha von Bayern, der Mutter Philipps. (Herald. Archiv 1901. Tafel 2) [2]. Sie kann dem Orden als Tochter eines Grafen von Holland oder als Mutter des nachmaligen Ordensherrn angehört haben und es darf aus den aufgeführten Beispielen die Vermutung an Wahrscheinlichkeit gewinnen, dass der Orden von den Grafen von Holland aus bayerischem Hause gestiftet und verliehen worden sei.

Ebenfalls in den Niederlanden scheint der Orden mit der strahlenden Wolke bestanden zu haben (Fig. 96). Er findet sich mehrmals in Verbindung mit den Abzeichen von Jerusalem und der Katharina von Sinai in der Jerusalemskirche zu Brügge (XV. Jahrhundert) und in Verbindung mit einem wachsenden Einhorn im Wappenbuch des Konrad Grünenberg von Konstanz.



Fig. 96. Unbekanntes Ordensabzeichen.



Fig. 97. Unbekanntes Ordensabzeichen.

Die Abzeichen der Orden, die heute noch verliehen werden, sind andernorts leicht zu finden, dagegen gehört noch eine weitere Gruppe von Ritterzeichen in den Rahmen unserer Darstellung, die Abzeichen der Ritter- und Turniergesellschaften, denen keine einzelne Persönlichkeit, noch ein fürstliches Haus vorstanden.

[1] O. Vredius, Genealogia comitum Flandriae, p. 60.
[2] Basel. Historisches Museum.

Quatre sceaux ecclésiastiques.

Par Maxime Reymond.

Les quatre sceaux qui suivent — et qui sont ceux de membres du clergé d'Avenches — sont tirés des Archives cantonales vaudoises. Ils ont été photographiés par M. le pasteur Vionnet, à Lausanne.

Les deux premiers se trouvent sur un acte de 1312 (Nouveaux titres nº 11 516) et sur un autre de 1315 (Nouveaux titres nº 11 160). Sur les originaux, ils sont en ordre inverse. Tous deux sont pendants, à double queue, à cire brune.



fig. 98

Le sceau de gauche est celui de Conon d'Avenches, fils de Nicolas d'Avenches, donzel, et de sa femme Jaquette. Conon était chapelain de la chapelle Saint-Symphorien à Avenches, et il testa en juin 1316.

Le sceau représente un arbre accolé de deux paons, et il nous paraît interpréter cette parole de saint Antoine de Padoue : « A la résurrection générale, où tous les arbres, c'est-à-dire tous les saints, commencent à reverdir, ce paon (qui n'est autre que notre corps), qui a rejeté les plumes de la mortalité, recevra celles de l'immortalité (sermon de la 5e férie après la Trinité) ». On sait que l'antiquité chrétienne avait pris le paon pour symbole de la résurrection.

La légende, à moitié effacée, nous paraît être : S. CONONIS. CAP. B' SIPHORIANI. Mais la première partie n'est pas sûre.

Le deuxième sceau est celui de Guillaume, curé d'Avenches, qui est mentionné de 1291 à 1322.

Il représente le pélican, au centre du nid, baissant le cou pour déchirer sa poitrine d'où s'échappent quelques gouttes de sang (ici semblables à des ruisselets) que boivent ses petits ; ces derniers sont au nombre de quatre au lieu de trois comme le veut la tradition. Au-dessous, l'agneau divin portant le labarum avec la croix de saint André.

L'agneau symbolise Jésus-Christ, et le pélican est un autre symbole montrant le Sauveur donnant son sang pour le salut de l'humanité, et nourrissant l'homme de lui-même dans l'Eucharistie.

Comme légende. S. VILL. CUR. DE AVENTHICA. Le sceau que la gravure a reproduit est celui de 1312. Sa légende ne peut être lue qu'en la comparant avec celle, identique, du sceau de 1315.

Les deux autres sceaux sont appendus, de la même manière que les précédents, à un acte de 1346 (Titres nouveaux no 11 210).

Celui de gauche représente Monseigneur saint Martin, l'évêque de Tours si populaire au moyen-âge († 397), et qui était le patron de l'église paroissiale d'Avenches. Au dessous un écu chargé d'une bande, qui est probablement l'armoirie personnelle du curé d'Avenches.



fig. 99

Le propriétaire de ce sceau appartenait sans doute à une famille noble, mais nous n'avons su la découvrir. Le sceau porte la légende S. PETRI. CURA. DE ADVENTICA. C'est Pierre, curé d'Avenches, cité de 1344 à 1349.

Le dernier sceau est celui d'un personnage plus connu dans les annales: Ulric d'Avenches, fils de Conon d'Avenches-Cudrefin, recteur de l'autel Sainte-Marie dans l'église Saint-Martin et curé de Donatyre (Dompna Thecla) dès avant 1336. Il testa le 4 octobre 1369, et son testament dénote un homme très cultivé; il a rédigé le censier de l'église d'Avenches, document précieux pour l'histoire de cette localité.

Le sceau représente le martyr saint Etienne, patron de l'église paroissiale de Donatyre au XIVe siècle, agenouillé, au moment de son supplice où, contemplant les cieux, il y aperçoit le Fils de Dieu figuré par une main nimbée. Pour être absolument conforme à la tradition, le sceau devrait encore montrer derrière la tête du martyr, huit cailloux instruments du supplice.

La légende nous semble être (S. ULRIC.) CURA. (DON)NA TH(ECLA). Mais elle est trop effacée et incomplète pour que nous puissions avoir une certitude.

Ces quatre sceaux sont donc intéressants à des titres divers, les deux premiers parce qu'ils rappellent le symbolisme chrétien dans ce qu'il a de plus élevé, les deux autres parce qu'ils personnifient les églises d'Avenches et de Donatyre.

Fragments héraldiques genevois.[1]

Le palais de Justice de Genève a été, il y a quelques années, l'objet d'une consciencieuse restauration dont on peut féliciter le Département des Travaux publics.



fig. 100

Le dernier acte de cette restauration a été la restitution du bas-relief aux armes de Guillaume Bolomier encastré dans la petite face du Palais au haut de la rue Verdaine. Ce bas-relief (fig. 100) qui est un intéressant monument historique,

[1] Ces notes sont tirées d'un article signé J. M. paru dans le Journal de Genève du 10 juillet 1899. On peut aussi consulter les sources suivantes: Galiffe. Notices généalogiques t. IV. Galiffe. Genève historique et archéologique. Guichenon. Histoire de Bresse et de Bugey (généalogie Bolomier). Mem. et Doc. Gen. t. III et Doumergue. Jean Calvin t. III pag. 230 et 365, dont nous tirons l'excellent cliché ci-dessus.

était complétement détérioré depuis longtemps. Il ne pouvait être question de conserver l'ancienne pierre, que l'on songea trop tard à abriter par une petite toiture; la réfection totale s'imposait, la reconstitution même, car rien ne restait de la sculpture primitive et le seul moulage que l'on possède (au Musée épigraphique) n'est ni très complet ni très satisfaisant. Le département des Travaux publics avait chargé de ce travail M. Moritz, un jeune artiste, qui a exécuté de nombreuses sculptures au Musée national à Zurich; il a accompli sa tâche de la manière la plus scrupuleuse et il a parfaitement su rendre le caractère du motif ancien.

Ce bas-relief se compose d'une armoirie entourée d'une forte moulure et d'une inscription.

L'armoirie est taillée en haut-relief; écu penché, sommé d'un heaume à lambrequins abondants, le cimier élevé portant une tête de chien; le tout est suspendu par des courroies à des boucles curieusement enchevêtrées. Au-dessus de l'armoirie se trouvent trois lettres gothiques capitales, précédées et suivies d'un signe abréviatif et séparées par des points: — C. G. D. Ce sont là sans doute, les trois premières lettres de trois mots formant une devise que l'on ne connaît point.

L'inscription est gravée en lettres très minces; caractères latins peu réguliers, parmi lesquels ont distingue des M faits comme des H, des N retournées, des E de forme plus ou moins gothique etc. En voici le texte:

PATRONUS NOSTER MILES GUI
LLIERMUS BOLOMERIUS FABI
VS IN ANNO MCCCCXLIII N
OS FUNDITUS INSTAURAVIT

Notre patron, le chevalier Guillaume Bolomier Fabius l'an 1443, nous a complètement édifiés.

Quel est-ce Bolomier et qu'a-t-il édifié? Nous le savons d'une manière assez précise.

Au moyen-âge, il y avait au Bourg-de-Four, sur l'emplacement occupé plus tard par les dépendances de l'hôpital (écuries et remises de Mr Luya, actuellement), un hôpital fondé avant la fin du XIIIe siècle. La famille de Saint-Jeoire, qui a donné un évêque — Allamand — et plusieurs chanoines à Genève, avait attaché son nom à cette maison en lui faisant, à plusieurs reprises, des donations plus ou moins importantes, peut-être aussi en en fondant la chapelle, placée sous le vocable de la Vierge Marie; on n'est pas encore très au fait sur ce point; toujours est-il que l'hôpital du Bourg-de-Four était communément désigné sous le nom d'hôpital Saint-Jeoire et qu'il possédait divers biens, une maison à la rue des Chanoines, deux maisons à la rue des Chaudronniers, des terres à Frontenex.

Plus tard, au XVe siècle, l'hôpital fut l'objet des libéralités d'un personnage haut placé, Guillaume Bolomier (celui-la même que concerne notre inscription) et il prit le nom d'Hôpital de Bolomier.

Guillaume Bolomier fit rebâtir à ses frais, en 1443, le bâtiment de l'hôpital et probablement aussi la chapelle; ses armes devaient consacrer aux yeux de la postérité le souvenir de ses bienfaits. A la Réformation, l'hôpital de Bolomier, qui était utilisé principalement comme asile pour les mendiants et les enfants abandonnés, fut réuni à l'Hôpital Général créé avec les revenus d'une partie des biens des couvents sécularisés, dans le monastère voisin de Sainte-Claire; ses bâtiments reçurent les dépendances et spécialement l'écurie du nouvel hôpital, jusqu'au moment où ce dernier devint le Palais de Justice.

Le bas-relief se trouvait à l'origine sur ces bâtiments de dépendances, qui brûlèrent en partie en 1749; il y fut replacé après la reconstruction, et il a été encastré dans la muraille du Palais de Justice il y a une cinquantaine d'années seulement.

Guillaume Bolomier appartenait à une famille de petite noblesse, originaire de Poncin. Les Bolomier se prétendaient issus de la gens Fabia, de Rome, d'où le surnom de Fabius qui suit leur nom dans plusieurs textes, et notamment dans notre inscription. Cette origine n'est rien moins que prouvée. Ce qui est certain, c'est que les Bolomier n'ont joué aucun rôle dans l'histoire de nos contrées, jusqu'au moment où Guillaume sut s'élever, par ses propres mérites, au rang de premier maître des requêtes du duc de Savoie et de grand chancelier. Il était fils de Henry Bolomier et seigneur de trois ou quatre seigneuries, dans le Genevois, la Bresse etc. L'artisan de sa ruine avait été le turbulent François de Varembon, favori du duc Louis.

Deux membres de la famille Bolomier furent recteurs de l'hôpital du Bourg-de-Four, Pierre, frère de Guillaume, chanoine de Genève de 1435 à 1439, un second Guillaume en 1477 et 1478.

En 1543 la Seigneurie retirait des revenus de l'ancien hôpital Bolomier 5 florins 8 sous et deux bonnes poules.

Les armes des Bolomier sont de gueules au pal d'argent.

Das neue Wappen von Island.

Von H. G. Ströhl.

Die letzten Jahre brachten einige Bewegung in die sonst etwas stille Welt der Staatsheraldik; es war ein Kommen, ein Gehen, ein Umwandeln und auch völlig Verschwinden, dabei aber leider nicht immer ein Gewinn für unsere alte Heraldkunst zu konstatieren. Vollständig gelöscht wurden die beiden Wappen der Burenrepubliken, Transvaal und Oranje Vrij Staat, das Wappen der Philippinen und das nur kurze Zeit aktiv gewesene Wappen der Republica Major de Centro América. Das Unionswappen von Schweden und Norwegen wurde von den Herbststürmen des Jahres 1905 hinweggefegt.

Neugebildet wurden die Wappen von Cuba und der Republica de Panamá, von welchen das letztere sich durch einen höheren Grad von Ge-

schmacklosigkeit auszeichnet. Neuerungen erfuhren die Wappen von Hawaii, Venezuela, und auf europäischem Boden die Wappen des Grossherzogtums Hessen, des Fürstentums Schaumburg-Lippe sowie das grosse Staatswappen von Dänemark.

Am Wappen von Württemberg und jenem der Österreichisch-ungarischen Monarchie wird schon durch Jahre herumgedoktert, ohne dass es zu einem alle Parteien befriedigenden Resultat gekommen wäre.

Die Wappen der nur in der Luft, d. h. in der Phantasie ihrer projektierenden Zukunftsregenten liegenden Staaten, wie Trinidad, Gouvernement de la Guyane indépendante und Freiland waren überhaupt nur Eintagsfliegen, die über das Skizzenpapier nicht hinauskamen.

Wie bereits erwähnt, erfuhr unter anderen auch das Staatswappen von Dänemark eine Änderung, indem man für das, im unteren, rechten Quartier des Hauptschildes neben den Wappenbildern der Färörinseln und Grönland erscheinende Wappenbild von Island — in Rot ein goldgekrönter Dorsch oder Schellfisch (Klipp- oder Stockfisch) — ein anderes Wappenbild — in Blau ein silberner Falke — einsetzte.

Bereits im XV. Jahrhundert erscheint im Schilde Island's (Eisland) ein gekrönter „Klipfisk“ oder „Stokfisk“. Im Wappenbuche von Martin Schrot zu Augsburg, gedruckt in München, II. Auflage, 1580, sind die Tinkturen angegeben: in Rot ein goldgekrönter, blauer (später weisser) Fisch.

In das dänische Staatswappen wurde dieses Wappenbild, obwohl Island seit dem Jahre 1381 zur dänischen Krone gehört, erst unter König Friedrich II. (1559—1588) aufgenommem und hatte sich dortselbst bis zum Jahre 1904 erhalten. Dasselbe Wappenschild führten übrigens auch die Bergenfahrer in Lübek und das Kontor der Hansa zu Bergen in Norwegen; im gespaltenen Schilde vorne in Gold der halbe deutsche Reichsadler, rückwärts in Rot ein gekrönter Schellfisch. Der Fang des Schellfisches oder Dorsch (Gadus Calliaras L.), der an der Luft getrocknet, als Klipp- oder Stockfisch in den Handel gebracht wird, bildete seinerzeit eine Haupteinnahmsquelle der Bewohner Islands.

Dieses Wappenbild war also nicht nur allein heraldisch interessant, sondern auch ein gut gewähltes, das Land charakterisierendes Symbol. Aber die modernen Isländer mussten plötzlich ein Haar in dem Fisch gefunden haben — vielleicht ist ihnen die wenig schmeichelhafte Nebenbedeutung des Wortes „Stockfisch“ auf deutschem Boden bekannt geworden — und beantragten in der, anlässlich der 1000jährigen Jubelfeier der Kolonisation Islands, im August 1874 zu Thingvalla abgehaltenen Volksversammlung, der auch König Christian IX, beiwohnte, eine Änderung des seit dem XV. Jahrhundert geführten alten Wappenbildes. Es wurde ein silberner Jagdfalke im blauen Felde vorgeschlagen, weil im Mittelalter der isländische Jagdfalke einen guten Namen besass und nach dem Festlande exportiert wurde. Dieser Export war aber, wie leicht begreiflich, nicht von so grosser Bedeutung für das Land wie etwa der Fischexport.

Endlich nach drei Dezennien ging der lang gehegte Wunsch der Isländer in Erfüllung und am 11. Dezember 1903 befreite sie der König durch seine

Approbation des neuen Wappenbildes von dem lästigen Stockfisch, nur ist die heraldische Figuration des Jagdfalken, wie man aus der hier beigestellten, nach der offiziellen Vorlage kopierten Abbildung ersehen kann, nicht besonders gelungen.



fig. 101

Die den Jagdfalken charakterisierenden Beigaben, wie Haube und Fussring, wurden entweder vergessen oder absichtlich beiseite gelassen, um die Freiheitsbestrebungen der Isländer zu dokumentieren, aber man hätte die gewählte Figur einem heraldisch gebildeten Künstler übergeben und sich nicht mit einem Ausschnitte aus einer illustrierten Naturgeschichte begnügen sollen. Hätte der Zeichner sich nur ein wenig auf heimatlich-heraldischem Boden umgesehen, so hätte er z. B. in dem schönen Wappen der Stadt Frederiksberg gleich drei gut heraldisch gezeichnete Jagdfalken vorgefunden.

Mit dem blauen Felde des neuen isländischen Wappens ist das ganze untere, rechte Quartier des Staatswappenschildes blau geworden, weil auch Schweden, die Färör und Grönland die gleiche Feldfarbe zeigen. Ob diese Gleichheit der Farben besonders schön und praktisch ist, möchten wir doch etwas bezweifeln!

Scheibenriss mit Ahnentafel des Jakob Christof Menzinger von Basel.

Von August Burckhardt.

(Hiezu Tafel XV).[1]

Wenn es einerseits — namentlich im XVII. und XVIII. Jahrhundert — durchaus nichts ungewöhnliches war, auf Grabmälern ganze Ahnentafeln anzubringen, so selten sind andererseits solche Darstellungen auf Scheiben und Scheibenrissen. Wohl finden sich auch hier etwa einmal die Wappen der vier ersten Ahnen — also der Grosseltern — noch aufgeführt, wie z. B. auf den zwei schönen Stifterscheiben des Basler Bischofs Christof von Utenheim aus

[1] Die Platte ist Eigentum der Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler, der wir für die freundliche Erlaubnis zur Publikation zu grossem Danke verpflichtet sind.

dem Jahre 1522 im historischen Museum zu Basel; doch dabei liess man es dann aber meist auch bewenden. Es mag dies vielleicht befremden, besonders da man ja in den zahlreichen Zunftscheiben des XVII. Jahrhunderts, in denen gewöhnlich in der Mitte gross die Wappen der beiden Meister, links und rechts an Pilastern oder Säulen, bedeutend verkleinert, diejenigen der übrigen Vorgesetzten angebracht waren, ein Vorbild dafür besass, wie eine Reihe noch weiterer Ahnenschilder rein äusserlich eingegliedert werden konnte. Auf dem Scheibenriss, den der Basler Glasmaler Hieronymus Vischer[1] im Jahre 1614 für Jakob Christof Menzinger entworfen hat und der sich heutzutage im kgl. Kupferstichkabinet zu München befindet, ist nun in der Tat auch, was die Anordnung der 12 (resp. 14) Ahnenwappen betrifft, dieses Vorbild auf das glücklichste nachgeahmt worden (vgl. Taf. XV). Wir sehen in der Mitte die Wappen des Stifters und seiner Ehefrau, links, von unten beginnend und in bedeutend verkleinertem Maßstabe, die Wappen der männlichen, rechts die der weiblichen Ahnen in sechs übereinander stehenden Feldern; in den drei oberen Feldern sind die Namen und Wappen der Vorfahren des Mannes, in den drei unteren, in gleicher Reihenfolge, diejenigen der Vorfahren der Ehefrau angebracht. Wir erhalten somit folgende Ahnentafel: I. Menzinger-Lauchenberg (Mittelschilde); II. Menzinger-Burckhardt, Lauchenberg-Kobenhaupt; III. Menzinger-Jeuchdenhammer, Burckhardt-Mechler, Lauchenberg-Wilhelm, Kobenhaupt-Neuwer.

Über die einzelnen Personen ist folgendes bekannt: Jakob Christof Menzinger, der Besteller des Risses, wurde am 20. September 1562 zu Basel geboren als fünftes Kind des damaligen Ratschreibers Joh. Friedrich Menzinger und dessen Ehefrau Katharina Burckhardt. Er war von Beruf ursprünglich Goldschmied, hatte sich zu Strassburg niedergelassen und dort auch geheiratet. „Ward endlich auch ein Soldat, kam in Moscau und wieder herauss, hernach in venetianischen Dienst, da er auch in Frioul gestorben anno 1637", wie die von seinem Neffen verfasste Familienchronik berichtet. Aus der Umschrift unseres Scheibenrisses („illustrissimorum ac potentissimorum regum Suetiorum et Polonorum miles in exercitu Russiae Moscoviaeque") ersehen wir, dass er einen Teil der schrecklichen Kämpfe, welche seit dem Tode des letzten Rurik (Feodors I., gest. 1598) bis zur Erhebung der Romanows im Jahre 1612 Russland zerfleischten, als Offizier mitgemacht hatte. Mit polnischer Hülfe hatte bekanntlich 1605 der erste der falschen Demetriusse den Zar Boris Godunow vom Throne gestürzt gehabt. Nach Demetrius' Ermordung im Jahre 1606 war Fürst Wassilij Schuiskij (Wassilij V.) von einer Partei als Zar ausgerufen worden; doch da er sich den Polen gegenüber, die jeweilen die neuen Usurpatoren unterstützten, nicht gewachsen fühlte, sah er sich im Jahre 1609 genötigt, die Schweden gegen sie zu Hülfe zu rufen, die nun zu seiner Unterstützung in Moskau einzogen. Wohl mit diesen schwedischen Hülfstruppen war auch Menzinger nach Moskau gekommen. Doch ward das schwedisch-russische Heer am 24. Juni 1610 bei

[1] Über denselben vgl. Paul Ganz: «Die Entwicklung der Basler Malerei im XVI. Jahrhundert» im Basler Jahrbuch für 1904 p. 272.

Kluschino von den Polen geschlagen, worauf am 14. Juli Moskau kapitulierte. Wassilij wurde wieder abgesetzt und nach Warschau gebracht, wo er im Jahre 1612 starb. Als echter Reisläufer trat nun Menzinger damals offenbar in den Dienst des Siegers über und blieb dann mit den Polen in Moskau bis diese 1612 durch eine nationale Erhebung nicht bloss aus der Stadt, sondern aus dem ganzen Lande gejagt wurden. — Wann Menzinger den polnischen Kriegsdienst verlassen und in venetianische Dienste getreten ist, wissen wir nicht; wir können nur soviel sagen, dass es nach 1614 geschehen sein muss, da er, wie die Umschrift auf dem Scheibenriss bezeugt, in diesem Jahre noch in polnischen Diensten stand.

Menzingers Ehefrau, Rosina Lauchenberger (geb. 1567, gest. 1606) war, wie schon gesagt wurde, Strassburgerin, und Tochter von Georg Lauchenberger, „Dreizehnerherren" (d. h. Mitglied des geheimen Rats) der Stadt Strassburg und fürstlich Johannitischem Statthalter daselbst[1], und der Salome Kobenhaupt. Ihre Grosseltern aber waren der Gewürzkrämer Paulus Lauchenberger, ein durch Handel mit überseeischen Spezereien rasch reich gewordener Mann, der dann aber einesteils infolge allzu gewagter Spekulationen, anderenteils jedenfalls auch infolge des masslosen Aufwandes, den er trieb, sein ganzes Vermögen in kurzer Zeit wieder verlor, ja 1544 sogar in den Schuldturm wandern musste. Schon 1545 wurde er zwar aus demselben wieder entlassen und wurde noch im selben Jahre zum Kaufhausschreiber gewählt, zu welchem Amte er als besonders tauglich erfunden wurde, da er, wie er selbst bei der Bewerbung betonte, nicht nur rechnen, schreiben und lesen, sondern auch französisch konnte. In der bescheidenen Stellung eines Kaufhausschreibers ist er dann bis zu seinem Lebensende verblieben. Es existieren im britischen Museum zu London zwei silberne Medaillen aus den Jahren 1532 und 1535 mit seinem und seiner beiden Ehefrauen Agnes Wicker und Jakobe Wilhelm Porträts, Arbeiten des bekannten Strassburger Goldschmieds und Medailleurs Jörg Hagenauer. Jakobe ist die Mutter des schon genannten Georg L. und also Grossmutter der Rosina, der Ehefrau Jakob Christof Menzingers; über ihre Mutter, Salome Kobenhaupt, wissen wir weiter nichts, als dass sie die Tochter des Goldschmieds Jörg Kobenhaupt und einer Neuwer war.

Wir kommen zur Menzingerschen Familie. Der Ahnherr dieses 1813 mit Steinmetz und Stadtrat Isaak Menzinger-Pack wieder ausgestorbenen Geschlechtes war der Maurer Hans Menzinger (Basler Bürger seit 1487, gestorben 1517), der von seiner Ehefrau Katharina Rotenfels einen gleichnamigen Sohn erhielt (geb. 1492, gest. 1546), der ebenfalls, gleich dem Vater, Steinmetz und dazu auch städtischer Werkmeister war und sich 1519 mit Ursula Jeuchdenhammer verheiratete, der Tochter des Hufschmieds und Sechsers zur Schmieden, Hans Jeuchdenhammer, und Schwester des Professors der Rechte Johannes Sphyractes (1508—1578). Ihr ältestes Kind war der schon früher genannte Joh. Friedrich Menzinger. Derselbe (geb. 1520, gest. 6. September 1584) war erst von 1553

[1] Laut Leichenrede von Frau Rosina Menzingerin geb. Lauchenbergerin.

bis 1569 Ratschreiber und dann von 1569—1584 Stadtschreiber; schon 1555 war er zum bischöflichen und 1561 durch den Pfalzgrafen Wilhelm Böcklin v. Böcklinsau auch zum kaiserlichen Notar kreiert worden, 1563 endlich wurde er durch Kaiser Ferdinand in den erblichen Reichsadelstand erhoben[1]: „allermassen und gestalt als ob sie von ihren vier Ahnen, Vatter, Muotter und Geschlechter beyderseits recht edel gebohren rittermässige Lehen- und Thurniergenoss Leuthe wehren". Gleichzeitig wurde ihm vom Kaiser „zu mehrer Gezeugnus und Gedächtnus solcher . . . Gnaden und Erhebungen des Stands des Adels" sein bisheriges Wappen, das ihm wohl schon 1561 um die beiden Kugeln vermehrt worden war, dahin gebessert, dass ihm „hinfüro statt des beschlossenen Helmes einen offenen adelichen Thurniershelm zu führen und zu gebrauchen mit Gnaden zugelassen undt gegönt" wurde. Wie wir aus unserem Scheibenriss ersehen, führte der Vater Hans Menzinger als Wappen nur erst den Pfeil, ohne die beiden Kugeln, wie also wohl auch der Sohn bis zum Jahre 1561; als Notariatszeichen gebrauchte dieser den abwärts gekehrten Pfeil zwischen zwei Kugeln, aber ohne Schild, und die Devise „virtus in arduo". Joh. Friedrich Menzingers Ehefrau, Katharina Burckhardt (geb. 1528, gest. 1601), mit der er sich am 23. Juli 1554 verbunden hatte, war die Tochter des Seidenkrämers und Sechsers zum Safran, Christof Burckhardt (1490—1578), und dessen erster, schon 1538 verstorbenen Ehefrau Ottilia Mechler.

Fronton aux armes Diesbach et Graffenried à Moudon.

Par un arrêté du 9 mai 1905 le Conseil d'Etat du Canton de Vaud classait au nombre des monuments historiques, avec la vieille tour du château de Carouge à Moudon, une pierre sculptée portant les armes des familles de Graffenried et de Diesbach, qui se trouve au-dessus de l'ancienne porte de ce château.

Les deux armoiries accolées, de forme ovale, sont posées sur un cartouche d'un très bon style Louis XVI, ayant pour supports un lion et un sauvage.

Ce monument est peut-être un des derniers spécimens de l'art héraldique dans notre pays, avant la Révolution. Grâce à une plaque de tôle qui pendant cette époque troublée de notre histoire, a caché ces armes, le tout se trouve encore dans un parfait état de conservation.

Voici quelques notes historiques sur les seigneurs de Carouge et plus spécialement sur celui d'entre eux qui a fait exécuter cette sculpture[2].

La seigneurie de Carouge fut apportée à la maison de Graffenried par Demoiselle Ursule de Molin, fille de «Noble et Puissant François de Molin seigneur de Treytorrens, Montagny» etc.

[1] Datum Innsbruck 1. Februar 1563.

[2] Nous remercions M. Victor de Graffenried qui a bien voulu nous communiquer ces intéressantes notes, ainsi que M. le professeur F. W. de Mulinen pour ses renseignements.



fig. 102

En premières noces, Dame Ursule avait épousé «le magnifique Seigneur Gabriel de Blonay, Seigneur de Carouge et de Corcelles, Co-Seigneur de Mézières le Jorat»; restée sans enfants, elle hérita les dites seigneuries après la mort de son mari et les porta à son second époux «Noble Prudent et Vertueux Seigneur Anthoine de Graffenried», qu'elle avait épousé en 1619.

Anthoine, fils de «son Excellence Anthoine Seigneur Avoyer de la Ville et République de Berne» et de Barbe Zehender, né en 1597, monta lui-même sur le siège consulaire l'an 1651, résigna en 1673 et mourut peu de temps après (1674). La seigneurie de Carouge passa au second de ses fils:

Albert né en 1629, bailli de Schenkenberg et de Nidau, qui avait épousé Esther Daxelhofer, et mourut à Moudon le 16 octobre 1702; puis au fils de ce dernier:

Albert né en 1656, avoyer de Thoune, mort en 1711, des suites d'une chute arrivée au château de Carouge, et passa de lui à son fils unique:

François-Louis né en 1688, bailli de St-Jean; il avait épousé en 1714 Ursule Françoise de Cerjat, et mourut en 1767.

En 1723 François-Louis vendit la seigneurie à Gabriel May, mais son oncle François-Louis, bailli de Schenkenberg, obtint l'annulation de la vente en faveur de son neveu:

François-Louis, fils de Frédéric, capitaine au service des Pays-Bas, et bailli de Sumiswald (fils d'Albrecht et d'Esther Daxelhofer), et de Suzanne Elisabeth de Graffenried né en 1716, du Conseil Souverain (1745) bailli de Wangen, mort en 1771. De ses deux mariages il n'eut que deux filles, dont la cadette, issue de Charlotte de Buren:

Suzanne-Marie-Anne, née en 1754, épousa en 1771 *Bernard-Amédée-Isaac* de Diesbach et lui apporta la seigneurie de Carouge et Corcelles. Elle était une très belle personne. Elle mourut déjà en 1776 en faisant une chûte mortelle à Carouge.

Ce sont les armes de ce couple qui décorent la porte du château de Carouge à Moudon, et que nous reproduisons ici (fig. 102)[1].

Bernard-Amédée-Isaac de Diesbach, seigneur de Carouge et de Corcelles, co-seigneur de Mézières, fils unique de Bernard de Diesbach, « Seigneur-Trésorier des Pays Romands de la Ville et République de Berne », et de Judith Thélusson de Genève, né à Berne le 24 juillet 1750, du Conseil Souverain en 1785, avoyer de l'Etat Extérieur, « Colonel des Dragons », bailli de Frienisberg, fut employé à différente missions diplomatiques; fervent partisan du Landamman Aloys de Reding, il fut délégué à Paris en 1802 pour négocier avec Bonaparte, mais comme il ne réussit pas à cacher son mépris pour la révolution et le nouveau pouvoir qui gouvernait la France, Bonaparte refusa de le reconnaître comme ambassadeur et il rentra en Suisse. En 1802 il fut nommé ambassadeur de la République helvétique à Vienne, où il resta jusqu'à sa mort, survenue le 6 juin 1807. De son mariage avec Suzanne-Anne de Graffenried, décédée en 1776, il n'eut point d'enfants.

En secondes noces il épousa, en 1778, Catherine Steiger de Tschugg.

— — —

Kleinere Nachrichten.

Bourgeoisie d'honneur. Le samedi 28 octobre dernier a été apporté au monastère d'Einsiedeln, enfermé dans un riche portefeuille en cuir, aux armes de la cité de Zurich, le diplôme de bourgeoisie d'honneur octroyé par la Ville au nouvel abbé Dr Thomas II, d'Einsiedeln. Le document, qui est une merveille de dessin et de calligraphie, était accompagné d'une lettre très flatteuse rappelant l'origine de ce droit de cité conféré dès le XIIIme siècle par la ville de Zurich à l'abbé d'Einsiedeln.

Lettre et diplôme sont tout à l'honneur de la Municipalité de Zurich.

Un arrêté héraldique. Nous lisons dans la *feuille d'avis officielle du canton de Genève* du samedi 3 juin 1905 l'arrêté suivant:

Extrait des Registres du Conseil d'Etat
Du 16 Mai 1905

Le Conseil d'Etat,

Vu les abus constatés dans l'emploi des armoiries officielles;

Sur la proposition des Départements du Commerce et de l'Industrie et de Justice et Police;

ARRÊTE:

D'apporter, sous forme de l'article 6 bis, l'adjonction suivante au règlement de police sur les affiches et annonces publiques, du 25 Août 1877:

« Les armoiries officielles ne peuvent êtres utilisées dans un but de publicité commerciale. »

Certifié conforme: *Le Chancelier,* Théodore BRET.

[1] Nous devons cette excellente photographie à Mr le pasteur. P. Vionnet.

Wappen des Friedrich Rot. Über Inschriften, Grabstein, heraldische Schlußsteine, Wappen an Reliquiaren des Friedr. Rot aus Basel, Propsts von Oelenberg (1477—1495) vgl. Die neue Kirche der Cisterzienserabtei Oelenberg. Rixheim 1905 (Druckerei Sutter & Co.) p. 14, 21 u. 22. *E. A. S.*

Bücherchronik.

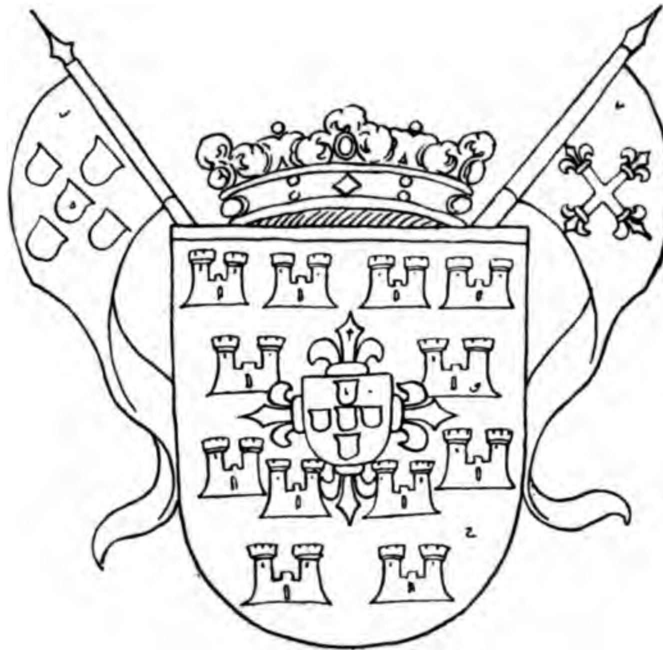


Fig. 103
Wappen von Portugal nach einer Handschrift der Zürcher Stadtbibliothek.

Ahnenreihen aus dem Stammbaum des portugiesischen Königshauses. Julius Hoffmann, Verlag, Stuttgart.

Die vorliegende Prachtpublikation beruht auf dreizehn Pergamentblättern in Grossfolio, welche im Besitz das britischen Museums sind. Sie stellen ein Werk dar, das hervorragenden heraldischen, kunst- wie kulturhistorischen Wert besitzt; sie sind die Überreste einer jener Prunkhandschriften, wie sie in Flandern im XV. und XVI. Jahrhundert für die europäischen Fürsten erzeugt worden sind. Als Künstler ist vermutlich Meister Simon Beninc von Brügge zu betrachten. Er hat mit gewandtem Stift, der die bizarren Formen der niederländischen Spätgotik mit den Motiven der Renaissance vermischt, eine Anzahl Kompositionen geschaffen, deren Mittelstück jeweilen den Ast eines Stammbaums mit ganzen und Halbfiguren zeigt. Es sind die legendären und historischen Vorfahren des portugiesischen Königshauses, an deren Spitze einerseits die wilden Männer aus dem Stamm Magogs, anderseits Herzog Favila († zwischen 698 und 701) stehen.

Die zahlreichen Wappenschilde haben bald die Gestalt von Tartschen, von O\ bald von Rauten; leider sind viele derselben nicht ausgefüllt worden. Zwi den Figuren und Wappen schlingen sich Bandrollen, in welche ein kalligrap gebildeter Künstler die zugehörigen Legenden eingetragen hat. In den Ra der Miniaturen sieht man allerhand Städtebilder und Szenen. Die Entsteh zeit der Bilderfolge dürfte ums Jahr 1530 fallen.

Näheres über die künstlerische Würdigung der Malereien findet der l in Prof. Dr. Ludwig Kaemmerers Text. Derselbe orientiert über die Gesch der Handschrift, die historisch-genealogischen Spielereien an den Höfen Renaissance, den Künstler des vorliegenden Werkes, die flandrische Buchm und deren Hauptvertreter, die wichtigsten erhaltenen Exemplare ihrer Schöpfu — es werden nicht weniger als 49 namhaft gemacht — sowie die stilisti Eigentümlichkeiten derselben, den ikonographischen Wert u. s. w. Dieser wertvollen Abhandlung ist aus der Feder eines deutschen Heraldikers vo geschickt eine historisch-genealogische Beschreibung der Tafeln; sie gib zum Verständnis der Bilderfolge nötigen Daten über Zeit und Namen der gestellten Persönlichkeiten.

Die vorliegende Edition darf als musterhaft bezeichnet werden; sie vortreffliche Reproduktionen einer höchst interessanten Bilderfolge, die sto und formal das grösste Interesse verdienen, in die Hand des Forschers.

E. A. S.

La bibliothèque cantonale et universitaire à Lausanne. N historique par Louis Dupraz, directeur[1]. — La bibliothèque cantonale vie quitter ses locaux de l'ancienne Académie, qu'elle occupait depuis plus de siècles, pour être installée dans le nouveau palais de Rumine. A cette occa son directeur M. Louis Dupraz a publié un petit volume, fort bien illustré, lequel il donne des détails très intéressants sur les origines et la formatio cette bibliothèque, sur les différents locaux qu'elle a occupé, les principaux teurs etc. En un mot, M. Dupraz a ajouté une page nouvelle à l'histoire vie intellectuelle vaudoise.

Nous attirons l'attention des héraldistes sur les ex-libris que l'a signale et dont cinq ont été reproduit en planche hors texte.

Le premier de ces ex-libris (fig. 104) est celui du célèbre magistrat vau le landaman Auguste Pidou (1754—1821). Il a été composé par un artiste ro Séraphino Giovannini. A voir le sujet de cet ex-libris il est probable que l'avait fait faire dans sa jeunesse, à l'époque ou il publiait des vers l'Almanach des Muses, dans le Mercure et les Etrennes du Parnasse.

Le second ex-libris (fig. 105) est celui de Jean-Baptiste Plantin, pa et historien vaudois (1624—1700), il porte les armes parlantes des Plantin plante de plantin issante d'un cœur) et la date de 1648, année de l'entrée d pasteur dans le ministère.

[1] Imp. Ch. Viret-Genton, Lausanne 1905.



fig. 104

Le troisième ex-libris (fig. 106) est celui du grand historien vaudois, le baron Frédéric de Gingins-La Sarraz (1790—1863). Le quatrième ex-libris (fig. 107) est celui du célèbre historien anglais Gibbon (1737—1794), qui séjourna à Lausanne, ville pour laquelle il avait une très grande sympathie, et qui hérita une partie de sa bibliothèque.



Fig. 105



Fig. 106



Fig. 107

Schweizer Kunstkalender 1906. Herausgegeben von Dr. *C. H. Baer.* (Zürich. Preis 2 Fr.) Bei der gegenwärtig andauernden Überschwemmung des Büchermarktes mit billigen Reklameprodukten und Eintagsbroschüren kann ein Hinweis auf Unternehmungen bleibenden Wertes nur erwünscht sein. Der Kunst-

kalender — wenn der Titel für diese Art von Publikation noch beibehalten werden kann — wird mit den Jahren eine Statistik unserer einheimischen Kunstdenkmäler in Bildern geben; die abwechslungsreiche Bilderfolge bietet jedem etwas Gutes und der billige Preis ermöglicht die Erwerbung der ganzen Serie einem jeden, dem die Werke der bildenden Kunst und die Schönheiten der Natur lieb sind. Wie im ersten Jahrgang hat der Herausgeber mit viel Geschick und in geschmackvoller Auswahl eine Anzahl von Gegenständen abgebildet, die von allgemeinem Interesse sind. Malerische Ansichten von historischen Orten, typische Bauten aus dem Mittelalter bis in die neue Zeit hinein, Skulpturen aus Holz und Stein, Tafelbilder, Goldschmiedarbeiten und auf dem Umschlag, in leuchtender Farben, eine Glasscheibe mit der derben Figur des Bannerträgers von Arburg eines währschaften Berners. Die Abbildungen sind gut gedruckt, nach vortrefflichen Aufnahmen und der gründlich orientierende Text bildet die erwünschte Ergänzung zu einem illustrierten Nachschlagebuch über schweizerische Kunstdenkmäler. Museen und wissenschaftliche Gesellschaften haben ein umfangreiches Material zur Verfügung gestellt und damit die Möglichkeit für sorgfältige Auswahl gegeben. Ein gleichmässiges Fortschreiten in der eingeschlagenen Richtung wird dem „Kalender" jährlich neue Abnehmer werben und ihn überall willkommen heissen, wo heimische Kunst und Eigenart verehrt werden. *Pz.*

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Ein Gönner, der sich für die Bestrebungen unserer Gesellschaft interessiert und dem es insbesondere um ein rascheres Vorwärtskommen des Genealogischen Handbuches zu tun ist, hat zur Förderung dieses Werkes unserer Gesellschaft das schöne Geschenk von Fr. 1000. — verabreicht und, falls der gewünschte Zweck erreicht werde, noch einen weiteren Beitrag in gleicher Höhe in Aussicht gestellt. Dies wird der Kommission gestatten, sofort den zweiten Band, mit dem der niedere Adel beginnen soll, in Angriff zu nehmen und ihn parallel mit dem gegenwärtig laufenden und noch unvollständigen der Grafen und Freiherren weiterzuführen. Hoffentlich aber wird auch das erhaltene schöne Geschenk die Herren Mitarbeiter zur möglichst raschen Lieferung des nötigen Materials anspornen.

Als neue Mitglieder sind der Gesellschaft beigetreten:

Herr Alphonse Dunant, conseiller de légation, Paris.
„ Hanns W. Haller, Fürsprech, Bern.
„ Robert de Meuron, Paris.
„ Pierre Favarger, Bern.
„ Guinchard, imprimeur, Neuchâtel.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Scheibenriss von c. 1540 mit dem Wappen v. Andlau

Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Nachf. v. R. Besson, Basel.



Lichtdruckanstalt Alfred Ditisheim, Nachf. v. H. Besson, Basel.

1905

Liste des Membres de la Société Suisse d'Héraldique.

Verzeichnis der Mitglieder der schweizerischen heraldischen Gesellschaft.

I. Membres honoraires.
Ehrenmitglieder.

von Dachenhausen, Alexander, Freiherr, Lindwurmstrasse 42, München.
von Pettenegg, Graf, Präsident der Gesellschaft „Adler", Wien.
von Leiningen-Westerburg, K. Emich, Graf, Villa Magda, Neu-Pasing bei München.
von Wyss, Friedrich, Prof. Dr., im Letten, Wipkingen, Zürich IV.
de Poly, O., le Vicomte, Président du Conseil héraldique de France, 45 rue des Acacias, Paris.
von Liebenau, Theodor, Dr. phil., Staatsarchivar, Luzern.
Manno, Antonio, baron, Commissaire de S. M. le Roi d'Italie en son Conseil Héraldique, via Ospedale 19, Turin.

II. Membres Correspondants.
Korrespondierende Mitglieder.

Richebé, Raymond, Archiviste, 16 avenue du Trocadéro, Paris.
Seyler, Gustav Adolf, Sekretär der Gesellschaft „Herold", Berlin.

III. Membres actifs.
Ordentliche Mitglieder.

			Entrée
1.	Abt, Roman, Ingenieur, Luzern		1899
2.	Albert, Adolf, Bijoutier, Freie Strasse 27, Basel		1897
3.	Amberger-Wethli, Fritz, Buchdruckereibesitzer, Sihlhofstrasse 12, Zürich I		1899
4.	Amiguet, Frédéric, Avenue Ruchonnet, Lausanne		1903
5.	Am Rhyn, Heinrich, Furrengasse 21, Luzern		1898
6.	Anjou, Gustav, Vanderbilt Building, 132 Nassau Street, New-York		1902
7.	von Arx, Max, Dr. med., Chefarzt am Spital, Olten		1903
8.	Attinger, Victor, avenue du 1er Mars, Neuchâtel	M. F.	1892
9.	Baer, H. C., Dr. phil., Redaktor der Schweizerischen Bauzeitung, Claridenstrasse 32, Zürich II		1905
10.	Balmer, Aloys, Kunstmaler, Schwanthalerstrasse 11IV, München		1899
11.	de Bary - von Bavier, Rudolf, Augustinergasse 1, Basel	M. F.	1892
12.	de Bavier, Edouard, 56 Rue Nicolo, Paris, et château de Dully, Vaud		1898
13.	Benziger, Karl, Staatsarchivar, Schwyz		1903
14.	van Berchem, Victor, 60 route de Fronteney, Genève		1899
15.	Bergier, Henri, notaire, 1 Grand-Chêne, Lausanne		1901
16.	Besson-Scherer, J., Elisabethenstrasse 41, Basel		1901
17.	Billot de Göldlin, Gaston, Andruicq (Pas de Calais), France		1901
18.	de Blonay - de Salis, Godefroy, Château de Grandson, Vaud		1894
19.	Bodmer, Eduard, Schloss Kyburg, Zürich		1896
20.	du Bois- de Guimps, Maurice, Chésaux près Yverdon, Vaud	M. F.	1892
21.	von Bonstetten- von Roulet, A., Effingerstrasse, Bern		1900
22.	Borel, Etienne-Ed., 6 rue de l'Hôtel de Ville, Genève		1896
23.	Borel, Maurice, Cartographe, Sablons 6, Neuchâtel		1901
24.	Bossard, Robert, Dr. med., im Hof, Zug		1899
25.	de Bosset, Frédéric, Le Bied, Areuse, Neuchâtel	M. F.	1892
26.	Bourgeois, Victor-H., Château de Giez, canton de Vaud		1903
27.	Boy de la Tour, Maurice, 12 rue du Pommier, Neuchâtel	M. F.	1892
28.	de Boyve, Robert, Lieutenant au 13me Chasseurs à cheval, à Nîmes, France		1897
29.	Brandt, dit Grieurin, H., Dr. med., Chaux-de-Fonds, Neuchâtel		1897
30.	Braschler-Kurz, Eugen, Seestrasse 30, Zürich II		1904
31.	Brüderlin, Rudolf, Oberstlieutenant, Freie Strasse 2, Basel		1895
32.	Bugnion, Charles-Auguste, Banquier, l'Hermitage, Lausanne	M. F.	1892
33.	Burckhardt, Ludwig August, Dr. phil., St. Alban-Vorstadt 94, Basel	M. F.	1892
34.	Burckhardt-Heussler, August, Bandfabrikant, St. Alban-Vorstadt 96, Basel		1905

		Entrée
35. Burckhardt-Werthemann, Daniel, Prof. Dr., Basel		1899
36. Burckhardt-Zahn, Ed., Banquier, Pratteln bei Basel		1899
37. von Büren, Ernst, Fürsprecher, Käfiggässchen 5, Bern		1897
38. Chenevière, Edmond, 12 rue Petison, Genève		1897
39. Choisy, J.-Albert, 15 Cours des Bastions, Genève	M. F.	1892
40. von Clais, Carl, Waaggasse 7, Zürich I		1899
41. de Claparède, Hugo, Dr., Privatdozent, Cours des Bastions 6, Genève		1905
42. Colin, Jules, Héraldiste, Neuchâtel	M. F.	1892
43. Cornaz, Théodore, avenue de Rosemont, Lausanne		1895
44. de Coulon, Maurice, Neuchâtel	M. F.	1892
45. Couvreu, Eugène, Château de l'Aile, Vevey		1903
46. Cramer- von Pourtalès, Conrad, Dr. med., 7 via Fate bene fratelli, Mailand, Italien		1899
47. de Dardel - de Marval, James, Banquier, Neuchâtel	M. F.	1892
48. Déonna, Henry, Docteur en droit, 53 rue de Malagnou, Genève		1903
49. Delano de Launoy, Mortimer, Héraldiste, 104 West, 120th Street, New-York		1896
50. Dettling, Martin, Gemeindeschreiber, Schwyz	M. F.	1892
51. de Diesbach, Max, Président de la Soc. d'Histoire, Villars les Joncs, Fribourg		1896
52. von Diesbach, Robert, Beaulieustrasse 82, Bern		1898
53. de Diodati-Eynard, Mme la comtesse, H., rue Eynard, Genève		1897
54. Doge, François, du Comité du Vieux-Vevey, La Tour de Peilz, Vaud		1895
55. Droz, René, du Crêt, La Chaux-de-Fonds		1899
56. Dubois, Fréd.-Th., Service des Monuments Historiques, Lausanne		1895
57. Ducrest, François, abbé, Prof., Collège St-Michel, Fribourg		1901
58. Du Pasquier, Armand, Dr. en droit, avocat, Neuchâtel		1897
59. Durrer, Robert, Dr. phil., Staatsarchivar, Stans, Nidwalden		1896
60. Eggimann, Charles, éditeur, Rue St-Benoit 11, Paris		1898
61. von Eggis, Adolphe, comte, Banquier, Villa St-Barthélémy, Fribourg		1901
62. Egli, J., Prof. Dr., Konservator des Museums, St. Gallen		1902
63. Engelhardt, Albert, Pará, Brasilien		1904
64. Engelhardt, Raoul, Pará, Brasilien		1904
65. von Erlach-Ulrich, Emma, Frau Oberst, Villa Ilgeneck, Thun, Bern		1899
66. von Erlach, Gustav, Schlüsselgasse 16, Zürich I		1897
67. von Escher, Nanny, Fräulein, Albis, Langnau, Zürich		1897
68. von Escher, Oscar, Villa Moll, Via Farneto 59, Triest		1899
69. Escher, Arnold, Dr. jur., Bahnhofstrasse 32, Zürich I		1896
70. Escher, Hermann, Dr. phil., Stadtbibliothekar, Stadtbibliothek, Zürich I		1897
71. Escher-Züblin, Victor, Stockerstrasse 8, Zürich II		1904
72. Faesi, P. Friedrich, Selnaustrasse 14, Zürich I		1897
73. Falck, Louis, A., Dr. jur., Weggisgasse, Luzern		1901
74. Favre, Camille, Colonel, 12 rue de Monnetier, Genève		1899

			Entrée
75.	Fay, Ernst, Schützengraben 56, Basel		1903
76.	von Fellenberg-Thormann, Franz, Villa Beata, Muristrasse 26, Bern		1899
77.	Finsler, Georg, Dr. phil., Sonnenweg 16, Basel		1901
78.	Fischer, Franz, Oberschreiber des Finanzdepartements, Luzern		1897
79.	Flugi van Aspermont, C. H. C., Jonkr., Dr., Celebesstraat 32, Haag, Holland		1897
80.	Forestier, Louis, Directeur, Moudon, Canton de Vaud		1903
81.	von Gaisberg-Schöckingen, Friedrich, Freiherr, Schloss Schöckingen, Oberamt Leonberg, Württemberg		1900
82.	Galiffe, Aymon-Amédée-Gaifre, Peizy près Genève	M. F.	1892
83.	Ganz, Paul, Dr. phil., Konservator der öffentlichen Kunstsammlungen, Byfangweg 11, Basel		1896
84.	Geigy, Alfred, Dr., Leonhardsgraben 48, Basel	M. F.	1892
85.	Geigy-Burckhardt, Carl, Ingenieur, Kapellenstrasse 20, Basel		1905
86.	Gerster, L., Pfarrer, in Kappelen bei Aarberg, Bern		1893
87.	von Girsewald, C., Freiherr, Rämistrasse 33, Zürich I		1901
88.	von Glutz-Ruchty, Albert, Solothurn		1901
89.	Göldi, Emil A., Prof. Dr., Direktor des Museums, in Pará, Brasilien		1900
90.	von Grebel, Hans, Dr. jur., Pelikanstrasse 13, Zürich I		1896
91.	Grellet, Jean, Geltenwylerstrasse 17, St. Gallen	M. F.	1892
92.	Grunau, Gustav, Dr. phil., Christoffelgasse 4, Bern		1901
93.	Hagenbach-Von der Mühll, Hans, Dr. phil., Petersgraben 27, Basel		1904
94.	Hagnauer, Ernst, in Valparaiso, Chile		1899
95.	Hahn, Otto, Fürsprecher, Rainmattstrasse 11, Bern		1903
96.	von Hallwyl, Walther, Graf, Hamngatau 4, Stockholm, Schweden		1903
97.	Häne-Wegelin, Johannes, Dr. phil., Professor, Klausstrasse 50, Zürich V		1899
98.	Hauser, W., Thengen, Amt Engen, Baden		1902
99.	Hegi, Friedrich, cand. phil., Pianogasse 10, Zürich II		1899
100.	von Hegner - von Juvalta, Robert, Bürglistrasse 6, Zürich II		1897
101.	Hess, Gustav, Bezirksrichter, Engstringen, Zürich		1896
102.	Hess, Robert P., Hirschengraben 28, Zürich I		1900
103.	Hoffmann-Krayer, E., Dr. phil., Professor, Hirzbodenweg 91, Basel		1896
104.	Huber, Max, Dr. jur., Professor, Schloss Wyden, bei Ossingen, Kt. Zürich		1897
105.	Huber, August, Dr. phil., Nonnenweg 25, Basel		1901
106.	Huber, Emil, Zeichnenlehrer, Altdorf, Uri		1902
107.	von Jecklin, Fritz, Stadtarchivar, Chur		1897
108.	Jobin, A., joaillier, Neuchâtel	M. F.	1892
109.	Isler, Hans, Dr. jur., Steinenthorstrasse 11, Basel		1901
110.	Junod, Emanuel, professeur, Neuchâtel		1899
111.	Junod, F.-J., graveur, Grand-Pont, Lausanne		1902
112.	Keller-Escher, Carl, Dr. phil., Stadelhoferstrasse 15, Zürich I		1897
113.	Kauffmann, Jean, Sculpteur, Luzern		1900

		Entrée
114. Kirsch, Vincent, peintre-verrier, Fribourg		1905
115. Knüsly, Hans, Thalgasse 29, Zürich I		1899
116. Knüsli, Heinrich, med. pract., Enkirch a. d. Mosel, Rheinpreussen		1900
117. Kohler, André, Professeur, Valentin, Lausanne	M. F.	1892
118. Kohler, Edouard, 13 Pré du Marché, Lausanne		1901
119. Lang-Schleuninger, Charles, Stockerstrasse 31, Zürich II		1895
120. de Lesdain, Louis, Bouly, Dr. en droit, 18 rue Ste-Barbe, Dunkerque, France		1893
121. Lory, C. L., Münsingen, Bern		1899
122. Mange, François, 47 rue de Lisbonne, Paris		1902
123. Marthe, Raymond, propriétaire, Cormondrèche près Neuchâtel		1897
124. Martin, Auguste-E.-Frédéric, avenue de Florissant, Genève	M. F.	1892
125. Matthey-Claudet, William, 7 Terreaux, Neuchâtel		1902
126. Mayr von Baldegg, G., Hertensteinstrasse 7, Luzern		1897
127. Meili, Julius, Konsul, Alpenquai 36, Zürich II		1901
128. von Meiss, Walther, k. preuss. Hauptmann im Generalstab, Grolmannstrasse 12, Charlottenburg		1897
129. von Meiss von Teuffen, Oscar, Promenade 7, Linz a./D., Österreich		1900
130. Merian-Mesmer, Wilhelm, Steinenvorstadt 67, Basel		1893
131. Merz-Diebold, Walther, Dr., Oberrichter, Aarau		1899
132. de Mestral-Combremont, Victor, 131 rue de Vaugirard, Paris		1903
133. de Meuron, Pierre, 7 rue du Pommier, Neuchâtel		1895
134. de Meyer-Boggio, Jean, Comte, Château d'Hermance, près Genève		1898
135. Meyer von Knonau, Gerold, Dr. phil., Professor, Seefeldstr. 9, Zürich V		1897
136. Meyer-Rahn, Hans, Dr. jur., Rechtsanwalt, Sihlstrasse 37, Zürich I		1903
137. Meylan, Louis, Dr., Château de Lutry, Vaud		1902
138. Meylan, René, Dr., Moudon, Vaud	M. F.	1892
139. Montandon, Louis, Directeur du Crédit Lyonnais, Bruxelles	M. F.	1892
140. de Montenach, Georges, baron, Fribourg		1904
141. de Montmollin - de Rougemont, Pierre, Pasteur, Neuchâtel		1897
142. Mooser, Anton, Maienfeld, Graubünden		1899
143. Moser, Carl, The College, Bishop's Stortford, England		1904
144. van Muyden, Arnold, campagne Beauregard, Lausanne		1905
145. von Mülinen, Wolfgang-Friedrich, Dr. phil., Professor, Bern	M. F.	1892
146. Münger, R., Kunstmaler, Marzili 30, Bern		1896
147. Naef, Alfred, Architekt, Fraumünsterstrasse 7, Zürich I		1897
148. von Niederhäusern, Fritz Henri, Dr., Falkenhöheweg 10, Bern	M. F.	1892
149. Nüscheler, Richard, Glasmaler, 55 Boulevard de Montparnasse, Paris		1897
150. von Orelli, Aloys, Thalhof, Thalacker 31, Zürich I		1905
151. Padula, Antonio, Comte, via dei Fiorentini 67, Naples, Italie		1902
152. de Palézieux - Du Pan, Maurice, du Comité du Vieux-Vevey, La Doges sur La Tour de Peilz, Vaud		1901
153. Paravicini, Carl, Dr. jur., St. Jakobstrasse 20, Basel		1896

			Entrée
154.	Pernod, Louis, Neuchâtel		1896
155.	de Perregaux - de Meuron, Samuel, baron, Directeur de la caisse d'épargne, Neuchâtel	M. F.	1892
156.	Petitpierre, Léon, Dr., Avocat, Castagnola, Canton du Tessin	M. F.	1892
157.	Pfyffer von Altishofen-Feer, Nikolaus, Museggstrasse, Luzern		1900
158.	Pfyffer von Altishofen, Hans, Hôtel National, Luzern		1901
169.	de Portugal - de Faria, Antonio, Vicomte, 11 rue Boissière, Paris		1899
160.	de Pourtalès, Auguste, Comte, 12 rue des Granges, Genève		1893
161.	de Pury - de Muralt, Paul, Conservateur du Musée Historique Neuchâtel		1901
162.	de Pury - de Wattenwyl, H., baron, Le Basset, près Clarens, Vaud		1902
163.	de Pury - de Wesdehlen, Jean, baron, Dr. jur., Colonel, Président du conseil communal, Neuchâtel	M. F.	1892
164.	Regl, Joseph, Professor an der Kunstgewerbeschule, Zürich I		1896
165.	Remi, Léon, La Tour de Trême, Ct de Fribourg		1901
166.	de Reynier, Edmond, Dr. med., 2 Faubourg du Crêt, Neuchâtel		1898
167.	de Reynold, Gonzague, comte, Château de Cressier sur Morat, Canton de Fribourg		1903
168.	Richard, Emil, Oberstlieutenant, Sekretär der Zürcher Handelskammer, Zürich I		1902
169.	Rivett-Carnac, J.-H., Colonel, aide-de-camp de Sa Majesté Britannique, Château de Rougemont, Canton de Vaud		1897
170.	Roguin, Ernest, Professeur, Grand-Chêne, Lausanne		1894
171.	des Robert, Edmond, 3 rue du Faubourg St-Georges, Nancy, France		1902
172.	Robert, William, du Comité du Vieux-Vevey, Jongny sur Vevey, Vaud		1902
173.	von Rodt, Ed., Architekt, Junkerngasse 45, Bern		1898
174.	Roller, Otto, Dr. phil., Archivbeamter, Jollystrasse 2, Karlsruhe		1900
175.	Roth, Hans, Dr. jur., S.-B.-B., Basel		1899
176.	Rübel, Eduard, Dr. phil., Zürichbergstrasse 35, Zürich V		1897
177.	Ruchet, Charles, Pasteur, à Syens, Vaud	M. F.	1892
178.	von Salis, L. R., Dr. jur., Professor, Zürich		1897
189.	von Salis, Pietro, Bildhauer, Trittligasse 6, Zürich I		1902
180.	de Salis-Soglio, Pierre, Comte, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel	M. F.	1892
181.	de Sarrión, y Diaz de Herrera, Segundo, via dei Fiorentini 67, Naples, Italie		1902
182.	Schär, Alfred, Dr. phil., Privatdozent, Rigiplatz 1, Zürich IV		1900
183.	de Schaller, Romain, Grand Rue, Fribourg		1901
184.	von Schmid - de Jong, Ludwig, Hauptmann, J. P. Constraat 17, Haag, Holland		1897
185.	Schneeli, Gustav, Dr. phil., Seestrasse 161, Zürich II		1898
186.	Schnyder von Wartensee, Ludwig, Musegg, Luzern		1900
187.	Schulthess, Emil, Ingenieur, Seestrasse 6, Zürich II		1900

Entrée

188. Schulthess-Hünerwadel, Hans, Zürich II 1896
189. Schulthess, Wilhelm, Verlagsbuchhändler, Stadelhoferstrasse 23, Zürich I 1902
190. Schumacher, Heinrich, Sohn, Architekt, Luzern 1901
191. von Schwerzenbach - von Planta, Ferd. Carl, Bregenz, Österreich 1899
192. von Segesser von Brunegg, Hans Albrecht, Dr. jur., attaché de Légation, Buenos-Aires 1901
193. de Seigneux, Aloys, Conches près Genève 1903
194. Sieber-Raab, Fritz, Dr. jur., Feierabendstrasse 13, Basel 1892
195. Signer, Jacob, Riedstrasse 128, Appenzell 1902
196. Simon, G., Dr. med., Laupenstrasse 5, Bern 1902
197. Simond-bey, Edwin, expert agronome, rue des Pharaons 14, Alexandrie, Egypte 1903
198. Stehlin, Carl, Dr. jur., St. Alban-Vorstadt 69, Basel 1905
199. von Steiger-Mont, B., Burgerziel, Bern 1903
200. Steinfels, Willy, Dr. phil., Bächtoldstrasse 15, Zürich V 1897
201. von Stockar-Scherer-Castell, Armin, Zeltweg 11, Zürich V 1902
202. von Stockar-Scherer-Castell, Walther, Schloss Castell, Tägerwilen, Thurgau 1902
203. Streuli-Bendel, Rudolf, Holzbildhauer, Schaffhausen 1900
204. Stroehlin, Paul-Charles, Président de la Société suisse de Numismatique, 54 Route de Chêne, Genève M. F. 1892
205. Stückelberg - von Breidenbach, Alfred, Dr. jur., Advokat, Hirzbodenweg, Basel 1896
206. Stückelberg, Ernst A., Dr. phil., Privatdozent, Petersgraben 1, Basel M. F. 1892
207. Stucky, Giovanni, Ingenieur, Venedig 1899
208. von Stürler, A., Dr., Singapore, Straits Settlements, Asien 1896
209. Suidter, Otto, Apotheker, Luzern 1901
210. von Sulzer-Wart, Max, Freiherr, Schloss Wart bei Neftenbach, Zürich 1897
211. de Troostenbergh, Max, Comte, Dr. jur., Château de Cleerbeck, par Winghe-St-Georges, Brabant, Belgique 1899
212. von Tscharner, Ludwig, Fürsprecher, Münsterplatz 12, Bern 1901
213. von Tscharner - von Herwarth, Fritz, Gutsbesitzer, Morillon bei Bern 1899
214. Türler, H., Dr. phil., Staatsarchivar, Professor, Bern 1898
215. Ulrich, Emil, Kaufmann, Breitingerstrasse 11, Zürich II 1897
216. Veyrassat, Adrien-S., avocat, Montreux, Vaud 1897
217. Vidard, Charles-Alfred, Villa Goudard, Divonne-les Bains, Ain, France 1896
218. Vischer, Fritz, Dr. phil., Rittergasse 19, Basel 1902
219. von Vivis, Georg Carl, Artillerie-Major, Festung St. Gotthard, Andermatt, Uri M. F. 1892
220. Vogel-Fierz, Hans, Zürichbergstrasse 8, Zürich V 1899
221. Vogel, Richard, Major i. G., Thalgasse 6, Zürich I 1897
222. Wackernagel-Burckhardt, Rudolf, Dr., Staatsarchivar, Basel 1897

		Entrée
223.	Walter-Wolf, Albert, Maler für Heraldik, Hebelstrasse 45, Basel M. F.	1892
224.	Wartmann, Hermann, Dr., Professor, Notkerstrasse 15, St. Gallen	1896
225.	Wartmann-Perrot, Auguste, Dr., 4 rue Charles Bonnet, Genève	1899
226.	Wegeli, Rudolf, Dr. phil., am Schweiz. Landesmuseum, Zürich I	1900
227.	Welti, E., Dr., Junkerngasse 33, Bern	1896
228.	Wirz, Maurice, Conservateur du Musée du Vieux-Vevey, Architecte, La Tour de Peilz, Vaud	1901
229.	Wirz, Theodor, stud., Sarnen, Obwalden	1902
230.	de Yeregui - de Melis, Firmin-Charles, 164 rue Zabala, Montévidéo, Uruguay, Süd-Amerika	1897
231.	Zelger, Franz, Dr. jur., Fürsprech, Luzern	1901
232.	Zellweger, V. Eugen, Wohlen, Kt. Aargau	1897
233.	Zemp, Joseph, Dr. phil., Vizedirektor des Schweiz. Landesmuseums, Zürich	1897
234.	Zesiger, A., cand. jur., Marktgasse 16, Bern	1905
235.	Ziegler, Eugen, Dr. phil., Lenzburg, Kt. Aargau	1897
236.	Ziegler, Eduard, Pelikanstrasse 25, Zürich I	1902



CR
690
A7
V.17-19
1903-19

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

